

MÉDITATIONS

SUR LES

Mystères de notre Sainte Foi

AVEC LA PRATIQUE DE L'ORAISON MENTALE

PAR LE VÉN. PÈRE LOUIS DU PONT,
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, TRADUITES SUR
LE TEXTE ESPAGNOL DE VALLADOLID (1605)
PAR LE R. P. PIERRE JENNESSEaux,
DE LA MÊME COMPAGNIE.

Quatrième Partie.

Deuxième



Édition.

Société de Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{ie}.

1899.



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

MÉDITATIONS

SUR LES

Mystères de notre Sainte Foi.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

PROLOGUE.

AU LECTEUR CHRÉTIEN.

QUE n'ai-je mille langues, et toutes de feu, comme celles qui se reposèrent sur les apôtres ! Je les emploierais à publier dans toute l'étendue de l'univers les grandeurs infinies de notre Dieu, monarque suprême du ciel et de la terre, et les ineffables mystères qu'il nous a révélés de lui-même et de ses œuvres. Les infidèles pourraient alors reconnaître et admettre avec certitude la vérité et l'autorité de notre sainte foi ; les chrétiens se réjouiraient du bonheur de l'avoir reconnue et embrassée ; et les uns et les autres s'embrasseraient de l'amour de ce grand Dieu, et s'animeraient à accomplir le plus parfaitement possible sa très sainte volonté. Mais puisque la réalisation de ce désir n'est pas en mon pouvoir, j'essaierai du moins selon mes forces, à cette même fin, de tracer de notre Dieu et Seigneur, dans les trois dernières Parties de cet ouvrage, trois vivants et fidèles portraits.

Le premier sera des grandeurs de sa divinité, c'est-à-dire de son être divin en unité d'essence et en trinité de personnes, de son éternité, de

sa bonté, de sa charité, de sa miséricorde, de sa libéralité, de son immensité, de sa sagesse, de sa toute-puissance, et des œuvres glorieuses et admirables qui procèdent de lui, comme la création du monde avec ses divers ornements, la conservation et le gouvernement des créatures, les innombrables bienfaits, naturels et surnaturels, qui découlent sans cesse de sa paternelle providence sur tous les hommes, et plus spécialement sur les élus, qu'il honore jusqu'à les placer sur des trônes sublimes dans le ciel, et à les rendre participants de sa gloire, sujets très relevés qui seront traités dans la SIXIÈME PARTIE.

Le second portrait, tout opposé en apparence au précédent, sera celui des abaissements extrêmes auxquels le Fils de Dieu voulut réduire l'humanité qu'il avait unie à sa divine personne. Il s'est humilié jusqu'à la mort de la croix, il s'est soumis pendant tout le cours de sa Passion aux dernières ignominies, comme nous le verrons dans la QUATRIÈME PARTIE. Toutefois, que ce Dieu caché se montre admirable et incompréhensible en nous manifestant les trésors de sa bonté et de sa charité dans ces abjections volontaires! Les séraphins, pour témoigner que ces deux excès contraires surpassent leur intelligen-

ce, couvrent de leurs ailes les pieds et la tête de ce Seigneur, et se contentent de publier hautement et avec amour la sainteté qui éclate dans ces impénétrables mystères (1).

Le troisième portrait tiendra le milieu entre les deux précédents. C'est celui des grandeurs de la très sainte humanité de JÉSUS-CHRIST, glorifié en récompense de ses humiliations. Enrichi des dons les plus magnifiques, assis à la droite de Dieu, il jouit des biens principaux de la gloire de son Père. Ces biens sont grands en eux-mêmes, mais ils sont petits, si on les compare à ceux qui n'appartiennent qu'à la divinité. Quant aux mérites qui sont le fruit de ses souffrances, il les distribue aux hommes pour les sanctifier en cette vie, et les introduire un jour dans le royaume qu'il possède lui-même en l'autre. Ce dernier tableau, déjà si lumineux dans la CINQUIÈME PARTIE, ne brillera de tout son éclat que dans la SIXIÈME.

Que le lecteur chrétien contemple donc attentivement ces trois portraits. Mais en lisant et en méditant ce qui lui sera présenté sur ce sujet, qu'il se persuade bien que tout ce que l'on peut dire et écrire de Dieu et de ses mystères est fort

1. Sex alæ uni, et sex alæ alteri : duabus velabant faciem ejus, et duabus velabant pedes ejus. (Is., VI, 2.— S. BERN., *Serm. 1^o in hæc verba.*)

peu de chose, et pour ainsi parler, n'est rien en comparaison de la réalité. Qu'il sache de plus, que pour avoir l'intelligence de ce peu de chose, il faut beaucoup aimer. C'est la pensée de saint Bernard. Celui, dit ce docteur, qui n'a jamais appris la langue grecque, ne peut entendre un discours prononcé en cette langue ; de même on ne saurait comprendre les sentiments élevés et les effets merveilleux de l'amour, quand on ignore ce que c'est que d'aimer (1). Enfin, celui qui aime doit s'appliquer, selon la recommandation de l'Apôtre, à former en lui une vive image de la perfection qu'il a méditée (2). Qu'il conforme sa vie, en premier lieu, à celle de JÉSUS-CRIST humilié et crucifié ; en second lieu, à celle de ce même Seigneur exalté et glorifié ; en troisième lieu, à celle de sa divinité, en pratiquant les vertus exemplaires qui brillent en elle ; et qu'il excite en même temps tous les hommes à réformer sur ce divin modèle, avec le secours de la grâce, les traits de leur nature défigurée par le péché, comme nous l'expliquerons dans l'ensemble des Méditations suivantes.

1. Quomodo enim græce loquentem non intelligit qui græcum non novit, nec latine loquentem, qui latinus non est, et ita de cæteris ; sic lingua amoris ei qui non amat barbara erit, eritque sicut aes sonans, aut cymbalum tinniens. (S. BERN., *Serm. In Cant., serm. LXXIX.*)

2. Nos vero omnes, revelata facie gloriam Domini speculantes, in eandem imaginem transformamur a claritate in claritatem, tanquam a Domini Spiritu. (*II Cor., III, 18.*)



Quatrième Partie.

Méditations sur la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Introduction.

COMMENT IL FAUT MÉDITER LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

I. — *Combien il est utile de méditer les mystères de la Passion.*

La méditation de la Passion appartient à la voie que les autres ascétiques appellent *illuminative* ; elle regarde même cette voie du côté le plus élevé et qui touche de plus près à la voie *unitive*. Cependant, il est vrai de dire que la méditation des souffrances de l'Homme-Dieu est grandement utile à toute sorte de personnes, abstraction faite de la voie dans laquelle elles marchent et du degré de perfection auquel elles peuvent être parvenues (1). La Passion de JÉSUS-CHRIST excite par de puissants motifs les pécheurs à se purifier de leurs péchés ; les commençants, à mortifier leurs passions ; ceux qui s'avancent dans le bien, à croître dans toutes les vertus ; les parfaits, à s'unir à Dieu par l'exercice du plus fervent amour. Les paroles de saint Bernard à ce sujet sont bien remarquables : Jusqu'à ce jour la Passion du Seigneur continue à faire trembler la terre, à fendre les rochers, à ouvrir les tombeaux, à déchirer le voile du temple en deux parts

depuis le haut jusqu'en bas (1). Êtes-vous semblable à la terre par l'affection au péché et aux choses terrestres ? méditez avec les dispositions convenables la Passion du Sauveur : à la vue de la rigoureuse justice que Dieu le Père exerce sur la personne de son divin Fils, vous tremblerez de la sainte crainte du Seigneur, et vous consentirez à vous dépouiller de vos affections terrestres. Êtes-vous comparable à la pierre par la dureté de votre cœur ? méditez la Passion du Sauveur ; et ce cœur s'attendrira et se brisera par l'extrême douleur que lui causeront d'un côté le souvenir de vos péchés, et de l'autre, les cruels tourments que JÉSUS-CHRIST endure pour les expier. Votre conscience est-elle un sépulcre fermé par la honte de découvrir ses désordres ? vous l'ouvrirez par une confession sincère, vous chasserez ainsi la mort loin de vous, et vous ressusciterez à une vie nouvelle. Pour tous enfin, le voile de séparation qui nous cache la face de Dieu se déchirera et nous laissera, selon le langage de saint Paul, *contempler à découvert la gloire du Seigneur* et pénétrer ses plus secrets mystères (2).

Or ce n'est pas sans raison que le voile du temple se déchira depuis le haut jusqu'en bas ; c'est pour nous apprendre que nous pouvons contempler, dans JÉSUS crucifié, les hauteurs de la divinité et de ses perfections infinies, aussi bien que les profondeurs de son humanité et de ses éclatantes vertus. Ainsi, les pécheurs semblables à *des hérissons, trouveront entrée dans les ouvertures de cette divine pierre* (3) ; et là, considérant avec

1. S. BERN., Serm. *in fer.* IV. *Hebdomada sancte.*

2. Nos vero omnes, revelata facie gloriam Domini speculantes, in eandem imaginem transformamur. (*II Cor.*, III, 18.)

3. Petra refugium herinacis. (*Ps.*, CIII, 18.)

repentir leurs péchés comme autant de piquants aigus, ils obtiendront d'en être entièrement délivrés. Les âmes pures et simples *voleront* plus haut, *comme des colombes* ; elles feront leur nid et leur demeure *dans le creux de ce rocher et dans les fentes de cette mesure*, où elles deviendront chaque jour plus pures et plus belles (1). Les parfaits qui, *comme des cerfs, s'élancent jusqu'au sommet des plus hautes montagnes*, contempleront JÉSUS-CHRIST élevé de terre ; et par là, ils se sentiront fortement attirés *à n'avoir plus de conversation que dans le ciel* (2). Tous enfin, dit saint Bernard, pourront *sucer le miel de la pierre et tirer l'huile du rocher le plus dur* : car JÉSUS-CHRIST, qui s'est montré dur et comme insensible au milieu des injures, plus dur encore dans la flagellation, dur à l'excès dans les atroces douleurs du supplice de la croix, est devenu pour nous une source d'huile et de miel, qui guérit nos plaies, qui amollit notre dureté, qui fortifie notre faiblesse, qui répand dans nos âmes la douceur de ses divines consolations (3). Aussi Albert le Grand ne craint-il pas de dire qu'il est plus utile à l'homme de méditer la Passion avec dévotion, ou même de s'en rappeler simplement le souvenir, que de jeûner une année entière au pain et à l'eau, de prendre tous les jours la discipline jusqu'au sang, et de réciter chaque jour tout le psautier (4). En effet, bien que ces exercices soient

1. Et dixi : Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam ? — Columba mea in foraminibus petræ, in caverna maceriæ. (Ps., LIV, 7. — Cant., II, 14.)

2. Montes excelsi cervis. — Nostra autem conversatio in cœlis est. (Ps., CIII, 18. — Philipp., III, 20.)

3. Ita ut liceat sugere mel de petra, oleumque de saxo durissimo : duro ad verba, duriore ad verbera, durissimo ad crucis horrenda. (S. BERN., *In festo Pentecost.*, Serm. II. — Deut., XXXII, 13.)

4. *Rosetum spiritualium exercitiorum*. Titulo XXII, c. I.

bons et salutaires, ce ne sont néanmoins que des œuvres extérieures qui n'ont point, par elles-mêmes, la force de purifier l'âme de ses habitudes vicieuses, de l'éclairer sur les vérités et les vertus chrétiennes, de l'embraser des saintes flammes du divin amour. Or c'est là précisément ce que produit la méditation attentive et sérieuse des souffrances de JÉSUS-CHRIST. Elle donne de plus l'esprit et la vie aux pénitences et aux autres œuvres extérieures, et elle porte efficacement à les pratiquer avec ferveur.

II. — *Fin que l'on doit se proposer en méditant la Passion.*

Du principe que nous venons d'établir, il faut déduire cette conséquence : comme il y a plusieurs sortes de personnes qui peuvent méditer la Passion, les fins particulières qu'elles devront se proposer seront nécessairement différentes. Car chacun doit avoir pour but d'en tirer des affections et un fruit spirituel conformes à l'état de son âme et à la voie dans laquelle il marche : c'est-à-dire qu'il doit avoir l'intention, ou de se purifier de ses fautes et de ses affections déréglées, ou d'orner son âme de vertus héroïques, ou de s'unir à Dieu par des actes fervents de charité. Or le moyen général d'obtenir ces diverses fins sera le sentiment de la compassion, qui est la source de tous les autres.

Pour bien comprendre cette doctrine, il faut supposer que la Passion du Sauveur peut être pour nous, comme l'enseigne saint Laurent Justinien, un motif de joie et un motif de tristesse. On peut en effet l'envisager de deux manières.

La première manière est de la considérer comme

un des plus grands bienfaits de Dieu. C'est elle qui nous découvre l'abîme de son infinie miséricorde, qui nous manifeste l'étendue immense de sa charité, qui nous ouvre la porte du ciel ; elle nous montre clairement combien l'homme est estimable aux yeux du Seigneur, puisqu'il est certain que des créatures rachetées au prix du sang d'un Dieu, ne peuvent être viles et méprisables (1). Envisagée sous ce point de vue, la Passion produira en nous des mouvements de joie et des transports d'allégresse. C'est ainsi qu'*Abraham se réjouit* quand, immolant un bélier à la place de son fils Isaac, il entrevit le sacrifice véritable que le Fils de Dieu offrirait un jour sur la croix, et les biens infinis que sa mort devait apporter au monde (2).

Le Sauveur lui-même ne pensait jamais à sa Passion sans en ressentir de la joie. Parlant dans le Cantique des cantiques du jour auquel *sa mère*, la synagogue, *devait le couronner d'une couronne d'épines*, il l'appelle *le jour de ses noces, le jour de la joie de son cœur* (3). Il donna également des marques d'une vive allégresse lorsqu'il entra dans Jérusalem comme en triomphe, pour recevoir cette couronne et contracter avec l'Église une alliance indissoluble sur le lit nuptial de la croix. Cette première manière de méditer la Passion convient particulièrement à ceux qui sont dans la voie unitive.

1. In quo divinis miserationis reseratur abyssus, cœlorum aperitur janua, charitatis latitudo ostenditur, et quantus sit homo apertissime manifestatur. Vile enim esse non potest, quod filii Dei sanguine comparatur. (S. LAURENT. JUSTIN., *De triumphali agone mediatoris Christi*, c. XX.)

2. Abraham pater vester exsultavit ut videret diem meum : vidit, et gavisus est. (S. JOAN., VIII, 55 — S. CHRYSOST., *Homil. in Joan.*, I.V.)

3. Egredimini et videte, filiæ Sion, regem Salomonem in diademate quo coronavit illum mater sua in die desponsationis illius, et in die lætitiæ cordis ejus. (*Cant.*, III, 11.)

La seconde manière, celle qu'il nous faut expliquer ici plus au long, consiste à considérer la Passion comme très amère et très douloureuse à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, comme un effet de nos péchés, et comme une leçon vivante de toutes les vertus, surtout de celles qui brillent davantage au milieu des plus grandes épreuves. Sous cet aspect, la Passion excite dans nos cœurs des sentiments de tristesse et de compassion pour un Dieu qui souffre tant pour nous. JÉSUS-CHRIST lui-même ne pensait à ses souffrances et à sa mort que pénétré d'une profonde tristesse. Il est donc juste que nous la partagions avec lui, de peur qu'il ne nous applique ces paroles que nous lisons dans les psaumes : *J'ai attendu quelqu'un qui s'attristât avec moi, et nul n'est venu ; j'ai cherché qui me consolât, et je n'ai trouvé personne* (1).

Mais quel doit être l'objet de notre compassion, et à quelles fins devons-nous la rapporter ? Quant à l'objet de notre compassion, il faut savoir que JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur but le calice amer de sa Passion en deux manières : l'une *effective*, l'autre *affective*. Il le but effectivement, lorsqu'il fut pris et lié par les ministres des princes des prêtres au jardin des Olives ; lorsqu'il fut flagellé, couronné d'épines et crucifié par ses bourreaux. Il le but affectivement par la pensée, toutes les fois qu'il se représenta par l'imagination ces mêmes supplices, ainsi que tous les péchés des hommes, pour l'expiation desquels il devait les endurer. Lui-même fait mention de ces deux manières de souffrir en parlant aux fils de Zébédée. Car, selon saint Matthieu, il

1. Et sustinui qui simul contristaretur, et non fuit : et qui consolaretur, et non inveni. (Ps., LXXXIII, 21.)

leur fit cette demande: *Pouvez-vous boire le calice que je boirai* (1)? Voilà la première manière, qui est extérieure; il en parle comme d'une chose future. Mais, selon saint Marc, il leur dit: *Pouvez-vous boire le calice que je bois, et être baptisés du baptême dont je suis baptisé* (2)? Voilà la seconde manière, qui est intérieure; et il en parle comme d'une chose présente. Car le Sauveur but de cette sorte le calice de sa Passion tous les jours et à tous les instants de sa vie; bien qu'il en ressentît davantage l'amertume dans le jardin de Gethsémani, où la représentation plus vive des fouets, des épines, de la croix, lui fit souffrir par avance tous ces tourments. Or cette double Passion de Notre-Seigneur, intérieure et extérieure, doit être l'objet de notre compassion. Dans l'une et dans l'autre il nous a donné l'exemple des plus sublimes vertus, comme nous le verrons dans la suite.

De là suivent les fins auxquelles nous devons rapporter la méditation de la Passion, et les fruits que nous devons tâcher d'en retirer. Tout se réduit à nous unir à JÉSUS-CHRIST plongé dans la tristesse et soumis à d'horribles tourments; à nous transformer en lui, à nous rendre conformes à lui, en buvant le calice de sa Passion des deux manières dont il l'a bu le premier.

Ainsi, la première fin que nous nous proposerons, sera de participer affectivement ou intérieurement au calice du Sauveur. Nous désirerons *de ressentir au-dedans de nous*, suivant la recommandation de l'Apôtre, *les mêmes douleurs que JÉSUS-CHRIST a ressenties en*

1. Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum? (MATTH., XX, 22.)

2. Potestis bibere calicem quem ego bibo; aut baptismo, quo ego baptizor, baptizari? (MARC., X, 38.)

sa personne (1); de sorte que, par le sentiment de la compassion, de la douleur et de la tristesse, nous demeurions transformés en JÉSUS triste et affligé pour nous, et crucifiés avec JÉSUS, comme le fut sa très sainte Mère, à qui Siméon avait prédit que son âme serait transpercée d'un glaive, d'un glaive non matériel, mais spirituel, celui de la compassion et de la douleur. Cette participation intérieure aux souffrances de JÉSUS-CHRIST est un don spécial de ce même Seigneur, qui donne des yeux pour voir les maux qu'il a soufferts et pour les pleurer. C'est dans ce sens qu'il dit par le prophète Zacharie : *Je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem l'esprit de grâce et de prière; et ils me considéreront, moi qu'ils ont crucifié, et ils pleureront amèrement, comme on pleure la mort d'un fils unique* (2). Car, bien que les interprètes expliquent diversement ces paroles, on peut toutefois les entendre de ceux qui ayant reçu de Dieu l'esprit de prière, contemplent avec dévotion, des yeux de la foi, le Sauveur qu'ils ont crucifié par leurs péchés, et pleurent sa mort dans l'amertume de leur cœur.

C'est donc un abus, commun à plusieurs, de désirer, en méditant la Passion, répandre de douces larmes et éprouver des sentiments pleins de tendresse, et cela principalement en vue d'y trouver consolation et satisfaction. On s'imagine que c'est un effet de la dévotion; mais saint Bonaventure (3) nous fait remarquer qu'il y a en ceci beaucoup d'amour-propre et un

1. Hoc sentite in vobis, quod et in Christo JESU. (*Philipp.*, II, 5.)

2. Effundam super domum David, et super habitatores Jerusalem, spiritum gratiæ et precum: et aspicient ad me, quem confixerunt: et plangent eum planctu quasi super unigenitum. (*ZACHAR.*, XII, 10.)

3. *In stimulo divini amoris*. Part. I, c. 1, ad finem.

vrai dérèglement ; puisque c'en est un de chercher des douceurs dans les amertumes de JÉSUS-CHRIST, et d'aspirer à des consolations en songeant à ses tristesses. Rappelons-nous que nous ne devons méditer les souffrances de Notre-Seigneur que pour les partager avec lui en les éprouvant nous-mêmes ; quoique, à vrai dire, ce ne soit pas une légère consolation de nous affliger avec lui : tant est grande sa bonté à notre égard !

La seconde fin que nous aurons en vue sera de boire effectivement et d'une manière sensible le calice du Sauveur. Pour cela, revêtons-nous de force et de courage ; prenons une résolution généreuse et efficace de nous rendre conformes à notre divin Maître par la souffrance, nous imposant à nous-mêmes quelques peines volontaires, comme des jeûnes, des disciplines et d'autres austérités semblables, supportant du moins avec patience et avec joie celles qu'il lui plaira de nous envoyer, ou qui nous arriveront par sa permission, persuadés que si c'est un don de sa main de compatir à ses douleurs, ce n'est pas une faveur moins précieuse *de souffrir pour lui* (1). Ainsi, lorsque nous méditons la Passion, efforçons-nous, à l'exemple de l'Apôtre, *de porter toujours dans notre corps la mortification et les stigmates de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST* (2), c'est-à-dire quelques souffrances qui affligent notre chair, comme ses propres souffrances ont affligé la sienne. Alors chacun de nous pourra dire

1. Quia vobis donatum est pro Christo, non solum ut in eum credatis, sed ut etiam pro illo patiamini. (*Philipp.*, I, 19.)

2. Semper mortificationem JESU in corpore nostro circumferentes. — Ego enim stigmata Domini JESU in corpore meo porto. (*2 Cor.*, IV, 10. — *Galat.*, VI, 17.)

avec vérité, dans les deux sens exposés : *Je suis attaché à la croix avec JÉSUS-CHRIST* (1), et par une compassion tendre, et par une participation réelle des peines qu'il a souffertes pour moi.

De tout ce que nous venons de dire, on peut inférer que la troisième fin de la méditation sur les souffrances de l'Homme-Dieu, fin principale et qui résume les deux précédentes, c'est de nous conformer à ce divin modèle dans la pratique des vertus héroïques dont il nous a donné l'exemple, buvant comme lui, affectivement et effectivement, le calice de ses douleurs. Ces vertus sont particulièrement la charité envers Dieu et envers le prochain, le zèle du salut des âmes, la pureté d'intention, l'amour de l'obéissance, de l'humilité, de la patience, de la pauvreté, ainsi que des œuvres extérieures commandées par ces mêmes vertus ; mais surtout le mépris des biens de la terre et la mortification des désirs qui nous portent à les acquérir ou à les conserver. De cette sorte, *armés*, comme dit le grand Apôtre, *de la pensée des souffrances de JÉSUS-CHRIST* (2), nous deviendrons en tout semblables à lui. La méditation de sa Passion sera pour nous une armure à toute épreuve, également belle et forte, qui, nous couvrant de la tête aux pieds, nous rendra formidables aux démons, redoutables à la chair, recommandables au monde, agréables aux anges, aimables à Dieu.

III — *Quelles dispositions il faut apporter à la méditation de la Passion.*

Pour obtenir les fins que l'on désire en méditant les

1. Christo confixus sum cruci. (*Galat.*, II, 19).

2. Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini. (*I PETR.*, IV, 1.)

souffrances du Sauveur, il est important de se préparer avec tout le soin possible. Sans doute il est nécessaire, comme le Saint-Esprit nous l'enseigne, *de préparer notre âme avant toute prière, de peur de ressembler à un homme qui tente Dieu* (1), se flattant que le don d'oraison lui viendra du ciel, sans aucune coopération de sa part. Toutefois cette préparation est spécialement requise lorsqu'il s'agit de la méditation des douleurs de l'Homme-Dieu : car il veut que nous méditions avec une ferveur non ordinaire les tourments qu'il s'est disposé à souffrir avec tant d'amour.

Je pourrai donc m'imaginer que le Sauveur me dit par la bouche du prophète Jérémie: *Souviens-toi de ma pauvreté et de mon affliction, du fiel et de l'absinthe dont j'ai été abreuvé.* Et je lui répondrai: *Ce souvenir, Seigneur, sera toujours dans ma mémoire, et mon âme en sera navrée de tristesse. Je l'entretiendrai dans mon cœur, et il deviendra le sujet de mon espérance* (2). C'est-à-dire: Je me souviendrai particulièrement et affectueusement de vos travaux et de vos souffrances; j'en aurai le cœur pénétré et attendri, et mon âme se desséchera de tristesse et de douleur. Non content d'y penser une fois, je les méditerai souvent, avec attention et avec amour, et ils seront le fondement de ma confiance. Saint Bonaventure a compris en peu de paroles les dispositions convenables pour méditer la Passion avec fruit. Nous devons, dit-il, entreprendre une œuvre si noble avec humilité, avec confiance, avec ferveur, et avec toute la

1. Ante orationem præpara animam tuam ; et noli esse quasi homo qui tentat Deum. (*Eccli.*, XVIII, 23.)

2. Recordare paupertatis et transgressionis meæ, absynthii et fellis. Memoria memor ero, et tabescet in me anima mea. Hæc recolens in corde meo, ideo sperabo. (*Thren.*, III, 19-21.)

pureté de cœur dont nous sommes capables (1). Ces quatre vertus sont principalement celles qui nous disposent à recevoir les dons et les grâces que Notre-Seigneur a coutume de communiquer à ceux qui s'adonnent à la contemplation de ses mystères douloureux.

La première est *l'humilité* de cœur. Nous commencerons notre méditation couverts de honte et de confusion au souvenir de nos fautes ; non seulement par la raison générale que le juste s'accuse devant Dieu au commencement de sa prière (2), mais encore par la raison spéciale que nos péchés sont la cause des tourments que nous voyons souffrir à notre divin Sauveur. Figurons-nous un père enfermé au fond d'un cachot, les fers aux pieds et aux mains, parmi les voleurs, dans l'ignominie et la souffrance, non pour ses propres crimes, mais pour ceux de son fils dont il tient la place. Ce fils, s'il va le visiter, peut-il le voir sans être confus, et sans se reprocher à lui-même que, par sa faute, son père est réduit à une si dure captivité ?

Un des effets de l'humilité est de porter des vêtements de deuil, c'est-à-dire humbles et modestes, surtout aux jours dédiés à la mémoire de la Passion, ou lorsqu'on veut la méditer avec plus d'attention et d'une manière toute particulière. Car celui qui se propose de faire visite à une personne affligée ne prend pas des habits de fête, mais un costume qui annonce la tristesse, pour se conformer à l'état de cette personne plongée dans la désolation. Ainsi les amis de Job déchirèrent leurs vêtements et se mirent des cendres sur la tête,

1. Debet homo tam nobile opus aggredi humiliter, et confidenter, et instanter, et cum quanta potest munditia cordis. *In stimulo divini amoris*, Part. 1, c. 2.

2. Justus suiipsius est accusator in principio sermonis. (*Prov.*, XVIII, 17, juxta LXX.)

lorsqu'ils le virent couvert d'ulcères et couché sur un fumier (1).

Un autre effet de l'humilité, plus spirituel que le précédent, consiste à se juger indigne d'assister par la pensée aux scènes douloureuses de la Passion et de partager intérieurement les souffrances du Dieu fait homme, estimant que c'est là une faveur spéciale qu'il réserve à ses plus intimes amis. Nous savons, en effet, que trois apôtres seulement furent les témoins de sa tristesse au Jardin, que sa Mère, Jean et Madeleine l'accompagnèrent seuls sur le Calvaire. Or, cette faveur, il ne la fait qu'aux humbles, car il est écrit au livre de Job que *les superbes n'osent le regarder* (2) : il ne leur est pas donné de contempler les grandeurs de sa divinité, et ils refusent d'arrêter leurs yeux sur les abaissements de son humanité.

La seconde disposition est une ferme *confiance* dans la miséricorde de Notre-Seigneur. Celui qui a daigné souffrir pour nous de si cruels tourments, ne nous refusera pas la grâce de compatir à ses douleurs, et de retirer par la méditation les fruits qu'il nous a mérités par sa mort. Unissant donc la confiance à l'humilité, je lui demanderai cette faveur, alléguant pour l'obtenir les trois motifs suivants : premièrement, les souffrances mêmes qu'il a endurées pour le salut du genre humain ; secondement, la compassion qu'il eut alors pour les pécheurs, dont il voulut se faire l'avocat, priant pour eux son Père céleste, afin qu'ils pussent avoir part aux

1. Scissis vestibus sparserunt pulverem super caput suum in cœlum. (JOB, II, 12)

2. Ideo timebunt eum viri, et non audebunt contemplari omnes qui sibi videntur sapientes. (JOB, XXXVII, 24. — S. GREG., *Moral.* libr. XXVII, c. XXVIII.)

mérites de sa Passion ; troisièmement, la libéralité dont il usa envers l'un d'eux sur la croix, je veux dire envers le bon larron ; car celui-ci ayant prié JÉSUS avec humilité et confiance *de se souvenir de lui dans son royaume*, le Sauveur lui accorda plus qu'il ne demandait, en lui donnant l'assurance *qu'il serait avec lui ce jour-là même dans le paradis* (1). Pour moi, dit à ce sujet saint Laurent Justinien, après avoir confessé, à l'exemple du bon larron, que je suis un pécheur, je m'adresserai à mon Sauveur attaché à la croix, et je lui dirai animé d'une humble confiance : Souvenez-vous de moi, Seigneur, non seulement pour m'ouvrir l'entrée de votre royaume, mais encore pour m'accorder la grâce de compatir à vos douleurs et de participer ainsi à votre Passion (2) : car je sais bien que *si je souffre avec vous, je serai aussi glorifié avec vous* (3). — Tels sont les motifs qui doivent augmenter notre confiance en Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Plus cette confiance sera grande, dit saint Bernard, plus elle attirera sur nous les dons célestes (4), si toutefois, pour les recevoir, notre cœur est vide de lui-même par l'humilité.

La troisième disposition est la *ferveur* et la diligence dans la méditation. Ne serait-il pas honteux de se rappeler avec tiédeur et négligence ce que le Fils de Dieu a souffert avec un amour si ardent ? Nous serons fervents, si nous nous efforçons de rendre notre oraison attentive, profonde et pieuse : attentive, en

1. Et dicebat ad JESUM : Domine, memento mei, cum veneris in regnum tuum. Et dixit illi JESUS : Amen dico tibi : Hodie mecum eris in paradiso. (LUC., XXIII, 42, 43.)

2. Memento mei, non tantum ut veniam in regnum tuum, verum etiam ut doloribus compatior tuis, tuæque communicem passioni. (Serm. in *Passione Domini*.)

3. Si tamen compatimur, ut et conglorificemur. (Rom., VIII, 17.)

4. Quatenus in bonis Domini fiduciæ pedem porrexeris, eatenus possidebis. (Serm. XXXII, in *Cant.*)

éloignant de la mémoire les distractions ; profonde, en surmontant la paresse d'esprit qui nous empêche d'approfondir par la réflexion les mystères dont nous nous occupons ; pieuse, en échauffant notre volonté et en l'excitant à produire de saintes affections. Conformons-nous en cela à JÉSUS-CHRIST lui-même, et prenons une ferme résolution de l'accompagner partout, n'imitant pas les trois apôtres qui s'endormirent dans le Jardin ; mais veillant, comme il veillait ; mais priant avec ardeur et persévérance, comme il priait, même pendant son agonie ; ne craignant pas de consacrer quelques heures à cet exercice, comme il nous en a donné l'exemple.

La quatrième disposition est *la pureté de cœur*. Efforçons-nous de purifier notre cœur et de le conserver exempt de péché. De la sorte nous ferons notre oraison sans remords de conscience, pleins de confiance en Notre-Seigneur, en état de recevoir ses grâces et de recueillir les fruits de son sang divin. Un homme sensé ne met pas une liqueur précieuse dans un vase infect. C'est pourquoi suivons ce conseil de saint Bernard : Puisque la bénédiction est abondante, préparez des vases nets pour la contenir, c'est-à-dire des âmes ferventes, des esprits attentifs, des consciences pures, libres de toute affection déréglée, afin que le Seigneur verse en vous sans mesure les grâces dont il se plaît à remplir ceux qui méditent comme il convient ces ineffables mystères (1).

Voilà les dispositions que nous devons apporter à la méditation de la Passion. Si quelqu'un reconnaissait

1. Copiosa est benedictio : date receptacula munda ; devotas animas, sensus vigiles, affectus sobrios, puras conscientias exhibete tantis charismatibus gratiarum. (*Serm. In ser. VI Hebdomadæ pænosaë.*)

qu'il en est dépourvu, qu'il ne laisse pas pour cela de penser aux souffrances de son Sauveur. Cette pensée seule allumera en lui le désir de les acquérir ; elle le portera même à la pratique des vertus dont nous parlerons dans la suite.

IV. — *Différentes manières de méditer la Passion.*

Pour prévenir le dégoût qui pourrait naître de notre tiédeur, si nous méditons toujours de la même manière le même sujet, il est bon de connaître les différentes méthodes que l'on peut employer pour méditer la Passion. Nous avons déjà dit qu'on pouvait la considérer ou comme très avantageuse pour nous, ou comme très amère et très douloureuse à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Outre ces deux manières, il y en a encore deux principales, auxquelles se rapportent toutes les autres. Dans un grand festin, on sert parfois les mets successivement ; le second, quand ceux qui sont à table ont pris du premier, et ainsi de suite. D'autres fois, on les sert tous ensemble, laissant à chaque convive la liberté de prendre quelque chose de chacun, selon son goût et son besoin. Il en est de même des mystères de la Passion, splendide banquet des âmes ; on peut s'en nourrir spirituellement en deux façons.

La première, qui est la plus ordinaire, est de méditer chaque mystère séparément, selon l'ordre de l'histoire évangélique. On s'arrêtera dans chaque sujet aux circonstances les plus remarquables, et on considérera principalement quatre choses (1). Premièrement, les personnes : JÉSUS-CHRIST, sa sainte Mère, les disciples,

1. *Exercices spirituels* de saint Ignace, troisième Semaine, premier Exercice.

les persécuteurs mêmes du Sauveur, pénétrant dans les dispositions intérieures de chacune de ces personnes. Secondement, leurs paroles. Troisièmement leurs actions. Les paroles et les actions de JÉSUS-CHRIST seront pour nous des leçons et des exemples que nous nous efforcerons de mettre en pratique ; celles de ses ennemis nous inspireront de l'éloignement et de l'horreur. Quatrièmement, les souffrances de notre divin Sauveur. Nous remarquerons comment il cache sa divinité : il pourrait détruire ses ennemis, et il ne le fait pas ; il leur permet au contraire de tourmenter cruellement sa très sainte humanité. — Après ces considérations, je me demanderai à moi-même ce qu'il est juste que je fasse et que je souffre pour celui qui a tant fait et souffert pour moi ; puis, je ferai avec JÉSUS souffrant des colloques conformes au sujet, de la manière que l'on dira bientôt.

La seconde manière de méditer les mystères douloureux, est celle-ci. Supposé que l'on ait suffisamment présent à l'esprit l'ensemble de la Passion, on choisit pour sujet d'oraison une douleur particulière ou une vertu spéciale de Notre-Seigneur, et on réfléchit sur toutes les circonstances dans lesquelles il a souffert cette peine ou pratiqué cette vertu.

Je me propose, par exemple, de méditer sur son humilité. Je me rappellerai les actes d'humilité, qu'il a faits, en lavant les pieds à ses disciples, en permettant à ses ennemis de l'arrêter et de le fouler aux pieds, et ainsi de suite, jusqu'à sa mort sur le bois ignominieux de la croix. Si je veux reprendre les choses de plus haut, je me représenterai comment il s'est humilié dans sa naissance, pendant son enfance, sa vie cachée,

sa prédication ; et je tirerai des motifs d'humilité de tous les mystères du Sauveur, puisqu'il n'en est aucun dans lequel on ne remarque quelque trait qui se rapporte à la perfection de cette vertu. — Je pourrai méditer de même sur son obéissance, sa patience, sa charité.

Si je prends pour sujet d'oraison quelque peine particulière, quelque genre de douleur ou d'ignominie, je parcourrai également tous les mystères de la Passion, m'arrêtant uniquement au point que je me suis proposé de remarquer. Je considérerai, par exemple, combien de fois le Fils de Dieu a été honteusement dépouillé ; combien de fois il a répandu son sang adorable ; combien d'allées et venues et de stations lui ont fait faire ses ennemis ; en combien de manières ils ont attaqué sa sainteté, sa sagesse. Je m'efforcerai toujours de compatir aux maux de mon Sauveur, et je m'ex-citerai à souffrir courageusement pour lui quelque chose de ce que je lui vois souffrir.

Je pourrai enfin m'occuper spécialement des douleurs que JÉSUS a endurées dans quelques-uns de ses membres ou de ses sens ; comme dans ses mains, lorsqu'elles furent liées avec des cordes au moment où il fut arrêté par ses ennemis, lorsqu'elles furent attachées à la colonne pendant la flagellation, lorsqu'elles furent clouées à la croix.

A ces deux manières principales de méditer la Passion, on peut en ajouter une troisième. Elle consiste dans l'application des sens intérieurs à chaque mystère, par forme de contemplation, sans multiplicité de raisonnements.

Je verrai donc des yeux de l'esprit la personne de

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Son corps est réduit à un état lamentable, et son âme, d'un côté bienheureuse, est plongée de l'autre dans une profonde tristesse. Je serai saisi d'étonnement et touché de compassion, en voyant ainsi défiguré celui qui est *la splendeur de la gloire du Père et l'image de sa substance* (1).

J'entendrai intérieurement les paroles si douces et si affectueuses de mon Sauveur, les clameurs de ses ennemis furieux, le bruit des coups, des soufflets, des fouets, des marteaux ; m'efforçant de ressentir dans mon cœur ce qu'il ressentait dans le sien.

Je sentirai avec l'odorat intérieur l'infection des péchés qui ont causé la mort de ce souverain prêtre, et aussi l'excellente odeur, soit du sacrifice qu'il offre pour l'expiation de nos crimes, soit des vertus qu'il pratique dans l'oblation même de son sacrifice. Cette odeur de suavité est si agréable au Père éternel, qu'elle apaise à l'instant sa colère, et qu'il donne au monde pour signe de réconciliation, non un arc formé dans les nues (2), mais son propre Fils, courbé sous la croix, et arrosant la terre d'une pluie de sang.

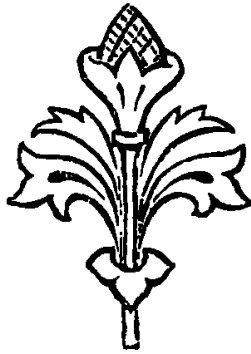
Je goûterai spirituellement le fiel qu'on lui présenta sur le Calvaire, et j'en partagerai avec lui l'amertume, comme si je le goûtais réellement. Je goûterai aussi la douceur de la charité avec laquelle JÉSUS souffre pour nous, et la suavité des consolations dont il inonde ceux qui souffrent pour lui avec amour. Je m'étonnerai de voir réuni dans un même cœur tant d'amertume et tant de douceur !

1. (Qui cum sit splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus. (*Hebr.*, 1, 3.)

2. Arcum meum ponam in nubibus, et erit signum foederis inter me et inter terram. (*Gen.*, IX, 13.)

Je toucherai par la pensée les instruments de sa Passion : les cordes, les fouets, les épines, la croix, les clous. Qu'ils sont rudes et âpres à ma délicatesse ! Je tâcherai de sentir dans mon âme ce que le Seigneur sentit dans son corps, et d'éprouver les pieuses affections que fait naître ordinairement la seule représentation de si cruels objets.

Cette troisième méthode se trouve réduite en pratique dans la Méditation sur la sueur de sang au jardin des Oliviers : on verra l'usage des deux précédentes dans la Méditation suivante, qui est comme le prélude et le fondement de toutes les autres.



MÉDITATION PREMIÈRE

ET FONDAMENTALE.

ELLE RENFERME EN ABRÉGÉ LES PRINCIPALES CONSIDÉRATIONS QU'IL FAUT FAIRE SUR CHAQUE MYSTÈRE DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Les considérations que l'on doit faire sur chaque mystère de la Passion peuvent se ramener aux points suivants : Quel est celui qui souffre. — Combien grands et multipliés sont les maux qu'il souffre. — De la part de qui il les souffre. — Pour qui, pour quel motif, avec quelle affection et quel amour il les souffre. — Quelles vertus il pratique en les souffrant. — Combien excessives sont les douleurs que l'auguste Mère de JÉSUS partage avec son divin Fils. — Nous toucherons d'une manière générale chacun de ces points dans la méditation présente, afin que l'on puisse en faire l'application à chaque mystère en particulier.

I. — *Quelle est la personne qui souffre.*

La personne qui souffre, c'est le Fils unique de Dieu, uni à la nature humaine, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Je considérerai dans cet Homme-Dieu trois choses bien dignes d'attention, qui sont pour nous trois puissants motifs de compatir à ses maux, de reconnaître ses bienfaits, de l'aimer et de l'imiter.

La première est son innocence. Il est innocent, exempt de toute souillure : il est saint, doué de toute

sainteté, rempli de toutes les grâces, orné de toutes les vertus : il est sage et prudent, d'une sagesse et d'une prudence consommées ; *car en lui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science divines, et le Père ne lui a point communiqué son esprit avec mesure* (1). Par conséquent, s'il souffre, ce n'est point parce qu'il s'est rendu coupable de quelque crime, bien que ses ennemis lui en imputent plusieurs, et qu'ils le tourmentent comme notoirement criminel. Comment donc ne serais-je point touché de compassion à la vue des souffrances de mon Sauveur, l'innocence, la sagesse, la sainteté par essence ? Si le centurion et plusieurs Juifs, témoins du supplice de JÉSUS, se frappèrent la poitrine en voyant expirer celui qu'ils regardaient comme un homme juste ; comment ne les imiterais-je pas, quand je réfléchis que ce n'est pas seulement un juste qui souffre, mais le premier d'entre les justes, dont la conduite n'a jamais fourni le moindre prétexte de condamnation ? O mon cœur, comment peux-tu ne te fendre pas de douleur ! Il faut que tu sois plus dur que la pierre, puisque les rochers se fendirent et se réduisirent en poudre, à la mort de celui qui est la pierre vive, la source de la grâce, le modèle de toute sainteté.

La seconde chose que je dois considérer, c'est la toute-puissance et la libéralité de celui qui souffre. N'est-il pas le bienfaiteur universel du genre humain ? Il a employé toute sa vie à faire du bien, dit l'apôtre saint Pierre (2). Il délivrait ceux qui étaient sous la puissance du démon, il ouvrait les yeux aux aveugles

1. In quo sunt omnes thesauri sapientiae et scientiae absconditi. — Non enim ad mensuram dat Deus Spiritum. (*Coloss.*, II, 3. — *JOAN.*, III, 34.)

2. Qui pertransiit benefaciendo, et sanando omnes. (*Act.*, X, 38.)

il guérissait les lépreux, il rendait la santé aux malades, il ressuscitait les morts. Que n'a-t-il pas fait en faveur des âmes ? Il pardonnait aux hommes leurs péchés, il les délivrait de l'enfer, il leur ouvrait les portes du ciel, il les éclairait de la lumière admirable de sa doctrine, il les embrasait du feu de sa charité, il les enrichissait de toutes les vertus. Par où nous voyons que JÉSUS a souffert tant de tourments et d'ignominies, non seulement sans avoir mérité rien de semblable, mais encore pour avoir mérité tout le contraire. Ce qui a fait dire à saint Augustin : tant que le Sauveur du monde vécut sur la terre, il ne cessa d'opérer d'étonnantes merveilles, et de souffrir des maux plus étonnants encore, jusqu'à ce qu'il fût attaché à la croix (1). — Comment donc, ô mon âme, ne te sens-tu pas défaillir de douleur, en voyant souffrir ton bienfaiteur, le bienfaiteur de tous les hommes, qui ne reçoit d'eux, pour prix de ses services, que des traitements indignes et de sanglants outrages ! Ah ! puissé-je moi-même faire du bien à tous, à l'exemple de mon Seigneur, et mériter de souffrir quelque chose pour l'amour de lui ! Non, je ne veux point attendre des hommes la récompense de mes bonnes œuvres, puisque mon Rédempteur n'a reçu de leur part que des souffrances, que la mort, en retour de ses bienfaits.

La troisième chose à considérer, c'est la charité infinie du Seigneur JÉSUS, qui se donne à tous, qui se fait une même chose avec tous ; en sorte que chacun de nous peut dire avec vérité : Il est mon Père, il est mon maître, il est mon médecin, il est mon rédemp-

1. *Mira faciens, mala patiens, donec suspenderetur in ligno. (Enarrat. in Psalm., XLIX, n. 5.)*

teur, il est mon pasteur, il est mon créateur, il est l'époux de mon âme, il est mon Dieu, ma béatitude et mon tout. Peu de temps avant sa Passion, il s'est fait ma nourriture et mon breuvage, pour entrer en moi et ne faire qu'un avec moi. Il est donc juste que je regarde ses douleurs comme miennes, que je les partage et les ressente comme miennes, puisque celui qui les souffre est mien et me porte un si grand amour. Un fils pleure la mort de son père ; une épouse, celle de son époux ; un ami, celle de son ami. Comment donc ne pleurerais-je pas la Passion et la mort d'un tel père, d'un tel époux, d'un tel ami ? — Les pensées exposées dans le paragraphe huitième de cette méditation, serviront à produire et à nourrir ces sentiments dans nos cœurs.

II. — *De la grandeur et de la multitude des tourments du Sauveur.*

Les tourments nombreux et cruels que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST endura dans sa Passion sont de deux sortes : les uns, extérieurs, représentés par le *baptême* qui lave les corps au dehors ; les autres, intérieurs, figurés par le *calice* ou le breuvage qui entre et pénètre jusqu'au dedans. Le Sauveur lui-même a voulu employer ces deux comparaisons pour ces deux sortes de souffrances.

Premièrement. Je parcourrai les objets de tout genre qui peuvent être pour l'homme matière ou cause de souffrance extérieure, et je verrai qu'ils ont tous contribué à augmenter les peines de Notre-Seigneur.

Il a souffert dans ses biens : il s'est vu réduit à une si extrême pauvreté, qu'il est mort nu sur la croix aux

yeux de tout le peuple, et que les soldats se partagèrent ses vêtements. — Il a souffert dans son honneur : de combien d'injures et de dérisions ne fut-il pas l'objet ! On le traita de voleur, de malfaiteur, de blasphémateur, ce qui était un horrible blasphème contre sa personne. — Il a souffert dans sa réputation : ses ennemis le décrièrent par de faux témoignages, et celui qui était la vertu et la sainteté mêmes, fut méprisé, regardé comme un pécheur, comme un samaritain, comme un possédé, comme un séditieux, comme un homme adonné au vin et à la bonne chère, comme un impie ; et, par conséquent, comme un homme réprouvé de Dieu et digne de tous les châtimens de sa justice, ce qui est le dernier des affronts. Écoutons les plaintes qu'il en fait par la bouche de son Prophète : *J'ai été mis au nombre de ceux qui descendent dans le tombeau ; on m'a jeté dans une fosse profonde, en des lieux de ténèbres, dans l'ombre de la mort* (1). — Il a souffert dans ses attributs. Il possédait la science et la sagesse : il fut tenu pour un ignorant, un fou, un furieux, un imbécile et un insensé. Il opérait des miracles par sa puissance : il fut traité d'imposteur et de magicien, on prétendait qu'il avait fait un pacte avec le démon (2). — Il a souffert dans son corps des douleurs inouïes, et parce que ses tourments furent très cruels, et parce que la délicatesse de sa complexion le rendait plus sensible que les autres hommes aux atteintes de la douleur. — Il a souffert, enfin, dans ses amis et dans ses proches : la plupart l'abandonnèrent lâchement ; les autres, en demeurant fidèlement auprès de lui, comme sa très sainte

1. *Estimatus sum cum descenditibus in lacum... Posuerunt me in lacu inferiori : in tenebrosis, et in umbra mortis.* (Psa., LXXXVII, 5-7.)

2. MARC., III, 21, 22. — LUC., XI, 15. — JOAN., VII, 15-20.

Mère, augmentèrent ses peines par leurs peines et par les injures auxquelles ils étaient en butte.—O Rédempteur plein de libéralité ! que vous payez largement nos dettes par vos souffrances ! Toutes les créatures que vous avez tirées du néant pour le service de l'homme étaient devenues l'appât de notre avarice, de notre sensualité et de notre orgueil. Pour nous guérir d'un mal si profond, vous ne recherchez en toutes choses que la pauvreté, la douleur et le mépris. Faites que désormais j'emploie à vous servir ce que j'ai employé jusqu'ici à vous offenser. Compare, ô mon âme, la dignité et la sainteté de cet Homme-Dieu avec ses ignominies et ses douleurs, afin de confondre ton orgueil et ta sensualité, et de t'encourager à marcher sur ses traces dans le chemin de la souffrance.

Pour s'arrêter à quelque chose de particulier, on pourra méditer sur ce que le Sauveur souffrit dans chacun de ses sens. Dans tout le cours de sa Passion, ses yeux furent grandement affligés de voir d'un côté les gestes moqueurs et les rires insultants de ses ennemis, et de l'autre, les larmes et les sanglots de ses amis. De plus, ils furent souillés par les crachats, obscurcis par les gouttes de sang qui coulaient de sa tête auguste et par les larmes brûlantes qu'il répandait. Ses oreilles souffrirent en entendant de toute part des blasphèmes, des injures, des faux témoignages, des accusations calomnieuses. Son odorat souffrit en sentant l'infection du Calvaire. Son goût souffrit une soif ardente, qui fut irritée plutôt qu'apaisée par le fiel et le vinaigre. Enfin, le sens du toucher fut cruellement tourmenté par les douleurs que lui causèrent les fouets, les épines et les clous.—O mon doux et bien-aimé JÉSUS ! vos sens

très purs ne devaient trouver dans tous les objets créés que repos et douceur : comment n'y rencontrent-ils que travaux et amertumes ? Puissent mes sens être conformes aux vôtres ! Ils ont été les instruments de mes iniquités ; ne doivent-ils pas en partager avec vous le châtiment ?

On pourra de même réfléchir sur les tourments inexprimables que Notre-Seigneur souffrit dans les principaux membres de son corps adorable. Sa tête fut percée d'épines et rudement frappée avec un roseau ; ses cheveux et sa barbe furent indignement arrachés ; ses joues, meurtries de soufflets ; ses bras, tellement disloqués que l'on pouvait compter ses os ; ses mains, fortement serrées avec des cordes ; ces mêmes mains, ainsi que ses pieds, percés de part en part avec des clous ; ses épaules et tout son corps, cruellement déchirés à coups de fouet : et comme ces parties étaient très sensibles, les douleurs que souffrit notre divin Sauveur furent extrêmes. — O corps très saint et très délicat de JÉSUS ! on peut dire avec raison que, *depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien de sain en vous : ce ne sont que blessures, que contusions, que plaies qui vous causent des douleurs mortelles* (1). Ah ! il serait bien plus juste que mon corps fût tourmenté dans tous ses membres et dans tous ses sens, puisqu'il n'y en a aucun qui n'ait été employé à vous offenser en tant de manières ! Guérissez, ô bon JÉSUS, par les plaies de votre corps celles de mon âme, et, par les maux que vous endurez dans votre chair, délivrez-moi de mes maladies spirituelles. Ainsi soit-il.

1. A planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas: vulnus et livor et plaga tumens. (Is., 1, 6.)

Secundement. Je considérerai ensuite les afflictions et les douleurs intérieures de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Elles accompagnèrent toujours ses souffrances extérieures, et elles furent aussi très vives et en très grand nombre. Tout ce que l'âme de l'Homme-Dieu put souffrir sans imperfection, elle le souffrit : délaissements intérieurs de la part de son Père céleste, suspension de toute consolation sensible ; tristesse profonde à la pensée des offenses commises contre la Majesté divine, et de la perte éternelle des pécheurs impénitents ; craintes, ennuis, agonie mortelle, sueur de sang au jardin des Oliviers. En un mot, les douleurs inouïes de son corps furent surpassées par celles de sa très sainte âme ; en voici la raison. Rien ne pouvait empêcher le Sauveur de souffrir intérieurement autant qu'il le souhaitait ; et comme il aimait les hommes d'un amour extrême, il voulut souffrir extrêmement, pour procurer de plus grands biens à ceux qu'il aimait sans mesure. — O mon aimable Rédempteur ! je comprends maintenant pourquoi le prophète Isaïe vous appelle *un homme de douleur*, un homme *qui connaît par expérience la souffrance* (1). Les douleurs et les afflictions vous environnent de toute part ; les flots d'une mer irritée sont venus fondre sur votre corps, et *les eaux ont pénétré jusque dans votre âme* (2). Au dehors, vous recevez un baptême de sang ; et le calice que vous buvez à longs traits vous inonde au dedans d'amertume et de tristesse. Faites-moi la grâce, Seigneur, de vous ressembler par les souffrances, afin

1. Virum dolorum, et scientem infirmitatem. (Is., LIII, 3.)

2. Quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam. (Ps., LXVIII, 1.)

que mon corps et mon âme purifiés de toute souillure vous soient entièrement agréables. Ainsi soit-il.

III. — *Quels furent les ennemis et les persécuteurs de JÉSUS-CHRIST.*

Premièrement. Je considérerai le nombre et la qualité des personnes qui se conjurèrent pour n'épargner à JÉSUS ni opprobres ni tourments. Parmi ceux qui entrèrent dans cette conspiration, il y eut des rois, des gouverneurs de province, des pontifes, des prêtres, des docteurs, des religieux de ce temps-là, des courtisans, des soldats, des gentils. Il n'y eut pas jusqu'à ses disciples qui ne parussent d'intelligence avec ses ennemis. Le roi Hérode, avec sa cour, le méprise ; le juge Pilate le condamne ; les grands-prêtres, Anne et Caïphe, le rejettent comme un faux Messie ; les scribes et les pharisiens sont les plus ardents de ses accusateurs ; les soldats se saisissent de lui et le tournent en dérision ; les bourreaux le battent de verges, le couronnent d'épines, le crucifient ; la populace pousse des cris furieux et demande sa mort ; un de ses disciples le vend, un autre le renie, tous l'abandonnent (1).

Ajoutez que tous ont reçu, du Seigneur qu'ils persécutent, d'inignes bienfaits, et que par conséquent tous ont une obligation particulière de l'aimer, de l'honorer et de le défendre. Sans parler des bienfaits généraux qu'il accorde à tous les hommes comme Créateur et comme Sauveur, ne les a-t-il pas comblés de faveurs toutes spéciales ? Il leur a enseigné sa doc-

1. Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania? Astiterunt reges terre, et principes convenerunt in unum, adversus Dominum, et adversus Christum ejus. (Ps., II, 1, 2.)

trine de sa propre bouche, il a opéré sous leurs yeux des merveilles sans nombre ; il les a guéris de leurs maladies, eux et leurs enfants, leurs serviteurs et leurs amis ; il les a nourris dans le désert par un miracle si manifeste, qu'ils voulurent le proclamer roi, et que, peu de temps après, ils le reçurent dans leur cité avec toute la pompe qu'ils auraient pu déployer pour honorer un prince de la terre. Or ces mêmes hommes, par la plus noire ingratitude et par une inconstance inexplicable, sont changés en un instant. Ils se soulèvent contre leur Dieu, contre leur commun bienfaiteur, jusqu'à rassasier d'opprobres et faire mourir dans les tourments celui qui leur a prodigué ses bienfaits, celui que tout récemment ils ont jugé digne des premiers honneurs et qu'ils ont hautement reconnu comme l'auteur de la vie.

Adorable JÉSUS, roi des rois, juge des vivants et des morts, prêtre par excellence, pontife souverain, source de toute science et de toute sainteté, pierre angulaire qui unissez les Juifs et les gentils pour en former votre unique Église ; pourquoi les rois et les juges de la terre, les prêtres et les docteurs, des hommes de tous les peuples et de toutes les nations du monde frémissent-ils et s'arment-ils contre vous ? Je ne m'étonne pas que vous soyez persécuté par ceux qui vous ignorent ; mais je ne puis comprendre comment ceux qui vous connaissent, comment ceux qui sont obligés de vous servir à tant de titres, cherchent à vous ôter la vie. Oh ! que je voudrais ne vous avoir jamais persécuté par mes péchés ! Ne permettez pas, Seigneur, que je vous offense davantage ; accordez-moi, au contraire, de correspondre fidèlement par mes

services à l'amour que vous me témoignez par vos innombrables bienfaits.

Secondement. Je considérerai la cruauté et l'inhumanité des ennemis et des persécuteurs de JÉSUS. Dominés par l'esprit d'orgueil, d'ambition, d'avarice, de dissimulation et d'hypocrisie, peuvent-ils n'avoir pas une aversion déclarée pour la vérité, pour le maître qui la leur enseigne, pour le médecin qui veut guérir leurs plaies mortelles ? Possédés de plus par une violente passion de haine et d'envie contre celui qui les reprenait publiquement de leurs désordres, qui obscurcissait l'éclat de leurs fausses vertus par l'autorité de sa sagesse, de sa sainteté et de ses miracles, ils ne cherchent qu'à le perdre ; les uns par malice, les autres par esprit de vengeance, plusieurs pour conserver les bonnes grâces de César ou la faveur du peuple ; ceux-ci faute de le bien connaître, ceux-là par un faux zèle de bien public ou de religion, qui, lorsqu'il est joint à l'envie, attise la cruauté et rend les hommes plus terribles que les bêtes mêmes. — Agneau plein de douceur ! c'est avec raison que vous dites par la bouche de l'un de vos prophètes qu'une multitude de chiens dévorants, de jeunes bœufs, de taureaux gras, de lions rugissants vous ont assiégré de toutes parts (1). Car vos persécuteurs vous environnent, ainsi que des animaux féroces, pour vous effrayer par leurs mugissements, pour vous percer de leurs cornes, vous déchirer avec leurs griffes, vous mettre en pièces avec leurs dents. Ils vous traînent de tribunal en tribu-

1. Circumdederunt me vituli multi : tauri pingues obsederunt me. Aperuerunt super me os suum sicut leo rapiens et rugiens. Quoniam circumdederunt me canes multi. (Ps., XXI, 13, 14, 17.)

nal, ils vous frappent avec tant de barbarie, qu'il semble que vous ne soyez pas un homme, mais une statue de marbre, un ver de terre, le rebut de la populace. Oh ! que ne puis-je vous arracher à leur fureur satanique ! Vœux inutiles ! Vous le pourriez vous-même ; mais votre bonté lie les mains à votre toute-puissance, afin que vos admirables vertus jettent un plus vif éclat, au milieu de vos nombreux et cruels ennemis.

Troisièmement. Je considérerai que les principaux et les premiers persécuteurs de JÉSUS-CHRIST furent *les Puissances des ténèbres*, c'est-à-dire les démons (1). Animés d'une haine implacable contre le Sauveur qui les chassait des corps, qui délivrait les âmes de leur tyrannie, qui détruisait leur règne en détruisant le règne du péché, ils ont résolu, pour se venger de lui, d'exciter les hommes à le persécuter à toute outrance. C'est Satan qui inspire à Judas le dessein de le trahir (2) ; c'est lui qui suggère aux soldats les nouveaux genres d'outrages qu'ils lui font essuyer ; c'est lui qui souffle dans le cœur des Juifs le feu de la colère dont ils sont enflammés. Et comme le pouvoir qui lui est donné sur le corps de JÉSUS est moins limité que celui qu'il avait reçu autrefois sur le corps de Job, il ne se contente pas de le jeter couvert de plaies sur un fumier, il le poursuivra jusqu'à lui ôter la vie au milieu d'horribles tourments. — O JÉSUS, grand-prêtre de la loi nouvelle, comment Satan ose-t-il s'attaquer à vous ? Comment permettez-vous qu'il exerce un pouvoir sans bornes sur votre corps inno-

1. *Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum.* (LUC., XXII, 53.)

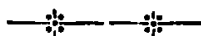
2. *Cum diabolus jam misisset in cor, ut traderet eum Judas Simoni Iscariotæ.* (JOAN., XIII, 2.)

cent (1)? Votre amour est insatiable : ce n'est pas assez pour vous d'être tourmenté par les hommes, vous voulez encore que les démons stimulent leur fureur. Vous le voulez, Seigneur, afin de me préserver, par vos souffrances, des peines éternelles que ces mauvais anges devaient me faire endurer à moi-même en punition de mes péchés.

Quatrièmement. Je considérerai enfin une dernière circonstance, qui ajoutait un nouveau degré d'intensité aux souffrances du Sauveur. Son âme, unie à la sagesse incréée, connaissait la méchanceté de ses ennemis, non seulement, ainsi que les autres hommes, par leurs œuvres et par les marques extérieures qu'ils en donnaient ; mais il la voyait de plus dans son principe même, je veux dire dans leurs cœurs envenimés, où la passion de le tourmenter et de l'outrager était encore plus véhémement qu'elle ne paraissait au dehors, puisque les tourments horribles et sans nombre qu'ils lui firent souffrir ne furent point capables de la satisfaire. — O JÉSUS, Sagesse infinie, *vos lumières augmentent vos douleurs* (2), mais elles ne refroidissent point votre charité. Votre amour envers vos ennemis l'emporte sur la haine qui les anime contre vous, et le désir qu'ils ont de vous perdre est moins ardent que celui que vous avez de les sauver. Embrasez mon âme, ô mon divin Sauveur, du feu de votre divine charité, afin que j'aie le courage d'imiter votre patience invincible. Ainsi soit-il.

1. Et ostendit mihi Dominus JESUM sacerdotem magnum stantem coram Angelo Domini: et Satan stabat a dextris ejus ut adversaretur ei. (ZACHAR., III, 1.)

2. (Qui addit scientiam, addit et laborem. (EccL., 1, 18.)



IV. — *Pour qui Notre-Seigneur a souffert ; raisons qui l'ont porté à souffrir.*

Premièrement. Je considérerai que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST souffrit tous ces opprobres et toutes ces douleurs, afin d'expier les péchés de tous les hommes qui avaient existé depuis le commencement du monde, qui existaient alors, et qui devaient exister jusqu'à la fin des siècles. Ainsi voulut-il acquitter les dettes de tous au prix de son sang précieux, répandu de la manière la plus douloureuse et la plus humiliante qui fut jamais. D'où nous pouvons inférer que les principales causes de la Passion de notre divin Rédempteur furent les suivantes : 1° Venger l'honneur de son Père céleste outragé par tant d'offenses, et apaiser son juste courroux contre les coupables ; 2° réconcilier les hommes avec leur Créateur en les purifiant de leurs iniquités, et en les délivrant des peines temporelles et éternelles qu'ils avaient encourues par leur désobéissance ; 3° leur mériter et leur obtenir la grâce, la charité, et généralement toutes les vertus et tous les moyens nécessaires et convenables, sans lesquels ils ne peuvent travailler efficacement à leur salut et à leur perfection ; 4° leur ouvrir la porte du ciel, les introduire dans le séjour de la gloire et de la vie éternelle, en détruisant tous les obstacles qui les empêchaient de parvenir à la béatitude. Et comme les péchés des hommes étaient en quelque sorte infinis en nombre, et d'une gravité infinie, parce qu'ils avaient été commis contre une Majesté infinie, il était nécessaire que la personne qui se chargeait de les expier fût d'une excellence infinie, pour qu'il y eût une véritable égalité entre le paiement

et la dette. Il est bien vrai que la moindre douleur du Verbe incarné, qu'une seule goutte de son sang suffisait pour acquitter toutes nos dettes ; mais il voulut endurer une multitude de tourments, afin que *la rédemption fût abondante* (1), et que nous connussions mieux l'énormité de nos offenses ; car chacun de nous peut se dire avec saint Bernard : la qualité du remède me fait juger de la grandeur du mal (2).

Oh ! que nos plaies étaient profondes, puisqu'il fallait, pour les fermer, que JÉSUS fût lui-même couvert de plaies ! Si nos maladies n'eussent pas dû nous causer la mort, et une mort éternelle, le Fils unique de Dieu n'eût point donné sa vie pour nous rendre la santé. Ce charitable Rédempteur, médecin des âmes, considéra le genre humain tout entier comme un malade criblé depuis la tête jusqu'aux pieds d'autant de blessures qu'il avait commis de crimes ; et afin de le guérir, il voulut à la fois et que son âme fût plongée dans la tristesse, et que tout son corps ne fût qu'une plaie, proportionnant ainsi le remède au mal. C'est à cause de notre amour désordonné des richesses, Seigneur, que vous mourez nu sur une croix. C'est à cause de l'orgueil des sages du siècle, que vous passez pour un insensé. C'est à cause de la présomption de ceux qui se croient saints, que l'on vous regarde comme un pécheur. C'est à cause de la vanité des puissants de la terre, que vous êtes traité comme le plus misérable et le plus faible des hommes. C'est à cause de la sensualité des voluptueux, que vous souffrez d'intolérables tourments. Les douleurs que vous ressentez dans vos cinq

1. Et copiosa apud eum redemptio. (*Ps.*, CXXIX, 7.)

2. Gravem agnosco morbum, cui tanta opponitur medicina. (*In Nativ. Dom.*, Serm. III.)

sens sont la peine du dérèglement des nôtres. Votre tête est couronnée d'épines, c'est le châtiment de notre ambition ; votre langue est abreuvée de fiel et de vinaigre, c'est la punition de nos gourmandises ; vos mains et vos pieds sont percés de clous, c'est en expiation de nos mauvaises actions et de nos démarches encore plus coupables ; votre dos est déchiré à coups de verges, c'est en réparation de nos larcins et de nos injustices ; vos épaules sont accablées sous le poids de la croix, c'est parce que les nôtres ont secoué le joug de votre loi. — O Rédempteur plein de libéralité, dont la rédemption est si abondante, qu'elle suffirait pour racheter une infinité de mondes, s'ils existaient, appliquez cette rédemption à l'unique monde que vous avez créé, afin que tous y participent et arrivent au port du salut éternel. Ainsi soit-il.

Secondement. Je considérerai que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST endura tous ces tourments pour le salut de ses ennemis, de ceux mêmes qui les lui faisaient souffrir, et qu'il versa son précieux sang pour expier le crime dont ses persécuteurs se rendaient coupables en le répandant. Il en donna la preuve en priant pour eux sur la croix et en les excusant auprès de son Père. Sa charité est si excessive, qu'il offre sa Passion pour mériter le don de la charité aux hommes qui l'abhorrent, pour combler d'honneur ceux qui lui prodiguent les opprobres, pour procurer la liberté à ceux qui le privent de la sienne, pour faire goûter la paix à ceux qui lui ont déclaré la guerre, pour conduire à la vie éternelle ceux qui lui font subir une cruelle mort. — Bénie soit, ô mon Sauveur, votre charité immense ! Glorifiée soit votre infinie miséricorde ! Ah ! si vos

ennemis la connaissaient, ils seraient confus de leur ingratitude, ils deviendraient, sans délai, vos plus fidèles amis, ils ne cesseraient de vous louer et de vous servir avec plus d'amour qu'ils n'ont montré de haine à vous persécuter. Ouvrez, Seigneur, ouvrez aujourd'hui les yeux de vos aveugles persécuteurs, afin qu'ils renoncent à leur impiété et prennent une résolution efficace de se dévouer à votre service.

Troisièmement. Je considérerai d'une manière plus particulière, que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST souffrit tous ces mépris et ces tourments, non seulement pour tous les hommes en général, mais encore pour chacun d'eux en particulier, comme s'il n'eût existé qu'un seul homme sur la terre. Les noms de tous étaient distinctement écrits dans sa mémoire et dans son cœur, et il se sacrifiait avec autant d'affection pour chaque homme en particulier, que s'il n'eût pas eu d'autres pécheurs à racheter. De sorte que je puis dire moi-même avec autant de vérité que le grand Apôtre : *Il m'a aimé, et il s'est livré lui-même pour moi* (1). — O mon âme, si tu pouvais voir la place que tu occupais dans le cœur de ton doux JÉSUS, au moment où il souffrait de si cruelles douleurs ; si tu pouvais comprendre avec quel amour et quelle tendresse il les offrait pour tes péchés, tu te consumerais de regret d'avoir été la cause de ses souffrances ; tu serais embrasée d'amour pour celui qui t'a si ardemment aimée au milieu même de ses incompréhensibles tourments. Pleure donc maintenant les péchés qui ont crucifié celui qui t'a aimée jusqu'à l'excès ; aime de toutes tes forces celui qui a versé pour toi jusqu'à la dernière

1. Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. (*Gal.*, 11, 20.)

goutte de son sang ; et comme s'il n'eût souffert que pour toi seule, ne cesse de le bénir et de le glorifier dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

V. — *De l'amour avec lequel JÉSUS-CHRIST a souffert.*

Cette considération est sans contredit la plus touchante ; elle est comme l'assaisonnement qui répandra goût et saveur spirituelle sur tout ce que nous méditerons de la Passion. Voyons donc la grandeur et l'immensité de l'amour avec lequel notre divin Rédempteur supporta tous ses tourments. Ce ne fut point par nécessité ni par force qu'il souffrit, mais de son propre mouvement, de son plein gré ; ce fut uniquement *parce qu'il le voulut*, nous fait remarquer le Prophète (1) ; ce fut parce qu'il était bon et miséricordieux, parce qu'il aimait à contenter son Père et à faire du bien à tous les hommes ; ce fut pour nous découvrir les richesses et les trésors infinis de la charité, de la miséricorde, de la libéralité du Créateur envers ses créatures. Or comme il aimait infiniment son Père céleste, et en vue de lui tous les hommes, il souffrit avec un amour sans limites tout ce qu'il souffrit pour nous, l'acceptant de grand cœur et avec une consolation extrême pour notre bien. — Oh ! qui pourrait mesurer *la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur* de la charité de JÉSUS (2) ? Plût à Dieu qu'il me fût donné d'entrer dans ce cœur tout de feu, et de voir les flammes qui le consomment ! Pourrais-je sortir de cette fournaise sans être embrasé d'amour, sans aimer comme je suis aimé moi-même,

1. Oblatus est quia ipse voluit. (Is., LIII, 7.)

2. Quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum. (Ephes., III, 18.)

sans désirer de souffrir avec amour pour celui que l'amour a tant fait souffrir pour moi ? — Cet amour intérieur de JÉSUS se manifeste par des marques extérieures capables d'échauffer et de fendre des cœurs plus froids que la glace et plus durs que les rochers.

Premièrement. La première marque d'un amour sincère pour les souffrances, c'est lorsqu'on désire qu'elles ne tardent pas à venir ; lorsqu'on en parle volontiers et qu'on les rappelle souvent à sa mémoire ; lorsqu'on visite avec plaisir et avec joie les lieux où l'on doit souffrir ; lorsqu'on s'afflige de voir ses peines différées et que l'on reprend sévèrement ceux qui voudraient les détourner, jusqu'à les traiter d'ennemis et leur donner le nom de Satan. Or notre divin Sauveur fit tout cela, comme nous le verrons dans la suite ; d'où nous devons conclure qu'il eut un très ardent amour des souffrances. *Je dois être baptisé d'un baptême*, disait-il à ses disciples ; *et combien je me sens pressé jusqu'à ce que je le reçoive* (1) ! O mon bien-aimé, s'il s'agissait d'un baptême d'eau, je ne m'étonnerais pas que vous en vissiez le retard avec peine ; mais vous parlez ici d'un baptême de sang, et ce sang doit sortir de vos veines au milieu d'intolérables tourments ; comment donc désirez-vous avec tant d'ardeur être baptisé dans votre sang ? Ah ! puissé-je moi-même éprouver un si vif désir de participer à vos douleurs, qu'il me soit plus doux de souffrir que de vivre dans les délices !

Secondement. Parler volontiers des souffrances est un indice qu'on les désire. Toutefois, comme parmi ceux qui aiment à en parler et qui se flattent même de les

1. Baptismo autem habeo baptizari : et quomodo coarctor usquedum perficiatur ! (LUC., XII, 50.)

souhaiter lorsqu'elles sont éloignées, plusieurs les fuient avec horreur aussitôt qu'elles se présentent, il faut chercher une preuve plus convaincante de la sincérité de ce désir. Cette preuve, c'est d'affronter les travaux et d'aller à leur rencontre ; de ne point les fuir, de ne point faire de démarches pour les éviter, même quand on le peut ; de ne point s'excuser, se défendre, parler en sa faveur, même lorsqu'on y est engagé ; de s'offrir sans aucune résistance à ses ennemis, et de le faire avec une sorte de mansuétude qui, loin de les adoucir, ne sert qu'à les rendre plus insolents et plus cruels. Telle et plus héroïque encore nous apparaît la conduite du Sauveur dans tout le cours de sa Passion. Il alla de lui-même au Jardin, où il savait que les Juifs devaient l'arrêter. Il pouvait prier son Père d'envoyer des légions d'anges pour le défendre, et il n'en fit rien. Il permit à ses ennemis qu'il avait renversés par terre, de se relever et de se saisir de sa personne. Il présenta son visage adorable à ceux qui lui donnaient des soufflets, et son corps à ceux qui le battaient de verges, sans détourner la tête et sans faire aucun mouvement pour éviter un seul coup. Il ne voulut point faire de miracles devant Hérode pour obtenir sa protection. Il ne se justifia point devant Pilate, bien que ce juge infidèle l'en pressât fort, et qu'il demeurât très étonné de son silence. Enfin, il accepta la sentence injuste qui fut portée contre lui, il embrassa doucement sa croix, il s'étendit sur ce bois de salut et s'y laissa clouer avec des clous de fer, lui qui déjà y était plus fortement attaché par les clous de son amour. — *O amour infini, que les grandes eaux n'ont pu éteindre* (1) ! O fournaise immense, qu'un déluge de

1. Aquæ multe non poterunt extinguere charitatem. (*Cant.*, VIII, 7.)

tribulations a rendue plus ardente ! Allumez ce feu dans mon cœur, ô JÉSUS, et embrasez-le des flammes de votre divine charité.

Troisièmement. Notre divin Sauveur ne se borna pas à nous fournir ces deux preuves de son amour pour les souffrances; il voulut en ajouter une troisième qui nous montrât jusqu'où allait cet amour. Tout ce qu'il souffrit effectivement dans sa Passion était peu de chose à son gré, et il désirait de souffrir infiniment davantage. Il voyait ses ennemis s'ingénier pour inventer de nouveaux supplices; et alors son amour croissant avec ses douleurs, non seulement il endurait volontiers tout le mal qu'ils lui faisaient, mais il était prêt à endurer tout le mal qu'ils désiraient lui faire. Je dis plus, il aurait souffert des peines incomparablement plus grandes, si cela eût été nécessaire pour notre salut. — O feu qui brûlez toujours, et ne dites jamais: *C'est assez* (1); comment répondrai-je à un amour si avide d'opprobres et de souffrances? Je vous suis grandement redevable de ce que vous avez tant souffert pour moi; mais je vous le suis bien davantage de ce que vous étiez disposé à souffrir des tourments plus terribles encore, si mon bonheur éternel l'eût demandé. Vous avez reçu cinq mille coups de fouets; votre amour eût consenti à en recevoir cinq millions. Votre tête a été percée par soixante-douze épines; vous n'auriez pas refusé qu'elle le fût par soixante-douze mille. Vous êtes resté trois heures suspendu sur la croix avec d'incompréhensibles douleurs; mais vous étiez disposé à y demeurer des milliers d'années avec des souffrances toujours

1. Ignis vero nunquam dicit: Sufficit. (*Prov.*, XXX, 16.)

croissantes. En un mot, vous avez eu plus d'envie de souffrir, que vos ennemis n'en ont eu de vous tourmenter ; et les mondains ne montrent pas plus d'ardeur pour les plaisirs, que vous n'en avez montré pour les croix. Oh ! qui me donnera un si véhément amour des souffrances, que je ne me rassasie jamais de souffrir pour l'amour de celui qui, par un effet de son insatiable amour, a tant souffert pour moi ? Voulons-nous un témoignage irrécusable de l'amour de JÉSUS ? Rappelons-nous ce qui se passa au jardin des Olives, où ce divin Sauveur, prévenant la cruauté des bourreaux, donna lui-même commencement à sa Passion par une douleur intérieure et volontaire tellement violente, qu'elle lui causa par tout le corps une sueur de sang, comme nous le verrons en son lieu.

VI. — *Des vertus héroïques que le Sauveur exerça dans sa Passion.*

Premièrement. Je considérerai que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST exerça dans sa Passion toutes les principales vertus de la vie chrétienne et de la vie parfaite. Il n'en est aucune dont il ne fit d'une manière héroïque des actes extérieurs, et surtout des actes intérieurs : voici les raisons de cette conduite. 1^o Il était venu sur la terre pour être le maître et le modèle de toutes les vertus ; il voulut nous donner de chacune d'elles une idée parfaite en nous les montrant réunies comme dans un tableau ainsi qu'il le dit lui-même à ses apôtres après leur avoir lavé les pieds (1). 2^o Il devait nous obtenir toutes les vertus par le mérite de sa Passion ;

1. Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis. (JOAN., XIII, 15.)

et il jugea convenable que ce mérite fût fondé sur l'exercice même de ces vertus. 3^o Il se proposait de remettre en honneur les vertus qu'il voyait méprisées et tombées en discrédit dans le monde, surtout celles qui nous enseignent à fouler aux pieds les biens et les grandeurs périssables de la terre. 4^o Il voulut laisser aux hommes par son testament, qui contenait ses dernières volontés et qu'il allait confirmer par sa mort, le trésor de toutes les vertus qu'il avait pratiquées lui-même. Car, de même qu'il a dit à ses apôtres dans le discours après la cène: *Je vous donne un commandement nouveau ; aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés* (1) : ainsi pouvait-il dire, et il le dit par ses œuvres : Je vous laisse un commandement nouveau ; humiliez-vous comme je me suis humilié ; obéissez et souffrez, comme j'ai obéi et comme j'ai souffert. — O mon divin Maître, enseignez-moi à pratiquer toutes les vertus dont vous m'avez donné l'exemple, afin que je contribue pour ma part à les relever dans l'estime des hommes, à la gloire de votre saint nom. Ainsi soit-il.

Secondement. Je considérerai le nombre et l'excellence des vertus de Notre-Seigneur. Je m'arrêterai principalement aux huit qu'il appelle Béatitudes dans le sermon sur la montagne, vertus qu'il exerça éminemment dans sa Passion.

Il pratiqua la pauvreté d'esprit en renonçant à tout, se laissant dépouiller même de ses vêtements, et mourant nu sur la croix. Et comme la pauvreté renferme l'humilité, il pratiqua aussi cette vertu en foulant aux pieds les honneurs du monde, les pompes du monde, et

1. Mandatum novum do vobis : ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. (JOAN., XIII, 34.)

en choisissant de préférence les mépris, comme nous le disions tout à l'heure.

Il fit paraître une douceur héroïque au milieu de tant de bêtes féroces qui le mordaient et le déchiraient. C'était un agneau, souffrant tout sans dire un seul mot, sans se défendre et sans se plaindre. Mais il ne fit pas moins preuve de force, en se montrant aussi insensible à la souffrance qu'un diamant.

Il pleura amèrement nos péchés. La douleur et la tristesse qu'il en conçut tirèrent non seulement des larmes de ses yeux, mais du sang en abondance de tous les pores de son corps adorable.

Il eut faim et soif de la justice. Il éprouva un désir insatiable de faire du bien aux hommes, de souffrir beaucoup pour leur salut, et de leur donner des exemples de sainteté. C'est ce qui lui fit dire sur la croix : *J'ai soif.*

Il signala sa miséricorde, en sacrifiant pour les pécheurs misérables tout ce qu'il avait : ses biens, son honneur, son sang et sa vie, afin de remédier à leurs misères. Il leur donna même son corps en nourriture pour apaiser leur faim, et son sang en breuvage pour éteindre leur soif.

Il eut une admirable pureté de cœur, la conservant intacte au milieu des abominations qu'il voyait commettre, tirant de là même des motifs nouveaux de pratiquer les plus sublimes vertus.

Il fut excellemment pacifique; car il nous réconcilia avec son Père éternel, et il garda la paix avec ceux mêmes, qui lui faisaient une si cruelle guerre.

Enfin, il fut patient au delà de tout ce qui peut se dire, en souffrant pour la justice les plus grandes per-

sécutions que jamais homme eût à souffrir, et en les supportant avec la plus grande patience dont jamais homme ait donné l'exemple. Aussi mérita-t-il toutes les récompenses qui correspondent à ces vertus, et il les mérita non seulement pour lui-même, mais encore pour tous ceux qui seraient un jour ses imitateurs.

O le plus saint de tous les maîtres, que ne m'a-t-il été donné de vous entendre prêcher sur la première montagne, lorsque vous expliquiez ces vertus évangéliques ! et que ne vous ai-je contemplé attaché à la croix sur la montagne du Calvaire, lorsque vous les pratiquiez d'une manière si parfaite ! Vous étiez le même sur ces deux montagnes et vous vous proposiez les mêmes fins. Vous parliez sur la première; vous agissiez sur la seconde. Vous enseigniez d'un côté la patience ; de l'autre, vous la pratiquiez. Accordez-moi, Seigneur, la grâce de comprendre vos leçons, de mettre en pratique vos exemples, et de me rendre ainsi semblable à vous dans l'action et dans la souffrance.

Troisièmement. On peut méditer chacune des vertus de Notre-Seigneur et tâcher d'en découvrir les propriétés et les degrés. Mais comme il serait trop long de les examiner ici toutes en particulier, nous nous bornerons à parler de l'obéissance, vertu qui embrasse toutes les autres. Voici en quels termes l'apôtre saint Paul fait ressortir l'obéissance de JÉSUS-CHRIST. *Il s'est humilié en se rendant obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. Bien qu'il fût le Fils de Dieu, il a appris ce que coûtait l'obéissance, par tout ce qu'il a souffert pour obéir à son Père* (1). En effet, il la pratiqua d'une manière héroïque.

1. Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. — Et quidem cum esset Filius Dei, didicit ex iis quæ passus est obdientiam. (*Philipp.*, II, 8. — *Hebr.*, V, 8.)

En premier lieu, il ne s'est pas contenté d'obéir lorsque les choses qu'on lui commandait étaient faciles et agréables ; mais il s'est soumis de cœur à tout ce qu'il y avait de plus pénible et de plus difficile, comme quand il accepta la mort de la croix, avec tous les tourments qui précédèrent ce cruel supplice.

En second lieu, si pénibles que fussent les choses qu'on exigeait de lui, son obéissance ne laissa pas d'être entière. Il accomplit jusqu'au dernier iota, jusqu'au moindre point ce qui avait été prédit de lui par les prophètes. C'est ce que saint Jean voulut nous faire remarquer lorsqu'il écrivit ces paroles : JÉSUS *sachant que tout était consommé, afin que l'Écriture fût accomplie, dit : J'ai soif* (1). Ce qui signifie : Comme il vit que toutes les prophéties touchant sa Passion étaient accomplies à l'exception d'une seule, *ils m'ont présenté du vinaigre pour étancher ma soif* (2) ; afin que cette dernière souffrance eût aussi son accomplissement, il dit : J'ai soif.

En troisième lieu, son obéissance fut prompte et ponctuelle, sans délai, sans réplique, sans excuses, malgré ce qu'il y avait de rigoureux et d'injuste dans le commandement, de la part de ses juges et de la part de ses bourreaux.

En quatrième lieu, elle fut universelle et accompagnée d'une humilité profonde. Il se soumit à toutes sortes de personnes, même aux hommes les plus méchants et les plus pervers, dans la pensée que telle était la volonté de son Père. *Le Seigneur*, dit-il lui-même par Isaïe, *m'a ouvert l'oreille, c'est-à-dire, il m'a commandé*

1. Sciens JESUS quia omnia consummata sunt, ut consummaretur Scriptura, dixit : Sitio. (JOAN., XIX, 28.)

2. In siti mea potaverunt me aceto. (Ps., LXVIII, 22.)

d'obéir, et je ne l'ai point contredit. Je ne me suis point retiré en arrière. J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe ; je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me chargeaient d'injures, et me couvraient de crachats (1).

Enfin, son obéissance fut persévérante jusqu'à la mort. Il aima mieux perdre la vie que le mérite de l'obéissance ; il voulut mourir en obéissant et obéir dans la mort même, par une amoureuse soumission à la volonté de son Père céleste, ainsi qu'il le déclara lui-même à ses apôtres, leur disant : *Afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je fais ce que mon Père m'a ordonné, levez-vous, sortons d'ici, allons au-devant de mes ennemis* (2).

Je vous rends grâces, ô mon Sauveur, de ce que vous avez daigné me donner un si rare exemple d'obéissance. Oh ! que la mienne n'est-elle semblable à la vôtre : courageuse, entière, prompte, ponctuelle, persévérante et amoureuse ! Puissé-je m'assujettir à toute créature par amour pour vous, afin que le monde connaisse que je vous aime, et que j'observe vos commandements de la manière que vous le voulez ! Je vous conjure, par le mérite de votre obéissance, de m'accorder cette vertu. Commandez-moi, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira, pourvu que vous me rendiez assez obéissant pour accomplir tout ce que vous me commanderez.

Il sera utile de méditer de la même manière sur

1. Dominus Deus aperuit mihi aurem, ego autem non contradico : retrorsum non abii. Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas velentibus : faciem meam non averti ab increpantibus, et conspuentibus in me. (Is., L, 5, 6.)

2. Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio. Surgite, eamus hinc. (JOAN., XIV, 31.)

l'humilité, la pauvreté, le silence, la modestie et les autres vertus de Notre-Seigneur.

VII. — *Des sept stations douloureuses que le Sauveur parcourut dans sa Passion.*

Les principaux trajets que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST fit la veille et le jour de sa mort sont au nombre de sept. On peut les méditer successivement chacun des jours de la semaine et repasser ainsi la Passion tout entière.

Le premier trajet fut depuis le cénacle jusqu'au jardin de Gethsémani, où JÉSUS fut saisi d'une tristesse mortelle, pria son Père jusqu'à trois fois et répandit une sueur de sang. Le second, depuis le Jardin, où il fut arrêté, jusqu'à la demeure d'Anne. Là, il est interrogé par ce pontife sur sa doctrine, et il reçoit un cruel soufflet. Le troisième, depuis la maison d'Anne jusqu'à celle de Caïphe. Là, on lui crache au visage, on lui donne des soufflets, on l'insulte et on le tourmente toute la nuit. Le quatrième, depuis la maison de Caïphe jusqu'au palais du gouverneur romain, devant lequel il est accusé et calomnié par les Juifs. Le cinquième, depuis la demeure de Pilate jusqu'au palais du roi Hérode, où il est traité d'une manière dérisoire par ce prince et par ceux de sa cour. Le sixième, du palais d'Hérode au prétoire. Là, il est flagellé, couronné d'épines, moqué et condamné à mort. Le septième fut du prétoire au Calvaire, où JÉSUS alla chargé de sa croix, et fut enfin crucifié.

En mémoire de ces stations, je devrais, à l'exemple de David, *rendre grâces à Dieu sept fois le jour, et bénir les jugements de sa justice et de sa miséricorde, qui s'y*

font également admirer (1). Je considérerai donc attentivement quel est celui qui va ainsi d'un lieu à un autre ; dans quel dessein, en quelle compagnie il fait ces divers trajets ; d'où il part, comment il marche, où il s'arrête ; enfin, ce qu'il fait, ce qu'il souffre ; tâchant de recueillir de chaque circonstance le fruit spécial que le Sauveur s'est proposé de nous procurer.

Premièrement. Celui que je vois parcourir ces stations est d'une dignité infinie, c'est le Fils de Dieu revêtu de notre nature. Tous ses pas extérieurs sont accompagnés d'actes intérieurs de respect et d'amour, par lesquels il glorifie son Père et satisfait à sa justice pour nos offenses. Peut-être les stations du Sauveur sont-elles au nombre de sept en expiation des pas criminels que nous avons faits dans la voie des sept péchés capitaux. De plus, notre divin libérateur voulait abattre l'orgueil du *Dragon à sept têtes* (2) qui tyrannisait le monde, et confondre la vanité et l'esprit d'indépendance des hommes du siècle, en leur offrant un si surprenant exemple de soumission et d'humilité. C'était la pensée du prophète, lorsqu'il disait : *Les montagnes du siècle ont été réduites en poudre, les collines du monde se sont abaissées sous les pas du Dieu éternel* (3). C'est-à-dire : Les cœurs altiers et orgueilleux, les esprits rebelles et arrogants se sont soumis et humiliés volontairement, en considérant les pas que le roi du ciel a faits sur la terre, selon le plan qu'il s'était tracé de toute éternité pour ramener les hommes à leur Créateur.

1. Septies in die laudem dixi tibi, super judicia justitiæ tuæ. (*Ps.*, CXVIII, 164.)

2. Ecce draco magnus rufus, habens capita septem. (*Apoc.*, XII, 3.)

3. Aspexit, et dissolvit gentes : et contriti sunt montes sæculi. Incurvati sunt colles mundi, ab itineribus æternitatis ejus. (*HABAC.*, III, 6.)

— O Dieu éternel, Sauveur des hommes, *Agneau immolé* pour nous *dès l'origine du monde* (1), ouvrez les yeux de mon âme ; faites que je comprenne les fatigues que vous avez supportées pour me guérir de mes maux, et que j'obtienne la fin que vous aviez en vue en souffrant ainsi pour moi. Oubliez, Seigneur, mes longs égarements, et *dirigez mes pas dans la voie de vos commandements ; ne permettez pas que l'injustice domine jamais mon cœur* (2). O Père céleste, *qui comptez tous les pas des hommes* (3) ; qui observez ceux qu'ils font dans le mal, pour les punir, et ceux qu'ils font dans le bien, pour les récompenser ; voyez les pas de votre Fils bien-aimé, et, je vous en conjure par ses mérites, conduisez les miens de telle sorte que je marche toujours sur ses traces. Ainsi soit-il.

Secondement. Quant à ceux qui accompagnent Notre-Seigneur, ce sont, depuis le cénacle jusqu'au jardin des Olives, ses chers disciples. Il est au milieu d'eux comme le pasteur au milieu de ses brebis. Il les console, il les exhorte à la vigilance et à la prière, il les défend contre les loups qui cherchent à les dévorer. Mais dans toutes les autres stations, notre divin Maître est environné d'ennemis acharnés, comme une brebis parmi des loups, comme un agneau parmi des lions et des tigres. Ces monstres cruels le mordent et le déchirent impitoyablement. Il n'est point d'ignominie, d'injure, de douleur, de tourment qu'ils ne lui fassent souffrir. Ils le traînent les mains liées, comme on mène un agneau à la boucherie, et il n'ouvre pas la bouche pour

1. In libro vite Agni, qui occisus est ab origine mundi. (*Apoc.*, XIII, 8.)

2. Gressus meos dirige secundum eloquium tuum, et non dominetur mei omnis injustitia. (*Ps.*, CXVIII, 133.)

3. Tu quidem gressus meos dinumerasti. (*JOB*, XIV, 16.)

se plaindre. Il avait dit à ses disciples : *Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes* (1). Ce qu'il avait recommandé, il le met en pratique. Malgré les persécutions, les calomnies, la fureur et la malice de ses ennemis, il conserve la douceur de la brebis, ne leur résistant pas ; la simplicité de la colombe, ne les offensant pas ; il montre la prudence du serpent, évitant leurs pièges et confondant leurs artifices, tantôt par le silence, tantôt par des paroles pleines d'une divine sagesse.

Troisièmement. Si nous examinons quel est le lieu d'où il part, de quelle manière il fait chaque trajet, en quels endroits il s'arrête ; nous verrons que partout où il va, il ne rencontre que des sujets d'affliction et des tourments qui se succèdent sans interruption. Une souffrance attire une autre souffrance, et presque toujours la dernière est plus intolérable que la précédente. Ajoutez que tous les pas de JÉSUS se font avec une précipitation extrême. D'un côté, la furie de ses persécuteurs ne lui donne pas un moment de relâche ; de l'autre, la grandeur de son amour le met comme dans l'impatience d'achever l'œuvre de notre Rédemption. De sorte que nous pouvons lui appliquer avec justesse ces paroles des Cantiques : *Le voici qui vient, bondissant sur les montagnes, franchissant les collines* (2). Les montagnes et les collines, ce sont les tribunaux et les palais des pontifes, des rois et des juges. Le Sauveur ne s'y arrête pas pour participer aux joies et aux plaisirs des hommes mondains ; mais

1. Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum. Estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ. (MATTH., X, 16.)

2. Ecce iste venit saliens in montibus, transilliens colles. (Cant., II, 8.)

avec la rapidité d'un cerf pressé par une meute, il passe de tribunal en tribunal, de palais en palais, partout meurtri, partout déchiré, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé de sang et de forces, il arrive au Calvaire où il reçoit le dernier coup, et demeure étendu mort sur la croix.

Quatrièmement. A toutes ces stations, je dresserai des tentes spirituelles, comme saint Pierre voulait en élever des matérielles sur le Thabor, et sous ces tentes, je demeurerai avec JÉSUS-CHRIST transformé en homme de douleurs, observant dans le détail tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il souffre pour l'amour de moi. Par exemple : je dresserai une tente dans le jardin des Olives, et je m'y arrêterai avec JÉSUS triste et affligé. Je veillerai et je prierai avec lui; j'écouterai ce qu'il dit à son Père éternel et à ses apôtres, les paroles que l'Ange lui adresse pour le fortifier et ce qu'il répond à l'Ange; je considérerai la lutte intérieure à laquelle il est livré; je verrai cette sueur de sang qui coule jusqu'à terre, tous les pas qu'il fait, soit en allant éveiller ses apôtres, soit en revenant continuer sa prière pour lui-même et pour eux. Tantôt je lui demanderai, comme un disciple à son maître, de vouloir bien m'enseigner à veiller et à prier; tantôt, comme un ami et un serviteur fidèle, je m'efforcerai de le consoler dans ses peines, je compatirai à sa douleur, je lui tiendrai compagnie dans son isolement. Puis je remarquerai comment il se lève et va au-devant de ses ennemis; j'écouterai les paroles qu'il leur dit; je verrai les miracles qu'il opère en leur personne, les maux qu'ils lui font souffrir, le saisissant avec violence, lui liant les mains et le foulant aux pieds. Et, bien que tout cela s'exécute avec tumulte et précipitation,

j'y penserai à loisir, ne quittant point cette première station que mon âme ne soit satisfaite, instruite, touchée, d'un véritable désir d'aimer son Seigneur et d'imiter ce qu'elle aura observé en lui. Ce que nous venons d'indiquer sera exposé plus au long dans les Méditations suivantes (1). On gardera la même méthode pour les autres stations.

VIII. — *Des douleurs que souffrit la sainte Vierge dans la Passion de son Fils.*

En méditant la Passion de JÉSUS, il ne faut pas oublier les travaux et les souffrances de Marie. Comptons à ses douleurs et à celles que ressentit son adorable Fils en voyant sa divine Mère plongée dans un océan, d'amertume. Puisqu'elle est aussi la nôtre, et que nos péchés sont la véritable cause de son affliction, il est juste que nous la partageons avec elle, et que nous nous efforcions d'imiter les excellentes vertus qu'elle fit paraître au milieu de ses inexprimables angoisses.

L'excès des douleurs de Marie a sa source dans deux causes principales.

Premièrement. La première est la grandeur de l'amour qu'elle portait à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. L'amour est la mesure et de la joie que cause le contentement d'une personne aimée, et de la douleur que l'on ressent de ses maux. Or, l'amour de la Vierge fut extrême pour plusieurs raisons, donc aussi sa douleur.

En premier lieu, elle aimait JÉSUS comme son fils, et d'un amour plus tendre et plus pur que celui dont toutes les mères et tous les pères aimèrent jamais leurs

enfants. Car le fruit béni de son sein virginal n'ayant point de père sur la terre, elle avait pour lui tout l'amour d'un père et toute la tendresse d'une mère. De plus, comme la conception du fils de Marie fut une œuvre sans égale, l'œuvre par excellence du Saint-Esprit, qui est amour ; ainsi l'amour de Marie pour son fils, et par conséquent la douleur qu'elle ressentit à sa mort, sont-ils au-dessus de toute expression et de toute pensée. Elle put dire alors bien plus justement que le prophète : *O vous tous qui passez par le chemin, regardez, et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur* (1).

En second lieu, JÉSUS était le fils premier-né, le fils unique de sa Mère : mais quel désir n'a pas une mère de conserver un fils unique, quel regret ne ressent-elle pas de sa perte ! Aussi, quand les écrivains sacrés veulent exprimer une grande douleur, ils la comparent à celle que produit ordinairement la mort d'un fils unique (2). Avec quelles larmes la Vierge mère ne pleura-t-elle donc pas son fils unique qui était en même temps le fils unique de Dieu, lorsqu'elle le vit attaché à la croix, rassasié d'opprobres et en proie aux plus cuisantes douleurs !

En troisième lieu, l'amour de la Vierge pour son fils se tire encore de la ressemblance qu'il y avait entre elle et lui : car la ressemblance, dit le Sage, est cause de l'amour (3). Or, entre JÉSUS et Marie il existait une ressemblance si parfaite, soit pour le tempéra-

1. O vos omnes qui transitis per viam, attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus. (*Thren.*, I, 12.)

2. JEREM., VI, 26. — AMOS, VIII, 10. — ZACHAR., XII, 10.

3. Omne animal diligit simile sibi : sic et omnis homo proximum sibi. — Similitudo est principium amandi. (*Eccli.*, XII, 19. — S. THOM. Part. I. quæst. 27, art. 4, ad 2.)

ment et les autres qualités naturelles, soit pour les mœurs et les vertus, qu'ils ne faisaient pour ainsi dire qu'une même personne. Comment donc la douleur qui transperça le cœur du fils n'eût-elle pas blessé le cœur de la mère ?

En quatrième lieu, la Vierge aimait son Fils à cause de sa sainteté et de sa sagesse infinies : car la charité, quand elle est réglée, porte à aimer davantage ceux qui sont plus estimables et plus amis de Dieu (1). Si ces personnes sont unies par les liens du sang, on les aime encore plus, parce que la nature et la grâce concourent à les faire aimer. La douleur augmente dans la même proportion lorsqu'on voit souffrir un homme qui est saint, parce qu'on est naturellement touché de voir l'innocence persécutée. Si donc les filles de Jérusalem versèrent des larmes amères sur les souffrances du Sauveur, par la raison qu'elles le regardaient comme innocent ; quelle ne fut pas l'abondance et l'amertume des larmes de Marie, lorsqu'elle vit souffrir et mourir celui qu'elle savait être le Saint des saints et la source de toute sainteté !

En cinquième lieu, la Vierge très pure aimait son Fils comme son bienfaiteur. Elle savait qu'elle avait reçu de lui des grâces sans nombre et d'un prix infini, entre autres celle d'avoir été choisie pour être sa mère. Et comme l'amour est reconnaissant, elle souhaitait à son bienfaiteur tous les avantages et tous les contentements possibles, en retour des faveurs dont il l'avait comblée. Quelle douleur donc pour Marie de voir souffrir si cruellement celui dont elle désirait si vivement le bonheur !

En sixième lieu, elle aimait son Fils parce qu'il était aussi le Fils de Dieu, et Dieu lui-même, infiniment digne d'être aimé à cause de sa bonté et de sa beauté infinies. Et comme la lumière divine lui faisait connaître clairement les perfections de son adorable Fils, elle l'aimait effectivement de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit et de toutes ses forces, en sorte qu'il lui était impossible de rien ajouter à la plénitude de son amour. Or, en proportion de son amour croissait sa douleur : jugeons de là quelle affliction profonde envahit son âme et toutes ses puissances quand elle vit exposé aux mépris et à la haine de tout un peuple, celui qui méritait à tant de titres la vénération et l'amour de tous les hommes.

En septième lieu, l'Esprit-Saint avait répandu dans le cœur de la Vierge le don de charité ; il s'était uni si intimement à elle, qu'elle était un même esprit avec Dieu et avec son Fils (1). D'où il suit qu'elle regardait ses biens et ses maux comme ses propres biens et ses propres maux ; qu'elle sentait même plus vivement les douleurs de son Fils que les siennes, parce qu'elle l'aimait plus qu'elle-même. Ajoutez que la force de son amour la transportant hors d'elle-même et la faisant vivre dans le cœur de JÉSUS, elle souffrait tout ce qu'il souffrait et ressentait tout ce qu'il ressentait ; de sorte qu'elle pouvait dire avec plus de vérité que l'Apôtre : *Je suis attachée à la croix avec JÉSUS-CHRIST ; je vis, non, ce n'est plus moi qui vis, c'est JÉSUS crucifié qui vit en moi, et moi en lui* (2).

1. Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis — Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est. (*Rom.*, v, 5. — *I Cor.*, vi, 17.)

2. Christo confixus sum cruci, vivo autem, jam non ego : vivit vero in me Christus. (*Galat.*, II, 19, 20.)

Secondement. A la grandeur de l'amour de Marie se joignait une seconde cause de sa douleur ; c'était la connaissance entière et parfaite de toutes les souffrances du Sauveur. Elle avait lu les divines Écritures qui les rapportent en détail, et elle en avait saisi jusqu'aux moindres circonstances par une lumière d'en haut. Présente aux scènes les plus déchirantes de la Passion, elle ne se contentait pas de considérer les tourments extérieurs de JÉSUS, mais, pénétrant plus avant, elle voyait comme à découvert ses douleurs intérieures, et la représentation vive de ce double martyre la transformait en l'image de son Fils souffrant. C'est là le glaive à deux tranchants, aiguisé par la connaissance et par l'amour qui, selon la prophétie de Siméon, transperça non le corps, mais l'âme de Marie. C'est ainsi qu'elle but le calice que le Seigneur avait présenté aux fils de Zébédée, et qu'elle reçut le baptême douloureux dont il leur prédit qu'ils seraient baptisés. C'est alors enfin qu'elle fut submergée dans un océan de tribulations, et qu'on put lui dire avec Jérémie : *Votre affliction est grande comme la mer* (1) !

O Vierge, souveraine maîtresse de l'univers, qui pourra dire combien ces motifs d'amour et de douleur vous ont fait répandre de larmes ! Je les compare à sept glaives qui par sept endroits différents ont percé votre cœur. Oh ! que vous avez sujet de dire : *Ne m'appelles plus Noémie, c'est-à-dire belle, mais appelle-moi Mara, qui signifie amère, parce que le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume* (2) ! Grandes, à la vérité, furent

1. Magna est velut mare contritio tua. (*Thren.*, II, 13.)

2. Ne vocetis me Noëmi (id est, pulchram), sed vocate me Mara (id est, amarum), quia amaritudine valde replevit me Omnipotens. (*Ruth*, I, 20.)

les faveurs dont votre Fils tout-puissant vous combla le jour de son Incarnation ; mais grandes aussi furent les afflictions dont il abreuva votre âme au jour de sa Passion. Et puisque les afflictions qui nous viennent de sa part sont elles-mêmes des faveurs, priez-le de faire éclater en moi sa puissance, en imprimant dans mon cœur un sentiment profond de ce qu'il a souffert, et en me donnant la force dont j'ai besoin pour le suivre dans la voie des souffrances. Ainsi soit-il.

Des considérations précédentes, il faut conclure que la principale disposition pour ressentir en nous les douleurs de la Passion du Sauveur, c'est l'amour. Plus notre amour sera ardent, dit saint Bonaventure, plus notre douleur et notre compassion seront grandes ; et à son tour la compassion enflammera notre amour (1). Je choisirai donc, parmi les sept motifs d'amour exposés plus haut, ceux qui auront plus de force pour me porter à aimer JÉSUS-CHRIST et à m'unir à lui, afin que, par cette union, il me rende participant de ses douleurs, et aussi des grâces précieuses dont il a coutume de favoriser ses fidèles imitateurs.

IX. — *Des vertus héroïques que pratiqua la très sainte Vierge dans la Passion de son Fils.*

Je considérerai, en dernier lieu, les vertus dont la Mère de Dieu nous donna l'exemple dans la Passion, et j'exciterai en moi le désir de les imiter. Voici les quatre principales : elles en renferment un grand nombre d'autres.

La première est une résignation parfaite à la volonté

1. *In stimulo divini amoris.* (Part. 1, c. 2.)

divine. Marie renonce à la sienne propre pour se soumettre à celle du Seigneur ; elle répète après son divin Fils : *Qu'il en soit non comme je veux, mais comme vous voulez* (1). Cette résignation est d'autant plus méritoire que les sacrifices auxquels nous nous offrons pour l'accomplissement de la volonté de Dieu sont plus grands.

La seconde est une humilité très profonde. La sainte Vierge ne fuit point les mépris, elle les affronte, elle les embrasse, elle se déclare hautement la mère d'un homme condamné au dernier supplice, malgré le déshonneur qui en rejailit sur elle. Elle accompagne son Fils jusqu'au Calvaire ; elle est témoin de son crucifiement ; je dis plus, elle se regarde comme la cause de sa Passion et de sa mort. Elle sait sans doute qu'elle est exempte des péchés que JÉSUS-CHRIST expie en mourant ; mais elle n'ignore pas que c'est par les mérites de son sang qu'elle a été préservée de tout péché.

La troisième vertu est un courage magnanime et à toute épreuve. Elle est debout au pied de la croix, elle y demeure constamment, sans que ni la cruauté des bourreaux, ni l'âpreté de ses douleurs l'en puissent éloigner. Elle n'a qu'un désir, souffrir et mourir pour celui qui souffre et meurt pour elle.

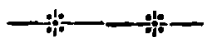
La quatrième est une charité toute de feu pour les hommes, même pour les ennemis de son Fils. Leur inhumanité et leurs blasphèmes n'excitent point son indignation, mais sa compassion. Elle ne s'afflige que de l'offense qu'ils commettent contre Dieu, et du mal qu'ils se font à eux-mêmes. Elle prie la bonté divine de leur pardonner, et de la même manière que JÉSUS sur la croix, elle tâche de les excuser. Ainsi, les plus

1. Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu. (MATTH., XXVI, 39.)

terribles afflictions ne l'empêchent point de s'adonner à l'exercice des plus héroïques vertus. Elle peut dire, comme dans les Cantiques : *Je suis noire, mais je suis belle, ô filles de Jérusalem. Ne vous étonnez pas de me voir brune ; c'est le soleil qui m'a décolorée* (1). — Oui, Vierge sainte, vous êtes noire à l'extérieur, à cause des peines que vous souffrez ; mais vous êtes belle à l'intérieur, à cause des vertus que vous pratiquez. Le soleil de justice vous a décolorée, parce que ses tristesses sont le principe des vôtres ; mais il vous rend belle, parce que sa sainteté, que vous reproduisez si fidèlement dans vos actions, fait briller la vôtre d'un vif éclat. Suppliez, ô Mère de miséricorde, votre Fils JÉSUS d'éclairer mon esprit et d'embraser mon cœur des rayons de sa lumière, afin que, méditant ses souffrances, je mérite de les partager avec lui par l'imitation de ses vertus. Ainsi soit-il.

Par tout ce qui a été dit dans cette première Méditation, on peut voir en général quels sont les points auxquels il faut s'attacher plus particulièrement dans chaque mystère de la Passion, par rapport à JÉSUS-CHRIST ou à sa sainte Mère ; car l'un et l'autre doivent être l'objet principal de nos réflexions et de notre imitation. Il sera bon aussi de choisir Marie pour avocate, afin qu'elle nous obtienne un vif sentiment des douleurs de son divin Fils. — Les neuf considérations générales qui précèdent seront réduites en pratique dans les Méditations suivantes.

1. Nigra sum, sed formosa, filia Jerusaleml... nolite me considerare quod fusca sim, quia decoloravit me sol. (*Cant.*, 1, 4, 5.)



MÉDITATION II.

COMMENT JÉSUS-CHRIST, ALLANT A JÉRUSALEM, DÉCLARA A SES APOTRES TOUT CE QU'IL DEVAIT Y SOUFFRIR ; EN COMBIEN D'AUTRES CIRCONSTANCES IL LEUR PARLA DE LA PASSION.

—— I. — *Voyage de JÉSUS à Jérusalem.* ——

Je considérerai, en premier lieu, comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, sachant que le temps de sa Passion était proche, et que déjà ses ennemis avaient conjuré sa mort, partit de la ville d'Éphrem, où il s'était retiré avec ses disciples (1), pour se rendre à Jérusalem où cette conjuration se formait contre lui. Dans le chemin, il marchait avec une vitesse inaccoutumée. *Il précédait ses apôtres*, nous fait remarquer l'évangéliste saint Marc, *et ceux-ci étaient dans l'étonnement et le suivaient avec crainte* (2). Examinons les raisons de cet empressement extraordinaire de JÉSUS, et les sentiments qu'il inspire aux disciples.

Premièrement. Le Sauveur veut nous montrer d'une manière sensible avec quelle promptitude de volonté, avec quelle ferveur d'esprit il va au-devant des tourments qui l'attendent à Jérusalem, bien loin de les redouter. Il est à remarquer que, lorsqu'il s'agit de faire des choses faciles ou glorieuses par elles-mêmes, il marche à son ordinaire. Mais faut-il, pour obéir à son Père, souffrir une mort cruelle et honteuse, il double le pas. La véhémence de son amour est un feu qui le

1. Abiit in regionem juxta desertum, in civitatem quæ dicitur Ephrem, et ibi morabatur cum discipulis suis. (JOAN., XI, 54)

2. Et præcedebat illos JESUS, et stupebant : et sequentes timebant. (MARC., X, 32.)

brûle, un aiguillon qui le presse et le fait courir vers ce qui coûte le plus à la nature et plaît le plus à Dieu. Bien différente est la conduite de l'amour-propre : il se porte avec lenteur aux exercices pénibles de la vertu et avec ardeur à tout ce qui est agréable et éclatant. Je reconnâtrai à cette marque combien je suis rempli de ce pernicieux amour, et vide de l'amour divin. — O très doux JÉSUS, qui allez à Jérusalem pour y souffrir, et qui y courez avec l'empressement d'un homme qui irait se reposer de ses longs travaux ; remplissez mon cœur de cet amour actif qui vous fait comme sortir de vous-même, afin que, sortant moi-même de ma paresse et de ma tiédeur, je m'offre à faire et à souffrir tout ce qu'il vous plaira, avec une ferveur d'esprit semblable à la vôtre.

Secondement. En précédant ses disciples, Notre-Seigneur nous apprend que, dans la voie des souffrances intérieures et extérieures, il veut toujours marcher le premier. C'est lui qui a frayé le chemin aux apôtres, aux martyrs et aux saints de tous les siècles. Pour les miracles, qui sont des œuvres d'éclat, il cède volontiers le pas à ses disciples et aux autres saints, et il leur déclare qu'ils opéreront des prodiges plus grands que les siens (1) ; mais en matière de souffrance, il ne veut céder à qui que ce soit, pas même à Job, à Lazare, aux prophètes, aux martyrs, qui tous ne le suivent que de loin et le regardent comme leur chef et leur modèle (2). — O mon JÉSUS, que votre esprit est différent de l'esprit du monde ! L'esprit du monde cherche à surpasser

1. Amen, amen dico vobis, qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet. (JOAN., XIV, 12.)

2. S. THOM. Part. 3, quæst. 46, art. 6.

les autres hommes par les honneurs et les délices ; le vôtre n'ambitionne que les opprobres et les douleurs. L'esprit du monde aime à se signaler par des actions glorieuses ; le vôtre embrasse de préférence les œuvres les plus humiliantes. Donnez-moi, Seigneur, cet esprit dont vous vous êtes fait gloire, afin que je ne prétende me distinguer des autres que par un plus grand désir d'être méprisé et maltraité pour votre amour.

Troisièmement. JÉSUS-CHRIST veut exciter, par la précipitation de sa marche, l'admiration et l'émulation de ses apôtres. Ils le suivent étonnés, et ils se hâtent afin de l'atteindre. C'est à qui marchera le plus vite ; chacun tâche de devancer les autres et de s'approcher davantage de JÉSUS. L'amour qu'ils lui portent leur fait hâter le pas, et son exemple dissipe toutes leurs craintes. Voilà de quelle manière nous devons considérer notre divin Sauveur dans sa Passion et méditer ses souffrances. Admirons ce qu'il fait et ce qu'il souffre, et efforçons-nous de marcher sur ses traces. Quand je considère, par exemple, JÉSUS flagellé, couronné d'épines, couvert d'un manteau de pourpre, chargé de sa croix, je dois m'étonner que le Dieu de majesté m'aime jusqu'à souffrir pour moi de si cruels tourments ; mais je dois aussi m'approcher de lui autant que je le pourrai, c'est-à-dire, l'imiter en affligeant ma chair par les disciplines et les cilices, en m'habillant pauvrement, en portant ma croix tous les jours, en me pressant pour devancer les autres et le suivre, non de loin, comme saint Pierre suivit JÉSUS conduit chez Caïphe⁽¹⁾, mais de près, lui demandant le secours de sa grâce pour combattre les répugnances qui pourraient m'em-

1. Petrus autem sequebatur eum a longe. (MATTH., XXVI, 58.)

pêcher de m'approcher de sa personne, et faisant de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour les surmonter.

II. — *Le Sauveur prédit à ses apôtres les maux qu'il doit souffrir à Jérusalem.*

JÉSUS marchait de la manière que nous venons de dire. Il s'arrête pour attendre ses disciples, et lorsqu'ils sont réunis autour de lui, il leur tient ce discours : *Voici que nous montons à Jérusalem ; et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme aura son accomplissement. Il sera livré aux princes des prêtres et aux scribes, et ils le condamneront à mort. Ils le livreront eux-mêmes aux Gentils, et il sera tourné en dérision, flagellé et crucifié, et il ressuscitera le troisième jour* (1). C'est la troisième fois que JÉSUS-CHRIST annonce sa Passion à ses apôtres ; car il leur en avait déjà parlé deux autres fois : la première, lorsqu'il fut hautement reconnu par saint Pierre pour le Fils du Dieu vivant (2) ; la seconde, lorsqu'il guérit le démoniaque lunatique, au grand étonnement de tous ceux qui furent témoins de ce miracle, ainsi que saint Luc le fait remarquer (3). Examinons donc pour quelles raisons notre Sauveur parla si souvent à ses apôtres, et dans les circonstances que nous venons de dire, de ses souffrances et de sa mort ; et arrêtons-nous à celles

1. Assumpsit autem JESUS duodecim, et ait illis : Ecce ascendimus Jerosolymam, et consummabuntur omnia quæ scripta sunt per prophetas de Filio hominis. Tradetur enim principibus sacerdotum et scribis, et condemnabunt eum morte, et tradent eum gentibus ad illudendum, et flagellandum, et crucifigendum, et tertia die resurget. (LUC., XVIII, 31. — MATTH., XX, 13, 19.)

2. Tu es Christus, Filius Dei vivi. (MATTH., XVI, 16.)

3. Et sanavit puerum... stupebant autem omnes in magnitudine Dei. (LUC., IX, 43, 44.)

qui peuvent être d'une plus grande utilité pour nos âmes.

Premièrement. Il veut nous faire connaître qu'il avait toujours sa Passion devant les yeux, et qu'il en savourait continuellement l'amertume. Jamais le calice de ses souffrances ne s'éloigna de ses lèvres. Lorsqu'il mangeait et qu'il buvait, quand il prêchait et convertissait, quand il opérait des miracles et faisait des œuvres merveilleuses, sa mort était sans cesse présente à sa mémoire. Il s'en entretint même avec Moïse et Élie dans sa glorieuse transfiguration (1), comme d'une chose dont la pensée lui était agréable, quoiqu'on ne puisse rien imaginer de plus déchirant. Ainsi m'excitait-il par son exemple à ne jamais perdre le souvenir de sa douloureuse Passion, à y penser avec plaisir, à en parler souvent ; en sorte que ce souvenir soit pour moi comme le pain, que l'on prend avec tous les aliments et qui entre dans tous les repas. — O doux JÉSUS, comment ne penserais-je pas avec plaisir à ce que vous n'oubliez jamais ? Comment ne parlerais-je pas volontiers de ce qui fait le sujet ordinaire de vos entretiens ? Voici ce que je ferai, ô mon Bien-aimé : je formerai de toutes vos douleurs un bouquet que je mettrai devant mes yeux, que je placerai sur ma poitrine (2), afin de me les rappeler sans cesse, de les ressentir par une compassion tendre, et de vous aimer plus que moi-même. Ce bouquet, je ne le porterai point derrière moi, mais devant moi, comme un objet que l'on aime à contempler et à presser sur son cœur. Je ne me contente-

1. Et dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem. (LUC., IX, 31.)

2. Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur. (Cant., I, 12.)

rai pas de penser à vos souffrances en général ; je les méditerai une à une, et la suavité de leur parfum me fortifiera dans le chemin de cette vie mortelle, jusqu'à ce que je parvienne à la vie éternelle (1). Ainsi soit-il.

Secondement. Le Sauveur parle souvent de sa Passion à ses apôtres, afin de les confirmer dans la croyance à ses ignominies et à ses souffrances ; car il leur est beaucoup plus difficile de croire à ses humiliations qu'à ses grandeurs, et ils ont besoin de s'armer de constance pour l'heure de l'épreuve. C'est pourquoi, quand il se voit le plus honoré devant eux par la confession de saint Pierre, et devant le peuple par l'éclat de ses miracles, il amène aussitôt le discours sur sa Passion : *au temps de la prospérité, il n'oublie pas celui de l'adversité* (2), et, au jour de la joie, il les prépare au jour de la tristesse. *Vous voyez, dit-il, que nous montons à Jérusalem ; là, je serai livré à mes ennemis, et ils me feront souffrir une mort infamante et cruelle. Puisque vous y montez avec moi, souvenez-vous de la fidélité et de l'amour que vous me devez, et préparez-vous à souffrir quelque chose avec moi. — O mon souverain Maître, où vous monterez le premier, là je veux monter moi-même. Souffrir avec vous ce n'est point reculer, ce n'est point descendre ; c'est avancer, c'est monter. Votre secours m'est assuré ; il me suffit de marcher en votre compagnie pour n'avoir rien à craindre. Je veux souffrir avec vous dans la Jérusalem terrestre, pour régner avec vous dans la Jérusalem céleste.*

Il me sera très utile, dans les moments de souffrance, de me rappeler ces paroles de mon Sauveur, et de

1. Post te curremus in odorem unguentorum tuorum. (*Cant.*, 1, 3.)
 2. In die bonorum ne immemor sis malorum. (*Eccli.*, XI, 27.)

m'imaginer qu'il me dit lui-même : *Voici que nous montons à Jérusalem ; d'abord pour y souffrir, puis pour y régner. Tu ne montes pas seul, je monte avec toi pour te soutenir. Je monte le premier, imite-moi et suis-moi. Si tu souffres avec moi, tu régneras avec moi dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.*

III. — *Les apôtres ne comprennent pas les paroles de JÉSUS.*

Les évangélistes ajoutent *que les apôtres n'entendaient point ce langage du Sauveur ; que c'était pour eux une parole cachée, qu'ils n'y comprenaient rien, et qu'ils craignaient même de l'interroger sur ce sujet : ce qui les plongeait dans une profonde tristesse* (1). Nous ferons ici deux considérations.

Premièrement. Parmi ceux qui entendent prêcher la Passion, ou qui la lisent, plusieurs, aussi imparfaits que l'étaient alors les apôtres, ne la comprennent pas, n'en pénètrent pas le sens, ne la goûtent pas. Car le goût et l'intelligence du mystère de la croix, la connaissance des biens qu'il nous procure et des grandeurs qu'il renferme, est un don tout spécial de Dieu, et il ne le communique qu'à ses amis, et au temps qu'il a marqué. Je dois donc le lui demander avec instance, disant : O mon Rédempteur, mon esprit est rempli de ténèbres et les mystères de votre Passion sont cachés à mes regards ; faites-moi la grâce de les comprendre et de les goûter, puisque vous me recommandez par votre

1. At illi ignorabant verbum istud, et erat velatum ante eos ut non sentirent illud : et timebant eum interrogare de hoc verbo. Et contristati sunt vehementer. (LUC., IX, 45. — MATTII., XVII, 22.)

Apôtre de ressentir en moi ce que vous ressentez vous-même en vous (1).

Secondement. J'examinerai d'où vient que les apôtres n'ont aucune intelligence de ce que JÉSUS leur dit de sa Passion. La cause de leur aveuglement est, d'un côté, la basse opinion et la crainte excessive qu'ils ont des ignominies et des mépris, et, de l'autre, l'estime exagérée et l'amour immodéré qu'ils nourrissent des honneurs et des grandeurs. Aussi, lorsque le Sauveur les entretient de ses opprobres et de ses souffrances, ils s'en affligent outre mesure et tombent dans un abattement complet, parce qu'ils les regardent comme indignes de lui et que, dans leur pensée, il ne peut aucunement les permettre. De même, lorsque je médite la Passion, il arrive que je me trouve aride et insensible, parce que la disposition dans laquelle je suis est directement contraire à la nature des choses que je médite. Pour les goûter, il faut que je me dépouille de cette crainte vaine du mépris et de la souffrance, de cet amour vicieux des grandeurs et des honneurs du monde ; il faut que je m'efforce de concevoir une idée juste, une haute estime de tout ce qui est affliction et humiliation supportée pour accomplir la volonté divine.

Pour mieux comprendre cette vérité, il sera très utile de réfléchir sur ce qui se passa entre JÉSUS-CHRIST et le premier de ses apôtres dans la circonstance qui nous occupe. Pierre, éclairé par la lumière d'en haut, vient de proclamer en termes non équivoques la divinité de son Maître : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.* Dès que le Sauveur commence à parler de sa Passion, le disciple, revenant à ses idées

1. Hoc sentite in vobis, quod et in Christo JESU. (*Philipp.*, II, 5.)

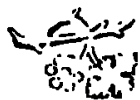
basses et terrestres, ose le reprendre et lui dit : *Non, Seigneur, à Dieu ne plaise ! cela ne vous arrivera point* (1). Mais Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, regardant ses autres apôtres, lui répond d'un ton sévère et menaçant : *Retire-toi de moi, Satan : tu m'es un sujet de scandale, parce que tu ne goûtes pas ce qui est de Dieu, mais ce qui est des hommes* (2). Comme s'il disait : Tu m'as glorifié en confessant que je suis le Fils du Dieu vivant ; maintenant, je te regarde comme un ennemi et comme Satan, puisque tu t'opposes à ma Passion, et que, autant qu'il est en toi, tu m'es un sujet de scandale, en me détournant d'obéir à mon Père qui veut que je souffre. Il paraît bien que tu n'as pas cette sagesse céleste qui fait connaître et goûter les choses que Dieu a réglées par sa providence, mais une sagesse humaine et terrestre, qui se borne à la connaissance et à la recherche des choses que le monde estime et embrasse. Prends donc ta place derrière moi, et suis-moi. Car ce n'est pas à moi de suivre ton jugement qui est faux ; mais à toi de suivre mon jugement qui est véritable.

Ces paroles nous montrent clairement les hautes pensées que le Seigneur avait de sa Passion et de sa mort, comme d'un moyen établi par la volonté de son Père pour le salut du monde : et elles nous font voir en même temps en quelle estime il désire que nous ayons les travaux et les mépris endurés pour une si noble cause. Il veut que, si nous rencontrons des hommes qui cherchent à nous détourner du chemin royal qu'il nous a tracé, nous les regardions comme

1. Absit a te, Domine : non erit tibi hoc. (MATTH., XVI, 22.)

2. Vade post me, Satana, scandalum es mihi : quia non sapis ea quæ Dei sunt, sed ea quæ hominum. (MATTH., XVI, 23.)

des pierres de scandale et des ministres de Satan. Il veut que, au lieu de les suivre, nous les attirions après nous et les fassions entrer dans nos sentiments. Il veut enfin que, quand ils sembleraient s'opposer à nos desseins par esprit de zèle, quand leur vie serait sainte, quand ils recevraient des lumières d'en haut sur beaucoup de choses, quand ils seraient nos plus intimes amis, nous les repoussions sans balancer, comme il repoussa lui-même saint Pierre, qu'il devait établir chef de son Église. — O Maître souverain, ô Sagesse éternelle, qui avez de votre sainte Passion des sentiments si élevés, parce que vous savez que, dans les desseins de Dieu, elle est nécessaire pour notre salut, dépouillez-moi, je vous en conjure, de toute sagesse terrestre, et revêtez-moi de la sagesse céleste, afin que j'aie les mêmes pensées que vous de vos souffrances et de celles que vous pouvez vouloir que j'endure pour votre amour. Je ne prétends pas, ô mon divin Rédempteur, vous attirer après moi : je ne veux pas que vous suiviez mes sentiments et mes désirs : car mes sentiments sont faux, et mes désirs sont terrestres. Je veux, au contraire, aller après vous et marcher sur vos traces, estimant ce que vous estimez, aimant ce que vous aimez, fuyant ce que vous fuyez. Et puisque vous êtes, Seigneur, l'auteur de ce désir, accordez-moi la grâce de le réduire en pratique. Ainsi soit-il.



MÉDITATION III.

L'ENTRÉE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST A
JÉRUSALEM LE JOUR DES RAMEAUX.

I. — *Pourquoi Notre-Seigneur voulut entrer solennellement à Jérusalem.*

Je considérerai, en premier lieu, que JÉSUS, allant cinq jours avant sa Passion à Jérusalem, où il devait être crucifié et mis à mort, voulut y entrer comme en triomphe et être accueilli avec de grandes démonstrations de joie et une pompe extraordinaire : c'est ainsi que les Juifs avaient coutume d'introduire l'Agneau pascal dans leurs maisons cinq jours avant de l'immoler (1). Or le Sauveur entra solennellement dans cette grande ville pour plusieurs raisons qui sont autant de preuves de l'amour qu'il avait pour nous.

Premièrement. Il voulut nous montrer le désir qu'il avait de souffrir, et avec quelle joie il acceptait tous les tourments qui l'attendaient à Jérusalem. Il y entre avec allégresse, comme un autre irait à un festin. Le zèle de la gloire divine et le désir d'accomplir la volonté de son Père éternel pour la rédemption du monde, lui font trouver de la douceur au milieu des plus horribles supplices ; car dès lors sa Passion est aussi présente à son esprit que s'il la souffrait tout entière. Fortifiés par l'exemple de JÉSUS, les martyrs allaient en prison comme à des noces ; ils paraissaient aussi heureux étendus sur des grils ardents, que couchés

1. MATH., XXI. — MARC., XI. — LUC., XIX. — JOAN., XII. — *Exod.*, XII, 3-6.

sur des lits de fleurs (1). — O mon JÉSUS, quelle n'est pas ma confusion devant vous, quand je songe combien j'éprouve de répugnance à supporter les plus légers travaux pour votre amour ! Aidez-moi, ô mon souverain bonheur, à souffrir quelque chose pour vous, avec autant de joie que vous avez souffert pour moi les plus cruels tourments.

Secondement. Le Sauveur voulut nous faire comprendre que les craintes, les tristesses, les ennuis, les angoisses de l'agonie qu'il éprouva ensuite au jardin de Gethsémani et dans tout le cours de sa Passion, n'affectaient que la partie inférieure de son âme, qui avait une aversion naturelle pour les douleurs du corps, mais que la partie supérieure les acceptait avec une véritable joie et une soumission parfaite à la volonté divine (2). JÉSUS persévéra dans ces sentiments jusqu'à la mort, nous enseignant par son exemple que le suprême degré de la patience est de s'offrir dans la joie de son âme à supporter non seulement les travaux extérieurs, mais encore les afflictions intérieures. Je dois m'efforcer d'entrer dans ces dispositions, disant avec l'Apôtre : *Je me glorifierai volontiers dans mes faiblesses, afin que la force de JÉSUS-CHRIST habite en moi. Je me plairai dans les affronts, dans la pauvreté, dans les persécutions, dans les angoisses pour JÉSUS-CHRIST* (3). Oui, mon Sauveur, j'accepte de bon cœur les tristesses et les agonies de la chair, je renonce à

1. Sainte Agathe, saint Laurent.

2. *Patiebatur Christus secundum omnes vires inferiores*, (S. THOM. Part. 3, quæst. 46, art. 7.)

3. *Libenter igitur gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me vitus Christi. Propter quod placeo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis pro Christo : cum enim infirmor, tunc potens sum.* (II Cor., XII, 9-10.)

tous les goûts sensibles ; je veux, à votre imitation, conserver la joie de l'esprit au milieu des plus dures épreuves.

Troisièmement. Notre-Seigneur voulait prouver à Jérusalem que les injures, les calomnies et les persécutions qu'il avait essuyées de sa part chaque fois qu'il l'avait visitée, n'avaient point refroidi sa charité ; qu'il la visitait toujours volontiers ; que toujours il conservait le désir de l'instruire et de la combler de ses bienfaits. Il voulait de plus lui donner l'assurance que les opprobres et les tourments qu'elle lui préparait alors, ne refroidiraient point son amour pour elle, et ne l'empêcheraient pas de lui rendre son amitié si elle le voulait. — O charité immense de JÉSUS ! ô fournaise d'amour, *que les grandes eaux des tribulations ne peuvent éteindre, que les fleuves ne parviennent pas à étouffer* (1).

Cet amour de mon divin Sauveur est encore le même aujourd'hui. Il visite mon âme par sa grâce. Si je commets un péché mortel, bien que, par ce péché, je le crucifie en moi, je foule aux pieds son sang précieux, je le chasse ignominieusement de mon cœur, il revient une seconde fois avec une grande joie, il se tient à ma porte, désireux de me visiter et de me rétablir dans sa grâce. Et si, par un excès d'ingratitude, je le crucifie de nouveau, je le foule encore aux pieds, je le chasse encore de ma maison ; il revient une troisième fois avec le même empressement, le même plaisir que la première. — Béni soit un tel excès de charité ; que les anges le louent éternellement ! Venez, ô mon Rédempteur, venez dans mon âme, aussi infidèle et ingrate que

1. Aquæ multæ non potuerunt extinguere claritatem, nec flumina obruent illam. (*Cant.*, VIII, 7.)

Jérusalem. Et puisque vous prenez tant de plaisir à la visiter, je vous promets de ne jamais plus vous chasser d'une demeure qui est vôtre ; je veux vous rendre toujours le respect et l'obéissance que mérite une bonté que je ne puis comprendre. Mais, parce que je suis l'inconstance même, accordez-moi le secours de votre grâce, afin que je persévère dans votre amour.

Quatrièmement. Notre divin Maître voulait nous apprendre qu'il est glorieux et honorable devant Dieu, devant les anges et les saints, de souffrir des opprobres et des mépris pour accomplir la volonté divine et pratiquer la vertu. Nous devons donc, lorsqu'il se présente des humiliations pour une si noble cause, nous y exposer, non seulement avec joie, mais avec une sainte ambition : comme un homme qui, loin de les craindre et d'en rougir, les estime et s'en fait honneur. *Que nul d'entre vous, dit l'apôtre saint Pierre, ne souffre comme homicide, ou comme voleur, ou comme médisant, ou pour un crime quelconque, car c'est là une honte ; mais s'il souffre comme chrétien et pour la justice, qu'il s'en glorifie à l'exemple de son Seigneur* (1).

Cinquièmement. La charité de JÉSUS et son désir de souffrir vont encore plus loin. S'il veut entrer dans Jérusalem aux acclamations de tous ses habitants, c'est afin de faire ressortir davantage les mépris et les opprobres dont il sera bientôt l'objet : quoi de plus accablant que de se voir déchu du faite de la grandeur ? C'est ce qu'il avait prédit de lui-même par David : *Après avoir été élevé, j'ai été humilié et rempli de*

1. Nemo autem vestrum patiatut ut homicida, aut fur, aut maledicus, aut alienorum appetitor. Si autem christianus, non erubescat : glorificet autem Deum in nomine isto. (I PETR., IV, 15, 16.)

trouble (1). C'est ce que le Père éternel avait annoncé par Isaïe : *Mon serviteur sera grand et élevé, il montera au comble de la gloire ; puis il paraîtra méprisable aux yeux des enfants des hommes* (2). Ce divin Sauveur a donc toujours fui l'éclat extérieur ; et si aujourd'hui il veut ou permet qu'on l'honore, c'est afin que sa confusion en soit plus grande, et que la gloire de son triomphe augmente l'ignominie de son supplice. — Je vous rends grâces, ô très doux JÉSUS, du désir insatiable que vous avez d'endurer toutes sortes d'affronts ; et je vous supplie humblement, par les sentiments de votre cœur, de m'inspirer un désir si ferme de souffrir des mépris pour votre amour, que les honneurs mêmes qui pourraient m'atteindre ne soient point capables de l'ébranler. Ainsi soit-il.

II. — *Préparatifs de l'entrée de JÉSUS à Jérusalem.*

Je considérerai, en second lieu, les préparatifs que fit Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, pour son entrée à Jérusalem. *Il envoya deux de ses disciples, leur disant : Allez au village qui est devant vous, et vous trouverez en arrivant une ânesse attachée, et son ânon avec elle ; détachez-les et me les amenez. Si quelqu'un vous dit quelque chose, répondez-lui que le Seigneur en a besoin, et aussitôt il vous les laissera emmener. Les disciples exécutèrent ce que JÉSUS leur avait commandé, et ils le firent monter sur l'ânon qu'ils avaient couvert de leurs vêtements* (3).

1. Exaltatus autem, humiliatus sum et conturbatus. (Ps., LXXXVII, 16.)

2. Servus meus exaltabitur, et elevabitur, sublimis erit valde... Sic inglorius erit inter viros aspectus ejus, et forma ejus inter filios hominum. (Is., LII, 13. 14.)

3. Tunc JESUS misit duos discipulos, dicens eis : Ite in castellum quod contra vos est, et statim invenietis asinam alligatam, et pullum cum ea : solvite, et adducite mihi : et si quis vobis aliquid dixerit, dicite quia Domi-

Premièrement. Je remarquerai comment le Roi du ciel, ayant résolu de donner enfin quelques marques de sa royauté, ne voulut pas entrer à pied dans Jérusalem, bien qu'il eût la coutume de faire ainsi tous ses voyages dans la Galilée et dans la Judée. Toutefois il ne voulut pas non plus faire son entrée dans cette grande ville sur un char tiré par quatre chevaux, ni à cheval, ni sur une mule richement caparaçonnée, mais sur un ânon couvert des vêtements de ses disciples. C'est ainsi que, dans son triomphe même, il foule aux pieds la pompe mondaine et montre sa prédilection pour la pauvreté, l'humilité et la douceur. Aussi bien est-ce à ces traits que le monde devait le reconnaître pour le Messie et le Sauveur. Le prophète Zacharie l'avait annoncé en ces termes: Dites à la fille de Sion: *Voici que votre Roi vient à vous, juste et sauveur: il est pauvre, monté sur une ânesse et sur le fils de l'ânesse* (1). Cet exemple est bien propre à m'inspirer de l'horreur pour le faste du monde, et à me faire embrasser la pauvreté, la douceur et l'humilité de JÉSUS-CHRIST. Car si telles sont les marques distinctives de mon Roi et de mon Seigneur, n'est-il pas juste qu'elles distinguent aussi ceux qui se glorifient d'être ses sujets? Je dois donc aller au-devant de lui avec ces marques, puisque c'est à moi aussi qu'il est dit: *Voici ton Roi qui vient pour toi.* Oh! si je comprenais quel est ce Roi que l'on m'annonce, et comment il vient pour moi! — O mon Sauveur, ô mon Roi, vous êtes le Roi des rois, le Roi des

nus his opus habet: et confestim dimittet eos. Euntes autem discipuli fecerunt sicut præcepit illis JESUS... et jactantes vestimenta supra pullum, imposuerunt JESUM. (MATTH., XXI, 1-7. — MARC., XI, 1-7. — LUC., XIX, 29-35.)

I. ECCE REX TUUS veniet tibi justus, et salvator: ipse pauper, et ascendens super asinam et super pullum filium asinæ. (ZACH., IX, 9.)

hommes et des anges, le Roi du ciel et de la terre (1). Vous êtes Roi par nature, le Fils du Père éternel, le monarque souverain de toutes les créatures ; et cependant vous venez du ciel pour moi ! Vous venez pour être mon salut, ma consolation, mon remède, mon modèle, ma défense et ma protection. O mon Roi et mon bien-aimé *vous êtes à moi, et je suis à vous* (2) ! Je suis à vous pour vous aimer, pour vous honorer, pour vous obéir et pour vous servir. Je suis tout à vous, parce que vous êtes tout à moi ; et puisque vous venez à moi, pauvre, doux et humble, je veux aller à votre rencontre et vous recevoir avec humilité, douceur, pauvreté, revêtu de la livrée que vous portez pour moi.

Secondement. Je rechercherai ce que renferment de mystérieux les particularités du fait que je médite. JÉSUS envoie deux de ses disciples, non un seul ; comme s'il voulait dès lors les accoutumer à n'aller point seuls, mais deux à deux, unis par la charité. Il leur commande de détacher l'ânesse et son ânon, et de les lui amener ; c'est pour signifier que l'office des apôtres est de délier les pécheurs qui, engagés dans les liens de leurs péchés, vivent comme des animaux privés de raison, et de les lui amener ensuite, afin qu'il les reçoive à son service et les conduise dans le sentier de sa loi. Il leur ordonne, si quelqu'un veut les empêcher de détacher les deux animaux, de dire que le Seigneur en a besoin : il les avertit par ces paroles qu'ils rencontreront des hommes qui s'opposeront à l'exercice de leur ministère et voudront les empêcher

1. Rex regum, et Dominus dominantium... Regnum tuum, regnum omnium sæculorum. (*Apoc.*, XIX, 16. — *Ps.*, CXLIV, 13.)

2. Dilectus meus mihi, et ego illi. (*Cant.*, II, 16.)

de délier les âmes des pécheurs ; mais que tous les obstacles céderont au nom seul du Seigneur qui les envoie travailler à la délivrance de ces âmes, et déclare qu'il en a besoin pour sa gloire. O parole toute-puissante, qui ferme la bouche, qui lie les mains à ceux qui voudraient s'opposer à l'exécution du commandement du Seigneur ! — O Roi de gloire, quel besoin pouvez-vous avoir d'une créature aussi méprisable et aussi abjecte que le pécheur ? Ce n'est pas vous qui avez besoin de moi ; c'est moi, esclave misérable, qui ai besoin de vous. Mes péchés m'ont rendu semblable aux bêtes (1) ; mes passions sont des liens qui me retiennent captif (2) : commandez, Seigneur, qu'on me délie et qu'on me présente à vous ; ma joie sera de porter le fardeau léger de votre loi et de n'avoir point d'autre guide que vous. Ne permettez pas, ô mon Dieu, que le démon, le monde et la chair s'opposent à ma délivrance ; dites-leur de votre propre bouche que vous avez besoin de votre serviteur, et aussitôt ils me laisseront aller, et rien ne m'empêchera de vous servir comme je le désire.

III. — *Entrée de JÉSUS à Jérusalem.*

Le Sauveur, monté sur un ânon, s'approchait de Jérusalem ; et voici que soudain, par une inspiration du ciel, une multitude innombrable d'habitants sortent de la ville et vont à sa rencontre. *Les uns étendent par terre leurs vêtements, afin qu'il passe dessus ; les autres coupent dans le vallon des branches d'arbres, particu-*

1. Homo, cum in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. (*Ps.*, XLVIII, 13.)

2. Iniquitates sue capiunt impium, et funibus peccatorum suorum constringitur. (*Prov.*, V, 22.)

lièrement d'oliviers, dont ils couvrent le chemin ; d'autres viennent de Jérusalem tenant des palmes dans leurs mains, pour le recevoir comme un vainqueur ; et tous, dans un transport d'allégresse, bénissent Dieu et disent à haute voix : *Hosanna, salut et gloire au fils de David ; béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur ; hosanna au plus haut des cieux ! Béni soit le règne de David notre père, que nous voyons arriver ; paix soit dans le ciel, et gloire dans les lieux très hauts* (1). — Sur cet événement merveilleux, qui fut dans toutes ses circonstances un effet de l'inspiration du Saint-Esprit, je ferai les réflexions suivantes.

Premièrement. Dieu le Père nous montre bien le soin spécial qu'il prend de faire rendre à son divin Fils les honneurs et les hommages qui lui sont dus. Au premier moment où le Verbe incarné parut dans le monde, c'est-à-dire, lorsqu'il naquit pauvre dans l'étable de Bethléhem, le Père éternel députa des légions d'esprits bienheureux pour célébrer sa naissance en chantant ce cantique : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (2). Aujourd'hui que ce même Fils entre dans Jérusalem, pauvre et plein de douceur, monté sur un ânon, son Père céleste suscite des troupes d'hommes et d'enfants innocents qui se portent à sa rencontre et solennisent sa venue en répétant à l'envi : Que le ciel fasse en ce

1. Plurima autem turba straverunt vestimenta sua in via : alii autem cædebant ramos de arboribus, et sternebant in via. Turbæ autem quæ præcedebant, et quæ sequebantur, clamabant dicentes : Hosanna filio David... benedictus qui venit in nomine Domini, rex Israël... benedictum quod venit regnum Patris nostri David... pax in cœlo, et gloria in excelsis. (MATTH., XXI, 8, 9. — MARC., XI, 8, 9, 10. — LUC., XIX, 36, 37, 38. — JOAN., XII, 13.)

2. Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. (LUC., II, 14.)

jour sa paix avec les hommes qui sont sur la terre, et que Dieu soit glorifié au plus haut des cieux ! Les anges invitent les hommes à se réconcilier avec Dieu, et les hommes prient Dieu de se réconcilier avec la terre. — O Père éternel, je vous rends grâces de l'honneur que vous procurez à votre Fils, quand il va au-devant des mépris pour accomplir votre volonté. O divin Esprit, je vous remercie de ce que vous inspirez aux enfants des Hébreux de semblables cantiques à la gloire de mon Rédempteur. O mon Sauveur, je me réjouis de vous entendre louer et bénir par tant de fidèles adorateurs. Permettez-moi de vous louer et de vous bénir avec eux ; et de vous dire avec le sentiment qui les anime : *Hosanna au fils de David ; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !* L'église répète ces paroles à la fin de la préface de la messe pour honorer la venue de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST sur nos autels dans le sacrement de son amour. Je dois donc m'efforcer de dire moi-même avec toute la dévotion dont je suis capable : Béni soit celui qui vient des splendeurs éternelles dans ce sacrement pour nous sauver ; que la paix descende avec lui du ciel ; que louange et gloire soient rendues à notre Dieu au plus haut des cieux !

Secondement. J'admirerai la piété du peuple qui se dépouille de ses vêtements et les étend par respect sur le chemin où JÉSUS doit passer, tous s'estimant heureux qu'il marche sur ce qui leur appartient. Animé d'un même esprit, je jetterai moi-même aux pieds de mon Sauveur tout ce que j'ai et tout ce que je possède. — O mon Rédempteur, voici que je mets sous vos pieds non seulement mes biens, mais encore mon hon-

neur, mon contentement, mon cœur, moi-même tout entier. Triomphez de moi qui ai été votre ennemi ; je porterai dans mes mains la palme de votre victoire, et je la publierai partout : car lorsque je me rends à vous, c'est pour vous une victoire, et pour moi un profit ; bien plus, en vertu de vos mérites, c'est aussi une victoire pour moi.

IV. — *Murmures des pharisiens.*

Alors quelques-uns des pharisiens qui étaient dans la foule, s'étant approchés de JÉSUS, lui dirent : Maître, faites taire vos disciples. Il leur répondit : Je vous déclare que, s'ils se taisent, les pierres mêmes parleront (1).

Premièrement. Je remarquerai ici l'étrange malignité de l'envie. La gloire de son prochain lui pèse ; elle blâme comme mauvais ce qui est bon, elle appelle passion ce qui est inspiration divine, elle pousse même les autres à le condamner. Ce vice rend l'homme indigne des inspirations célestes et des bons mouvements qui portent les âmes simples et dévotes à publier les louanges de leur Sauveur.

Secondement. Je remarquerai aussi l'efficacité de l'inspiration divine, qui change en un moment les cœurs, instruit les ignorants et les excite à glorifier Dieu avec ferveur, tandis que les pharisiens présomptueux et superbes demeurent dans leur aveuglement et leur tiédeur. C'est ce que signifient ces paroles de JÉSUS-CHRIST : *Je vous déclare que s'ils se taisent, les pierres crieront.* Comme s'il disait : Non, mes disciples ne se tairont pas : c'est mon Père qui les inspire, c'est la

1. Et quidam pharisæorum de turbis dixerunt ad illum : Magister, increpa discipulos tuos. Quibus ipse ait : Dico vobis, quia si hi tacuerint, lapides clamabunt. (LUC., XIX, 39, 40.)

force de sa grâce qui les fait parler. Mais quand ils se tairaient, il en susciterait d'autres, fussent-ils durs comme des pierres, qui parleraient à leur place et diraient les mêmes choses : car Dieu est tout-puissant ; *des pierres mêmes il peut faire sortir des enfants d'Abraham* (1). Et quand toute langue serait muette à cette heure, avant peu de jours, dans ma Passion, les rochers se fendant avec fracas proclameront ma divinité (2).

O doux JÉSUS, amollissez les cœurs endurcis des Juifs et des Gentils ; ouvrez-les à votre divin Esprit, afin que, vous reconnaissant pour le vrai Messie, ils s'écrient, eux aussi, tous d'une voix : *Béni soit celui qui vient nous sauver au nom du Seigneur !* Sauvez-nous tous, ó notre Rédempteur ! et surtout n'oubliez pas mon cœur, qui est plus dur que la pierre ; amollissez-le, touchez-le, attendrissez-le dans la prière par l'esprit de dévotion, afin qu'il vous aime et vous loue dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

1. Potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abrahæ. (MATTH., III, 9.)

2. Terra mota est, et petrae scissæ sunt. (MATTH., XXVII, 51.)



MÉDITATION IV.

DES LARMES QUE JÉSUS VERSE SUR JÉRUSALEM : —
AUTRES ÉVÉNEMENTS DE CETTE JOURNÉE.

I. — *Les larmes de JÉSUS.*

JÉSUS-CHRIST poursuivait son chemin, accompagné et applaudi de tout le peuple, comme nous venons de le voir. *Quand il fut près de Jérusalem, à la vue de cette ville, il pleura sur elle* (1).

J'examinerai pour quelles raisons JÉSUS pleure ; car les larmes qu'il verse aujourd'hui ont quelque chose de plus mystérieux que celles qu'il répandit en d'autres circonstances. A notre connaissance, notre divin Sauveur pleura quatre fois. Enfant, il pleura dans la crèche : mais cela est peu surprenant, puisqu'il est commun aux enfants de pleurer en naissant (2). Il pleura lorsqu'il ressuscita Lazare : nous ne pouvons guère nous en étonner davantage, car il voyait Madeleine et tous ceux qui étaient autour de lui fondre en larmes (3) · or c'est le propre des justes *de pleurer avec ceux qui pleurent* (4). Il pleura sur sa croix (5). Ici, le prodige serait qu'il eût retenu ses larmes, en proie, ainsi qu'il l'était, aux plus intolérables douleurs, exposé

1. Et ut æpropinquavit, videns civitatem, flevit super illam. (LUC., XIX, 41.)

2. Vagit infans inter arcta conditus præsepia. — Primam vocem similem omnibus emisiplorans. (Liturg. Dom. in Palmis. — Sap., VII, 3.)

3. Ut vidit eum plorantem, et Judæeos, qui venerant cum ea, plorantes ... lacrymatus est JÉSUS. (JOAN., XI, 33-35.)

4. Gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus. (Rom., XII, 15.)

5. Qui in diuturnis carnis suæ, preces supplicationesque ad eum, qui possit illum salvum facere a morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro suareverentia. (Hebr., V, 7.)

aux insultes de ses ennemis, et comme abandonné de son Père. Ce qui doit nous étonner, c'est qu'il pleure en un jour de triomphe et de gloire, pendant qu'il entend s'échapper de toutes les bouches des cantiques à sa louange. Voici donc les causes de ses pleurs.

Premièrement. Si au milieu des acclamations, des réjouissances, des applaudissements de tous, il ne songe qu'à pleurer ; c'est pour nous apprendre le peu d'estime qu'il fait de la gloire du monde, et combien peu son cœur y est attaché. Oh ! qu'il est éloigné de se réjouir et de s'enorgueillir dans la prospérité celui qui y mêle ses soupirs et ses larmes !

Secondement. Une autre cause plus particulière des larmes de JÉSUS, c'est son infinie charité. De cette charité naît la joie qu'il éprouve d'entrer à Jérusalem pour y mourir ; il considère les avantages qu'en retireront les élus. De la même vertu naît la douleur qu'il ressent au même moment : il voit que sa mort sera inutile pour les réprouvés. Saint Luc, en effet, ne dit pas seulement que JÉSUS pleura, mais qu'il pleura sur Jérusalem ; pour nous faire entendre qu'il ne pleura point sur lui-même, et que les tourments qu'il devait souffrir ne furent point le sujet de sa douleur. Il oublie sa Passion, et il pleure sur cette malheureuse cité, sur le crime dont elle va se rendre coupable en le crucifiant et sur les châtiments que ce forfait attirera infailliblement sur elle, châtiments qu'il se représenta vivement aussitôt qu'il l'aperçut. — O mon doux JÉSUS, puissé-je mêler mes larmes aux vôtres, et, oubliant mes peines propres, pleurer charitablement les péchés de mon prochain, et les trop justes maux auxquels il s'expose en vous offensant ! Oh ! qu'il est grand le mal qui fait

couler les larmes de JÉSUS, même en un jour d'allégresse ! O mon âme, comment ne trembles-tu pas à la pensée d'un mal si épouvantable, que Dieu même en pleure de compassion !

Troisièmement. De même que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, en voyant Jérusalem, où il n'y avait que peu de justes parmi un grand nombre de méchants, pleura les péchés de ceux-ci et la destruction entière de la ville, qui devait en être la punition : ainsi, on peut le supposer, il se représenta alors le monde entier comme une vaste cité, une immense Jérusalem, où les justes étaient mêlés avec les pécheurs ; et, considérant les crimes des méchants et les châtimens terribles qui les attendaient, il pleura aussi sur eux ; et, par conséquent, il pleura en même temps sur mes péchés, car il les avait présents devant les yeux. — O mon Rédempteur, combien je regrette d'avoir été et d'être encore la cause de vos larmes ! Je veux faire tout mon possible pour les essuyer et pour en tarir la source, en bannissant le péché de mon cœur. C'est moi, c'est moi qui dois pleurer, puisque c'est moi qui ai péché. Aidez-moi, Seigneur, à pleurer de telle sorte, que je mérite d'être consolé.

II. — *Les paroles de JÉSUS.*

Je considérerai, en second lieu, les paroles que JÉSUS proféra tandis qu'il pleurait.

Premièrement. Les premières furent celles-ci : *Ah ! si tu connaissais en ce jour qui t'est donné ce qui peut te procurer la Paix ! Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux* (1). C'est-à-dire : O Jérusalem, si tu

1. Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi ! nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis. (LUC., XIX, 42.)

voyais ce que je vois en toi ; si tu savais ce que je sais de toi ; assurément tu pleurerais comme je pleure. Si tu connaissais, comme ce peuple qui m'accompagne, les offres que je te fais pour ton repos et pour ta prospérité ; sans doute tu me louerais et tu accepterais de grand cœur le bonheur que je t'amène jusqu'à tes portes. Enfin, si tu appréciais ce jour que je te donne, ce jour heureux qui se lève sur tes demeures par ma venue ; certainement tu en profiterais, et tu ne laisserais se perdre aucune parcelle d'un si précieux don (1). Mais tout cela est caché à tes yeux à cause de tes péchés ; et voilà ce qui t'empêche de pleurer, de rechercher, de recevoir les biens que je te présente.

Ces paroles pleines d'amour me montrent que le principe de mon salut consiste dans la connaissance vive et profonde de deux choses ; de mes misères, et de celui qui peut y remédier. Or c'est JÉSUS-CHRIST qui est l'unique médecin des âmes ; et il le sera de la mienne, si j'emploie les moyens qu'il me prescrit, c'est-à-dire, si je crois en lui, si je l'aime, si je lui obéis. Mais il m'importe en particulier de connaître les moyens qu'il me fournit pour obtenir la paix du cœur dans l'état où il m'a placé, soit dans le monde, soit en religion. Au contraire, le principe de ma perdition serait l'ignorance et le mépris de ces avantages que j'ai entre les mains, et que je ne m'appliquerais pas à bien connaître. — O bon JÉSUS, je comprends maintenant avec combien de raison vous pleurez notre aveuglement et le peu d'estime que nous témoignons pour les biens infiniment estimables que vous nous présentez. Otez,

1. Non defrauderis a die bono, et particula boni doni non te prætereat. (*Eccel.*, XIV, 14.)

Seigneur, des yeux de tous les hommes et des miens, ce voile épais qui les couvre, afin que nous voyions et que nous pleurions ; car l'œil qui ne voit pas ne pleure pas, et s'il voyait, il pleurerait.

Secondement. JÉSUS prédit les châtiments qui devaient tomber sur Jérusalem. *Des jours malheureux viendront pour toi, tes ennemis t'enviromneront de tranchées, ils t'enfermeront et ils te serreront de toutes parts ; ils renverseront tes édifices et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps de ta visite, le temps auquel le Seigneur t'a visitée pour te sauver* (1). Je tirerai de ces paroles une importante leçon. La Jérusalem d'ici-bas, ce sont les villes, ce sont les âmes des fidèles. Si cette Jérusalem ne connaît pas le temps de la visite du Seigneur ; si elle néglige les occasions sans nombre qu'il lui présente de travailler à son salut et à sa perfection, elle aussi recevra de terribles châtiments. Par conséquent, comme il ne se passe presque point de jour où Dieu ne me visite (2), soit dans l'oraison, soit hors de l'oraison, par ses inspirations, par des touches intérieures qui m'excitent à le servir ; si je méconnaissais le temps de cette visite, je serai moi-même châtié avec rigueur. — Ouvre donc les yeux, ô mon âme, pour connaître ces heureux moments ; ne sois pas plus stupide que le milan, la cigogne et l'hirondelle, qui savent discerner les temps de leur départ et de leur retour (3). Sois attentive à toutes les visites

1. Quia venit dies in te : et circumdabunt te inimici tui vallo, et circumdabunt te et coangustabunt te undique : et ad terram prosternent te... et non relinquent in te lapidem super lapidem : eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ. (LUC., XIX, 43, 44.)

2. Visitas eum diluculo. (JOB, VII, 18.)

3. Milvus in cælo cognovit tempus suum : turtur, et hirundo, et ciconia, custodierunt tempus adventus sui. (JER., VIII, 7.)

que ton Seigneur te fait chaque jour ; car il vient pour ton avantage, et tu éprouveras les plus grands dommages, si tu ne le reçois.

Troisièmement. Si Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST fut touché, jusqu'à répandre des larmes, du châtement temporel de Jérusalem, à cause de l'amour qu'il lui portait ; il le fut incomparablement davantage en songeant au châtement éternel réservé à ses habitants, lorsqu'il viendra les visiter une seconde fois, non dans sa miséricorde, mais dans sa justice, leur demandant un compte exact de leurs œuvres (1). — O très doux JÉSUS, qui pourrait dire avec quelle affection vous pleurez la perte des malheureux enfants de la coupable Sion ? Vous les voyez déjà, ce semble, assiégés et pressés de toutes parts, non par les Romains, mais par les démons ; non seulement renversés par terre, mais précipités dans les enfers, tourmentés dans toutes leurs puissances au fond de ces sombres demeures, où il n'y a point pierre sur pierre, où règne un trouble, une agitation, une confusion, un désordre perpétuel. C'est là qu'ils pleureront à tout jamais, parce qu'ils n'ont point voulu dans le temps pleurer avec vous, ni profiter des larmes que vous versiez sur eux et des avis que vous leur donniez. — Dessillez, Seigneur, les yeux de tous les pécheurs ; inspirez-nous une crainte salutaire de la visite que vous devez nous faire au moment de notre mort, afin que, prévenant votre justice par les larmes du repentir, nous ne soyons point condamnés aux pleurs éternels.

1. Ecce dies Domini veniet, crudelis, et indignationis plenus, et iræ furorisque, ad ponendam terram in solitudinem, et peccatores ejus conterendos de ea. (Is., XIII, 9.)

III. — JÉSUS dans le Temple.

Je considérerai, en troisième lieu, comment Notre-Seigneur, étant entré dans Jérusalem, alla droit au temple pour rendre grâces à son Père éternel, selon sa coutume. Il y guérit un grand nombre d'aveugles et de boiteux ; et les enfants, à l'exemple des autres habitants, répétèrent le cantique : *Hosanna*, salut et gloire au fils de David. Les pharisiens en conçurent de l'indignation, et lui dirent : *Entendez-vous ce que disent ceux-ci ?* JÉSUS leur répondit : *Oui ; mais n'avez-vous jamais lu cette parole de l'Écriture : De la bouche des enfants, et de ceux mêmes qui sont encore à la mamelle, vous avez reçu une louange parfaite (1) ?*

Premièrement. Je remarquerai, d'un côté, la bonté et la libéralité de JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur. Il fait du bien à tous ceux qui s'approchent de sa personne, aux aveugles, aux paralytiques ; et par là il leur donne une preuve éclatante de ce qu'il est. J'admirerai aussi l'efficacité de la grâce divine, qui délie les langues des petits enfants et les porte à louer, à glorifier le Sauveur du monde et à publier ses grandeurs. D'un autre côté, je détesterai la malice des pharisiens, qui empoisonne même les actions les plus saintes. Rongés par l'envie, ils ne se laissent toucher ni par la douceur du Fils de Dieu, ni par l'excellence de ses œuvres, ni par les louanges que lui donnent des créatures innocentes qui peuvent à peine bégayer. — O Dieu éternel, déli-

1. Et accesserunt ad eum cæci et claudi in templo, et sanavit eos. Videntes autem principes sacerdotum et scribæ mirabilia quæ fecit, et pueros clamantes in templo, et dicentes: Hosanna filio David, indignati sunt, et dixerunt ei: Audis quid isti dicunt? JESUS autem dixit eis: Utique. Nunquam legistis: Quia ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem? (MATTH., XXI, 14. 16.)

vrez-moi de cet aveuglement et de cet endurcissement de cœur, de peur que je ne fasse tourner à ma perte ce qui, dans votre intention, doit servir à mon salut. Rendez-moi enfant par l'innocence et la pureté, afin que ma langue devienne un digne instrument de vos louanges, et que je vous attire un grand nombre d'adorateurs qui vous glorifient dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Secondement. Je verrai comment notre divin Rédempteur, après avoir employé tout le jour à prêcher et à faire des miracles, le soir étant venu, jeta les yeux sur la foule (1), examinant s'il ne se présenterait point quelqu'un qui lui offrît l'hospitalité : mais personne n'osa le faire ; tant on craignait d'irriter les pharisiens. Il s'en retourna donc à jeun avec ses apôtres à Béthanie, bourgade distante de deux milles de Jérusalem. Par où nous voyons en même temps l'infinie miséricorde de Dieu envers les hommes, l'étrange ingratitude des hommes envers Dieu, et le peu de confiance que nous pouvons accorder à leurs vaines démonstrations : car voici un peuple entier qui abandonne tout à coup, par une crainte humaine, celui qu'il venait de recevoir avec des transports de joie. Le Sauveur fit bien comprendre le lendemain le châti-ment réservé à ce peuple ingrat, lorsqu'il maudit un figuier sur lequel il n'avait point trouvé de fruit, et le fit sécher à l'instant (2). — O Juge plein d'équité, c'est avec raison que vous maudirez les méchants au dernier jour, leur adressant ces paroles : *J'ai eu faim,*

1. Et circumspectis omnibus. (MARC., XI, 11.)

2. Nunquam ex te fructus nascatur in sempiternum. Et arefacta est continuo ficulnea. (MATTH., XXI, 19.)

et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli (1). O mon âme, que la crainte des hommes ne t'empêche jamais de recevoir JÉSUS dans ta maison, si tu ne veux pas qu'il te ferme les portes de son royaume. Ne cesse de faire du bien à ton prochain, encore que tu n'en reçoives aucune récompense ; accompagne ton Sauveur, et lorsqu'il entre triomphant dans Jérusalem, et lorsqu'il en sort méprisé et abandonné, sers-le dans l'ignominie comme dans l'honneur (2), afin qu'il t'admette à vivre éternellement dans sa compagnie. Ainsi soit-il.

1. Esurivi enim, et non dedistis mihi manducare... hospes eram, et non colligistis me. (MATTH., XX, 42, 43.)

2. Per gloriam, et ignobilitatem; per infamiam, et bonam famam. (II Cor., VI, 8.)



MÉDITATION V.

DE LA CÈNE A BÉTHANIE.

Selon saint Jean, la cène, ou le repas dont nous parlons, eut lieu six jours avant la Pâque, et la veille de l'entrée de Notre-Seigneur à Jérusalem. Saint Matthieu et saint Marc la mettent après le jour des Rameaux, parce que ce fut à l'occasion de cette cène que Judas forma le dessein de trahir son maître : nous suivons cet ordre pour la même raison.

I. — *Marie parfume les pieds et la tête de JÉSUS.*

Comme JÉSUS était à Béthanie, on l'invita à souper. Tandis qu'il était à table, Marie, sœur de Lazare, vint portant un vase d'albâtre qui contenait une livre d'huile de nard, parfum d'un grand prix. Elle en versa une partie sur les pieds de JÉSUS, et elle les essuya avec ses cheveux ; puis, brisant le vase, elle répandit le reste sur la tête du Sauveur, et la maison fut toute remplie de l'odeur de ce parfum (1).

Premièrement. Jeme rappellerai que Marie-Madeleine répandit deux fois des parfums sur la personne de Notre-Seigneur : la première, au moment de sa conversion, pour obtenir le pardon de ses péchés ; la seconde pendant cette cène, en reconnaissance de la résurrec-

1. Cum autem JESUS esset in Bethania, fecerunt ei cenam ibi. Accessit ad eum mulier habens alabastrum... libram unguenti nardi pisticii pretiosi, et unxit pedes JESUS, et extersit pedes ejus capillis suis : et fracto alabaastro, effudit super caput ipsius recumbentis : et domus impleta est ex odore unguenti. (MATTH., XXVI, 6, 7. — MARC., XIV, 3. — JOAN., XII, 2, 3.)

tion de son frère Lazare. Pour donner à JÉSUS un témoignage public de sa gratitude, elle se jette en présence des convives à ses pieds ; elle les lave, on peut le croire, avec des larmes d'amour, comme elle avait fait la première fois , elle les essuie avec ses cheveux ; elle les arrose d'une huile de grand prix ; elle ose même, animée d'une sainte confiance, répandre le reste sur sa tête, brisant le vase d'albâtre, afin qu'il n'y reste rien, bien qu'il contienne une livre entière de ce parfum précieux. Oh ! avec quelle attention et quelle satisfaction le Sauveur considérerait l'œuvre de sa servante ! mais surtout, quelle joie causait à son cœur la dévotion, l'affection intérieure dont elle accompagnait ce pieux devoir ! et combien il désirait qu'elle eût dans son Église de nombreux imitateurs !

Secondement. Afin d'imiter spirituellement la double action de Madeleine, je dois m'efforcer, avec toute la ferveur possible, de payer à JÉSUS-CHRIST deux sortes de dettes : l'une regarde les péchés que j'ai commis ; l'autre, les bienfaits que j'ai reçus. Faisons l'application de notre évangile.

Je m'approcherai donc de la personne de JÉSUS avec un vase d'albâtre, plein d'un parfum exquis. Ce vase, c'est mon cœur, aussi mon corps. Pour payer ma première dette, je briserai mon cœur et mon corps par l'exercice de la mortification et de la pénitence, par la contrition et la douleur de mes péchés, par le renoncement à ma volonté propre et à mes appétits. Pour payer ma seconde dette, j'exciterai dans mon cœur de vifs sentiments de reconnaissance, et j'en prouverai la sincérité par mes œuvres, consacrant au service du Seigneur tout ce que j'ai de meilleur et de plus cher. Le parfum

contenu dans le vase doit être pur et sans mélange, fait avec des épis de nard, c'est-à-dire, composé d'un grand nombre d'affections saintes et d'œuvres excellentes de charité et d'humilité, exercées avec droiture et pureté d'intention ⁽¹⁾, en sorte que mon amour naisse, comme dit saint Paul, *d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère* ⁽²⁾. Tel est le parfum que je dois répandre spirituellement sur JÉSUS-CHRIST; d'abord sur ses pieds, ensuite sur sa tête : car je dois commencer par méditer les abaissements et les ignominies de son humanité, figurés par les pieds, embrassant ce qu'il y a de plus humble et de plus pénible dans les travaux de la pénitence et de la mortification; puis m'élever à la contemplation des grandeurs de sa divinité, représentées par sa tête, m'en réjouissant en lui, et le remerciant de tous les biens qui me viennent de lui, et comme homme, et comme Dieu. — O très doux JÉSUS, vrai Dieu et vrai homme, puisque c'est de votre main que j'ai reçu tout ce que je possède de bon dans ce vase fragile, je vous l'offre tout entier, et je consens même qu'il soit brisé, s'il est nécessaire pour votre service.

Troisièmement. Enfin, de même que toute la maison fut remplie de l'odeur du parfum que Madeleine répandit ; ainsi toute l'Église, toute une maison religieuse est singulièrement édifiée et encouragée par les exercices généreux de vertu qui s'y pratiquent. Je m'animerai donc à les pratiquer moi-même, pour devenir, comme parle l'Apôtre, *la bonne odeur de JÉSUS-*

1. S. BERN., Serm. XLII, n. 6, *in Cant.*

2. Charitas de corde puro, et conscientia bona, et fide non ficta. (*1 Tim.*, I, 5.)

CHRIST (1), et exciter par mon exemple ceux avec lesquels je vis à s'y livrer avec ferveur.

II. — *Murmures des disciples contre Marie.*

Alors l'un des disciples, Judas Iscariote, voyant ce que faisait Marie-Madeleine, se prit à dire : Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers et ne les a-t-on pas donnés aux pauvres ? Or il dit cela non qu'il s'inquiétât des pauvres, mais parce qu'il était voleur, et que, ayant la bourse commune, il portait l'argent qu'on y mettait et en dérobaît une partie. Les autres disciples en conçurent aussi de l'indignation. A quoi bon cette perte ? se disaient-ils entre eux ; et ils murmuraient hautement contre Madeleine (2).

Premièrement. J'apprendrai de cet exemple que le monde ne manquera jamais d'hommes qui jugent témérairement et censurent injustement les bonnes actions des justes. Les uns le font avec une intention mauvaise, comme Judas ; les autres, par ignorance ou par un zèle vrai, mais peu éclairé, comme les disciples qui accusent Madeleine de prodigalité et d'indiscrétion : de prodigalité, parce qu'elle emploie inutilement une huile de grande valeur à oindre les pieds et la tête de JÉSUS, qui ne saurait prendre plaisir à être arrosé d'un parfum exquis ; d'indiscrétion, parce qu'elle pouvait avec le prix de ce parfum subvenir aux besoins d'un grand nombre de pauvres. Aveugles,

1. Christi bonus odor sumus, (II Cor., II, 15.)

2. Dixit ergo unus ex discipulis ejus, Judas Iscariotes, qui erat eum traditurus : Quare hoc unguentum non venit trecentis denariis, et datum est egenis ? Dixit autem hoc, non quia de egenis pertinebat ad eum, sed quia tur erat, et loculos habens, ea quæ mittebantur, portabat. — Videntes autem discipuli, indignati sunt, dicentes : Ut quid perditio hæc ?... et fremebant in eam. (JOAN., XII, 4-6. — MATHIL., XXVI, 8. — MARC., XIV, 5.)

ils ne voient pas que leur blâme retombe sur la personne de leur divin Maître, qui permet ce qu'ils condamnent. La cause de leur erreur, c'est qu'ils ne pénètrent ni le motif qui porte cette sainte femme à rendre cet honneur à JÉSUS, ni le motif qui porte JÉSUS à l'accepter. De là vient que, par un esprit d'indévoction ou de légèreté qui ne voit que la surface des choses, ils désapprouvent Madeleine, ils murmurent, ils s'indignent contre elle. La faute que je remarque ici dans les disciples m'avertit de ne jamais juger témérairement qui que ce soit, de ne jamais interpréter en mauvaise part des actions qui peuvent être bonnes, beaucoup moins, de les critiquer malignement ; mais d'en laisser le jugement à Dieu, seul juge véritable. Autrement, je m'exposerais à me tromper et à pécher, non seulement contre le prochain, mais encore contre le Saint-Esprit, qui est peut-être l'auteur de l'action que je blâme, et qui ne manquerait point de punir cette injure. C'est pour cette raison que JÉSUS-CHRIST nous dit : *Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point et vous ne serez point condamnés* (1). En vain, pour m'excuser, essaierais-je de donner une couleur de piété aux détractations et aux jugements téméraires que je me permets ; car souvent les intentions les plus coupables se couvrent de prétextes spécieux, comme nous voyons Judas cacher le désir qu'il avait de dérober en partie le prix du parfum sous le voile de la charité envers les pauvres.

Secondement. Je remarquerai, ce qui est fort croyable, que les murmures commencèrent par Judas, et que ce

1. Nolite judicare, et non judicabimini ; nolite condemnare, et non condemnabimini. (LUC., VI, 37.)

fut son exemple qui détermina les autres disciples à murmurer avec lui. Ceci nous montre combien le mauvais exemple est pernicieux, et qu'il suffit d'un méchant homme pour entraîner dans le mal plusieurs hommes de bien. Nous avons vu que toute la maison fut remplie d'une suave odeur par l'action sainte de Marie, et voilà qu'elle est infectée tout entière par l'odeur pestilentielle qui sort de la bouche empoisonnée de Judas : voilà qu'il y met le trouble par ses murmures qui, comme un mal contagieux, gagnent les autres apôtres.

III. — *Marie justifiée par JÉSUS.*

JÉSUS, *entendant ses disciples, leur dit : Pourquoi affligez-vous cette femme ? Ce qu'elle vient de faire pour moi est une bonne œuvre ; car vous aurez toujours des pauvres au milieu de vous, et vous pourrez leur faire du bien quand vous le voudrez ; mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. En répandant ce parfum sur mon corps, elle a voulu prévenir le moment de ma sépulture. Je vous le dis en vérité, partout où cet Évangile sera prêché, c'est-à-dire, dans tout l'univers, on racontera à sa louange ce qu'elle vient de faire à mon égard* (1). — Je réfléchirai sur les vertus que Notre-Seigneur fit paraître en cette occasion.

Premièrement. En prenant la défense de Madeleine, il montre sa fidélité envers ses serviteurs. On la blâme, et elle se tait, comme elle a déjà fait en deux autres

1. Sciens autem JESUS, ait illis : Quid molesti estis huic mulieri ? opus enim bonum operata est in me ; nam semper pauperes habetis vobiscum : me autem non semper habetis. Mittens enim hæc unguentum hoc in corpus meum, ad sepeliendum me fecit... prevenit ungere corpus meum, in sepulchram. Amen dico vobis, ubicumque prædicatum fuerit Evangelium istud in universo mundo, et quod fecit hæc, narrabitur in memoriam ejus. (MATTH., XXVI, 10-13. — MARC., XIV, 6-9.)

circonstances (1). Mais c'est le propre du Seigneur de défendre l'honneur de ceux qui sont en butte aux discours injustes des hommes pour sa cause, et qui, pleins d'humilité et de confiance en la Providence, ne veulent ni s'excuser ni se justifier eux-mêmes. C'est donc la marque d'une grande prudence de se taire et de patienter en des occasions semblables. Mieux que moi, Dieu saura m'excuser et prendre en main ma cause. C'est ce qui arrive à Marie-Madeleine, dont le Sauveur fait ici l'apologie beaucoup plus efficacement qu'elle ne saurait la faire : car si elle eût entrepris de justifier elle-même sa conduite, il est douteux qu'elle eût réussi à fermer ainsi la bouche à ses accusateurs.

Secondement. A la manière dont JÉSUS corrige ses disciples, et particulièrement le traître Judas, je reconnais sa bénignité et sa douceur. Il voit tout le collège apostolique troublé ; il ne s'indigne pas, il ne se trouble pas lui-même ; mais, avec mansuétude, il détrompe ses disciples et redresse leur jugement en approuvant l'action de la sœur de Lazare. Il leur dit que c'est par un mouvement de l'Esprit de Dieu qu'elle a voulu embaumer son corps adorable encore vivant, parce qu'elle ne pourra pas le faire quand il sera mort. En effet, lorsqu'elle vint à son sépulcre avec des parfums, il était déjà ressuscité. — O Maître plein de sagesse, enseignez-moi à corriger mes frères sans aigreur, afin que je guérisse leurs maux par ma douceur, au lieu de les empirer par mon indignation (2).

Troisièmement. Enfin, Notre-Seigneur nous mani-

1. LUC., VII, 36-50, X, 38-42.

2. Fratres, et si præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos, qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis. (*Galat.*, VI, I.)

feste avec quelle charité, quelle libéralité et quelle sagesse sa providence dispose les choses de telle sorte, que tout contribue au plus grand bien de ceux qui l'aiment (1). Si personne n'eût murmuré contre Madeleine, ce qu'elle a fait ne serait pas aujourd'hui publié avec éloge dans tout l'univers. Notre charitable Sauveur en use de même à l'égard des autres justes. Jamais il ne permettrait qu'ils fussent déchirés par la calomnie, s'il ne pouvait et ne voulait la faire tourner à leur avantage. Voilà pourquoi il assure que l'action de sa servante sera publiée, comme son Évangile, par toute la terre, pour l'honneur de celle qui voulut l'honorer lui-même. Et ce qu'il a prédit s'est vérifié : car tous les fidèles reconnaissent que l'action de Madeleine fut sainte et inspirée par l'Esprit-Saint ; et ils exaltent celle qui l'a faite. — O mon Rédempteur, je veux concourir, moi aussi, à l'accomplissement de votre promesse. Oui, je me réjouis de la dévotion de Marie, et je la remercie du service et de l'honneur qu'elle vous a rendus. Mais je loue plus encore la libéralité avec laquelle vous récompensez les moindres choses que nous faisons ou que nous souffrons pour vous. Car cinq ou six disciples seulement ont blâmé cette pieuse femme, et vous suscitez des millions d'hommes qui annoncent partout ses louanges. O mon âme, ne sers jamais d'autre maître que JÉSUS-CHRIST, qui prend tant de soin d'honorer et de récompenser ceux qui le servent.

1. Scimus autem quoniam diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. (Rom., VIII, 28.)



MÉDITATION VI.

COMMENT JUDAS VENDIT SON MAITRE TRENTE DENIERS, ET COMMENT LES PRINCES DES PRÊTRES RÉSOULURENT LA MORT DE JÉSUS.

Alors Satan entra dans Judas, surnommé Iscariote, l'un des douze. Il alla trouver les princes des prêtres, et il leur dit : Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ? Ils lui promirent trente pièces d'argent. Il s'engagea aussi de son côté, et dès ce moment il ne cherchait plus qu'une occasion favorable pour le livrer entre leurs mains (1).

Voici le commencement de la Passion de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. La première injure qu'il reçoit, c'est d'être vendu par Judas à ses ennemis ; et ce fut assurément une des plus sanglantes qu'il eut à souffrir : aussi en parle-t-il en termes vivement sentis dans sa dernière cène avec ses disciples. Il faut donc examiner attentivement toutes les circonstances de cette infâme trahison, particulièrement les suivantes : Quel est celui qui est vendu, et pourquoi il permet qu'on le vende ; quel est celui qui le vend, et par quel motif il le vend ; qui incite à le vendre, pour quelle raison, et sous quel prétexte ; à qui il est vendu, en quelle occasion, et pour quelle fin ; à quel prix, et de quelle manière ; enfin, quelle fut après cet unique contrat la

1. Intravit autem Satan in Judam, qui cognominabatur Iscariotes, unum de duodecim. Et abiit ad principes sacerdotum, et ait illis : Quid vultis mihi dare et ego vobis eum tradam ? At illi constituerunt ei triginta argenteos. Et spondit. Et exinde querebat opportunitatem ut eum traderet. (MATTH., XXVI, 14-16. — MARC., XIV, 10-11. — LUC., XXII, 3-6.)

conduite de Judas et celle des princes des prêtres. La réponse à ces différentes questions pourra servir à faire comprendre l'énormité de cet attentat.

I. — *Quel est celui qui est vendu, et pourquoi il permet qu'on le vende.*

Premièrement. Celui qui est ainsi vendu, c'est JÉSUS-CHRIST, Fils du Dieu vivant, seigneur de toutes les créatures ; c'est celui qui ne saurait être estimé à sa juste valeur, parce que ses perfections sont infinies ; c'est celui qui, par un excès de sa charité immense, a voulu descendre du ciel afin de nous racheter au prix de son sang et nous mériter les biens de la grâce et de la gloire que nous avons perdus ; c'est celui qui a consacré toute sa vie à cette grande œuvre et prodigué aux hommes d'innombrables bienfaits, afin de les retirer de la servitude du démon, auquel ils s'étaient volontairement vendus (1). Voilà le souverain Seigneur, voilà le bienfaiteur universel qui est trahi et vendu comme un esclave.

Secondement. Il consent à subir cet affront pour deux raisons principales.

La première, pour expier l'injure que j'ai faite à Dieu en vendant mon âme au démon par le péché. — O Rédempteur très miséricordieux, je confesse que, comme l'impie Achab, je me suis vendu pour faire le mal à vos yeux (2). J'ai donc mérité que vous me condamnerez à être vendu comme le serviteur qui devait

1. Hæc dicit Dominus: Gratis venundati estis. (Is., LIII, 3.)

2. Ego quod venundatus sis, ut faceres malum in conspectu Domini. (III Reg., XXI, 20.)

dix mille talents à son maître (1) ; mais puisque vous avez voulu être vendu vous-même pour acquitter toutes mes dettes, remettez-les-moi par votre bonté, et ne permettez pas que j'en contracte de nouvelles.

La seconde raison, c'est pour nous donner l'exemple d'une étonnante humilité. Non content d'avoir daigné prendre par amour pour nous la forme d'esclave, il veut encore descendre jusqu'au dernier degré d'abaissement de l'esclave, je veux dire, jusqu'à être vendu à prix d'argent. — O très doux JÉSUS qui trouvez des moyens inouïs de vous humilier, afin de guérir mon orgueil par votre humilité, guérissez-le radicalement, je vous en conjure, comme vous le souhaitez vous-même, afin que je puisse imiter votre humilité, comme je le désire.

II. — *Quel est celui qui vend JÉSUS, et par quel motif il le vend.*

Premièrement. L'affront que reçoit Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST paraîtra beaucoup plus grave, si on considère quel est celui qui le vend. Je remarquerai donc que ce n'est pas un ennemi déclaré, mais un disciple ; non pas un des soixante-douze disciples qui le suivaient ordinairement et lui étaient plus attachés, mais un des douze qu'il avait honorés du nom d'apôtres, qu'il avait comblés de dons singuliers et de faveurs extraordinaires, pour qui il n'avait point de secrets, qu'il avait revêtus du pouvoir de chasser les démons et de faire des miracles.

Secondement. Le principal motif qui porta Judas à vendre son maître, c'est l'avarice. C'est par là que com-

1. Jussit eum dominus ejus venundari. (MATTH., XVIII, 25.)

mença son mal, par là qu'il s'accrut, par là qu'il arriva à son comble. Ainsi se vérifia en lui cette parole de saint Paul : *L'amour des richesses est la racine de tous les maux. Plusieurs de ceux qui les ont désirées ont perdu la foi et se sont attiré une infinité d'afflictions et de peines* (1). Judas aimait naturellement l'argent; il se plaisait à posséder quelque chose en propre, et s'étant laissé vaincre par sa passion en des choses légères, il finit par tomber dans les plus grands crimes. Chargé, comme il l'était, de garder les aumônes que l'on faisait au Sauveur, il déroba d'abord des sommes peu importantes, dont il disposait selon son gré et pour son utilité personnelle (2). Il manquait en cela, non seulement à la justice, mais encore au vœu de pauvreté, s'il est vrai que les apôtres l'eussent déjà fait; et, par des fautes qui devenaient plus graves de jour en jour, il perdit la grâce de Dieu. Lorsque Madeleine répandit un parfum de nard sur les pieds et sur la tête de JÉSUS, Judas blâma une action si louable et trouva mauvais que son maître ne s'y opposât point ; et c'est alors qu'il forma le perfide dessein de le vendre, afin de réparer la perte de ce qu'il aurait certainement dérobé, si le parfum eût été vendu trois cents deniers. De sorte qu'une passion immortifiée, l'avarice, produisit en ce faux disciple une longue suite de péchés : le larcin, la violation d'un vœu, le murmure, le scandale, la haine du meilleur des maîtres, et enfin la résolution de le vendre et de le livrer à ses ennemis. Par où nous voyons à quel excès de méchanceté peut arriver un homme qui, abandonné

1. Radix enim omnium malorum est cupiditas : quam quidam appetentes, erraverunt a fide, et inseruerunt se doloribus multis. (*1 Tim.*, vi, 10.)

2. Fur erat, et loculos habens. (*JOAN.*, XII, 6.)

de Dieu, se laisse emporter par ses passions déréglées. De l'état le plus relevé qui soit dans l'Église, Judas tombe dans le plus profond abîme de malice qui fut jamais ! C'est ce que notre divin Sauveur sentait vivement lorsqu'il dit à ses apôtres : *Ne vous ai-je pas choisis au nombre de douze ? et l'un de vous est un démon* (1) ! Ce qui signifie : Bien que je vous aie tous choisis par ma grâce, et appelés à l'apostolat ; cependant, l'un de vous est devenu par sa faute fils de Satan, et mon mortel ennemi.

Troisièmement. Le fruit que je dois recueillir des deux considérations précédentes est une crainte salutaire des jugements de Dieu. Il n'y a nulle part de sûreté parfaite, dit saint Bernard, pour celui qui est encore dans l'état d'épreuve. Il n'y en a pas eu dans le ciel, d'où Lucifer est tombé ; il n'y en a pas eu dans le paradis terrestre, d'où nos premiers parents ont été chassés ; il y en a beaucoup moins dans le monde, puisque Judas s'est perdu dans l'école même du Sauveur (2). Ce n'est pas sans doute qu'on ne doive choisir le lieu le plus sûr ; mais après l'avoir choisi, il faut éviter de se laisser aller à une fausse sécurité, et ne cesser de demander à Dieu qu'il nous soutienne de sa main. — O mon âme, bien qu'il te semble que tu sois ferme, crains, et prends garde de tomber (3). Car si tu as vu tomber un apôtre qui conversait familièrement avec JÉSUS, qui entendait ses discours, qui avait sous les yeux ses exemples, qui était témoin de ses miracles ; comment ne craindrais-tu pas, toi qui ne participes à aucun de ces avantages ?

1. Nonne ego vos duodecim elegi, et ex vobis unus diabolus est ? (JOAN., VI, 71.)

2. Serm. de diversis, XXX ; *De ligno, feno et stipulo.*

3. Itaque qui se existimat stare, videat ne cadat. (I Cor., X, 12.)

O Maître plein de compassion, soutenez de votre main puissante le plus faible de vos disciples, de peur qu'il ne m'arrive le même malheur qu'au perfide apôtre qui vous a vendu.

III. — *Quel est celui qui porte Judas à vendre JÉSUS, pour quelle raison, et sous quel prétexte.*

Premièrement. Celui qui porte le disciple infidèle à vendre son maître, c'est Satan, au témoignage des évangélistes (1). Et pour quelle raison ? D'abord, pour perdre une âme ; puis, pour assouvir en même temps sa haine contre JÉSUS-CHRIST, en procurant sa mort et en lui ravissant un disciple. Je ferai ici la réflexion suivante. La perte de Judas commença sans doute par lui-même ; il suivit sans résistance son penchant pour le mal. Toutefois, le démon y contribua grandement par ses suggestions perverses. Il soufflait et attisait sans relâche le feu de la passion dans cette âme avare ; et il s'en rendit maître facilement. Car une passion non mortifiée est un ennemi domestique qui ouvre la porte de notre cœur à Satan ; il y entre, et il nous précipite dans l'abîme de tous les crimes. Et tant que la passion règne dans un cœur, le démon y règne paisiblement, sans crainte d'être chassé. Je conclurai de là combien il est dangereux de ne pas mortifier une passion qui nous domine ; car notre ennemi s'en sert comme d'un lacet pour nous prendre et nous entraîner où il veut : ainsi le chasseur, qui tient un aigle par une de ses serres, peut aisément lui briser les ailes et lui couper la

1. Intravit autem Satan in Judam. — Cum diabolus jam misisset in cor, ut traderet eum Judas Simonis Iscariotæ. (LUC., XXII, 3. — JOAN., XIII, 2.)

tête (1). — O Sauveur très puissant, qui êtes venu sur terre afin de chasser des âmes ce *fort armé* qui y avait établi son règne ; chassez-le de la mienne, je vous en supplie, et faites-lui tellement sentir la force de votre bras, que jamais il n'ose entreprendre d'y rentrer.

Secondement. Voyons maintenant de quel prétexte se sert l'astucieux serpent pour tromper Judas, et comment il colore sa malice. Ton maître, dit-il, affirme qu'il doit mourir dans cette fête de Pâque ; les Juifs désirent sa mort, et ils font tous leurs efforts pour se défaire de lui. Puis donc que cela ne peut manquer d'arriver, et que ton maître le souhaite ardemment, tu ne lui feras pas grand tort en le vendant ; au contraire tu iras au-devant de ses vœux et tu pourvoiras à tes intérêts, en recouvrant la somme qui t'a échappé des mains. Ce raisonnement convainquit Judas : tant il est vrai qu'un esprit aveuglé par la passion croit facilement tout ce que le démon lui suggère de conforme à son dessein, encore que l'absurde le dispute à l'injuste. J'apprendrai de là à ne donner aucune créance aux pensées qui flattent ma passion ; je les regarderai comme des suggestions de l'ancien serpent, qui s'efforce de tromper les hommes, comme il trompa Ève, leur tenant un langage conforme aux désirs de leur cœur, et leur cachant perfidement le mal sous une apparence de bien.

1. Ex D. Dorotheo, *Doctrina* XI, sub finem.

IV. — *A qui, en quelle occasion JÉSUS est vendu, et pour quelle fin on l'achète ; combien cette vente est injurieuse au Sauveur, et avec quelle patience il supporte cet affront.*

Premièrement. Je considérerai à qui, en quelle occasion JÉSUS est vendu, et pour quelle fin on l'achète. Il est vendu aux princes des prêtres, aux sénateurs, aux scribes, aux pharisiens furieux contre lui, au moment où ils sont assemblés pour délibérer de quelle manière ils pourront le mettre à mort. Le traître ne le vend pas à sa Mère, qui s'empresserait de le racheter une seconde fois, comme elle le racheta dans le temple, afin de l'avoir toujours auprès d'elle et de le servir avec amour. Il ne le vend pas à ses autres disciples, ou à ses amis, qui l'achèteraient volontiers afin de lui rendre la liberté et de le choisir pour leur Seigneur. Il le vend à ses ennemis les plus acharnés, qui ne l'achètent que pour lui ôter la vie au milieu des plus horribles tourments. O cruauté diabolique de celui qui vend JÉSUS ! O fureur infernale de ceux qui l'achètent ! Puisqu'il s'agit du plus épouvantable des crimes, on comprend que Satan en soit le premier instigateur, et qu'il entre comme tiers dans ce sacrilège contrat. — O Agneau plein de douceur, vendu pour être immolé par d'infâmes et cruels bourreaux, pouvez-vous subir un plus sanglant outrage ! O Sauveur des hommes, vous êtes vendu aujourd'hui par un de vos disciples comme Joseph le fut autrefois par ses frères, mais pour une fin bien différente. Joseph fut vendu pour être préservé de la mort ; vous, vous êtes vendu pour être livré à la mort. La vie de Joseph fut le salut de toute l'Égypte.

te ; votre mort sera le salut du monde entier. Sauvez-moi, Seigneur, par votre miséricorde ; et puisque vous m'avez acheté au prix de votre sang, ne permettez pas que je me vende à vil prix, au prix du péché.

Secondement. Je considérerai quel préjudice la trahison de Judas dut porter à la réputation du Sauveur, dans l'esprit de ses ennemis, et avec quelle patience il supporta cette ignominie, lui qui voyait, bien qu'il fût absent, tout ce qui se tramait contre lui. Il est à croire que le traître, afin de voiler autant que possible la honte de sa démarche, dit dans l'assemblée des Juifs tout le mal qu'il put de son maître. Il protesta qu'il ne l'avait quitté qu'après avoir reconnu qu'il était un prévaricateur de la loi, un contempteur des traditions antiques, un homme de bonne chère et ami des festins, un efféminé et un prodigue, qui avait permis à une femme de répandre sur ses pieds et sur sa tête un parfum de la valeur de trois cents deniers, etc. Les prêtres acceptèrent ces calomnies avec un secret plaisir, sans qu'un seul se levât pour parler en faveur de JÉSUS-CHRIST. — O mon divin Maître, comment ne se rencontre-t-il personne qui ferme la bouche à votre injuste accusateur ; qui démontre votre innocence, comme vous avez justifié vous-même, il y a peu de temps, la conduite de Madeleine votre servante ? Ah ! c'est à juste titre que vous formez cette plainte par la bouche de votre prophète : *Si mon ennemi m'eût chargé de malédictions, je l'aurais souffert ; si celui qui me haïssait eût parlé de moi avec insolence et avec mépris, je me serais peut-être dérobé à ses poursuites. Mais c'est toi, Judas, qui me traites de la sorte ; toi, mon ami intime, avec qui je vivais dans une si étroite familiarité, que nous man-*

gions des mêmes mets à la même table, et que nous marchions d'un commun accord dans la maison du Seigneur (1) Grand, Seigneur, est l'affront que vous recevez ; mais plus grande la patience avec laquelle vous le supportez. Vous ressentez plus le crime dont se rend coupable celui qui vous outrage, que le dommage qui vous en revient. Cet exemple de JÉSUS est bien propre à consoler les maîtres, les prélats et les princes, lorsqu'ils sont indignement calomniés par leurs disciples, leurs ouailles, leurs sujets.

Troisièmement. Ce ne fut pas un moindre sujet de confusion pour Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, aux yeux des prêtres et du peuple, qu'il sortit de son école un disciple assez avare pour le vendre, un homme assez méchant pour parler de lui avec haine et avec mépris. Sans doute les ennemis de JÉSUS prirent de là occasion de dire : Tel disciple, tel maître. — O Maître céleste, ne permettez pas que je vous déshonore par ma conduite, ni que par ma faute, *votre nom soit blasphémé parmi les nations* (2). Faites, au contraire, que tous ceux qui font profession d'être vos disciples s'appliquent à se rendre *semblables à vous, leur unique maître* (3), et qu'ils soient *votre gloire* (4) par l'imitation de vos vertus. Ainsi soit-il.

1. Quoniam si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique. Et si is, qui oderat me, super me magna locutus fuisset, abscondissem me forsitan ab eo. Tu vero, homo unanimes... et notus meus : qui simul mecum dulces capiebas cibos : in domo Dei ambulavimus cum consensu. (*Ps.*, LIV, 13-15.)

2. Nomen enim Dei per vos blasphematur inter gentes, sicut scriptum est. (*Rom.*, II, 24. — *Is.*, LII, 5.)

3. Perfectus autem omnis erit, si sit sicut magister ejus. (*LUC.*, VI, 40.)

4. Fratres nostri, apostoli Ecclesiarum, gloria Christi. (*II Cor.*, VII, 23.)

V. — *A quel prix, et de quelle manière JÉSUS est vendu.*

Premièrement. Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST fut vendu trente deniers : c'était parmi les Juifs le prix ordinaire du sang d'un esclave (1). Cette circonstance n'est pas une des moins ignominieuses pour le Fils de Dieu. Elle montre clairement le peu d'estime que font de sa personne, et celui qui le vend, et ceux qui l'achètent. Toutefois, il y a encore quelque chose de plus humiliant dans la manière dont se fait cet odieux contrat. L'avare disciple ne désire que de l'argent ; du reste, il laisse aux acheteurs la liberté d'estimer son maître ce qu'ils voudront : *Que voulez-vous me donner ? et je vous le livrerai.* Donnez-moi ce qu'il vous plaira, et je vous le mettrai entre les mains. Eux, remarquant l'avarice de Judas, et n'ayant que de la haine et du mépris pour la personne de JÉSUS, offrent à l'instant, moins en compensation de sa mort qu'en vue de lui ôter cruellement la vie, les trente deniers que l'on avait coutume de payer pour un esclave. — O Sauveur du monde, que vous estimez les pécheurs autrement qu'ils ne vous estiment ! Ils vous vendent trente deniers, et vous les achetez au prix inestimable de votre sang. Pour le prix de cette vente, ils ne prennent conseil que de leur passion aveugle ; pour le prix de cet achat, vous vous en remettez à la volonté de votre Père céleste. O Père éternel, créateur de toutes choses, voyez à quel prix est mis votre Fils unique ! O Fils du Dieu vivant, vous pouvez dire avec bien plus de raison que le prophète : *Prix magnifique, auquel ils m'ont évalué* (2) !

1. Triginta siclos argenti domino dabit. (*Exod.*, XXI, 32.)

2. Decorum pretium, quo appretiatum sum ab eis. (*ZACH.*, XI, 13.)

Mais puisque vous avez pris la forme d'esclave, est-il surprenant que vous subissiez les humiliations d'un esclave, et que vous soyez vendu au même prix que le dernier des esclaves ? Je vous rends grâces, Seigneur, pour cette première injure que vous reçûtes dans votre Passion. Je veux, par reconnaissance, être votre esclave pour toujours : jamais je ne consentirai à me retirer de votre service.

Secondement. Par ces considérations, je tâcherai d'exciter en moi de grands sentiments de honte et de confusion, me rappelant combien de fois j'ai vendu JÉSUS-CHRIST moins de trente deniers. Pour un plaisir sensuel, pour un point d'honneur, pour un léger intérêt je l'ai livré à son ennemi, le péché, afin qu'il le crucifiât de nouveau dans mon cœur. Le prophète Zacharie dit un jour aux Juifs assemblés : *Si cela est bon à vos yeux, donnez-moi la récompense qui m'est due pour mon travail ; sinon, ne me la donnez pas ; je ne veux point forcer votre liberté. Et ils pesèrent pour sa récompense trente pièces d'argent* (1). Le Seigneur m'a souvent adressé sérieusement cette juste demande, et la réponse que je lui ai faite par mes œuvres, a été de le vendre à si bas prix, qu'il n'a pu retenir cette plainte : *Le beau prix auquel tu m'évalues !* O mon âme, comment ne te sens-tu pas pénétrée de confusion à ce reproche de ton Rédempteur ? — O mon Sauveur, depuis longtemps, je vous l'avoue, j'ai mérité d'être privé de votre protection et de la vie même, puisque j'en ai si mal profité. Pardonnez-moi, Seigneur, mes

1. Si bonum est in oculis vestris, afferte mercedem meam ; et si non, quiescite. Et appenderunt mercedem meam triginta argenteos. Et dixit Dominus ad me : Projice illud ad statuarium, decorum pretium quo appreciatus sum ab eis. (ZACH., XI, 12, 13.)

offenses passées, et apprenez-moi à vous estimer autant que vous méritez de l'être, afin que vous puissiez me dire sans ironie : *Le beau prix auquel tu m'évalues !*

VI. — *Conduite de Judas et des princes des prêtres après la vente de JÉSUS.*

Premièrement. Judas, étant convenu avec les princes des prêtres du prix de sa trahison, leur assure qu'il fera tout ce qu'il a promis. Dans l'impatience où il est de toucher son argent, il ne cherche plus que l'occasion d'exécuter son perfide dessein. Il retourne donc dans la compagnie des apôtres, auprès de JÉSUS, dissimulant sa malice : car, ayant perdu le don de la foi, il s'imagine que son maître n'a aucune connaissance de ses secrètes menées. JÉSUS-CHRIST le reçoit avec autant de bonté que s'il ignorait tout ce qui vient de se passer. Il ne lui adresse aucune parole blessante, il ne lui fait aucune réprimande, il ne lui reproche point en présence des autres sa trahison : exemple admirable de la manière dont nous devons aimer nos ennemis. Peut-être même lui dit-il : Mon ami, soyez le bienvenu. Où avez-vous été ? Qu'avez-vous fait ? Judas répond à ces questions par des mensonges, et JÉSUS se tait. — O pasteur, la douceur même, ô père très charitable, quels sont les sentiments de votre cœur, quand vous voyez entrer au milieu de votre troupeau ce loup recouvert de la peau d'une brebis, pour dévorer son propre pasteur ? Il use de dissimulation, de peur d'être reconnu ; et vous qui le connaissez, vous évitez de le laisser paraître. Il vient de décider votre mort, et vous le recevez avec autant d'affection que s'il venait de vous sauver la vie. O cha-

rité immense, ô mansuétude infinie ! Rendez-moi, Seigneur, doux comme un agneau, afin que je sois prêt à tout souffrir pour votre service, lorsque je serai en butte aux attaques des loups.

Secondement. Les princes des prêtres demeurent également fort contents. Ils avaient résolu de ne point faire mourir JÉSUS le jour de Pâque, de peur d'exciter quelque tumulte parmi le peuple ; mais ne voulant pas manquer une si belle occasion, ils changent aussitôt d'avis, et se déterminent à le mettre à mort le jour même où il leur sera livré par le traître, sans s'inquiéter des dispositions de la foule. En cela, on peut remarquer, d'un côté, l'étrange fureur des ennemis de JÉSUS-CHRIST et l'envie démesurée qu'ils ont de le perdre ; de l'autre, la sage conduite de la Providence qui fait servir les passions des hommes à l'accomplissement de ses desseins, car le Seigneur avait marqué que son Fils mourrait en cette fête, afin que le véritable agneau de Dieu fût immolé en même temps que l'agneau figuratif. — O très innocent Agneau, c'est avec raison que vous êtes appelé l'agneau pascal, puisque vous regardez comme un jour de fête, comme un jour de Pâque, celui où vous êtes immolé pour nous délivrer de la mort, celui où vous mourez pour nous donner la vie. Vos ennemis montrent un empressement incroyable à vous crucifier ; mais vous êtes encore plus impatient de répandre votre sang pour les sauver. Bénie soit votre charité immense, ô mon JÉSUS ! Je vous en conjure, embrasez mon cœur du feu qui consume le vôtre, et faites que j'estime comme des jours de fête ceux où il me sera donné de souffrir pour votre amour. Ainsi soit-il.

Troisièmement. De tout ce qui est dit dans cette méditation, je conclurai que JÉSUS-CHRIST souffrit Judas si longtemps dans sa compagnie, et attendit avec tant de longanimité qu'il vint à résipiscence, pour deux raisons principales.

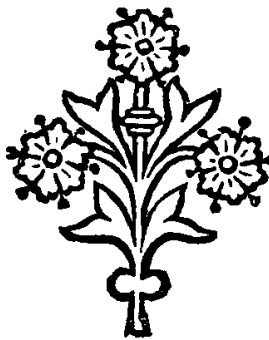
La première fut pour nous faire comprendre que, dans toutes les sociétés religieuses, même les plus régulières et les plus saintes, il peut se rencontrer des méchants, sans aucune faute de la part des supérieurs, puisqu'il s'est trouvé un traître parmi les apôtres, que JÉSUS avait choisis et formés lui-même. Quelque genre de vie que vous embrassiez, dit saint Augustin, préparez-vous à supporter des hommes entachés d'hypocrisie. Si vous ne comprenez pas la nécessité de cet avis, si vous négligez de le suivre, vous trouverez ce que vous n'attendiez pas, et vous manquerez de persévérance dans votre vocation, ou du moins vous n'y vivrez pas en repos (1).

La seconde raison fut pour avoir l'occasion d'exercer, en qualité de notre modèle, des actes héroïques de douceur, de patience, de charité et de plusieurs autres vertus qu'on ne peut pratiquer qu'avec des ennemis. Ce fut en particulier pour enseigner aux supérieurs et aux prélats comment ils doivent supporter les inférieurs désobéissants et indociles, comment ils doivent les aider à se corriger, bien que ceux-ci leur donnent de nombreuses occasions de souffrir : car, ainsi que le fait remarquer saint Bernard, si les sujets rebelles rendent la charge du gouvernement

1. Ad quamcunque professionem te converteris, para te pati fictos : alioquin si te non paraveris, invenies quod non sperabas, et deficies aut perturbaberis. (*In Psalm., XXXVI, Serm. I, n. 2.*)

plus pesante, ils la rendent aussi plus méritoire ; et plus un supérieur aura de peine, plus abondante sera sa récompense (1).

1. In quantum gravaris, in tantum lucraris. (*Epist.*, LXXIII.)



MÉDITATION VII.

DE LA DERNIÈRE CÈNE, DANS LAQUELLE JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR MANGEA L'AGNEAU PASCAL AVEC SES APOTRES, ET COMMENT AUPARAVANT IL PRIT CONGÉ DE SA TRÈS SAINTE MÈRE.

—— I. — *Les préparatifs de la dernière cène.* ——

Le premier jour des Azymes, jour dans lequel il fallait immoler la pâque, et qui était un jeudi cette année-là, JÉSUS envoya dès le matin deux de ses disciples, Pierre et Jean, de Béthanie à Jérusalem, et leur dit : Quand vous entrerez dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau ; suivez-le dans la maison où il entrera, et dites au maître de la maison : Le Maître vous envoie dire : Mon temps est proche ; je fais la pâque chez vous avec mes disciples. Et il vous montrera une grande salle toute préparée ; disposez-y ce qui est nécessaire (1).

Premièrement. Je considérerai avec quelle exactitude Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST observait tous les points de la loi. Il ne craint pas d'aller à Jérusalem, bien qu'il sache avec certitude qu'il y sera arrêté, crucifié et qu'il lui en coûtera la vie : il se montre obéissant jusqu'à la mort. De plus, comme c'est le propre

1. Prima autem die Azymorum, in qua necesse erat occidi pascha, mittit duos ex discipulis suis Petrum et Joannem, dicens...: Ecce introeuntibus vobis in civitatem, occurret vobis homo quidam amphoram aque portans ; sequimini eum in domum in quam intrat. Et dicetis patrifamilias domus : Tempus meum prope est : apud te facio pascha cum discipulis meis. Et ipse demonstrabit vobis cœnaculum grande, stratum ; et illic parate nobis. (MATTH., XXVI, 17. — LUC., XXII, 7. — MARC., XIV, 13. — LUC., XXII, 8-11. — MATTH., XXVI, 18. — MARC., XIV, 15.)

de l'obéissance parfaite de disposer à temps toutes choses pour accomplir les ordres des supérieurs ; ainsi le Sauveur prévoit tout et pourvoit à tout en cette circonstance. Sa conduite est pour nous un exemple d'obéissance, de diligence, de prévoyance ; mais elle est en même temps une condamnation de mes désobéissances, de mes manques de soin, de mes négligences dans l'observation de sa sainte loi, même en ce qui ne me coûterait que peu d'efforts. — Souviens-toi donc, ô mon âme, de l'avertissement du Sage : *Pense de bonne heure à ce que tu dois faire, laboure avec soin ton champ, et bâtis ensuite ta maison* (1). Ce champ, c'est ton âme qu'il faut cultiver par la mortification ; cette maison, c'est celle de ta conscience, qui doit avoir pour fondements les vertus solides. Prépare-toi donc sérieusement à la pratique de la mortification et à l'exercice des vertus.

Secondement. Je considérerai comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST choisit ses deux plus aimés apôtres, les plus signalés par leur foi, leur amour, leur obéissance, Pierre et Jean. Ce sont eux qui doivent retenir une maison dans Jérusalem, prévenir le maître du logis et l'aider, par leur industrie et leur diligence, à préparer tout ce qui est nécessaire pour le sacrifice de l'agneau pascal. Il veut nous enseigner par ce choix que nous ne devons jamais sacrifier, ni manger l'Agneau très pur de la loi nouvelle, qui se donne à nous dans le très saint Sacrement de l'autel, sans avoir préparé nos âmes, avec tout le soin possible, à le recevoir. Or, cette préparation est l'œuvre de la foi, représentée

1. Præpara foris opus tuum, et diligenter everce agrum tuum : ut postea ædifices domum tuam. (*Prov.*, XXIV, 27.)

par saint Pierre, et de la charité, figurée par saint Jean, deux vertus toutes de feu, et toujours accompagnées d'une obéissance parfaite. — O Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde ; il est juste qu'avant de manger votre corps, je prépare mon âme avec la diligence dont je suis capable, et que je n'épargne rien pour purifier et orner le lieu où vous devez être spirituellement immolé. Envoyez, Seigneur, du haut du ciel, à ma pauvre âme, la vivacité de la foi, la ferveur de la charité, avec la promptitude de l'obéissance, afin de la dilater et de l'embellir de tous les ornements nécessaires pour participer à ce céleste banquet : car, si vous ne m'aidez vous-même, jamais je ne pourrai me préparer comme je le dois.

Troisièmement. Je méditerai les paroles courtes et touchantes du message que le Sauveur envoie au maître de la maison. *Le maître dit : Mon temps est proche ; je viens célébrer chez vous la pâque avec mes disciples.* Ces paroles furent si efficaces, que cet homme, à l'heure même, touché de l'esprit de Dieu, offrit le plus bel appartement de sa maison, afin que le Seigneur y fît la Pâque ; mettant à sa disposition et à son service tout ce qu'il avait. — O Maître souverain, ó mon Rédempteur, dont la parole est si puissante, qu'elle opère à l'instant ce qu'elle signifie, dites à mon âme : *Mon temps est arrivé. Je viens célébrer la pâque dans ta maison avec mes disciples.* O moment heureux, dans lequel mon Sauveur veut m'appliquer le fruit de sa Passion, et entrer dans mon âme, pour y célébrer la pâque, figure du passage des choses terrestres à celles du ciel ! Venez, Maître plein de douceur ; venez avec la douce compagnie de vos vertus faire dans mon âme

le céleste banquet de la pâque. Non content de vous offrir la meilleure chambre de ma maison, je vous offre ma maison tout entière: elle est à vous; et je voudrais qu'elle fût plus digne de vous, afin qu'il vous plût d'y demeurer toujours.

II. — *Les adieux de JÉSUS à sa sainte Mère.*

Premièrement. Je considérerai comment JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, avant de partir de Béthanie, voulut prendre congé de sa très sainte Mère, et lui déclarer que l'heure de sa Passion et de sa mort était enfin venue; cette heure qu'il désirait depuis tant d'années pour consommer l'œuvre de la Rédemption du monde, dont son Père éternel l'avait chargé. Afin de la préparer aux principaux événements qui allaient s'accomplir en lui, il est à croire qu'il les lui raconta avec détails, et que, d'un accent ému, mais ferme, il lui dit: « Je vais à Jérusalem sacrifier et manger l'agneau pascal; j'instituerai ensuite le sacrifice et le sacrement dont cet agneau est la figure. Après cela je serai saisi comme un voleur par mes ennemis, dans le jardin de Gethsémani. De là, ils me conduiront les mains liées, au milieu des cris, à la maison de Caïphe, où je passerai la nuit entière, livré à toute sorte d'outrages et de tourments. Dès le matin, ils m'emmèneront au tribunal de Pilate, par ordre duquel je serai cruellement flagellé, puis couronné d'épines, moqué et condamné à la mort de la croix. Chargé de ma croix, je sortirai du prétoire et j'irai au Calvaire, où je serai crucifié entre deux voleurs; et, au bout de trois heures, j'expirerai. Tout ceci est ordonné par mon Père éternel, et est expédient pour le salut des hommes. Je le souffri-

rai donc très volontiers ; car il suffit que mon Père le veuille, pour que je l'accepte : tous ceux qui aiment mon Père se conforment à sa sainte volonté. »

Ces paroles, et autres semblables, navrèrent de douleur l'âme bénie de la Mère de JÉSUS, et étaient autant de glaives qui transperçaient son cœur. Mais, levant les yeux au ciel, elle s'adressa au Père éternel et lui dit : « Père saint, que votre Fils, qui est aussi le mien, ne boive pas le calice amer de sa Passion ; toutefois que votre volonté se fasse, et non la mienne. » Puis, se tournant vers JÉSUS, elle lui dit : « Mon fils, puisque votre volonté est de boire ce calice, permettez du moins que je le boive avec vous jusqu'à la dernière goutte, me trouvant présente à tous vos travaux : cependant, qu'il en soit, non comme je veux, mais comme vous voulez. » C'est ainsi que la Vierge ressentit, dans cette occasion, la plus profonde douleur, avec une résignation parfaite à la divine volonté.

Secondement. On peut aussi méditer pieusement que JÉSUS-CHRIST, connaissant la foi et le courage de sa Mère, lui recommanda de recueillir, durant sa courte absence, le troupeau dispersé de ses apôtres et de ses disciples, de les confirmer dans la foi à sa résurrection, de les fortifier et de les consoler. Et il est probable que, dans ce dessein, il lui suggéra quelques-uns des nombreux motifs qu'il développa ce soir-là même à ses disciples dans le discours après la cène. — O Vierge sainte, combien ce jour est amer pour vous ! Tandis que votre Fils vous fait l'énumération de ses souffrances, vous buvez d'un seul trait tout le calice de sa Passion. C'est à présent que le glaive de douleur, dont vous parla prophétiquement Siméon, commence à

transpercer votre âme. Mais, si la pointe de ce fer est bien aiguë aujourd'hui, préparez votre cœur ; demain elle le sera encore davantage. Oh ! qui pourrait vous accompagner sur le Calvaire, boire une goutte de ce calice, toucher la pointe de ce glaive ! Reine du ciel, obtenez-moi cette grâce. Faites que je médite de telle sorte vos souffrances et celles de votre Fils, que je mérite de les partager. Ainsi soit-il.

III. — *Le voyage de Béthanie à Jérusalem ; les paroles du Sauveur avant la cène.*

Dans l'après-midi du jeudi, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST partit de Béthanie avec ses apôtres. Il arriva vers le soir à Jérusalem et se rendit droit à la maison où on l'attendait. *Il se mit à table, et les douze apôtres avec lui, et il leur dit : J'ai désiré avec ardeur de manger cette pâque, c'est-à-dire cet agneau pascal, avec vous, avant de souffrir* (1).

Premièrement. Je considérerai les divers sentiments peints sur le visage de ceux qui vont de Béthanie à Jérusalem. JÉSUS marche content, parce qu'il va souffrir. Judas est joyeux, parce que le temps et l'occasion s'approchent de livrer celui qu'il a vendu, et de recevoir le prix de sa trahison. Les apôtres sont dans la tristesse; car ils redoutent la mort pour leur Maître, se rappelant les paroles qu'il leur a dites la veille : *Vous savez que la Pâque se fera dans deux jours, et que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié* (2). — O

1, Et cum facta esset hora, discubuit, et duodecim apostoli cum eo, et ait illis : Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum, antequam patiar. (LUC., XXII, 14, 15.)

2. Scitis quia post biduum pascha fiet, et filius hominis tradetur ut crucifigatur. (MATTH., XXVI, 2.)

Fils de l'homme, vrai Dieu et vrai homme, comment souffrez-vous en votre compagnie celui qui doit vous livrer à vos ennemis? Considérez qu'il va jeter l'épouvante dans votre troupeau ; et, puisqu'il vous en a coûté tant de peine pour le réunir, chassez le loup qui va le disperser. — O quelles touchantes paroles le Seigneur adressait à ses disciples, et pour modérer la tristesse de leur cœur et pour alléger la fatigue du chemin! Heureux celui qui marche avec JÉSUS, non comme Judas, avec dissimulation ; mais avec sincérité, comme les autres apôtres ; parce qu'il trouvera, dans la douceur de sa compagnie, un soulagement à sa tristesse !

Secondement. Je considérerai la bonté et la charité cordiale de JÉSUS. Il nous la montre par ces tendres paroles : *J'ai souhaité vivement de manger cet agneau avec vous.* Comme s'il disait: Il y a longtemps que j'attends ce jour pour vous donner des preuves certaines de l'amour que je vous porte, en mangeant avec vous, non seulement cet agneau légal, mais un autre agneau d'un plus grand prix, duquel je vous ferai don avant de mourir. — O Maître plein de bonté et de douceur, qui, la veille même de votre douloureuse Passion, dites à vos disciples : J'ai désiré ardemment de m'asseoir avec vous à cette table avant de souffrir ; comment répondrai-je à l'ardeur de vos désirs, sinon par des désirs généreux de vous servir ? Et si vous souhaitez, Seigneur de célébrer cette dernière pâque avec moi, il est bien juste que je souhaite grandement de la célébrer avec vous. O Roi du ciel, qui frappez à la porte de nos cœurs avec de très vifs désirs que nous vous ouvrons, afin que vous puissiez y entrer et manger avec nous, venez en ma maison ; la porte en est ouverte, et je ne

désire rien tant que de vous y recevoir et de participer à votre banquet.

IV. — *La manière dont Notre-Seigneur mangea l'agneau pascal.*

Premièrement. Ici, je dois considérer la manière dont Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST mangea l'agneau pascal ; avec quelle exactitude il observa toutes les cérémonies légales ; comme il méditait chacune de leurs significations et en avait le cœur pénétré profondément.

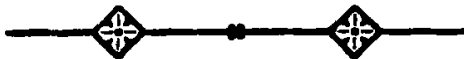
Ainsi, en regardant l'agneau sur la table, mort, dépouillé et rôti, il se représenta comment il devait être lui-même déchiré à coups de fouets, étendu sur le bois de la croix, consumé par l'ardeur des tourments, mort enfin, après avoir répandu tout son sang. En considérant que l'on dépeçait la victime sans lui briser les os, il pensa que bientôt tous ses membres seraient disloqués, sans toutefois qu'on lui rompît les jambes comme aux voleurs. En voyant avec quelle hâte on mangeait l'agneau (1), il s'imagina la fougue avec laquelle ses ennemis allaient décharger sur lui leur fureur et le faire mourir dans les supplices. En goûtant l'amertume des laitues sauvages, il songea au fiel et au vinaigre qu'on lui présenterait pour apaiser sa soif. Enfin, le bâton qu'il avait à la main lui rappela le bois de la croix qu'il devait bientôt embrasser, et sur lequel il serait cloué. — O doux JÉSUS ! que la représentation de vos souffrances prochaines fut un assaisonnement amer à votre nourriture pendant ce repas ! C'est avec cet assaisonnement que je veux toujours prendre la mienne, me sou-

1. Comeditis festinanter. (*Exod.*, XII, 11.)

venant des tourments que vous avez soufferts pour moi et du fiel et du vinaigre que vous avez goûtés pour moi.

Secondement. La cène légale achevée, JÉSUS-CHRIST rendit grâces à son Père éternel d'avoir mis fin aux ombres de l'ancienne loi. Il s'offrit généreusement à la divine Majesté, afin que tout ce qui était figuré par cette cène mystérieuse s'accomplît et se réalisât en sa personne. Mon Père, dit-il, je sais que les holocaustes et les sacrifices anciens ne vous ont pas été parfaitement agréables. C'est pour cela que vous m'avez formé un corps propre à la souffrance et que vous m'avez envoyé dans le monde. L'heure de l'immolation est venue: ce que vous avez ordonné, je le veux ; me voici prêt à accomplir entièrement votre volonté (1). — O Fils unique de Dieu, je vous rends grâces de cette nouvelle offrande que vous faites de vous-même à votre Père. Moi aussi, je m'offre à faire votre volonté: commandez ce que vous voudrez; mais accordez-moi le secours de votre grâce pour accomplir ce que vous me commanderez.

1. Hostiam et oblationem noluisti; corpus autem aptasti mihi. Holocaustomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi: Ecce venio: in capite libri scriptum est de me: ut faciam, Deus, voluntatem tuam. Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei. (*Hebr.*, X, 5-7. — *Ps.*, XXXIX, 7-9.)



MÉDITATION VIII.

DU LAVEMENT DES PIEDS.

I. — *L'amour de Notre-Seigneur envers les siens.*

JÉSUS sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans ce monde, il les aima jusqu'à la fin (1).

Dans ces paroles, qui sont comme une préface ou une introduction aux mystères suivants, nous pouvons découvrir les propriétés de l'amour du Fils de Dieu pour ses disciples, et pour tous ceux qui devaient exister jusqu'à la fin du monde. Afin de mieux comprendre notre sujet, il faut savoir que ce Dieu-Homme avait alors trois familles de personnes qui étaient à lui : celle des Anges, dans le ciel ; celle des âmes justes, dans les limbes ; celle de ses Disciples, sur la terre. Cette dernière famille était mêlée à beaucoup d'étrangers qui n'étaient pas à JÉSUS-CHRIST, parce qu'ils étaient mauvais ; et ceux mêmes qui étaient à lui ne se trouvaient pas exempts de fautes et d'imperfections. Il les aimait néanmoins d'un amour tendre et paternel, parce qu'ils étaient siens, c'est-à-dire ses enfants, ses amis et ses fidèles serviteurs. Or voici les propriétés de l'amour de JÉSUS.

La première propriété de l'amour du Sauveur, c'est qu'il aima ses disciples comme son propre bien, ou plutôt comme lui-même. En effet, à la veille de mourir, il oublie ses souffrances et il s'oublie lui-même, pour

1. Sciens JESUS quia venit hora ut transeat ex hoc mundo ad Patrem : cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. (JOAN., XIII, 1.)

s'occuper tout entier à leur donner un délicieux festin. Bientôt il perdra la vie pour les sauver de la mort ; il se chargera de leurs péchés et de leurs misères ; il paiera de son sang toutes leurs dettes qu'il regardera comme siennes (1). — O JÉSUS, les délices de mon âme ! puisque vous m'aimez comme chose qui est à vous, je dis que je veux vous aimer comme chose qui est à moi. Car, comme je suis vôtre, ainsi êtes-vous mien. Moi, je suis votre créature, votre serviteur, votre enfant : vous, vous êtes mon Créateur, mon Rédempteur, mon Seigneur et mon Père. Je veux donc vous aimer, non comme moi-même, mais plus que moi-même, mais plus que toutes les créatures présentes et à venir, puisque vous êtes plus digne qu'elles de tout mon amour.

La seconde propriété de l'amour de JÉSUS, c'est qu'il aima les siens d'un amour constant, *jusqu'à la fin*. Car il les aima tant qu'il vécut en ce monde, jusqu'à la fin de sa vie ; et il les aima tant qu'ils vécurent eux-mêmes en ce monde, jusqu'à la fin de leur vie ; et il aimera ainsi tous les siens, jusqu'à la fin du monde. — O amour constant de JÉSUS ! O feu que les eaux et les torrents des tribulations n'ont pu éteindre (2) ! Combien de fois ai-je voulu, autant qu'il était en moi, l'étouffer par mes péchés ! Mais votre bonté, Seigneur, l'a toujours emporté sur ma malice. Vous faisiez du bien à celui qui vous servait mal ; vous amassiez de nouveaux charbons sur la tête de celui qui multipliait

1. Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra : disciplina pacis nostræ super eum, et livore ejus sanati sumus. (Is., LIII, 5.)

2. Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illam. (*Cant.*, VIII, 7.)

ses offenses (1). Ne cessez pas, ô mon Sauveur, de m'aimer jusqu'à la fin, pour que je vous aime sans fin. Ainsi soit-il.

La troisième propriété de l'amour de JÉSUS-CHRIST c'est qu'il fut excessif et sans mesure, et qu'il atteignit le terme où l'amour peut arriver. Il fit et souffrit pour nous le plus qu'il pouvait convenablement faire et souffrir ; et néanmoins il était prêt à faire et à souffrir encore infiniment davantage, si cela eût été nécessaire pour notre salut. — O JÉSUS, mon bien-aimé ! je désire aussi vous aimer, ainsi que le commande le précepte de l'amour, de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon esprit, de toutes mes forces (2), sans mesure, arrivant, si je le pouvais, au dernier point où peut parvenir l'amour d'une créature envers son Créateur. Je voudrais vous aimer plus que ne vous aiment les anges et les séraphins ; et, si j'étais capable d'un amour infini, je voudrais vous aimer de tout cet amour, sans me laisser jamais. Du moins, je souhaite, avec le secours de votre grâce, de croître toujours en amour, jusqu'à vous aimer autant que vous voulez que je vous aime, puisque vous méritez d'être aimé sans bornes et sans mesure.

La dernière propriété de l'amour du Fils de Dieu envers les hommes, c'est qu'il les aima en vue de leur fin dernière, qui consiste à l'aimer et à le servir dans cette vie mortelle, et à le posséder dans la vie éternelle. Il ne les aima donc pas pour leur procurer des richesses, des honneurs, des biens temporels ; car ces biens n'étaient pas leur fin. Mais il les aima pour leur fournir

1. Prunas enim congregabis super caput ejus. (*Prov.*, xxv, 22.)

2. Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, ex tota anima tua, et ex tota fortitudine tua. (*Deut.*, vi, 5.)

tous les moyens surnaturels qui leur étaient nécessaires, afin de parvenir à la béatitude éternelle ; il les aimait pour lui-même, qui est le principe et la fin de toutes choses, pour se les unir en union d'amour, et pour qu'ils se reposassent en lui seul, comme en leur dernière fin. — Puissé-je, ô mon Sauveur, vous aimer pour la fin en vue de laquelle vous m'avez aimé ! Non, Seigneur, je ne vous aime pas afin que vous me donniez des biens temporels ; mais je vous aime parce que vous m'aimez, et pour que vous me donniez les biens spirituels qui m'aident à croître en votre amour, et à m'unir sans fin à vous, qui êtes ma dernière fin et ma souveraine béatitude. Ainsi soit-il.

NOTA : *Dans toutes les Méditations suivantes, je dois m'exercer à faire des actes d'amour qui aient les propriétés ci-dessus indiquées.*

II. — *L'humilité de JÉSUS.*

Après le souper, ou la manducation de l'agneau pascal, le démon ayant déjà mis dans le cœur de Judas Iscariote le dessein de livrer son Maître, ce divin Sauveur, qui savait que son Père lui avait mis toutes choses entre les mains, et qu'il était sorti de Dieu, et qu'il retournait à Dieu, se leva de table et quitta ses vêtements, et, ayant pris un linge, le mit autour de lui. Puis versant de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples, et à les essuyer avec le linge dont il était ceint (1).

1. Et cœna facta, cum diabolus jam misisset in cor, ut traderet eum Judas Simonis Iscariote : sciens quia omnia dedit ei Pater in manus, et quia a Deo exivit, et ad Deum vadit : surgit a cœna, et ponit vestimenta sua : et cum accepisset linteam, præcinxit se. Deinde mittit aquam in pelvim, et cœpit lavare pedes discipulorum, et extergere linteo quo erat præcinctus. (JOAN., XIII, 2-5.)

Sur ce passage, je dois considérer la dignité de celui qui lave les pieds ; la manière dont il le fait par lui-même ; et le mystère de l'Incarnation et de la Passion que cette action représente.

Premièrement. A l'exemple de l'Évangéliste, je m'arrêterai à considérer l'excellence de la personne qui s'abaisse à une œuvre aussi abjecte que celle de laver les pieds de ses disciples. Car l'abaissement est d'autant plus grand, que celui qui s'humilie est plus élevé ; et l'humilité est plus héroïque, lorsqu'elle se rencontre dans une personne d'un plus grand mérite et d'une plus haute dignité. Je considérerai donc Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et comme Dieu, et comme homme. Comme Dieu, il est au ciel environné d'une multitude innombrable d'anges qui sont prosternés à ses pieds et l'adorent ; comme homme, il est dans le cénacle, entouré de quelques pauvres pécheurs, prosterné à leurs pieds pour les laver. Comme Dieu, *il est revêtu de beauté, il est ceint de force* (1), créant toutes choses de ses mains ; comme homme, il est dépouillé de ses vêtements, ceint d'un linge, et de ses mains il lave les pieds à ses créatures.

Je méditerai en particulier, comme le fait remarquer saint Jean, que le Seigneur qui s'humilie à ce point est infiniment sage ; qu'il n'ignore rien ; ni l'excellence de sa personne, ni la perversité du disciple qui l'a vendu, ni la bassesse et la lâcheté des autres qui sont devant lui. Il est de même infiniment puissant : puisque *le Père éternel lui a remis toutes choses et tout pouvoir entre les mains*, lui communiquant sa toute-puissance, en

1. Dominus regnavit, decorem indutus est : indutus est Dominus fortitudinem, et præcinxit se. (Ps., XCII, 1.)

tant que Dieu, par la génération éternelle ; et en tant qu'homme, par l'union hypostatique au Verbe. Il est encore, par nature, fils de Dieu, qui l'a engendré de toute éternité ; il est venu sur la terre pour sauver le monde ; et, après sa mort, il retournera au ciel, où il s'assiéra sur le trône et à la droite de son Père. Il sait tout cela, et il veut s'humilier de la manière que je vois. Si donc il s'abaisse, ce n'est pas par ignorance de ce qu'il est, ni par contrainte de la part d'autrui, ni par bassesse d'origine, ni par des intentions ou pour des fins indignes de sa grandeur : c'est uniquement parce qu'il veut s'humilier, et prendre par amour pour nous la forme d'esclave, accomplissant très parfaitement ce conseil du Sage : *Plus vous êtes grand, plus humiliez-vous en toutes choses* (1). — O humilité infinie qui brillez dans une personne d'une dignité infinie ; que vous confondez puissamment l'orgueil de mon infinie bassesse ! Si JÉSUS, qui est infiniment sage et infiniment puissant, veut s'humilier de la sorte ; comment moi, qui ne suis qu'ignorance et que faiblesse, oserai-je m'enorgueillir ? Si le Fils de Dieu, *qui est venu de Dieu et qui retourne à Dieu*, s'abaisse jusqu'à prendre la forme de serviteur ; comment moi, enfant de colère, esclave du démon, moi qui suis sorti de la poussière, ai-je la prétention de m'élever et de vouloir être servi comme maître ? O JÉSUS humble ! délivrez-moi de cet esprit d'orgueil, établissez-moi dans une humilité profonde, puisque j'ai tant de raison pour être humble.

Secondement. Je considérerai combien l'humilité de ce Seigneur si grand est charitable et diligente. Pour montrer aux siens l'amour qu'il leur porte, il fait tout

1. Quanto magnus es, humilia te in omnibus. (*Eccli.*, III, 20.)

par lui-même, sans être aidé de personne. C'est lui-même qui ôte ses vêtements et se ceint d'un linge ; c'est lui qui verse de l'eau dans un bassin, qui porte ce bassin près de ses disciples, qui, prosterné à terre, leur lave, non les mains, mais les pieds couverts de poussière et de boue ; c'est lui encore qui les essuie affectueusement avec le linge dont il est ceint ; et il prend goût et plaisir à faire tout cela de ses mains, pour m'enseigner à exercer les œuvres d'humilité avec charité, par moi-même ; pour m'apprendre à préférer l'exécution au commandement, et à faire les actions humbles sans mélange de vanité. — O mon divin Maître ! vous ne proférez aucune parole, mais vous dites bien haut à mon âme : *Apprends de moi, que je suis doux et humble de cœur.* Communiquez-moi cette humilité pleine de charité, afin que je trouve grâce à vos yeux, qui se reposent toujours avec complaisance sur les doux et humbles de cœur.

Troisièmement. Mais si l'humilité qui paraît dans cette action extérieure est grande ; beaucoup plus grande est l'humilité et la charité qu'elle représente, et que le Fils de Dieu pratiqua envers nous tous, lorsqu'il s'anéantit pour l'amour de nous dans le mystère de l'Incarnation et de la Passion. Dans l'Incarnation, il se dépouilla véritablement des vêtements de sa gloire et de sa grandeur, pour se revêtir d'une chair mortelle et passible, réservée aux plus cruels tourments. Sur le Calvaire, il consentit qu'on lui ôtât en effet ses habits, malgré la confusion qu'il devait en éprouver. Là, au lieu d'eau, il versa tout son sang ; et ce sang précieux est demeuré dans les sacrements qu'il institua pour nous laver de nos fautes. Là, afin de

nous purifier nous-mêmes, il voulut que le voile très pur de sa divinité, je veux dire son humanité sainte, parût sali et souillé. — O Dieu éternel ! comment pourrai-je reconnaître tout ce que vous avez fait pour moi ? Je désire me dépouiller de toute grandeur humaine, m'armer des rigueurs de la pénitence, répandre mon sang pour votre amour, en prenant sur moi les peines que vous avez souffertes pour expier mes offenses : après cela je confesserai que je suis un serviteur inutile, puisque je ne fais rien, en comparaison de ce que mon Seigneur a fait.

III. — JÉSUS aux pieds de saint Pierre.

Je considérerai, sur ce point, ce qui se passa entre JÉSUS-CHRIST et saint Pierre, lorsque le Maître voulut laver les pieds à son disciple ; et je réfléchirai sur les paroles échangées de part et d'autre en cette circonstance.

Premièrement. Pierre, hors de lui-même, à la vue de l'humilité de son divin Maître, lui dit : *Seigneur, vous, me laver les pieds* (1) ! Ces paroles nous montrent l'idée que Pierre avait, et de la grandeur de JÉSUS-CHRIST, et de sa propre bassesse, et de l'abjection de l'œuvre à laquelle s'abaissait le Sauveur. Considérant donc intérieurement ces choses par une foi vive, il laisse échapper ce cri d'admiration et d'étonnement : *Seigneur, vous, me laver les pieds !* Vous, Dieu infini, Créateur du ciel et de la terre, Seigneur des anges et des séraphins ; vous, de ces mains qui rendent la vue aux aveugles, la santé aux malades, la vie aux morts, vous voulez me laver, non la tête, non les mains, mais

1. Domine, tu mihi lavas pedes? (JOAN., XIII, 6.)

ces pieds misérables et immondes, à moi votre créature, votre esclave, pécheur vil et abominable! Ah! Seigneur, ce serait à moi de vous servir et de vous laver les pieds, si je n'en étais pas indigne; et c'est vous qui voulez me les laver à moi-même! L'exemple de saint Pierre doit m'apprendre à concevoir une très haute idée de JÉSUS-CHRIST et une très basse idée de moi-même; et la considération de ce qu'a daigné faire un Dieu si élevé pour un homme si humble, exciter en moi des sentiments d'admiration et d'action de grâces, accompagnés de nombreux désirs de l'imiter.

Secondement. Les paroles de saint Pierre sont l'expression de la ferveur un peu excessive de cet apôtre. Pour la régler comme il convenait, JÉSUS lui répondit : *Ce que je fais, tu ne le comprends pas maintenant; mais tu le comprendras dans la suite* (1). Comme s'il eût dit : L'action que je fais renferme un mystère que tu ne comprends pas à cette heure; je te le découvrirai plus tard : pour le moment, laisse-toi gouverner. Pierre repartit : *Jamais vous ne me laverez les pieds* (2). JÉSUS répliqua : *Si je ne te lave, tu n'auras pas de part avec moi* (3). Ici, je dois considérer combien la moindre désobéissance, la moindre attache à son propre sens déplaît à Notre-Seigneur, bien qu'on la couvre du prétexte de l'humilité, puisque ce seul défaut suffit pour que le Sauveur lance contre son disciple cette effrayante menace : *tu n'auras point de part avec moi*. C'est-à-dire : Tu ne seras plus mon disciple; tu ne resteras plus dans mon école et dans ma compagnie, et je ne t'admettrai point à l'héritage de mon royaume. J'ap-

1. Quod ego facio, tu nescis modo, scies autem postea. (JOAN., XIII, 7.)

2. Non lavabis mihi pedes in æternum. (JOAN., XIII, 8.)

3. Si non laverò te, non habetis partem mecum. (JOAN., XIII, 8.)

prendrai de là à ne point résister à la volonté de Dieu, ni à celle de mes supérieurs, même sous apparence de vertu ; mais à soumettre mon jugement au premier avertissement, à la première réprimande qu'ils me feront avec amour, sans attendre la seconde où entretrait la menace, pour m'inspirer une juste crainte. Car, quand je serais dans la familiarité de JÉSUS comme saint Pierre, aussi favorisé du Père éternel que le fut ce grand apôtre ; leur amitié pour moi ne durera pas plus longtemps que mon obéissance : elle cessera aussitôt que je serai rebelle et opiniâtre. — O bon JÉSUS ! parfait modèle d'obéissance, ne permettez pas que je sois trompé par mon propre jugement, jusqu'à le préférer au vôtre ; ne souffrez pas que, sous l'ombre de l'humilité, j'abandonne votre volonté pour suivre la mienne ; de peur que je ne devienne l'objet d'une menace aussi terrible que celle de n'avoir point de part avec vous.

Troisièmement. Je considérerai enfin combien j'ai besoin que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST me lave et me purifie de mes fautes ; puisque, sans cela, je n'aurai jamais de part avec lui. Et c'est pour cette raison qu'il ne dit pas : Si je ne vous lave les pieds, mais absolument : *Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi.* — O Sauveur du monde ! je confesse que mon âme est tachée et souillée de péchés sans nombre, dont je ne puis me purifier moi-même. Car c'est moi qui commets l'offense ; mais c'est vous seul qui la pardonnez. *Lavez-moi donc, Seigneur, de mon iniquité, purifiez-moi de mon péché ;* et, après m'avoir lavé une fois, *lavez-moi de plus en plus* ⁽¹⁾, afin que j'aie

1. Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me. (Ps., 1, 4.)

une part plus abondante avec vous, et je sois moins en danger de la perdre.

IV. — *Saint Pierre se rend aux paroles de JÉSUS.*

Je considérerai, dans ce quatrième point, l'effet que produisit sur saint Pierre la menace de JÉSUS-CHRIST, et ce que JÉSUS dit ensuite à Pierre.

Premièrement. L'Apôtre, effrayé de la menace du Sauveur, s'écria : *Lavez-moi non seulement les pieds, mais les mains et la tête* (1). Ces paroles nous font voir l'ardeur de l'amour qu'il portait à son Maître, combien il estimait le bonheur d'être toujours dans sa compagnie, et la douleur qu'il ressentirait d'être séparé de lui. C'est dans ce sentiment qu'il dit : Ah ! Seigneur ! s'il est nécessaire que vous me laviez pour que j'aie part avec vous ; lavez-moi non seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. — J'apprendrai de là à me rendre à la volonté de Dieu et à celle de mes supérieurs, du moins par la crainte que Dieu ne m'éloigne de lui. Et ce n'est point là une crainte servile, propre des esclaves ; mais une crainte filiale, propre des justes ; puisqu'elle nous fait obéir à Dieu, de peur d'être séparés de Dieu. Aussi JÉSUS-CHRIST ne dit-il pas à saint Pierre : Si je ne te lave, je te précipiterai en enfer ; mais : *Tu n'auras point de part avec moi* ; parce qu'il désire qu'on lui obéisse par une crainte de fils, non par une crainte d'esclave.

Secondement. A ces paroles de Pierre, JÉSUS répondit : *Celui qui est déjà lavé, n'a plus besoin que de se laver les pieds, et il est entièrement pur. Pour vous, vous*

1. Domine, non tantum pedes meos, sed et manus, et caput. (JOAN., XIII, 9.)

êtes purs, mais non pas tous. Car il savait qui devait le trahir (1). Le Sauveur voulut par ces paroles nous enseigner une importante vérité. Ceux qui se sont purifiés de tout péché mortel, soit dans le sacrement du baptême, soit dans celui de la pénitence, sont essentiellement purs, il est vrai, puisqu'ils ont la pureté requise pour être dans la grâce et dans l'amitié de Dieu. Cependant ils ont encore besoin de se laver les pieds, c'est-à-dire, de se purifier de certaines affections terrestres, de certaines fautes légères presque inévitables dans le commerce du monde. Et cette dernière purification est nécessaire pour avoir part avec JÉSUS-CHRIST, dans ce sens que nous n'entrerons point dans le ciel avant d'avoir été purifiés de ces taches, dont il faut aussi que nous soyons lavés par JÉSUS-CHRIST lui-même. — Je conclurai de là quel grand mal est le péché véniel, et combien je dois l'avoir en horreur, pour deux raisons proposées par saint Bernard. Premièrement, il faut le sang de JÉSUS-CHRIST pour nous en obtenir le pardon, et ce n'est que par la vertu de ce sang que nous en sommes purifiés. Secondement, il est impossible que nous ayons part avec JÉSUS-CHRIST dans le ciel avant qu'il soit entièrement effacé, ou dans cette vie par la pénitence, ou dans l'autre par le feu du Purgatoire (2). Comme donc le Purgatoire est quelque chose de terrible, la prudence veut que j'aie souvent recours aux moyens doux et efficaces que JÉSUS-CHRIST a laissés

1. Dicit ei JESUS : Qui lotus est, non indiget nisi ut pedes lavet, sed est mundus totus. Et vos mundi estis, sed non omnes. Sciebat enim quisnam esset qui traderet eum : propterea dixit : Non estis mundi omnes. (JOAN., XIII, 10-11.)

2. Verumtamen hæc nemo contemnat aut parvi pendat. Impossibile est enim cum eis salvari; impossibile est ea dilui, nisi per Christum JESUM, et a Christo. (Serm. *In cæna Domini.*)

dans son Église, pour me purifier des fautes vénielles dont je contracte la souillure chaque jour.

Troisièmement. Je considérerai pourquoi JÉSUS dit à Pierre : *Et vous, vous êtes purs, mais non pas tous.* Il voulait, par ces dernières paroles, avertir secrètement Judas que son âme était souillée, et qu'il devait la purifier au plus tôt, sous peine de n'avoir pas de part avec lui. Il voulait, par la même occasion, m'avertir moi-même d'examiner sérieusement si je suis pur de tout péché grave ; car, sur un grand nombre de personnes qui en sont exemptes, il s'en trouve quelques-unes qui ne le sont pas, et peut-être suis-je de ce nombre. Or, n'y eût-il qu'un seul pécheur sur la terre, il ne pourrait se dérober aux yeux de JÉSUS, qui voit et connaît celui qui est pur, et celui qui est souillé.

V. — *JÉSUS aux pieds de Judas.*

Premièrement. Je considérerai comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, poursuivant son œuvre d'humilité, voulut l'exercer envers Judas. Il s'approche donc, avec le vase qu'il portait, de l'endroit où était le traître ; il se met à ses pieds, les lui lave et les essuie avec le linge dont il était ceint, comme aux autres et même avec quelques marques particulières d'amour et de tendresse, dans le dessein de toucher et d'amollir son cœur. « O Judas, lui dit-il au fond de l'âme, mon disciple et mon apôtre, que t'ai-je fait pour que tu me haïsses et que tu songes à me vendre ? Si tu as quelque sujet de plainte contre moi, me voici à tes pieds ; fais de moi ce que tu voudras, pourvu que tu cesses de m'offenser et de vouloir te perdre. Celui qui te lave les pieds du corps, désire laver les taches de ton

âme. Ne refuse pas d'être purifié : autrement, tu n'auras jamais de part avec moi, et si tu n'as point de part avec moi, ton partage sera avec les hypocrites et les menteurs dans le lac de feu, où il n'y aura éternellement que pleurs et grincements des dents (1). » Il est à croire que le Sauveur, voyant la dureté et le malheur de cette âme, versa des larmes qui se mêlèrent à l'eau du bassin, et servirent ainsi à laver les pieds du perfide disciple. Mais JÉSUS ne gagna rien : Judas était endurci et possédé de Satan.

Secondement. Je tirerai de là deux leçons. L'exemple de JÉSUS-CHRIST m'enseigne à aimer mes ennemis et à leur faire tout le bien que je puis, ne négligeant rien pour les faire rentrer dans l'amitié de Dieu et ménager leur réconciliation avec moi-même, par amour pour Dieu. La dureté de Judas m'avertit de profiter du malheur d'autrui, me rappelant ces paroles du Sage : *Quand l'impie est descendu au fond de l'abîme des péchés il méprise* (2). *Nul ne peut corriger celui que Dieu a méprisé*, parce que lui-même a voulu mépriser Dieu le premier (3).

Troisièmement. Contemple attentivement, ô mon âme, les deux portraits que tu as devant toi : l'un, de la plus grande charité, l'autre de la plus grande dureté qui fut jamais. Car, d'un côté, la charité d'un Dieu pouvait-elle aller plus loin, que de s'abaisser jusqu'à laver les pieds du traître qui pensait à le vendre ? de l'autre, la dureté du traître pouvait-elle se montrer plus opiniâ-

1. Partemque ejus ponet cum hypocritis ; illic erit fletus et stridor dentium. (MATTH., XIV, 51.)

2. Impius, cum in profundum venerit peccatorum, contemnit : sed sequitur eum ignominia et opprobrium. (*Prov.*, XVIII, 3.)

3. Considera opera Dei, quod nemo possit corrigere quem ille despexerit. (*Éccl.*, VII, 14.)

tre, qu'en résistant à l'immense charité de celui qu'il voyait prosterné à ses pieds? — O Dieu de mon âme! changez mon cœur de pierre en un cœur de chair, afin que je sente les touches divines de votre grâce et que j'imite vos saints exemples. Ainsi soit-il.

VI. — *Nous devons suivre les exemples de JÉSUS-CHRIST.*

Après le lavement des pieds, JÉSUS-CHRIST, notre Seigneur, ôta le linge qu'il avait autour de lui; et ce linge alors tout sale, lui représenta les souillures de nos péchés, qui devaient être cause que son humanité serait teinte dans son propre sang répandu pour les effacer. Il reprit ensuite ses vêtements; et s'étant remis à table, il dit à ses apôtres : *Savez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appeler Maître et Seigneur ; et vous avez raison, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait. Si vous savez ces choses, vous serez heureux, pourvu que vous les mettiez en pratique. Je ne parle pas de vous tous ; je connais ceux que j'ai choisis* (1).

Premièrement. Je réfléchirai sur la question que le Sauveur adresse à ses apôtres : *Savez-vous ce que je vous ai fait ?* C'est-à-dire comprenez-vous le mystère renfermé dans cette action, et la fin pour laquelle je l'ai faite ? Cette demande me donne à entendre que tous

1. Scitis quid fecerim vobis ? Vos vocatis me, Magister, et Domine : et bene dicitis, sum etenim. Si ergo ego lavi pedes vestros, Dominus, et Magister: et vos debetis alter alterius lavare pedes. Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis... Si hæc scitis, beati eritis, si feceritis ea. Non de omnibus vobis dico: ego scio quos elegerim. (JOAN., XIII, 12-18.)

ceux qui voient les œuvres de Dieu, n'en pénètrent pas toujours l'esprit et le secret.— O Maître céleste ! éclairez mes yeux de votre souveraine lumière, afin que je comprenne par une foi vive les choses que vous avez faites pour moi, et que je profite de toutes pour votre gloire. Ainsi soit-il.

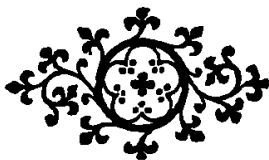
Secondement. Je pèserai la force de ce raisonnement de JÉSUS-CHRIST : *Si donc je vous ai lavé les pieds, moi votre Seigneur et votre Maître ; à plus forte raison devez-vous les laver les uns aux autres !* C'est-à-dire : Combien êtes-vous obligés de pratiquer les œuvres de charité et d'humilité les uns envers les autres, puisque j'ai employé toute ma vie à vous donner des exemples de ces vertus, afin que vous les exerciez à mon imitation.

Troisièmement. Je méditerai enfin cette dernière parole de Notre-Seigneur : *Si vous comprenez bien toutes ces choses, vous serez heureux, pourvu que vous les mettiez en pratique.* Il nous enseigne clairement qu'il ne suffit pas de savoir les exemples de vertu qu'il nous a donnés, si nous ne les suivons nous-mêmes ; que celui-là n'est pas heureux ni du nombre des prédestinés qui les connaît pour les connaître, mais bien celui qui les connaît pour les imiter. Car Judas, qui fut le témoin des actions du Sauveur, les connaissait sans doute ; mais, parce qu'il ne voulut pas les imiter, il est du nombre des réprouvés. — O JÉSUS, mon unique bonheur ! puisque vous m'avez donné la grâce de savoir ce que vous avez fait pour moi ; ne me refusez pas, je vous en supplie, celle d'exécuter tout ce que vous me commandez. Je confesse que je ne fais pas tout le bien que Je sais, et que mes œuvres ne répondent pas aux lumières

que vous me communiquez. Je mérite d'en être châtié sévèrement, comme le serviteur qui connaît la volonté de son maître, et ne l'exécute pas (1). Pardonnez-moi, Seigneur, mes fautes passées ; donnez-moi le courage nécessaire pour me corriger, afin que je sois du nombre de vos élus, et que j'arrive à la souveraine béatitude, qui consiste à vous posséder sans fin. Ainsi soit-il.

NOTA: Après avoir achevé la cérémonie du lavement des pieds ; après avoir terminé le discours qu'il fit à ses apôtres pour leur expliquer le mystère renfermé dans cette action, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST voulut leur donner des marques plus signalées de l'amour qu'il leur portait, et leur prouver avec toute l'évidence possible qu'il les aimerait non seulement jusqu'à la fin de sa vie, mais jusqu'à la fin du monde. C'est pour cette raison qu'il résolut d'instituer un sacrement excellent, dans lequel il demeurerait véritablement et réellement avec eux tant que le monde durerait, leur offrant un banquet solennel, où il leur donne son propre corps à manger, et son propre sang à boire, d'une manière aussi merveilleuse que suave et délicieuse ; comme on le verra dans les Méditations suivantes.

1. Ille autem servus qui cognovit voluntatem Domini sui, et non præparavit, et non fecit secundum voluntatem ejus, vapulabit multis. (LUC., XII, 47.)



MÉDITATION IX.

CE QUE FIT ET DIT NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST AVANT D'INSTITUER LE SACREMENT DE L'EUCCHARISTIE, POUR NOUS MARQUER AVEC QUELLES DISPOSITIONS NOUS DEVONS LE RECEVOIR.

I. — *Pourquoi la cérémonie du lavement des pieds précéda l'institution du sacrement de l'Eucharistie.*

Nous pouvons en découvrir deux raisons.

Premièrement. Ce fut pour nous enseigner la grande pureté que doivent avoir ceux qui participent à ce divin banquet. Qu'ils ne se contentent pas d'être exempts de tout péché grave ; mais qu'ils s'efforcent d'être exempts, autant qu'ils le pourront, des péchés même légers : qu'ils lavent la poussière de leurs pieds, se dégageant des affections terrestres. Car JÉSUS étant la pureté même, il est juste que nous le recevions avec la plus grande pureté qu'il nous sera possible, nous purifiant avec larmes dans le sacrement de la pénitence, et suppliant Notre-Seigneur de nous laver et de nous purifier lui-même, afin que nous le recevions dignement. Je me figurerai qu'il m'adresse les paroles qu'il dit à saint Pierre : *Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi* dans ce festin ; tu ne participeras point aux fruits et aux douceurs que je réserve à ceux qui s'en approchent après s'être lavés et purifiés avec soin. — O Dieu de mon âme ! s'il en est ainsi, *laves-moi non seulement les pieds, mais les mains et la tête ; purifiez mes pensées, mes œuvres et mes affections ;* afin que,

m'asseyant à votre banquet avec un cœur pur, je mérite d'en recueillir les fruits. Ainsi soit-il.

Secundement. C'était la coutume des Juifs de laver les pieds, en signe d'humilité et de charité, à ceux qu'ils invitaient à manger chez eux ; ce qui donna au Sauveur occasion de se plaindre de Simon le Pharisien, qui, l'ayant convié à dîner, avait négligé de lui rendre ce devoir d'hospitalité : *Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as point donné d'eau pour me laver les pieds* (1). En se conformant à ce louable usage, JÉSUS voulut nous enseigner que ceux qui désirent prendre part à son festin, doivent, à son exemple, exciter dans leur âme de grands sentiments d'humilité et de charité ; car ce sont les deux meilleures dispositions que l'on puisse apporter à la sainte table. Qu'ils s'humilient devant Dieu et devant les hommes ; qu'ils aiment Dieu du fond de leur cœur, et tous les hommes en vue de Dieu ; exerçant les œuvres de miséricorde et de piété avec respect et avec amour. — Par conséquent, ô mon âme, si tu veux participer au banquet de JÉSUS-CHRIST, souviens-toi de la leçon qu'il te donne, lorsqu'il dit : *Saves-vous ce que je viens de vous faire ? C'est-à-dire, Avez-vous bien compris l'exemple que je vous ai donné ? Fais donc ce que tu lui as vu faire, afin que le sacrement qu'il a institué pour ton bien, te soit profitable.*

1. Intravi in domum tuam, aquam pedibus meis non dedisti. (LUC., VII, 44.)

II. — *Pourquoi la cène de l'agneau pascal précéda la cène mystérieuse dans laquelle le Sauveur institua le sacrement de l'Eucharistie.*

Nous en trouvons deux raisons principales, tirées des rapports qui existent entre la figure et la réalité.

La première raison fut pour nous faire connaître, par le sacrifice figuratif, la nature du sacrifice eucharistique.

On immola l'agneau pascal en reconnaissance de la grâce que Dieu faisait à son peuple de le délivrer de la tyrannie de Pharaon (1) ; on marqua du sang de la victime les portes des Hébreux, afin que l'ange du Seigneur, en frappant tous les premiers-nés des Égyptiens, épargnât les enfants des Israélites ; enfin la chair de cet agneau devait fortifier ceux qui étaient sur le point d'entreprendre ce long voyage, et les animer à le commencer avec courage et à le poursuivre avec persévérance. De même (2), l'Agneau de Dieu, dont la chair et le sang sont réellement présents dans la sainte Eucharistie, est immolé sur nos autels en reconnaissance de la grâce qu'il nous a faite lui-même de nous affranchir de la captivité du démon, en vertu des mérites de sa Passion et de sa mort ; par l'efficacité de son sang, nous sommes préservés de la mort du péché et de la mort éternelle ; enfin, son corps précieux nous alimente et nous fortifie, afin que nous sortions de l'Égypte, que nous entrions avec ferveur dans le chemin de la vertu, et que nous y persévérions jusqu'au terme heureux de notre pèlerinage, qui est la vie éternelle.

1. Habebitis autem hunc diem in monumentum ; et celebrabitis eam solemnem Domino in generationibus vestris cultu sempiterno. (*Exod.*, XII, 14.)

2. S. Thom. Part. 3, quæst. 73, art. 6.

O Agneau de Dieu, *immolé dès l'origine du monde* (1); non en réalité, mais en figure, et qui commençâtes dès lors à communiquer aux hommes les grâces et les dons que vous deviez leur mériter par votre mort ; que vous rendrai-je pour les biens innombrables que vous m'avez acquis par vos souffrances ? Je n'ai, Seigneur, rien de plus précieux à vous offrir que le sacrifice de votre corps, *prenant le calice du salut, et invoquant votre nom* (2). Délivrez-moi, Agneau très pur, de l'esclavage du démon ; sauvez de la mort mon âme qui doit m'être plus chère qu'un premier-né ; donnez-moi la force de traverser le désert de cette vie ; et d'arriver au repos de la gloire céleste. Ainsi soit-il.

La seconde raison fut pour nous enseigner, par les cérémonies qui accompagnaient la manducation de l'agneau pascal, les dispositions que nous devons apporter à la manducation de cet Agneau divin, dont celui-là était la figure.

1^o Nous devons le manger *les reins ceints* (3) de chasteté, mortifiant en nous l'amour des plaisirs sensuels, parce que c'est un Agneau très pur et très ami de la pureté virginale. 2^o Nous devons avoir *les pieds chaussés*, c'est-à-dire garder notre cœur, purifier nos affections de toute souillure et de toute attache aux choses de la terre. 3^o Il faut avoir *un bâton à la main*, ce qui marque une grande confiance dans la croix de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, l'abandon à sa protection et au gouvernement de sa providence, le zèle à faire des

1. Qui occisus est ab origine mundi. (*Apoc.*, XIII, 8.)

2. Calicem salutaris accipiam : et nomen Domini invocabo. (*Ps.*, CXV, 13.)

3. Sic autem comedetis illum : Renes vestros accingetis, et calceamenta habebitis in pedibus, tenentes baculos in manibus, et comedetis festinanter. — Non comedetis ex eo crudum quid. — Et edent carnes nocte illa ussas igni, et azymos panes cum lactucis agrestibus. (*Exod.*, XII, 8-II.)

œuvres qui soient agréables à ses yeux. 4° Il faut manger cet Agneau *à la hâte*, c'est-à-dire, avec ferveur spirituelle, secouant toute langueur et toute paresse, sans dégoût, sans ennui, sans répugnance, mais avec appétit et avidité. 5° Il faut encore le manger *avec du pain sans levain, et avec des laitues amères* ; cela signifie la pureté de l'âme exempte de péché, et l'exercice de la mortification toujours amère à la nature. 6° Enfin, on ne doit pas le manger *cru, ni cuit dans l'eau, mais rôti* ; ce qui m'avertit de ne point prendre cette nourriture sans considérer ce qu'elle est. Or cette considération ne doit point être froide et glacée, mais fervente et capable d'allumer dans le cœur le feu de l'amour divin, selon cette parole de David : *Mon cœur s'est échauffé au-dedans de moi, et s'est embrasé dans ma méditation* (1).

Après avoir pesé ces six choses, je réfléchirai sur moi-même et me confondrai de la pauvre disposition avec laquelle je mange cet Agneau céleste ; puis je prendrai sérieusement et avec courage la résolution de rendre cette disposition meilleure, disant avec l'Apôtre : *Puisque JÉSUS-CHRIST, qui est notre Agneau pascal, a été immolé pour nous, mangcons-le, non avec le levain de la malice et de la corruption, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité* (2).

1. Concaluit cor meum intra me, et in meditatione mea exardescet ignis. (Ps., XXXVIII, 4.)

2. Etenim pascha nostrum immolatus est Christus. Itaque epulemur, non in fermento veteri, neque in fermento malitiæ et nequitie: sed in azymis sinceritatis et veritatis. (I Cor., v, 8.)

III. — *Deux dispositions spéciales que nous devons apporter à la sainte communion.*

Dans ce troisième point, je me rappellerai les paroles affectueuses que JÉSUS-CHRIST, comme nous l'avons rapporté plus haut, dit à ses apôtres au commencement de la cène légale, et qu'il répéta peut-être avant la cène sacramentelle : *J'ai désiré avec ardeur de manger cette pâque avec vous avant de souffrir ; car je vous déclare que je ne la mangerai plus, jusqu'à ce qu'elle ait son accomplissement dans le royaume de Dieu* (1). Le Sauveur nous recommande lui-même, par ces paroles, deux dispositions admirables pour recevoir ce sacrement.

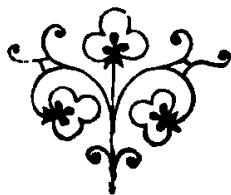
La première est de nous en approcher avec un vif désir, semblable à celui que JÉSUS-CHRIST avait de faire cette pâque avec ses disciples ; car un Agneau si précieux doit être mangé avec faim et avec désir. Or, cette faim et ce désir doivent naître en nous de la considération de notre propre besoin et de l'excellence de cette nourriture. D'un côté, il ne peut y avoir de plus grande nécessité que la mienne ; de l'autre, on ne peut imaginer une nourriture d'un plus haut prix : d'où il suit que nous devons la prendre avec une faim et un désir extrêmes.

La seconde disposition est de faire chaque communion comme si elle devait être la dernière, et comme si nous ne devions plus manger cet Agneau que dans le ciel. L'Eucharistie est en effet un viatique qui nous

1. Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum, antequam patiar. Dico enim vobis, quia ex hoc non manducabo illud, donec impleatur in regno Dei. (LUC., XXII, 15-16.)

aide à passer de cette vie mortelle à la vie éternelle ; et si nous faisons la sainte Communion avec ce sentiment, elle nous procurera plus de dévotion et nous en retirerons plus de profit. Nous nous souviendrons de cet avis du Sage : *Lorsque vous serez assis à la table du prince, considérez attentivement ce qui est devant vous, et mettez un couteau à votre gorge* (1). C'est-à-dire : Prenez cette nourriture que vous donne le Roi du ciel, comme un homme qui aurait déjà le poignard à la gorge et serait sur le point d'expirer ; ne mangez cet Agneau qu'après avoir mortifié les appétits déréglés de votre chair avec le même soin que vous le feriez, si vous saviez certainement que ce repas dût être pour vous le dernier. — O Roi du ciel ! puisque vous voulez que je m'asseie avec vous à votre table, donnez-moi le courage d'immoler toutes les affections vicieuses qui m'en rendent indigne ; faites que je me prépare à ce banquet comme si je devais, en le quittant, m'asseoir au banquet éternel que vous préparez à vos élus dans votre royaume, pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

1. Quando sederis ut comedas cum principe, diligenter attende quæ apposita sunt ante faciem tuam; et statue cultrum in gutture tuo, si tamen habes in potestate animam tuam. (*Prov.*, XXIII, 1-2.)



MÉDITATION X.

DU TEMPS, DU LIEU, DE LA COMPAGNIE QUE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST CHOISIT POUR INSTITUER LE TRÈS SAINT SACREMENT.

I. *Du temps de l'institution.*

Je considérerai, premièrement, pourquoi Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST institua le Très-Saint-Sacrement la nuit de sa Passion et la veille de sa mort, bien qu'il pût différer jusqu'après sa résurrection l'accomplissement de ce mystère.

La première raison fut pour nous montrer la grandeur de l'amour qu'il nous portait. C'est au moment où les hommes pensent à le faire mourir au milieu des opprobres et des plus cruels tourments, qu'il leur prépare un banquet céleste pour leur donner la vie ; banquet, source de grâces et de délices, auquel doivent participer plusieurs de ceux qui songent en ce moment à lui donner la mort. Il voulut encore nous enseigner que, si les outrages et les persécutions des méchants n'ont pu refroidir sa charité, ni l'empêcher de traiter magnifiquement ses amis ; ainsi les persécutions, les opprobres, les tourments même ne doivent point être capables d'éloigner les justes de son service, ni les empêcher de s'asseoir à ce divin banquet et d'en recueillir les fruits abondants. Je comprends maintenant toute la force de ces paroles de l'Apôtre : *Qui pourra nous faire perdre l'amour de JÉSUS-CHRIST ; je dis l'amour qu'il nous porte, et l'amour que nous lui portons par sa grâce ? Qui pourra opérer une sépara-*

tion, un divorce entre ces deux amitiés ? Sera-ce la tribulation, l'adversité, la persécution, le glaive ? Non ; je suis assuré que ni la vie, ni la mort, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est en JÉSUS-CHRIST (1). — O doux JÉSUS ! j'ai la certitude que nulle persécution n'affaiblira jamais votre charité pour moi, puisque c'est au milieu des persécutions que vous me donnez, pour gage de perpétuel amour, votre corps à manger et votre sang à boire. Je vous en conjure, par ce même amour, accordez-moi une charité si ardente, que nulle persécution ne puisse en ralentir les flammes.

La seconde raison fut pour nous manifester le désir extrême qu'il avait de toujours demeurer avec nous, non seulement comme Dieu, mais encore comme homme. Se voyant donc sur le point de nous quitter, et ne pouvant plus prolonger sa présence corporelle et visible, il inventa une autre sorte de présence, invisible, mais réelle, qui devait durer autant que le monde, sous les apparences du pain et du vin (2). Et, bien qu'il pût différer la réalisation de cette merveille jusqu'au temps de son Ascension, il préféra l'exécuter avant sa Passion, pour commencer dès sa vie mortelle à mettre en œuvre ce moyen de demeurer avec les hommes mortels. Il voulut encore par là leur témoigner son infinie charité ; car, à l'heure même où les hommes, poussés par l'envie et par la haine, conspirent pour le bannir du monde, lui s'occupe de rester avec eux dans le monde d'une manière toute merveil-

1. Certus sum enim, quia neque mors, neque vita... neque creatura alia poterit nos separare a charitate Dei, quae est in Christo JESU Domino nostro. (Rom., VIII, 38-39.)

2. S. THOM. Part. 3, quæst. 73, art. 5.

leuse, invention de sa bonté et de son amour. — O le bien-aimé de mon âme ! puisque vous désirez si ardemment être toujours avec moi, je désire aussi être toujours avec vous, vous considérant présent en tout lieu en tant que Dieu, et en tant qu'homme dans le sacrement de l'Eucharistie. Oh ! si je pouvais me trouver dans vos églises toutes les fois que l'on y célèbre les divins mystères ! Si je pouvais être toujours auprès du tabernacle où vous résidez, pour y jouir de votre présence ! Mais, puisque l'accomplissement de ce désir est impossible, je ferai du moins ce qui dépendra de moi ; je veux y être le plus souvent que je pourrai, de corps et d'âme, et toujours d'affection et de cœur.

La troisième raison fut pour qu'il ne manquât jamais dans le monde un souvenir de sa très sainte Passion, et un sacrifice destiné à apaiser et à glorifier Dieu. Et, comme cette dernière cène mettait un terme à la figure de l'Agneau pascal ; comme la Passion du Sauveur allait abolir tous les sacrifices de l'ancienne loi ; il jugea convenable d'instituer, avant de mourir, ce sacrement et ce sacrifice, afin qu'ils fussent un souvenir et une représentation de ses souffrances, et en même temps un moyen de nous en appliquer le fruit. Il pouvait, à la vérité, attendre après sa résurrection ; mais ce délai lui parut trop long, parce que l'amour, quand il est ardent, aime mieux avancer que retarder le bien qu'il s'est proposé de faire à celui qu'il aime. Il voulut aussi par là nous obliger à conserver de lui un souvenir plus tendre ; car nous voyons que les recommandations faites par les parents au moment de leur mort, produisent ordinairement une impression plus vive et plus durable dans l'esprit de leurs enfants. — O Père

plein d'amour, puisque vous m'avez laissé, près de mourir, un souvenir si touchant de vos souffrances et de votre mort, je me souviendrai de vous jusqu'à mon dernier soupir. *Si jamais je vous oublie, ô JÉSUS, que ma droite s'oublie elle-même ; que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de vous* (1).

II. — *Du lieu de l'institution.*

Je considérerai, secondement, le lieu que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST choisit pour instituer ce divin Sacrement, et je tâcherai de découvrir le mystère que ce choix renferme. C'était *une chambre vaste et bien préparée* (2), offerte de très bon cœur par un homme dont on ne dit pas le nom. Le Sauveur accepta l'offre et destina ce lieu à être le témoin des plus grands mystères. C'est dans le cénacle, en effet, que les apôtres se réunirent avec la bienheureuse Vierge après la mort de JÉSUS ; c'est là qu'il leur apparut après sa résurrection ; là qu'ils persévérèrent unanimement dans la prière en attendant la venue de l'Esprit-Saint ; là que ce même Esprit descendit sur eux en forme de langues de feu ; de là, enfin, qu'ils sortirent pour annoncer l'Évangile dans tout l'univers : circonstances qui nous fournissent les réflexions suivantes.

Premièrement. Bien que le cénacle soit principalement la figure de l'Église catholique, qui est la seule dans laquelle on mange le vrai Agneau (3), et où l'on reçoit les grâces et les dons qu'il nous a mérités par

1. Si oblitus fuero tui... oblivioni detur dextera mea. Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui. (Ps., CXXXVI, 5, 6.)

2. Cœnaculum grande, stratum. (MARC., XIV, 15.)

3. In una domo comedetur, nec efferetis de carnibus ejus foras. (Exod., XII, 46.)

sa mort ; on peut dire qu'il représente aussi l'âme où le Sauveur entre et demeure par la sainte Communion. Cette chambre doit être vaste et spacieuse pour recevoir l'abondance des dons célestes ; elle doit être large, par l'étendue de l'amour envers Dieu et envers le prochain ; longue, par la longanimité de l'espérance chrétienne ; ornée de toutes les vertus, qui sont les meubles précieux de la maison du Seigneur. Car, si les astres sont l'ornement des cieux, les vertus sont l'ornement et la parure de l'âme. — O Dieu éternel, qui daignez venir dans une âme aussi pauvre que la mienne, considérez que, d'elle-même, cette demeure est petite, courte, étroite, dénuée de tout ornement. Agrandissez-la, je vous en conjure, par vos dons ; élargissez-la par votre charité ; dilatez-la par la confiance ; ornez-la de vos vertus ; *abaissez vos cieux* parsemés d'étoiles (1), et gravez dans mon âme une vive image de leur beauté, afin qu'elle soit une demeure digne de vous. Ainsi soit-il (2).

Secondement. Je considérerai, en second lieu, que Notre-Seigneur fait beaucoup de cas de la bonne volonté et de l'empressement que l'on a de le recevoir ; mais qu'il regarde comme peu de chose les grandeurs et les prééminences de ce monde. En effet, il ne voulut pas que l'on sût le nom de l'homme qui lui avait offert sa maison, afin de nous apprendre qu'il ne considère pas si celui qui doit le recevoir est riche ou pauvre, noble ou roturier, savant ou ignorant ; mais unique-

1. Domine, inclina cœlos tuos, et descende. (*Ps.*, CXLIII, 5.)

2. Le mystère renfermé dans le choix des deux disciples que le Seigneur envoya à Jérusalem, pour retenir et préparer le cénacle, a beaucoup de rapport à notre sujet : nous l'avons expliqué dans le paragraphe premier de la septième méditation. (*Observation de l'auteur.*)

ment s'il lui offre affectueusement et de grand cœur ce qu'il a, par une libre coopération de sa volonté au mouvement de la grâce divine.

Troisièmement. Enfin, quand Notre-Seigneur entre dans une âme qui le reçoit dignement, il prend possession de cette âme comme d'un bien qui lui appartient ; il en fait une maison de prière, il lui découvre ses secrets, il lui communique les dons du Saint-Esprit, il lui inspire de quitter la retraite pour publier ses grandeurs et secourir le prochain. — Heureuse l'âme qui a le bonheur de devenir le cénacle de JÉSUS-CHRIST, la demeure où il réside, dans laquelle il se plaît, où il renouvelle ses mystères ! Venez, Seigneur, dans mon cœur comme dans un cénacle, prenez-en possession pour toujours, car désormais je ne veux plus qu'il m'appartienne.

III. — *Des témoins de l'institution.*

Je considérerai, troisièmement, quels sont ceux que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST choisit pour assister à l'institution de l'Eucharistie et la recevoir les premiers. Ce sont les apôtres, parmi lesquels le docteur angélique compte Judas, qui, selon l'opinion la plus probable n'était pas encore sorti du cénacle (1). Mais entre les onze apôtres et ce traître, quelle différente manière d'être présents !

Les onze sont présents de corps et d'esprit, avec attention et respect ; ils regardent et ils comprennent ce que fait le Seigneur, et, en recevant de sa main cette divine nourriture, ils montrent par leur dévotion qu'ils la distinguent d'un aliment ordinaire. Judas, au con-

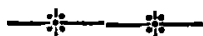
1. S. THOM. part. 3, quæst. 81, art. 2.

traire, n'est là présent que de corps ; son esprit est tout occupé de ses criminels desseins. Aussi ne remarque-t-il et ne comprend-il nullement ce que fait JÉSUS, il reçoit le pain de vie comme un pain ordinaire ; et ce pain du ciel, au lieu de lui être profitable, se convertit pour lui en poison. A peine l'a-t-il reçu, qu'il sort pour aller vendre son divin Maître ; et bientôt la fin désastreuse de ce sacrilège vérifiera ces paroles de saint Paul: *Celui qui communie indignement, se rend coupable de la profanation du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST, et non moins coupable que s'il le livrait de nouveau à ses ennemis. C'est pour cette raison que plusieurs sont malades et languissants, et même qu'ils meurent misérablement* (1).

Si donc je ne veux point faire un semblable outrage à ce corps adorable, je dois m'efforcer d'assister à ce divin banquet comme les apôtres, de corps et d'esprit, avec attention, respect et dévotion ; je dois observer ce que le Seigneur fait pour moi, et ce que je vais faire en le recevant, bannissant de mon cœur non seulement les pensées mauvaises, mais toute pensée étrangère, afin que rien ne m'empêche de *considérer attentivement*, selon le conseil du Sage, *la nourriture qui est servie devant moi* (2).

1. Quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indigne: reus eris corporis et sanguinis Domini... Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi. (1 Cor., XI, 27-30.)

2. Diligenter attende quæ apposita sunt ante faciem tuam. (Prov., XXIII, 1.)



MÉDITATION XI.

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST CHANGEA LE PAIN EN SON CORPS; COMMENT IL SE COMMUNIA LUI-MÊME ET DONNA ENSUITE LA COMMUNION AUX APOTRES.

I. — *De la conversion du pain au corps de Notre-Seigneur.*

Je considérerai, en premier lieu, comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, étant à table, prit entre ses mains bénies un des pains qui étaient devant lui ; et comment, prononçant ces paroles: *Ceci est mon corps* (1), il changea par leur vertu la substance du pain en son corps très saint. De sorte que, ce qui n'était que du pain quand il commença à proférer les paroles, fut converti, à l'instant où il acheva de les prononcer, en son corps véritablement caché sous les accidents extérieurs du pain. Sur cette vérité de notre foi, je considérerai les perfections infinies que le Sauveur fit éclater dans l'accomplissement de cette œuvre admirable, principalement sa sagesse, sa toute-puissance, sa bonté.

Premièrement. Il manifesta sa sagesse, en trouvant un moyen tellement ineffable de se communiquer aux hommes et d'entretenir la vie de leurs âmes, que l'entendement infini de Dieu fut seul capable de l'inventer. Et comme, dans le mystère de l'Incarnation, la sagesse divine brilla d'un vif éclat, trouvant, pour nous racheter,

1. MATTH., XXVI, 26. — MARC., XIV, 22. — LUC., XXII, 19. — / *Cor.*, XI, 24.

le moyen d'unir en unité de personne deux choses aussi éloignées l'une de l'autre que la nature divine et la nature humaine ; ainsi, dans le mystère de l'Eucharistie, cette même sagesse resplendit en découvrant le moyen d'unir l'Homme-Dieu avec les espèces et les accidents du pain et du vin, pour nous servir de nourriture. A la vue de cette merveille, je produirai des affections d'admiration, de joie et de louange ; je me réjouirai d'avoir un Dieu infiniment sage ; j'exalterai les inventions de sa sagesse ; j'y soumettrai ma raison par des actes de foi : car il n'est point surprenant que celui dont l'entendement est sans limite puisse inventer ce qu'il m'est impossible de comprendre. — O JÉSUS, la sagesse même ! *vous en qui sont renfermés tous les trésors de la science* (1) ; daignez m'en communiquer une faible part, afin que je puisse connaître et estimer la faveur que vous me faites, et vous en rendre de justes actions de grâces.

Secondement. Le Sauveur fait paraître sa toute-puissance dans ce mystère en ce que, d'une seule parole et en un moment, il opère plusieurs miracles, et par rapport au pain, et par rapport à son corps, unissant des choses dissemblables et n'en faisant qu'un tout pour le soutien de nos âmes. En effet, il change en un instant la substance du pain en son corps, ne conservant du pain que les accidents, dont il se couvre ; il dispose de telle sorte ses membres divins qu'il est tout entier dans les limites étroites d'une petite hostie ; et, bien que l'on partage l'hostie, on ne divise pas son corps, parce qu'il est tout entier dans l'hostie, et dans chaque par-

1. In quo sunt omnes thesauri sapientiae et scientiae absconditi. (*Colos.*, II, 3.)

celle de l'hostie. Tout cela, je dois le croire d'une foi vive ; car il suffit que Dieu soit tout-puissant, pour que je croie qu'il a pu le faire, et qu'il l'a fait, puisqu'il l'a dit. — O grandeur de la toute-puissance de JÉSUS-CHRIST ! Que faites-vous, Sauveur tout-puissant ? Pour nourrir un ver de terre, vous bouleversez tout l'ordre de la nature ; vous donnez à votre corps une manière de subsister toute nouvelle, pour l'accommoder à la petitesse de votre esclave. Bénie soit votre toute-puissance, ô mon JÉSUS ! Daignez, je vous en conjure, m'en faire ressentir les effets en me changeant en un autre homme.

Troisièmement. La troisième perfection que Notre-Seigneur fit briller dans l'institution de l'Eucharistie, c'est sa bonté. Il ne pouvait nous en donner une marque plus éclatante. Car, comme le Père éternel montra sa bonté et sa charité envers le monde en donnant, pour le racheter, ce qu'il avait de plus précieux, je veux dire son Fils unique, et avec lui tout ce qui était nécessaire pour que notre rédemption fût abondante (1) ; ainsi le Fils de Dieu manifesta sa bonté et sa charité envers le monde, en leur donnant pour nourriture ce qu'il avait de plus précieux, je veux dire son propre corps et tout ce qu'il contient. Supposez un roi qui possède un coffre très riche, rempli d'or, d'argent et de pierreries d'une valeur inestimable. Il dit à l'un de ses favoris : Prenez ce coffre, il est à vous. Ne lui donne-t-il pas en même temps tout ce que le coffre renferme ? De même, quand notre souverain Roi nous donne son très saint corps, il nous donne en même temps son sang, son âme, sa divinité, le trésor de ses satisfactions

1. JOAN., III, 16. — Rom., VIII, 32.

et de ses mérites, afin que nous en jouissions comme d'un bien qui est à nous; il marque qu'il veut, au moyen de ce don, demeurer avec nous pour toujours, être notre compagnie, notre festin, notre consolation et nos délices. — O mon bien-aimé! comment pourrai-je répondre à la bonté et à la charité que vous me témoignez dans ce sacrement? Vous me donnez ce que vous avez de meilleur; je veux vous donner ce que j'ai de meilleur; vous me donnez vous-même et tout ce qui est à vous; voici que je vous offre moi-même et tout ce qui est à moi, mon corps, mon âme, mon sang et ma vie; tout ce que je puis posséder, je le consacre à votre service. Accordez-moi, Seigneur, la force d'accomplir ce désir, en reconnaissance de ce que je vous dois pour le plus signalé de vos bienfaits.

Enfin, je puis admirer le zèle très ardent que Notre-Seigneur a eu de mon salut, zèle qui lui a fait trouver un moyen si nouveau de nous appliquer lui-même les fruits de sa Passion. Oh! qu'il peut bien dire dès à présent ces paroles du prophète : *Le zèle de votre maison m'a dévoré* (1). Non seulement il a dévoré mon honneur, mes biens, ma vie; mais il m'a dévoré moi-même en me changeant en un pain vivant pour la subsistance de ceux qui demeurent dans ma maison. — O doux JÉSUS! je vous rends grâces du zèle brûlant que vous avez pour la maison de votre Père, qui est votre Église et, puisque mon âme est aussi votre maison, et que, pour la soutenir, vous vous êtes changé en nourriture, embrasez-moi d'un zèle si ardent pour votre gloire, que je sois prêt à l'avancer et à la défendre, au péril même de ma vie.

1. *Zelus domus tuæ comedit me.* (Ps., LXXIII, 10.)

II. — *Des paroles de la consécration du pain.*

Je considérerai, en second lieu, les grandeurs mystérieuses renfermées dans les paroles dont JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur se servit pour consacrer le pain. Selon saint Luc, il dit : *Ceci est mon corps qui est donné pour vous* (1); et selon saint Paul : *Ceci est mon corps qui sera livré pour vous* (2).

Premièrement. Je remarquerai que le Sauveur ne dit pas : Ceci est la figure ou la représentation de mon corps ; mais, ceci est mon corps ; voulant signifier par ce mot la présence réelle de son très saint corps (3), et nous donner une preuve authentique de sa bonté et de sa providence toute paternelle. En effet, il aurait rigoureusement suffi, pour nous sanctifier et nous nourrir spirituellement, que ce sacrement fût du pain ordinaire représentant le corps de JÉSUS-CHRIST, comme l'eau ordinaire, dans le baptême, a la vertu de nous purifier et de nous communiquer la grâce. Mais cela n'eût point satisfait la charité infinie de notre divin Sauveur. Il voulut, pour nous montrer l'amour qu'il nous portait et le désir qu'il avait de nous nourrir somptueusement, que son propre corps et sa propre personne fussent dans ce sacrement et y servissent à notre sanctification. Ce que l'on fait par soi-même, on le fait avec plus de soin, de diligence, de compassion et d'amour. Voyez une mère qui aime tendrement son enfant ; elle ne consent pas qu'il soit élevé par une autre femme et nourri d'un lait étranger. Elle veut le nourrir du lait de ses mamelles ; elle les lui présente

1. Hoc est corpus meum, quod pro vobis datur. (LUC., XVII, 16.)

2. Hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur. (I Cor., XI, 24.)

3. S. THOM, Part. 3, quæst. 78, art. 2.

avec un amour plein d'empressement et de tendresse, compatissant à la nécessité de cette faible créature. — O Père très aimant, qui êtes pour moi une nourrice et une tendre mère ⁽¹⁾, comment ne me consumé-je point à vous servir avec amour, faisant pour vous ce que vous faites pour moi ! Non, je ne me contenterai plus désormais de faire ce que vous me commandez, dans le seul but d'accomplir vos préceptes ; mais je veux m'efforcer de le faire de manière à suivre très parfaitement vos conseils.

Secondement. Je remarquerai que Notre-Seigneur ne dit pas : Ceci est une partie de mon corps ; mais, ceci est mon corps, tout entier et parfait. Sans doute la moindre partie de sa chair divine aurait suffi pour opérer notre sanctification ; cependant il voulut que tout son corps résidât dans ce sacrement : sa tête, ses yeux, ses oreilles, sa bouche, sa langue, sa poitrine, son cœur, ses mains et ses pieds, afin de sanctifier par ses membres très saints tous les membres de celui qui le reçoit, et guérir ainsi l'homme tout entier. Il veut sanctifier mes yeux par les siens, mon cœur par le sien, mes mains par les siennes ; comme le prophète Élisée, pour ressusciter le fils de la Sunamite, *se coucha sur lui, et appliqua sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains*, et lui rendit ainsi la vie ⁽²⁾. Lors donc que je reçois le corps de mon Sauveur, je dois lui dire, en considérant ses membres bénis : O doux JÉSUS ! puisque vous vous êtes tellement rapetissé dans ce sacrement pour donner la vie

1. Ego quasi nutricius Ephraim... declinavi ad eum ut vesceretur. (Os., XI, 3, 4.)

2. Et incubuit super puerum : posuitque os suum super os ejus, et oculos suos super oculos ejus, et manus suas super manus ejus. (IV Reg., IV, 34.)

à mon âme ; sanctifiez, je vous en conjure, mes yeux et mes oreilles par les vôtres, afin qu'ils ne voient et n'entendent rien qui vous déplaît ; purifiez ma langue par la vôtre, afin qu'elle ne profère aucune parole qui vous offense ; fortifiez mes pieds et mes mains par les vôtres, afin que mes pieds vous suivent, et que mes mains fassent des œuvres qui vous soient agréables. O mon bien-aimé ! ouvrez les yeux de votre miséricorde, jetez-les sur moi, et éclairez les miens, afin que je vous connaisse et que je croie fermement en vous. Ouvrez vos oreilles, écoutez mes prières et mes gémissements, et faites que j'ouvre les miennes pour écouter votre parole et obéir à votre sainte loi. Ouvrez votre bouche, déliez votre langue bénie, et parlez à mon cœur, afin que ma bouche s'ouvre pour vous bénir, et que ma langue ne cesse jamais de vous louer. Ouvrez, ô mon Dieu, votre poitrine, dilatez votre cœur et daignez m'y introduire, afin qu'il m'échauffe et m'embrase du feu de votre amour. Étendez vos mains et touchez les miennes, pour sanctifier toutes mes œuvres. Par les pas de vos pieds sacrés, redressez mes pas, je vous en supplie, et ne permettez point que mes pieds s'écartent de la voie que les vôtres ont suivie. Faites, enfin, Seigneur, que tout mon corps soit un vif portrait de la sainteté qui a relui dans le vôtre.

Troisièmement. Je considérerai cette dernière parole du Sauveur : Ceci est mon corps, *qui est donné*, ou *qui sera livré pour vous*. Il veut nous faire entendre que dans ses mains était alors le même corps qui devait être vendu et livré à la mort pour le salut du monde, et que le même corps qui a été livré pour nous à la mort, nous est donné maintenant pour

nous servir de nourriture : double bienfait qui procède d'un même amour. Je dois donc considérer dans ce corps très pur les cinq plaies qu'il reçut dans sa Passion, et qui sont à la fois les marques de sa mort et les gages de notre salut. Je dois le prier par ces plaies sacrées de me vivifier, de me sanctifier, de m'y cacher, en lui disant avec une humble confiance : O corps très saint de mon Sauveur, qui avez été transpercé par les clous et par la lance sur la croix, recevant cinq profondes blessures dont vous conservez les cicatrices toutes resplendissantes dans le ciel et dans ce divin sacrement ; je vous adore, je vous loue, je vous glorifie, je vous supplie par vos plaies, ô JÉSUS, de guérir celles de mon âme, et de convertir en beauté et en clarté la laideur et l'ignominie de mes péchés, en me communiquant votre grâce.

III. — JÉSUS-CHRIST *donne la communion aux apôtres.*

Je considérerai, en troisième lieu, la manière dont Notre-Seigneur communita tous les apôtres ; le respect et la dévotion profonde avec lesquels ils reçurent et mangèrent ce pain céleste ; le Sauveur faisant, en ce moment, un autre miracle de sa toute-puissance dans l'entendement et dans le cœur de ces pêcheurs grossiers et de ses disciples imparfaits.

Premièrement. Il éclaira leur esprit d'une lumière si extraordinaire, qu'ils crurent d'une foi ferme que, sous les apparences du pain, était caché le corps véritable de leur Maître. Comme donc ils lui portaient un respect et un amour singuliers, et qu'ils étaient dans l'étonnement du nouveau miracle qu'il venait d'opérer

en eux, ils le reçurent avec une crainte respectueuse et un indicible amour, heureux de pouvoir le posséder au fond de leur âme. — O saints apôtres ! priez votre Maître qui est aussi le mien, de me donner la crainte et l'amour que vous aviez en communiant, afin que je le reçoive avec les mêmes fruits que vous.

Secondement. Il répandit dans leur cœur une si grande douceur, il y excita des affections si tendres et si merveilleuses, qu'ils connurent, par les effets de cette première Communion, l'excellence et la dignité infinie de cette divine nourriture. Ils sentirent par expérience la différence de saveur et de goût qu'il y avait entre ce pain du ciel et celui qu'ils avaient mangé un peu auparavant. Le malheureux Judas seul ne trouva dans ce met sacré aucune saveur, parce qu'il le prit sans foi, sans attention, sans respect.

Pour mieux comprendre tout ceci, je puis pieusement examiner les dispositions que chacun des onze apôtres apporta à la sainte Communion. Saint Pierre raviva sa foi, en disant à celui qui était caché sous les espèces du pain : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ;* et JÉSUS-CHRIST put lui répondre : *Vous êtes heureux, Simon, fils de Jean, car ce n'est point la chair, ni le sang qui vous l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux* (1). Et quand Notre-Seigneur lui présenta le pain consacré, le même apôtre, animé de cette foi pleine de respect, dit sans doute en lui-même : *Éloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur* (2) ; mais, par obéissance, il le prit et il le mangea. Pour saint

1. Simon Petrus dixit : Tu es Christus Filius Dei vivi. Respondens autem JESUS, dixit ei : Beatus es, Simon Bar Jona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus, qui in cœlis est. (MATTH., XVI, 16-17.)

2. Exi a me, quia homo peccator sum, Domine. (LUC., v. 8.)

Jean, il excita en lui les sentiments de l'amour le plus affectueux, en considérant que son Maître, non content de le tenir auprès de sa personne, voulait encore entrer dans son propre cœur. A la vue de cette marque inouïe de l'amour d'un Dieu, il demeura si absorbé et entra dans une extase si relevée, qu'après cette cène mystérieuse, il reposa sa tête sur la poitrine de JÉSUS-CHRIST et s'y endormit du doux sommeil de la contemplation. — Oh ! si je pouvais avoir la foi respectueuse de saint Pierre, l'amour embrasé de saint Jean, afin de recevoir comme eux mon Seigneur ! Oh ! que JÉSUS les dédommagea amplement de la peine que leur avaient coûtée les préparatifs nécessaires pour la cène de l'Agneau pascal ! Et comme ils étaient d'ailleurs ses plus chers et plus fervents disciples, il est à croire qu'il leur donna une part surabondante de célestes consolations. Obtenez-moi, glorieux apôtres, le même esprit avec lequel vous communiâtes la première fois, afin que je participe aux douceurs que vous avez goûtées.

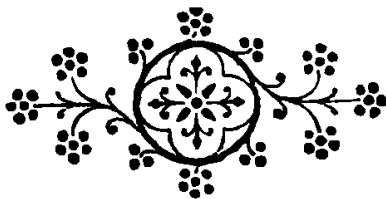
Je pourrai, de la même manière, examiner la dévotion de chacun des autres apôtres, comme il me sera possible de l'imaginer.

IV. — JÉSUS-CHRIST *se communit lui-même.*

Je considérerai, en quatrième lieu, comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST se communit lui-même ; car, suivant la doctrine la plus commune des saints (1), il avait pris le premier de ce pain sacré, pour encourager les apôtres à le manger eux-mêmes, et leur apprendre avec quel respect, quelle modestie, quelle dévotion ils devaient le recevoir. Ce fut toujours, en effet, la cou-

1. S. THOM., Part. 3, quest, 81, art. 1.

tume du Sauveur d'enseigner par les exemples et par les œuvres, avant de le faire par les préceptes et par les paroles. C'est pourquoi il voulut communier comme il avait voulu être baptisé. Oh! quel respect et quelle dévotion incomparables il fit paraître extérieurement, quand il approcha de sa bouche ce morceau dans lequel il contemplait la divinité unie à sa chair qu'il recevait! Quels nouveaux transports d'allégresse éclatèrent dans sa très sainte âme au moment où il devint à lui-même sa propre nourriture! et quel accroissement de joie il dut ressentir d'avoir institué cet admirable sacrement! — Doux JÉSUS! que ne puis-je vous recevoir avec le respect et l'amour que vous aviez en vous communiant vous-même! Que ne m'est-il donné d'imiter votre dévotion autant qu'elle peut l'être! Je vous offre, mon Dieu, vos dispositions personnelles pour suppléer à ce qui me manque. Je vous supplie de me les communiquer dans toute la mesure dont je suis capable, afin que mes hommages soient moins indignes de votre souveraine Majesté.



MÉDITATION XII.

DE LA CONVERSION DU VIN AU SANG DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, ET DES TRÉSORS QUE RENFERME CE SANG PRÉCIEUX.

————— I. — *Voici le calice de mon sang.* —————

Après la consécration du pain et la communion, JÉSUS-CHRIST prit une coupe pleine de vin, et dit : *Voici le calice de mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous et pour plusieurs en rémission de leurs péchés* (1). Et par la vertu de ces paroles, le vin fut changé en son sang.

Premièrement. Je dois considérer ici la charité infinie, la libéralité et la toute-puissance de JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, qui nous présente dans le calice tout son sang, sans en excepter une seule goutte, pour réjouir et fortifier nos âmes. Il eût suffi sans doute, pour notre sanctification, qu'il s'en trouvât autant qu'il y avait de vin dans le calice avant la consécration, et même qu'il y en eût une seule goutte. Mais non ; il veut nous donner tout le sang qu'il avait alors dans les veines, et qu'il a maintenant dans tout son corps. Il nous le donne avec libéralité et sans épargne, et, par cette marque d'amour, il m'invite moi-même à répandre tout mon sang, s'il est nécessaire, pour son service.

Secondement. Mais sa charité et sa libéralité vont plus loin. Il nous fait don non seulement de son sang, mais encore du vase précieux qui le contient. Je sup-

1. MATTH., XXVI, 28. — MARC., XIV, 24. — LUC., XXII, 20. — S. THOM., Part, 3, quest. 58, art. 3.

pose qu'un prince offre à un seigneur de sa cour un vin excellent, dans une coupe d'or fin, enrichie des pierres les plus précieuses. Il lui dit : Prenez ce vin, et aussi la coupe. C'est la conduite de JÉSUS-CHRIST à notre égard. Il nous donne avec son sang le vaisseau qui le renferme, je veux dire ses veines, sa chair, son corps très saint, et de plus son âme et sa divinité, afin d'être tout entier notre breuvage et notre nourriture. — O charité immense ! O prodigalité incompréhensible ! Comment, Seigneur, ne vous donnerais-je pas tout ce que j'ai, puisque vous me donnez d'une manière si admirable tout ce que vous avez ?

Troisièmement. Je remarquerai enfin cette parole, *mon sang*, qui renferme un grand mystère. Le sang que JÉSUS-CHRIST nous donne, ce n'est pas le sang d'autrui c'est son propre sang. Bien différent des rois de la terre, qui tirent le sang de leurs sujets pour en faire des libéralités, et qui le dépensent pour défendre leurs États ou usurper ceux des autres princes, Notre-Seigneur fait de son sang un breuvage salutaire pour ses sujets ; au prix de ce sang, il leur fait des grâces et des largesses ; il leur acquiert des trésors et leur gagne des royaumes.—O Roi souverain, qui n'êtes point un prince injuste et cruel, mais un père, et un père plein d'amour ; qui épusez le sang de vos veines pour donner et conserver la vie à vos serviteurs et à vos enfants ; qui voulez que nous soyons tous princes de votre sang, *une race choisie, des prêtres-rois, un peuple saint* (1), faites que tous les chrétiens connaissent la noblesse de leur extraction et de leur sang, qu'ils s'en glorifient, et qu'ils

1. Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta. (I PÉTR., II, 3.)

puisent, dans la participation de ce sang, la générosité de sentiments et la sainteté de mœurs dont vous nous avez donné l'exemple.

II. — *Le sang de la nouvelle alliance.*

Je considérerai, en second lieu, pourquoi Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST appelle le calice de son sang *le sang de la nouvelle alliance*.

Premièrement. C'est pour marquer les avantages que le Nouveau Testament a sur l'Ancien. Ce premier Testament reposait sur le sang des animaux en tant qu'il était la figure du sang de JÉSUS-CHRIST; mais le second est établi sur le sang même d'un Dieu, et a été solennellement confirmé par sa mort. Je dois donc me rappeler ici que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, la veille de sa Passion, fit son testament, et y apposa des legs et des promesses d'une valeur infinie, qui embrassent tous les trésors de grâce et de gloire que Dieu possède, et qu'il veut répartir à ses élus. Dans ce testament, il nous promet le pardon de nos péchés, et par conséquent, la rémission des peines éternelles que nous avons méritées en les commettant; il nous promet encore la grâce et l'adoption des enfants de Dieu, la charité et toutes les vertus, les dons du Saint-Esprit et l'héritage du ciel, qui est la béatitude éternelle; il nous promet enfin qu'il écoutera nos prières, qu'il sera avec nous dans nos tribulations (1) et qu'il nous aidera dans toutes nos œuvres. Tels sont les legs et les promesses dont le sang de Notre-Seigneur est l'assurance et le gage, la cédule et l'instrument authentique, au moyen duquel nous pouvons demander par

1. Exaudiam eum : cum ipso sum in tribulatione. (Ps., XC, 15.)

droit ce qu'il nous a promis, acquis et laissé par legs dans son testament. La possession de ce sang est donc pour nous un puissant motif d'amour, de confiance, de joie, d'assurance de notre salut (1) ; et, lorsque nous disons la sainte messe, ou que nous l'entendons, ou que nous communions, nous devons présenter à Dieu le Père avec une entière confiance, ce sang précieux pour obtenir tous les biens dont il est pour nous le gage, en lui disant : Père éternel, je vous offre ce sang divin ; c'est l'écriture et le signe du testament de votre Fils, par lequel il m'a promis que vous me donnerez tout ce que je pourrai vous demander. Puis donc que vous êtes l'exécuteur de ce testament, accomplissez-le en m'accordant ce que je vous demande.

Secondement. Mais Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST nous a laissé de plus dans son testament, des avis et des conseils d'une haute importance. Ils regardent l'accomplissement de son commandement nouveau, qui nous prescrit de nous aimer les uns les autres : l'observation de la loi nouvelle, et tout ce qui touche aux œuvres d'humilité, de patience, de perfection chrétienne. Le sang contenu dans le calice nous rappelle tous ces devoirs, et nous donne des forces pour nous en acquitter : pourvu toutefois que nous soyons des hommes de cœur, et que nous nous piquions de générosité à son service.

III. — *Qui sera répandu pour vous et pour plusieurs en rémission de leurs péchés.*

Je considérerai, en troisième lieu, ce que JÉSUS-CHRIST dit aux apôtres, que son sang *sera répandu*

1. Futuræ gloriæ nobis pignus datur. (*Liturg.*, in fest. Corp. Christi.)

pour eux et pour plusieurs en rémission de leurs péchés :

Premièrement. Il sera répandu *pour vous*. Par ces paroles, le Sauveur veut exciter dans le cœur des apôtres, d'abord la commisération et la douleur, puis l'amour et la reconnaissance. Il semble leur dire : Considérez que je vous donne le sang même que je dois répandre sur la croix, non pour moi, mais pour vous. Compatissez à mes douleurs, et aimez-moi, puisque je vous aime tant moi-même. Comme il adressa cette parole, *pour vous*, à tous les apôtres, il pouvait aussi l'adresser à chacun d'eux ; et je puis également supposer qu'il me dit à moi-même : Voici le sang qui est répandu *pour toi*. — O mon très aimable Rédempteur, qui avez versé votre sang pour moi au milieu d'inexprimables douleurs, et qui me le donnez dans ce sacrement avec tant d'amour ; faites-moi la grâce de compatir à vos souffrances, et de répondre à votre amour par de signalés services !

Secondement. Il sera répandu *pour plusieurs* : c'est-à-dire, pour tous les hommes sans exception, en sorte que tous pourront se sauver ; et, d'une manière spéciale, pour un grand nombre qui en recueilleront les fruits, et opéreront effectivement leur salut. Or Notre-Seigneur donne son sang dans le calice à tous ceux en faveur desquels il l'a répandu : et il le déclare formellement, pour nous faire connaître la libéralité de son amour. Car il n'est pas un mortel sur la terre, fût-il le dernier des hommes, le plus abject des esclaves et le rebut du genre humain, pour qui ce divin Sauveur n'ait répandu son sang, et à qui il n'offre les fruits de sa Passion. — O Sauveur plein de libéralité ! puisqu'une seule goutte de votre sang suffit pour sauver tous les

hommes, appliquez-en le prix à un grand nombre, afin qu'un grand nombre participent à vos mérites infinis. Ainsi soit-il.

Troisièmement. Il sera répandu *en rémission des péchés*. Le Sauveur n'en détermine ni le nombre, ni la gravité ; parce qu'il n'y a point de péchés, si énormes et si nombreux qu'on les suppose, qui ne puissent être pardonnés en vertu de ce sang. Le crime même des soldats et des bourreaux qui le répandirent avec une fureur satanique, n'était point impardonnable ; car il fut répandu pour eux ; et s'ils l'eussent voulu, ils pouvaient facilement obtenir leur pardon. — O sang très précieux de JÉSUS, Agneau de Dieu, dans lequel nous pouvons *laver et blanchir nos vêtements* (1), en purifiant nos âmes des taches de nos péchés ; lavez, je vous en conjure, blanchissez, purifiez et embellissez mon âme, en la rendant nette de toute souillure, en l'ornant des vertus, et en l'enrichissant des dons de votre grâce !

Je méditerai aussi cette parole, *sera répandu*. Elle exprime la manière dont le sang de JÉSUS sortira de son corps adorable. Il ne coulera pas en petite quantité, goutte à goutte ; mais par flots, et de tous ses membres divins, comme nous le verrons dans la Méditation suivante.

Enfin, je pourrai, dans un dernier point, considérer comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et les apôtres burent le calice, conformément à ce qui a été dit de la communion sous les espèces du pain (2).

1. Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna, et laverunt stolis suas, et dealbaverunt eas in sanguine Agni. (*Apoc.*, VII, 14.)

2. Pag. 185 et suivantes.

MÉDITATION XIII.

DES ESPÈCES SACRAMENTELLES DU PAIN ET DU VIN,
ET DE LEUR SIGNIFICATION.

Cette Méditation et la suivante seront très utiles pour bien entendre la sainte messe. On pourra en prendre quelque point, afin de s'aider à produire des actes de dévotion en rapport avec le grand mystère qui s'accomplit de nouveau sur nos autels.

I. — *Pourquoi Notre-Seigneur choisit à la fois le pain et le vin pour matière de l'Eucharistie.*

Je considérerai, en premier lieu, les raisons pour lesquelles JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur voulut instituer ce sacrement sous les deux espèces différentes du pain et du vin; rendant principalement son corps présent sous l'une de ces deux espèces, et son sang sous l'autre. Je dis principalement, car il est certain, comme la foi nous l'enseigne, que le sang est avec le corps, et le corps avec le sang sous les deux espèces, sans qu'ils soient jamais séparés l'un de l'autre.

Le Sauveur agit de la sorte pour deux raisons principales.

La première fut pour signifier qu'il ne manquait rien au banquet qu'il nous préparait. Comme il y a de la nourriture et de la boisson dans les festins ordinaires, il voulut qu'il en fût de même dans ce festin céleste. Nous devons toutefois remarquer une différence bien notable. C'est que, par un effet de l'excellence infinie de ce banquet miraculeux, la nourriture n'y est point

séparée du breuvage. Quelle que soit la partie que nous prenions, elle a la double vertu d'apaiser notre faim et d'étancher notre soif ; merveille pour laquelle je dois rendre à mon Sauveur de perpétuelles actions de grâces ; me réjouissant de ce qu'il est si parfait dans toutes ses œuvres.

La seconde raison est supérieure à la première. Les espèces distinctes du pain et du vin signifient que le très précieux sang de JÉSUS-CHRIST fut entièrement séparé de son corps dans sa Passion, et répandu pour nos péchés au milieu de tourments et de douleurs inexprimables. Lors donc que j'entends la sainte messe, et que je vois élever séparément, d'abord l'hostie, puis le calice, je dois me rappeler cette cruelle séparation du corps et du sang de mon Rédempteur, et considérer que le calice contient tout le sang qu'il versa la nuit et le jour de sa Passion, en cinq fois différentes : dans sa sueur au jardin des Olives, dans la flagellation, le couronnement d'épines, le crucifiement, et par le coup de lance qui ouvrit son côté après sa mort. Je m'arrêterai à chacune de ces plaies, et je pourrai faire avec Notre-Seigneur des colloques, lui adresser des demandes, avec des sentiments de reconnaissance, d'amour, de douleur de mes péchés, à peu près en ces termes : O sang très précieux de JÉSUS, qui avez coulé par tous les pores de son corps dans le jardin de Gethsémani, tandis que son âme était dans une tristesse et une agonie mortelles ; je me réjouis de ce que vous êtes recueilli tout entier dans ce calice, pour y recevoir les adorations des fidèles ! Je vous adore, je vous glorifie de toute mon âme ; et je vous supplie de me préserver de la tristesse et de l'agonie éternelle que j'ai

méritées par mes péchés, puisque vous avez été répandu pour les effacer. O calice mystérieux, plein du sang que les fouets tirèrent des épaules cruellement déchirées de mon Seigneur, et de celui qui découla de sa tête percée d'épines ; enivrez-moi de cette divine liqueur, afin que j'aime de tout mon être le Sauveur qui l'a répandu pour moi. O mon JÉSUS, qui avez mis dans ce calice le sang que vous avez versé par les plaies de vos mains et de vos pieds cloués à la croix ; que puis-je vous rendre pour un si grand bienfait ? Je vous présenterai ce même sang, ce calice de mon salut ; et, par cette offrande digne de vous, je rendrai gloire à votre saint nom (1). Ainsi soit-il.

II. — *Pourquoi Notre-Seigneur voulut que sa présence dans le sacrement de l'autel fût invisible.*

Je considérerai, en second lieu, les raisons pour lesquelles JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur voulut que la conversion du pain et du vin en son corps et en son sang s'accomplît d'une manière invisible, et que les seuls accidents du pain et du vin demeurassent pour le cacher à nos yeux. Car, s'il en eût eu la volonté, il lui était facile d'opérer quelque changement sensible, et de manifester par un signe extérieur les grandeurs intérieures renfermées dans ce sacrement.

La première raison est tirée de la personne de Notre-Seigneur. Il en usa ainsi pour s'humilier lui-même, et nous donner un nouveau et continuel exemple d'humilité et de patience héroïque. Dans le mystère de l'Incarnation, le Fils de Dieu s'humilia jusqu'à prendre la forme d'esclave ; il couvrit du voile obscur

1. Calicem salutaris accipiam : et nomen Domini invocabo. (Ps., CXV, 13.)

de son humanité les ravissantes perfections de sa divinité : aussi fut-il méconnu, méprisé et maltraité de plusieurs qui ne le distinguèrent aucunement des autres hommes. De même, dans le sacrement de l'Eucharistie, celui qui était vrai Dieu et vrai homme voulut s'humilier jusqu'à se revêtir des espèces sacramentelles du pain et du vin et cacher, sous des apparences si communes, tout ce qu'il y a de grand dans sa divinité et dans son humanité. Aussi fut-il également méconnu, méprisé, maltraité, parfois même foulé aux pieds, comme s'il n'eût été qu'un peu de pain et de vin : outrages qu'il a soufferts pour notre exemple avec une patience admirable sans se venger. — O JÉSUS, humble et patient ! je vous rends grâces de m'avoir donné en votre personne un si rare exemple de patience et d'humilité. Faites qu'à votre imitation je cache, autant qu'il me sera possible, tout ce qui peut m'attirer l'estime des hommes, et que je souffre de leur part toutes les injures et tous les mépris. Éclairez nos yeux de la lumière de votre foi, afin que nous croyions et que nous adorions les grandeurs infinies cachées sous ces voiles ; car, plus vous vous humiliez pour nous, plus il est juste que nous vous exalions, et que nous chantions vos louanges dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

La seconde raison est tirée du côté de nous-mêmes. Le Sauveur voulut nous fournir une occasion nouvelle et continuelle d'exercer héroïquement notre foi, renonçant à ce que nous dit chacun de nos sens, imposant silence à tous les raisonnements de notre esprit, le captivant et le soumettant à l'enseignement de la foi. Aussi dans les paroles de la consécration du calice, JÉSUS-

CHRIST appelle-t-il par excellence ce sacrement un mystère de foi (1) ; et l'on peut dire qu'un des plus grands miracles qu'il opéra dans cette dernière cène fut, comme nous l'avons dit plus haut (2), de changer soudainement le cœur et l'esprit des apôtres, et de leur persuader qu'au moment où il dit ces paroles *ceci est mon corps*, ce qu'il tenait dans ses mains cessa d'être du pain, et fut converti au corps de celui-là même qui les prononçait. Lors donc que nous entendons la messe, ou que nous faisons la sainte communion, ou que nous entrons dans une église, c'est une pratique admirable d'actualiser et de ranimer notre foi, disant, malgré le témoignage de nos sens : Mes yeux, Seigneur, ne voient, il est vrai, dans cette hostie, que la couleur et la figure du pain ; cependant, je crois que ce qui est ici présent n'est pas du pain, mais vous-même, le Fils du Dieu vivant, *la splendeur et la gloire du Père, la figure de sa substance, blanc et vermeil, choisi entre mille* (3). Mon odorat ne sent, à la vérité, que l'odeur du pain et du vin ; mais je crois, mon Dieu, qu'il n'y a ici que vous seul, le vrai Jacob, dont *l'odeur est celle d'un champ de fleurs, que le Seigneur a béni* (4). Je crois encore, bien que le goût et le toucher ne perçoivent que la saveur, la consistance et les autres qualités du pain, qu'il n'y a point ici de pain matériel, qu'il n'y a que vous seul, *le pain vivant descendu du ciel, source de toutes les dé-*

1. *Mysterium fidei. (In. Can. Miss.)*

2. Pag. 167.

3. Qui cum sit splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus. — Dilectus meus candidus et rubicundus, electus ex millibus. (*Hebr.*, I. 3. — *Cant.*, V. 10.)

4. Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus. (*Gen.*, XXVII, 27.)

lices et de toute douceur (1). — O Sauveur très aimable! éclairez mon esprit des mêmes lumières dont vous éclairâtes vos apôtres ; afin que je découvre, par une foi vive, l'infinie beauté cachée sous ces nuages ; que je sois fortifié par l'odeur très douce de vos vertus, soutenu et récréé par la suavité de vos saintes délices.

On peut encore assigner une troisième raison de la conduite de Notre-Seigneur. Il se déroba à nos regards pour nous inspirer la confiance, le courage, la hardiesse de le toucher, de le recevoir, de le manger. Qui oserait le faire, s'il paraissait visiblement à nos yeux (2)? Mais le même amour qui l'obligea de rester avec nous, le détermina à prendre une forme étrangère, afin que nous pussions nous unir plus étroitement à lui, et l'introduire dans nos cœurs. — O JÉSUS, que béni soit à jamais votre amour incompréhensible ! Vous oubliez votre grandeur pour vous réduire à notre bassesse ; vous cachez la gloire de votre visage, de peur que des vers de terre comme nous n'en soient éblouis et ne s'éloignent de vous.

III. — *Pourquoi JÉSUS-CHRIST choisit de préférence les espèces du pain et du vin pour résider dans l'Eucharistie.*

Je considérerai, en troisième lieu, les raisons pour lesquelles Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST voulut demeurer avec nous sous les espèces du pain et du vin, plutôt que sous d'autres espèces également sensibles et je tâcherai d'appliquer ces raisons à mon profit spirituel.

1. Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi. — Paratum panem de cœlo præstitisti illis sine labore, omne delectamentum in se habentem, et omnis saporis suavitatem. (JOAN., VI, 51. — Sap., XVI, 20.)

2. S. THOM., Part. 3, quæst. 75, art. 4.

La première fut pour s'unir à nous, et spirituellement, comme Dieu, et corporellement comme homme, de la manière la plus étroite possible. Est-il rien qui s'unisse plus intimement à l'homme que la boisson et la nourriture? Elles ne lui sont pas simplement appliquées au dehors; mais elles entrent dans lui, elles pénètrent sa substance, elles deviennent une même chose avec lui. Comme donc le propre de l'amour est d'unir la personne qui aime avec celle qui est aimée; JÉSUS, le fidèle amant de nos âmes, non content de demeurer auprès de nous, voulut entrer au dedans de nous, et, au moyen de l'union sacramentelle, produire l'union spirituelle du véritable et parfait amour. O JÉSUS tout amour! comment n'avez-vous pas horreur d'entrer dans un cœur souillé comme le mien? D'où vient cela? De votre amour, qui ne connaît point de bornes. Vous fermez les yeux sur votre dignité infinie, pour vous unir à de si misérables créatures. Ah! Seigneur, que les liens d'une charité parfaite m'unissent étroitement à vous et que jamais je ne me sépare de vous! Ainsi soit-il.

La seconde raison fut pour signifier qu'il opère dans nos âmes tous les effets que produisent le pain et le vin dans les corps. Car, par sa présence et par la vertu de ce sacrement, il soutient, il conserve, il augmente en nous la vie spirituelle, il nous fortifie, il réjouit notre cœur, il modère la concupiscence et répare les dommages qu'elle nous cause; enfin il nous rend semblables à lui, en imprimant en nous ses qualités et ses vertus, selon sa propre parole : *Celui qui me mange, vivra par moi* (1).

1. Sicut misit me vivens Pater et ego vivo propter patrem : et qui manducavit me et ipse vivet propter me. (JOAN., VI, 58.)

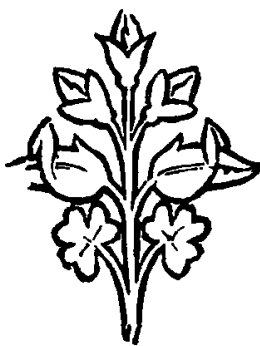
Je me servirai de ces considérations afin d'exciter en moi une faim pressante de ce pain céleste, et de comprendre combien il m'importe de le recevoir souvent, pour le soutien de mon âme ; comme il importe de prendre souvent la nourriture corporelle, pour le soutien du corps. — O pain descendu du ciel, pain des anges, pain quotidien ; que ne m'est-il donné de vous manger chaque jour, afin de vivre par vous, d'une vie céleste et divine !

O vin, qui faites les vierges et qui réjouissez le cœur de l'homme (1) ; venez, purifiez mon âme par votre pureté, réjouissez mon esprit de votre joie, enivrez-moi par la force du divin amour !

La troisième raison fut pour signifier que, comme le pain se fait de plusieurs grains de froment, moulus et pétris ensemble ; et le vin de plusieurs grains de raisin foulés dans le pressoir : de même, ce manger et ce breuvage divins demandent des cœurs unis par une vraie charité. Car la fin de ce sacrement d'amour est d'opérer l'union de plusieurs fidèles en un même esprit ; et c'est pour cette raison qu'il est appelé *communio*, c'est-à-dire, union mutuelle de plusieurs entre eux et avec JÉSUS-CHRIST, à l'esprit duquel tous participent. Si donc, pour obtenir cette union, il est nécessaire que je sois broyé et foulé aux pieds, je dois m'y prêter volontiers, et me résoudre à mortifier ce qui reste en moi du vieil homme, afin d'être en état de goûter la douceur de cette divine nourriture, et de m'unir plus intimement à JÉSUS-CHRIST. — O mon très doux Sau-

1. Quid enim bonum ejus est, et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum, et vinum germinans virgines ?—Ut educas panem de terra: et vinum letificat cor hominis. (ZACH., IX, 17. — Ps., CIII, 15.)

veur, qui avez uni votre corps aux espèces du pain, et votre sang aux espèces du vin; je m'offre à être moulu comme le grain de froment, à être foulé comme le fruit de la vigne, pour conserver votre amour et l'union avec mes frères ; afin que vous, qui êtes mon Dieu, daigniez m'unir à vous dans cette vie passagère, par une grâce abondante, et dans la vie éternelle, par la communication de votre gloire. Ainsi soit-il.



MÉDITATION XIV.

DE SIX CHOSES MYSTÉRIEUSES QUE LE SEIGNEUR
FIT OU DIT EN CONSACRANT LE PAIN ET LE VIN.

———— I. — JÉSUS *prend le pain.* —————

En premier lieu, je considérerai comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, l'extérieur grave, modeste et recueilli, capable d'inspirer le respect à ses disciples et d'exciter leur admiration, *prit un pain* dans ses mains saintes et vénérables. Il pouvait sans doute le consacrer sur la table ; mais il le prit entre ses mains pour signifier que le changement de ce pain en son corps était une œuvre de sa toute-puissance et de sa libéralité, et en même temps une de ses œuvres méritoires, qui sont figurées par les mains.

Premièrement. Ce fut une œuvre de la toute-puissance qu'il possède en tant que Dieu, et du pouvoir suprême qu'il reçut, en tant qu'homme, de son Père *qui avait remis toutes choses entre ses mains* (1). C'est donc avec ses mains divines qu'il opéra ce changement si merveilleux ! Car on le vit alors se tenir lui-même tout entier dans ses propres mains, et, sans quitter la place qu'il occupait, se mettre tout entier dans les mains de ses disciples, afin qu'ils le prissent en nourriture. — O grandeur du pouvoir divin ! O changement de la droite du Très-Haut (2) ! Je me réjouis, ô mon Sauveur, de la puissance de vos mains. Étendez sur moi votre droite, et changez-moi, et transformez-

1. Sciens quia omnia dedit ei Pater in manus. (JOAN., XIII, 3.)

2. Hæc mutatio dexteræ Excelsi. (Ps., LXXVI, II.)

moi, en me faisant ressentir la vertu de ce pain souverain.

Secondement. Ce fut une œuvre de la libéralité de ses mains. Le Seigneur, dit le Prophète-roi, donne à tous la nourriture au temps marqué ; il ouvre sa main, et il rassasie tout ce qui respire (1). De même, notre divin Sauveur nous donne avec une libéralité sans mesure ce pain céleste ; et, lorsque nous nous asseyons à sa table, il ouvre ses deux mains pour nous remplir de bénédictions et de vertus. Quelle libéralité plus grande que de se donner tout entier, et sans réserve, pour être le prix de notre rançon, le soutien de notre vie, le compagnon de notre pèlerinage ; et cela de la manière la plus gratuite et la plus désintéressée, uniquement pour exercer sa libéralité et sa bonté ! — Pénétré de ces pensées, je prierai humblement ce Seigneur de me donner ses mains puissantes et libérales à baiser, en actions de grâces de tous les bienfaits que j'en ai reçus ; et je le glorifierai dans toutes les créatures, qui sont les ouvrages de ses mains.

Troisièmement. Ce fut une œuvre méritoire de ses mains. En effet, ce pain qu'il nous sert à son banquet, il le gagna par le travail de ses mains et à la sueur de son visage. Aussi ne veut-il pas qu'il soit la nourriture des paresseux, mais des travailleurs ; de ceux *qui mangent le fruit du labour de leurs mains*, et que l'Écriture appelle pour cette raison *bienheureux* (2).

1. Omnia a te expectant ut des illis escam in tempore. Dante te illis, colligent : aperiente te manum tuam, omnia implebuntur bonitate. — Oculi omnium in te sperant, Domine : et tu das illis escam in tempore opportuno. Aperis tu manum tuam : et imples omne animal benedictione. (*Ps.*, CIII, 27. — *Ps.*, CXLIIV, 15.)

2. Labores manuum tuarum quia manducabis : beatus es, et bene tibi erit. (*Ps.*, CXXVII, 2.)

L'exercice des bonnes œuvres doit donc nous disposer à manger ce pain des forts ; et, après l'avoir mangé, nous devons continuer de travailler au service du Seigneur. — O Adam céleste, qui, à l'imitation de l'Adam terrestre, avez travaillé, avez sué pour gagner le pain dont vous nourrissez vos enfants ; je vous loue, je vous glorifie de ce que vous me donnez pour rien ce qui vous a coûté si cher ! Il est juste, Seigneur, que je travaille de mes mains, si je ne veux pas être indigne de manger ce pain divin, puisqu'il est écrit : *Celui qui ne veut point travailler, ne doit point manger* (1).

II. — JÉSUS lève les yeux au ciel ; il rend grâces à son Père ; il bénit le pain ; il le divise.

En second lieu, je considérerai comment JÉSUS-CHRIST, tenant le pain entre ses mains, *leva les yeux au ciel* (2), pour signifier que le pain qu'il voulait donner aux hommes n'était pas un pain de la terre, mais le pain du ciel, le pain des anges, pain *supersubstantiel*, don de son Père éternel, l'accomplissement de la promesse que lui-même avait faite dans un de ses discours par ces paroles : *Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel ; mais c'est mon Père qui vous donne le vrai pain du ciel : je suis le pain vivant qui est descendu du ciel* (3). Il leva encore les yeux au ciel pour exciter ses disciples, pour nous exciter nous-mêmes à élever nos cœurs par l'espérance, par la prière, par la pureté de nos âmes. C'est ainsi que nous devons attendre de

1. Cum essemus apud vos, hoc denuntiabamus vobis : quoniam si quis non vult operari, nec manducet. (*II Thessal.*, III, 10.)

2. S. THOM. Part. 3, quest. 83, art. 4, ad 2.

3. Amen, amen dico vobis, non Moyses dedit vobis panem de cœlo, sed Pater meus dat vobis panem de cœlo verum. Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi. (*JOAN.*, VI, 32, 51.)

notre Père qui est aux cieux cette nourriture céleste, la lui demandant par une prière affectueuse, nous disposant à la recevoir par un entier détachement des choses de la terre, accomplissant ce que l'Église nous avertit de faire à la préface de la messe : Les cœurs en haut ; et répondant avec vérité : Nos cœurs sont élevés vers le Seigneur. — O notre Père qui êtes dans les cieux, élevez nos cœurs vers la demeure que vous habitez, et donnez-nous ce pain qui est au-dessus de toute substance, et qui est descendu sur la terre pour communiquer aux hommes une vie céleste.

En troisième lieu, JÉSUS *rendit grâces* à son Père de l'insigne bienfait qu'il accordait aux hommes par ses mains, en leur donnant ce pain pour nourriture. Il voulut nous enseigner par là que nous devons approcher de la table sainte avec de vifs sentiments de reconnaissance, et que c'est pour nous une obligation de les exciter dans nos cœurs, soit avant, soit après la sainte Communion ; car c'est le sacrement de l'*Eucharistie*, c'est-à-dire d'actions de grâces. — Oh ! qu'elles furent ferventes celles que JÉSUS-CHRIST rendit alors à son Père céleste ! S'il le remercia pour quelques pains d'orge dont il rassasia cinq mille hommes dans le désert ; à combien plus forte raison le dut-il faire pour ce pain du ciel qu'il distribue à tous les hommes dans le désert de ce monde, lui qui savait bien que la reconnaissance doit se mesurer à la grandeur du bienfait ! Puis donc que je suis dans l'impuissance de rendre à mon Sauveur de dignes actions de grâces, je lui offrirai celles qu'il rendit lui-même à son Père éternel, et je remplirai ainsi la fin pour laquelle il institua ce sacrement.

En quatrième lieu, *il bénit* le pain. Après avoir béni son Père céleste d'une bénédiction de louange et d'action de grâces, il bénit le pain d'une bénédiction de paroles pleines d'efficacité, qui opérèrent ce qu'elles signifiaient. Pour nous, lorsque nous bénissons quelque chose, notre bénédiction se borne à lui souhaiter du bien, et à joindre nos prières à nos désirs, suppliant le Seigneur de les exaucer. Mais quand JÉSUS-CHRIST bénit le pain qu'il tenait dans ses mains divines, il ne pria pas simplement son Père d'opérer l'admirable changement dont il s'agissait alors ; mais lui-même fit sentir sa vertu au pain, et le pain, par l'impression de cette vertu, fut changé en son propre corps, et devint la cause et le principe de toutes les bénédictions spirituelles qui descendent du ciel sur la terre pour notre sanctification. — O efficacité de la bénédiction de JÉSUS-CHRIST ! Bénissez-moi, mon Sauveur ; puisque, de votre part, bénir et faire du bien sont une même chose. Oui, bénissez-moi, afin que, béni par vous, je reçoive dignement ce pain de bénédiction, et que je participe à toutes celles dont vous voulez qu'il soit pour nous la source.

En cinquième lieu, ayant béni le pain, *il le rompit*. Ce ne fut pas sans un grand mystère que le Sauveur prit sur la table un pain entier, qu'il le rompit et le partagea entre ses apôtres. Par là, il voulut nous marquer d'abord que, *mangeant tous d'un même pain* (1), et buvant tous d'un même calice, nous devons n'avoir tous qu'un même amour et ne former qu'un même cœur. Il voulut aussi nous apprendre que ce pain peut

1. Quoniam unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus. (*I Cor.*, X, 17.)

se diviser sans que son corps se divise, parce qu'il est tout entier dans chaque partie du pain et qu'en distribuant à chacun de ses disciples un morceau du même pain, il leur donnait autant que s'il leur eût donné le pain tout entier. Enfin, il voulut nous enseigner que celui qui reçoit ce pain divin, ne doit point le manger tout d'un coup, mais le rompre et l'émietter, pour ainsi dire, par la méditation, en considérant tout ce qu'il renferme ; à savoir le corps de JÉSUS-CHRIST, son âme très sainte, son sang précieux, sa divinité et tous ses mérites. Méditer en particulier chacun de ces points, c'est rompre spirituellement ce pain pour le manger. — O mon divin Rédempteur ! puisque, semblable à un petit enfant, je ne puis ni rompre ce pain, ni le manger s'il n'est rompu ; daignez me le rompre de votre main, afin que je le mange avec profit comprenant et savourant chacune des choses qu'il renferme.

III. — *JÉSUS donne le pain à ses disciples.*

En sixième lieu, je considérerai comment JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, après avoir rompu le pain, *le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez ; ceci est mon corps.*

Premièrement. Je réfléchirai sur cette parole : *Il le donna à ses disciples.* O don précieux, dans lequel JÉSUS donne aux siens tout ce qu'il possède et tout ce qu'il est, et cela gratuitement, parce qu'il aime à donner ! O charité infinie ! ô bonté immense qui, dans ce sacrement, ne s'aime pas elle-même, pour elle-même, mais pour se donner elle-même aux autres ! — Ah ! Seigneur ! donnez-vous à moi, puisque moi aussi je suis

votre disciple. Je l'avoue, je ne mérite point cette grâce ; mais je sais que vous ne nous la faites pas parce que nous la méritons, mais parce que vous êtes bon, et que vous prenez plaisir à nous accorder une faveur tellement excessive, qu'elle est au-dessus de tout mérite.

Secondement. Je méditerai les paroles mêmes du Sauveur : *Prenez et mangez.* Les apôtres, éclairés par la lumière intérieure de la foi que JÉSUS leur communiqua, furent pénétrés d'un respect si profond et d'une si haute estime pour cette divine nourriture, que jamais ils n'eussent osé la recevoir dans leurs mains, et bien moins la porter à leur bouche, si leur Maître ne leur eût dit formellement : Prenez, et mangez. Le commandement fut absolument nécessaire. Prenez ce pain, et considérez que je ne vous le donne pas simplement afin que vous le baisiez, que vous l'adoriez, que vous le mettiez en signe de respect sur vos têtes, que vous le gardiez pour votre consolation comme une relique ; mais afin que vous le mangiez et qu'il devienne votre soutien. Mangez-en tous, que personne ne s'en dispense sous prétexte d'humilité ; car je le donne à tous ceux qui sont mes vrais disciples, non seulement à vous qui êtes présents, mais à tous ceux qui vous succéderont jusqu'à la fin du monde. — O mon bien-aimé ! puisque vous me commandez de prendre ce pain divin, je le prendrai, je l'adorerai, je le mangerai pour vous obéir et pour jouir de votre douce présence espérant que vous suppléerez à mon indignité par l'abondance de vos grâces et de vos miséricordes.

MÉDITATION XV.

DU POUVOIR QUE JÉSUS-CHRIST DONNE A SES APO-
TRES DE FAIRE CE QU'IL AVAIT FAIT LUI-MÊME,
ET DE CELUI QUE LES PRÊTRES ONT DE CONSACRER
ET D'OFFRIR SON CORPS ET SON SANG EN SACRIFICE.

I. — JÉSUS *donne à ses apôtres le pouvoir de consacrer.*

Je considérerai, en premier lieu, comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, après avoir institué le sacrement de l'Eucharistie, dit à ses apôtres : *Faites ceci en mémoire de moi* (1). Ces paroles montrent clairement qu'il leur communiqua le pouvoir de faire ce qu'il avait fait lui-même, c'est-à-dire, de convertir le pain en son corps et le vin en son sang, avec commandement aux apôtres et aux prêtres qui devaient leur succéder dans le sacerdoce, de faire cette action de la manière que lui-même l'avait faite (2).

Premièrement. Je remarquerai d'abord la charité infinie de JÉSUS-CHRIST notre Seigneur, qui a bien voulu donner pouvoir sur son corps et sur son sang, non aux anges du ciel, mais à des hommes de la terre, afin qu'en son nom, et comme représentants de sa personne, ils pussent dire avec vérité : *Ceci est mon corps*; et changer effectivement le pain en son corps, comme il le changea lui-même, par un miracle qui en renferme un grand nombre plus surprenants que de rendre la vue aux aveugles, la santé aux malades, la vie aux

1. Hoc facite in meam commemorationem. (LUC., XXII, 19. — *I Cor.*, XI, 24.)

2. S. THOM., Part. 3, quest. 82, art. 1.

morts. — O JÉSUS plein d'amour ! que pouviez-vous faire de plus pour les hommes que ce que vous avez fait ? Vous leur communiquez un pouvoir qui surpasse la dignité des anges ! En créant l'homme, *vous l'aviez mis dans un rang un peu inférieur à celui de ces purs esprits ; vous l'aviez établi sur les ouvrages de vos mains* (1). Aujourd'hui vous l'élevez au-dessus d'eux, en lui donnant le pouvoir de faire descendre du ciel votre corps et votre sang, et de le tenir dans ses mains. Que toutes vos créatures, Seigneur, vous bénissent de cette faveur ; que mon âme et toutes ses puissances se consomment en répétant vos louanges !

Secondement. Mais la libéralité infinie de ce divin Seigneur offre encore quelque chose de plus remarquable. Il lui était loisible de restreindre le pouvoir de consacrer à un certain nombre de personnes, d'exiger que ce pouvoir ne s'exerçât que dans des lieux et à des temps déterminés ; il ne voulut pas le faire, afin que tous pussent recueillir abondamment les fruits d'un sacrement qu'il avait institué pour tous. Il pouvait établir qu'il n'y aurait qu'un prêtre dans tout l'univers, ou dans chaque province, ou tout au plus dans chaque ville ; ou que les apôtres seraient incapables de consacrer, s'ils n'étaient d'une grande sainteté ; ou enfin que le sacrifice de son corps et de son sang ne s'offrirait qu'en un lieu marqué et une fois l'an, comme celui de l'Agneau pascal. Mais sa libéralité écarta toutes ces restrictions. Il voulut qu'il y eût un grand nombre de prêtres ; que, malgré leur indignité personnelle, ils pussent consacrer en tout temps, en tout

1. Minuisti eum paulo minus ab angelis, gloria et honore coronasti eum ; et constituisti eum super opera manuum tuarum. (Ps., VIII, 6.)

lieu, tous les jours, dans quelque église ou chapelle de quelque village que ce soit. — O libéralité sans mesure de mon Sauveur ! Ignorez-vous, Seigneur, qu'il est dans notre nature de mépriser les choses les plus précieuses, lorsqu'elles cessent d'être rares ? Pourquoi donc avez-vous permis que le nombre de vos ministres fût si grand, et qu'ils célébrent si souvent vos saints mystères ? Ah ! votre amour sans bornes vous a fait passer par dessus le mépris que les méchants ont pour vos dons, en considération des justes qui en font un saint usage. Puissent tous les hommes ne mettre pas de bornes dans votre service, puisque vous n'en mettez point aux grâces que vous répandez sur eux !

Troisièmement. Si la charité et la libéralité de notre divin Sauveur sont incompréhensibles, que penser de son humilité et de l'obéissance qu'il rend à la parole de ses ministres ! Il s'est obligé, depuis l'institution de ce sacrement jusqu'à la fin du monde, à descendre sur la terre, ponctuellement et sans aucun délai, à la voix du prêtre toutes les fois qu'il prononce les paroles de la consécration, en quelque lieu et à quelque heure que ce soit ; et cela, quand ce prêtre serait indigne de son ministère, quand il consacrerait avec des intentions abominables, pour le fouler au pied ou le jeter dans les flammes : le bien de ses élus triomphant ainsi de tous les obstacles ! — O mer immense de l'humilité de JÉSUS-CHRIST ! Qui eût jamais cru qu'un Dieu obéît à la voix d'un homme ; et non seulement d'un homme juste, comme Josué (1), mais encore d'un perfide comme Judas ! Qui eût pensé qu'il se laissât toucher par des mains encore souillées de sang, et qu'il se soumit à

1. Obediente Domino voci hominis. (Jos., x, 14.)

cet excès d'humiliation ! O Seigneur ! jusqu'où va donc votre amour pour l'humilité et l'obéissance, puisque vous voulez nous en donner chaque jour un si illustre exemple ? J'apprendrai de vous que je dois obéir à mes supérieurs en tout ce qu'ils me commanderont de juste, même quand leur conduite et leur intention seraient blâmables. J'exécuterai leurs ordres avec ponctualité, promptitude et persévérance jusqu'à la mort, sans me lasser d'obéir, comme mon Sauveur ne se lasse pas de renouveler sur nos autels le sacrifice qu'il offrit une fois sur la croix.

II. — JÉSUS *commande à ses apôtres d'offrir le saint sacrifice.*

Je considérerai, en second lieu, que Notre-Seigneur, par les paroles que nous avons rapportées tout à l'heure, commanda aux apôtres et commande aux prêtres de son Église, d'offrir le sacrifice de son corps et de son sang, sous les espèces du pain et du vin, pour remplacer tous les sacrifices de l'ancienne loi. Je m'appliquerai particulièrement à bien comprendre l'excellence et l'utilité de ce nouveau sacrifice.

Premièrement. Le sacrifice est une offrande que l'homme fait à Dieu d'une chose qu'il agrée, pour reconnaître et honorer son excellence infinie et sa souveraine majesté. Mais quelle chose plus agréable pouvons-nous offrir au Père éternel que son propre Fils, vrai Dieu et vrai homme, dont il a dit : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances* (1) ? — O Sauveur du monde, combien nous vous

1. Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui. (MATTH., III, 17.)

sommes redevables de nous avoir donné, pour sacrement et pour sacrifice, la chose la plus précieuse qui fût en votre pouvoir, c'est-à-dire vous-même ! Et, de peur que cette offrande si sainte ne fût réjetée à cause de l'indignité du ministre, vous avez voulu être vous-même le principal sacrificateur, en qualité de *Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech* (1), et vous offrez ce pain et ce vin par les mains de tous les prêtres qui l'offrent sur la terre.

Secondement. Le sacrifice de la messe renferme dans un degré éminent les trois propriétés des anciens sacrifices que l'on offrait pour la rémission des péchés, en actions de grâces des bienfaits reçus, et pour obtenir de nouvelles faveurs, temporelles ou éternelles. Telles sont aussi les fins que je dois me proposer lorsque j'entends ou que je célèbre la sainte messe. Je dilaterai alors mon âme par la confiance, autant qu'il me sera possible, assuré qu'il n'est aucune grâce que je ne puisse obtenir au moyen de cette offrande d'un prix infini. Par elle j'apaiserai la colère du Père éternel, je m'acquitterai envers lui de toutes mes dettes, et j'obtiendrai les grâces et les vertus qui me sont nécessaires. J'étendrai même tous ces biens, par le motif de la charité, à mon prochain, et je les appliquerai non seulement aux vivants, mais aux morts qui sont dans le purgatoire, puisque tous sont capables d'en profiter ; et, afin d'animer de plus en plus ma confiance, je me dirai à moi-même : Est-il des péchés si graves, dont je ne puisse espérer le pardon par le sacrifice du corps et du sang de JÉSUS-CHRIST qui s'est immolé sur la croix

1. Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech. (*Ps.*, CIX, 4. — *Hebr.*, VII, 17.)

pour tous les pécheurs ? Est-il de justes châtiments de mes offenses, pour lesquels il me soit impossible de satisfaire à la justice divine, en lui offrant les satisfactions d'un Dieu crucifié ? Est-il enfin une seule grâce que je n'aie le pouvoir d'obtenir en présentant au Père des miséricordes une victime qui lui est infiniment agréable ? — O Père éternel ! si vous agréâtes l'offrande de l'innocent Abel, qui fut mis à mort par la jalousie de Caïn, son frère ; combien plus devez-vous agréer l'offrande de votre très innocent Fils JÉSUS, dont le sang fut versé par la jalousie du peuple juif, aussi son frère ! La haine de ce peuple en a fait une victime qui a sacrifié volontairement sa vie pour nous racheter par sa mort ! Recevez donc, Père très miséricordieux, ce sacrifice en rémission de mes péchés ; acceptez-le aussi en actions de grâces pour les bienfaits innombrables dont votre main libérale m'a comblé ; enfin, par ce même sacrifice, je vous supplie de m'accorder ici-bas une grâce abondante, et la gloire éternelle dans la vie future. Ainsi soit-il.

III. — JÉSUS *commande à ses apôtres d'user du pouvoir qu'il leur donne, en mémoire de lui.*

Je considérerai, en troisième lieu, comment Notre-Seigneur, toujours par les mêmes paroles, ordonne à ses apôtres de faire ce qu'il a fait, *en mémoire de lui*. Ces paroles peuvent s'entendre en deux manières.

Premièrement. Elles signifient principalement, en mémoire de sa Passion et de sa mort. Le Sauveur, en effet, offrit pour nous deux sacrifices : l'un sanglant, sur la croix ; l'autre non sanglant, dans la dernière

Cène ; et il nous laissa celui-ci comme souvenir du premier, afin de nous faire comprendre combien il désire que nous conservions la mémoire de sa sainte Passion, qui a été pour nous la source de tous les biens. C'est pour cette raison qu'il institua le sacrement et le sacrifice eucharistiques, au moyen desquels, demeurant sans cesse au milieu de nous, il réveille sans cesse en nous ce souvenir, et nous excite à pratiquer la vertu de reconnaissance, qui consiste dans trois actes essentiels : reconnaître et estimer le bienfait, louer le bienfaiteur, faire quelque chose pour son service.

Lorsque Dieu, dans l'ancienne loi, avait accordé quelque faveur signalée à son peuple, il ordonnait d'établir une nouvelle cérémonie pour en perpétuer la mémoire : tant il importe que nous nous montrions reconnaissants si nous voulons obtenir de nouvelles grâces. Or comme nous étions absolument incapables de remercier dignement notre Sauveur du bienfait de sa Passion et des avantages sans nombre qu'elle nous procure, il voulut suppléer à notre insuffisance en se faisant lui-même l'offrande que nous devons lui présenter en reconnaissance de ses dons. Mais, cette offrande étant elle-même un nouveau bienfait, il ne nous reste d'autre moyen de le reconnaître que d'en conserver précieusement le souvenir. Et comment ? Par l'assistance quotidienne, autant que possible, au saint sacrifice de la messe, par la communion spirituelle, et, à des jours déterminés, par la communion sacramentelle, comme nous le dirons dans les Méditations suivantes. — O Sauveur plein de douceur ! puisque vous daignez demeurer avec nous, afin que votre présence ne nous permette pas de vous oublier, accordez-moi la grâce de me souvenir toujours

de vous, et de vous louer sans cesse des biens innombrables que je reçois de vous. Ainsi soit-il.

Secondement. Nous pouvons encore croire que Notre-Seigneur nous recommande, par les mêmes paroles, de célébrer ce mystère en mémoire des vertus héroïques qu'il pratiqua pendant sa vie et à sa mort, et dont le sacrement de nos autels est une vivante image. Car on peut dire que, comme le Fils de Dieu ne descendit pas sur la terre uniquement pour nous racheter, mais encore pour nous donner l'exemple de toutes les vertus ; de même, il ne réside pas dans l'Eucharistie uniquement pour être notre nourriture, mais encore pour y renouveler les exemples de vertu qu'il nous a donnés durant sa vie mortelle. Or ces exemples, étant continuels et toujours exposés à nos yeux, doivent avoir une grande efficacité pour nous porter à les imiter. Je dois donc m'imaginer que JÉSUS, caché dans ce sacrement, me dit au fond du cœur : *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez aux autres ce que je vous ai fait à vous-mêmes. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (1). Mais quelles sont les vertus que JÉSUS-CHRIST fait spécialement paraître dans ce mystère ? C'est la charité, la miséricorde, la libéralité, l'humilité, la patience, la douceur, l'obéissance prompte, entière, constante, comme nous l'avons fait remarquer dans cette Méditation et dans les précédentes (2). L'imitation de ces vertus doit être un des principaux fruits de ces méditations, et c'est pour nous une obligation de demander instamment à Notre-Seigneur le secours

1. Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis. — Discite a me, quia mitis sum et humilis corde. (JOAN., XIII, 15. — MATTH., XI, 29.)

2. Méditations XI, XIII.

dont nous avons besoin pour les mettre en pratique. — O Dieu des vertus ! vous nous les montrez toutes réunies dans ce sacrement, où vous perpétuez la mémoire de vos merveilles, vous donnant en nourriture à ceux qui vous craignent (1). Accordez-moi, je vous en conjure, de puiser dans la méditation et la réception de vos saints mystères la force qui m'est nécessaire pour suivre vos divins exemples. Ainsi soit-il.

1. Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus : escam dedit timentibus se. (Ps., CX, 4.)



MÉDITATION XVI.

COMMENT, PENDANT LE REPAS, NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST DIT A SES APOTRES QUE L'UN D'EUX LE TRAHIRAIT, ET COMMENT JUDAS SORTIT POUR EXÉCUTER SON PERFIDE DESSEIN.

—— I. — JÉSUS déclare qu'il sera trahi. ——

Pendant que JÉSUS était à table avec ses douze disciples, il fut troublé en son esprit ; et, leur parlant ouvertement, il dit : *En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous, qui mange avec moi, me trahira. Pour ce qui est du Fils de l'homme, il s'en va, selon ce qui est écrit de lui. Mais malheur à cet homme par qui le Fils de l'homme sera livré ! Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né* (1). Il y a plusieurs réflexions à faire sur ces paroles.

Premièrement. Je remarquerai que la cause de l'émotion et du trouble de JÉSUS-CHRIST fut de voir parmi ses disciples un Judas, un homme pervers, impénitent, réprouvé. Il était le seul, à la vérité ; mais c'était assez de lui seul pour troubler le Sauveur, pour l'attrister et empoisonner la joie qu'il ressentait de se trouver dans la compagnie des justes et des élus. Ce n'est pas qu'il abhorrât la personne du traître ; mais il détestait la malice, et en particulier l'abominable ingratitude d'un homme qu'il avait prévenu de tant

1. Vespere autem facto, (JESUS) discumbebat cum duodecim discipulis suis. Et edentibus illis, turbatus est spiritu, et protestatus est, et dixit: Amen, amen, dico vobis: quia unus ex vobis tradet me, qui manducat mecum. Filius quidem hominis vadit, sicut scriptum est de illo, vae autem homini illi, per quem Filius hominis tradetur: bonum erat ei, si natus non fuisset homo ille. (MATTH., XXVI, 20-24. — MARC., XIV, 17-21. — LUC., XXII, 21-22. — JOAN., XIII, 21.)

de bienfaits. C'est ce qu'il voulut faire ressortir, lorsqu'il prononça d'un accent ému ces graves paroles : *L'un de vous*, que j'ai choisi pour apôtre, à qui j'ai découvert mes secrets, que j'ai favorisé du don des miracles, à qui j'ai lavé les pieds, à qui je viens de donner mon corps en nourriture et mon sang en breuvage, qui mange à un même plat avec moi, qui boit au même calice que moi : *l'un de vous*, que j'ai ainsi aimé, *me livrera* à la mort. — O bon JÉSUS, je ne m'étonne pas que vous vous troubliez vous-même, que vous excitiez volontairement ce mouvement de trouble et ce sentiment de tristesse, quand je considère que le plus épouvantable des crimes en est la cause. J'ai un vif regret, Seigneur, d'avoir contribué à vos afflictions par mes ingratitude, et je prends la résolution de m'en corriger avec le secours de votre grâce.

Secondement. J'examinerai les deux raisons qui portèrent notre divin Sauveur à parler ouvertement de la trahison de Judas en présence des autres apôtres. La première fut pour leur faire comprendre qu'il était Dieu, puisqu'il connaissait le fond des cœurs, et qu'il n'ignorait rien de ce qui se tramait contre lui. Mais cette connaissance même ne fut pas un de ses moindres tourments. Jamais il ne s'en prévalut pour prévenir, par une juste vengeance, la malice de ses ennemis ; il ne s'en servit que pour augmenter ses peines par la vue de ce qu'il devait souffrir pour eux. La seconde raison fut sa compassion envers Judas. Il voulut employer, pour le faire rentrer en lui-même, trois moyens les plus propres à convertir un pécheur.

Le premier fut de lui montrer avec évidence qu'il connaissait ses plus secrètes pensées et ses projets

coupables ; que, par conséquent, il était Dieu et son souverain juge, à qui rien ne saurait être caché.

Le second fut de le tirer d'une erreur qui lui servait de prétexte pour atténuer l'énormité de sa faute. Car, ainsi que nous l'avons fait remarquer ailleurs (1), il disait en lui-même : Puisque mon maître doit mourir d'ici à peu de jours par les mains des Juifs, je ne lui fais pas un grand tort en le vendant pour me procurer quelque argent. Mais JÉSUS répond à ce faux raisonnement : *Oui, le Fils de l'homme mourra, suivant ce qui a été déterminé à son égard, et cependant, malheur à celui qui le trahira.* Comme s'il disait : L'arrêt de mort, que mon Père a porté, ne t'oblige pas à me trahir ; tu es libre de ne pas le faire, et si tu veux le faire, c'est ta faute.

Le troisième moyen fut cette déclaration terrible : il vaudrait mieux pour lui n'avoir jamais vu le jour que de s'être rendu coupable d'un tel péché : en voici la raison. En punition de ce péché, il sera condamné au feu de l'enfer, où il souhaitera éternellement de cesser d'exister pour cesser de souffrir ; et ce désir sera éternellement repoussé (2).

Ces trois pensées sont bien de nature à m'inspirer une vive crainte du péché. Il ne saurait être dérobé aux regards de Dieu ; il ne se peut attribuer à une autre cause que la malice du pécheur ; enfin, c'est un mal si grand, qu'il vaudrait mieux n'être pas né que d'être à jamais tourmenté pour l'avoir commis.

1. Méditation VI, § III.

2. Quærent mortem, et non invenient eam : et desiderabunt mori, et fugiet mors ab eis. (*Apoc.*, IX, 6.)

II. — *Trouble des apôtres, conduite de JÉSUS.*

Je considérerai, en second lieu, quels furent les sentiments des autres apôtres, et ce que fit Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST en cette occasion.

Premièrement. Les apôtres furent extrêmement affligés, et chacun d'eux commença à dire au Sauveur : *Serait-ce moi, Seigneur* (1)? Cela nous fait voir que les justes craignent le péché, là même où il n'y a point de péché. Leur amour pour Dieu est si grand, qu'ils redoutent jusqu'à l'apparence du mal, et que c'est pour eux un supplice d'apprendre qu'il y a un pécheur parmi eux. — Heureux celui qui a l'amour de JÉSUS si profondément enraciné dans son cœur, qu'il tremble à la seule idée qu'il peut l'offenser !

Secondement. Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, toujours infiniment charitable et infiniment sage, ne voulut point découvrir le traître, parce qu'il était encore caché, et de peur d'irriter les autres apôtres contre lui. Il nous donne par cette conduite deux leçons : la première, de ne pas publier les fautes de notre prochain, même lorsqu'elles doivent être bientôt connues ; la seconde, d'éviter toute occasion de trouble et de discorde dans la communauté où nous sommes.

Troisièmement. Il ne manifesta donc la trahison de Judas qu'à deux de ses disciples. Le premier fut Judas lui-même qui, avec une impudence inconcevable, afin de dissimuler son crime, osa faire à JÉSUS la même demande que les autres apôtres : *Maître, est-ce moi ?* Et JÉSUS, sans lui témoigner la moindre indignation, sans lui faire le moindre reproche, lui répondit avec

1. Et contristati valde, cœperunt singuli dicere: Numquid ego sum, Domine? (MATTH., XXVI, 22.)

une extrême douceur et à voix basse, pour n'être point entendu des autres : *Tu l'as dit* (1). Oui, c'est toi qui dois me trahir ; c'est à toi seul que s'adresse ce que j'ai dit tout à l'heure. Il est encore temps pour toi de te repentir, si tu le veux ; et moi je te pardonnerai. Le second fut le disciple bien-aimé. Il reposait sur la poitrine de JÉSUS, et JÉSUS, voulant le rendre témoin de la charité dont il usait envers son plus cruel ennemi, dit à Jean : *Le traître est celui à qui je donnerai un morceau de pain trempé. Et, ayant trempé un morceau de pain, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon* (2). Il est à croire qu'il le lui présenta avec une bonté et un amour inexprimables, comme une mère à son enfant, ou un ami au plus cher de ses amis. A quel point ne va pas la charité de JÉSUS ! Lui qui a voulu ressentir dans son âme sainte le trouble et la tristesse à la pensée du crime de celui qui le trahissait, ne cesse de lui donner des preuves de sa tendresse pour le convertir. — Sauveur plein d'amour, je vous rends grâces de ce que vous ne vous laissez *d'amasser des charbons ardents sur la tête* de celui qui vous abhorre (3), et de ce que vous daignez, par une faveur spéciale, lui présenter vous-même un morceau de pain, afin d'amollir et de toucher son cœur endurci.

III. — *Double châtement de Judas.*

Je considérerai, en troisième lieu, que le malheureux Judas reçut le morceau qui lui était présenté par son

1. Respondens autem Judas, qui tradidit eum, dixit: Numquid ego sum, rabbi? Ait illi: Tu dixisti. (MATTH., XXVI, 25.)

2. Cum recubisset ille supra pectus JESU dicit ei: Domine, quis est? Respondit JESUS: Ille est cui intinctum panem porrexero. Et cum intinxisset pane, dedit Judæ Simonis Iscariotæ. (JOAN., XIII, 25-26.)

3. Prunas enim congregabis super caput ejus, et Dominus reddet tibi. (Prov., XXV, 22.)

maître, mais en persistant dans son obstination et sa détermination de le livrer à ses ennemis. Ainsi semblait-il dire au Sauveur : Vous avez beau me combler de grâces et de caresses ; je ne laisserai pas de vous vendre et de me dédommager par là de la perte que j'ai faite. En punition de cette opiniâtreté, il encourut deux terribles châtements.

Premièrement. A peine eut-il pris ce pain, que Satan s'empara de lui (1) : voilà le premier châtement du traître. Au témoignage des évangélistes (2), le malin esprit entra deux fois dans Judas. La première, pour lui inspirer la pensée de JÉSUS-CHRIST ; suggestion à laquelle il consentit, comme nous l'avons vu plus haut ; la seconde pour le presser de sortir du cénacle et d'exécuter le dessein qu'il méditait. Or, cette seconde fois, le démon entre dans Judas au moment même où il prend le pain que JÉSUS lui a présenté. Nous voyons par là combien il est dangereux d'abuser des grâces du Seigneur et des marques particulières de son amour. Nous voyons surtout combien il est funeste de recevoir en mauvais état le pain de vie, trempé dans le sang précieux auquel il est uni, et qui nous est donné comme gage de l'amour parfait de JÉSUS envers nous. Car en punition d'une pareille audace et d'une si noire ingratitude, Satan entre dans l'homme à la suite du sacrement ; il se rend maître de son cœur, et il le porte à d'autres péchés abominables et sans nombre.

Secondement. JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur dit à Judas : *Ce que tu as résolu de faire, fais-le au plus tôt* (3) : c'est le second châtement. Le Sauveur, par ces

1. Et post buccellam, introivit in eum Satanas. (JOAN., XIII, 27.)

2. LUC., XXII, 3. — JOAN., XIII, 27.

3. Et dixit ei JESUS : Quod facis, fac citius. (JOAN., XIII, 27.)

paroles, prive de sa protection son infidèle disciple, il l'abandonne à sa passion, il lui laisse réaliser son coupable projet. Jusqu'à présent, semble-t-il lui dire, je t'ai gardé au nombre de mes apôtres, je t'ai permis d'entrer avec eux dans ce cénacle, je t'ai accordé des preuves nombreuses et particulières de mon affection pour t'engager à te repentir de ton crime ; mais, puisque tu persistes à ne pas te rendre à mes invitations pressantes, ma protection n'est plus avec toi, je te la retire et je te laisse exécuter ce que tu as projeté. Ta résolution est irrévocable, va donc l'accomplir au plus tôt : le désir que j'ai de mourrir est plus grand que le désir que tu as de me livrer à mes ennemis. O charité immense de JÉSUS ! O endurcissement satanique de Judas ! Plus Judas souhaite de vendre JÉSUS, plus JÉSUS souhaite d'être vendu et livré à la mort pour le salut de Judas. La malice la plus perverse triomphe de la plus ardente charité ; mais la justice vient venger l'injure faite à la bonté. Elle condamne à être abandonné de Dieu le rebelle qui a repoussé la main charitable prête à le sauver. Ainsi se vérifie la parole du prophète : *Nous avons pris soin de Babylone, et elle n'est point guérie ; délaissions-la maintenant* (1). — O mon âme, chante donc également *la miséricorde et la justice du Seigneur* (2), afin que si sa bonté ne suffit pas pour te porter au bien, sa justice du moins soit assez puissante pour t'éloigner du mal, et que la crainte du juste Juge obtienne de toi ce que tu refuses à l'amour d'un Père miséricordieux.

1. Curavimus Babylonem, et non est sanata: derelinquamus eam. (JEREM., LI, 9.)

2. Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine. (Ps., C, 1.)

IV. — *Paroles de JÉSUS après la sortie de Judas.*

Je considérerai en quatrième lieu, comment, Judas étant sorti du cénacle, aussitôt qu'il en eut reçu la permission de JÉSUS-CHRIST, le divin Maître dit à ses disciples : *Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui, et bientôt Dieu le glorifiera* (1). Le Sauveur voulut nous enseigner par ces paroles deux vérités pleines de consolation.

Premièrement. JÉSUS est glorifié par la sortie de Judas. Comment cela? Parce qu'il ne voit plus rien que de pur et de saint dans son école et son troupeau. Ainsi au dernier jour viendra-t-il avec une grande gloire juger le monde, séparant les méchants du milieu des justes. Comme donc JÉSUS se troubla et s'attrista de voir Judas parmi ses amis, de même il se console, il se réjouit de le voir enfin séparé d'eux. Puisse l'édification de notre conduite être pour notre divin Sauveur un sujet de se glorifier de nous avoir en sa sainte compagnie! — Ne permettez pas, Seigneur, que le nombre de mes péchés s'accroisse à ce point, que votre honneur vous oblige à me chasser de votre présence.

Secondement. La sortie de Judas est le commencement de la Passion de JÉSUS. Or la Passion de JÉSUS est le principe de sa gloire. En effet, il n'a d'autre désir que de mourir pour la gloire de son Père ; mais, comme il se propose de glorifier son Père par ses souffrances, son Père aussi veut le glorifier par les prodiges qui signaleront la mort de son Fils unique et par le triomphe de sa résurrection. Ceci nous montre avec

1. Cum ergo exisset, dixit JÉSUS : Nunc clarificatus est Filius hominis, et Deus clarificatus est in eo... et continuo clarificabit eum. (JOAN., XIII, 31, 32.)

quels yeux JÉSUS-CHRIST regarde ses ignominies, puisqu'il les appelle sa gloire ; et aussi avec quels yeux il considère les humiliations de ses élus, puisqu'il en fait l'objet de ses complaisances, et qu'il réserve à ceux qui partagent ses opprobres une gloire incomparable. J'apprendrai donc moi-même à me faire gloire de souffrir pour JÉSUS-CHRIST, sachant qu'il est honoré par mes souffrances, et qu'il me rendra honneur pour honneur si je les supporte pour son amour. — O mon âme, *glorifie-toi* avec l'Apôtre *dans les afflictions pour JÉSUS-CHRIST, et dans la croix de JÉSUS-CHRIST* (1), puisque, par les afflictions et par la croix, tu glorifies ton Sauveur, à qui soit honneur et gloire dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

¶ 1. Placeo mihi... in persecutionibus, in angustiis pro Christo. Mihi absit, gloriari, nisi in cruce Domini nostri JESU CHRISTI. (II Cor., XII, 10. — Gal., VI, 14.)



MÉDITATION XVII.

DE LA CONTESTATION QUI S'ÉLEVA ENTRE LES APO-
TRES SUR LA PRÉÉMINENCE, ET DE LA RÉPRIMAN-
DE QUE LEUR ADRESSA LE SAUVEUR ; COMMENT
ENSUITE IL PRÉDIT QU'ILS SERAIENT TOUS SCAN-
DALISÉS CETTE NUIT MÊME A SON OCCASION, ET
QUE PIERRE LE RENIERAIT TROIS FOIS.

I. — *Contestation sur la prééminence : JÉSUS-CHRIST reprend et instruit ses apôtres.*

Premièrement. Le Sauveur achevait à peine de pro-
noncer ces paroles : *C'est maintenant que je suis glori-
fié, et bientôt mon Père me glorifiera*, qu'il s'éleva dans
l'esprit des apôtres un mouvement d'ambition, suivi
d'une contestation sur ce point : *lequel d'entre eux
devait être regardé comme le plus grand* (1). Cet exemple
fait assez voir combien est vive et ardente la passion
de l'honneur, et avec quelle promptitude elle éclate à
la première occasion qui se présente. Il n'y a qu'un
moment, ils étaient plongés dans la tristesse, parce que
leur maître leur avait dit que l'un d'eux devait le tra-
hir ; et maintenant ils ne pensent qu'à mettre en ques-
tion lequel d'entre eux aura plus de crédit auprès de
lui et obtiendra plus d'honneur.

Secondement. JÉSUS arrête cette dispute et coupe le
mal dans sa racine. D'abord, il leur explique comment,
à son école, on doit se gouverner par des principes
tout opposés à ceux du monde et des grands de la

1. Facta est autem et contentio inter eos, quis eorum videretur esse ma-
jor. (LUC., XXII, 24.)

terre. Car voici une de ses premières maximes. *Que celui qui est le plus grand parmi vous, devienne comme le plus petit ; et que celui qui commande, soit comme celui qui sert* (1). Ainsi le divin Maître en usa-t-il toujours à leur égard, se faisant leur serviteur avec une étonnante humilité. Ensuite il ajoute, pour les encourager : *C'est vous qui êtes toujours demeurés avec moi dans mes tentations et dans mes tribulations. Continuez à me suivre dans cette voie, et cessez d'ambitionner les premières places : car je vous prépare et je vous laisse par testament le royaume céleste, comme mon Père me l'a préparé* (2). Ce qui signifie : Ma volonté est que vous entriez dans mon royaume par les humiliations et les souffrances, comme j'y entrerai moi-même. — J'accepte, ô doux JÉSUS, le royaume que vous me promettez en héritage ; je l'accepte avec la condition par vous apposée, de persévérer jusqu'à la fin dans les travaux pour votre service. Mais accordez-moi, Seigneur, la grâce de la persévérance, afin que je ne perde pas ma couronne.

Je conclurai de cette doctrine que, s'il m'arrive d'entrer en contestation avec mes frères, ce doit être non pour obtenir la première place, mais la dernière. Volontiers je me regarderai comme le plus petit de tous ; je me soumettrai volontiers à tous : c'est le moyen assuré d'être le plus grand dans le royaume de JÉSUS-CHRIST.

1. Qui major est in vobis, fiat sicut minor : et qui præcessor est, sicut ministrator. (LUC., XXII, 26.)

2. Vos autem estis, qui permansistis mecum in tentationibus meis : et ego dispono vobis, sicut disposuit mihi Pater meus regnum. (LUC., XXII, 28-29.)

II. — *Prédiction du scandale qui causera la dispersion des apôtres, et du triple renoncement de Pierre.*

Premièrement. Je considérerai comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST fit à ses apôtres une autre prédiction qui les remplit de tristesse. *Cette nuit même,* leur dit-il, *vous serez tous scandalisés à mon sujet ; car il est écrit : Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées. Mais après que je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée* (1). C'est-à-dire : Vous que j'ai tant aimés, et à qui j'ai fait tant de faveurs, vous serez scandalisés à la vue de ce qui doit m'arriver cette nuit. Vous m'abandonnerez, vous ne croirez plus en moi, ou du moins votre foi sera bien chancelante. Toutefois, ne perdez pas courage ; car je ressusciterai, et je vous réunirai autour de moi en Galilée. Il leur parle de la sorte, d'abord pour les humilier et pour rabattre les fumées de leur ambition, en les avertissant de la faiblesse et de la lâcheté dont ils donneront bientôt la preuve ; puis aussi pour les prémunir contre le découragement et le désespoir auxquels pourrait les conduire la considération de leur chute, en leur promettant qu'il les visitera de nouveau. — Ces paroles du Sauveur renferment une double instruction, dont voici la pratique. Je vivrai dans une continuelle défiance de moi-même, ne me scandalisant de rien, et demeurant constamment attaché à JÉSUS-CHRIST. Eussé-je le malheur de l'abandonner, je ne désespérerai jamais de sa miséricorde, puisqu'il se montre si bon et si disposé à me recevoir.

1. Tunc dicit illis JESUS : Omnes vos scandalum patiemini in me, in ista nocte. Scriptum est enim : Percutiam pastorem, et dispergentur oves gregis. Postquam autem resurrexero, præcedam vos in Galilæam. (MATTH., XXVI, 31-32. — MARC., XIV, 27. — ZACHAR., XIII, 7.)

Secondement. Pierre répondit à JÉSUS : *Quand tous se scandaliseraient à cause de vous, moi je ne me scandaliserai point. Je suis prêt à aller avec vous, et en prison et à la mort* (1). Cette réponse nous montre avec évidence que la ferveur sans l'humilité est une source de fautes. Saint Pierre en commet trois. La première est de contredire JÉSUS-CHRIST et de ne pas ajouter foi à ce qu'il a dit. La seconde, de s'estimer plus courageux que les autres et de se préférer à eux. La troisième, de présumer de ses forces et de se vanter de faire plus qu'il ne peut. Le mauvais exemple de Pierre entraîna les autres apôtres. Craignant de mériter le reproche de lâcheté, ils protestèrent tous qu'ils étaient prêts à suivre leur maître jusqu'à la mort (2). S'ils eussent fait cette protestation avec l'humilité convenable, priant Notre-Seigneur de venir en aide à leur faiblesse, leur conduite eût été louable ; mais, comme cette promesse de fidélité naissait de la présomption, le Sauveur ne l'eut point pour agréable. Il aurait pu, au contraire, leur dire justement avec Jérémie : *J'ai entendu l'orgueil de Moab ; il est sans mesure. Je connais sa présomption, je sais que sa force ne répond pas à sa vanité. Il a entrepris plus qu'il ne peut, et il ne fera pas même le peu qui est en son pouvoir* (3). Ces paroles devaient se vérifier et se vérifièrent à la lettre dans les apôtres. JÉSUS néanmoins laissant les autres, se tourna

1. Respondens autem Petrus, ait illi: Etsi omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor. Tecum paratus sum et in carcerem et in mortem ire. (MATTH., XXVI, 33.— MARC., XIV, 29. — LUC., XXII, 33. — JOAN., XII 37.)

2. Similiter et omnes discipuli dixerunt. (MATTH., XXVI, 35. — MARC., XIV, 31.)

3. Audivimus superbiam Moab, superbus est valde. Ego scio, ait Dominus, jactantiam ejus : et quod non sit juxta eam virtus ejus, nec juxta quod poterat conata sit facere. (JEREM., XLVIII, 29-30.)

vers Pierre, et lui dit : *Je te déclare que cette nuit, avant que le coq chante, tu me renieras trois fois* (1). Comme s'il disait : Toi qui présumes de tes forces plus que les autres, cette nuit tu te scandaliseras plus qu'aucun d'eux, car tu me renieras jusqu'à trois fois. On peut croire que Notre-Seigneur permit ces trois renoncements de Pierre, en punition des trois fautes qu'il commit dans sa réponse indiscrete et pleine de vanité, comme nous le verrons plus bas (2).

J'apprendrai de là à me conserver dans une basse opinion de moi-même et à ne me préférer à personne ; à me défier toujours de mes forces, suppliant humblement mon Sauveur de ne m'abandonner jamais. Ma faiblesse, hélas ! est si grande que, quand nul autre ne se scandaliserait, je me scandaliserais seul, si sa grâce ne me fortifiait. — Voyez, mon Dieu, combien je suis faible, et ayez compassion de moi ; car, si vous ne me soutenez de votre main, je ferai autant de chutes que je rencontrerai d'occasions de scandale.

III. — *Trois avis de JÉSUS à saint Pierre.*

Je considérerai, en troisième lieu, quels autres avis JÉSUS-CHRIST donna à saint Pierre, et, en sa personne, à tous les apôtres. *Simon, Simon, lui dit-il, voilà que Satan a désiré et demandé de vous passer tous au crible comme le froment. Mais j'ai prié pour toi, en particulier, afin que ta foi ne défaille point : et toi quand tu seras*

1. Ait illi JESUS: Amen dico tibi quia in hac nocte, antequam gallus cantet, ter me negabis. (MATTH., XXVI, 34. — MARC., XIV, 30. — LUC., XXII, 34. — JOAN., XIII, 38.)

2. Méditation XXVIII, § III.

converti, prends soin d'affermir tes frères (1). Ces paroles renferment trois avis importants.

Premièrement. Le Sauveur avertit saint Pierre que Satan, son adversaire, a demandé la permission de le tenter, lui et les autres apôtres. Sans cela, il n'en aurait pas le pouvoir : comme il n'aurait pu, sans une permission d'en haut, ni tenter Job, ni même entrer dans les pourceaux, ou leur nuire en aucune manière. Le Seigneur lui a donné cette permission, parce qu'il l'a jugé convenable. Car, bien que cet esprit de ténèbres n'ait d'autre dessein que de troubler et de disperser les premiers prédicateurs de l'Évangile, comme un homme qui crible le blé sans faire attention où il tombe, Dieu se propose de faire tourner cette tentation à leur profit. Il veut par là les rendre plus humbles à l'avenir, et aussi nets que le froment, quand le crible en a séparé l'ivraie et la paille. Cette pensée doit être pour moi un motif de solide consolation, lorsque je suis tenté. Je puis alors me représenter la tentation comme un crible. Le démon me secoue avec furie, non pour me purifier, mais pour me renverser. Cependant la Providence a l'œil sur ce crible et n'abandonne pas celui qui est si violemment agité ; elle tient la main du tentateur ; elle dirige ses mouvements avec tant de précaution, que les efforts de mon adversaire, loin de m'abattre, ne servent qu'à me purifier et à me perfectionner. La protection de Dieu ne me manquera jamais, si je recours avec humilité et avec confiance à sa divine miséricorde.

Secondement. JÉSUS dit à Pierre qu'il a prié pour lui, afin qu'il conservât la foi et ne pérît point sans retour.

1. Ait autem Dominus : Simon, Simon, ecce Satanas expetivit vos ut cribraret sicut triticum. Ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua : et tu aliquando conversus confirma fratres tuos. (LUC., XXII, 31-32.)

C'est lui donner à entendre qu'il la perdrait infailliblement, et que Satan prévaudrait contre lui, jusqu'à le renverser et l'anéantir, sans la prière et la protection de celui qui est plus fort que Satan. — O mon JÉSUS, si vous permettez à mon ennemi de me cribler comme le froment, je vous supplie d'être toujours mon avocat et mon protecteur, afin que je ne perde ni la foi ni la charité. Rendez-moi, Seigneur, la tentation même profitable (1) ; faites que l'affliction qu'elle me cause serve à purifier mon âme de toute souillure et de tout reste de péché.

Troisièmement. Le Sauveur ajoute : *Et toi, quand tu seras enfin converti, prends soin d'affermir tes frères.* Je vois ici la miséricorde de Notre-Seigneur, qui adoucit ce qu'il y a d'amer dans la prédiction qu'il vient de faire à son apôtre. Après lui avoir prophétisé qu'il le reniera trois fois, il lui parle aussitôt de sa conversion, de peur qu'il ne tombe dans le désespoir quand il se verra tombé. De plus, il l'exhorte à se montrer reconnaissant de la grâce de sa conversion, en contribuant à celle de ses frères. Amour délicat de notre divin Sauveur envers les siens ! Il ne dit pas à Pierre : Quand tu seras converti, rends-moi d'infinies actions de grâces de ce que j'ai prié pour toi ; il a une autre recommandation à lui faire : *Aie soin d'affermir tes frères* dans la foi et dans la confiance en ma bonté ; veille attentivement sur eux ; aide-les comme je t'ai aidé : de cette sorte, tu t'acquitteras en partie de ce que tu me dois pour les bienfaits insignes et sans nombre dont je t'ai comblé.

1. Faciet etiam cum tentatione proventum. (I Cor., X, 13.)

MÉDITATION XVIII.

DU DISCOURS DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST
APRÈS LA CÈNE.

Lorsque la Cène fut terminée, le Sauveur fit à ses apôtres un touchant et sublime discours, dans lequel il exerça d'une manière admirable les trois offices de Maître, de Consolateur et d'Avocat. Maître, il leur enseigne la pratique des hautes vertus ; Consolateur, il leur fait de magnifiques promesses ; Avocat, il prie pour eux son Père céleste : nous allons le voir dans cette Méditation et dans la suivante.

I. — JÉSUS *recommande aux apôtres l'amour de Dieu.*

JÉSUS commence son discours par le précepte de l'amour de Dieu, qui est le premier et le plus grand des commandements. Il exhorte ses apôtres à l'accomplissement de ce précepte envers lui-même, leur proposant trois puissants motifs de s'attacher à lui par amour.

Premièrement. Il leur dit entre autres choses : *Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous ai aimés : demeurez dans mon amour* (1). Et plus explicitement : L'amour que j'ai pour vous n'est pas un amour ordinaire ; il est semblable à celui que mon Père a pour moi : aussi vous ai-je communiqué avec libéralité plusieurs des dons que j'ai reçus de lui. C'est pour cela que je

1. Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos. Manete in dilectione mea. (JOAN., XV, 9.)

vous recommande de persévérer dans mon amour. Faites ce qui dépendra de vous pour mériter toujours que je vous aime, et ne m'obligez pas par votre faute à cesser de vous aimer. Efforcez-vous aussi de m'aimer comme je vous aime, car l'amour ne se paie que par un amour semblable, et c'est en aimant que l'on se fait aimer. — O JÉSUS, qui aimez si ardemment nos âmes, pouviez-vous nous exprimer en termes plus affectueux et plus forts la grandeur de l'amour que vous nous portez, qu'en disant : *Je vous aime comme mon Père m'a aimé* ? Et pouviez-vous employer un moyen plus efficace pour obtenir notre amour, que de montrer ainsi la grandeur de celui que vous avez pour nous ? Puissé-je, Seigneur, vous aimer d'un amour semblable au vôtre, puisque c'est d'un tel amour que vous désirez être aimé !

Secondement. Comme la preuve certaine de l'amour de Dieu est l'obéissance à ses commandements, JÉSUS propose à ses apôtres les motifs pressants qu'ils ont de les observer. *Si vous m'aimez*, leur dit-il, *gardez mes commandements. Celui-là m'aime qui a reçu mes commandements et qui les garde. Or, celui qui m'aime sera aimé de mon Père, je l'aimerai aussi, et je me manifesterai à lui. Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure* (1). Il nous enseigne par ces paroles que le vrai amour de Dieu n'est pas oisif, qu'il n'est point jaloux de sa liberté, mais qu'il s'applique constamment à faire en toutes choses

1. Si diligitis me, mandata mea servate. Qui habet mandata mea, et servat ea, ille est qui diligit me. Qui autem diligit me, diligetur a Patre meo : et ego diligam eum, et manifestabo ei meipsum. Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. (JOAN., XIV, 15, 21, 23.)

la volonté de Dieu : ce qui procure à l'homme trois grands avantages.

Il est aimé du Père éternel qui lui donne des marques spéciales de son amour. Or, si le monde estime heureux ceux qui ont la faveur des rois de la terre, quelle idée devons-nous concevoir du bonheur des amis de Dieu ? Peut-il manquer quelque bien à ceux qui possèdent l'amitié d'un si puissant monarque ? Le Père et le Fils, et par conséquent le Saint-Esprit, viendront établir leur demeure dans cette âme éprise de son amour ; ils la gouverneront, ils la consoleront, ils la fortifieront, ils en prendront un soin particulier. Enfin, JÉSUS-CHRIST se manifestera à elle, dans cette vie, par la lumière de la foi et le don de la contemplation ; dans l'autre, par la lumière de la gloire et la vision béatifique.

Heureux donc ceux qui aiment JÉSUS-CHRIST et qui accomplissent ses commandements, puisqu'ils en retirent de si précieux avantages ! O mon âme, aime en obéissant, afin que, te purifiant par une amoureuse obéissance, tu mérites de voir un jour celui que tu aimes, et de jouir de sa vue dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Troisièmement. Le Sauveur se propose lui-même à ses apôtres pour modèle, leur disant : *Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, ainsi que j'ai gardé les commandements de mon Père et que je demeure dans son amour* (1) ; dans l'amour qu'il me porte, et dans l'amour que je lui rends. Ce qui nous montre que l'observation des commande-

1. Si præcepta mea servaveritis, manebitis in dilectione mea, sicut et ego Patris mei præcepta servavi, et maneo in ejus dilectione. (JOAN., XV, 10.)

ments divins nous constitue dans un état où nous aimons Dieu, et où Dieu nous aime, parce qu'il voit en nous les imitateurs de son Fils, qui obéit à ses commandements jusqu'à donner sa vie pour les accomplir. — O le bien-aimé de mon âme, je désire accomplir la volonté de votre Père, comme vous l'avez accomplie ; je veux aimer votre Père comme vous l'avez aimé, afin d'être aimé de lui comme vous l'êtes. Que je vous aime, ô mon Dieu, comme je suis aimé de vous (1) ; et puisque vous me commandez de vous aimer, donnez-moi la grâce qui m'est nécessaire pour vous obéir, c'est-à-dire, pour vous aimer aussi parfaitement que vous le désirez (2).

II. — JÉSUS recommande à ses apôtres l'amour du prochain.

Au précepte de l'amour de Dieu est étroitement uni le précepte de l'amour du prochain. Le Sauveur en recommande l'observation à ses apôtres jusqu'à trois fois dans ce discours, et il le fait dans les termes les plus pressants.

Premièrement. Il leur dit la première fois : *Je vous donne un commandement nouveau, c'est de vous aimer les uns les autres, et de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés* (3). JÉSUS-CHRIST appelle ce commandement *nouveau*, parce que, l'ayant trouvé comme aboli, il le renouvelle, il le remet en vigueur dans toute sa perfection, il en fait le fondement de

1. Diligam te, sicut diligor a te.

2. Ce sujet sera traité plus amplement dans la sixième Partie. (Note de l'auteur.)

3. Mandatum novum do vobis : ut diligatis invicem, sicut dilexi vos, ut et vos diligatis invicem. (JOAN., XIII, 34.)

la loi nouvelle, qui est une loi toute d'amour. C'est par l'observation de ce commandement nouveau que nous devenons semblables au nouvel Adam, que nous sommes renouvelés en esprit, élevés à la nouvelle dignité d'enfants de Dieu, que JÉSUS-CHRIST nous a méritée par sa mort. Il appelle encore ce commandement nouveau parce que toute sa vie est pour nous un nouveau modèle de cette charité parfaite. Le précepte de la loi ancienne disait : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* (1) ; le précepte de la loi nouvelle nous dit de l'aimer comme JÉSUS-CHRIST nous a aimés ; c'est-à-dire, avec la même pureté, avec la même ardeur, et dans le même esprit que lui, nous efforçant, à l'imitation de notre divin modèle, de procurer à nos frères principalement les biens spirituels, même aux dépens de nos commodités temporelles. Et afin de nous inspirer une plus haute estime de cet amour, Notre-Seigneur veut qu'il soit la devise de ses disciples, le caractère auquel on les reconnaîtra pour tels. Comme s'il disait : On reconnaît les disciples de Moïse à l'observation des cérémonies légales ; ceux de Jean-Baptiste aux jeûnes et aux autres exercices de la pénitence ; ceux des pharisiens, à leur habillement (2), à leur attachement aux observances traditionnelles (3) ; ceux des philosophes, à leurs paroles graves et sentencieuses : les miens, on les reconnaîtra à l'amour qu'ils auront les uns pour les autres. On pourra sans doute les distinguer à d'autres marques : au don de la foi,

1. Diliges amicum tuum sicut teipsum. (*Levit.*, XIX, 18.)

2. Dilatant enim phylacteria sua, et magnificant fimbrias. (*MATTH.*, XXIII, 5.)

3. Relinquentes mandatum Dei, tenetis traditionem hominum, baptismata urceorum et calicum : et alia similia his factis multa. (*MARC.*, VII, 8. — *MATTH.*, XV, 3.)

au don de prophétie, aux miracles, et à d'autres œuvres éclatantes, mais le signe le plus certain, le plus universel, sans lequel tous les autres seraient défectueux, sera toujours l'amour du prochain. Voilà pourquoi l'Esprit-Saint dit que *les enfants de la sagesse forment l'assemblée des justes, et que leur peuple est obéissance et amour* (1). Car, de même que l'on distingue les nations les unes des autres à la différence de leur langage, de leur costume, de leurs lois et de leurs usages, et à d'autres signes extérieurs; ainsi les enfants de la Sagesse incarnée, qui est JÉSUS-CHRIST, se font remarquer par leur obéissance, par leur amour envers Dieu, et par la charité qu'ils ont les uns pour les autres. — O JÉSUS, la charité même, marquez-moi du sceau glorieux de ceux qui fréquentent votre école, non seulement afin que l'on me reconnaisse pour votre disciple, mais aussi afin que vous soyez vous-même glorifié, la vertu du disciple étant la gloire du maître qui l'a formé.

Secondement. Il leur dit la seconde fois : *C'est mon commandement que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis* (2). Le commandement de l'amour, que JÉSUS appelait nouveau tout à l'heure, il l'appelle maintenant le sien. Il est sans aucun doute l'auteur de tous les commandements ; mais il veut nous faire entendre que celui-ci est le sien par excellence. C'est le sien parce qu'il le

1. Filii sapientiæ, ecclesia justorum : et natio illorum, obedientia et dilectio. (*Eccli.*, III, 1.)

2. Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. Majori hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis. (*JOAN.*, XV, 12, 13.)

pose comme fondement de sa loi nouvelle ; c'est le sien, parce qu'il se glorifie de l'observer parfaitement, et qu'il l'estime plus que tous les autres ; c'est le sien, parce que c'est au moyen de ce commandement qu'il rend les hommes siens, c'est-à-dire, ses enfants, ses amis, ses serviteurs ; qu'il leur communique ses propres biens, sa grâce et sa gloire, et que lui-même se fait nôtre. Enfin ce commandement est le sien, parce qu'il se propose lui-même pour modèle de cet amour dont le suprême degré consiste à donner sa vie, s'il est nécessaire, pour ceux que l'on aime, comme il a donné la sienne pour nous. — O Sauveur brûlant d'amour, qui vous êtes immolé pour tous les hommes, parce que vous les avez tous aimés ; qui avez versé votre sang pour vos ennemis, afin de les changer en amis ; donnez-moi un amour aussi parfait que le vôtre : car est-il juste que j'épargne une vie aussi méprisabile que la mienne, quand je vous vois prodiguer la vôtre, qui est d'un prix infini ?

Troisièmement. Il leur dit la troisième fois : *Ce que je vous commande, c'est que vous vous aimiez les uns les autres* (1). Il fait bien voir par ces paroles que la loi et tous ses préceptes sont renfermés dans le seul et unique commandement de la charité. C'est pour ce sujet qu'il se sert de ces expressions : Les choses que je vous commande sont que vous vous entr'aimiez. Car si vous vous entr'aimez, vous accomplirez par là même tous les préceptes, puisque *l'amour est l'accomplissement de la loi* (2). Il réitère par trois fois ce commandement, pour qu'il demeure gravé plus profondément dans leur

1. Hæc mando vobis, ut diligatis invicem. (JOAN., XV, 17.)

2. Plenitudo legis est dilectio. (Rom., XIII, 10.)

cœur ; et trois fois il l'appelle un commandement, bien qu'il n'emploie pas ce mot lorsqu'il exhorte ses disciples à l'aimer lui-même. Il semble leur dire : Pour que vous m'aimiez, il n'est pas nécessaire que je vous le commande ; l'amour que j'ai pour vous et les bienfaits que je vous ai accordés avec tant de libéralité, vous le disent assez haut : mais lorsqu'il s'agit de l'amour de votre prochain, je parle en commandant, et je vous répète jusqu'à trois fois que vous l'aimiez, de peur que vous ne négligiez l'observation d'un précepte si important.

III. — JÉSUS exhorte ses apôtres à la prière.

Dans ce même discours, JÉSUS-CHRIST, Notre-Seigneur recommande également trois fois à ses apôtres l'exercice de la prière. Il leur explique quelle est la confiance, quelles sont les autres conditions qui doivent l'accompagner.

Premièrement. Il leur dit en premier lieu : *Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes encore, parce que je vais à mon Père. Et tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Si vous me demandez aussi quelque chose en mon nom, je le ferai de même* (1). Notre-Seigneur nous enseigne par ces paroles que la prière, animée d'une foi vive et d'une espérance ferme, a l'efficacité de nous obtenir du Père et du Fils les forces et le pouvoir de faire des œuvres merveilleuses, semblables à celles que ce divin Sauveur

1. Qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet : quia ego ad Patrem vado. Et quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam, ut glorificetur Pater in Filio. Si quid petieritis me in nomine meo, hoc faciam. (JOAN., XIV, 12-14.)

a faites sur la terre, soit des œuvres de vertu et de sainteté, soit des miracles, et des miracles même plus grands que les siens, si cela est nécessaire. Et afin que nous ne doutions point de cette promesse, il la fait par deux fois ; puis il ajoute qu'il est de l'honneur du Père d'accorder ce qu'on lui demande au nom et en considération de son Fils : preuve convaincante du désir qu'ils ont l'un et l'autre d'exaucer nos vœux.

Secondement. Il leur dit en second lieu : *Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous sera accordé* (1). Nous voyons ici la liaison étroite qui existe entre l'efficacité merveilleuse de la prière et l'union avec JÉSUS-CHRIST par l'amour et par l'obéissance à sa parole. Car celui dont la volonté est ainsi unie à JÉSUS-CHRIST, a tout pouvoir de vouloir et demander ce qu'il lui plaît, et JÉSUS-CHRIST s'engage à lui accorder tout ce qu'il lui demandera. Mais à quelle condition ? Pourvu qu'il veuille et demande mû par cette union divine, et selon cette union. En effet, l'âme douée d'une conformité aussi parfaite avec son Sauveur, ne veut jamais que ce que Dieu veut, ne demande jamais que ce qui est agréable à Dieu, parce qu'elle n'a point de volonté propre, et qu'elle fait sienne la volonté de Dieu. Voilà pourquoi saint Thomas dit que la prière de ceux qui demandent de la sorte est toujours exaucée (2). — O Dieu de mon âme, faites que je sois toujours uni à vous, et que votre sainte parole demeure toujours au fond de mon cœur ; faites que j'aime et

1. Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint, quodcumque voleritis petetis, et fiet vobis. (JOAN., XV, 7.)

2. Part. 3, quæst. 21, art. 4.

que je garde vos commandements; car je suis assuré que si je vous aime, si je vous obéis, si je conforme mes désirs à la loi du divin amour, je puis demander tout ce que je voudrai, et que vous m'accorderez tout ce que je vous demanderai : car vous aimez à faire plaisir à ceux qui n'ont d'autre désir que de vous plaire, et vous accomplissez de bon gré la volonté de ceux qui accomplissent toujours la vôtre (1).

Troisièmement. Il leur dit en troisième lieu: *En vérité, en vérité je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom : demandez, et vous recevrez ; afin que votre joie soit pleine et parfaite* (2). Il leur donne l'assurance formelle, il leur fait la promesse solennelle que tout ce qu'ils demanderont en son nom leur sera accordé, et il les exhorte aussitôt à faire l'essai de cette promesse, afin que l'expérience leur en montre la vérité, et qu'ils se réjouissent pleinement lorsqu'ils la verront accomplie. Mais, pour mieux comprendre l'excellence de la promesse du Sauveur, il faut considérer quel est celui qui la fait, à qui il la fait, qui doit l'accomplir et à qui on doit demander, à quels titres, quelles choses, et de quelle manière on doit demander.

Quel est celui qui fait cette promesse? C'est le Fils du Dieu vivant, qui se nomme *le Fidèle et le Véritable* (3), qui est la vérité même, la sagesse infinie, qui

1. Voluntatem timentium se faciet, et deprecationem eorum exaudiet. — Quidquid petierimus, accipiemus ab eo : quoniam mandata ejus custodimus et ea, quæ sunt placita coram eo, facimus. (Ps., CXLIV, 19. — I JOAN., III, 22.)

2. Amen, amen dico vobis: si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. Usque modo non petistis quidquam in nomine meo : petite, et accipietis, ut gaudium vestrum sit plenum. (JOAN., XVI, 23-24.)

3. Vocabitur Fidelis, et Verax. (Apoc., XIX, 11.)

ne peut ni se tromper ni tromper personne, qui sait bien ce qu'il promet, ce qu'il peut, ce qu'il veut donner, et ce qu'il est à propos qu'il donne. Ainsi sa parole est infaillible de tout point.

A qui le Sauveur fait-il cette promesse? Il la fait à ses disciples qui étaient demeurés avec lui dans le cénacle, après que Judas en fut sorti. Il ne la fait donc qu'à ceux qui croient en lui, qui espèrent en lui, qui ont le désir de le servir et de lui obéir en qualité de disciples. Il ne la fait pas aux pécheurs rebelles et obstinés qui abandonnent son école et se soustraient à son obéissance. C'est dans ce sens que l'aveugle-né disait : *Nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs* (1). Et l'Esprit-Saint prononce par la bouche du Sage que *la prière de celui qui détourne l'oreille pour ne point écouter la loi de Dieu, sera rejetée comme exécration* (2). Ce n'est pas que les pécheurs qui souhaitent de ne plus l'être, qui désirent devenir disciples de JÉSUS-CHRIST et le conjurent de les admettre à son école, ne puissent avoir part à l'effet de cette promesse : *Car comment notre Père céleste refuserait-il de donner le bon esprit à ceux qui le lui demandent pour cesser d'être méchants ? Mais il faut reconnaître que ceux-là jouissent spécialement des avantages de la divine promesse, qui demeurent en JÉSUS-CHRIST, et en qui les paroles de JÉSUS-CHRIST demeurent* (3).

Quel est celui qui doit accomplir cette promesse, et à qui devons-nous adresser nos demandes? Celui qui

1. Scimus quia peccatores Deus non audit : sed si quis Dei cultor est, et voluntatem ejus facit, hunc exaudit. (JOAN., IX, 31.)

2. Qui declinat aures suas ne audiat legem, oratio ejus erit execrabilis. (Prov., XXVIII, 6.)

3. Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint. (JOAN., XV, 7.)

doit accomplir la promesse de JÉSUS-CHRIST, c'est le Père, nom qui convient à Dieu et qu'il mérite par excellence, parce qu'il est un père plein d'amour et de sollicitude pour ses enfants ; parce que, bien différent des pères de la terre, il est toujours assez puissant pour leur accorder tout ce qu'ils peuvent lui demander ; enfin, parce qu'il donne sans rien perdre, et que son plaisir est de donner à tous. C'est pour cela que JÉSUS-CHRIST disait aux Juifs : *Si vous autres, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants ; combien à plus forte raison votre Père céleste, qui est bon par nature, donnera-t-il son bon esprit à ceux qui le lui demanderont* (1) ? Mais ce n'est pas seulement le Père qui doit exécuter cette promesse, c'est encore le Fils : le Fils qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous ; le Fils qui, par une bonté et une libéralité sans exemple, se donne lui-même à nous ; le Fils qui nous fait un précepte de demander, tant il est pressé du désir de nous donner. Le Saint-Esprit doit également concourir à l'accomplissement de cette promesse, parce qu'il est un même Dieu avec le Père et le Fils, parce que, selon la parole de l'Apôtre, *il demande lui-même pour nous* (2) et nous inspire de demander, afin d'avoir l'occasion de nous enrichir de ses grâces. Il suit de là que c'est aux trois personnes divines, Père, Fils et Saint-Esprit, que nous devons adresser nos demandes.

A quels titres devons-nous demander ? Tous les

1. Si ergo vos, cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris quanto magis Pater vester de coelo dabit spiritum bonum petentibus se? (LUC., XI, 13.)

2. Ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus. (Rom., VIII, 26.)

titres auxquels nous devons demander sont compris dans ce titre unique : *Au nom de JÉSUS-CHRIST*. C'est-à-dire : Au nom de la bonté de JÉSUS-CHRIST ; au nom de ses vertus et de ses mérites ; au nom des travaux de sa vie et de sa mort ; au nom des services qu'il a rendus à son Père ; au nom de sa gloire et de son honneur, je veux dire, afin que son nom, qui est au-dessus de tout nom, soit glorifié. Je ne dois donc pas demander en mon nom, ni mettre ma confiance dans ma vertu et dans mes propres mérites, ni rechercher ma gloire personnelle ; mais, ne faisant aucun état des motifs humains, aucun fond sur moi-même, m'appuyer uniquement sur JÉSUS-CHRIST, et diriger toutes mes demandes à sa gloire.

Quelles choses devons-nous demander ? Toutes celles qui sont renfermées dans la promesse du Sauveur, c'est-à-dire, tout ce qui est convenable et conforme, soit à la bonté du Père, qui doit le donner ; soit au nom et à la sainteté du Fils, par qui nous devons le demander ; soit au besoin, ou de la personne qui le demande pour le bien de son âme ; ou de quelque autre pour qui elle le demande ; sans mettre de bornes à notre confiance, puisque Notre-Seigneur n'en met point à sa promesse. Dieu est prêt à nous accorder avec libéralité tout ce que nous demanderons : nous aurions donc tort d'être timides et réservés dans nos demandes. Demandons-lui comme à un Dieu qui donne avec profusion ; mais, ainsi que nous le dit JÉSUS-CHRIST, demandons-lui surtout *une joie pleine et entière* (1). Ne recherchons pas les biens de la terre ;

1. Ut gaudium meum in vobis sit, et gaudium vestrum impleatur. (JOAN., XV, II.)

ils ne peuvent nous satisfaire pleinement. Souhaitons plutôt les biens spirituels et célestes ; et ceux-ci, demandons-les largement (1) ; prions le Seigneur de nous les accorder avec tant d'abondance, que notre joie soit vraiment parfaite, et que tous nos désirs soient remplis, d'abord dans cette vie passagère, puis dans la vie qui ne finira jamais.

Comment devons-nous demander ? Nous devons demander avec une foi vive, qui nous fait tout espérer de la bonté de celui qui nous a tout promis, et des mérites du Médiateur, au nom duquel nous lui adressons nos prières (2). C'est de cette foi que parle Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dans saint Marc, lorsqu'il dit : *Ayez la foi de Dieu* (3) : c'est-à-dire, une foi très grande, une foi digne de Dieu, une foi sublime qui, s'élevant au-dessus des basses régions de la terre, jette son ancre dans le ciel, et, fondée sur sa parole et sur ce qu'il est, espère de Dieu l'effet de ses promesses. C'est encore de cette foi que JÉSUS dit en saint Matthieu : *Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporterait, et rien ne vous serait impossible* (4). A la foi il faut joindre la persévérance. Demandons jusqu'à ce que *notre joie soit entière*, c'est-à-dire, jusqu'à ce que nous voyions par expérience que Dieu nous a exaucés, et que nous goûtions *cette joie pleine* que l'on ressent lorsqu'on a obtenu ce que

1. Pete, non divitias, non gloriam terrenam: pete tibi ipse digna rege Deo. (S. BASIL., *Constit. monast.* c. I, n. 3.)

2. Postulet autem in fide, nihil hæsitans. (JACOB., I, 6.)

3. Habete fidem Dei. (MARC., XI, 22.)

4. Amen quippe dico vobis, si habueritis fidem, sicut granum sinapis, dicetis monti huic: Transi hinc illuc, et transibit, et nihil impossibile erit vobis. (MATTH., XVII, 16. — Part. III, Medit. XLVI.)

l'on souhaitait vivement (1). — O Sauveur du monde, qui êtes à la fois si magnifique dans vos promesses, et si fidèle à les accomplir ; je vous rends grâces de votre magnificence et de votre fidélité. Apprenez-moi, je vous en conjure, à vous demander toujours ce que vous voulez que je vous demande, et à vous le demander comme il vous plaît que je vous le demande. Ainsi je serai pleinement satisfait, ayant obtenu tout ce que je vous aurai demandé, et jouissant non seulement de vos dons, mais surtout de vous-même ; car ma joie ne peut être complète si je ne suis uni à vous, ma joie souveraine dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il (2).

IV. — JÉSUS présente à ses apôtres plusieurs motifs de consolation dans les afflictions.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST emploie une grande partie de son discours à consoler ses apôtres dans leurs afflictions présentes, et à les prémunir contre celles qui les attendent au milieu du monde. Il leur propose plusieurs motifs bien propres à les encourager : nous en choisirons quelques-uns, sans toutefois garder le même ordre, et nous en ferons autant de points de méditation, dont nous nous servirons utilement nous-mêmes, pour nous consoler et nous animer à supporter avec patience les travaux et les persécutions que nous pourrions avoir à souffrir.

Premier motif. Le premier motif est tiré des persécutions auxquelles notre divin Sauveur voulut être exposé lui-même. *Souvenez-vous*, leur dit-il, *de la pa-*

1. Cum autem exposcis digna Deo, ne destiteris, donec accipias. (S. BASIL., loco citato.)

2. La fin de ce sujet sera traitée dans la cinquième Partie.

role que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. Ils vous chasseront de leurs synagogues ; et l'heure approche où quiconque vous ôtera la vie pensera faire une action agréable à Dieu. Et ils vous feront subir tous ces mauvais traitements à cause de mon nom (1). — Heureuses les persécutions que nous souffrons à cause de JÉSUS-CHRIST ! Ne m'accordez pas, Seigneur, le privilège d'en être exempt. Je suis votre serviteur : c'est un honneur pour moi de me soumettre à une loi à laquelle mon maître s'est soumis.

Deuxième motif. Les persécutions sont une preuve certaine que l'on n'est point du parti du monde réprouvé, mais du parti de JÉSUS-CHRIST et de ses élus. *Si le monde vous hait*, dit le Sauveur à ses disciples, *sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui ; mais, parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis et séparés du monde, c'est pour cela que le monde vous hait* (2). — O bon JÉSUS, je veux être de votre parti, et non de celui du monde. Que le monde me haisse et me persécute, je m'en réjouirai ; car je sais que vous prendrez vous-même ma défense, quand je serai persécuté à cause de vous.

Troisième motif. Les travaux et les tristesses des

1. Mementote sermonis mei, quem ego dixi vobis : Non est servus major domino suo. Si me persecuti sunt, et vos persequentur. Absque synagogis suis facient vos : sed venit hora ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se præstare Deo. Sed hæc omnia facient vobis propter nomen meum. (JOAN., XV, 20-21; XVI, 2.)

2. Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit. Si de mundo fuissetis, mundus quod suum erat diligeret : quia vero de mundo non estis, sed ego elegi vos de mundo, propterea odit vos mundus. (JOAN., XV, 18-19.)

amis de JÉSUS-CHRIST se convertiront bientôt en joie. Voici la comparaison qu'il propose à ses disciples : *Une femme, lorsqu'elle enfante, est dans la tristesse, parce que son heure est venue : mais, après qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de sa douleur à cause de sa joie, parce qu'un homme est né au monde* (1). Ce même enfant, qui a été la cause de sa douleur, devient la cause de sa joie : sa douleur a duré peu de temps, mais sa joie demeure ; et elle est si grande, qu'elle lui fait oublier les souffrances de l'enfantement. Ainsi êtes-vous maintenant dans la tristesse, parce que je dois bientôt mourir et qu'il faut que je vous quitte ; mais je ressusciterai, et par ma nouvelle naissance je changerai vos pleurs en joie. Ainsi encore sentirez-vous des douleurs semblables à celles d'une femme qui est en travail, lorsqu'il vous faudra prêcher ma foi et exécuter tout ce que je vous aurai commandé, car il s'élèvera contre vous de terribles persécutions ; mais ce qui vous causera d'abord de la peine deviendra pour vous l'occasion d'une si grande joie, qu'elle vous fera oublier la tristesse passée, à la vue du fruit que vous aurez recueilli. Votre douleur durera peu de temps ; votre joie sera éternelle, *et nul ne pourra vous la ravir* (2). — O mon âme, ne convoite pas la joie de ce monde, qui doit aboutir aux pleurs (3) ; choisis de préférence la tristesse et la douleur, pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, puisqu'elles se convertiront en joie ; aime les tribulations, et tu y trouveras bientôt des consolations.

1. Mulier cum parit, tristitiam habet, quia venit hora ejus : cum autem pepererit puerum, jam non meminit pressuræ propter gaudium, quia natus est homo in mundum. (JOAN., XVI, 21.)

2. Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis. (JOAN., XVI, 22.)

3. Extrema gaudii luctus occupat. (Prov., XIV, 13.)

Quatrième motif. JÉSUS-CHRIST prépare dans le ciel de riches demeures, où ceux qui auront souffert ici-bas pour son amour jouiront d'un éternel repos. *Que votre cœur ne se trouble pas*, dit-il à ses apôtres, *vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; je vais vous préparer celles que vous devez y occuper, puis je reviendrai vers vous et je vous prendrai avec moi, afin que vous soyez là où je serai* (1). — O mon âme, ne te trouble point, ne t'attriste point des peines de cette vie. Le monde est un lieu de passage. Attends l'heure de la mort ; JÉSUS viendra à toi pour te récompenser de tout ce que tu auras souffert sur la terre, et pour te placer, heureuse à jamais, dans ses demeures éternelles.

Cinquième motif. Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST nous visite et nous fortifie dans nos travaux. C'est la promesse qu'il fait ici à ses apôtres: *Je ne vous laisserai pas orphelins ; je viendrai à vous. Que votre cœur ne se trouble point et qu'il ne craigne point. Vous avez entendu que je vous ai dit : Je m'en vais, et je reviens à vous. Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me verrez. Alors votre cœur se réjouira, et personne ne pourra vous ravir votre joie* (2). — O Père plein de tendresse, qui ne laissez jamais vos enfants orphelins et sans secours sur la terre, mais qui veillez toujours à leur bien, même lorsqu'il leur semble que vous êtes éloigné d'eux ; je ne

1. Non turbetur cor vestrum. Credistis in Deum, et in me credite. In domo Patris mei mansiones multæ sunt: Vado parare vobis locum... Iterum venio et accipiam vos ad meipsum, ut ubi sum ego, et vos sitis. (JOAN., XVI, 1-3.)

2. Non relinquam vos orphanos: veniam ad vos... Non turbetur cor vestrum, neque formidet. Audistis quia ego dixi vobis: Vado, et venio ad vos.. Modicum, et jam non videbitis me: et iterum modicum, et videbitis me... et gaudebit cor vestrum, et gaudium vestrum nemo tollet a vobis. (JOAN., XIV, 18, 27, 28; XVI, 16, 22.)

veux point consentir à me troubler dans mes peines, puisque je sais que vous ne tarderez pas à venir me visiter et me consoler. Donnez-moi, Seigneur, la joie intérieure que ni le monde, ni aucune créature ne me peuvent ôter. Tant que je la posséderai, toutes les amertumes de la vie se convertiront pour moi en douceur.

Sixième motif. Ceux qui sont dans la tribulation ne laissent pas d'être aimés du Père éternel, au témoignage du Sauveur. *Je ne vous dis point que je prierai mon Père pour vous ; car, quand je ne le prierais pas, lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu* (1). Comme s'il disait : Ne vous troublez pas, ne perdez pas confiance au milieu des persécutions auxquelles vous êtes en butte pour ma cause : elles sont des gages de l'amour que mon Père a pour vous, en récompense de celui dont vous me donnez la preuve par votre constance à souffrir pour moi. Or, si mon Père vous aime, il vous protégera, il vous consolera : un Père dont la bonté égale la puissance, oubliera-t-il jamais de consoler ses enfants ? — O Père plein d'amour, que ma seule consolation sur la terre soit de savoir que vous m'aimez ; car si vous m'aimez, je ne pourrai manquer de rien, puisque vous n'abandonnez jamais ceux que vous aimez.

Septième motif. Les nombreuses et puissantes raisons que nous avons d'espérer que nous remporterons la victoire sur tous nos ennemis. Notre-Seigneur nous inspire cette confiance lorsqu'il dit : *Vous aurez beaucoup à souffrir dans le monde ; mais prenez courage, j'ai*

1. Non dico vobis quia ego rogabo Patrem de vobis : ipse enim Pater amat vos, quia vos me amastis, et credidistis quia ego a Deo exivi. (JOAN., XVI, 26-27.)

vaincu le monde (1). C'est-à-dire : J'ai vaincu le démon, qui est le prince de ce monde; j'ai vaincu la rigueur des tourments et des persécutions; j'ai vaincu le péché et la mort : et vous avez dans ma victoire une solide raison de croire que vous serez vous-mêmes vainqueurs, puisque je l'ai remportée pour vous, et que je combats moi-même en vous, afin que vous triomphiez de vos ennemis. — *Je vous rends grâces, ô Père éternel, de la victoire que vous nous donnez par votre Fils, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST* (2). J'ai la ferme confiance que je sortirai victorieux du combat, puisque vous combattez vous-même par mes mains, et qu'à vous seul appartiendra tout l'honneur de la victoire (3).

1. In mundo pressuram habebitis : sed confidite, ego vici mundum. (JOAN., XVI, 33.)

2. Deo autem gratias, qui dedit nobis victoriam per Dominum nostrum JESUM CHRISTUM. (1 Cor., XV, 57.)

3. JÉSUS-CHRIST emploie pour consoler ses apôtres d'autres motifs tirés de la venue du Saint-Esprit. On les traitera dans la cinquième Partie, Méditations dix-septième et vingt-deuxième, au sujet des mystères de l'Ascension et de la Pentecôte.



MÉDITATION XIX.

PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST APRÈS LA CÈNE.

Toutes les qualités requises pour qu'une prière soit bonne se trouvent au suprême degré dans cette prière de Notre-Seigneur. Nous y voyons quelles sont les personnes pour lesquelles il faut prier ; quelles choses on doit demander ; quels motifs il faut alléguer pour les obtenir ; enfin l'ordre que l'on doit garder dans la prière. Nous réduirons cette Méditation à trois points, parce que l'oraison du Sauveur renferme trois parties bien distinctes. Il prie premièrement pour lui-même et pour ses propres intérêts, en tant qu'homme ; il prie secondement pour ses apôtres, qui étaient présents, et dont il avait la charge ; il prie troisièmement, pour tous les élus et pour tous les fidèles qui devaient exister jusqu'à la fin du monde. Tel est l'ordre que demande la charité bien réglée, et c'est celui que nous devons observer, à l'exemple de notre divin Sauveur (1).

I. — JÉSUS prie pour lui-même.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, debout au milieu de ses apôtres, lève les yeux au ciel, et prie à haute voix son Père pour lui-même, disant : *Glorifiez votre Fils afin que votre Fils vous glorifie* (2).

Premièrement. Je remarquerai le respect intérieur et extérieur dont JÉSUS accompagne sa prière ; la dévotion

1. S. Thom., part. 3, quest. 21, art. 3.

2. Pater, venit hora, clarifica Filium tuum, ut Filius tuus clarificet te. (JOAN., XVII, 1.)

qu'il fait paraître en levant les yeux au ciel ; les paroles affectueuses qu'il dit à son Père, et de quel accent il les dit, pour enseigner à ses apôtres par son exemple comment ils doivent prier, et pour les consoler de sa perte en leur faisant voir le soin qu'il prend de les instruire.

Secondement. Je remarquerai ce qu'il demande à son Père. Il lui demande d'être glorifié par lui, d'abord dans sa Passion, par des miracles éclatants qui manifestent sa divinité, même au milieu des opprobres de sa mort ; puis par la gloire de sa Résurrection et de son Ascension ; puis enfin par la publication de son Évangile dans tout l'univers, qu'il reconnaîtra pour Fils unique de Dieu. Mais pour montrer qu'il ne recherche point en cela sa propre gloire, il ajoute : Je vous le demande, mon Père, afin que votre Fils vous glorifie ; c'est-à-dire, afin que vous soyez glorifié par moi et en moi ; et que, lorsque vous m'aurez glorifié je vous glorifie de nouveau, en découvrant votre gloire à mes disciples, et par eux à toutes les nations du monde.

Je puis pratiquer cette sorte d'oraison en plusieurs manières. Tantôt je demanderai au Père éternel qu'il lui plaise de glorifier son Fils dans tout l'univers, accordant aux peuples infidèles la lumière de la foi, pour qu'ils croient en lui, et le glorifient comme son Fils, afin que lui-même en soit plus glorifié. Je dirai souvent dans cette pensée : Père saint, glorifiez votre Fils unique JÉSUS-CHRIST, afin que vous soyez glorifié en lui et par lui jusqu'aux extrémités de la terre. Tantôt je m'appliquerai à moi-même les paroles du Sauveur. Je prierai le Père éternel de glorifier en moi le plus misérable et le plus indigne de ses enfants, en répan-

dant dans mon âme les dons de sa grâce, et en me donnant la force d'accomplir des œuvres signalées de vertu, non pour ma propre gloire, mais pour la sienne, afin que je le glorifie de la sorte et que je publie ses grandeurs. Dans ce sentiment, je ferai cette prière en mon nom : *Mon Père, glorifiez votre fils, afin que votre fils vous glorifie.* En usant des paroles mêmes du Fils de Dieu, je n'ai point à craindre le reproche de témérité ; car puisque Dieu veut que je lui donne le nom de Père, j'ai bien le droit de m'appeler son enfant. Si toutefois je n'ai pas le courage de m'attribuer le titre de fils, je prendrai du moins celui de serviteur ou d'esclave, et dirai hardiment : Mon Dieu, glorifiez votre serviteur, afin que votre serviteur vous glorifie ; Père, aimez votre esclave que voici, afin que votre esclave vous aime.

Troisièmement. Je remarquerai les motifs que JÉSUS allègue pour obtenir de son Père ce qu'il lui demande. *Mon Père, dit-il, je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donnée à faire : glorifiez-moi donc maintenant en vous-même de cette gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût* (1). Comme s'il disait : C'est à juste titre que je vous fais cette demande ; car je me suis toujours employé à propager votre gloire dans le monde ; je vous ai fidèlement obéi ; j'ai accompli tout ce que vous m'avez commandé. Il est donc équitable que vous me glorifiez maintenant, en me donnant pour récompense la gloire à laquelle vous m'avez prédestiné avant tous les siècles. — Je ferai à ce sujet deux réflexions.

1. Ego te clarificavi super terram : opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam, et nunc clarifica me tu, Pater, apud te ipsum claritate quam habui priusquam mundus esset te. (JOAN., XVII, 4-5.)

L'une que les hommes parfaits, lorsqu'ils demandent à Dieu Notre-Seigneur quelque grâce, peuvent, ainsi que nous l'avons dit ailleurs (1), lui représenter avec humilité les services qu'ils lui ont rendus, les efforts qu'ils ont faits pour avancer sa gloire, et leur soumission entière à toutes ses volontés. Et quand leur conscience leur rend ce témoignage, il n'y a rien qu'ils ne puissent demander sans crainte d'être refusés. — O le plus aimant de tous les pères, que ne puis-je vous dire avec vérité que je vous ai toujours glorifié sur la terre, et que j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez ordonné de faire ! N'ai-je pas au contraire, dans toute ma conduite, recherché ma propre gloire au détriment de la vôtre ? N'ai-je pas méprisé votre volonté pour faire la mienne ? Je vous supplie donc, non comme un serviteur fidèle, mais comme un pauvre, dénué de tout, de vouloir bien me glorifier sur la terre, en accomplissant tout ce que vous m'avez commandé.

L'autre réflexion, c'est que la prière est souvent un moyen nécessaire pour obtenir les choses mêmes que Dieu a résolu d'accomplir selon l'ordre de son éternelle prédestination (2). Prions donc sans cesse, puisque c'est peut-être par le moyen de la prière que Dieu veut nous accorder ce qui, dans ses desseins éternels, doit être la cause de notre salut ; et demandons-lui instamment, non la gloire du monde, qui vient des hommes, mais la gloire qui est en lui-même, et qu'il nous a préparée de toute éternité.

1. Introduction générale, 1.

2. S. THOM., Part. 2, 2, quæst. 83, art. 2. ex D. GREG. *Dialog.*, livre. I, cap. VIII.

II. — JÉSUS prie pour ses disciples.

Premièrement. Il déclare qui sont ceux pour lesquels il prie, quand il dit : *Je ne prie point pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous* (1) ! Il appelle *monde* la multitude des réprouvés, hommes ennemis de Dieu et rebelles à sa loi, indignes par leur propre faute que le divin médiateur prie efficacement pour leur salut. Mais il prie ainsi pour ses apôtres, choisis par le Père, *parce que, dit-il, ils sont vôtres*, c'est-à-dire, vos amis, vos serviteurs fidèles, vos élus, et que vous les tenez sous votre protection. — Nous pouvons nous-mêmes alléguer très utilement ce motif auprès de Dieu dans nos prières, lui disant par exemple ; Père tout-puissant, favorisez de vos grâces ceux dont vous m'avez confié la charge, et accordez votre secours à tous les fidèles, *parce qu'ils sont à vous*. O mon Dieu, veillez sur mon corps et mon âme, sur tous mes sens, sur toutes les facultés que vous m'avez données, parce qu'elles sont à vous. Conservez les bons désirs que vous m'avez inspirés, les saintes résolutions que vous m'avez fait prendre, parce qu'ils sont à vous. Qui ne prend soin de ce qui lui appartient ? *Je suis à vous, sauvez-moi* (2). Mon âme est à vous, sauvez-la ; non entendement est à vous, éclairez-le ; ma volonté est à vous, gouvernez-la... Ne permettez pas, Seigneur, que je me range du parti du monde, pour lequel vous ne priez point ; car si je suis exclu de votre prière, je le serai aussi de votre royaume.

1. Non pro mundo rogo, sed pro his quos dedisti mihi, quia tui sunt. (JOAN., XVII, 9.)

2. Tuus suum ego, salvum me fac. (Ps., CXXIII, 94.)

Secondement. JÉSUS-CHRIST demande pour ses apôtres trois grâces d'un grand prix.

Il exprime la première en ces termes : *Père saint, conservez en votre nom et pour votre gloire ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous* (1). Il prie le Père éternel de veiller sur eux, et de les maintenir dans l'union de la charité, et entre eux, et avec Dieu : non dans une union quelconque, mais dans une union si parfaite, qu'elle ait de la ressemblance avec celle du Père et du Fils, qui sont un dans une même essence. De sorte que, comme le Père et le Fils, n'étant qu'un seul Dieu, n'ont qu'une même pensée, une même volonté, une même action ; ainsi ses disciples s'efforcent de conformer en tout leurs sentiments à ceux de Dieu et leur volonté à la sienne, sans jamais rien faire que ce qu'il veut. D'où il suivra que, étant parfaitement unis à Dieu, ils seront aussi unis entre eux.

La seconde grâce que JÉSUS demande à son Père pour les siens, c'est qu'il les délivre de tout ce qui est contraire à cette divine union. *Je ne vous prie pas, dit-il, de les ôter du monde, mais de les préserver du mal* (2). Comme s'il disait : Ils auront bien des persécutions et des travaux à souffrir dans le monde ; et toutefois, mon Père, je ne vous demande pas que vous les retiriez du monde, car il est important qu'ils y demeurent ; mais je vous prie de les préserver du mal, c'est-à-dire du péché, de la désunion et de la discorde, des embûches de Satan et de tout mal éternel : en sorte

1. Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi : ut sint unum sicut et nos. (JOAN., XVII, II.)

2. Non rogo ut tollas eos de mundo, sed ut servas eos a malo. (JOAN., XVII, 15.)

qu'ils vivent dans le monde sans être atteints de la contagion du monde.

La troisième grâce que le Sauveur demande pour ses disciples, c'est la plénitude de toutes les vertus. Voici ses paroles : *Sanctifies-les en vérité, parce que je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient sanctifiés en vérité* (1). Ce n'est pas assez que vous les préserviez du mal; accordez-leur aussi toutes les vertus. Délivrez-les de toute dissimulation et de toute hypocrisie; que leur vie soit conforme à la vérité que je leur ai annoncée, puisque je me suis offert en sacrifice comme une hostie sainte pour les rendre saints.

On le voit, l'intention de JÉSUS-CHRIST est que nous demandions dans la prière des choses grandes et dignes de Dieu; il veut que nous alléguions pour les obtenir deux pressants motifs: l'un, la gloire et la majesté de son nom adorable; l'autre, la sainteté du sacrifice que lui-même a offert pour nous sur la croix. — O Père éternel, écoutez la prière de votre Fils unique; sauvez-moi du mal contagieux qui désole le monde; sanctifiez-moi en m'accordant la vraie sainteté, afin que, vous étant uni par les liens d'une charité parfaite, je participe à l'union qui existe entre vous et votre divin Fils. Ainsi soit-il.

III. — JÉSUS prie pour les fidèles.

En troisième lieu, JÉSUS-CHRIST prie pour tous les fidèles en général, et demande pour eux deux choses: les biens de la grâce et la vie éternelle.

Premièrement. Il dit à son Père : *Je ne vous prie pas pour eux uniquement, mais encore pour ceux qui doivent*

1. Sanctifica eos in veritate. Et pro eis ego sanctifico meipsum, ut sint et ipsi sanctificati in veritate. (JOAN., XVII, 17-19.)

croire en moi par leur parole, afin que tous ils soient un, comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous; qu'ils soient de même un en nous, afin que le monde sache que vous m'avez envoyé (1). Il est constant, d'après ces paroles, que JÉSUS pria pour tous ceux qui sont aujourd'hui dans l'Église, et par conséquent pour moi en particulier; car il nous avait tous aussi présents devant les yeux que ses apôtres qui étaient avec lui dans le cénacle. Or la grâce qu'il voulait nous obtenir, c'est cette union de charité parfaite entre nous et avec Dieu, comme nous l'avons déjà expliqué; union si étroite et si merveilleuse, qu'elle suffirait pour convertir le monde et convaincre les infidèles de la divinité de JÉSUS-CHRIST: car il n'appartient qu'à Dieu de se former des disciples unis par une si étonnante charité. — O très doux JÉSUS, quel soin et quel zèle vous montrez pour le bien de vos élus! Vous priez pour eux, même avant leur naissance, et vous demandez pour eux des grâces d'un prix infini. O Père plein de bonté, prêtez l'oreille à la prière que votre Fils unique vous adresse en ma faveur, et rendez-moi participant de l'union ineffable que vous avez avec lui. Accordez aussi cette union à toutes les sociétés religieuses, afin que les hommes du monde jugent par là que JÉSUS-CHRIST est au milieu d'elles. Accordez-la également à tous les chrétiens, afin que les infidèles, frappés d'une union qui tient du miracle, embrassent votre sainte loi. Et puisque votre Fils bien-aimé nous offre le secours de sa grâce *pour que nous soyons un et consommés dans l'unité* (2). accor-

1. Non pro eis autem rogo tantum, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me: ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, et ego in te, ut ipsi in nobis unum sint: ut credat mundus, quia tu me misisti. (JOAN., XVII, 20-21.)

2. Ut sint consummati in unum. (JOAN., XVII, 23.)

dez à tous les justes de tendre chaque jour à la perfection de cette union, pour la gloire de ce Dieu Sauveur. Ainsi soit-il.

Secondement. JÉSUS dit encore à son Père céleste : *Mon Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils contemplent la gloire que vous m'avez donnée* (1). Ces paroles signifient : mon Père, je ne vous demande pas seulement pour mes fidèles l'union et la perfection de la charité en cette vie ; je vous demande encore qu'après la mort ils soient avec moi dans le ciel ; qu'ils y jouissent de ma présence ; qu'ils voient la gloire que j'ai reçue de vous, comme Dieu et comme homme ; et que cette vue les rende éternellement bienheureux. — O Sauveur très charitable, quelle n'était pas l'efficacité de votre prière lorsque, vous adressant à votre Père, vous interposiez votre autorité suprême et votre égalité avec lui, disant : *Mon Père, je veux* ; je veux que mes disciples soient là où je serai ! Qui peut s'opposer à votre volonté ? Ce que vous voulez d'une manière absolue peut-il manquer de s'accomplir ? Heureux celui qui est là où vous êtes ! Je sais que vous êtes en tout lieu, avec les bons et avec les méchants : mais tous ne jouissent pas de votre douce compagnie (2). Accordez-moi la grâce d'être toujours là où vous êtes, je veux dire, de vous voir ici-bas par la lumière de la foi, et de vous contempler face à face par la lumière de la gloire dans l'éternité. Ainsi soit-il.

1. Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum : ut videant claritatem meam quam dedisti mihi. (JOAN., XVII, 24.)

2. S. DIONYS., *De divinis nominibus*, c. III.

MÉDITATION XX.

COMMENT LE SAUVEUR ALLA AU JARDIN: DE LA TRISTESSE ET DE L'AFFLICTION QU'IL Y RESSENTIT.

———— I. — JÉSUS *au jardin des Olives.* —————

Après le discours de la cène et l'hymne d'actions de grâces, JÉSUS sortit du cénacle avec les onze apôtres, et alla avec eux au delà du torrent de Cédron, à la montagne des Oliviers, en un lieu appelé Gethsémani, où il y avait un jardin, dans lequel il entra selon sa coutume (1). Examinons les raisons pour lesquelles Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST alla du cénacle au jardin.

Premièrement. Il voulut observer la coutume qu'il avait de se retirer dans quelque lieu solitaire, pour y prier à l'écart, après avoir rempli le ministère de la prédication. Ici, nous devons admirer la constance et la fermeté de JÉSUS, que ni les difficultés, ni les périls ne peuvent détourner de ses saintes pratiques. Nous voyons en effet qu'il prêche, qu'il récite l'hymne ordinaire d'actions de grâces, puis qu'il se retire dans la solitude avec un esprit aussi tranquille que s'il n'était menacé d'aucun danger. — Cet exemple doit me faire rougir de ma lâcheté et de mon inconstance. La moindre difficulté me sert de prétexte pour abandonner mes bonnes résolutions, et surtout la pratique de l'oraison ; tandis que je devrais, au contraire, m'y livrer avec plus

1. Hæc cum dixisset JESUS... et hymno dicto : egressus est cum discipulis suis trans torrentem Cedron... in montem Olivarum... in prædium cui nomen Gethsemani... ubi erat hortus, in quem introivit ipse... secundum consuetudinem. (MATTH., XXVI, 30. — MARC., XIV, 32. — LUC., XXII, 39. — JOAN., XVIII, 1.)

d'assiduité, quand je me sens plus porté à l'abattement et à la tristesse.

Secondement. Le Sauveur ne voulut pas que son arrestation se fit au cénacle, dans la maison d'un de ses amis ; il aima mieux qu'elle eût lieu dans la campagne en un lieu isolé, de peur que son hôte ne souffrit quelque dommage à son occasion. Toutefois, afin de faire voir clairement qu'il ne prend pas la fuite, il choisit pour sa retraite un endroit bien connu du perfide disciple qui doit le trahir, et il va de plein gré s'offrir à la prison et à la mort, sans qu'il faille pour l'arrêter d'autres chaînes que celles de son obéissance et de son amour. Il manifesta ces sentiments lorsqu'il dit à ses disciples dans le discours après la cène : *Afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je fais ce qu'il m'a ordonné, levez-vous, sortons d'ici* (1). O doux JÉSUS, inspirez-moi les sentiments dont vous me donnez l'exemple ; ne permettez pas que je fuie jamais les croix ; faites plutôt que j'aille au-devant d'elles, vous suivant avec amour jusque sur le Calvaire, et y demeurant avec vous par obéissance.

Troisièmement. JÉSUS-CHRIST, en allant au jardin des Olives, voulut nous faire comprendre que, comme la perte du monde avait commencé dans un jardin, par l'abus que le premier Adam avait fait de sa liberté ; ainsi la réparation du monde devait commencer dans un autre jardin, par la captivité volontaire du second Adam. Ce jardin était dans une vallée plantée d'oliviers, pour signifier que tous les mystères qui allaient s'y accomplir, seraient pour nous comme un fleuve

1. Sed ut cognoscat mundus quia diligo Patre n, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio, Surgite, eamus hinc. (JOAN., XIV, 31.)

abondant de miséricorde, bien qu'ils dussent être pour JÉSUS un torrent impétueux de tristesse et d'amères souffrances. Il est à croire que notre divin Sauveur, en traversant les eaux du Cédron, se représenta vivement les flots de douleur qui allaient inonder sa très sainte âme ; et cependant il marchait d'un pas ferme avec ses apôtres, ne cessant de leur donner des marques touchantes de son affection. — Permettez-moi, Seigneur, de vous suivre et de passer avec vous les eaux du torrent, je veux dire, de participer à vos travaux et à vos peines ; car elles me conduiront à la vallée des oliviers, qui sont le symbole de votre douceur et de votre miséricorde.

II. — *Tristesse de JÉSUS.*

Étant arrivé à *Gethsémani*, JÉSUS dit à ses disciples : *Demeurez ici, pendant que j'irai là pour prier. Et ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, il commença à être saisi de frayeur, d'ennui et de tristesse* (1).

Premièrement. Je considérerai que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, au moment d'entrer dans la carrière de ses souffrances, eut recours à deux moyens étranges pour les aggraver à l'extrême. En premier lieu, il se priva volontairement de toute joie sensible. Lui qui auparavant souffrait avec plaisir, qui témoignait de la joie dans les souffrances, voilà qu'il suspend librement tout sentiment de joie dans la partie inférieure de son âme, et qu'il intercepte toute consolation sensible qui peut lui venir de la partie supérieure. En

1. Et veniunt in prædium, cui nomen Gethsemani. Et ait discipulis suis : Sedete hic... donec vadam illuc, et orem... Et assumit Petrum, et Jacobum, et Joannem secum : et cœpit pavere, et tædere... et moestus esse. (MATTH., XXVII, 36-37. — MARC., XXIV, 32-33.)

second lieu, il donna un libre accès aux sentiments contraires de crainte et de tristesse. Il avait en sa disposition, et comme en sa main, tous les mouvements de son appétit sensitif ; il leur permettait de se soulever, et il les comprimait à son gré ; il leur marquait jusqu'où ils devaient aller : mais, dans ce moment, il leur accorde plus de liberté que jamais ; il semble ne point mettre de bornes à leur violence, afin de ressentir sans aucun adoucissement l'amertume et les douleurs de sa Passion. Car, comme il n'y a point de maux qui ne soient allégés par la joie du cœur, ainsi que le prouve l'exemple de plusieurs martyrs ; de même il n'en est point que la tristesse ne rende insupportables. Mais alors la patience est beaucoup plus glorieuse et plus méritoire, parce que, souffrir sans consolation sensible, c'est manger le pain amer de la tribulation sans assaisonnement, purement par amour pour Dieu. — O très doux JÉSUS, je vous rends grâces de ce que vous avez voulu préluder à votre Passion par ce qui devait la rendre plus douloureuse. Aidez-moi à renoncer, pour l'amour de vous, aux goûts sensibles, et à boire tout pur votre calice, comme vous l'avez bu le premier.

Secondement. Je considérerai la multitude et l'excès des douleurs que JÉSUS souffrit dans son âme, douleurs que les évangélistes appellent crainte, frayeur, ennui, tristesse, agonie.

La *crainte* provenait de l'idée des tourments affreux et de la mort honteuse qu'on lui préparait et qu'il se représentait comme prochains. Pour comprendre la rigueur de ce supplice, il suffit de se rappeler que souvent l'appréhension de la mort est plus terrible que la mort même. Il en ressentit dans son corps un trem-

blement, et dans son âme une *frayeur*, une angoisse que saint Luc nomme *agonie* (1). La crainte qui assailit Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST peut se comparer à une armée nombreuse, parce que, autant il devait souffrir de tourments, autant avait-il de sortes de craintes qui l'assiégeaient de toutes parts. Il craignait cette troupe de soldats que l'on envoyait pour se saisir de sa personne ; il craignait les outrages qu'il aurait à essuyer durant cette nuit lamentable ; il craignait les fouets, les épines, la croix, les clous, et même le coup de lance qui devait ouvrir son côté après sa mort. Toutes ces craintes, JÉSUS les avait acceptées volontairement, afin de ressentir tout ce qu'elles avaient de cuisant, et de signaler son courage en les combattant vaillamment, sans reculer d'un seul pas, sans cesser un seul instant de poursuivre l'œuvre de notre Rédemption. — O guerrier invincible, vous pouvez, il est vrai, répéter ces paroles de David : *Mon cœur s'est troublé au dedans de moi, et la crainte de la mort est venue fondre sur moi, j'ai été saisi de frayeur et de tremblement, les ténèbres m'ont environné.* Mais vous n'ajouterez pas, comme ce prophète : *Qui me donnera des ailes comme à la colombe ? et je m'envolerai, et je me reposeraï* (2) : car vous n'avez permis à la crainte de s'emparer de vous que pour la vaincre.

L'*ennui*, dans Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, était un dégoût et une répugnance qui s'étendaient à toutes les choses de ce monde. Il ne trouvait rien sur la terre

1. Nous parlerons de l'agonie du Sauveur dans les Méditations suivantes.

2. Cor meum conturbatum est in me : et formido mortis cecidit super me. Timor et tremor venerunt super me : et contexerunt me tenebræ... — Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam ? (Ps., LIV, 5. 7.)

qui pût le consoler ou alléger ses tourments. Comme à un autre Job, la vie même lui était à charge (1) au milieu de tant de maux et de périls dont il se voyait circonvenu. — Ainsi expiait-il mes répugnances criminelles à faire le bien, et mon défaut de courage à surmonter les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de la vertu.

La *tristesse* était une douleur intérieure, causée par l'image des peines dont il avait naturellement de l'horreur, et qu'il envisageait comme présentes. Or, ces peines étaient innombrables et excessives; le sentiment de la crainte les imprimait vivement dans son esprit; le décret éternel de Dieu les lui représentait comme inévitables : en sorte qu'il n'y eut jamais sur la terre, et qu'il n'y aura jamais une tristesse si violente que la sienne. Il se voyait d'avance et à la fois, méprisé, chargé d'opprobres, couvert de crachats, abandonné et persécuté; et tant d'objets affligeants, s'offrant en foule à sa pensée, étaient comme une seconde armée de soldats impitoyables qui avaient conspiré sa perte. — O JÉSUS, l'allégresse des anges, comment vous soumettez-vous à une si étonnante tristesse! Pour convertir mes peines en joies, vous convertissez vos joies en peines. Que les anges louent à jamais votre charité sans bornes, qui vous a fait choisir pour vous la tristesse, afin de me remplir d'allégresse. Accordez-moi, Seigneur, un courage si constant dans votre service, que ni la crainte ne m'intimide, ni l'ennui ne m'accable, ni la tristesse ne me réduise à l'abandonner.

Troisièmement. Ces considérations amènent la réflexion que voici : Si Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST

1. Tædet animam meam vitæ meæ. (JOB, X, 1.)

nous montra l'excès de son amour, en témoignant un extrême désir et une joie incroyable de souffrir et de mourir pour nous ; il ne le fait point paraître d'une manière moins sensible, en sentant volontairement dans son âme les affections les plus pénibles à la nature. Il veut connaître par expérience les peines intérieures que souffrent ses élus, et se rendre, au péché près, semblable en tout à ses frères, afin de nous enseigner par son exemple à nous supporter nous-mêmes, lorsque nous nous trouvons dans l'état où était Job quand il dit : *Pourquoi suis-je à charge à moi-même* (1) ?

III. — *Les causes principales de la tristesse de JÉSUS.*

J'examinerai, dans ce troisième point, les causes principales pour lesquelles Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST excita dans son âme ces mouvements de tristesse et de désolation intérieure. Je me servirai de ces causes comme d'autant de motifs pour me porter à la tristesse salutaire que saint Paul appelle *tristesse selon Dieu* (2).

Premièrement. La première cause de la tristesse de JÉSUS fut la vive représentation de tous les péchés du monde, passés, présents et à venir, dont il avait une connaissance actuelle très distincte et très claire, et dans lesquels il remarquait trois circonstances bien effrayantes : la multitude, qui est innombrable ; la grièveté, qui est infinie, parce que tout péché mortel est une injure faite à Dieu ; le dommage incomparable causé à l'homme, que la justice divine condamne au feu éternel. Toutes ces considérations l'affligèrent

1. Quare... factus sum mihi metipsi gravis ? (JOB, VII, 20.)

2. Secundum Deum tristitia. (II Cor., VII, 10.)

excessivement, et il accepta son affliction de bon cœur, pour suppléer au défaut de contrition d'un si grand nombre de pécheurs, et pour les délivrer de l'éternelle tristesse, juste châtement du péché.

En m'occupant de ces pensées, je me figurerai que je suis moi-même dans l'esprit et dans le cœur de JÉSUS. Là, je verrai comment il regarde mes péchés et mes infidélités qu'il a devant les yeux, et comment il en ressent une désolation amère et une profonde tristesse. Je m'efforcerai d'entrer dans les sentiments de mon Sauveur, appuyant sur les trois circonstances indiquées tout à l'heure : la multitude de mes offenses, la grièveté de mes offenses, et la peine éternelle que j'ai méritée en me rendant coupable. Je m'exciterai enfin à la haine du péché, mal si grand que sa seule vue suffit pour produire une si étonnante tristesse dans l'âme de JÉSUS.

O Père éternel, je vous offre la douleur et la tristesse de votre Fils unique en satisfaction de mes péchés si nombreux et si graves. J'ai regret de vous avoir offensé ; mais, parce que ma contrition est faible, je l'unis à celle de mon Sauveur, afin que, par cette union, elle ait plus de force, et qu'elle puisse satisfaire pleinement à votre justice. O mon JÉSUS, je vous rends grâces de ce que vous avez daigné vous attrister pour mes péchés. Oh ! que je souhaiterais ne les avoir jamais commis ! que je désirerais ne vous avoir jamais donné aucun sujet de peine ! Effacez, Seigneur, toutes les taches de mon âme, afin qu'il n'y ait plus rien en elle qui puisse vous affliger ou vous déplaire.

Secondement. La seconde cause de la tristesse de JÉSUS-CHRIST, c'est la considération du peu de fruit

que doivent produire dans un grand nombre d'hommes les mystères de son Incarnation, de sa Passion et de sa mort ; les sacrements et les sacrifices de la loi nouvelle ; sa doctrine et les exemples de sa vie. Il voit avec une douleur inexprimable l'ingratitude, l'aveuglement et l'endurcissement des pécheurs qui s'obstinent à repousser les biens qu'il leur apporte et qui lui ont coûté si cher : crime dont le juste et inévitable châtiement doit être la damnation éternelle. Il sent aussi bien vivement la tiédeur et la négligence de beaucoup d'âmes qui ne retireront que de faibles avantages des moyens efficaces de salut et de perfection qu'il leur prépare. — Ici, je songerai que je suis une de ces âmes qui affligent le cœur de JÉSUS par leur tiédeur et par le peu d'estime qu'elles ont pour ses souffrances et pour sa mort. Je me ferai donc un devoir de prendre part à sa tristesse, et je le supplierai d'ôter de mon cœur ce qui est la cause de son affliction.

Troisièmement. La troisième cause de la tristesse du Sauveur, c'est la connaissance des afflictions et des persécutions que doivent souffrir à son occasion ses élus. Non seulement elles sont toutes présentes à ses yeux, mais il les sent aussi vivement que s'il les souffrait lui-même, parce que son amour pour les justes l'unit si étroitement à eux, que quiconque les touche, touche la prunelle de ses yeux ⁽¹⁾ ; car ils sont plus unis à son cœur, que la prunelle ne l'est à l'œil. Il ressent donc à la fois les tourments des apôtres et des martyrs, les travaux des docteurs et des ministres de l'Évangile, les épreuves des confesseurs et des vierges, les afflictions de tous les justes persécutés. Il voit aussi

1. Qui enim tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei. (ZACH., II, 8.)

mes tribulations, mes tentations, mes craintes et mes tristesses, et il les partage avec moi. Il veut souffrir, par le sentiment de la compassion, ce que je souffre, afin de m'obliger à souffrir, par le même sentiment, ce qu'il a souffert. — O très doux et très charitable JÉSUS, que faites-vous ? Pourquoi chercher en dehors de vous des sujets de douleur et de tristesse ? Ne vous suffit-il pas de considérer vos propres peines, sans jeter les yeux sur celles d'autrui, et vous en affliger comme des vôtres ? Encore si, en vous affligeant de mes péchés, vous vous réjouissiez des maux que j'endure justement pour les expier ! Mais non, votre charité sans bornes veut ressentir mes offenses et mes peines ; mes offenses pour me les pardonner ; mes peines, pour m'en délivrer. Faites-moi la grâce, Seigneur, de participer à vos douleurs comme vous participez aux miennes ; car les vôtres sont véritablement miennes, puisque c'est pour moi que vous les souffrez.

Quatrièmement. A ces causes générales de la tristesse de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, on peut en ajouter de particulières. C'est d'abord la perte du peuple juif, qui avait été jusqu'alors son peuple choisi, et qui, par la plus noire des ingrattitudes, avait conjuré sa mort. Je puis de même m'imaginer qu'il gémissait en voyant le malheur de quelques royaumes chrétiens qui devaient un jour l'abandonner et perdre le don de la foi. Mais quelle indicible peine ne lui causaient pas l'infidélité et la damnation éternelle de Judas ! C'était un disciple que le démon avait éloigné de son école ; un apôtre qu'il lui avait ravi. Or, comme un homme ressent une très vive douleur quand on lui coupe un membre qui est bien uni à son corps ; ainsi notre divin

Sauveur se sentait le cœur percé, et les entrailles déchirées par la violence avec laquelle Satan séparait un membre vivant de son corps mystique. — O mon bon JÉSUS, combien de semblables martyres vous enduriez à la fois, vous qui aviez devant les yeux les défections lamentables de tant de faibles chrétiens, que le démon arrache à votre parti et entraîne dans le sien ! Ayez pitié de moi, Seigneur, et ne permettez pas que je sois jamais séparé de vous. Ce fut encore une douleur bien sensible à Notre-Seigneur que la fuite de ses apôtres et l'affliction de sa très sainte Mère, qu'il se représentait éplorée au pied de la croix. Enfin, s'il est vrai, selon la parole du Sage, que *celui qui multiplie la science multiplie la douleur* (1), il est évident que JÉSUS-CHRIST, par la connaissance très claire qu'il avait de toutes les causes de ses souffrances, les multiplia, pour ainsi dire, sans mesure. — O mon Sauveur, *Dieu et Seigneur des sciences* (2), augmentez en moi la connaissance de vos douleurs, afin que j'y aie une part plus abondante.

IV. — JÉSUS fait connaître sa tristesse à trois de ses apôtres.

Je considérerai, dans ce quatrième point, comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, ayant pris à part ses trois bien-aimés disciples Pierre, Jacques et Jean, leur déclara sa tristesse, que manifestait l'altération de ses traits, en leur disant : *Mon âme est triste jusqu'à la mort, demeurez ici et veillez avec moi* (3).

1. Qui addit scientiam, addit et laborem. (*Ecc.*, 1, 18.)

1. Deus scientiarum, Dominus est. (*I Reg.*, 11, 3.)

3. Tristis est anima mea usque ad mortem, sustinete hic, et vigilate mecum. (MATTH., XXVI, 38.)

Premièrement. Je méditerai ces paroles et je m'appliquerai à comprendre tout le sens que le Sauveur y attache. *Mon âme est triste jusqu'à la mort*, c'est-à-dire : la tristesse que je ressens est semblable à celle d'une personne réduite à l'agonie. Elle est si violente, qu'elle suffirait à m'ôter la vie, si je ne la conservais pour souffrir une plus cruelle mort. Elle durera sans interruption jusqu'à mon dernier soupir ; et je renonce à goûter un seul moment de joie, tant que je vivrai sur cette terre. — O mon Sauveur, comment ces paroles ne me percent-elles pas le cœur ? comment ne le blessent-elles pas mortellement, quand je vous vois en proie à une tristesse mortelle à cause de moi ? O Vierge sainte, si vous les entendiez vous-même, elles seraient pour vous un glaive de douleur qui transpercerait votre âme très pure ; car elle est unie inséparablement à l'âme de JÉSUS, et l'âme de JÉSUS est plongée maintenant dans une désolation amère ! O péché mortel, que tu es un grand mal, puisque tu causes une tristesse mortelle à JÉSUS-CHRIST.

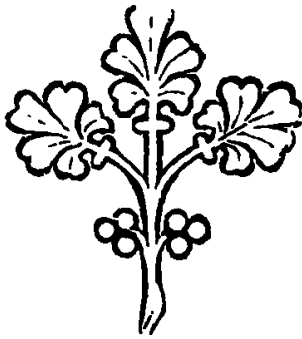
Secondement. J'examinerai pour quels motifs le Sauveur dit ces paroles à ses apôtres. On peut alléguer les deux suivants. L'un fut que sa douleur étant intérieure, il était nécessaire qu'il la manifestât et nous en fit connaître l'excès, afin que la connaissance de ce qu'il souffrait pour nous, nous inspirât le sentiment de la gratitude et le courage d'imiter sa patience. C'est ainsi qu'il dit sur la croix : *J'ai soif*, pour nous découvrir le tourment intérieur que lui causait le désir ardent de notre salut. L'autre motif fut pour montrer qu'il était homme, et accessible, volontairement toutefois, à la tristesse et à la crainte. Comme

homme et comme sujet aux faiblesses de notre nature, il se console avec ses plus chers disciples : il leur parle de ses souffrances pour exciter leur compassion et obtenir d'eux quelques paroles de consolation : *Veillez avec moi*, leur dit-il, et tenez-moi compagnie (1). — O souverain consolateur des affligés, qui vous a réduit à chercher de la consolation auprès de vos créatures ? Ce sont mes péchés ; c'est aussi le désir qui vous presse de procurer à mon âme des consolations dont vos afflictions sont le prix. L'exemple de mon Sauveur m'apprend qu'il n'est point contraire à la perfection de la patience de découvrir ses peines à son confesseur, à un père spirituel, à quelques amis fidèles qui peuvent nous consoler d'une manière solide et véritable dans le Seigneur.

Troisièmement. Je remarquerai pourquoi Notre-Seigneur manifesta sa tristesse à ces trois apôtres plutôt qu'aux autres. Il voulait que ceux-là mêmes qui avaient contemplé la gloire de sa transfiguration sur le Thabor, fussent les témoins de sa tristesse et de son agonie au jardin des Olives, et cela pour trois raisons. La première, afin que, comparant ces deux états du Sauveur, ils comprissent et publiassent partout combien nous sommes redevables à celui qui, brûlant du zèle de notre salut, non seulement priva son corps de la gloire qui lui était due, mais lui fit de plus ressentir les effets de la tristesse mortelle qui accablait son âme. La seconde, pour nous faire entendre que, si Dieu donne en cette vie des consolations à ses élus, c'est pour les disposer à supporter avec courage les grandes épreuves qu'il leur prépare ; et que, si c'est une faveur d'être

I. Sustinete hic, et vigilate mecum. (MATTH., XXVI, 38.)

avec lui sur le Thabor, de le voir éclatant de gloire et de participer à ses joies, c'en est une aussi de l'accompagner dans le jardin, de le voir triste et affligé, et de participer à ses afflictions et à ses tristesses. La troisième, pour nous montrer qu'il n'accorde pas cette faveur à tous, mais qu'il la réserve à ses amis intimes et privilégiés. — Je crois cette vérité, ô mon Sauveur, je la crois, et je vous supplie de m'admettre au petit nombre de ceux à qui vous faites la grâce de partager et de ressentir cordialement vos douleurs.



MÉDITATION XXI.

DE LA PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST AU JARDIN DES OLIVES (1).

— I. — *Avis pour le temps de la tentation.* —

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST étant triste comme nous venons de le dire, et voyant que ses apôtres l'étaient aussi, leur recommanda de prier, leur disant : *Veillez avec moi, et priez, afin que vous n'entriez point en tentation* ; et, prenant ce conseil pour lui-même, *il s'éloigna d'eux à la distance d'un jet de pierre pour faire oraison* (2).

Premièrement. Je remarquerai ici comment Notre-Seigneur, et par ses paroles et par ses exemples nous enseigne que le remède à notre tristesse n'est pas de nous entretenir avec les hommes, qui ne peuvent nous donner de solides consolations ; mais de recourir à l'oraison et de nous adresser à Dieu comme au principal consolateur, qui peut ou dissiper ou modérer notre tristesse, selon qu'il le juge convenable pour notre bien. — J'apprendrai de là, lorsqu'il me survient quelque sujet de peine, à ne point attendre principalement ma consolation de la part des hommes, à ne la point rechercher avec empressement dans les divertissements du monde, mais avant tout dans la miséricorde du Seigneur, à qui je dois la demander, selon

1. D. Thomas, part. 3, quæst. 21, per totam, maxime art. 4, ad 1.

2. Vigilate mecum... et orate, ut non intretis in tentationem... Et ipse avulsus est ab eis quantum jactus est lapidis. (MATTH., XXVI, 38. — MARC., XIV, 38. — LUC., XXII, 41.)

l'avertissement de saint Jacques (1), si je veux expérimenter la vérité de ces paroles du Psalmiste : *Mon âme refusait toute consolation : je me suis souvenu de Dieu, et j'ai été rempli de joie* (2).

Secondement. Le Sauveur nous avertit encore que la prière est l'unique remède pour éviter d'*entrer en tentation* et de périr dans le danger. Par conséquent, plus le danger est imminent, plus nous devons prier avec ferveur. En effet, Notre-Seigneur ne dit pas : *Priez, afin que vous ne soyez pas tentés, mais, priez, afin que vous n'entriez point en tentation*, et que vous ne succombiez point à la tentation. Car il nous est souvent utile d'être éprouvés par les tentations et les afflictions ; mais la prière nous empêche d'y succomber, ou, si nous avons le malheur de tomber, elle nous obtient du ciel les secours nécessaires pour nous relever et ne point périr sans ressource. — Puisque la tentation est un danger de chaque jour, chaque jour aussi je dois répéter avec dévotion cette dernière demande de l'Oraison dominicale : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il* (3).

Troisièmement. Je pèserai le sens de cette parole : *Veillez avec moi*. Elle signifie : *Veillez en ma compagnie, veillez comme je veille : imitez-moi*. En parlant de la sorte, Notre-Seigneur veut nous faire comprendre qu'il veille lui-même avec ceux qui veillent, qu'il prie avec ceux qui prient, et que ceux qui veillent et qui

1. Tristatur aliquis vestrum? oret. (JACOB., V, 13.)

2. Renuit consolari anima mea : memor fui Dei, et delectatus sum. (Ps., LXXVI, 3-4.)

3. Et ne nos inducas in tentationem : sed libera nos a malo. Amen (MATTH., VI, 13.)

prient, prient et veillent avec lui ; qu'ils l'ont pour maître, pour compagnon, pour aide. Comment donc ne veillerais-je pas, ne prierais-je pas avec plaisir en pareille compagnie ? — Aidez-moi, très doux JÉSUS, à veiller toujours avec vous, employant les jours à travailler et les nuits à prier ; et les jours et les nuits à obéir à celui qui n'a point cessé, toute sa vie, de veiller, de prier, de travailler par amour pour moi.

Quatrièmement. Je remarquerai enfin quel acte de mortification ce fut pour Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, de se séparer de la compagnie de ses apôtres, afin d'aller prier seul. Dans les afflictions profondes et les grandes tristesses, on aime naturellement à se trouver en la compagnie de ses amis pour se consoler avec eux ; JÉSUS-CHRIST surmonta généreusement cette propension naturelle. C'est ce que marque l'Évangéliste en disant qu'il fut *arraché* d'auprès de ses disciples et violemment éloigné d'eux à la distance d'un jet de pierre, comme un homme qui, maîtrisant l'inclination des sens par la force de l'esprit, se séparait des personnes auxquelles il était attaché par l'affection naturelle, pour faire sa prière à l'écart. — O mon Dieu, donnez-moi la force de renoncer *au lait* des enfants et de me détacher des consolations humaines (1), pour m'adonner à l'oraison, y connaître votre sainte volonté et l'exécuter avec courage. Ainsi soit-il.

II. — La prière de JÉSUS-CHRIST.

Arrivé au lieu de sa prière, JÉSUS *se mit à genoux, se prosterna la face contre terre, et pria en disant : Mon*

1. Quem docebit scientiam? et quem intelligere faciet auditum? ablactatos a lacte, avulsos ab uberibus. (Is., XXVII, 6.)

Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; cependant, qu'il en soit, non comme je veux, mais comme vous voulez (1). C'est-à-dire : mon Père, si l'arrêt de votre justice peut s'exécuter sans que je boive ce calice, faites, je vous en conjure, qu'il s'éloigne de moi : toutefois, n'ayez pas égard à mon inclination naturelle; consultez, non ma volonté propre, mais la vôtre, car je veux qu'elle soit préférée à la mienne. — O sublime oraison ! ô enseignement parfait de résignation ! O JÉSUS, modèle achevé d'obéissance et de prière, qu'elle est élevée la leçon que vous me donnez de ces deux vertus ! Ouvrez les oreilles de mon âme pour que je l'écoute, les yeux de mon esprit pour que je la comprenne; revêtez-moi de force pour l'accomplir.

Cette prière de mon Sauveur est accompagnée de qualités remarquables, que je dois étudier pour mon profit spirituel.

Premièrement. Ce fut une oraison attentive et recueillie. Car le Sauveur prit soin d'éloigner toutes les occasions de distraction ; il se sépara même de ses apôtres, comme nous l'avons dit, malgré les oppositions de la nature, afin de s'entretenir seul à seul avec son Père.

Secondement. Elle fut pleine d'humilité et d'un profond respect, intérieur et extérieur, qui procédait de trois principes : de la haute estime qu'il avait pour la majesté divine ; de la connaissance de sa bassesse comme homme, et par conséquent comme créature ; de l'extrémité à laquelle il se voyait réduit. En d'autres circonstances il priait debout ; mais en ce moment, dans

1. *Positis genibus... procidit in faciem suam, orans, et dicens : Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste ; verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* (MATTH., XXVI, 39. — LUC., XXII, 41.)

l'angoisse de son âme, il prie à genoux et prosterné contre terre.

Troisièmement. Elle fut animée d'une grande confiance et d'un amour tout filial, comme le montre cette parole : *Mon Père*. En d'autres occasions, il se contentait de donner à Dieu le nom de *Père* : mais dans celle-ci, il dit : *Mon Père*, pour témoigner d'une manière plus particulière sa confiance et son amour envers celui qui est véritablement son Père, non par adoption, mais par nature.

Quatrièmement. Elle fut surtout remarquable par l'exemple admirable que nous donna le Sauveur d'un entier renoncement à la volonté propre et d'une parfaite résignation à la volonté divine. Les peines qu'il appréhendait étaient effrayantes ; son inclination naturelle le portait fortement à les éviter ; son affliction intérieure était indicible : d'où il suit que l'acceptation du vouloir divin contre l'inclination personnelle fut, dans cet ensemble de circonstances les plus difficiles, un acte de vertu héroïque. — Toutes ces considérations doivent me couvrir de confusion, en me faisant voir que je suis entièrement dénué de ces vertus de mon divin modèle. Je le supplierai donc humblement de me les communiquer ; et quand je serai moi-même dans l'affliction, quelle qu'en soit la cause, j'aurai recours à la prière qu'il m'enseigne, et je m'efforcerai de dire dans le même esprit que lui : *Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi : cependant, qu'il en soit, non comme je veux, mais comme vous voulez.*

Cinquièmement. Un autre point digne de mon attention, c'est que la prière de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST fut longue. Ne pensons pas qu'elle ne dura que

le temps nécessaire pour prononcer les courtes paroles qu'elle renferme. Elle dura pour le moins une heure, comme on peut l'inférer du reproche que JÉSUS fit à saint Pierre : *C'est ainsi que vous n'avez pu veiller une heure avec moi* (1). Or, il employa tout ce temps à peser les motifs qui pouvaient l'exciter au respect, à la confiance, à l'amour, à la résignation, et faire naître en lui d'autres sentiments semblables, auxquels il se livra durant sa prière. Il repassait aussi dans son esprit toutes les souffrances particulières dont se composait son calice, il les acceptait toutes, en disant, par exemple : Mon Père, s'il est possible, éloignez de moi le calice de la tristesse, faites néanmoins ce que vous voudrez, et non pas ce que je veux : éloignez de moi le calice de la flagellation... le calice du couronnement d'épines... cependant, que votre volonté se fasse, et non la mienne.

Sixièmement. Pendant l'heure entière que dura cette prière, il est à croire que Notre-Seigneur y attacha plusieurs autres sens, comme les saints nous l'assurent. Ainsi, il fut révélé à sainte Catherine de Sienne que, pressé de voir enfin consommée l'œuvre de la Rédemption du monde, le Sauveur pria son Père que la durée de sa Passion fût abrégée, et que le calice qu'il devait boire *passât* au plus tôt : ce qui lui fut accordé, puisqu'il souffrit en peu d'heures tout ce qu'il avait à souffrir. Nous rapporterons bientôt d'autres sens que l'on peut donner aux paroles de la prière de JÉSUS. — A l'imitation de mon Sauveur, j'emploierai une heure, ou plus, à l'oraison dans un profond recueillement. Si le sujet que je choisis est une courte sentence, je tâcherai de l'étendre par la variété des considérations et des af-

1. Sic non potuistis una hora vigilare mecum ? (MATTH., XXVI, 49.)

fections. On raconte de saint François d'Assise qu'il passa une nuit entière en oraison sans dire autre chose que ces deux mots : *Mon Dieu, et mon tout!* On sait aussi que saint Augustin répétait souvent : *Que je me connaisse, Seigneur, et que je vous connaisse !*

III. — JÉSUS trouve ses apôtres endormis.

Après avoir achevé sa prière Notre-Seigneur retourna vers ses disciples pour voir s'ils veillaient, comme il le leur avait commandé ; mais il les trouva endormis. Il les réveilla donc, et d'une voix pleine de douceur, il leur dit à tous, et spécialement à Pierre, qui se piquait d'être le plus fervent : *C'est ainsi que vous n'avez pu veiller une heure avec moi ! Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation ; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible* (1).

Premièrement. J'admirerai la charité de JÉSUS-CHRIST et la sollicitude qu'il témoigne pour ses disciples. En proie lui-même aux plus cruelles angoisses, il interrompt sa prière pour les visiter et les encourager. Bien qu'il les trouve plongés dans le sommeil, il ne s'irrite point contre eux ; mais il les reprend avec bonté ; il les avertit du danger où ils sont ; il leur répète, ce qu'il leur avait déjà recommandé, de prier, afin de ne point succomber à la tentation, car, si l'esprit est prompt, la chair est faible ; et sans le secours de la prière elle sera vaincue. — Je tirerai de tout ceci des avis et des conseils de perfection, particulièrement les deux suivants : l'un, de m'adonner à l'exercice de

1. Et venit ad discipulos suos, et invenit eos dormientes, et dicit Petro : Sic non potuisti una hora vigilare mecum ? Vigilate, et orate, ut non intretis in tentationem. Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma : (MATTH., XXVI, 40, 41.)

l'oraison et du recueillement, sans toutefois négliger le soin des personnes et des affaires dont je suis chargé ; l'autre, de ne point reprendre avec sévérité, mais en esprit de mansuétude, alléguant des motifs qui marquent de l'affection, surtout à l'égard de ceux qui manquent par faiblesse plus que par malice.

Secondement. Dans la conduite des disciples, je reconnâtrai la négligence que les hommes apportent aux choses de leur salut, tandis que Notre-Seigneur s'en occupe avec tant de zèle et en prend un soin tout particulier. Dans le sommeil des disciples, je verrai l'image de mon assoupissement et de ma torpeur en ce qui touche à mon avancement spirituel. Je pourrai donc me figurer que JÉSUS-CHRIST me dit aussi bien qu'à ses apôtres : *Tu ne peux veiller une heure avec moi !* — O mon Sauveur, que je mérite justement ce reproche ! Vous veillez, et je me laisse vaincre par le sommeil. Je ne puis veiller non seulement une heure, mais pas même une demi-heure avec l'attention convenable : tant le courage me fait faute. Mais vous, Seigneur, qui voyez combien ma chair est faible, soutenez-moi par votre grâce, afin que je ne me lasse point de veiller en votre compagnie.

Troisièmement. Je remarquerai les différents effets que produit la tristesse dans les parfaits et dans les imparfaits. Dans les imparfaits, elle engendre la somnolence, le découragement, le dégoût de l'oraison ; et parce qu'ils cessent de prier, ils finissent par succomber à la tentation, comme y succombèrent les apôtres en abandonnant leur Maître. Dans les parfaits, au contraire, la tristesse est comme un aiguillon qui les excite, qui les anime à prier. Plus elle augmente, plus ils

prient avec ferveur, à l'exemple de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Aussi, loin de succomber à la tentation, ils demeurent fermes et inébranlables. — O Dieu plein de bonté, *ne retirez de moi ni la prière, ni votre miséricorde* (1). Aidez-moi à persévérer dans l'oraison ; car votre miséricorde ne m'abandonnera pas, tant que je n'abandonnerai pas la prière.

IV. — *JÉSUS prie pour la seconde fois.*

JÉSUS-CHRIST retourna au lieu de sa prière et commença à prier de nouveau, répétant les mêmes paroles, mais avec plus d'instance que la première fois. Il est probable qu'il se servit alors des termes rapportés par saint Marc : *Mon Père, mon Père ; tout vous est possible : détournes de moi ce calice ; mais que votre volonté se fasse, et non la mienne* (2).

Premièrement. Je considérerai le redoublement d'amour et de confiance exprimé par ces paroles du Sauveur. D'abord, il répète deux fois le nom de Père, puis, avant de demander ce qu'il désire, il reconnaît et exalte cette puissance sans limites, sur laquelle repose la prière. Comme s'il disait : Vous ne pouvez vous empêcher de m'exaucer, ni faute d'amour, puisque vous êtes Père, et mon Père ; ni faute de pouvoir, puisque toutes choses vous sont possibles. — Je puis me servir avec avantage de cette prière dans les périls et les afflictions, la modifiant selon les circonstances, de cette manière, par exemple : mon Père, mon Père, tout vous est possible ; délivrez-moi de la tentation

1. Benedictus Deus, qui non amovit orationem meam et misericordiam suam a me. (Ps., Lxv, 20.)

2. Abba pater, omnia tibi possibilia sunt, transfer calicem hunc a me ; sed non quod ego volo, sed quod tu. (MARC., xiv, 36.)

que je souffre ; accordez-moi la vertu que je vous demande ; secourez-moi dans la nécessité où je suis : mais que votre volonté se fasse, et non la mienne.

Secondement. Je considérerai que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST employa un temps considérable à cette prière. Je puis croire que, durant ce temps, il pria pour tous les hommes ; car, comme Rédempteur universel, il désirait, autant qu'il dépendait de lui, que tous les hommes se sauvassent, que sa Passion fût utile à tous, et que le fruit de si grandes souffrances ne fût perdu pour personne. On peut penser que c'est aussi dans ce sens, joint au précédent, qu'il prononça ces paroles : *Mon Père, tout vous est possible : faites, s'il se peut, que le calice de ma Passion ne soit point pour moi seul, qu'il ne s'arrête pas à moi, mais que de moi il passe à tous les hommes, afin que tous en recueillent le fruit : néanmoins que votre volonté soit faite, et non la mienne.* Cette demande est bien conforme à la charité de JÉSUS-CHRIST. Je puis, moi aussi, l'adresser au Père éternel, le suppliant que le calice de la Passion de son Fils passe efficacement à tout le monde, soumettant toutefois mon jugement et ma volonté à ses éternels décrets. — Dans cette pensée, je me représenterai Notre-Seigneur priant son Père de faire passer jusqu'à moi ce calice de souffrances et de m'en communiquer les fruits ; j'unirai ma prière à la sienne pour obtenir la même faveur, et je dirai : O Père éternel, puisque votre Fils a voulu boire ce calice amer qui a la vertu de donner la vie, je ne dis pas au monde entier, mais à des milliers de mondes ; montrez votre bonté et votre puissance en le présentant à une multitude innombrable d'hommes qui en profitent, à la gloire de celui qui l'a

bu pour leur salut. Faites aussi qu'il vienne jusqu'à moi, et qu'il me remplisse à la fois de son amertume et des biens que mon Sauveur m'a mérités en le buvant le premier.

Troisièmement. On peut encore considérer à ce sujet ce que JÉSUS dit dans cette seconde prière, au rapport de saint Matthieu: *Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite* (1). Comme s'il eût dit: Si ce calice de la Passion ne peut passer aux élus et leur être utile à moins que je ne le boive, je veux le boire pour leur avantage. — O mon aimable Rédempteur, je vous rends grâces de ce que vous estimez tellement mon âme, que vous vous offrez à vider un calice si amer pour procurer son salut. Il est bien nécessaire que vous le buviez avant moi, afin qu'il perde en vous son amertume, et que je puisse le prendre sans répugnance quand il vous plaira de me le présenter. Si vous ne l'aviez bu le premier, qui de nous aurait le courage de l'accepter? Mais après vous, qui ne le boira volontiers? Qu'il passe donc, Seigneur, qu'il passe de vous à moi; car les souffrances qui auront passé par vous seront douces pour moi.

V. — *JÉSUS prie pour la troisième fois.*

Après avoir achevé la seconde prière, le Sauveur *vint de nouveau* vers ses disciples avec la même bonté que la première fois. *Les trouvant encore endormis*, il eut compassion de leur faiblesse, *les laissa, et alla prier pour la troisième fois, disant les mêmes paroles: Mon*

1. Pater mi, si non potest hic calix transire nisi bibam illum, fiat voluntas tua. (MATTH., XXVI, 42.)

Père, si vous voulez, éloignez de moi ce calice ; cependant, que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la vôtre. Cette dernière prière fut également fort longue ; car, ainsi que le remarque saint Luc, *étant tombé en agonie, il redoublait et prolongait son oraison* (1).

Premièrement. Ici, je dois d'abord considérer comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qui ne pouvait ignorer que ses disciples étaient endormis, ne laissa pas de les visiter, afin de montrer quel soin il avait d'eux. Mais ce qui doit surtout attirer mon attention, c'est l'étrange isolement auquel il se sent réduit. Il est privé de toute consolation. Le lieu où il prie est écarté ; le temps est obscur ; ses disciples dorment profondément, sa mère est absente ; son Père céleste paraît ne point l'écouter ; sa divinité et la partie supérieure de son âme laissent la partie inférieure dans la dernière désolation, de sorte qu'il peut dire à juste titre avec le Roi-Prophète : *J'ai cherché un ami qui me consolât, et je ne l'ai point trouvé* (2). Il est à croire que dans cette extrémité il adressa à son Père ces paroles du psaume vingt et unième : *Mon Dieu, mon Dieu, jetez sur moi vos regards ; pourquoi m'avez-vous abandonné ? Je crie vers vous le jour et la nuit, et vous ne m'écoutez point ; Mais je sais que ce n'est pas par ma faute et que cela ne tournera pas à mon désavantage* (3). — De là

1. Et venit iterum, et invenit eos dormientes: erant enim oculi eorum gravati. Et relictis illis iterum abiit, et oravit tertio, eundem sermonem dicens: Pater, si vis, transfer calicem istum a me: verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat... Et factus in agonia, prolixius orabat. (MATTH., XXVI, 43-44. — LUC., XXII, 42-43.)

2. Sustinui qui simul contristaretur, et non fuit: qui consolaretur, et non inveni. (Ps., LXVIII, 21.)

3. Deus Deus meus respice in me quare me dereliquisti?... Deus meus, clamabo per diem, et non exaudies: et nocte, et non ad insipientiam mihi. (Ps., XXI, 2-3.)

procède la persévérance du Sauveur. Il ne se plaint pas avec impatience de n'être pas écouté ; il ne se décourage pas ; il ne renonce pas à la prière ; il renouvelle la même demande jusqu'à trois fois avec une ferveur toujours croissante, pour m'apprendre par ce nombre de trois, qui désigne la perfection et la durée (1), que je dois prier avec instance et persévérance, sans me plaindre de ce que Dieu ne m'exauce pas, ou de ce qu'il tarde à m'exaucer, et sans cesser pour cela de prier. Car si le Fils de Dieu, qui méritait qu'on l'écoutât à la première parole, ne reçut de son Père aucune réponse avant de l'avoir prié trois fois ; puis-je être étonné que l'on me fasse attendre, moi qui suis indigne en toute manière d'être écouté ? Au reste, je dois tenir pour certain que comme le retard ne nuit pas à JÉSUS-CHRIST, il ne me nuira pas à moi-même ; et que, si je continue de prier, j'obtiendrai au temps convenable ce qui me sera le plus utile, sinon *en qualité d'ami*, du moins à cause de mon importunité (2).

Secondement. Je considérerai enfin que le Père éternel laissa son Fils prier un temps si considérable sans lui répondre un seul mot, afin de nous faire comprendre combien ses souffrances et sa mort nous étaient nécessaires ; car c'est ce motif qui l'empêcha d'acquiescer à la demande que lui faisait ce Fils bien-aimé, d'éloigner de lui, s'il était possible, le calice de sa Passion. Après cela, pourrais-je ne pas aimer un Père si charitable qui embrasse avec tant de zèle mes intérêts ?

1. Ter Dominum rogavi : J'ai prié le Seigneur trois fois, c'est-à-dire, instamment et fréquemment. (II Cor., XII, 8.)

2. Et si ille perseveraverit pulsans : dico vobis, et si non dabit illi surgens eo quod amicus ejus sit, propter improbitatem tamen ejus surget, et dabit illi quotquot habet necessarios. (LUC., XI, 8.)

— O Père saint, comment se fait-il que vous consentiez à affliger votre Fils unique par amour pour vos esclaves ? Comment vous montrez-vous sourd à sa demande et refusez-vous d'accomplir ses désirs, par égard pour des ingrats qui n'accomplissent pas les vôtres ? *Vous qui faites la volonté de ceux qui vous craignent, et vous empressez d'exaucer leurs prières* (1) ; comment ne faites-vous pas la volonté de celui qui vous aime tant ? Comment, dès qu'il vous invoque, ne lui répondez-vous pas : *Me voici, que me demandez-vous* (2) ? C'est votre charité pour nous, ô mon Dieu, qui en est la cause ; mais c'est aussi la charité de votre Fils ; car il ne veut pas obtenir ce que vous ne jugez pas convenable de lui accorder, et sa vie lui est moins chère que notre salut. Donnez-moi, Seigneur, une semblable conformité à votre volonté en tout ce que vous ordonnerez de moi ; car si je mérite d'être puni, je sais que vous voulez, non pas me perdre, mais me sauver, pour l'amour de votre Fils, à qui soit honneur et gloire dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

1. Voluntatem timentium se faciet, et deprecationem eorum exaudiet. (Ps., CXLIV, 19.)

2. Tunc invocabis, et Dominus exaudiet : clamabis, et dicet : Ecce adsum. (Is., LVIII, 9.)



MÉDITATION XXII.

DE L'APPARITION DE L'ANGE ET DE LA SUEUR DE SANG.

————— I. — *De l'apparition de l'ange.* —————

Comme JÉSUS était en prière, *il lui apparut un ange qui venait du ciel pour le fortifier* (1). — Ce point présente trois considérations : Quel est celui qui envoya l'ange ; quel était cet ange ; comment il fortifia Notre-Seigneur.

Premièrement. Celui qui envoya l'ange, c'est le Père éternel. Voyant son Fils persévérer dans l'oraison, malgré son délaissement et sa tristesse, il voulut lui prouver qu'il prenait soin de lui et qu'il ne rejetait point sa prière, en lui députant ce messenger céleste pour le consoler en son nom, comme il avait commandé à d'autres anges de lui porter à manger dans le désert, lorsqu'il eut vaincu le démon. Dieu nous montre par cette conduite le soin paternel qu'il a de ceux qui le prient. Il ne manque jamais, au temps marqué, de les consoler par des anges invisibles, je veux dire par ses inspirations. S'il tarde quelquefois à les visiter, ce n'est pas qu'il les abandonne, c'est qu'il voit que sa visite leur sera plus avantageuse dans un autre temps. — O Père éternel, je vous rends grâces de l'attention que vous avez d'envoyer un ange à votre Fils désolé pour le fortifier. Je vous supplie, par les mérites de ce même Fils, de ne me point abandonner dans mes peines, mais de me donner au temps convenable la consolation et la force nécessaires pour les supporter.

1. Apparuit autem illi angelus de cœlo confortans eum. (LUC., XVII, 43.)

Secondement. On peut croire que l'ange envoyé du ciel fut saint Gabriel ; car c'est lui qui était chargé de servir le Verbe incarné, non, selon la doctrine de saint Thomas (1), à titre d'ange gardien, mais comme ministre et exécuteur de ses ordres en tout ce qui concernait le mystère de la Rédemption. Il vint seul, parce qu'un seul ange suffisait pour accomplir la mission de fortifier le Sauveur ; mais eût-il fallu douze légions d'anges, l'oraison de JÉSUS était assez puissante pour les obtenir de son Père, comme il le déclara lui-même peu de temps après. — Nous voyons par là que l'office des esprits célestes est d'assister ceux qui prient, de les consoler, de les animer, de présenter à Dieu leurs prières et de leur apporter la réponse favorable du Très-Haut. L'oraison a encore la force d'attirer les saints anges auprès de nous, et de les faire descendre du ciel en aussi grand nombre que cela est nécessaire pour nous secourir.

Troisièmement. L'ange, sous une forme visible, et la compassion sur le visage, adressa au Sauveur des hommes des paroles pleines de respect. Il mit en avant diverses raisons propres à le fortifier et à le consoler dans sa tristesse. « C'était la volonté de son Père éternel qu'il mourût et qu'il bût ce calice amer ; sa mort était l'unique moyen de sauver le monde, de tirer des limbes les âmes des justes, de peupler le ciel et d'accomplir les prophéties ; du reste, sa Passion durerait peu, et elle serait bientôt suivie de la gloire de la Résurrection et d'un éternel repos. » Telles, avec d'autres semblables, sont les raisons que l'ange proposa à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Il les écoutait avec

1. Part. I, quæst. 113, art. 4, ad 1.

humilité, voulant nous faire connaître qu'il avait besoin, en tant qu'homme, d'être consolé par ses créatures. Il n'ignorait pas sans doute tout ce que pouvait lui suggérer le messager céleste ; et cependant il prenait plaisir à l'entendre, et il se sentait intérieurement fortifié par ses paroles. — O mon Sauveur, vous qui êtes la joie et la force des anges, comment vous êtes-vous réduit à la nécessité d'être fortifié par un ange ? C'est là un effet de votre bonté, ô mon JÉSUS. Je vous en rends mille actions de grâces, et je vous supplie de m'aider à profiter des consolations et des avertissements que je recevrai, soit de mon ange gardien, soit de vous-même, qui êtes l'Ange du grand conseil.

L'exemple de Notre-Seigneur m'enseigne encore à recevoir humblement la consolation, de quelque personne qu'elle me vienne, quand elle aurait moins de science et de discernement que moi, et quand je saurais tout ce qu'elle peut me dire : car il arrive souvent que Dieu console les plus grands par les plus petits, faisant sentir à ceux-là plus vivement des vérités qui leur étaient déjà connues. J'apprendrai aussi de ce même exemple à me consoler dans mes maux par des raisons plus divines qu'humaines, et enfin à écouter celles que l'Esprit consolateur a coutume de suggérer aux âmes pour les consoler.

II. — *De la sueur de sang.*

JÉSUS, entendant le discours de l'ange, *tomba en agonie. Il redoublait ses prières, et il eut une sueur comme de gouttes de sang qui coulait jusqu'à terre* (1). —

1. Et factus in agonia, prolixius orabat. Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram. (LUC., XIII, 43-44.)

Sur ce passage lamentable, je considérerai attentivement les causes de cette sueur extraordinaire et prodigieuse, qui nous révèle la violence de la douleur que ressentait l'âme très sainte de JÉSUS-CHRIST.

Premièrement. Je me figurerai le combat terrible qui s'éleva dans l'intérieur de JÉSUS. C'était, d'un côté, la tristesse, la crainte de la mort, l'horreur des tourments; de l'autre, le zèle de la gloire de Dieu et du salut des hommes. L'imagination, remplie de l'idée affreuse de tant de cruelles tortures, ravivait les sentiments de crainte et de tristesse; mais la raison, approuvant la mort pour les motifs que nous avons dit, embrasait le zèle et l'amour et résistait aux sentiments contraires. Dans cette lutte du Sauveur, l'angoisse de son âme s'accrut au point de faire jaillir le sang par tous les pores de son corps adorable, et en si grande abondance, que la terre en fut arrosée. — O athlète généreux, quelle nécessité pour vous de combattre avec tant d'efforts la crainte et la tristesse, vous à qui toutes les passions sont soumises? Est-ce pour vous essayer en quelque sorte à la lutte qui vous attend, avec les soldats et les bourreaux? Est-ce pour parcourir toute la carrière douloureuse de votre Passion, avant même d'y entrer? Est-ce enfin pour m'apprendre à faire la guerre à mes mauvais penchants, et à leur résister avec courage jusqu'à répandre mon sang pour les surmonter? Quel que soit le motif de votre conduite, je vous remercie du fond de mon âme, et je vous supplie de me prévenir de votre grâce, afin que je combatte valeureusement mes ennemis.

La manière de vaincre mes passions est de me mettre distinctement devant les yeux, à l'imitation de Notre-

Seigneur JÉSUS-CHRIST, toutes les choses qui me causent de la crainte et de l'épouvante dans le chemin de la vertu et dans l'accomplissement de la volonté divine, par exemple, la pauvreté, les mépris, la douleur, les maladies ou toute autre difficulté ; puis de lutter généreusement contre mes répugnances, plein de zèle pour la gloire de Dieu et pour mon salut, m'efforçant de soumettre à la loi divine ma nature rebelle, résistant avec énergie, par une sainte haine du péché, à mes inclinations mauvaises, en y résistant, s'il le faut, *jusqu'au sang* (1).

Secondement. Je réfléchirai sur la charité et la libéralité sans mesure dont Notre-Seigneur nous donne la preuve en répandant lui-même son sang pour nous. C'est pour cela qu'il est comparé dans les Cantiques à l'arbre qui produit la myrrhe. Cet arbre distille d'abord goutte à goutte par tous ses pores, comme une sueur précieuse, la liqueur odoriférante que l'on appelle myrrhe ; mais ensuite on lui fait des incisions et on le dépouille de son écorce pour qu'il la répande en plus grande abondance (2). De même JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur ne peut attendre que les bourreaux tirent son sang de ses veines au moyen des fouets, des épines et des clous ; il veut que son imagination et son zèle lui tiennent lieu de bourreaux, et que la représentation des tourments qu'il doit endurer soit assez vive pour faire couler le sang de sa tête, de son visage, de ses épaules, de sa poitrine et de tout le reste de son corps. De sorte qu'il souffre à la fois au fond de son âme tous les maux qu'il souffrira successivement dans le cours de sa Pas-

1. Nondum enim usque ad sanguinem restitistis, adversus peccatum repugnantes. (*Hebr.*, XII, 4.)

2. PLIN. *Hist. natur.*, L. XII, c. 15.

sion, comme s'il était en même temps pris, flagellé, couronné d'épines, crucifié, abreuvé de fiel, en proie aux douleurs de la mort : tant il est vrai qu'il est plus empressé de répandre son sang pour nous donner la vie, que ses ennemis ne sont impatients de lui donner la mort pour assouvir leur haine. — Arbre divin qui, avant de recevoir aucune incision, avant d'être dépouillé de votre écorce, répandez *la première myrrhe* par tous les pores de votre saint corps ; je vous rends grâces du témoignage touchant que vous me donnez de votre amour et de votre libéralité. Il vous suffisait, pour mon salut, de souffrir une fois les douleurs de votre Passion ; mais votre charité veut se montrer généreuse à l'excès, afin que notre Rédemption soit plus abondante, et l'exemple de patience que vous nous donnez plus efficace. Que n'ai-je le courage de vous imiter moins imparfaitement ! Voici ce que je ferai. Je formerai un petit faisceau de cette *première myrrhe*, et je le placerai sur mon cœur, afin que, pensant aux douleurs amères que vous endurez, *je fasse couler de mes mains la myrrhe la plus choisie* (1) ; c'est-à-dire, que je châtie ma chair avec autant de rigueur que vous affligez la vôtre. Accordez-moi, ô mon Bien-aimé, le secours de votre grâce, afin que je mette à exécution le dessein que vous m'inspirez.

Troisièmement. La troisième cause de la sueur de sang du Sauveur, c'est qu'il voulait nous montrer le sentiment de compassion vive et tendre que lui causaient nos péchés et les plaies mortelles de son corps

1. Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur. — Manus meae stillaverunt myrrham, et digiti mei pleni myrrha probatissima. — Labia ejus lilia distillantia myrrham primam. (*Cant.*, I, 12; V, 5, 13.)

mystique, qui est l'Église. Profondément touché de nos maux, il n'hésita pas à prendre, en qualité de chef, le remède qui devait guérir les membres ; et ce remède fut si violent, qu'il excita par tout son corps cette sueur extraordinaire. Ce qui efface nos péchés, c'est l'eau de nos larmes qui procèdent de la douleur intérieure : or la douleur intérieure du Fils de Dieu fut si véhémence, que non seulement elle fit couler de ses yeux des ruisseaux de larmes, mais qu'elle ouvrit tous les pores de son corps pour en faire sortir des ruisseaux de sang qui baignèrent la terre. — O sang précieux, répandu pour nos péchés avec un amour infini et d'excessives douleurs, que n'ai-je été la terre heureuse que vous avez arrosée ! que n'ai-je eu le bonheur d'être purifié dans ce bain salubre ! Lavez-moi, ô bon JÉSUS, dans votre sang ; daignez m'en appliquer du moins une goutte, puisqu'une seule goutte suffit pour me sanctifier : que dis-je pour me sanctifier ? pour sanctifier tout le monde ; et néanmoins vous en répandez des ruisseaux ! O amour vraiment infini, puissé-je vous aimer sans mesure ! Puissent tous les membres de mon corps se changer en autant de langues pour publier vos miséricordes, et en autant d'yeux pour pleurer mes péchés avec des larmes de sang !

Quatrièmement. Notre-Seigneur voulait nous faire comprendre combien il ressentait les peines et les tourments que devait souffrir dans tous les siècles le corps mystique des élus. Selon la pensée de saint Laurent Justinien (1), JÉSUS dans son âme, fut alors lapidé avec saint Étienne, crucifié avec saint Pierre et saint André, écorché avec saint Barthélemy, rôti sur un gril avec

1. *De triumphali agone Mediatoris Christi*, c. XIX.

saint Laurent, déchiré par les bêtes avec saint Ignace ; en un mot, il endura spirituellement tout ce que les martyrs ont depuis souffert dans leurs corps : ce qui le saisit d'une si vive douleur, qu'il en répandit une sueur de sang. — Vous méritez, ô Sauveur des hommes, que tous les hommes vous louent, vous servent et vous aiment, en reconnaissance de l'amour que vous leur témoignez. Faites-moi la grâce de sentir si vivement vos douleurs, que leur seul souvenir me fasse suer du sang : car n'est-il pas juste que, si le chef compatit si affectueusement aux souffrances de ses membres, les membres compatissent réciproquement aux souffrances de leur chef ?

Cinquièmement. Pour terminer ce point, je songerai que cette sueur si violente dut affaiblir extrêmement le corps de JÉSUS ; qu'étant seul il n'avait ni de quoi s'essuyer, ni personne pour le consoler. Il n'y eut que l'Ange qui, étonné lui-même d'un si étrange spectacle, essaya sans doute de le fortifier de nouveau, jusqu'au moment où le Sauveur se leva et alla au-devant de ses ennemis. — O JÉSUS plongé dans l'affliction, que n'ai-je eu le bonheur de vous tenir compagnie dans le jardin et de partager vos peines ! Que n'ai-je pu vous offrir mon cœur pour recevoir le sang adorable qui coulait de tout votre corps ! Agréez, Seigneur, que je me rende présent en esprit à votre agonie, et que je fasse par une véritable compassion ce que j'aurais voulu faire alors pour vous procurer quelque consolation.

III. — JÉSUS *visite ses apôtres pour la troisième fois.*

Après cette lutte terrible et la sueur de sang, JÉSUS-CHRIST *se leva du lieu où il priait, et il vint pour la troisième fois vers ses disciples. Il les trouva appesantis par le sommeil, et il leur dit : Dormez maintenant, et reposez-vous.* Mais bientôt après il les réveilla, leur disant : *C'est assez ; levez-vous, allons : celui qui doit me trahir est près d'ici* (1).

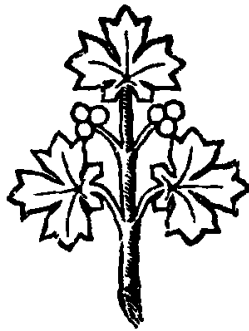
Premièrement. Je considérerai la force et la vigueur que le corps affaibli du Sauveur puisa dans l'oraison, et avec quelle assurance il va au-devant des tourments. Il nous prouve par son exemple l'efficacité de la prière et la vertu qu'elle a de fortifier la faiblesse de la chair, jusqu'à lui faire braver avec intrépidité ce qu'auparavant elle fuyait avec horreur.

Secondement. Je considérerai la douceur du Seigneur JÉSUS qui, aussitôt après les angoisses de son agonie, voyant l'insouciance et l'assoupissement de ses disciples, leur dit avec compassion, loin de s'indigner contre eux : *Dormez maintenant, et reposez-vous.* — O bon JÉSUS, vous avez plus besoin que vos apôtres de dormir et de prendre un peu de repos ; mais comme un bon Père, vous laissez le repos à vos enfants, et vous prenez pour vous les travaux.

Troisièmement. Bientôt après, il les réveille et leur dit : *Levez-vous, voici venir le traître.* C'est un doux reproche qu'il leur adresse. Vous qui êtes mes amis, vous dormez ; mais mon ennemi ne dort pas. — Je me

1. Et cum surrexisset ab oratione, et venisset ad discipulos suos... tertio... invenit eos dormientes... et ait illis : Dormite jam, et requiescite. Sufficit... surgite, eamus : ecce appropinquavit qui me tradet. (LUC., XXII, 45. — MARC., XIV, 41. — MATTH., XXVI, 46.)

confondrai en voyant que les méchants sont plus ardents à persécuter et à offenser JÉSUS-CHRIST, que je ne le suis à le servir. Toutefois, mettant ma confiance en sa grâce, je me lèverai avec les disciples pour l'accompagner dans la voie douloureuse de sa Passion, m'offrant de bon cœur à souffrir avec lui pour son amour.



MÉDITATION XXIII.

APPLICATION DES SENS DE L'ÂME AU SANG QUE
NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST RÉPANDIT AU
JARDIN DES OLIVES.

Pour comprendre la nature de cette manière de méditer, il faut savoir que, comme le corps est doué de cinq sens extérieurs, au moyen desquels il reçoit les impressions des objets sensibles ; de même l'âme, par l'entendement et la volonté, peut former cinq actes intérieurs qui répondent à ceux de nos sens extérieurs, et que nous appelons également : voir, entendre, odorner, goûter et toucher. Par les sens du corps, nous obtenons la connaissance expérimentale des objets sensibles ; par les sens de l'âme, nous acquérons une connaissance expérimentale des choses de Dieu. — Il sera très utile d'appliquer cette manière d'oraison au sang divin de JÉSUS : on pourra se servir de la Méditation présente pour toutes les circonstances dans lesquelles le Fils de Dieu répandit son sang précieux, soit durant le cours de sa Passion, soit aussi dans le mystère de la Circoncision.

I. — *Application du sens de la vue.*

Je regarderai des yeux de l'âme le sang qui coule par tout le corps de JÉSUS-CHRIST, et je me demanderai quel est celui qui le répand, pour quel motif, de quelle manière, et avec quelle affection il le répand. C'est un Dieu qui verse son sang pour effacer mes

péchés, avec un amour infini, avec des douleurs inconcevables, au milieu des opprobres et des ignominies. Ce sang est nuancé des vives couleurs des vertus de JÉSUS ; de son humilité, de sa patience, de sa charité. — Cette vue m'inspirera des sentiments d'admiration, d'amour, de reconnaissance, avec de fervents désirs d'imiter mon Sauveur : je les exprimerai à peu près en ces termes. Est-il possible qu'un Dieu d'une majesté infinie répande son sang pour une créature aussi vile que moi ! Comment n'a-t-il pas hésité à se sacrifier lui-même, et à faire de son propre sang un remède pour guérir un pécheur comme moi ! Bénie soit, Seigneur, votre bonté sans mesure ! Quelles louanges ne méritez-vous pas pour un tel bienfait ! Comment pourrais-je vous en rendre de dignes actions de grâces ? Du moins prendrai-je la résolution inébranlable de vous aimer de tout mon cœur et d'imiter vos héroïques vertus. Cette résolution, ô mon divin Maître, je la prends avec le secours de votre grâce, dussé-je répandre mon sang pour y être fidèle.

II. — *Application du sens de l'ouïe.*

J'écouterai, de l'oreille de l'âme, la voix du sang de JÉSUS, le bruit de ce même sang qui arrose la terre, les paroles du Sauveur et le concert harmonieux de ses vertus.

Premièrement. J'écouterai la voix de ce sang qui s'élève jusqu'au ciel et demande au Père éternel, non point vengeance, comme le sang d'Abel, mais miséricorde pour les pécheurs (1). Cette voix est si puissante,

1. Et sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel. (*Hebr.*, XII, 24.)

qu'elle obtient ce qu'elle sollicite : et comment pourrait-elle n'être pas exaucée ? — Animé de vifs sentiments de confiance, je ne craindrai pas de demander par les mérites de ce sang divin le pardon de mes péchés.

Secondement. J'écouterai les paroles que JÉSUS-CHRIST m'adresse en me montrant son sang : Puisque je verse mon sang divin pour ton salut, n'est-il pas juste que tu répandes le tien pour mon service ? Résiste donc courageusement au péché, et sois prêt à mourir, s'il le faut, plutôt que de m'offenser.

Troisièmement. J'écouterai les paroles que JÉSUS dit à son Père éternel en lui offrant son sang pour nous. Oh ! que le Père les écoute favorablement ! qu'il accepte de bon cœur l'offrande que lui fait son Fils ! et qu'il s'engage volontiers à lui accorder tout ce qu'il lui demandera par ce sang adorable !

Quatrièmement. J'entendrai les gémissements du Sauveur et le bruit de son sang qui ruisselle jusqu'à terre ; j'aurai compassion de ses douleurs, je les ressentirai comme si elles étaient les miennes, et je pleurerai amèrement mes péchés qui en sont la cause.

III. — *Application du sens de l'odorat.*

Premièrement. Je sentirai, avec l'odorat de l'âme, la très suave odeur du sang de JÉSUS, qui monte jusqu'au ciel et apaise l'indignation du Tout-Puissant bien plus efficacement que le sang des animaux que Noé immola après le déluge (1). — Oh ! que ce parfum est doux pour le Père éternel qui voit son Fils bien-aimé,

1. *Genes.*, VIII, 20.

tout brûlant d'amour, répandre et offrir son sang pour l'expiation de nos offenses ! *Il s'est livré lui-même pour nous*, dit saint Paul, *comme une oblation et une victime en odeur de suavité* (1).

Secondement. Je penserai aussi que le sang de JÉSUS est de très agréable odeur au Père éternel, lorsqu'il lui est offert au saint sacrifice de la messe, et je tirerai de là de grands sentiments de confiance et d'amour.

Troisièmement. Enfin, je respirerai le doux parfum des vertus qui accompagnent l'effusion du sang de JÉSUS-CHRIST. Ce céleste parfum fortifiera mon cœur et m'encouragera à imiter les vertus dont mon Sauveur me donne l'exemple ; je courrai après lui et je ferai tous mes efforts pour l'atteindre dans cette sainte carrière. Je m'imaginerai que si mon humilité, ma patience et mon obéissance sont teintes de mon sang mêlé avec celui de JÉSUS, elles seront d'une très suave odeur au Père éternel, à cause de la ressemblance qu'elles auront avec celles de son Fils. Cette réflexion m'inspirera un ardent désir d'imiter jusqu'à la mort le Roi des vertus.

IV. — *Application du sens du goût.*

Premièrement. Je goûterai, avec le goût de l'âme, la suavité et la douceur du sang de JÉSUS et des vertus qui éclatent dans cette sueur douloureuse ; je m'en représenterai le contentement indicible que goûtait le Sauveur, dans la partie supérieure de son âme, à le répandre pour obéir à son Père et pour sauver les pécheurs.

1. Tradidit semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis. (*Ephes.*, v, 2.)

Secondement. Je goûterai de même la douceur de ce sang quand je le bois au saint sacrement de l'autel. Cette douceur sera un rafraîchissement très agréable pour mon âme, et elle excitera sans cesse en moi un nouveau désir de le recevoir.

Troisièmement. Je goûterai aussi la douceur que ce sang a la vertu de répandre sur toutes les choses amères, pourvu que nous ayons soin de les tremper dans cette liqueur divine, qui doit être l'assaisonnement de l'obéissance, des humiliations, des travaux, des mépris et de toutes les peines de cette vie.

Quatrièmement. Mais surtout, je m'appliquerai à goûter les amertumes et les douleurs que mon Sauveur ressentit dans sa chair adorable ; je m'efforcerai de les éprouver en moi-même, selon le conseil de l'Apôtre : *Ressentez en vous ce que JÉSUS-CHRIST a ressenti en lui* (1). — O très doux JÉSUS, que ne puis-je sentir ce que vous avez senti, goûter ce que vous avez goûté lorsque vous répandiez votre sang pour moi ! Accordez-moi cette grâce, ô mon divin Rédempteur ; si amer que soit ce breuvage, il me sera très savoureux quand je songerai que vous l'avez bu le premier.

V. — *Application du sens du toucher.*

Je toucherai, avec le toucher de l'âme, le sang de JÉSUS, je le baiserais de mes lèvres, je me plongerai tout entier dans ce sang de l'Agneau immaculé, afin de sortir net et pur de ce bain sacré. — Oh ! que n'ai-je été la terre sur laquelle tomba le sang précieux du

1. Hoc sentite in vobis, quod et in Christo JESU. (*Philipp.*, II, 5.)

Sauveur du monde ! Oh ! que mon cœur n'a-t-il reçu et conservé cet auguste dépôt ! Sang de JÉSUS, versé avec un amour infini, embrasez-moi de l'amour de celui qui vous a répandu pour moi ! Sang de JÉSUS, versé avec d'excessives douleurs, au milieu des opprobres et des mépris, allumez en moi le désir de souffrir et d'être méprisé pour l'amour de celui qui vous a prodigué pour me sauver ! Sang de JÉSUS, que je reçois dans le Sacrement de nos autels, je vous touche, je vous goûte, je vous savoure, je m'unis et je m'incorpore à vous et je n'ai d'autre désir que d'être uni dans tous les siècles à celui qui vous a donné à moi. Ainsi soit-il.



MÉDITATION XXIV.

COMMENT JUDAS, SUIVI D'UNE TROUPE DE GENS ARMÉS, VINT AU JARDIN POUR SE SAISIR DU SAUVEUR : CE QUI ARRIVA AVANT LA PRISE DE JÉSUS.

I.— JÉSUS *trahi par un baiser.*

JÉSUS-CHRIST étant avec ses onze apôtres dans le jardin des Olives, *Judas, l'un des douze, arriva, et avec lui une troupe nombreuse de gens armés d'épées et de bâtons, envoyés par les princes des prêtres et les anciens du peuple. Or celui qui le trahissait leur avait donné ce signal : Celui que je baiserais, c'est lui ; arrêtez-le, et emmenez-le sûrement. Et aussitôt, s'approchant de JÉSUS, il lui dit : Maître, je vous salue. Et il le baisa. JÉSUS lui répondit : Mon ami, à quel dessein êtes-vous venu ? Quoi, Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser* (1)!

Premièrement. Je considérerai les menées et les inventions perverses auxquelles le démon a recours pour s'assurer de la personne du Sauveur. Il met en œuvre à la fois et la violence des soldats effrontés, et la dissimulation d'un faux disciple qui s'efforce de cacher sa perfidie sous les dehors de l'amitié. Je tâcherai de comprendre si je le puis, la méchanceté de Judas qui, d'apôtre de JÉSUS-CHRIST, devient le chef et le conducteur des ennemis mortels de JÉSUS-CHRIST, qui les instruit de ce qu'ils ont à faire pour réussir dans leur

1. Adhuc eo loquente, ecce Judas unus de duodecim venit, et cum eo turba multa, cum gladiis et fustibus, missi a principibus sacerdotum, et senioribus populi. Qui autem tradidit eum, dedit illis signum, dicens : Quemcumque osculatus fuero, ipse est : tenete eum... et ducite caute. Et confestim accedens ad JESUM, dixit : Ave, rabbi. Et osculatus est eum. Dixitque illi JESUS : Amice, ad quid venisti... ? Juda, osculo Filium hominis tradis ? (MATTH., XXVI, 47-50. — MARC., XIV, 44. — LUC., XXII, 48.)

dessein : tant il craint de perdre les trente deniers qui sont le prix de sa trahison. Mais quoi de plus étonnant que l'impudence de ce traître, qui abuse de la connaissance qu'il a de JÉSUS et du lieu où il a coutume d'aller prier, pour le livrer à ses bourreaux ; qui ose même s'approcher de lui et lui donner, comme à l'ordinaire, le baiser de paix ! — J'apprendrai d'un si terrible exemple à redouter les jugements de Dieu ; je le supplierai de ne pas m'abandonner, de peur que, ma malice croissant à l'excès, je ne tire le mal du bien et ne le fasse tourner à ma ruine.

Secondement. Je considérerai la charité et la douceur merveilleuses que JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur fait paraître dans cette occasion en plusieurs manières.

1^o Il montre sa charité en recevant le baiser du traître, bien qu'il sache que c'est le signal de sa trahison. — O doux JÉSUS ! comment souffrez-vous que cette bouche impure s'approche de votre visage ! Comment votre divine face ne darde-t-elle pas des jets de flammes pour dévorer ce perfide ! Mais votre charité ne veut lancer en ce moment que des flammes d'amour pour essayer d'amollir ce cœur endurci. Pourrais-je, après cela, craindre de mettre ma confiance en la miséricorde de mon Sauveur ? Non, il ne repoussera pas le baiser des pécheurs qui désirent rentrer en grâce avec lui, comme Madeleine, puisqu'il ne rejette pas le baiser de Judas.

2^o Il montre sa douceur en donnant à un apostat le nom d'ami. Il évite de lui témoigner qu'il sait son mauvais dessein, et, comme s'il ignorait le sujet de sa venue, il lui fait cette question : *Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ?* Il semble vouloir lui dire : Souvenez-

vous que vous avez été mon ami, que je vous ai toujours traité comme tel ; maintenant encore je souhaite vivement que vous cessiez d'être mon ennemi, et que d'un ami feint vous deveniez un ami sincère : Si vous venez avec cette intention, je suis prêt à vous recevoir et à vous pardonner ; dites-le-moi donc, *pourquoi êtes-vous venu ?* — Bénie soit à jamais la charité qui oppose à une si cruelle perfidie une si grande douceur !

3^o Ensuite, JÉSUS entreprend de ramener doucement l'apôtre infidèle ; il lui découvre qu'il connaît tous ses desseins, et il le lui prouve par ces paroles : *Judas, est-ce ainsi que vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ?* Comme s'il lui disait, frappé d'étonnement : Quoi ! vous couvrez une haine implacable du voile de l'amitié ; et, en me donnant le baiser de paix, vous me déclarez une guerre à mort ! Il est à remarquer qu'il appelle Judas par son nom propre, pour montrer qu'il le connaît et qu'il l'aime, tandis qu'il ne prend lui-même d'autre nom que celui de Fils de l'homme, pour marquer son humilité et tenter par toutes les voies possibles de fléchir ce cœur inflexible. Mais l'apôtre endurci n'est touché de rien. Il a donné le signal de la trahison, et il va aussitôt rejoindre les soldats qu'il a précédés de quelques pas, bien résolu de consommer son œuvre de ténèbres.

II. — JÉSUS dit à ses ennemis : C'EST MOI.

JÉSUS s'avança ensuite vers les soldats et leur dit : *Qui cherchez-vous ?* Ils lui répondirent : JÉSUS de Nazareth. Ils ne lui dirent pas : C'est vous-même que nous cherchons, parce qu'ils le connaissaient à peine.

JÉSUS repartit : *C'est moi. Dès qu'il leur eut dit : C'est moi, ils tombèrent contre terre à la renverse* (1).

Premièrement. Je considérerai que Notre-Seigneur, avant de permettre aux Juifs de porter les mains sur lui, voulut leur prouver sa divinité par deux miracles évidents : l'un de justice, l'autre de miséricorde. Dans le premier, sa puissance et sa grandeur d'âme paraissent avec éclat. Il va, sans rien craindre, au-devant de ses ennemis ; d'un seul mot il les renverse tous, sans excepter le traître ; et jamais ils ne se fussent relevés, s'il ne leur en eût donné la permission. Par ce prodige, le Sauveur veut apprendre à Judas et à ceux qui le suivent que ni la ruse, ni les armes, ni aucune force humaine ne peuvent rien contre lui ; qu'il leur serait impossible de l'arrêter, s'il n'y consentait ; et que s'il meurt enfin, ce ne sera qu'après s'être livré volontairement à la mort. — Je conclurai de là que ce qui ne peut nuire à JÉSUS-CHRIST ne saurait nuire à ceux qu'il a pris sous sa protection. Je me réjouirai d'avoir un maître si puissant ; et, plein de confiance en son secours, je ne reculerai point devant les travaux.

Secundement. Je considérerai la vertu de cette parole : *C'est moi.* Qu'elle est douce et consolante pour les amis du Sauveur, lorsque, après qu'ils l'ont cherché et invoqué dans la prière, il vient à eux et leur dit comme aux apôtres : *Ne craignes point, c'est moi* (2). C'est moi, qui suis votre père, votre protecteur, votre médecin, votre repos et votre joie ; c'est moi, qui suis votre sagesse et votre justice, votre sanctification et votre

1. JESUS... processit, et dixit eis : Quem queritis? Responderunt ei : JESUM Nazarenum. Dicit eis JESUS : Ego sum... Ut ergo dixit eis : Ego sum, abierunt retrorsum, et ceciderunt in terram. (JOAN., XVIII, 4-6.)

2. Ego sum, nolite timere. (MATTH., XIV, 27.)

rédemption. Je suis la voie, la vérité et la vie ; je suis celui qui suis, et c'est la participation de mon être infini qui vous rendra éternellement bienheureux. Mais à l'égard des méchants, qui ne cherchent JÉSUS-CHRIST que pour l'offenser et l'outrager, que cette parole est terrible et formidable ! Car elle signifie : C'est moi qui suis le juge qui doit vous juger et vous condamner ; je suis le Dieu tout-puissant, le Dieu des vengeances, qui doit vous punir ; je suis celui qui suis, mais à votre confusion et pour votre malheur ; et cela par votre faute. — Si cette parole prononcée par le Fils de Dieu dans un état d'abaissement et d'affliction, a le pouvoir de renverser ses ennemis, quelle force n'aura-t-elle pas lorsqu'il viendra juger les hommes et qu'il dira aux pécheurs : *Retirez-vous de moi, maudits* (1) ! Elle sera comme un tourbillon impétueux, qui non seulement les renversera par terre, mais les précipitera au fond des enfers. — Cherche donc, ô mon âme, cherche avec humilité ton Sauveur, et tu le trouveras pour ton bien ; car si tu le cherches avec un esprit orgueilleux et des intentions perverses, tu le trouveras pour ta ruine.

Troisièmement. J'examinerei enfin pourquoi les ennemis de JÉSUS-CHRIST tombèrent à la renverse, et non le visage contre terre ; car cela n'arriva pas sans un dessein de Dieu. On peut croire que ce fut pour signifier combien la chute des pécheurs est dangereuse. En effet, *ils ne voient pas où ils tombent*, dit le Sage (2) ; ils ne considèrent pas les châtiments effroyables qui les attendent, le précipice de l'enfer qui est ouvert derrière eux, et dans lequel ils seront renversés au moment

1. *Discedite a me, maledicti.* (MATTIL., XXV, 41.)

2. *Via impiorum tenebrosa : nesciunt ubi corruant.* (*Prov.*, IV, 19.)

où ils y penseront le moins. — Préservez-moi, ô mon Dieu, d'une chute si funeste ; ne permettez pas que j'aille en arrière dans la voie de votre service, ni que je tombe dans l'abîme du péché. Je veux tomber, Seigneur, mais *la face contre terre* ⁽¹⁾, pour reconnaître humblement devant vous mes offenses, pour confesser mon néant, pour me rappeler que c'est du limon de la terre que vous m'avez formé. En tombant de la sorte, je me relèverai un jour pour aller jouir éternellement de votre gloire. Ainsi soit-il.

III. — JÉSUS *permet à ses ennemis de se relever et leur commande de laisser la liberté à ses apôtres.*

JÉSUS, ayant permis aux soldats de se relever, *leur demanda une seconde fois : Qui cherchez-vous ? Et ils lui dirent : JÉSUS de Nazareth.* Alors JÉSUS *leur répondit avec autorité : Je vous ai déjà dit que c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci* ⁽²⁾.

Premièrement. Je considérerai l'aveuglement et l'endurcissement de Judas et de ceux qui l'accompagnent. Témoins d'un miracle qui prouve manifestement la puissance et la divinité de JÉSUS-CHRIST, ils ne le reconnaissent pas pour leur Dieu, ils ne se jettent pas à ses pieds ; mais, comme des hommes possédés du démon, ils persistent dans leur opiniâtreté. Je remarquerai de plus, ce qui n'est pas sans mystère, la réponse pleine de vérité que ces disciples du mensonge font à la demande du Sauveur. Ils cherchent JÉSUS *de Nazareth.* Le Saint-Esprit veut déclarer par leurs bouches

1. Procidit in faciem suam, orans. (MATH., XXVI, 39.)

2. Iterum ergo interrogavit eos : Quem queritis ? Illi autem dixerunt : JESUM Nazarenum. Respondit JESUS : Dixi vobis, quia ego sum : si ergo me queritis, sinite hos abire. (JOAN., XVIII, 7, 8.)

impies que celui qu'ils prétendent arrêter et mettre à mort, est JÉSUS, vrai Sauveur du monde, Nazaréen, c'est-à-dire saint et consacré à Dieu, orné des fleurs de toutes les vertus, tel en un mot que devait être celui qui venait nous sauver par son sang. — O JÉSUS de Nazareth, si les hommes vous connaissaient, ils vous chercheraient, non pour vous donner la mort, mais pour vous demander la vie. Que je vous cherche, doux JÉSUS, afin que vous soyez pour moi JÉSUS ! Que je vous cherche, ô divin Nazaréen, afin que je sois sanctifié par votre vertu et consacré irrévocablement à votre service !

Secondement. Je considérerai surtout la charité immense de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST pour les siens, et le soin qu'il prend de veiller à leur conservation et à leur défense par sa toute-puissance. Car cette parole, *laissez aller ceux-ci*, fut un commandement absolu, un commandement si efficace, que les soldats furent forcés de le respecter, et qu'ils n'osèrent faire aucun mal aux apôtres. — O mon aimable JÉSUS, vous ne cessez de nous témoigner en toute occasion l'amour que vous avez pour nous. Vous donnez à vos ennemis tout pouvoir sur votre personne, et vous les rendez impuissants contre vos amis. Vous prenez tout le fardeau sur vos épaules pour soulager vos élus. O mon âme, dévoue-toi de grand cœur au service d'un maître si puissant et si bon, que nul ne te saurait nuire sans sa permission, et qu'il ne la donnera jamais à personne, si tu le sers comme tu le dois.



IV. — JÉSUS reprend et instruit saint Pierre.

Or ceux des disciples qui étaient près de JÉSUS, voyant ce qui allait arriver, lui dirent : Seigneur, frapperons-nous de l'épée ? Et l'un d'eux, Simon-Pierre, qui avait une épée, se laissant emporter par son zèle, la tira, et, sans attendre la réponse de son maître, frappa l'un des serviteurs du grand prêtre et lui coupa l'oreille droite. Cet homme s'appelait Malchus. Mais JÉSUS dit : C'est assez (1). Puis il reprit et modéra la ferveur inconsidérée de Pierre, en lui adressant quelques paroles admirables, pleines d'instruction, mêlées de sévérité et de douceur.

Première parole de JÉSUS. *Remettez votre épée dans le fourreau ; car tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée* (2). C'est-à-dire : Tout homme qui, par esprit de vengeance, donne la mort à un autre homme, est digne de mort. Nous voyons par là combien le Seigneur veut que nous soyons éloignés de cet esprit, puisqu'il condamne un de ses disciples qui se met en devoir de le défendre, par la raison qu'il ne se garde pas assez d'un sentiment si contraire à la charité. Nous voyons encore la douceur inaltérable de notre divin Maître. Entouré d'ennemis qui l'accablent d'outrages, il ne se lasse pas de nous donner des leçons de patience, comme s'il était en chaire, parlant à une multitude avide de l'entendre.

1. Videntes autem hi, qui circa ipsum erant, quod futurum erat, dixerunt ei : Domine, si percutimus in gladio... ? Simon ergo Petrus habens gladium, eduxit eum : et percussit pontificis servum : et abscidit auriculam ejus dexteram. Erat autem nomen servo Malchus... Respondens autem JESUS, ait : Sinite usque huc. (LUC., XXII, 45-51. — JOAN., XVIII, 10.)

2. Tunc ait illi JESUS : Convertite gladium tuum in locum suum : omnes enim, qui acceperint gladium, gladio peribunt. (MATTH., XXVI, 52.)

Seconde parole de JÉSUS. *Ne faut-il pas que je boive le calice que mon Père m'a donné* (1) ? Cette parole nous apprend avec quels yeux Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST regardait le calice de sa Passion, combien il l'estimait et avec quelle ardeur il souhaitait de le boire. Il le considérait, non comme venant de la main de ses ennemis, mais comme préparé par la volonté de son Père éternel, volonté adorable qu'il désirait si vivement accomplir, qu'on ne pouvait essayer de l'en détourner sans lui causer une peine extrême. Bien que ce calice fût très amer, c'était assez pour lui qu'un Père si sage et si bon le lui présentât, pour qu'il le bût comme s'il eût été la douceur même. C'est avec de tels yeux que je dois envisager les travaux et les tribulations qui m'arrivent; et, si je sens intérieurement que la tentation ou quelque pensée me détourne des souffrances, je dois leur répondre avec le Sauveur : *Ne voulez-vous pas que je boive le calice que me donne mon Père ?* — O Père plein d'amour, je veux boire le calice, si amer qu'il soit, qu'il vous plaira de me présenter ; j'accepte le remède, si répugnant qu'il puisse être, que vous aurez pour agréable de me préparer : car j'ai l'assurance que votre sagesse et votre providence n'ordonneront jamais rien que de juste, rien qui ne soit avantageux pour mon salut.

Troisième parole de JÉSUS. *Croyez-vous que, si je m'adressais à mon Père, il ne m'enverrait pas à l'instant plus de douze légions d'anges pour me défendre ? Mais comment s'accompliraient les Écritures, qui disent que les choses doivent arriver ainsi* (2) ? Le Sauveur

1. Calicem, quem dedit mihi Pater, non bibam illum ? (JOAN., XVIII, II.)

2. An putas, quia non possum rogare Patrem meum, et exhibebit mihi modo plus quam duodecim legiones angelorum ? Quomodo ergo implebuntur scripturæ, quia sic oportet fieri ? (MATTH., XXVI, 54.)

nous fait ainsi comprendre combien il lui était facile de se défendre. Il n'avait qu'à prier son Père, qui lui eût envoyé sur-le-champ plus d'anges qu'il n'était venu de soldats pour l'arrêter. Mais il se refuse à le faire, afin que l'arrêt de sa mort, prononcé par les Écritures, soit exécuté. — O mon bon JÉSUS, je vous rends grâces de ce que, pouvant demander à votre Père une chose qu'il vous accorderait infailliblement, vous gardez le silence, ayant moins d'égard à la conservation de votre vie qu'à mon salut éternel, qui dépend de votre mort.

Cette dernière parole renferme deux vérités importantes. La première, que la prière est toute-puissante auprès de Dieu, lorsqu'elle est faite avec confiance. Si les anges sont nécessaires à ma défense, elle en fera descendre du ciel des légions entières ; en sorte que je pourrai dire comme Élisée à son serviteur : *Il y en a plus pour nous que contre nous* (1). La seconde, que la volonté du Seigneur m'étant une fois connue, je ne dois rien demander qui y soit contraire, quand je serais sûr de l'obtenir ; parce que je ne dois rien désirer, rien demander avec autant d'instance que l'accomplissement de la très sainte volonté de Dieu en moi.

V. — JÉSUS guérit Malchus.

Le Sauveur ayant touché l'oreille de Malchus, le guérit instantanément (2).

Premièrement. C'est le second miracle que JÉSUS opéra dans sa Passion. Il le fit pour plusieurs motifs.

1. Plures nobiscum sunt, quam cum illis. (*IV Reg.*, VI, 16.)

2. Et cum tetigisset auriculam ejus, sanavit eum. (*LUC.*, XXII, 51.)

D'abord, pour accomplir parfaitement la loi de la charité, en faisant du bien à son ennemi, et à un ennemi qui voulait lui faire tant de mal ; puis, pour montrer sa tendre compassion qui le rend sensible aux maux que l'on souffre à son occasion ; enfin, de peur que ses ennemis ne prissent sujet de cet accident pour nuire à ses disciples sous prétexte de résistance à la justice. — O très doux JÉSUS, vous pouvez faire un miracle pour vous défendre ; et au lieu d'user de ce pouvoir en votre faveur, vous vous en servez pour faire du bien à celui qui vous persécute. Communiquez-moi cet esprit d'amour qui me rende rigoureux envers moi-même et doux envers mes ennemis.

Secondement. Je rechercherai quelle peut être la signification spirituelle de ce miracle. La guérison de Malchus, à qui le Sauveur rend l'oreille droite, signifie que Notre-Seigneur, par les mérites de sa Passion, nous guérit de la surdité de l'âme, en nous accordant les vertus de foi et d'obéissance, qui nous font croire ce qu'il nous révèle, et pratiquer ce qu'il nous commande. Il est probable que Malchus reçut aussi ce dernier bienfait. Car, comme nous savons que les œuvres du Fils de Dieu sont parfaites, et qu'il avait coutume, pendant sa vie, au témoignage des évangélistes, de rendre la santé de l'âme en même temps que celle du corps ; on peut penser que ce serviteur du grand-prêtre, se voyant miraculeusement guéri, admira la toute-puissance de JÉSUS-CHRIST et crut en lui ; que, sain de corps et d'esprit, il se sépara de la société des impies et se retira dans sa maison, pleurant l'injustice qu'il voyait commettre à l'égard d'un homme si saint et si puissant. — O changement merveilleux !

ô miracle de la droite du Très-Haut ! Touchez, Seigneur, l'oreille de mon âme, et guérissez-la parfaitement ; faites que, dépouillant l'esprit des esclaves, je devienne ce que signifie le nom de Malchus, c'est-à-dire *Roi* ; roi par un empire absolu sur mes passions et par une fidélité constante à votre service : car vous servir, c'est régner, dès maintenant et dans les siècles. Ainsi soit-il.



MÉDITATION XXV.

COMMENT LE SAUVEUR FUT PRIS DANS LE JARDIN
DES OLIVES.

— I. — JÉSUS-CHRIST *traité comme un voleur.* —

Alors JÉSUS dit aux princes des prêtres, aux officiers du temple et aux anciens du peuple qui étaient présents : Vous êtes venus à moi comme à un voleur, avec des épées et des bâtons. J'étais tous les jours au milieu de vous, enseignant dans le temple, et vous ne m'avez point arrêté : mais voici votre heure, voici l'heure de la puissance des ténèbres (1).

Premièrement. Je considérerai que JÉSUS, l'innocence même, fut regardé et traité comme un voleur ; que ceux de sa nation le poursuivirent comme tel, et que probablement les soldats païens chargés de l'arrêter, disaient tout haut dans le chemin, que JÉSUS était un voleur. — O bon JÉSUS, que vous êtes éloigné de dérober le bien d'autrui, vous qui renoncez généreusement en notre faveur à tout ce que vous possédez en propre. Si l'on peut appeler voleur celui qui ravit les cœurs et arrache les âmes au pouvoir de Satan, vous l'êtes sans aucun doute : et c'est le nom que vous donne le Seigneur dans Isaïe : *Appelle-le: Enlevez vite les dépouilles, hâtez-vous de dérober* (2). Mais ce nom n'est pas une

1. Dixit autem JESUS ad eos qui venerant ad se, principes sacerdotum, et magistratus templi, et seniores ... Tanquam ad latronem existis cum gladiis et fustibus comprehendere me : quotidie apud vos sedebam docens in templo et ... non extendistis manus in me : sed hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum. (LUC., XXII, 52, 53. — MATTH., XXVI, 54.)

2. Voca nomen ejus : Accelera spolia detrahere. Festina prædari. (Is., VIII, 3.)

honte, il est une gloire ; il ne suppose pas un crime qui mérite les fers, mais un exploit digne d'une louange éternelle. Dérobez mon cœur, ô JÉSUS, et rendez-vous-en le maître. Vous ne vous approprierez pas un bien étranger, car il vous appartient ; vous n'agirez pas non plus contre la volonté du possesseur, car ce larcin sera l'accomplissement de tous mes vœux.

Secondement. Je considérerai la réprimande que JÉSUS-CHRIST adressa à ses ennemis: *J'étais tous les jours au milieu de vous, enseignant dans le temple.* Il veut leur dire : C'est ainsi que vous me récompensez des peines que j'ai prises si assidument à vous instruire ! Vous traitez comme un voleur celui qui a toujours été votre maître ! — O Maître céleste, que nous payons mal les leçons et les enseignements que vous nous avez donnés ! Pardonnez-nous nos ingratitude, ayez pitié de notre misère ; et quoique nous soyons de très mauvais disciples, ne laissez pas d'être pour nous un maître charitable.

Troisièmement. Je pèserai ces paroles pleines de mystère : *Voici votre heure, voici l'heure de la puissance des ténèbres.* En parlant ainsi, JÉSUS donne à ses ennemis, et aux démons dont ils sont les ministres, tout pouvoir sur son corps. Il leur permet de le garrotter et de le tourmenter à leur gré. Quand Dieu permit à Satan d'enlever à Job tous ses biens, d'accabler son corps de mille maux, il lui commanda de respecter ses jours (1). JÉSUS n'impose pas cette restriction à ses ennemis ; il leur laisse la liberté de lui ôter la vie au milieu des plus horribles supplices. Quels ne doivent pas être ma douleur et mes sentiments de compassion,

1. Ecce in manu tua est : verumtamen animam illius serva. (JOB, II, 6.)

quand je vois mon Seigneur et mon maître livré pour moi à de si cruels bourreaux ! — Je vous rends grâces, ô très doux JÉSUS, de l'amour immense que vous me témoignez, en abandonnant ainsi votre corps et votre vie même à la fureur des puissances infernales, pour affranchir mon âme de leur tyrannie. C'est moi, Seigneur, c'est moi qui devais leur être livré, puisque c'est moi qui ai péché. Mais, afin d'effacer mes offenses, vous voulez en porter la peine : tant est grande votre bonté ! Je vous supplie, ô mon Dieu, de me défendre contre les attaques violentes de Satan de peur que je ne tombe en cette vie, dans les ténèbres du péché et, en l'autre, dans ces *ténèbres extérieures où il y aura des pleurs et des grincements de dents* (1).

II. — JÉSUS-CHRIST *entre les mains des soldats.*

Le Sauveur ayant permis aux soldats de se saisir de sa personne, ils se précipitèrent sur lui avec fureur. Il est à croire que, de la violence du choc, ils le renversèrent par terre ; que, transportés d'une rage inspirée par l'enfer, ils foulèrent aux pieds son corps sacré, sans épargner son visage adorable ; que, l'ayant ensuite relevé avec brutalité, ils le frappèrent sans pitié avec des bâtons, à coups redoublés ; et qu'enfin, comme dit l'Évangéliste, *ils le lièrent* (2), lui serrant les poignets et lui passant une corde autour du cou, pour le traîner honteusement dans les rues de Jérusalem. Pendant ce temps-là, ils trépignaient d'une joie féroce ; *ils témoignaient une satisfaction semblable à celle des vainqueurs*

1. Mittite eum in tenebras exteriores : ibi erit fletus, et stridor dentium. (MATTH., XXII, 13.)

2. Comprehenderunt JESUM, et ligaverunt eum. (JOAN., XVIII, 12.)

lorsqu'ils ont fait captif un chef ennemi (1), surtout quand ils l'ont poursuivi longtemps et qu'il leur a souvent échappé. — En tout ceci, je compatirai aux souffrances de mon Sauveur, et je considérerai, afin de les imiter, les vertus héroïques dont il me donne l'exemple.

Premièrement. Je remarquerai son incompréhensible humilité. *Celui qui a élevé son trône au-dessus des chérubins et des séraphins* (2), est sous les pieds des hommes les plus méprisables. Oh ! quels sentiments dut alors éprouver ce Seigneur ! Dans une si étrange humiliation, il pouvait bien redire à son Père éternel ces paroles du Roi-prophète : *Ayez pitié de moi, mon Dieu, car l'homme m'a foulé aux pieds ; il n'a cessé de m'attaquer durant tout le jour et de m'accabler d'affliction. Mes ennemis m'ont mis sous leurs pieds, et le nombre de ceux qui me font la guerre s'est multiplié.* (3). — O mon Sauveur, je vous rends grâces de ce que vous me donnez une leçon si surprenante d'humilité ! C'était sans doute vous humilier beaucoup de vous mettre aux pieds de vos apôtres, et de Judas même, afin de les leur laver ; mais c'est vous humilier sans comparaison davantage de souffrir que Judas et ceux de sa troupe vous foulent aux pieds. Inspirez-moi, ô mon divin modèle, un mépris si vrai de moi-même, que je m'estime heureux d'être sous les pieds de tous les hommes, moi dont la place devrait être au-dessous de Lucifer, au-dessous de tous les démons.

Ici, je réfléchirai sur la différence qui existe entre la

1. Sicut exultant victores, capta præda, quando dividunt spolia. (Is., IX, 3.)

2. Qui sedet super cherubim. (Ps., xcviij, 1.)

3. Miserere mei, Deus, quoniam conculcavit me homo : tota die impugnavit me. Conculcaverunt me inimici mei tota die : quoniam multi bellantes adversum me. Ps., l.v, 2, 3.)

conduite des pécheurs et celle des justes. Les pécheurs, comme parle saint Paul, *foulent aux pieds le Fils de Dieu et profanent sa loi sainte, confirmée par son sang* (1) : mais les justes, selon le langage du même apôtre, *glorifient et portent Dieu dans leur corps* (2) : ils mettent le joug de sa loi sur leurs épaules et sur leur tête. — Faisant un retour sur ma vie passée, je concevrai un extrême regret d'avoir si souvent foulé aux pieds JÉSUS-CHRIST et méprisé sa divine volonté pour faire la mienne.

Secondement. J'admurerai la patience à toute épreuve de ce doux Agneau, qui supporte les injures et les coups sans proférer une seule parole, sans se plaindre, sans ressentir le moindre mouvement de colère, ni témoigner la plus légère indignation : bien qu'il voie dans le cœur de ses ennemis la fureur qui les anime, et la joie qu'ils éprouvent de l'avoir entre leurs mains. C'est ici que s'accomplissent dans la personne de mon Sauveur ces paroles du Psalmiste : *Un grand nombre de jeunes taureaux m'ont environné, et mes ennemis, semblables à des taureaux gras, m'ont assiégé de toute part. Ils ont ouvert leur bouche contre moi, comme le lion qui déchire et qui rugit* (3). — O Agneau très patient, que faites-vous au milieu de tant de loups et de lions acharnés ? Pourquoi ne criez-vous pas ? Qui vous empêche d'ouvrir la bouche contre eux ? Dites seulement une parole, *c'est moi*, et vous les renverserez par terre. Mais non, Seigneur, ce n'est plus le temps de parler, c'est le

1. Qui Filium Dei conculeaverit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit. (*Hebr.*, X, 29)

2. Glorificate et portate Deum in corpore vestro. (*I Cor.*, VI, 20.)

3. Circumdederunt me vituli multi : tauri pingues obcederunt me. Aperuerunt super me os suum, sicut leo rapiens et rugiens. (*Psa.*, XXI, 13, 14.)

temps de souffrir dans le silence; c'est le temps de vous laisser fouler aux pieds, afin de donner aux hommes l'exemple d'une héroïque patience. Aidez-moi, mon Dieu, à souffrir dans l'occasion, sans rien dire, les injures et mépris.

Troisièmement. Mais au-dessus de toutes ses autres vertus éclate la charité infinie du Sauveur. Il présente ses mains aux bourreaux et se les laisse lier sans résistance; mains bénies qui n'ont jamais été employées qu'à faire du bien, même à ceux qui les meurtrissent cruellement. Il pourrait sans doute rompre ses liens avec plus de facilité que Samson ne rompit les siens (1): toutefois il ne le fait pas, parce que d'autres chaînes beaucoup plus fortes le retiennent captif, celles de son amour. Ainsi veut-il expier les libertés criminelles dont nos mains se sont rendues coupables; ainsi veut-il nous préserver de la prison de feu, dans laquelle nous méritions d'être jetés les pieds et les mains liés. C'est maintenant que nous voyons s'accomplir en sa personne cette parole de David : *Les filets des méchants m'ont enveloppé, et je n'ai pas oublié votre loi* (2). Quelle loi, si ce n'est celle de la charité? JÉSUS ne peut oublier cette loi, pas même quand il se voit garrotter par les pécheurs : tant il les aime, et tant il désire se les attacher et *les attirer à lui par les liens qui gagnent les hommes, par les liens de la charité* (3). — O JÉSUS, l'amabilité et l'amour même, qui aurait le pouvoir de vous lier les mains, si votre amour ne vous les liait le

1. Qui rupit vincula, quo modo si rumpat quis filum de stupae tortum putamine. (*Judic.*, XVI, 9.)

2. Funes peccatorum circumplexi sunt me : et legem tuam non sum oblitus. (*Pv.*, CXVIII, 61.)

3. In funiculis Adam traham eos, in vinculis charitatis. (*Os.*, XI, 4.)

premier ? O mains également libérales et puissantes, qui distribuiez il y a quelques heures le pain des anges à tous les apôtres, et qui avez toujours été libres quand il s'est agi de faire du bien aux hommes, pourquoi vous laissez-vous lier avec tant d'inhumanité ? O hardiesse satanique ! De vils mortels osent charger d'ignominieuses chaînes le Tout-Puissant ! Ne permettez pas, Seigneur, que mes offenses et mes ingratitude vous lient les mains et vous empêchent de répandre sur moi vos bénédictions. Liez plutôt les miennes, je vous en supplie, pour qu'elles ne commettent aucun péché, et déliez-les afin qu'elles pratiquent toutes les vertus.

III. — *Fuite des apôtres.*

Les onze disciples, voyant ce qui se passait, abandonnèrent tous leur maître et s'enfuirent (1).

Premièrement. Je considérerai quelle lâcheté montrèrent les apôtres, et quelle frayeur s'empara subitement de leur cœur. Je verrai avec étonnement comment ceux qui avaient auparavant reçu de JÉSUS-CHRIST des grâces si particulières, entendu de sa bouche divine des avis si salutaires, vu de leurs yeux tant de miracles, et qui se vantaient d'être prêts à mourir avec lui ; je verrai, dis-je, comment ceux-là mêmes oublient des faits si récents et si personnels, et se scandalisent de le voir prisonnier ; comment ils l'abandonnent non seulement de corps, en s'éloignant de lui ; mais encore d'esprit, en perdant la foi, ou en y renonçant à demi. Ces pieds qui viennent d'être

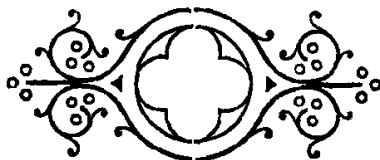
1. Tunc discipuli omnes, relicto eo, fugerunt. (MATTH., XXVI, 56.)

lavés par les mains très pures de JÉSUS, se souillent plus que jamais en prenant lâchement la fuite ; ces cœurs qui ont été fortifiés par la réception du corps et du sang de leur Sauveur, perdent leur force et succombent à la crainte de la mort ; cette foi affermie par une infinité de miracles, chancelle à la vue des persécutions. Pourrai-je, après un tel exemple, mettre ma confiance dans les hommes ? Ils accompagnent leur ami pendant la vie, et ils l'abandonnent à la mort ; ils le suivent dans la prospérité, et ils le fuient dans l'adversité. — La conduite des disciples me représente trop fidèlement la mienne. Je suis plein de bravoure et de présomption pendant la paix, et je m'enfuis quand viennent la contradiction et la guerre. Je marche à la suite de JÉSUS lorsqu'il rompt le pain et me donne des marques de sa tendresse ; je m'éloigne de JÉSUS lorsqu'il me présente son calice et qu'il m'éprouve par les afflictions. Je perds alors le souvenir de tous ses bienfaits, comme si je ne les avais jamais reçus. Ne permettez pas, ô mon Sauveur, que je me scandalise de la sorte, et préservez-moi d'une si honteuse lâcheté. Ne m'abandonnez pas au moment de la tentation ; car j'ai la confiance que, si vous m'assistez de votre grâce, rien ne pourra me séparer de vous.

Secondement. Je considérerai quelle douleur ressentit le divin Pasteur des âmes lorsqu'il vit son troupeau se disperser, scandalisé par son apparente faiblesse, et qu'il se vit lui-même seul et abandonné de tous ses amis. Il put alors dire avec le Prophète : *Ceux qui me connaissaient se sont retirés de moi ; ils m'ont fui comme un objet d'horreur. J'ai été livré à mes ennemis, et je ne me suis point défendu ; mes yeux se sont desséchés en con-*

sidérant ma misère (1). — O mon Bien-aimé, que je m'estimerais heureux de vous accompagner dans votre captivité, et de voir les mêmes cordes, qui tiennent vos mains attachées, serrer étroitement les miennes ! Ah ! je m'en ferais un sujet de gloire ; aussi bien ne serais-je pas le plus insensé des hommes, si j'avais de l'aversion pour celui qui peut seul me consoler et me sanctifier ?

1. Longe fecisti notos meos a me : posuerunt me abominationem sibi, Traditus sum, et non egrediebar ; oculi mei languerunt præ inopia. (*Ps.*, LXXXVII, 9, 10.)



REMARQUE PRÉLIMINAIRE

SUR LES

Méditations suivantes de la Passion.

Avant de commencer les méditations suivantes, il est utile de se rappeler que JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, dans le dessein de rendre sa Passion plus ignominieuse, voulut comparaître devant quatre différents tribunaux ou conseils, composés des personnes les plus qualifiées qu'il y eût à Jérusalem. Deux de ces tribunaux étaient ecclésiastiques ; les deux autres, civils.

Le premier tribunal fut celui d'Anne, chef des scribes et des docteurs de la loi, qui formaient une compagnie de soixante-douze anciens, auxquels il appartenait de juger les causes qui regardaient la doctrine que l'on prêchait et que l'on enseignait, afin qu'on n'avancât rien de contraire aux saintes Écritures (1). Le second fut celui de Caïphe, souverain-pontife et grand-prêtre, auquel les autres pontifes, les prêtres, les pharisiens, qui étaient comme les religieux de ce temps-là, se joignaient pour décider des matières de religion. C'est dans ce conseil que résidait l'autorité légitime et souveraine de la synagogue. Le troisième fut celui de Pilate, juge et gouverneur de la Judée, où se trouvait, selon la coutume, un grand nombre d'officiers et de ministres de la justice. Le quatrième

1. BARON, Ad annum Christi 34.

fut celui d'Hérode, roi de Galilée, dont le palais était rempli de courtisans et de soldats.

JÉSUS fut conduit à ces quatre tribunaux, et partout il fut traité avec le dernier mépris : en sorte que toutes les personnes de Jérusalem les plus remarquables par leur doctrine, par leur dignité dans le sacerdoce, dans la magistrature, en un mot, par l'élévation de leur rang, semblaient avoir conspiré à l'humilier et à le charger d'opprobres. Le Maître par excellence de toutes les sciences voulut être méprisé par les savants et les docteurs de la loi ; le souverain Prêtre, le Saint des saints fut exposé aux insultes des prêtres et de ceux qui faisaient profession de sainteté ; le juste Juge des vivants et des morts fut tourné en dérision par les juges et les ministres de la justice ; le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs devint le jouet d'un roi de la terre, de ses courtisans et de ses soldats ; et un peuple en délire mit le comble à ces humiliations inouïes. Ainsi en avait disposé le Sauveur lui-même afin de nous donner l'exemple de l'humilité et de la patience ; afin de nous consoler lorsque nous sommes pour les hommes, de quelque condition qu'ils soient, un objet de mépris, et pour d'autres raisons dont nous parlerons dans les Méditations suivantes.

Quant à celles qui viennent immédiatement, et qui ont rapport à la nuit même de la Passion, nous supposons, d'après le sentiment de plusieurs interprètes, et conformément, ce semble, au récit de saint Jean, que ce fut dans la maison d'Anne que Notre-Seigneur subit son premier interrogatoire et reçut un soufflet (1).

1. C'est l'ordre que suit saint Ignace dans ses *Exercices*. (*Note de l'auteur.*)

Pour les trois renoncements de saint Pierre, nous les réunissons dans une même Méditation, sans examiner s'ils eurent lieu tous trois dans la maison de Caïphe, ou le premier chez Anne et les deux autres chez Caïphe, la circonstance de lieu étant indifférente au but que nous devons nous proposer en méditant ce sujet.



MÉDITATION XXVI.

DES PEINES QUE SOUFFRIT NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST DEPUIS LE JARDIN JUSQUE CHEZ ANNE, ET DE CE QUI LUI ARRIVA DANS LA MAISON MÊME DE CE PONTIFFE.

I. — *Des peines que Notre-Seigneur endura depuis le Jardin jusqu'à la maison d'Anne.*

Aussitôt que les soldats, suivant l'ordre de leur tribun, et les hommes envoyés par les Juifs, se furent assurés de JÉSUS-CHRIST, ils l'amènèrent d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe, qui était grand-prêtre cette année-là (1). — Sur ces paroles je considérerai ce que souffrit le Fils de Dieu dans ce long et pénible chemin.

Premièrement. Il ressentit de grandes douleurs, parce que ses ennemis le traitaient avec une excessive cruauté. Ils le tiraient avec les cordes dont il était lié ; ils le poussaient, ils le frappaient, ils le forçaient à doubler le pas et presque à courir ; de manière qu'il heurtait souvent contre terre et tombait même sur les genoux, comme il arrive d'ordinaire en pareille circonstance à ceux que l'on mène en prison les mains liées. Il se souvenait sans doute en ce moment du dernier voyage qu'il avait fait accompagné de ses apôtres, pour se rendre à Jérusalem, allant en toute hâte et devant ses disciples, afin de leur montrer le désir ardent qu'il avait de mourir (2). — O très doux JÉSUS, que vos pas sont précipités ! Mais, si la violence de vos

1. Et adduxerunt eum ad Annam primum, erat enim socer Caïphæ, qui erat pontifex anni illius. (JOAN., XVIII, 13.)

2. MARC., X, 32. — Méditation II, 1, pages 57 et suivantes.

ennemis vous presse, votre amour vous presse encore davantage ; et votre amour seul leur permet de sévir ainsi contre vous. Oh ! que votre compagnie est maintenant différente de celle que vous aviez tout à l'heure ! Où sont vos disciples qui ne pouvaient se séparer de vous ? Ils n'ont pas eu le courage de marcher du même pas que vous dans un chemin semé d'épines, et ils vous ont abandonné. Ne permettez point, Seigneur, que je vous quitte, de quelque pas que vous marchiez, et quelque effort que je doive faire pour vous suivre.

Secondement. Le corps délicat de JÉSUS, grandement affaibli par la sueur de sang qu'il avait eue peu de temps auparavant, éprouva une extrême fatigue. Il est même croyable que la brutalité avec laquelle le menaient ses bourreaux rouvrit tous ses pores et fit couler de nouveau le sang de tous ses membres, ou du moins une sueur abondante, causée par la lassitude de son corps et l'angoisse de son âme. On peut encore penser que, en traversant le Cédron, il heurta contre les pierres, se laissa tomber et *but* moins *l'eau du torrent*, que les eaux amères des tribulations dans lesquelles son cœur était plongé (1). — O corps très saint de JÉSUS, je vous rends grâces de la fatigue que vous avez endurée pour moi dans ce chemin. O pieds bénis de mon Sauveur, je vous glorifie de tous les pas que vous avez faits pour moi en si grande hâte dans ce trajet. C'est maintenant, Seigneur, que vos pieds sacrés commencent à expier les péchés de ceux dont les pieds sont agiles dans la voie de l'iniquité (2). Ren-

1. De torrente in via bibet. (Ps., CIX, 7.)

2. Benedictus qui venit in nomine Domini. (MATTH., XXI, 9.)

dez, ô mon Dieu, mes pieds immobiles pour le mal, et légers pour le bien.

Troisièmement. Notre-Seigneur fut couvert d'opprobres et d'ignominie ; car les soldats le menaient comme un voleur, au bruit des huées. Mais c'est surtout en entrant dans Jérusalem, que ces ministres de Satan firent retentir l'air de leurs vociférations, pour annoncer à toute la ville, avec un orgueil et une joie féroces, la prise importante qu'ils venaient de faire. — O mon Rédempteur, que l'entrée que vous faites aujourd'hui dans Jérusalem est différente de celle que vous y fîtes il y a cinq jours ! Dans la première, une grande multitude de peuple vint au-devant de vous avec des palmes à la main, en signe de votre victoire ; dans celle-ci, ceux qui vous entourent sont armés de lances et d'épées, en signe de leur victoire sur vous. Dans la première, la foule qui vous précédait et celle qui vous suivait répétaient à l'envi : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur* (1) ; dans celle-ci, vos ennemis n'élèvent la voix que pour vomir contre vous des injures, des malédictions et des blasphèmes. Dans la première, les Juifs étendaient leurs vêtements sur le chemin pour y faire passer l'ânon sur lequel vous étiez monté ; dans celle-ci, les soldats vous tirent par votre robe et vous la déchirent, ils vous conduisent à pied, ou plutôt ils vous traînent dans les rues de la ville. O changement des hommes à l'égard de Dieu ! O patience de Dieu à l'égard des hommes ! Préservez-moi, Seigneur, d'un changement si coupable ; donnez-moi patience et un courage qui me rendent supérieur à tout changement en ce qui regarde votre service.

1. Veloces pedes eorum ad effundendum sanguinem. (*Ps.*, XII, 3.)

Quatrièmement. J'entrerai enfin dans l'intérieur de JÉSUS, et je verrai de quels sentiments son cœur était animé dans ce chemin. Quelle patience et quelle humilité ! Avec quelle charité il offrait à son Père éternel chacun de ses pas si pénibles, en satisfaction de ceux que nous faisons pour l'offenser ! — Je tirerai de là des affections de reconnaissance envers mon Sauveur, et j'exciterai en moi un vif désir de l'imiter, comme on le dira par la suite.

II. — *Interrogatoire de JÉSUS.*

Le pontife interrogea donc JÉSUS sur sa doctrine et sur ses disciples (1).

Premièrement. Je considérerai de quels mépris Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST fut l'objet lorsqu'il entra dans la maison Anne, où les anciens et les docteurs de la loi s'étaient réunis pour examiner la doctrine de celui que le peuple qualifiait de prophète. Comme ils étaient tous ennemis déclarés de JÉSUS, et que d'ailleurs leur savoir les rendait pleins de suffisance, ils l'accueillirent avec des moqueries et des sarcasmes, témoignant une grande joie de le voir ainsi captif et humilié. Nous voyons par là que la science qui enfle porte à mépriser JÉSUS-CHRIST, et que c'est là un des châtimens du péché d'Adam, qui désobéit à Dieu par un désir déréglé de *connaître, comme Dieu même, le bien et le mal* (2). — O Maître infiniment sage, auteur et principe de toutes les sciences, pourquoi les sages de la terre s'élèvent-ils contre vous et se moquent-ils de

1. Pontifex ergo interrogavit JESUM de discipulis suis, et de doctrina ejus. (JOAN., XVIII, 19.)

2. Eritis sicut dii, scientes bonum et malum. (*Genes.*, III, 5.)

celui à qui ils sont redevables de leur savoir ? Mon orgueil est la cause de ce désordre ; l'enflure que me donne la science est un mal qui ne pouvait être guéri par un remède ordinaire. Il ne fallait rien moins que le spectacle de la divine Sagesse méprisée par les sages du siècle, pour m'apprendre à goûter leurs mépris et à dédaigner leurs jugements. Donnez-moi, Seigneur, l'humilité avec la science, parce que *la science de l'humble l'élèvera et le fera siéger parmi les grands* (1).

Secondement. Je considérerai avec quel orgueil le pontife et les docteurs commencèrent à examiner JÉSUS-CHRIST, dans l'intention de le perdre par leurs calomnies. Ils lui demandent donc quelle est sa doctrine, si elle est conforme à la loi de Moïse, s'il l'a reçue du ciel par révélation, combien il a de disciples, qui ils sont, où ils sont. Le Sauveur écoute toutes leurs questions avec une humilité et une douceur incomparables, bien qu'il ne puisse ignorer leurs mauvais desseins. Je tirerai de là de grands sentiments de confusion pour moi-même, et de compassion pour mon Seigneur, que je vois ainsi comparaître devant ceux qui ont juré sa mort. Ils sont assis, comme juges ; lui est debout, comme accusé. Ils portent la robe et les insignes des docteurs ; lui est lié et garrotté comme un criminel. — O docteur par excellence, maître de tous les sages, lumière des nations ; lorsque vous n'aviez encore que douze ans, vous étiez assis dans l'assemblée des docteurs, les écoutant et les interrogeant avec une sagesse qui excitait leur étonnement ; aujour-

1. Sapiencia humiliati exaltabit caput illius, et in medio magnatorum considerare illum faciet. (*Eccli*, VI, 1.)

d'hui vous êtes debout devant ces mêmes hommes, et ils n'accueillent vos paroles qu'avec d'insultantes moqueries. Cependant, si la sagesse dont vous fîtes preuve alors dans vos discours fut admirable, celle que vous montrez dans vos réponses présentes ne l'est pas moins, quoique vous n'en receviez que du mépris. Oh ! si votre sainte Mère se trouvait présente en ce moment, avec quel sentiment ne renouvellerait-elle pas cette amoureuse plainte : Mon fils, pourquoi en usez-vous ainsi à mon égard ? Pourquoi m'avez-vous laissée seule ? et que faites-vous au milieu de ces docteurs, qui sont moins des maîtres charitables que des loups ravisseurs ? Mais vous, Seigneur, vous lui répondriez, comme autrefois : Ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe de ce qui regarde le service de mon Père ? Or mon Père veut que je sois ici, et que je subisse cet interrogatoire. Je vous rends grâces, ô mon aimable Rédempteur, de l'obéissance parfaite que vous rendez à votre Père céleste, et de l'humilité que vous pratiquez aux yeux des hommes par amour pour lui.

III. — Réponse de JÉSUS.

JÉSUS répondit : *J'ai parlé en public à tout le monde, j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret, ni à dessein qu'on le tint caché. Pourquoi donc m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui m'ont entendu : ils savent ce que je leur ai enseigné (1).*

Premièrement. Je remarquerai que Notre-Seigneur,

1. Respondit ei JESUS : Ego palam locutus sum mundo : ego semper docui in synagoga, et in templo quo omnes Judæi conveniunt : et in occulto locutus sum nihil. Quid me interrogas ? Interroga eos qui audierunt quid locutus sim ipsis : ecce hi sciunt quæ dixerim ego. (JOAN., XVIII, 20-21.)

même dans l'humiliation et dans les chaînes, ne laisse paraître devant l'assemblée présidée par Anne aucune timidité. Il conserve, au contraire, une grande liberté d'esprit, qui procède de la sainteté de sa vie et de la vérité de sa doctrine. Car celui dont la conscience s'appuie sur la sainteté et sur la vérité est toujours libre, toujours ferme et courageux pour le bien, en présence même des savants et des grands du monde. — Je dois donc m'efforcer d'avoir une conscience pure, d'acquérir cette sainte liberté que les apôtres montrèrent dans la suite, à l'exemple de leur divin Maître.

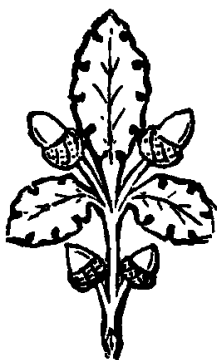
Secondement. Je remarquerai la prudence de JÉSUS-CHRIST. Il ne veut point déclarer en particulier quelle est sa doctrine, parce qu'il sait qu'une réponse nette et précise serait mal reçue. Il renvoie donc à ceux qui l'ont entendu. Il est si sûr de la vérité des choses qu'il a enseignées, qu'il ne craint pas d'en prendre à témoin ses ennemis eux-mêmes qui l'ont ouï et qui sont présents. En effet, tous gardent le silence, et nul d'entre eux n'ose l'accuser d'avoir avancé une seule parole mal à propos. — O force invincible de la vérité ! O doctrine saine et irréprochable, qui non seulement inspire une magnanime liberté à celui qui l'a prêchée, mais ferme la bouche aux adversaires passionnés qui l'ont entendue ! Accordez-moi, ô mon Sauveur, lumière pour la comprendre, courage pour la publier, obéissance pour la réduire en pratique. Ainsi soit-il.

Troisièmement. J'examinerai pour quelle raison le Seigneur ne dit rien de ses disciples. C'est parce qu'ils ont manqué à leur devoir, et que, ne pouvant louer leur fidélité, il ne veut point les accuser publiquement

d'inconstance et de faiblesse. Quelques auteurs (1) pensent que Judas était là, attendant du beau-père de Caïphe le prix de sa trahison. Or, comme ce malheureux était connu pour disciple de JÉSUS, sa présence ne servit pas peu à décréditer la doctrine de son Maître: ce qui causa à notre divin Sauveur une très sensible affliction. — O mon aimable Maître, ne permettez pas que j'oublie jamais la fidélité que je vous dois en qualité de disciple, *de peur que vous ne rougissiez de me reconnaître pour vôtre lorsque vous viendrez dans votre gloire et dans celle de votre Père et des saints anges* (2). Ainsi soit-il.

1. S. CYRILLUS Alexandrinus, Libr. XI, *In Joan.*, XVIII, 12-14.

2. Qui me erubuerit, et sermones meos: hunc Filius hominis erubescet, cum venerit in majestate sua, et Patris, et sanctorum angelorum. (LUC., IX, 26.)



MÉDITATION XXVII.

COMMENT JÉSUS REÇUT UN SOUFFLET ET FUT ENVOYÉ A CAIPHE.

————— I. — JÉSUS reçoit un soufflet. —————

Un des serviteurs donna un soufflet à JÉSUS, en lui disant : *Est-ce ainsi que vous répondez au pontife* (1) ?

Ce soufflet est le premier affront que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST reçut dans la maison d'Anne, de la main de ses valets. Ce fut une injure si atroce, que saint Jean voulut en faire une mention spéciale : voici les circonstances dont elle fut accompagnée.

Premièrement. Le soufflet fut cruel. Il était donné par un homme bouillant de colère, qui prétendait venger l'honneur de son maître, et par là gagner ses bonnes grâces et plaire à toute l'assemblée.

Secondement. Il fut ignominieux. Il y avait là plusieurs personnes des plus distinguées et des plus qualifiées de Jérusalem ; et celui qui était outragé de la sorte avait été jusqu'alors respecté et honoré de tous ; il sortait même de son visage une splendeur qui lui attirait la vénération de tous ceux qui le regardaient sans passion.

Troisièmement. Il fut injuste. Le ministre d'Anne agissait par esprit de vengeance ; il blâmait à tort une réponse pleine de sagesse ; il jugeait sans motif qu'elle blessait l'autorité du pontife.

Quatrièmement. L'auteur de ce mauvais traitement fut approuvé et applaudi de tous ceux qui étaient pré-

I. Unus assistens ministrorum dedit alapam JESU, dicens : Sic respondes pontifici ? (JOAN., XVIII, 22.)

sents. Personne n'osa prendre la défense de JÉSUS-CHRIST, ni condamner l'insolence de ce méchant homme, dont l'exemple ouvrait la voie aux autres et les encourageait à se porter au même excès contre la personne sacrée du Sauveur. Regarde donc, ô mon âme, le visage auguste de ton Seigneur, meurtri par le coup furieux qu'il reçoit de ce bourreau, couvert de cette rougeur que cause naturellement un sanglant affront ; regarde ton Dieu confus de la joie effrénée que font éclater ses ennemis ; sois pénétrée d'une juste compassion en voyant ainsi frappée cette face divine *que les anges du ciel désirent contempler* (1). O Fils unique du Dieu vivant, *splendeur de la gloire du Père et figure de sa substance* (2), quel mortel osa appliquer l'empreinte de sa main sacrilège sur votre visage adorable ? O Père éternel, *jetez les yeux sur la face de votre Christ* (3), et voyez-y imprimés les doigts d'un infâme pécheur ! Et puisque c'est pour l'amour des pécheurs qu'il souffre cette injure, souffrez-les aussi vous-même et daignez leur pardonner, en considération de ce que votre Fils bien-aimé endure pour leur salut.

II. — Réponse de JÉSUS.

JÉSUS lui répondit : *Si j'ai mal parlé, montrez ce que j'ai dit de mal ; si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous* (4) ?

Premièrement. J'admiration la patience et la douceur inaltérables que le Sauveur conserve en son âme dans

1. In quem desiderant angeli prospicere. (I PETR., I, 12.)

2. Qui cum sit splendor gloriæ, et figura substantiæ ejus. (Hebr., I. 3.)

3. Respice in faciem Christi tui. (Ps., LXXXIII, 10.)

4. Respondit ei JÉSUS : Si male locutus sum, testimonium perhibe de malo : si autem bene, quid me cædis ? (JOAN., XVIII, 23.)

une si grande humiliation. Ce malheureux qui le frappe, mérite assurément que le feu du ciel descende sur lui pour le consumer, ou que la terre s'entr'ouvre pour l'engloutir, ou que sa main se dessèche, comme celle de Roboam, lorsqu'il l'étendit pour arrêter un prophète (1). Mais, bien qu'il soit facile à JÉSUS-CHRIST de le punir d'une de ces manières, et de plusieurs autres encore, il ne veut pas se venger ; il supporte cette injure avec une égalité d'esprit qui montre assez qu'il est prêt à présenter l'autre joue pour recevoir, s'il est nécessaire, un second et mille autres soufflets de la même main. — O très doux JÉSUS, la vérité même, qui êtes frappé sur la joue, comme un autre de vos prophètes (2), pour avoir dit la vérité, et qui endurez cet affront avec une patience et une douceur admirables ; accordez-moi, je vous en conjure, à quelque degré ces deux vertus, afin que je souffre les injures qui me sont personnelles sans me troubler et sans vouloir en tirer vengeance.

Secondement. Je considérerai que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qui savait si bien se taire et dissimuler les injures, veut néanmoins se justifier en cette occasion, de peur qu'on ne pense qu'il a eu l'intention d'offenser le pontife. En même temps il reprend avec douceur celui qui l'a offensé, afin de l'aider à reconnaître sa faute. *Si j'ai mal parlé*, lui dit-il, *faites voir*, avant de me châtier, *ce que j'ai dit de mal* ; car vous ne remplissez pas ici l'office de juge, mais celui de témoin. *Si au contraire j'ai répondu comme je le devais, pourquoi me frappez-vous ?* Pourquoi me traitez-vous comme un homme grossier et malhonnête ? Le raisonnement du

1. III Reg., XIII, 4.

2. III Reg., XXII, 24.

Sauveur était concluant ; et cependant il ne lui servit de rien, on n'en fit aucun cas, on le rejeta avec mépris. Cela m'apprend à conserver la patience lorsque mes excuses sont regardées comme frivoles, et qu'on ne veut ni les recevoir ni les écouter. — O mon aimable JÉSUS, vous dont la langue ne peut rien dire que de bien, *dont la bouche n'a jamais été ouverte à la tromperie* ou au mensonge (1) ; vous dont on peut dire en toute vérité : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme* (2) : je vous rends grâces de ce que vous endurez avec patience l'affront et la douleur que vous attire une réponse pleine de sagesse, et de ce que vous expiez ainsi tant de fautes que je commets en parlant sans considération et sans mesure. Faites-moi la grâce, Seigneur, de ne rien dire qui ne vous soit agréable, quand même je devrais par là déplaire aux hommes, et de supporter patiemment leurs calomnies à votre exemple.

III. — JÉSUS envoyé chez Caïphe.

Anne envoya JÉSUS chez Caïphe le grand-prêtre (3).

Premièrement. Je considérerai la résolution que prit Anne avec les docteurs d'envoyer JÉSUS chez Caïphe, qui était grand-prêtre cette année-là, et par conséquent juge légitime de ces sortes de causes. Là étaient les prêtres, les docteurs et les autres anciens du peuple, assemblés pour juger celui qui se disait le Fils de Dieu. L'Évangéliste remarque qu'Anne l'envoya *lié*, pour signifier qu'il le regardait comme coupable. Peut-être aussi le lia-t-on de nouveau et redoubla-t-on ses liens,

1. Nec inventus est dolus in ore ejus. (I PETR., II, 22.)

2. Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo. (JOAN., VII, 46.)

3. Et misit eum Annas ligatum ad Caïpham pontificem. (JOAN., XVIII, 24.)

de peur qu'il ne s'échappât, ou que, lorsqu'il traverserait la ville, quelques-uns de ses amis ne l'arrachassent d'entre les mains des soldats. — O Agneau plein de douceur, quoique vous soyez renvoyé de ce premier tribunal à un second, plus étroitement lié qu'auparavant, votre charité n'en est point diminuée : au contraire, les désirs toujours plus ardents que vous avez de souffrir, sont comme de nouvelles chaînes dont vous vous chargez volontairement, afin de délivrer de la servitude de leurs crimes ceux-là mêmes qui vous lient avec tant de cruauté. Augmentez mes peines, ô mon Sauveur, mais en même temps augmentez en moi l'amour des souffrances.

Secondement. Je considérerai la fatigue et l'ignominie que Notre-Seigneur souffrit dans ce second trajet. On le mène par le milieu de la ville avec beaucoup de précipitation et en poussant de grands cris. Une foule de gens sortent de leurs maisons pour voir ce qui passe ; plusieurs se mêlent aux soldats, et, avec eux, chargent d'injures le Sauveur du monde, oubliant tous les bienfaits qu'ils ont reçus de lui. Et cependant, JÉSUS, la douceur même, ne perd rien de sa paix ni de l'amour qu'il porte aux hommes ; il veut souffrir de la part de plusieurs afin de les sauver tous : ce qui le rend digne de nos louanges et de nos actions de grâces dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



MÉDITATION XXVIII.

COMMENT PIERRE RENONÇA TROIS FOIS SON MAÎTRE.

———— I. — *Cause de la chute de Pierre.* —————

Les apôtres ayant tous pris la fuite, *Pierre* revint et se mit à suivre JÉSUS de loin. Il y avait avec lui un autre disciple qui était connu du grand-prêtre. Ce disciple entra avec JÉSUS dans la maison du pontife, et y fit entrer Pierre, qui alla se chauffer avec les serviteurs et les soldats, parce qu'il faisait froid (1).

Premièrement. Je considérerai, sur ce passage, les différents degrés d'infidélité par lesquels saint Pierre fut amené à renier son divin Maître. Les égarements de cet apôtre seront pour moi une leçon que je tâcherai de mettre à profit.

Le premier degré fut un refroidissement de son amour envers JÉSUS, refroidissement qui provenait d'une crainte humaine. D'un côté, l'amour qu'il avait pour un maître si bon le portait à le suivre ; de l'autre la crainte, et la tiédeur qui en était la suite, ralentissaient sa marche et le tenaient éloigné du Sauveur, lui qui auparavant était toujours auprès de sa personne.

Le second degré fut l'oubli de la prédiction que JÉSUS-CHRIST lui avait faite, qu'il le renierait trois fois dans cette nuit. C'est la conduite ordinaire de ceux qui présument d'eux-mêmes, d'oublier les paroles de Dieu, et de négliger les avertissements intérieurs

1. Petrus autem sequebatur eum a longe... et alius discipulus. Discipulus autem ille erat notus pontifici, et introivit cum JESU in atrium pontificis... et introduxit Petrum... Stabant autem servi et ministri ad prunas, quia frigus erat, et calefaciebant se : erat autem cum eis et Petrus stans, et calefaciens se. (MATTH., XXVI, 58. — JOAN., XVIII, 15-18.)

qu'il leur donne pour réprimer leur orgueil, comme si ces enseignements salutaires ne s'adressaient pas à eux.

Le troisième fut son imprudence. Parce qu'il se flatte d'aimer JÉSUS-CHRIST, il s'expose au péril de le renier. Il s'approche du feu, autour duquel sont réunis en grand nombre des hommes pervers qui tiennent de pernicious discours. Ce n'est donc pas sans mystère que l'Évangéliste dit qu'il faisait froid. C'est pour signifier la froideur du cœur de Pierre et les ténèbres épaisses dont son âme était enveloppée.

En résumé, l'origine de tout le mal fut, pour l'apôtre infidèle, une secrète présomption, que ne guérit pas l'avertissement formel de se défier de lui-même, bien qu'il le reçût de la propre bouche du Sauveur. Cette mauvaise racine étant toujours demeurée vivante dans son cœur, est-il étonnant qu'elle y produisit de si mauvais fruits ?

Secondement. Ces considérations doivent me faire prendre trois résolutions importantes. La première de ne point présumer de mes forces, me souvenant de ces paroles de l'Apôtre: *C'est la foi qui vous soutient ; n'avez point de hauts sentiments de vous-même, mais tenez-vous dans la crainte* (1). *Que celui qui croit être ferme, prenne garde de tomber* (2). La seconde, de suivre JÉSUS-CHRIST, non de loin, mais de près, et avec ferveur. Celui qui suit JÉSUS de loin ne peut pas bien observer ses traces, ni mettre les pieds où JÉSUS a mis les siens ; il n'est pas sous sa protection dans les dangers. La troisième, de fuir les compagnies dangereuses, comme des

1. Tu autem fide stas : noli altum sapere, sed time. (*Rom.*, XI, 20.)

2. Qui se existimat stare, videat ne cadat. (*I Cor.*, X, 12.)

occasions de chute, me rappelant ce que dit le Sage : *Celui qui aime le danger, y périra* (1).

Troisièmement. Je remarquerai enfin que si cet autre disciple connu du grand prêtre était saint Jean, selon l'opinion de quelques docteurs, il se trouva à la vérité dans les mêmes occasions que saint Pierre ; mais elles n'eurent pas pour lui le même danger, aussi ne renia-t-il pas son Maître. D'où vient cette différence ? Principalement de ce que JÉSUS-CHRIST, par une protection spéciale, garda et préserva le disciple bien-aimé, et en même temps, de ce que Jean n'avait ni l'orgueil secret, ni la présomption de Pierre. — O Dieu tout-puissant, délivrez-moi des occasions de scandale ; et si je m'y trouve engagé, moi qui suis la faiblesse même, couvrez-moi de votre miséricordieuse protection ; *mettez-moi auprès de vous, et que toute main s'arme contre moi* (2) ; car si vous me tenez de votre main, nul ne pourra me renverser ni me séparer de vous.

II. — Premier renoncement de Pierre.

Alors une servante du pontife, qui gardait la porte, ayant considéré Pierre attentivement, le reconnut pour un des disciples de JÉSUS, et dit à ceux qui étaient présents : Celui-ci était aussi avec cet homme. Puis, s'approchant de Pierre, elle lui dit : N'êtes-vous pas disciple de cet homme-là ? Certainement vous étiez avec JÉSUS de Nazareth. Pierre répondit : Femme, je ne suis point son disciple ; je ne le connais pas ; et je ne sais ce que vous voulez dire (3).

1. Qui amat periculum, in illo peribit. (*Eccli.*, III, 27.)

2. Pone me juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me. (*JOB*, XVII, 3.)

3. Quem cum vidisset ancilla quædam, ostiaria, et eum fuisset intuita, dixit : Et hic cum illo erat. Et accessit ad eum, dicens : Numquid et tu ex

Premièrement. Je remarquerai l'astuce du démon qui, en cette occasion, se sert d'une femme pour livrer au chef des apôtres un premier combat, comme il attaqua le premier homme par une autre femme. Il n'ignore pas que les femmes ont à la fois plus d'audace et plus de douceur que les hommes, et qu'elles sont capables de renverser ceux mêmes qui sont les colonnes de l'Église, s'ils ne fuient avec soin leur compagnie.

Secondement. La chute de saint Pierre me fera comprendre combien grande est la faiblesse humaine. Celui qui est la pierre fondamentale de l'Église, qui a connu par révélation la divinité de JÉSUS-CHRIST et l'a confessée publiquement, qui s'est offert à mourir pour lui ; celui-là même tremble à la voix d'une simple femme, et non seulement n'ose pas avouer franchement qu'il est disciple de JÉSUS, mais déclare formellement qu'il ne l'est pas, et qu'il ne le connaît pas. Cet exemple doit m'apprendre à ne point présumer de moi-même ; car je ne suis ni un apôtre, ni une pierre inébranlable, mais boue et poussière. Je descendrai bien avant dans la connaissance de mon néant, je me défierai sans cesse de mon inconstance et de ma faiblesse, persuadé que l'édifice de mes vertus ressemble à cette statue mystérieuse, dont le haut était d'or et d'argent, et les pieds d'argile : une petite pierre suffit pour le renverser (1). — O Dieu éternel, faites-moi connaître que, de mon propre fond, je n'ai pas plus de consistance que le limon dont vous m'avez formé, afin que je ne mette

discipulis es hominis istius? Et tu cum JESU Nazareno eras. At ille negavit eum coram omnibus, dicens: Mulier, non novi illum; neque scio, neque novi quid dicas. (MATTH., XXVI, 69-70. — MARC., XIV, 67-88. — LUC., XXII, 56-57. — JOAN., XVIII, 17.)

1. DANIEL, II, 31.

pas ma confiance en moi-même, mais en vous seul, et que, résistant avec votre secours aux attaques du tentateur, je conserve précieusement les dons que j'ai reçus de vous.

Troisièmement. Je remarquerai encore combien est dangereuse la crainte excessive du déshonneur et de la mort. Souvent, c'est moins l'adversité qui m'abat que la vaine frayeur que j'en ai. Combien de fois une simple appréhension ne m'a-t-elle pas fait renier JÉSUS-CHRIST, sinon *de paroles*, du moins *par les œuvres* (1), lorsque, par exemple, j'ai négligé d'accomplir un devoir formel, et cela par respect humain, par intérêt, par sensualité ? J'ai donc besoin de prier avec instance Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST de daigner *me couvrir* de sa protection *comme d'un bouclier, afin que je méprise les frayeurs de la nuit* (2), et qu'elles ne s'emparent pas de mon cœur.

Quatrièmement. Je remarquerai la grièveté de l'injure que Pierre fit à JÉSUS en cette circonstance, et l'immense douleur que ressentit JÉSUS, quand il vit l'apôtre qu'il aimait tant, et à qui il avait donné tant de preuves de son amour, rougir de se déclarer son disciple, et condamner la vie de celui qu'il désavouait pour son maître. Je verrai avec compassion mon Seigneur ainsi méconnu et abandonné des siens. — O mon divin Maître, je ne m'étonne pas que Judas, toujours si tiède, vous renie enfin par avarice, quand Pierre, la ferveur même, vous renonce par pusillanimité. Mais votre sagesse a voulu subir cette dernière

1. Confitentur se nosse Deum, factis autem negant. (*Tit.*, 1, 16)

2. Scuto circumdabit te veritas ejus : non timebis a timore nocturno. (*Ps.*, XC, 5.)

ignominie pour nous montrer avec plus d'évidence votre patience dans les souffrances, votre faiblesse dans les tentations, la vertu de votre grâce dans la conversion du pécheur.

III. — *Deuxième et troisième renoncements de Pierre.*

Pierre, voyant ce qui était arrivé et quel péril il courait, *sortit et alla dans le vestibule, et alors le coq chanta pour la première fois ; mais il avait l'esprit si troublé, qu'il n'y fit aucune attention. Peu de temps après, Pierre étant rentré dans la salle où les valets se chauffaient, ils lui demandèrent : N'êtes-vous pas de ses disciples ? Et l'un d'entre eux lui dit : Vous en êtes assurément. Mais Pierre le nia une seconde fois, et dit avec serment : Je ne connais point cet homme. Environ une heure après, ceux qui étaient là commencèrent à presser Pierre, lui disant : Vous êtes vraiment des disciples de JÉSUS ; car vous êtes Galiléen, on le voit bien à votre langage. Un autre ajouta, dans le même sens : Ne vous ai-je pas vu avec lui dans le jardin ? Pierre nia tout pour la troisième fois ; et il se mit à faire des imprécations, et à jurer en disant : Je ne connais point cet homme dont vous me parlez (1).*

Les infidélités du premier des apôtres et les circonstances qui en furent l'occasion peuvent me fournir les réflexions suivantes.

1. Exeunte autem illo januam... gallus cantavit. Et post pusillum... bixerunt ei : Numquid et tu ex discipulis ejus es ? Et alius videns eum, dixit : Et tu de illis es. Et iterum negavit eum juramento : Quia non novi hominem. Et intervallo facto quasi horæ unius... accesserunt qui stabant, et dixerunt Petro : Vere et tu ex illis es... nam et galilæus es... et loquela tua manifestum te facit. Dicit ei unus ex servis pontificis, cognatus ejus cujus absceidit Petrus auriculam : Nonne ego te vidi in horto cum illo ? Ille autem cœpit anathematizare et jurare : Quia nescio hominem istum quem dicitis. (MATTH., XXVI, 71-74. — MARC., XIV, 68-71. — LUC., XXII, 58 60. — JOAN., XVIII, 25-27.)

Premièrement. Je remarquerai les ruses multipliées que Satan emploie pour tenter saint Pierre. Il exécute ce qu'il projette depuis longtemps ; *il crible*, selon l'expression de JÉSUS-CHRIST, *son adversaire comme du froment* (1). Il l'attaque à plusieurs reprises, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, jusqu'à le renverser une première, une seconde et une troisième fois. Il en use ainsi avec les plus grands saints, et la furie avec laquelle il a coutume de les assaillir est si grande, que s'ils ne sont bien fondés dans l'humilité, il les précipite du sommet de la perfection dans l'abîme du péché. — O Dieu éternel, *ne permettes pas que le pied de l'orgueilleux qui me poursuit vienne à m'atteindre, ni que la main du pécheur m'ébranle et me fasse déchoir du lieu où vous m'avez élevé par votre grâce* (2).

Secondement. Je considérerai combien il est dangereux de rester dans l'occasion du péché, et de ne pas profiter de l'avertissement d'une première chute. Un péché attire un autre péché, et le second est ordinairement plus grave que le premier. Ainsi, on va de mal en pis, comme saint Pierre, qui commença par renier simplement son maître, puis le renia avec serment, puis enfin ajouta au serment les imprécations. Il est donc très important d'étouffer dès le principe le respect humain, et de fuir le danger aussitôt qu'il se présente : car les démons, toujours acharnés à notre perte, ne cessent de répéter : *Détruisez, détruisez Jérusalem jusqu'à ses fondements* (3). C'est-à-dire : Otez à cette âme la foi qui

1. Simon, ecce Satanas expetivit vos ut cribraret sicut triticum. (LUC., XXII, 31.)

2. Non veniat mihi pes superbiere : et manus peccatoris non moveat me. (Ps., XXXV, 12.)

3. Exinanite, exinanite usque ad fundamentum in ea. (Ps., CXXXVI, 7.)

est sa lumière, ôtez-lui l'espérance qui est son soutien.

Troisièmement. Je remarquerai que, comme saint Pierre avait, cette nuit-là même, manifesté sa présomption à trois reprises différentes, répondant au Seigneur *qu'il était prêt à le suivre jusqu'à la mort; qu'il ne se scandaliserait point de lui, quand tous les autres en seraient scandalisés; qu'il ne le renoncerait jamais, quand il devrait lui en coûter la vie* (1); JÉSUS-CHRIST, pour punir ces trois actes de présomption, permit que peu de temps après il le renonçât trois fois. — Nous voyons par là que l'humiliation suit de près l'orgueil, et que le superbe est puni par où il a péché. Que celui donc qui a eu le malheur de s'enorgueillir se hâte de pleurer sa faute, avant que l'humiliation fonde sur lui à pas précipités.

IV. — *Repentir de saint Pierre.*

Aussitôt le coq chanta pour la seconde fois. Et le Seigneur, se retournant, regarda Pierre. Et Pierre se souvint de la parole que JÉSUS lui avait dite : Avant que le coq ait chanté deux fois, tu me renonceras trois fois. Et, étant sorti, il pleura amèrement (2). — Dans ce peu de paroles, nous voyons peintes au vif la conversion et la pénitence de saint Pierre.

Premièrement. J'admirerai, dans le changement subit du prince des apôtres, la miséricorde et la charité de JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur. Il est lui-même envi-

1. Tecum paratus sum et in carcerem et in mortem ire. Etsi omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor. Etsi oportuerit me mori tecum, non te negabo. (LUC., XXII, 33. — MATH., XXVI, 33-35.)

2. Et statim gallus iterum cantavit. Et conversus Dominus respexit Petrum. Et recordatus est Petrus verbi quod dixerat ei JESUS : Priusquam gallus cantet bis, ter me negabis. Et egressus foras Petrus flevit amare. (MARC., XIV, 72. — LUC., XXII, 61-62.)

ronné d'ennemis, en butte aux plus horribles persécutions, aux plus atroces calomnies ; et il semble oublier ses propres maux pour se souvenir de son disciple, dont l'infidélité vient ajouter à son affliction. Bien que JÉSUS soit éloigné de Pierre, il ne laisse pas de connaître ses égarements ; et, au lieu de le châtier, il l'excite à la pénitence, poussé du désir de lui pardonner ; et il use même d'une extrême diligence pour arracher promptement de la gueule du loup infernal cette brebis égarée. Il fait pour cela chanter le coq *tandis que Pierre parlait encore*, selon le texte de l'évangéliste saint Luc (1). Mais ce second chant du coq serait aussi peu efficace que le premier, si le Seigneur ne jetait sur son disciple les yeux de sa miséricorde ; s'il n'éclairait son esprit d'une lumière céleste pour lui faire reconnaître sa faute ; s'il ne touchait son cœur pour la lui faire pleurer. — O mon aimable JÉSUS, comment ne vous aimerais-je pas de tout mon cœur ! Lorsque je songe à vous offenser, vous cherchez les moyens de me pardonner ; et lorsque votre colère devrait éclater sur moi par de rudes châtiments, *vous vous souvenez de votre miséricorde* (2), et vous me remettez mon péché. Ayez pitié de tous les pécheurs, ô mon Dieu ; jetez sur eux des regards de compassion ; ouvrez leurs oreilles, afin qu'ils écoutent la voix des prédicateurs ; touchez leur cœur, afin qu'ils répandent des torrents de larmes. Et pour moi, s'il m'arrive de vous offenser par fragilité, souvenez-vous, Seigneur, de votre miséricorde, vous qui connaissez ma faiblesse.

Secondement. Je considérerai combien furent amères

1. Et continuo, adhuc illo loquente, cantavit gallus. (LUC., XXII, 60.)

2. Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis. (HABAC., III, 2.)

les larmes de Pierre repentant. Ce n'est point la crainte du châtement qui les lui fait verser, c'est l'amour de son Maître. Il se rappelle les faveurs et les bienfaits qu'il a reçus de lui ; il se représente avec quelle ingratitude il l'a renoncé en des circonstances si pénibles : et ce double souvenir remplit son cœur d'amertume et change ses yeux en deux sources de larmes. Il sent alors par expérience la vérité de ces paroles du prophète Jérémie : *Comprends et vois combien il est funeste et amer pour toi d'avoir abandonné ton Dieu et renoncé ton Seigneur* (1). Pourquoi, se dit-il à lui-même, faut-il que je vive encore, après avoir méconnu l'auteur de la vie ! Comment la terre ne s'entr'ouvre-t-elle pas sous mes pieds, pour m'engloutir et venger ainsi l'injure que j'ai faite à son Créateur ! Comment ma bouche a-t-elle pu prononcer ce fatal serment : Je jure que je ne connais point ce JÉSUS ?... Il m'a fait tant de bien !... Comment ma langue a-t-elle pu se délier pour proférer cette imprécation terrible : Que Dieu me punisse si je connais cet homme ? .. Il m'a montré tant d'amour !... Oh ! qu'il serait juste *que la malédiction tombât sur moi, puisque je l'ai choisie ; qu'elle pénétrât comme l'eau au dedans de moi, et comme l'huile jusque dans mes os, puisque j'ai fait un pacte avec elle* (2) ! Qui donnera à mon cœur l'amertume des eaux de la mer, et à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer jour et nuit la mort de mon âme, et l'outrage dont je me suis rendu coupable envers mon Sauveur (3) ! Mais

1. Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum. (JER., II, 19.)

2. Dilexit maledictionem, et veniat ei... Intravit sicut aqua in interiora ejus, et sicut oleum in ossibus. (Ps., CVIII, 18.)

3. Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum ? et plorabo die ac nocte. (JER., IX, 1.)

je sais que mon Rédempteur est miséricordieux ; je sais qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive (1). Je me tournerai donc vers celui qui a daigné se tourner vers moi ; je regarderai celui qui a voulu me regarder le premier ; je m'approcherai de lui en esprit, et, prosterné à ses pieds, je lui dirai avec l'Enfant prodigue : *O mon Père et mon maître, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne mérite plus d'être appelé votre fils ni votre disciple ; recevez-moi comme un de vos serviteurs* dans votre maison, car il n'y a point pour moi d'enfer aussi insupportable que le malheur d'être banni de votre présence (2). — Ainsi pleurait l'apôtre pénitent. Il s'excitait à une sainte confiance dans la divine miséricorde par le souvenir des paroles mêmes qu'il avait entendues de la bouche de JÉSUS : *Pierre, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas ; et toi, quand tu seras converti, affermis tes frères* (3). Ainsi continua-t-il de pleurer tous les jours de sa vie, lorsqu'il entendait le chant du coq ; et la tradition nous apprend qu'il avait les joues creusées et sillonnées par les larmes brûlantes qui coulaient en abondance de ses yeux.

Troisièmement. Je considérerai comment le Saint-Esprit éclaira, toucha et convertit en un moment Pierre infidèle. 1° Il lui rappela vivement à la mémoire les paroles de JÉSUS-CHRIST. 2° Il le porta à sortir du lieu où il était et à fuir ainsi l'occasion périlleuse dans laquelle il se trouvait engagé. 3° Il lui inspira de se reti-

1. Numquid voluntatis mere est mors impii, dicit Dominus Deus, et non ut convertatur a viis suis, et vivat ? (EZECH., XVIII, 23.)

2. Pater, peccavi in cœlum et coram te, jam non sum dignus vocari filius tuus : fac me sicut unum de mercenariis tuis. (LUC., XV, 19-21.)

3. Ego rogavi pro te, ut non deficiat fides tua: et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos. (LUC., XXII, 32.)

rer à l'écart pour pleurer amèrement son péché. C'est encore la conduite du Seigneur lorsqu'il veut nous ramener d'une manière efficace à son service. Il commence par exciter en nous des sentiments de crainte, de confiance et d'amour. Il éloigne ensuite de nous tout ce qui est obstacle à une sincère pénitence. Enfin, il nous accorde le fruit de nos larmes, c'est-à-dire le pardon de nos péchés, pourvu que nous soyons dans la disposition de nous en confesser au temps convenable. — O mon âme, comme tu vois dans la chute de Pierre l'image de ta faiblesse, reconnais aussi dans sa conversion l'efficacité de la grâce divine. A son exemple, pleure devant Dieu tes offenses ; et, ainsi que lui, tu en obtiendras pleinement le pardon. Ainsi soit-il.



MÉDITATION XXIX.

DES FAUX TÉMOIGNAGES QUI FURENT ALLÉGUÉS
CONTRE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST DANS LA
MAISON DE CAÏPHE : RÉPONSE DU SAUVEUR AU
GRAND-PRÊTRE.

—— I. — *Faux témoignages contre JÉSUS.* ——

Les princes des prêtres et tout le conseil cherchaient un faux témoignage contre le Sauveur des hommes pour le livrer à la mort. Et ils n'en trouvaient point, quoique plusieurs faux témoins se fussent déjà présentés. Enfin, deux faux témoins vinrent et dirent : Cet homme a dit : Je puis détruire le temple de Dieu et le rétablir en trois jours. Mais ces dépositions ne s'accordaient pas et n'étaient pas suffisantes pour faire condamner JÉSUS. Or JÉSUS gardait le silence (1).

Premièrement. J'examinerai la forme de cet inique jugement. Je verrai quels sont les juges qui s'apprêtent à condamner JÉSUS-CHRIST ; quel est leur orgueil, leur ambition, la perversité de leur cœur ; quels sont les accusateurs et les témoins : ils sont aussi nombreux que méchants ; quelle est surtout la personne de l'accusé ; c'est le Verbe incarné, le Roi du ciel et de la terre, l'humilité et la modestie mêmes. Je contemplerai avec admiration le Fils de Dieu, le Juge des vivants et des morts, debout, les mains liées, comme un criminel,

1. Principes autem sacerdotum, et omne concilium, quærebant falsum testimonium contra JESUM, ut eum morti traderent : et non invenerunt, cum multi falsi testes convenissent. Novissime autem venerunt duo falsi testes, et dixerunt : Hic dixit : Possum destruere templum Dei, et post triduum reædificare illud... Et convenientia testimonia non erant... JESUS autem tacebat. (MATTH., XXVI, 59-63. — MARC., XIV, 55-59.)

entendant, sans ouvrir la bouche, les plus noires calomnies, devant des juges qui sont ses plus violents persécuteurs ; qui gardent, il est vrai, les formalités de la justice, mais violent en réalité les plus saintes lois de la justice, jusqu'à suborner des témoins pour opprimer l'innocent. — O très innocent Agneau, qui vous a livré à ces loups cruels ? O Juge très équitable, qui vous a soumis à des juges aveuglés par la passion ? Mes injustices sont cause des calomnies que vous subissez maintenant ; vous les endurez pour me défendre contre la langue des hommes. *Délivres-moi, Seigneur, de leurs calomnies, afin que j'observe en paix vos commandements* (1).

Secondement. Je considérerai de quel éclat brille en cette circonstance l'innocence et la pureté de Notre-Seigneur. En vain ses ennemis ont recours aux moyens les plus déloyaux pour inventer quelque accusation contre lui, ils ne peuvent lui imputer avec apparence de vérité aucun péché, aucune action qui soit digne de châtement. C'est donc justement qu'il disait dans le discours après la Cène : *Voici que le prince de ce monde vient, et il ne trouvera rien en moi qui lui appartienne* (2). Satan, en effet, est venu dans la personne de ses ministres pour s'emparer de JÉSUS et le condamner à mort comme coupable ; mais il n'a pu trouver rien qui fût à lui, c'est-à-dire rien de repréhensible et de punissable, dans celui qui est la sainteté par essence. — O très pur et très innocent Sauveur, je vous en conjure par la pureté et l'innocence de votre vie toute sainte, accor-

1. Redime me a calumniis hominum : ut custodiam mandata tua. (Ps., CXVIII, 134.)

2. Venit princeps hujus mundi, et in me non habet quidquam. (JOAN., XIV, 30.)

dez-moi la grâce de mener une vie si semblable à la vôtre, que, quand le prince de ce monde viendra à l'heure de ma mort, il ne trouve rien en moi qui lui appartienne, et dont il puisse m'accuser justement devant vous. Ainsi soit-il.

Troisièmement. Je considérerai le silence surprenant de JÉSUS-CHRIST. Il entend toutes ces calomnies sans les réfuter, sans rien dire pour sa défense, sans récuser les témoins, sans les convaincre de faux par leurs propres témoignages : ce qui était si facile à son infinie sagesse. Plein de confiance dans son innocence et dans la force même de la vérité, il se tait, et il accomplit ainsi ce qu'il a dit par la bouche du saint roi David : *Ceux qui veulent ma ruine ont répandu des calomnies contre moi ; ils méditent tout le jour de nouvelles perfidies. Et moi, comme le sourd, je n'entends pas ; comme le muet, je n'ouvre pas la bouche. Je suis semblable à un homme dont les oreilles sont fermées, et dont la langue est enchaînée* (1). Notre divin Rédempteur veut nous enseigner par son silence à l'imiter en de semblables circonstances, à tout souffrir sans nous excuser, remettant notre cause à Dieu seul, et à la vérité qui se fera connaître. Le silence est encore un moyen noble, et peu connu, de triompher de nos ennemis. S'ils désirent que nous parlions, c'est afin de pouvoir nous accuser d'impatience ou d'indiscrétion ; c'est dans le dessein d'attaquer ou d'interpréter malignement nos réponses. Ainsi voyons-nous que Caïphe, ne pouvant supporter plus longtemps le silence de JÉSUS, se leva brusquement, et

1. Qui inquirebant mala mihi, locuti sunt vanitates : et dolos tota die meditabantur. Ego autem tanquam surdus non audiebam : et sicut mutus non aperiens os suum. Et factus sum sicut homo non audiens : et non habens in ore suo redargutiones. (Ps., XXXVII, 13-15.)

lui dit : *Ne répondez-vous rien à ce que ceux-ci déposent contre vous* (1) ? Mais il n'obtint de JÉSUS aucune parole. — O Verbe divin, parole éternelle du Père, pourquoi ne prenez-vous pas votre défense ? Vos adversaires tourneront contre vous ce dire populaire : Celui qui ne répond pas, paraît consentir ; et ils vous tiendront pour coupable, parce que vous aurez négligé de vous justifier. Mais je le comprends, ô mon Dieu ; vous voulez, dans votre miséricorde, expier par votre silence l'intempérance de ma langue. *Mettez donc une garde à ma bouche, et une porte à mes lèvres* (2), afin qu'avec le secours de votre grâce, je souffre en silence comme vous avez souffert, et triomphe de mes ennemis comme vous avez triomphé des vôtres.

II. — *Réponse de JÉSUS au grand-prêtre.*

Le grand-prêtre, voyant que JÉSUS gardait constamment le silence, lui dit : *Je vous adjure au nom du Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu à jamais béni. JÉSUS répondit : Vous l'avez dit, je le suis. Et je vous déclare que vous verrez bientôt le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu, et venant sur les nuées du ciel* (3).

Premièrement. Je remarquerai quel respect le Sauveur porte au saint nom de Dieu. Jusqu'ici, il a persévéré dans un silence absolu. On lui commande au nom

1. Nihil respondes ad ea quæ isti adversum te testificantur? (MATTH., XXVI, 62.)

2. Pone, Domine, custodiam ori meo : et ostium circumstantiæ labiis meis. (Ps., CXL, 3.)

3. Et princeps sacerdotum ait illi : Adjuro te per Deum vivum, ut dicas nobis si tu es Christus Filius Dei... benedicti. Dicit illi JESUS : Tu dixisti... Ego sum. Veruntamen dico vobis : amodo videbitis Filium hominis sedentem a dextris virtutis Dei, et venientem in nubibus cæli. (MATTH., XXVI, 63-64. — MARC., XIV, 61-62.)

de Dieu de répondre, il obéit aussitôt et il répond au prince des prêtres. Il n'ignore pas à quel dessein on l'interroge, il sait que sa réponse lui coûtera cher, qu'elle sera la cause de sa condamnation ; il obéit cependant, afin de nous apprendre à respecter le nom du Seigneur, à obéir aux prélats de son Église, même lorsqu'ils sont mal intentionnés ; sans persister opiniâtrément à nous taire, lorsqu'ils nous ordonnent de parler ; sans leur résister, lorsqu'ils nous commandent quelque chose de contraire à ce que nous avons déterminé.

Secondement. Je méditerai la réponse du Sauveur. Il affirme simplement la vérité, en disant qu'il est le Christ. Par là, il désabuse ceux qui ne peuvent croire qu'un homme couvert d'opprobres soit le Fils de Dieu, et il leur inspire en même temps une crainte salutaire, afin d'arrêter leurs progrès dans la voie du mal et de les détourner de leur coupable dessein. Car il semble leur dire : Je suis véritablement le Messie ; et quoique, dans l'état d'humiliation où vous me voyez, vous refusiez de me reconnaître, vous me reconnaîtrez un jour, quand je viendrai sur les nuées du ciel, assis à la droite de mon Père, juger le monde, comme l'attestent les divines Écritures (1) : considérez donc bien ce que vous faites. — O Fils du Dieu vivant, ô Fils de l'homme, vrai Dieu et vrai homme, élevé et abaissé ! Vous voici debout devant Caïphe, comme un criminel que l'on va juger ; et un jour viendra où vous serez assis sur les nuées du ciel en qualité de juge de tous les hommes. D'un côté, mon âme est tout embrasée d'amour quand je vous vois ainsi humilié pour me racheter ; de l'autre,

1. Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis. Et ecce cum nubibus cœli quasi filius hominis veniebat. (Ps., CIX, 1. — DAN., VII, 13.)

je suis saisi de crainte et de tremblement quand je vous contemple assis sur le trône de votre gloire pour me juger. Que votre amour, Seigneur, me soit un aiguillon qui m'excite à vous servir ; que votre crainte soit pour moi un frein qui m'empêche de vous offenser.

Troisièmement. J'examinerai quel est le sens de ces paroles du Sauveur : *Dans peu de temps vous verrez le Fils de l'homme...* L'Esprit-Saint nous apprend par la bouche de David que *mille ans, aux yeux du Seigneur, sont comme le jour d'hier qui n'est plus* (1). D'où il suit que le jour où JÉSUS-CHRIST viendra nous juger, quelque éloigné qu'il nous paraisse, est toujours proche : Bientôt nous verrons le Fils de l'homme. Le Sauveur a voulu nous donner par cet avertissement une double leçon. Lorsque nous nous voyons humiliés et affligés, consolons-nous dans la pensée que le moment de la réparation ne tardera pas à venir. La prospérité, au contraire, nous rend-elle vains et superbes, humilions-nous en nous rappelant que le jour du jugement n'est pas éloigné, jour terrible, où tout orgueil sera abaissé. Dans ces deux états, nous pourrions nous représenter, avec beaucoup de fruit pour nos âmes, quels seront les sentiments de Caïphe et de tous ceux de son conseil, réunis aujourd'hui contre JÉSUS-CHRIST, lorsqu'ils le verront assis comme juge, resplendissant de gloire, prêt à les condamner. Oh ! que les conditions seront changées ! Quelles seront amères les larmes de ceux qui se sont élevés contre le Fils de Dieu ! Et jamais elles ne cesseront de couler. Je consentirai donc volontiers à être humilié avec JÉSUS-CHRIST dans cette vie pas-

1. Quoniam mille anni ante oculos tuos, tanquam dies hesterna, quæ præteriiit. (Ps., LXXXIX, 4.)

sagère, afin de mériter d'être glorifié avec lui dans l'éternité.

III. — *Sentence inique contre JÉSUS.*

Le *grand-prêtre*, ayant entendu la réponse du Sauveur, *déchira ses vêtements, et dit : Il a blasphémé : qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous avez entendu le blasphème. Que vous en semble ? Et tous le condamnèrent, disant : Il mérite la mort* (1).

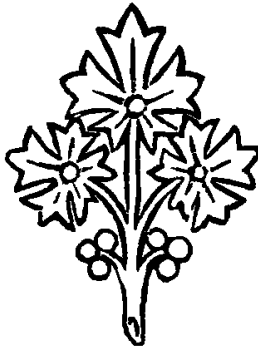
Premièrement. Je considérerai l'hypocrite indignation qu'affecte ce méchant pontife pour animer toute l'assemblée contre JÉSUS. Il déchire ses vêtements, comme s'il ressentait une vive douleur d'avoir entendu ce qu'il appelle un blasphème, tandis qu'il se réjouit dans son âme de trouver l'occasion de condamner un homme innocent qui lui est odieux. Aussi demandait-il avec un air de triomphe : *Qu'avons-nous encore besoin de témoins ?* Renversant l'ordre de la justice, il se fait lui-même accusateur, et il établit juges les assistants. Il leur demande leur avis, il les excite à condamner JÉSUS comme blasphémateur, et il l'obtient ; car tous répondent d'une voix : *Il est digne de mort.* Je verrai par là combien les hommes peuvent se tromper dans leurs jugements, surtout lorsqu'ils ont l'esprit troublé par la passion. Les ennemis de mon Sauveur vont jusqu'à prononcer un arrêt de mort contre l'Auteur de la vie, jusqu'à déclarer ennemi de Dieu celui qui est lui-même le vrai Dieu.

1. Tunc princeps sacerdotum scidit vestimenta sua, dicens : Blasphemavit : quid adhuc egemus testibus ? Ecce nunc audistis blasphemiam : quid vobis videtur ? At illi respondentes dixerunt : Reus est mortis ... Qui omnes condemnaverunt eum esse reum mortis. (MATTH., XXVI, 65-66. — MARC., XIV, 63-64.)

Secondement. J'essaierai de comprendre quelle fut en cette circonstance l'humiliation de Notre-Seigneur ; je serai profondément touché de le voir ainsi opprimé par la calomnie, uniquement parce qu'il a dit la vérité ; je m'étonnerai que le Fils unique de Dieu souffre, au mépris de sa personne, qu'on le regarde comme un blasphémateur, et que ses paroles, qui sont *les paroles de la vie éternelle*, soient tenues pour des impiétés dignes de mort, et de mort éternelle ; enfin, je trouverai dans l'exemple de mon Sauveur de puissants motifs de consolation, quand je me verrai méprisé et injustement condamné par les hommes. — O doux JÉSUS, c'était à vous de déchirer vos vêtements lorsque vous entendîtes les paroles de Caïphe, aussi fausses et impies que les vôtres étaient vraies et glorieuses à Dieu. Oh ! que mon cœur ne se fend-il de douleur lorsque j'entends le grand-prêtre et l'assemblée des Juifs vomir contre vous leurs blasphèmes ! Non, Seigneur, vous n'êtes point, comme ils osent le dire, blasphémateur, mais blasphémé : et c'est parce que les hommes blasphèment tous les jours la Majesté divine, que vous consentez à subir de leur part le même outrage, pour expier leurs crimes par votre patience.

Troisièmement. Je considérerai enfin quels furent les sentiments que Notre-Seigneur éprouva, lorsqu'il entendit tous ceux qui s'arrogeaient le droit de le juger prononcer à l'unanimité cette sentence : *Il est digne de mort*. D'un côté, il est vivement affligé de l'injustice dont ils se rendent coupables, et il s'étonne que des hommes auxquels il a fait tant de bien le condamnent avec cette précipitation au dernier supplice ; de l'autre, il accepte volontiers la peine qu'ils décernent contre

lui, et il s'offre à la mort pour leur procurer la vie. — O Sauveur infiniment charitable, si nos offenses vous causent tant d'affliction, c'est parce qu'elles nous exposent aux plus grands malheurs ; et c'est pour nous en préserver que vous consentez à mourir pour nous. Que tous vos anges, Seigneur, louent et exaltent votre charité sans bornes ; qu'ils démentent d'un commun accord l'injuste sentence portée contre vous, et qu'ils disent bien haut : Il est digne de la vie, il est digne de la vie ; vous seuls, juges pervers, méritez la mort ; JÉSUS mérite de vivre éternellement.



MÉDITATION XXX.

DES INJURES ET DES DOULEURS QUE NOTRE-SEIGNEUR SOUFFRIT DANS LA MAISON DE CAÏPHE APRÈS QUE SA SENTENCE FUT PRONONCÉE, ET LE RESTE DE LA NUIT.

— I. — *Les cinq peines principales du Sauveur.* —

Après avoir entendu la sentence portée contre JÉSUS-CHRIST, ceux qui le tenaient de peur qu'il ne leur échappât, quoiqu'il fût étroitement lié, prirent de là occasion de l'injurier et de le tourmenter avec plus d'audace et de fureur. Satan, dont ils sont les ministres, leur inspire de mêler les douleurs aux opprobres, afin d'augmenter les peines du Fils de Dieu, que l'on peut réduire à cinq principales.

Premièrement. Ils lui crachèrent au visage (1): traitement ignominieux, dégoûtant, en usage chez les Juifs, et regardé comme une injure atroce. Or, les soldats et les bourreaux étaient en grand nombre ; tous lançaient à l'envi sur JÉSUS leurs hideux crachats, en sorte que son divin visage en fut *comme caché*, dit le prophète (2), et tout couvert en un instant.

Regarde, ô mon âme, et considère quel est celui à qui on fait cette injure, et quels sont ceux qui la lui font ; quel est ce visage sali de crachats, et quelles sont les bouches qui le salissent de la sorte ; et tu trouveras que celui qui reçoit un tel affront est le Dieu de majesté, le Créateur du ciel et de la terre, le Tout-Puissant, dont la salive rendait la vue aux aveugles,

1. Tunc expuerunt in faciem ejus. (MATTH., XXVI, 67. — MARC., XIV, 65.)

2. Et quasi absconditus vultus ejus. (Is., LIII, 3.)

l'ouïe aux sourds, la parole aux muets (1). Ce visage ainsi flétri est celui qui embrase d'amour les séraphins, que les anges ne se lassent point de contempler, en qui est le salut de tous les hommes, après lequel soupiraient les anciens prophètes, répétant ces touchantes paroles : *Montres-nous, Seigneur, votre visage, et nous serons sauvés* (2). C'est cette face adorable qui est souillée de crachats par des hommes vils, par d'abominables pécheurs, qui méritent que tous leur crachent au visage, comme dans l'endroit du monde le plus impur et le plus abhorré. Comment donc n'es-tu pas émue de compassion en voyant le Roi du ciel si indignement traité par des esclaves, et le créateur de l'univers ainsi déshonoré par d'abjectes créatures ! — O visage sacré de mon Sauveur, plus resplendissant que le soleil, plus beau que la lune, plus brillant que les étoiles ; comment vous vois-je ainsi obscurci et défiguré par les outrages des pécheurs ! Leurs péchés sont la cause de cette infamie, et c'est pour les effacer que vous en prenez sur vous les honteuses marques. Dans l'ancienne loi, on crachait au visage de celui qui refusait de relever la famille de son frère mort sans enfants (3) ; et vous, Seigneur, vous souffrez la même peine pour faire revivre la race d'Adam qui s'est donné la mort à lui-même et l'a procurée à tous ses descendants. Je vous rends grâces de votre charité inestimable, et par elle je vous supplie de rendre la vie à mon âme, de laver ses taches et de l'orner de vos dons. Ainsi soit-il.

Je considérerai ensuite la modestie, la sérénité et la

1. JOAN., IX, 6. — MARC., VII, 33.

2. Ostende faciem tuam, et salvi erimus. (Ps., LXXIX, 4.)

3. Deut., XXV, 9.

gravité de JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, qui souffre avec une étonnante mansuétude et dans un silence absolu cette pluie immonde. *Il n'a point détourné son visage de ceux qui crachaient sur lui*, dit Isaïe (1) ; il ne fait pas un geste, un mouvement qui marque l'indignation ou la colère ; il n'adresse pas une parole de reproche à ceux qui lui prodiguent le mépris et l'injure. — O Dieu éternel, si vous avez frappé de lèpre Marie, sœur de Moïse et d'Aaron ; si elle méritait qu'on lui crachât au visage, parce qu'elle avait murmuré contre le conducteur de votre peuple (2) ; pourquoi ne crachez-vous pas sur ceux qui vous outragent vous-même ? Pourquoi ne les couvrez-vous pas de lèpre, comme le mérite leur malice ? Ah ! c'est que vous n'êtes pas venu dans le monde pour faire des lépreux, mais pour les guérir *en portant vous-même leurs infirmités, en devenant semblable à un lépreux*, selon la parole de votre prophète (3). C'est que votre salive n'est point destinée à donner la mort aux hommes, mais à rendre la vie aux pécheurs qui l'ont perdue en renonçant à votre grâce. Oignez-moi de cette salive, ô mon Sauveur, afin que, par sa vertu, je recouvre la lumière pour vous connaître, la santé et la force pour vous aimer et vous servir.

Enfin dans le sens spirituel, je me persuaderai qu'offenser Dieu mortellement, c'est souiller et déshonorer chaque fois le visage de JÉSUS-CHRIST par mon péché, comme par un crachat impur sorti de mon cœur cor-

1. *Faciem meam non averti ab increpantibus, et conspuentibus in me.* (Is., I, 6.)

2. *Deut., XXV, 9.*

3. *Vere linguas nostros ipse tulit... et nos putavimus eum quasi leprosum.* (Is., LIII, 4.)

rompu et de ma bouche empoisonnée. Je penserai aussi quel nombre effroyable de ces crachats est tombé et tombe tous les jours sur la personne de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et combien il les ressent plus vivement que ceux des Juifs, comme plus exécrables et plus abominables devant Dieu. Je n'oublierai pas non plus que c'est encore cracher sur JÉSUS, que de mépriser le prochain ; car il regarde cette injure comme faite à lui-même. — Ces considérations feront naître dans mon cœur de vifs sentiments de douleur et de contrition, accompagnés d'une résolution ferme de fuir le péché, par lequel est ainsi outragé le Dieu de majesté.

Secondement. Ils lui bandèrent les yeux (1), afin de pouvoir le frapper et se moquer de lui avec plus de liberté, s'imaginant qu'il ne les verrait pas ; car la gravité et le calme divin du visage de JÉSUS les retenait et les empêchait de se livrer aux excès que leur inspirait leur malice. C'est le contraire de ce que nous lisons dans la sainte Écriture. Moïse se voila le visage afin de parler au peuple, parce que les rayons qui jaillissaient de son front éblouissaient ceux qui le regardaient (2). JÉSUS se laisse poser un bandeau sur les yeux par ceux qui se disent les disciples de Moïse, non afin qu'ils l'écoutent avec plus d'attention, mais afin qu'ils puissent en toute liberté le traiter avec le dernier mépris. Tant il est vrai que le Rédempteur du monde est plus avide d'outrages, que ses ennemis ne sont impatients de l'outrager. Il est à croire que le linge avec lequel ils lui bandèrent les yeux était quelque lambeau usé et malpropre, pour que la dérision fût plus amère.

1. Et velaverunt eum. (LUC., XXII, 64. — MARC., XIV, 65.)

2. *Exod.*, XXXIV, 35.

Je ferai ici cette réflexion. Tous les pécheurs obstinés voudraient qu'il fût en leur pouvoir de se cacher aux yeux de Dieu, afin de commettre le péché plus librement ; il en est même qui vont jusqu'à s'imaginer que certainement il ne les voit point ; ils ne craignent pas de dire ce qui est écrit au livre de Job : *Sa demeure est au delà des nues, il ne considère point nos œuvres* (1). Leur conduite est celle de ces misérables qui, pour éviter les regards de JÉSUS, lui voilent les yeux du corps, mais sans parvenir à se soustraire aux yeux de son âme et à ceux de sa divinité. En réalité, ils s'aveuglent volontairement eux-mêmes ; c'est à eux, non à JÉSUS-CHRIST qu'ils dérobent la lumière. Je dois m'appliquer à moi-même cette vérité. Lorsque j'offense le Seigneur sans me rappeler qu'il me voit, cet oubli coupable est comme un voile dont je pense couvrir les yeux de Dieu, et que je jette sur les miens ; car *les yeux du Seigneur, dit le Sage, contemplent en tout lieu les bons et les méchants, le bien et le mal que chacun fait* (2). — Dieu éternel, ne permettez pas que j'aie la pensée de couvrir votre visage, si ce n'est à la manière des séraphins qui *le couvrent de leurs ailes* (3), pour témoigner le respect qu'ils portent à votre divinité, et confesser que leurs yeux ne peuvent la regarder, ni leur esprit la comprendre. Mais vos yeux, Seigneur, sont toujours ouverts sur moi, et ils pénètrent les plus secrets replis de mon cœur. Cette pensée que vous êtes le témoin de toutes mes fautes, doit m'exciter à les pleurer sincèrement, et me faire prendre la résolution de les éviter à l'avenir.

1. Nubes latibulum ejus, nec nostra considerat. (JOB, XXII, 14.)

2. In omni loco oculi Domini contemplantur bonos et malos. (Prov., XV, 3.)

3. Duabus (alis) velabant faciem ejus. (Is., VI, 2.)

Troisièmement. Ils le frappèrent cruellement avec la main, et cela en deux manières. *Les uns lui donnaient des coups des poings* (1) à la tête, sur la figure, sur les bras, sur la poitrine et sur les épaules avec une fureur infernale. On peut croire que son visage en demeura enflé et meurtri, et que son corps fut comme brisé par la multitude et la violence des coups qu'il reçut, car ses bourreaux étaient nombreux, et ils le frappaient avec une extrême cruauté, sous prétexte de venger la divinité outragée par ses blasphèmes. *D'autres, du plat de la main, lui donnaient des soufflets* (2). Les soufflets passent, dans l'esprit des hommes, pour plus ignominieux que les coups de poing. Ici, notre divin Sauveur accomplit à la lettre le conseil qu'il avait donné à ses disciples : *Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre* (3). En effet, il reçut non pas un seul soufflet, comme dans la maison d'Anne, mais des soufflets en grand nombre ; car c'était à qui lui en donnerait davantage : ces ministres du démon s'imaginant faire par là un sacrifice agréable à Dieu. JÉSUS reçoit toutes ces injures sans dire même : *Pourquoi me frappez-vous ?* Au contraire, il semble dire par sa patience, plus que par ses paroles : Si vous voulez me frapper, frappez-moi ; je suis prêt à recevoir et des soufflets et des coups ; tout mon désir est de me voir chargé et accablé de pareils mépris. C'est ce que Jérémie avait prédit en ces termes : *Il tendra la joue à celui qui le frappe, il sera rassasié d'opprobres* (4).

1. Colophis eum ceciderunt... percutiebant faciem ejus. (MATTH., XXVI, 67. — LUC., XXII, 64.)

2. Alii autem palmas in faciem ejus dederunt. (MATTH., XXVI, 67.)

3. Si quis te percusserit in dexteram maxillam, præbe illi et alteram. (MATTH., V, 39.)

4. Dabit percutienti se maxillam, saturabitur opprobriis. (*Thren.*, XIII, 30.)

Je rechercherai aussi la signification spirituelle des deux sortes de coups que JÉSUS-CHRIST reçut de la main de ses ennemis. Ceux qui le frappent avec le poing, c'est-à-dire la main fermée, représentent les avares : leur cupidité est insatiable ; ils ne songent qu'à amasser des biens pour eux-mêmes, et ils n'ouvrent jamais la main pour faire l'aumône aux pauvres. Ceux qui le frappent la main ouverte, c'est-à-dire lui donnent des soufflets, désignent les orgueilleux, les voluptueux et les prodigues : l'argent glisse dans leurs mains ; ils n'épargnent rien pour satisfaire leur ambition et leur sensualité. Les derniers sont les plus coupables, parce qu'ils méprisent et déshonorent le Roi de gloire pour s'attirer à eux-mêmes un vain honneur. En satisfaction de ces deux sortes de péchés, le Sauveur du monde veut souffrir ces deux sortes de peines. Lors donc que je pêche par avarice, je dois me persuader que je frappe Notre-Seigneur la main fermée ; et que je le frappe la main étendue, quand je pêche par vanité ou par sensualité, en recherchant l'estime des hommes ou la satisfaction de mes sens. — O JÉSUS, dispensateur magnifique de tous les biens, vous présentez, vous donnez libéralement votre visage adorable au pécheur qui vous frappe, et vous l'aimez jusqu'à désirer lui donner votre cœur ! Ouvrez, Seigneur, vos mains bénies, et touchez le cœur de ceux qui vous insultent, afin qu'ils n'abusent plus de leurs mains pour vous maltraiter, mais qu'ils les emploient, comme le Publicain, à se battre la poitrine en confessant leurs fautes, pour en obtenir le pardon. Ainsi soit-il.

Quatrièmement. Ils lui arrachèrent avec une extrême violence les cheveux et la barbe. Quoique les

évangélistes ne mentionnent point cette circonstance, le Sauveur lui-même dit par la bouche d'Isaïe, et il est certain que cette prophétie fut accomplie : *J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient le poil de la barbe ; je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me chargeaient d'injures et me couvraient de crachats* (1). — O grand-prêtre de la loi nouvelle, incomparablement plus vénérable qu'Aaron, dont il est dit : *Le parfum répandu sur sa tête, découle jusque sur sa barbe* (2), signe de sa dignité et de sa force ; comment donc souffrez-vous qu'on vous arrache la vôtre avec tant de cruauté et d'ignominie ? O divin Nazaréen, *si les cheveux de celui qui est consacré au Seigneur ne doivent point être coupés tant que durent les jours de sa consécration* (3) ; comment permettez-vous à des mains sacrilèges de tirer et d'arracher les vôtres, puisque vous êtes toujours nazaréen, toujours saint, et la sainteté même ? Je le reconnais, ô mon Sauveur, on vous arrache la barbe, parce que je mène une vie molle et efféminée ; on vous arrache les cheveux, parce que j'use avec excès et sans mesure des biens de ce monde. L'amour de Samson pour Dalila lui coûta sa chevelure de Nazaréen, d'où lui venait toute sa force (4) : puis donc que votre amour pour moi, plus chaste que celui de Samson, vous attire aussi cet odieux traitement, je vous supplie de me pardonner les fautes dont vous voulez bien porter la peine, et de me donner un

1. Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas vellentibus : faciem meam non averti ab increpantibus, et conspuentibus in me. (Is., I, 6.)

2. Sicut unguentum in capite, quod descendit in barbam, barbam Aaron. (Ps., CXXXII, 2.)

3. Num., VI, 5.

4. Judic., XVI, 4-17.

cœur mâle et généreux pour vous servir, un esprit mortifié, pour ne plus vous offenser.

Cinquièmement. La cinquième peine de JÉSUS consiste dans les paroles outrageantes que lui adressent ses ennemis. Ils lui donnaient, au témoignage des écrivains sacrés, des coups de poing et des soufflets, *en lui disant : Christ, devine qui t'a frappé* (1). Ce qui signifie dans leur pensée : Puisque tu te vantes d'être le Messie, et un prophète envoyé de Dieu, dis-nous qui t'a donné ce soufflet : par où ils montrent qu'ils le tiennent pour un Messie supposé et un faux prophète. Saint Luc ajoute : *Et ils disaient encore beaucoup d'autres choses, blasphémant contre lui* (2), sans spécifier quels étaient ces blasphèmes. Pour comprendre combien ils furent atroces, il suffit de savoir que les blasphémateurs étaient nombreux, insolents, audacieux, pleins de haine et bouillants de colère ; que le serpent infernal envenimait leurs langues et mettait dans leurs bouches des horreurs inouïes (3) ; et cela, afin d'exciter en lui quelque mouvement d'impatience, et d'en tirer une cruelle vengeance. Il est probable qu'ils renouvelèrent toutes les paroles injurieuses qui avaient jamais été proférées contre lui ; qu'ils l'appelèrent Samaritain, démoniaque, homme adonné au vin et à la bonne chère, ami des publicains, violateur du sabbat et des jours de fête, séditieux, imposteur, magicien, blasphémateur, et lui donnèrent quantité d'autres noms semblables. Ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent las

1. Dicentes : Prophetiza nobis, Christe, quis est qui te percussit ? (MATTH., XXVI, 68.)

2. Et alia multa blasphemantes dicebant in eum. (LUC., XXII, 65.)

3. Acuerunt linguas suas sicut serpentis : venenum aspidum sub labiis eorum. (Ps., CXXXIX, 4.)

de l'injurier, et qu'ils eurent déchargé sur lui toute leur rage. Alors s'accomplirent ces paroles de Job : *Ils ont ouvert leur bouche contre moi, ils m'ont chargé d'injures, ils m'ont frappé sur la joue, ils se sont rassasiés de mes peines* (1). Pour JÉSUS, il se voit vraiment *couvert de mépris et d'opprobres*, selon l'expression de Jérémie (2) ; cependant il n'est pas tellement rassasié, qu'il ne souhaite d'en souffrir davantage : ils ne lui manqueront pas le reste de la nuit. Car le désir de ses ennemis est comme une faim canine, qui ne s'apaise jamais, et comme la soif des hydropiques, qui s'accroît à mesure qu'ils veulent l'étancher, et augmente jusqu'à la mort. Le Sauveur, de son côté, éprouve aussi une faim et une soif de souffrances que rien ne peut satisfaire ; mais cette faim et cette soif sont l'effet de son infinie charité : plus ses ennemis s'efforcent de le rassasier d'injures, plus il est disposé à en souffrir de nouvelles, plus grandes que les premières. — Bénie soit, ô mon Sauveur, votre insatiable charité ; béni soit ce feu inextinguible d'amour, qui ne dit jamais : *Assez d'outrages, assez de souffrances* ; mais crie sans cesse : *Donnez, donnez, encore plus, encore plus* (3).

Sixièmement. Enfin, après avoir considéré ces principales peines de Notre-Seigneur, je remarquerai que les évangélistes n'ont pas craint de les rapporter d'une manière explicite, par la raison que ces affronts et ces injures, volontairement soufferts pour notre salut, sont très glorieux à Dieu, à JÉSUS-CHRIST, et à nous-mêmes.

1. *Aperuerunt super me ora sua, et exprobrantes percusserunt maxillam meam, satiati sunt pœnis meis.* (JOB., XVI, II.)

2. *Saturabitur opprobriis.* (*Thren.*, III, 30.)

3. *Affer, affer... Ignis vero nunquam dicit : sufficit.* (*Prov.*, XXX, 15-16.)

Par conséquent, nous ne devons pas non plus rougir d'être méprisés avec JÉSUS-CHRIST ; loin de là, nous devons nous glorifier dans les opprobres, et aimer de tout notre cœur celui qui nous a donné de telles preuves de son amour. Ne cessons jamais de l'en bénir, et joignons à de continuels services de perpétuelles actions de grâces. Disons-lui du fond de cœur : — Je vous remercie, mon divin Rédempteur, de ce que vous avez souffert, avec une patience sans exemple et une humilité indicible, qu'on vous crachât au visage, qu'on vous bandât les yeux, qu'on vous donnât des soufflets, qu'on vous arrachât la barbe et les cheveux, qu'on vous frappât par tout le corps, qu'on remplît vos oreilles d'horribles blasphèmes. Je vous supplie, Seigneur, par ces très saintes peines, de me pardonner les péchés qui en ont été la cause, et de m'accorder le bonheur de souffrir pour vous, avec patience et avec amour, les douloureuses humiliations qu'il vous a plu de souffrir pour moi.

II. — *Ce que JÉSUS souffrit le reste de la nuit.*

Premièrement. Je considérerai quels indignes traitements Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST endura le reste de la nuit : ils surpassent toute imagination. Les pontifes et les prêtres étant allés se reposer, JÉSUS demeura étroitement lié, entre les mains des soldats, et à la merci d'une foule de valets qui entrèrent tumultueusement dans la salle où il était gardé. Là, ils se firent un jeu cruel de l'outrager des cinq manières que nous avons dites, et de plusieurs autres que le démon leur suggéra, pour se venger de lui et ébranler sa con-

stance. Lorsque quelques-uns voulaient dormir, d'autres leur succédaient et continuaient à le tourmenter, sans lui laisser ni fermer l'œil ni prendre repos. Ainsi demeura-t-il la nuit entière en butte à leur cruauté et à leurs caprices, selon la prédiction de Siméon : *Il sera comme un signe de contradiction* (1). Ainsi se vérifia en sa personne cette parole de David : *Pour moi, je suis un ver de terre, et non pas un homme ; l'opprobre des mortels, et le rebut de la populace* (2).

Secondement. Je considérerai ce que fait pendant ce temps le Rédempteur du monde, qui n'est pas un homme, mais plus qu'un homme, la gloire du genre humain. On croirait que ce visage est de diamant et ce corps d'acier. Il ne se lasse pas de souffrir ; il ne laisse échapper aucun mouvement de colère, aucun signe d'impatience. Il offre intérieurement ses peines à son Père pour le salut des pécheurs ; il prie pour eux sans interruption *avec un zèle qui le dévore* (3) ; en sorte que l'on peut dire en toute vérité *qu'il passe la nuit dans une oraison de Dieu* (4), c'est-à-dire dans une contemplation sublime, digne de Dieu, sans que les injures qu'il entend de toutes parts, ni l'excès des douleurs qu'il ressent, puissent le distraire ou ralentir sa ferveur. Il a présents à l'esprit ses disciples dispersés, comme des brebis sans pasteur, et il prie ardemment pour eux, de peur qu'ils ne deviennent la proie du loup infernal. Je puis croire aussi qu'il pense à moi, et qu'il offre pour moi sa prière. — O mon Sauveur, que n'ai-je eu

1. Ecce positus est hic... in signum cui contradicetur. (LUC., II, 34.)

2. Ego autem sum vermis, et non homo : opprobrium hominum, et abjectio plebis. (Ps., XXI, 7.)

3. Zelus domus tuæ comedit me. (Ps., LXVIII, 10.)

4. Erat pernoctans in oratione Dei. (LUC., VI, 12.)

le bonheur de me trouver auprès de vous durant cette longue nuit, pour vous consoler dans votre immense tristesse ! Je veux du moins m'approcher de vous en esprit ; je désire passer la nuit avec vous dans cette oraison de Dieu, unissant mes prières aux vôtres, afin qu'elles soient favorablement reçues et promptement exaucées.

III. — *Marie apprend la captivité de JÉSUS.*

Premièrement. Je considérerai, dans ce dernier point, comment un des disciples, peut-être saint Jean, alla porter à la très sainte Vierge la nouvelle que son Fils était tombé au pouvoir de ses ennemis. Marie était alors en la compagnie de Madeleine et de quelques autres saintes femmes, avec lesquelles elle venait de manger l'agneau pascal. A peine eut-elle ouï cet accablant message, *qu'elle sentit son âme transpercée d'un glaive de douleur* (1). Sa consternation fut si profonde, qu'elle pouvait répéter avec vérité après son divin Fils : *Mon âme est triste jusqu'à la mort* (2) ; l'excès de mon affliction me réduit à l'agonie. En effet, comme son amour pour JÉSUS était très ardent ; qu'elle avait d'ailleurs une foi très vive, et une connaissance claire des injures et des douleurs qu'il devait endurer ; aussitôt qu'elle se le représenta parcourant déjà la carrière de ses souffrances, son cœur fut pénétré d'une si intolérable amertume et d'une compassion si vive, que l'on aurait pu lui appliquer ces paroles de Jérémie : *Votre douleur est immense comme la mer ; qui pourra vous consoler* (3) ?

1. Tuam ipsius animam pertransibit gladius. (LUC., II, 35.)

2. Tristis est anima mea usque ad mortem. (MATTII., XXVI, 38.)

3. Magna est velut mare contritio tua : quis medebitur tui ? (*Thren.*, II, 13.)

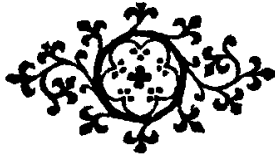
Secondement. La Mère de JÉSUS, remplie de l'esprit de Dieu, imite en cette occasion son divin Fils, qui avait eu recours à la prière dans sa tristesse. Elle se met à genoux devant le Père éternel, et, la face contre terre, elle dit : Père saint, faites, s'il se peut, que ce calice passe sans que mon fils le boive, ou du moins, tempérez-en l'excessive amertume : cependant, que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne. Père éternel, tout vous est possible, éloignez de mon fils ce calice ; je le boirai moi-même, pour qu'il n'approche pas de ses lèvres : toutefois, que ce que vous voulez se fasse, et non ce que je veux. Elle continua longtemps à prier ainsi, et à faire des actes de confiance et de résignation, conformant toujours sa volonté à la volonté divine. A mesure que croissait sa douleur, elle redoublait sa prière, et elle la prolongea jusqu'à ce que le Père céleste, ou par le ministère d'un de ses anges, ou par lui-même, la fortifia intérieurement.

Troisièmement. Ensuite elle se leva de l'endroit où elle priait, et, comme une mère, elle ne négligea rien pour fortifier, à l'exemple de son Fils, celles qui lui tenaient compagnie, et les affermir dans la foi. Elle passa le reste de la nuit à méditer sur les peines sans nombre que son Fils souffrait, se rappelant ce qu'elle en avait lu dans les prophètes, et ses yeux se changeant en deux sources de larmes. — O Vierge sacrée, fille de Sion, *qui pleurez toute la nuit, et dont les joues sont baignées de vos larmes ; de tous ceux qui vous sont chers, il n'en est pas un qui se présente pour vous consoler* (1).

1. Plorans ploravit in nocte, et lacrymæ ejus in maxillis ejus : non est qui consoletur eam ex omnibus charis ejus. (*Thren.*, 1, 2.)

C'est avec raison que vous pleurez, puisque *l'esprit et le souffle de notre bouche, le Christ, le Seigneur a été pris pour nos péchés* (1). O péchés que j'ai eu le malheur de commettre, que vous coûte de douleurs à JÉSUS et à Marie ! Pleurez donc, mes yeux, pleurez toute la nuit ; versez d'intarissables larmes ; car je ne puis mieux consoler le Fils et la Mère, qu'en détestant mes ingratitude qui sont la véritable cause de leur affliction.

1. Spiritus oris nostri Christus Dominus captus est in peccatis nostris.
(*Thren.*, IV, 20.)



MÉDITATION XXXI.

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST FUT CON-
DUIT DE LA MAISON DE CAÏPHE AU PRÉTOIRE :
MORT DE JUDAS.

— I. — JÉSUS *interrogé pour la seconde fois.* —

Dès qu'il fit jour, les anciens du peuple, les princes des prêtres et les scribes s'assemblèrent de nouveau chez Caïphe ; et, ayant fait amener JÉSUS dans leur conseil, ils lui dirent encore une fois : *Si vous êtes le Christ, dites-le-nous. Il leur répondit : Si je vous le dis, vous ne me croirez pas : et si je vous interroge sur quelque passage de l'Écriture pour vous instruire de la vérité, vous ne me répondrez pas et ne me délivrerez pas. Mais, je vous le dis en vérité, le Fils de l'homme, que vous voyez devant vous, sera désormais assis à la droite de la puissance de Dieu. Et tous lui dirent : Vous êtes donc le Fils de Dieu ? Il leur répondit : Vous le dites, je le suis. Satisfaits de cette réponse, ils s'écrièrent : Qu'avons-nous besoin d'autre témoignage ? Nous avons entendu de sa bouche ce que nous voulions (1).*

Premièrement. Je considérerai que JÉSUS-CHRIST et ses ennemis attendaient le commencement du jour avec une très vive impatience, mais pour des motifs bien différents. JÉSUS-CHRIST le désirait parce qu'il

1. Et ut factus est dies, convenerunt seniores plebis, et principes sacerdotum, et scribæ, et duxerunt illum in concilium suum, dicentes : Si tu es Christus, dic nobis. Et ait illis : Si vobis dixero, non credetis mihi : si autem et interrogavero, non respondebitis mihi, neque dimittetis. Ex hoc autem erit Filius hominis sedens a dextris virtutis Dei. Dixerunt autem omnes : Tu ergo es Filius Dei ? Qui ait : Vos dicitis, quia ego sum. At illi dixerunt : Quid adhuc desideramus testimonium ? ipsi enim audivimus de ore ejus. (LUC., XXII, 66-71.)

allait accomplir en cette journée la grande œuvre de la Rédemption du monde. C'était le jour après lequel il soupirait depuis trente-trois ans, et qu'il appelait son jour, parce qu'il devait être pour nous le plus heureux de tous les jours. Ses ennemis l'attendaient pour réaliser au plus tôt le dessein qu'ils avaient formé de livrer JÉSUS à une mort infamante et cruelle. Aussi se lèvent-ils de grand matin, et se rendent-ils en toute hâte à un second conseil dans la maison de Caïphe. — Cette première considération est bien propre à exciter en moi de vifs sentiments de reconnaissance envers Notre-Seigneur, qui a désiré si ardemment voir ce jour ; mais elle est aussi de nature à me remplir de honte et de confusion, si je réfléchis combien les méchants montrent d'activité pour le mal. Ils se lèvent avant le jour pour faire leur volonté propre, tandis que je suis si négligent et si paresseux à faire la volonté de Dieu.

Secondement. Je remarquerai la demande captieuse que la malice et la ruse des scribes adressent à JÉSUS-CHRIST. Ils veulent le surprendre, de quelque manière qu'il réponde. S'il nie qu'il soit le Christ, il se met en contradiction avec lui-même, et il confesse qu'il s'est rendu coupable en affirmant qu'il l'était. S'il persiste à se dire le vrai Fils de Dieu, ils obtiendront ce qu'ils désirent, car ils n'attendent que cet aveu pour le condamner à mort. Mais je m'attacherai surtout à peser la réponse de JÉSUS. Quelle prudence, quelle modestie, quelle douceur, et, en même temps, quelle liberté d'esprit ! Il répète ce qu'il a dit la veille : *Le Fils de l'homme sera désormais assis à la droite de Dieu.* Il veut par là leur inspirer une crainte salutaire, et nous apprendre que ses humiliations seront suivies d'une gloire éter-

nelle. Il en sera ainsi des nôtres, si nous le suivons avec fidélité et avec constance.

Troisièmement. Enfin, regardant Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST avec d'autres pensées que celles des Juifs, et le voyant si abattu par les fatigues de cette douloureuse nuit, je lui ferai, moi aussi, la même question : *Êtes-vous le Christ ?* Est-ce bien vous, ô mon JÉSUS, qui êtes le Messie, le Fils du Dieu vivant, la splendeur de la gloire du Père éternel, la figure de sa substance, l'image invisible de sa divinité ? Si vous l'êtes véritablement, et je ne puis en douter, comment vois-je votre visage tout défiguré ? Quelles bouches vous ont souillé de crachats ? Quelles mains vous ont meurtri de soufflets ? Quels mortels vous ont traité si indignement, au mépris de votre adorable personne ? Ah ! Seigneur, mes péchés sont les auteurs de ces traitements ignominieux, et votre amour a voulu les subir pour montrer que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, venu au monde pour le racheter. Car nul autre que le Messie n'aurait pu endurer de si horribles tourments, avec tant de patience et de charité, pour les crimes qu'il n'a pas commis. Puis donc que vous les souffrez, je vous reconnais pour mon Christ, mon Dieu et mon Sauveur. A vous soit honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

II. — JÉSUS conduit chez Pilate.

Après avoir entendu la réponse de JÉSUS, *tous ceux qui formaient l'assemblée, s'étant levés, le firent lier de nouveau, et le menèrent au gouverneur romain, Ponce*

Pilate (1). C'est le troisième trajet que le Seigneur parcourt dans sa Passion.

Premièrement. Les pontifes et les prêtres, ennemis déclarés de JÉSUS-CHRIST, l'ayant jugé digne de mort, le livrent au bras séculier et le mettent entre les mains de Ponce Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains. Ils espèrent que ce juge condamnera JÉSUS à une mort plus cruelle que celle à laquelle il leur est permis de le condamner ; voilà leur dessein et leur désir. Mais la Providence divine en dispose de la sorte pour une autre fin : elle veut que les Juifs et les Gentils conspirent à la mort de celui qui doit répandre son sang pour le salut de tous les hommes. — O doux JÉSUS, si ceux de votre nation, que vos mains ont comblés de tant de bienfaits, vous condamnent à mourir ; que pouvez-vous attendre des étrangers qui ne vous connaissent point ? Mais vous consentez, Seigneur, à être persécuté des uns et des autres pour les sauver tous ; car vous savez que votre mort est notre vie, et que votre condamnation dans le conseil des méchants sera notre salut devant Dieu dans tous les âges. Ainsi soit-il.

Secondement. Je considérerai avec quelle inhumanité JÉSUS fut conduit par les rues de Jérusalem jusqu'au palais de Pilate. On n'entend de tous côtés que les clameurs, les cris confus d'une multitude innombrable de peuple rassemblé dans la cité sainte pour célébrer la fête de Pâque. Notre divin Sauveur, les mains liées, marche à pas précipités, mais avec un visage modeste,

1. Et surgens omnis multitudo eorum... vincientes JESUM duxerunt, et tradiderunt... Pontio Pilato præsidi. (LUC., XXIII, 1. — MARC., XV, 1. — MATH., XXVII, 2.)

grave et plein de douceur. Il se laisse conduire par ces tigres sans aucune résistance ; il souffre patiemment les ignominies et les injures dont ils l'accablent, bien qu'elles lui soient beaucoup plus sensibles que celles qu'il a endurées pendant la nuit ; car, en plein jour, chacun peut le voir et le reconnaître. On sait d'ailleurs que tout se fait par l'ordre des prêtres ; ils sont là autour de lui, et la foule, n'osant les blâmer, élève contre le prisonnier des cris accusateurs. — Je vous rends grâces, ô bon JÉSUS, de tous les pas que vous avez faits depuis la maison du grand-prêtre jusqu'à celle du gouverneur, et de tous les affronts que vous avez volontairement reçus dans ce pénible et humiliant trajet. Je vous supplie, par votre patience et votre douceur, de me pardonner toutes les démarches que j'ai faites dans la voie de l'iniquité, et de diriger tellement mes pas, que désormais ils soient tous employés à votre service.

III. — *La mort de Judas.*

Judas, voyant que les prêtres avaient condamné à mort le Sauveur, et qu'ils le conduisaient chez Pilate pour faire confirmer et exécuter leur sentence, se repentit de sa trahison. Il se rendit au temple où quelques-uns des prêtres et des anciens étaient occupés à leurs ministères, et il leur dit : *J'ai péché en livrant le sang innocent. Ils lui répondirent : Que nous importe ? C'est votre affaire. Et lui, ayant jeté l'argent dans le temple, s'en alla et se pendit* (1).

Premièrement. Je considérerai comment le démon

1. Peccavi, tradens sanguinem justum. At illi dixerunt : Quid ad nos ? tu videris. Et projectis argenteis in templo, recessit : et abiens laqueo se suspendit. (MATTH., XXVII, 4, 5.)

ferme les yeux au pécheur lorsqu'il est sur le point d'offenser Dieu, de peur qu'il n'envisage la malice du péché, et n'en ressente une horreur qui le détourne de le commettre : puis comment, au contraire, lorsque le pécheur a succombé à la tentation, le démon lui ouvre les yeux pour lui laisser voir l'énormité de sa faute ; comment il va même jusqu'à la lui exagérer, pour lui causer une confusion excessive et le jeter dans le désespoir. C'est ce que nous lisons de Caïn. A la pensée de son crime, il désespère de la miséricorde du Seigneur et lui dit : *Mon péché est trop grand pour que j'en obtienne le pardon* (1). — Pour moi, ô mon Dieu, j'avoue la grandeur de mon iniquité, mais je reconnais que votre miséricorde est infiniment plus grande, et c'est ce qui me fait espérer un pardon que je ne mérite pas : car voici ce que vous dites par la bouche d'un de vos prophètes : *Est-ce que je veux la mort de l'impie, et non qu'il se convertisse, qu'il se retire de sa mauvaise voie et qu'il vive* (2) ?

Secondement. Je remarquerai que Judas fit un commencement de pénitence ; qu'il exerça même les trois principaux actes de cette vertu. Il eut en effet la douleur intérieure, il confessa son péché devant les prêtres, il fit même la satisfaction nécessaire, en restituant l'argent injustement acquis. Tout cela cependant ne lui servit de rien, parce que sa pénitence fut incomplète. Sa douleur n'était point véritable, il ne fit point sa confession à qui il devait la faire, et surtout il n'eut point l'espérance du pardon. — Le fruit que je dois retirer de cet exemple c'est de faire en sorte que ma pénitence

1. Dixitque Caïn ad Dominum : Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear. (*Genes.*, IV, 13.)

2. Numquid voluntatis mere est mors impii, dicit Dominus Deus, et non ut convertatur a viis suis, et vivat ? (*EZECH.*, XVIII, 15.)

ne soit ni feinte ni défectueuse. Il ne suffit pas de dire comme Judas, *j'ai péché* ; il faut le dire comme David, avec la contrition et la confiance de ce roi pénitent ; à peine eut-il prononcé ce mot, que Dieu lui remit son péché (1).

Troisièmement. Je considérerai l'obstination des Juifs et la dureté des prêtres auxquels Judas fait l'aveu de son crime. Ils voient devant eux ce disciple repentant, ce disciple qui s'accuse lui-même et rend un témoignage éclatant à l'innocence de son maître ; et toutefois ils persévèrent dans leur malice et ne craignent pas de lui dire brusquement : Que nous importe que votre maître soit innocent et que vous ayez péché en le vendant ? Vous deviez y penser plus tôt. Sans doute cette réponse pleine d'ironie amère ne dut pas peu contribuer au désespoir du malheureux Judas. — Je jugerai par là combien il est dangereux de ne pas accueillir charitablement les pécheurs, lorsqu'ils donnent quelque marque de repentir. Rien n'est plus opposé à l'esprit et à la conduite de Notre-Seigneur, dont il est écrit : *Il n'achèvera point d'éteindre la mèche qui conserve un reste de lumière et fume encore* (2) ; au contraire, il entretiendra et augmentera ce feu imperceptible, jusqu'à ce que le flambeau brille de son premier éclat.

Quatrièmement. Je considérerai le juste jugement de Dieu sur ce traître qu'il abandonne, comme ses péchés le méritent. Il ne permet pas qu'il trouve aucune consolation dans les hommes, aucune satisfaction dans la

1. Et dixit David ad Nathan : Peccavi Domino. Dixitque Nathan ad David : Dominus quoque transtulit peccatum tuum : non morieris. (*II Reg.*, XII, 13.)

2. Calamum quassatum non conteret, et linum fumigans non extinguet. (*Is.*, XLII, 3.)

possession de ses trente deniers. Il veut au contraire que cet argent soit son bourreau ; que l'accomplissement de son désir le tourmente et le déchire, et qu'il éprouve plus de peine à posséder cette inique récompense, qu'il n'a ressenti de plaisir à la recevoir. Aussi s'empresse-t-il de se décharger de ce poids en le jetant dans le temple. Que n'a-t-il ensuite le courage de recourir à Dieu avec une humble confiance ? Pourquoi ne va-t-il pas se jeter aux pieds de son maître pour obtenir son pardon ? Mais non ; bourelé par les remords de sa conscience, et poussé par Satan, il forme le dessein de se pendre, et il l'exécute avant le jour auquel il sait que JÉSUS-CHRIST doit ressusciter. — Ainsi voyons-nous, dans ce qui arrive au disciple apostat, que la punition de l'avare est de perdre à la fois son argent, la vie temporelle et le bonheur éternel. Quelquefois même il meurt de ses propres mains, comme ce misérable qui *crève par le milieu du corps et répand tous ses intestins* (1), parce qu'il n'a pas eu pour son Seigneur des entrailles de compassion et de miséricorde.

Cinquièmement. Je considérerai enfin combien JÉSUS-CHRIST fut affligé de la damnation du disciple qui l'avait trahi. Avec quel empressement et quel bonheur il lui aurait accordé le pardon de son péché, si, au lieu de s'adresser aux prêtres, il eût accouru vers lui, pénétré d'un sincère repentir ! — O Rédempteur plein de miséricorde, qui ne rejetez aucun pécheur, si chargé de crimes qu'il puisse être ; je vous en conjure, vous qui ressentez si vivement la perte des vôtres, ne retirez pas de moi votre main : car si vous m'abandonnez, je tom-

1. Et suspensus crepuit medius : et diffusa sunt omnia viscera ejus. (*Act.*, 1, 18.)

berai comme Judas dans les plus grands malheurs, puisqu'il n'est point de péché commis par un homme que tout homme ne puisse commettre, si votre grâce ne le soutient.

IV. — *Emploi des trente deniers.*

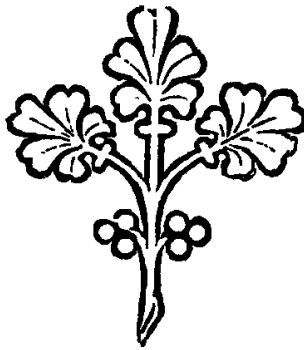
Les princes des prêtres, ayant pris l'argent, dirent : Il n'est pas permis de le mettre dans le trésor du temple, parce que c'est le prix du sang. Et après avoir délibéré, ils en achetèrent le champ d'un potier, pour la sépulture des étrangers (1).

Premièrement. Je considérerai d'un côté le scrupule hypocrite de ces mauvais prêtres, et de l'autre la bonté de Dieu, qui leur envoie la pensée d'employer les trente deniers à ce charitable usage. C'est pour signifier que le sang de JÉSUS-CHRIST sera peu profitable aux prêtres du temple et à leurs partisans ; mais qu'il procurera la demeure de l'éternel repos à ceux qui vivent ici-bas comme des étrangers.

Secondement. Je considérerai l'affection que Notre-Seigneur fait paraître envers les pauvres, en voulant que le prix de son sang soit employé à leur acheter une sépulture commune. Ainsi nous enseigne-t-il à exercer avec amour les œuvres de miséricorde, sans épargner au besoin notre propre sang. — O doux JÉSUS, qui nous aimez jusqu'à faire tourner à notre profit tout ce qui vous appartient ; regardez ma pauvreté, et daignez la soulager au prix même de votre

1. Principes autem sacerdotum, acceptis argenteis, dixerunt : Non licet eos mittere in carbonam : quia pretium sanguinis est. Consilio autem inito, emerunt ex illis agrum figuli in sepulturam peregrinorum. (MATTH., XXVII, 6-7.)

sang, afin que, passant comme un voyageur sur la terre, je m'achemine à grands pas au repos de la vie éternelle. Ainsi soit-il.



MÉDITATION XXXII.

COMMENT NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST FUT ACCUSÉ DEVANT PILATE. INTERROGATIONS DE CE GOUVERNEUR.

I. — JÉSUS devant Pilate : accusation vague présentée par les prêtres.

JÉSUS-CHRIST ayant été amené de la maison de Caïphe au prétoire, Pilate sortit, et demanda aux Juifs : De quel crime accusez-vous cet homme ? Ils lui répondirent : Si ce n'était point un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré (1).

Premièrement. Je considérerai ici le mauvais accueil, peut-être accompagné d'indignes traitements, que Pilate fit à JÉSUS-CHRIST : car on le lui amène étroitement lié, avec un tumulte extraordinaire, et dans le jour le plus solennel de l'année. Il s'imagine donc que c'est un malfaiteur insigne, ne pouvant supposer que les prêtres et les pontifes voulussent le faire condamner ce jour-là, s'il ne s'était rendu coupable de quelque grand crime. Je regarderai avec compassion mon Seigneur ainsi méprisé, me rappelant qu'il reçut d'une manière bien différente la femme adultère, lorsqu'on la lui présenta pour la juger. — O Juge plein de miséricorde, qui accueillez avec tant de mansuétude les prisonniers que l'on vous amène, et qui les délivrez

1. Adducunt ergo JESUM a Caïpha in prætorium. Erat autem mane : et ipsi non introierunt in prætorium, ut non contaminarentur, sed ut manducarent pascha. Exivit ergo Pilatus ad eos foras, et dixit : Quam accusationem affertis adversus hominem istum ? Responderunt et dixerunt ei : Si non esset hic malefactor, non tibi tradidissemus eum. (JOAN., XVIII, 28-30.)

des mains de leurs cruels accusateurs, non seulement lorsqu'ils sont innocents, mais encore quand ils sont coupables ; comment permettez-vous que ce juge orgueilleux vous reçoive avec un dédain insultant, vous qui êtes l'innocence même ? Vous qui avez confondu les accusateurs d'une femme coupable, et les avez obligés à *se retirer l'un après l'autre, seulement en écrivant avec le doigt leurs péchés sur la poussière* (1) ; que n'usez-vous en ce moment du même moyen, afin que vos ennemis, remplis de confusion, cessent de vous accuser et se retirent ? Mais votre miséricorde est si grande, qu'en portant compassion aux pécheurs, vous refusez d'avoir compassion de vous-même, et voulez mourir pour leur salut. Délivrez-moi, Seigneur, de mes accusateurs lorsque je comparaitrai au tribunal de votre justice, et recevez-moi avec miséricorde, afin que, justifié par vous, je jouisse éternellement de votre présence. Ainsi soit-il.

Secondement. Je considérerai l'orgueilleuse présomption des accusateurs de JÉSUS-CHRIST. Ils la font suffisamment paraître par ces paroles : *Si ce n'était point un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas mis entre les mains pour le faire mourir.* Comme s'ils disaient : Ne suffit-il pas que nous, prêtres et docteurs de la loi, nous vous l'amenions garrotté, pour que vous le croyiez certainement criminel ? O orgueil diabolique, qui aveugle à ce point ceux qui sont ici les vrais malfaiteurs ! O humilité incompréhensible, qui expose à cette humiliation le suprême bienfaiteur ! — A la vue de l'humilité de JÉSUS, qui étant le bienfaiteur de tous

1. JESUS autem inclinans se deorsum, digito scribebat in terra... Unus post unum exhibant. (JOAN., VIII, 6-9.)

les hommes, veut passer pour un malfaiteur dans l'esprit de ceux-mêmes qu'il combla de bienfaits, je tâcherai de concevoir une grande affection pour l'humilité, m'estimant heureux de faire du bien à tous, et de passer pour un malfaiteur aux yeux de tous, à l'exemple de mon divin Sauveur.

II. — *Accusations calomnieuses contre JÉSUS.*

Pilate *leur dit* : Si c'est un malfaiteur public, comme vous le dites, *prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon votre loi. Ils lui répondirent* : Il ne nous est permis de faire mourir personne. La loi, il est vrai, nous commande de lapider les blasphémateurs ; mais ce supplice est trop doux pour un homme convaincu de tant de crimes. *Alors ils commencèrent à l'accuser sur trois chefs principaux* : le premier, *de soulever le peuple par ses discours séditieux* ; le second, *d'empêcher de payer le tribut à César* ; le troisième, *de se dire le Christ Roi, c'est-à-dire le Messie, qui, selon tous les prophètes, devait être roi d'Israël* (1).

Je considérerai, sur ce passage, l'inconcevable malice des accusateurs de JÉSUS-CHRIST, et les calomnies manifestes que leur cœur envenimé invente contre lui. Car il est certain que non seulement il ne soulevait point le peuple ; mais qu'il l'exhortait à la pénitence et à la pratique de toutes les vertus. Ne disait-il pas, s'adressant à la multitude et à ses disciples : *Les scribes et les pharisiens sont assis dans la chaire de Moïse,*

1. Dixit ergo eis Pilatus : Accipite eum vos, et secundum legem vestram judicate eum. Dixerunt ergo ei Judæi : Nobis non licet interficere quemquam... Cœperunt autem illum accusare, dicentes : Hunc invenimus subvertentem gentem nostram, et prohibentem tributa dare Cæsari, et dicentem se Christum regem esse. (JOAN., XVIII, 31. — LUC., XXIII, 2.)

observez donc et faites tout ce qu'ils vous diront (1)? Il est également indubitable, qu'il ne défendait point de payer le tribut à César, puisqu'il a dit expressément : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu* (2); puisqu'il paya même le tribut pour lui et pour saint Pierre, bien qu'il n'y fût point obligé (3). Enfin, il n'a jamais dit qu'il était roi temporel, à la manière des rois tributaires établis ou reconnus par les Romains; loin de là, il prit la fuite quand la foule voulut le faire roi (4). Il disait, à la vérité, qu'il était le Messie; mais ses œuvres en rendaient un éclatant témoignage. Les ennemis de JÉSUS ne pouvaient donc porter plus loin la méchanceté qu'en avançant de si horribles impostures contre lui. Mais la fureur qui les anime ne saurait être assouvie par le genre de mort auquel il leur est permis de livrer un coupable; et c'est pourquoi ils supposent des crimes imaginaires, afin de le faire condamner à un supplice plus cruel, au supplice de la croix. — O mon JÉSUS, je vous rends grâces de ce que vous gardez le silence en entendant les plus révoltantes accusations, que vous pourriez si facilement détruire. Accordez-moi d'imiter votre patience, et préservez-moi de la passion maligne de la haine, qui ne craint pas de noircir par la calomnie ceux qu'elle poursuit.

III. — *Interrogations de Pilate, réponse de JÉSUS.*

Pilate, ayant ouï les accusateurs, *retra dans le pré-*

1. Super cathedram Moysi sederunt scribæ et pharisæi : omnia ergo quæcumque dixerint vobis, servate et facite. (MATTH., XXIII, 2-3.)

2. Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari; et quæ sunt Dei, Deo. (MATTH., XXII, 21.)

3. Da eis pro me, et te. (MATTH., XVII, 26.)

4. Fugit iterum in montem ipse solus. (JOAN., VI, 15.)

toire pour l'interroger sur les chefs dont on le chargeait, et, commençant par le dernier, qui lui paraissait le plus grave, il dit à JÉSUS : *Êtes-vous le roi des Juifs ?* JÉSUS, connaissant que cette demande était sincère, répondit : *Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, j'aurais des serviteurs et des sujets ; ils auraient combattu pour empêcher que je ne tombasse entre les mains des Juifs ; mais mon royaume n'est point d'ici. Pilate lui dit : Vous êtes donc roi ?* JÉSUS répondit : *Vous le dites, je suis roi. Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité : quiconque appartient à la vérité écoute ma voix* (1).

— Sur ce passage, je considérerai les enseignements remarquables renfermés dans les réponses du Fils de Dieu.

Premièrement. Il déclare que son royaume n'est pas de ce monde et qu'il n'a aucun rapport avec les empires de la terre. Il n'est donc pas surprenant qu'il n'ait ni soldats, ni serviteurs, comme en ont les monarques d'ici-bas. Et, non content d'affirmer qu'il n'est point roi temporel, il ajoute qu'il n'a jamais eu la prétention de l'être, bien que ses ennemis osent lui en faire une crime.

Secondement. Il proteste qu'il est véritablement roi, mais roi céleste ; qu'il a réellement un royaume, mais que ce royaume est d'un monde autre que celui-ci : c'est le royaume du ciel, et le royaume spirituel de

1. Introivit ergo iterum in prætorium Pilatus, et vocavit JESUM, et dixit ei : Tu es rex Judæorum ? Respondit JESUS : Regnum meum non est de hoc mundo ; si ex hoc mundo esset regnum meum, ministri mei utique decertarent ut non traderer Judæis : nunc autem regnum meum non est hinc. Dixit itaque ei Pilatus : Ergo rex es tu ? Respondit JESUS : Tu dicis, quia rex sum ego. Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati : omnis qui est ex veritate, audit vocem meam. (JOAN., XVIII, 33-37.)

son Église. Il a par conséquent des serviteurs et des sujets ; mais ils sont ou célestes, comme les anges et les bienheureux, ou spirituels, comme les justes et les fidèles qui croient en lui : car tel est le roi, tels doivent être les sujets. — O Maître souverain des anges et des hommes, vous que le Père éternel a établi sur la sainte montagne de Sion (1) ; il tenait à votre grandeur que vous fussiez le monarque universel de ce monde, et que vous eussiez pour vassaux et pour serviteurs tous les rois de la terre ; mais votre charité infinie vous a fait renoncer à cette pompe mondaine pour me donner l'exemple de l'humilité, pour m'apprendre à mépriser toutes les grandeurs terrestres, et à n'aspirer, par une noble ambition, qu'à la possession du royaume céleste. Faites, ô mon Roi, que je sois votre digne sujet, et donnez-moi pour cela le courage de fouler aux pieds tout ce que les partisans du monde aiment et estiment.

Troisièmement. Il est né, dit-il, et il est venu dans ce monde pour rendre témoignage à la vérité ; c'est-à-dire, pour l'enseigner, pour la prêcher, pour la confirmer par des miracles et par des œuvres merveilleuses : en quoi il surpassa de trois manières tous les autres docteurs. D'abord, il n'enseigna jamais que la vérité ; vérité pure, sans mélange d'erreur ; vérité exempte de curiosité, mais utile aux hommes pour leur faire obtenir le royaume dont il est roi. Puis il prêcha la vérité avec un courage magnanime, même au péril de sa propre vie. Enfin, lorsqu'il s'agissait d'une vérité qui pouvait tourner à sa louange, il la proposait, non

1. Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion, montem sanctum ejus. (Ps., II, 6.)

pour s'attirer l'estime des hommes, mais uniquement pour accomplir son ministère, qui était de rendre témoignage à la vérité. — Je dois me persuader que moi aussi, comme mon divin Sauveur, je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité par mes œuvres et par mes paroles. Je ferai donc en sorte que la divine vérité brille dans toutes mes actions et dans tous mes discours ; j'en bannirai avec soin le mensonge et la dissimulation, dût-il m'en coûter la vie.

Quatrièmement. JÉSUS proclame que ceux qui aiment et suivent la vérité *écoutent sa voix* ; c'est-à-dire, qu'ils croient à sa parole et obéissent à ses commandements. Je jugerai par là si je suis du parti de JÉSUS-CHRIST, qui est la vérité même, ou du parti de Satan, qui est *le père du mensonge* (1). J'admurerai, dans les circonstances présentes, l'autorité que conserve Notre-Seigneur, et la divinité qui resplendit en lui au milieu même des opprobres, sans que, dans cet état d'humiliation, il cesse d'exercer son emploi de prédicateur et de maître. Ah ! si Pilate lui-même voulait écouter son divin prisonnier, JÉSUS est disposé à lui faire connaître clairement la vérité ; mais non, bien que ce malheureux juge montre quelque désir d'être éclairé, en demandant ce que c'est que la vérité, il sort sans attendre la réponse, parce qu'il ne mérite point de l'entendre. — O maître venu du ciel, dites-moi au fond du cœur ce que c'est que la vérité, et faites-le-moi sentir vivement. C'est vous, mon Dieu, qui êtes la vérité ; et tout ce qui procède de vous est vérité. Vos

1. Cum loquitur mendacium, ex propriis loquitur, quia mendax est, et pater ejus. (JOAN., VIII, 44.)

exemples sont vérité ; votre doctrine, vos préceptes, vos conseils, vos miracles, vos sacrements sont vérité. Puissé-je conformer ma vie à cette vérité ; puisse-je *marcher* toujours *dans la vérité* ⁽¹⁾, jusqu'à ce que je parvienne à vous contempler face à face dans votre gloire. Ainsi soit-il.

IV. — *Le silence de JÉSUS.*

Pilate, ayant entendu le Sauveur, fut frappé de la sagesse de ses réponses, et conclut qu'il était innocent. Il sortit donc avec lui du prétoire à la vue du peuple et dit : *Je ne trouve rien de condamnable en cet homme. Alors les princes des prêtres et les anciens, craignant que Pilate ne le délivrât, se mirent à former un grand nombre de nouvelles accusations contre lui. Mais JÉSUS ne répondit rien. Pilate lui dit : Voyez sur combien de points on vous accuse. N'entendez-vous pas tout ce qu'on dit contre vous ? n'avez-vous rien à répondre ? JÉSUS continua à garder un silence absolu, ce qui jeta le gouverneur dans un étonnement profond* ⁽²⁾.

Premièrement. Je méditerai sur le silence vraiment surprenant que garde le Fils de Dieu. Pilate a bien sujet de s'en étonner, comme d'une chose nouvelle et inouïe : car celui que l'on accuse devant lui ne manque pas de motifs qui, à ne consulter que les pensées humaines, semblent l'obliger à prendre la parole pour

1. Majorem horum non habeo gratiam, quam ut audiam filios meos in veritate ambulare. (JOAN. *Epist.*, III, 4.)

2. Nihil invenio causæ in hoc homine... Et accusabant eum summi sacerdotes in multis... Et cum accusaretur a principibus sacerdotum, et senioribus, nihil respondit. Tunc dicit illi Pilatus... Non respondes quidquam? vide in quantis te accusant... Non audis quanta adversum te dicunt testimonia? Et non respondit ei ad ullum verbum, ita ut miraretur præses vehementer. (MATTH., XXVII, 12-14. — MARC., XV, 3-4. LUC., XXIII, 4.)

sa défense. Les dépositions sont fausses, elles sont nombreuses, elles sont graves, elles l'attaquent dans son honneur ; les accusateurs sont puissants, leur intention est de le faire condamner à une mort honteuse et cruelle ; le juge enfin, convaincu de son innocence et souhaitant de le renvoyer absous, l'engage à répondre. Une seule de ces raisons suffirait pour déterminer tout homme à se justifier ; mais elles ne font aucune impression sur JÉSUS-CHRIST, et il persévère dans son silence. Ainsi nous fait-il voir sa douceur et sa patience, non seulement en ne tirant point vengeance de ses calomniateurs, mais en évitant même de les convaincre d'imposture, comme il peut le faire si facilement. Il nous donne aussi une preuve signalée de force d'âme ; car c'est craindre peu le déshonneur, les tourments et la mort, que de ne pas vouloir proférer une seule parole pour s'en préserver. Cette conduite excita l'admiration de Pilate ; elle doit aussi exciter la mienne. — O mon Sauveur, c'est avec justice que le nom d'*admirable* vous a été donné (1) ; car vous êtes aussi admirable dans vos humiliations et dans vos souffrances que dans vos œuvres les plus éclatantes et les plus merveilleuses. Votre patience et votre douceur sont admirables ; et si votre silence dans la maison de Caïphe fut digne d'admiration, celui que vous gardez devant Pilate l'est encore davantage ; car ici les accusations sont plus graves, le danger est plus pressant, et le juge est plus disposé à vous entendre. Mais il fallait, Seigneur, un silence comme le vôtre pour expier tous les excès de ma langue, et pour m'appren-

1. Vocabitur nomen ejus, Admirabilis. (Is., IX, 6.)

dre efficacement à souffrir sans aucune plainte les calomnies et les injures. *Mettez, ô mon Dieu, une garde à ma bouche, et une porte bien fermée à mes lèvres; ne permettez pas que je cherche dans mon cœur des paroles de mensonge pour excuser mes péchés* (1). Je veux, avec votre grâce, mettre désormais un frein à ma langue, lorsque les pécheurs s'élèveront contre moi : je veux me taire et m'humilier comme vous, m'abstenant d'exposer les raisons qui pourraient servir à ma défense, comme vous avez refusé de produire celles qui pouvaient servir à la vôtre (2).

Secondement. Je conclurai de tout ceci, qu'un silence aussi admirable que celui de JÉSUS-CHRIST ne peut serencontrer qu'en des personnes qui se sont longtemps appliquées à mortifier l'amour de l'honneur et de la vie ; qui sont arrivées à ne point craindre plus qu'il ne convient le mépris et la mort ; qui enfin ont abandonné à la divine Providence le soin de tout ce qui les touche, comme nous l'avons dit plus haut (3). C'est ce que signifient ces paroles de l'Esprit-Saint : *Fondez votre or et votre argent, et faites-en une balance pour peser vos paroles, et un frein pour modérer votre bouche, de peur qu'il ne vous échappe quelque parole inconsidérée* (4). C'est-à-dire : Unissez la charité à toutes les vertus morales figurées par l'or, et la prudence à toutes les vertus intellectuelles représentées par l'argent : car

1. Pone, Domine, custodiam ori meo : et ostium circumstantiare labiis meis. Non declines cor meum in verba malitia, ad excusandas excusationes in peccatis. (*Ps.*, CXL, 3, 4.)

2. Posui ori meo custodiam, cum consisteret peccator adversum me. Obmutui, et humiliatus sum, et silui a bonis. (*Ps.*, XXXVIII, 2-3.)

3. Méditation XXIX, 1.

4. Aurum tuum et argentum tuum conflat, et verbis tuis facito stateram, et frenos ori tuo rectos : et attende ne forte labaris in lingua. (*Eccli.*, XXVIII, 29-30.)

elles sont toutes nécessaires pour parler et pour se taire à propos. Tous les vices contribuent au dérèglement de la langue; toutes les vertus doivent concourir à la modérer et à la régler. C'est pour cette raison que l'apôtre saint Jacques nous dit : *Si quelqu'un ne commet point de faute en parlant, c'est un homme parfait* (1).

1. Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir. (JAC., III, 2.)



MÉDITATION XXXIII.

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST FUT PRÉSENTÉ A HÉRODE, ET COMMENT HÉRODE LE MÉPRISA ET SE MOQUA DE LUI.

—— I. — *Humilité et charité de JÉSUS.* ——

Les princes des prêtres, persistant à accuser le Sauveur dirent à Pilate : Il soulève la multitude par la doctrine qu'il enseigne dans toute la Judée, depuis la Galilée, où il a commencé, jusqu'ici. Pilate, entendant nommer la Galilée, demanda si JÉSUS était Galiléen, et ayant appris, par la réponse qu'on lui fit, qu'il était de la juridiction d'Hérode, il le renvoya à ce prince, qui était en ces jours-là à Jérusalem (1).

Premièrement. Je considérerai avec quelle injustice Notre-Seigneur qui, au témoignage de saint Pierre, avait parcouru la Galilée et la Judée, faisant du bien à tous, et guérissant tous ceux qui étaient sous l'oppression du démon (2), se voit aujourd'hui accusé d'avoir soulevé le peuple par ses pernicieuses doctrines dans la Galilée et dans la Judée. — Qui n'admirerait l'humilité de JÉSUS ! Il permet que l'on dénature ainsi le but de ses prédications et de ses voyages. Il n'a cherché qu'à faire du bien à ceux de sa nation, et, selon ses adversaires, il n'a travaillé qu'à les perdre.

1. At illi invalescebant, dicentes : Commovet populum, docens per universam Judæam, incipiens a Galilæa usque huc. Pilatus autem audiens Galilæam, interrogavit si homo Galilæus esset. Et ut cognovit quod de Herodis potestate esset, remisit eum ad Herodem, qui et ipse Jerosolymis erat illis diebus. (LUC., XXIII, 5-7.)

2. Qui pertransiit benefaciendo, et sanando omnes oppressos a diabolo ... per universam Judæam, incipiens a Galilæa. (Act., X, 37-38.)

Secondement. Je considérerai ce que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST eut à endurer de fatigues et d'ignominies dans ce trajet et cette quatrième station. Il va depuis le palais du gouverneur jusqu'à celui d'Hérode, en passant par les rues et les places de la ville, au milieu d'une multitude confuse accourue de toute part, comme le permettait l'heure déjà avancée de la matinée. — O charité et humilité du Fils de Dieu ! Il veut être traîné de tribunaux en tribunaux, plus iniques les uns que les autres, jusqu'à celui d'Hérode, roi cruel et injuste, ravisseur de la femme de son propre frère, et meurtrier de saint Jean-Baptiste, qui lui reprochait ses scandales. C'est une disposition de la divine Providence. Plus JÉSUS souffre pour nous, plus il nous oblige à le servir, et nous donne de puissants exemples de patience et d'humilité.

II. — *Joie frivole d'Hérode à la vue de JÉSUS-CHRIST.*

Hérode éprouva une grande joie en voyant JÉSUS ; car depuis longtemps il souhaitait de le rencontrer, parce qu'il avait beaucoup entendu parler de lui, et qu'il espérait lui voir faire quelque miracle. Il lui fit un grand nombre de questions, mais JÉSUS ne répondit rien. Cependant, les princes des prêtres et les scribes étaient là, ne cessant point de l'accuser (1).

Premièrement. Je ferai ici quelques réflexions sur la joie d'Hérode lorsqu'il vit le Sauveur, et sur l'accueil favorable qu'il lui fit, non par esprit de charité, mais

1. Herodes autem, viso JESU, gavisus est valde; erat enim cupiens ex multo tempore videre eum, eo quod audierat multa de eo, et sperabat signum aliquod videre ab eo fieri. Interrogabat autem eum multis sermonibus. At ipse nihil illi respondebat. Stabant autem principes sacerdotum et scribæ constanter accusantes eum. (LUC., XXIII, 8-10.)

par un désir curieux de s'entretenir avec un homme qui jouissait d'une si haute réputation, et par l'espérance de lui voir opérer quelque merveille. La vanité de ce prince ne fut qu'une occasion de nouveaux affronts pour Notre-Seigneur qui, malgré la réception empressée d'un grand de la terre, ne daigna ni lui répondre ni rien faire de miraculeux en sa présence ; et cela pour trois raisons.

La première, en punition de ses désordres. Il le traite comme un excommunié, comme un homme indigne de voir des miracles, comme un *renard* fin et astucieux, nom qu'on lui donna un jour (1) pour signifier qu'il ne cherchait par ses ruses qu'à ravager et à détruire les principaux sarments de la vigne du Seigneur (2).

La seconde en punition de sa vaine curiosité. Car Dieu ne parle pas aux hommes et ne leur découvre point ses merveilles, dans le seul dessein de contenter leur curiosité. Aussi ceux qui veulent traiter avec lui dans l'oraison, animés de cet esprit de vanité, le trouvent-ils à leur égard sourd et muet. Jamais ils n'entendent sa voix intérieure ; jamais ils ne sentent ses inspirations divines, ni ces mouvements secrets qui portent l'âme à quelque chose de grand.

La troisième raison fut pour nous manifester le désir efficace qu'il avait de souffrir et de mourir. Car voici une occasion propice d'échapper au danger. Mais celui qui, afin de pouvoir mourir pour les hommes, fait un miracle continuel en privant son corps de la gloire qui lui est due, et que devrait lui procurer l'union avec son âme bienheureuse, se garde bien de faire en présence

1. Ite, et dicite vulpi illi. (LUC., XIII, 32.)

2. Capite nobis vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas. (Cant., II, 15.)

d'Hérode un miracle qui le soustrairait aux souffrances et à la mort. — Rougissons donc de notre tiédeur et de notre immortification, nous qui demandons à Dieu des miracles, afin d'être exempts de tout ce qu'il y a de pénible dans la vie.

O bon JÉSUS, qui avez opéré tant de miracles pour remédier aux maux des hommes, pourquoi ne consentez-vous pas à en faire un seul devant Hérode pour vous délivrer vous-même du dernier supplice ? Si la curiosité de ce prince ne mérite pas que vous condescendiez à ses désirs, votre intérêt le réclame. Mais vous fermez l'oreille au cri de votre intérêt propre, pour l'ouvrir au cri de ma grande misère, qui ne peut être guérie que par l'effusion de votre sang.

Secondement. C'est par la même raison que les accusations incessantes et passionnées des pharisiens et des scribes, non plus que les questions d'Hérode, ne peuvent déterminer le Sauveur à répondre. Il se tient dans un silence aussi surprenant, et plus surprenant encore que celui qu'il garda devant Pilate. Car, enfin, il parla dans le prétoire ; il répondit nettement à cette demande du gouverneur : *Êtes-vous le roi des Juifs ?* Mais ici, devant Hérode, il ne dit pas une seule parole, ni pour sa justification, ni par complaisance pour celui qui l'interroge, bien qu'il sache que ce silence persévérant lui attirera l'indignation du monarque. — Il nous enseigne par là que nous devons conserver une sainte liberté devant les princes et les rois, sans rien dire ni rien faire en leur présence par des considérations purement humaines, lors même que cette conduite ne serait pas pour nous sans danger.

III. — JÉSUS méprisé par Hérode.

Hérode avec toute sa cour, voyant que JÉSUS ne lui disait rien, le méprisa ; et, le traitant avec moquerie, il le revêtit d'une robe blanche et le renvoya à Pilate (1).

Premièrement. Je considérerai combien est injurieuse l'idée qu'Hérode conçut de JÉSUS-CHRIST. Il le regarda comme un insensé, un homme grossier et sans éducation ; s'imaginant que c'était par simplicité ou par sottise qu'il gardait le silence et qu'il avait désiré d'être roi. Il ne voulut donc pas le condamner à mort ; il se contenta de le bafouer, en le revêtant par risée et par moquerie d'une robe blanche, semblable à celle que portaient les Césars, mais usée et déchirée, pour que la dérision fût complète. Puis il le renvoya dans cet état à Pilate, comme voulant lui dire : Voici cet homme stupide qui a eu la simplicité de dire qu'il était roi ; je vous le renvoie. Alors les gens de la cour d'Hérode pour venger l'injure faite à leur maître, ou pour le flatter, se mettent à railler JÉSUS-CHRIST et à lui faire mille insultes. Ils lui prodiguent les noms d'idiot, de niais, de fou, de roi imaginaire, et autres qualifications aussi outrageantes : et, selon toute apparence, poussés par Satan, ils ne lui épargnent pas même les coups. JÉSUS, Notre-Seigneur, souffre tout avec une patience admirable, afin de nous apprendre à fouler aux pieds les vains honneurs du monde, et à mépriser les faux jugements des hommes, qui se portent à de tels excès contre le Fils de Dieu. — O Verbe divin, Sagesse du Père éternel, je vous rends grâces de ce que vous avez

1. Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo ; et illusit indutum veste alba, et remisit ad Pilatum. (LUC., XXXIII, 11.)

daigné vous humilier jusqu'à passer pour un ignorant et un insensé ! Il fallait une humiliation semblable pour guérir ma présomption et mon orgueil. Oh ! que ne puis-je être revêtu de vos livrées, et regardé, sans toutefois y avoir donné sujet par ma faute, comme un insensé ! Car le plus haut point de la sagesse est d'aimer à être méprisé dans le monde à cause de vous, comme le comble de la folie est d'aspirer à l'estime et aux honneurs hors de vous.

Secondement. Je considérerai les affronts que JÉSUS-CHRIST endura dans les rues de Jérusalem, où ceux qui se pressaient autour de lui ne cessaient de répéter les sarcasmes inventés par les satellites d'Hérode, et le traitaient à grands cris de stupide et de roi de théâtre. — O Roi du ciel, que ces cris sont différents des acclamations qui retentissaient il y a cinq jours dans la cité de David, lorsque tout le peuple vous saluait et vous recevait comme le Roi d'Israël, le béni du Seigneur ! Mais c'est maintenant le temps de souffrir, afin que vous commenciez bientôt à régner. Il faut que ce qui est écrit s'accomplisse : *La simplicité du juste sera tournée en ridicule ; elle est comme une lampe que les riches regardent avec mépris, et qui luira au temps que Dieu a marqué* (1). O lampe précieuse, qui éclairez et échauffez en même temps par votre doctrine et par votre charité ; qui jetez des rayons de douceur et de patience, en souffrant les plus grandes humiliations par amour pour nous ; un jour viendra que vous serez estimée comme vous méritez de l'être à la confusion des riches et des superbes qui vous méprisent. Confondez-les, Seigneur,

1. Deridetur enim justî simplicitas. Lampas contempta apud cogitationes divitum, parata ad tempus statutum (JOB, XII, 4, 5.)

dès cette vie, par les exemples de votre humilité, afin que, rentrant en eux-mêmes, ils commencent à aimer ce qu'ils ont méprisé, et à mépriser ce qu'ils ont aimé et estimé.

Troisièmement. Je considérerai quelle humiliation ce fut pour Notre-Seigneur de paraître devant Pilate avec ce nouveau costume, et d'être ainsi exposé aux railleries des ministres et des valets du gouverneur. Plus JÉSUS avance dans sa Passion, plus les injures augmentent et se multiplient. J'apprendrai de là à supporter patiemment celles que l'on me fait, les acceptant comme de justes châtiments de mes fautes ; je rougirai du désir que j'ai de passer pour un homme sage et prudent, et de la peine que je ressens, s'il arrive que l'on me raille comme un esprit faible et borné. Pour guérir cette maladie, je me rappellerai l'avertissement de l'Apôtre : *Si quelqu'un d'entre vous pense être sage selon le monde, qu'il devienne fou pour devenir véritablement sage : car la sagesse de ce monde est une folie devant Dieu*, comme la sagesse qui est selon Dieu passe dans le monde pour une folie (1).

Quatrièmement. Je considérerai que la robe blanche dont on revêt le Sauveur par moquerie, est l'image de la blancheur et de la pureté de son âme, et aussi de l'innocence de sa vie. Ici-bas, l'innocence est souvent accompagnée des humiliations et des mépris : et c'est quelque chose de grand d'être, comme le dit l'Esprit-Saint dans les Cantiques, blanc et pur au dedans, noir et méprisé au dehors (2). Je dois donc

1. Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens. Sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum. (1 Cor., III, 18-19.)

2. Nigra sum, sed formosa. (Cant., I, 4.)

demander à Notre-Seigneur qu'il daigne revêtir mon âme de la robe blanche de son innocence, et mon corps des livrées de ses mépris, afin que je lui sois en tout semblable. — *O Agneau sans tache, c'est dans votre sang, quoique vermeil, que les saints lavent et blanchissent leurs vêtements* (1); lavez-moi de telle sorte, que je devienne blanc comme la neige par l'imitation de votre pureté, et que je prenne la couleur de votre sang par la participation à vos souffrances.

Cinquièmement. Je considérerai que, dès ce jour-là même, Hérode et Pilate devinrent amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant (2). Ainsi se vérifie la parole du Psalmiste : *Les rois et les princes de la terre se sont unis et ligués contre le Seigneur et contre son Christ* (3). Mais le Sauveur par sa mort unira dans une amitié vraie ceux qui se coalisent contre lui ; il unira dans une même charité les Juifs et les Gentils, union dont la réconciliation de ces deux grands du monde est la figure. Nous voyons aussi, par ce rapprochement inattendu, combien l'apparence seule de l'humilité, une simple déférence a de pouvoir pour ramener les cœurs les plus indisposés. Le gouverneur de la Judée et le tétrarque de la Galilée étaient en contestation sur leurs droits ; ils avaient l'un pour l'autre une haine irréconciliable. A peine Pilate a-t-il fait les premières avances en renvoyant à Hérode un prisonnier galiléen, et par conséquent de sa juridiction, que les causes de discorde cessent et qu'ils renouent amitié. Cette paix

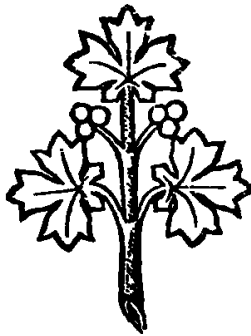
1. Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna, et laverunt stolas suas, et dealbaverunt eas in sanguine Agni. (*Apoc.*, VII, 14.)

2. Et facti sunt amici Herodes et Pilatus in ipsa die : nam antea inimici erant ad invicem. (*LUC.*, XXIII, 12.)

3. Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum, adversus Dominum, et adversus Christum ejus. (*Ps.*, II, 2.)

est cimentée par l'humiliation de JÉSUS-CHRIST, comme c'est au prix de ses opprobres qu'il mérite aux élus la charité parfaite, dont la base est l'humilité.

Sixièmement. Je pourrai enfin réfléchir sur la fin malheureuse de ces deux juges qui n'eurent pour JÉSUS-CHRIST que du mépris. Car le Sauveur, il est vrai, dissimule les injures et les souffre avec patience ; mais, comme il est infiniment juste, le temps viendra où il visitera les pécheurs et les châtiara selon leurs mérites.



MÉDITATION XXXIV.

COMMENT LES JUIFS DEMANDÈRENT LA DÉLIVRANCE
DE BARABBAS ET LA CONDAMNATION DE JÉSUS-
CHRIST.

— I. — JÉSUS *mis en parallèle avec Barabbas.* —

Premièrement. Pilate voyant qu'Hérode n'avait point condamné JÉSUS-CHRIST, et désirant lui-même le délivrer de la mort, eut recours à un moyen qui lui parut efficace, et qui probablement lui fut inspiré de Dieu. C'était la coutume que tous les ans, au jour de la fête de Pâque, le gouverneur nommât aux Juifs deux ou plusieurs prisonniers, afin qu'ils en choisissent un, auquel il accordait sa grâce. Pilate, voulant profiter de cette occasion, ne leur proposa, avec JÉSUS-CHRIST, qu'un seul prisonnier, nommé Barabbas. C'était le plus insigne malfaiteur qui fût alors dans les prisons ; un séditieux, un voleur, un meurtrier, l'objet de la haine de tout le peuple. La pensée de Pilate était que les Juifs, pour ne point mettre en liberté un si méchant homme, lui demanderaient la délivrance de JÉSUS. C'est pourquoi il leur dit : *Lequel voulez-vous que je vous délivre, de Barabbas ou de JÉSUS, qui est appelé Christ* (1) ?

Je m'arrêterai ici à considérer l'humiliation de Notre-Seigneur. Lui qui est si grand, si saint, si sage, le bienfaiteur de tous, se voit mis en parallèle avec un homme infâme, un voleur, un séditieux, un homicide, dans une circonstance où il s'agit de sa liberté, de son

1. Quem vultis dimittam vobis : Barabbam, an JESUM, qui dicitur Christus ? (MATTH., XXVII, 17.)

honneur, de sa vie. Une personne honnête rougirait de le disputer en quoi que ce soit à un homme méprisable et d'une condition bien inférieure à la sienne ; quelle ignominie n'est-ce donc pas pour le Fils de Dieu d'être mis au même rang qu'un homme digne de tous les mépris ? Mais il n'est point d'injure qu'il n'accepte pour nous donner en toutes choses des exemples d'humilité. — O bon JÉSUS, vous pourriez renouveler avec raison la plainte que vous faisiez autrefois par la bouche d'un de vos prophètes : *A qui m'avez-vous comparé ? A qui m'avez-vous égalé* (1) ? Mais, je le vois, Seigneur ; un affront plus intolérable encore vous attend : notre orgueil ne peut être guéri que par un abaissement qui surpasse nos pensées.

Secondement. Le peuple balançant sur le choix qu'il devait faire, *les princes des prêtres et les anciens* entreprirent de le suborner et *lui persuadèrent de demander Barabbas* (2). Je considérerai avec quel empressement et quelle ardeur ces malheureux prêtres s'efforcent de séduire la multitude. Il est probable qu'ils s'étaient répartis en plusieurs endroits, et que, s'adressant tantôt à l'un, tantôt à l'autre, ils répandaient toutes les calomnies imaginables contre JÉSUS. A les entendre, c'était un homme séditieux et plus sanguinaire que Barabbas ; car il mettait le trouble non seulement dans une ville, mais dans toute la province et tout le royaume, au risque de faire périr, non une ou deux personnes, mais la nation entière, si on le soustrayait à la mort. Enfin, comme blasphémateur, magicien, ennemi de la loi de

1. Cui assimilastis me, et adæquastis ? dicit Sanctus. (Is., XL, 25.)

2. Principes autem sacerdotum, et seniores persuaserunt populis ut peterent Barabbam. (MATTH., XXVII, 20.)

Moïse, pour ne rien dire davantage, il méritait plus le dernier supplice que Barabbas, puisqu'il avait commis de plus grands crimes. — JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur entend tous ces mensonges, et il est vivement touché de voir ces faux docteurs tromper un peuple simple, et détruire en lui le sentiment naturel de la vérité.

Troisièmement. D'un côté, je verrai avec étonnement que Barabbas ne manque ni de partisans ni d'intercesseurs qui sollicitent pour lui avec chaleur. Quoique sa cause soit évidemment injuste, ils essayent par des raisons apparentes de la défendre auprès du peuple ; et de plus, il a des amis et des parents qui se joignent aux prêtres pour le sauver. De l'autre côté, je contemplerai avec douleur JÉSUS seul et abandonné. Il ne se rencontre personne qui ose se déclarer en sa faveur, réfuter ouvertement la calomnie et faire connaître à la foule la vérité. Malgré la justice de sa cause, malgré le désir que le juge même témoigne de le délivrer, il n'a ni amis, ni disciples, ni parents, ni aucun de ceux qu'il a comblés de bienfaits, qui entreprenne de le défendre. — O JÉSUS, protecteur et avocat des pauvres, comment ne trouvez-vous pas un seul homme dans Jérusalem qui se prononce pour vous et prenne en main votre cause ? Plaignez-vous-en à votre Père éternel, et dites-lui : O mon Père, *c'est à vous que le soin du pauvre a été laissé, c'est vous qui viendrez en aide à l'orphelin* (1) ; du haut des cieux envoyez quelqu'un qui parle pour moi, et qui m'assiste dans ce pressant danger. Mais, non, Seigneur, vous ne ferez point cette prière ; votre charité

1. Tibi derelictus est pauper : orphano tu eris adjutor. (Ps., x, juxta Hebr. 14.)

infinie veut souffrir ce délaissement, afin de me délivrer de celui que j'ai mérité par mes péchés.

II. — *Barabbas préféré à JÉSUS.*

Pilate impatient de connaître le choix du peuple, lui dit : *Lequel voulez-vous que je vous délivre, de Barabbas ou de JÉSUS, qui est appelé Christ ? Tous se mirent à crier : Nous ne voulons point de JÉSUS, donnez-nous Barabbas (1).*

Premièrement. Je considérerai l'extrême humiliation et l'abaissement profond de JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur. Mis en parallèle avec Barabbas, homme infâme et coupable de tant de crimes, loin de lui être préféré, il est jugé plus indigne que lui de la liberté et de la vie. — O très doux JÉSUS, je comprends maintenant avec quelle vérité vous avez dit par la bouche du Roi-Prophète : *Je suis un ver et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple (2).* Car voici que ceux de votre nation vous estiment au-dessous de l'homme le plus abject et le plus méprisable de tout le peuple. Quelle honte pour moi de prétendre m'élever au-dessus des autres ! Votre exemple ne m'apprendra-t-il pas à m'abaisser et à me mettre sous les pieds de tous ? Confondez, Seigneur, et anéantissez mon orgueil ; m'est-il permis de lever la tête quand je jette les yeux sur votre incompréhensible humilité ?

Secondement. Je considérerai combien les jugements des hommes sont souvent faux et injustes. Dans une

1. Quem vultis dimittam vobis : Barabbam, an JESUM, qui dicitur Christus... ? Clamaverunt omnes, dicentes: Non hunc, sed Barabbam. (MATTH., XXVII, 17 — JOAN., XVIII, 40.)

2. Ego autem sum vermis, et non homo : opprobrium hominum, et abjectio plebis. (P's., XXI, 7.)

cause si claire, tout un peuple se déclare, au préjudice manifeste de la justice et de la vérité, contre celui qui est l'innocence même. Je remarquerai aussi combien la haine et la jalousie ont de puissance pour aveugler les esprits passionnés ; dans quelles fautes, même les plus inexcusables, elles peuvent les entraîner, combien les hommes sont changeants et accessibles à la séduction. Chose incroyable ! ceux-là mêmes qui, il y a peu de jours, proclamaient hautement JÉSUS le sauveur et le roi d'Israël, répètent aujourd'hui à grands cris qu'il est plus méchant que Barabbas. J'apprendrai de là à faire peu de cas des jugements des hommes, qu'ils me soient avantageux ou défavorables, et à ne point les prendre pour règles de ma conduite. Si l'on s'oppose à mes prétentions les plus justes, je me consolerais en pensant à mon Sauveur et en me rappelant que, du moins, les récompenses éternelles, auxquelles j'aspire, ne dépendent point des suffrages des hommes, mais de l'appréciation d'un juge souverainement équitable, exempt de toute passion et de toute erreur. — Je vous rends grâces, ô Dieu éternel, de ce que vous n'avez point fait dépendre la liberté et la vie de mon âme du caprice des hommes, et de ce que vous n'avez pas soumis l'affaire de mon salut à leurs jugements aveugles et intéressés. Donnez-moi, Seigneur, un esprit supérieur à tous les jugements humains ; faites que je les méprise pour ne m'attacher qu'au vôtre : ce que l'on dit de moi ne me rend ni bon ni mauvais, et je ne suis en réalité que ce que je suis devant vous.

Troisièmement. Je considérerai que toutes les fois qu'il m'arrive d'offenser Dieu, je fais dans mon cœur un choix aussi injuste que celui des Juifs. Qu'est-ce,

en effet, que la tentation, sinon la question qui m'est proposée : Lequel des deux préfères-tu, JÉSUS-CHRIST ou Barabbas, le Créateur ou la créature, le ciel ou la terre, l'honneur de Dieu ou ton propre honneur ? Que si je balance, si je doute du choix que je dois faire, le démon et la chair arrivent aussitôt et s'efforcent de me persuader, par leurs suggestions perfides et leurs raisonnements fallacieux, d'abandonner JÉSUS-CHRIST mon Seigneur. Enfin, si je consens au péché, c'est alors que, par une injustice et une ingratitude extrêmes, je choisis Barabbas, une vile créature, un plaisir sensuel, un vain honneur, au grand mépris de la Majesté divine, de JÉSUS-CHRIST mon Sauveur, de sa grandeur et de ses bienfaits. Cette considération doit me couvrir de confusion et me faire avouer que je suis plus coupable que les Juifs eux-mêmes. Éclairé des lumières de la foi, je crois en Dieu et en son Fils unique Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et ma créance ne m'empêche pas de les mépriser, de les abandonner pour m'attacher à des biens périssables, plus vils encore qu'un malfaiteur tel que Barabbas. — O Fils unique du Père céleste, vous avez consenti que l'on vous mît en parallèle avec un homme dont le nom veut dire *fils du père*, non pas du Père qui est au ciel, mais du père de ce monde : vous avez souffert que la préférence lui fût donnée sur vous par *les enfants du démon, qui accomplissaient en cela la volonté de leur père* (1) ; ne permettez pas que je souille mon âme par une semblable trahison, mais faites que je vive toujours comme votre frère et comme fils de votre Père

I. Vos ex patre diabolo estis : et desideria patris vestri vultis facere. (JOAN., VIII, 44.)

éternel, condamnant ce que vous condamnez, approuvant ce que vous approuvez, vous estimant vous-même au-dessus de toutes les choses créées, vous qui êtes infiniment plus aimable que toutes vos créatures.

III. — JÉSUS jugé digne de mort par tout le peuple.

Pilate, surpris que l'on eût choisi Barabbas, dit au peuple : *Que voulez-vous donc que je fasse de JÉSUS, qui est appelé Christ ? Tous répondirent : Qu'il soit crucifié ! Le gouverneur leur dit pour la troisième fois : Quel mal a-t-il fait ? Je ne trouve en lui rien qui mérite la mort. Je le ferai donc châtier, et je le renverrai. Et ils criaient encore plus fort : Crucifiez-le ! crucifiez-le (1) !*

Premièrement. Je réfléchirai sur la lâcheté de ce mauvais juge. Il connaît l'innocence de JÉSUS-CHRIST, et il n'a pas le courage de le délivrer. Il demande à une populace en délire ce qu'elle veut qu'il en fasse, prenant ainsi pour juges de l'innocent ses mortels ennemis, ceux qui le lui ont livré par envie. Une semblable conduite fut pour JÉSUS la cause d'un nouvel affront.

Secondement. Je considérerai avec quelle douleur de son âme Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dut entendre ces cris furieux et redoublés : *Crucifiez-le, crucifiez-le.* Ce n'est pas assez qu'il meure, il faut qu'il meure de la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle, celle de la croix. — O Sauveur du monde, à quelle extrémité mes péchés vous ont-ils réduit ! Ce sont eux, oui,

1. Dicit illis Pilatus : Quid igitur faciam de JESU, qui vocatur Christus ? Dicunt omnes : Crucifigatur. Ait illis præses... tertio : Quid enim mali fecit iste ? Nullam causam mortis invenio in eo : corripiam ergo illum, et dimittam. At illi magis clamabant, dicentes : Crucifige, crucifige eum. (MATTH., XXVIII, 22-23. — LUC, XXIII, 21-22.)

ce sont eux qui poussent ces cris féroces et impies : *Crucifiez-le ! qu'il soit crucifié !* Mais lorsque vous serez crucifié, ils le seront aussi avec vous, et avec vous ils mourront sur le bois de votre supplice (1). Ah ! Seigneur, donnez-leur ainsi le coup de la mort, afin qu'ils ne vivent plus en moi, que jamais plus il ne s'échappe de mon âme des cris de mort contre vous, et que je cesse de vous crucifier de nouveau dans mon cœur (2). Ainsi soit-il.

1. Hoc scientes, quia vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruat corpus peccati, et ultra non serviamus peccato. (*Rom.*, VI, 6.)

2. Rursum crucifigentes sibimetipsis filium Dei. (*Hebr.*, VI, 6.)



MÉDITATION XXXV.

DE LA FLAGELLATION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST ATTACHÉ A LA COLONNE.

I. — *Pourquoi Pilate condamna JÉSUS à être flagellé.*

Pilate, voyant que les Juifs s'obstinaient à demander que JÉSUS fût crucifié, le condamna d'abord à être flagellé (1) ; puis il le livra aux soldats, qui exécutèrent aussitôt cette première sentence.

Premièrement. J'examinerai les raisons qui déterminèrent Pilate à porter ce sanglant arrêt : voici les deux principales :

L'intention du gouverneur était d'apaiser le peuple en lui donnant une satisfaction, et de sauver ainsi JÉSUS-CHRIST du dernier supplice : *je le châtierai*, se disait-il à lui-même, *et je le renverrai*. Aussi est-il probable qu'il donna ordre aux soldats de le flageller cruellement, afin que le spectacle d'un homme déchiré par les fouets excitât la commisération de tous ceux qui le verraient.

De plus, dans le cas où il serait contraint de condamner JÉSUS au supplice de la croix, le crucifiement devait être précédé de la flagellation. Ainsi l'ordonnait la loi des Romains (2), afin que le peuple fût plus ému à la vue des plaies du crucifié, qu'offensé de sa nudité. C'est pour cela que quelques auteurs contemplatifs pensent que JÉSUS-CHRIST fut flagellé deux fois : l'une, pour la première raison que nous avons dite ;

1. Tunc apprehendit Pilatus JESUM, et flagellavit. (JOAN., XIX, I.)

2. S. HIERON. *in Matth.*, XXVII, 26.

l'autre, pour la seconde, lorsqu'il eut été condamné à mourir sur la croix (1).

Quoi qu'il en soit, la sentence fut à la fois injuste, infamante et cruelle ; car le juge n'ignorait pas que ce captif était innocent, et néanmoins il le condamne à un châtement ignominieux et douloureux, réservé aux voleurs et aux esclaves ; il répand le sang du Juste ; il confirme le choix d'un peuple passionné qui a préféré à son bienfaiteur un meurtrier ; il fait souffrir au Saint des saints la peine que Barabbas a méritée par ses crimes.

Secondement. Cette sentence qui me révolte, mon JÉSUS l'accepte dans son cœur. Il n'en appelle point, il n'entreprend pas de se justifier, il ne se plaint pas, il ne témoigne pas le moindre ressentiment de l'injustice criante dont il est la victime. Loin de là, il livre volontiers son corps aux coups des bourreaux en expiation de mes péchés, afin de guérir, dit le prophète Isaïe, les plaies de mon âme par celles de sa chair innocente (2), et de m'exciter par cette marque d'amour à le servir et à l'aimer. Comment, en effet, considérer les entrailles de mon Sauveur, et refuser de lui donner mon cœur avec toutes mes affections ? On peut croire que, dans ce moment, JÉSUS leva les yeux vers le ciel et dit à son Père éternel ces paroles de David : Mon Père, puisque vous l'avez ainsi ordonné, *me voici prêt à être battu de verges* (3). Mon corps devait être impassible et immortel ; *le mal ne devait point venir jusqu'à lui, ni les fouets approcher du tabernacle où habite*

1. GERSON. *in Monotessaron*. c, 146.

2. Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra. (Is., LIII, 5.)

3. Quoniam ego in flagella paratus sum. (*Ps.*, XXXVII, 18.)

mon âme (1). Mais votre Providence a voulu me revêtir d'une chair accessible à la souffrance, et dès lors je me suis préparé à la peine que je vais subir maintenant (2). J'ai dit : *Je paierai ce que je n'ai point dérobé* (3), pour acquitter les dettes de ceux qui ont audacieusement tenté de vous ravir votre gloire. — Je vous rends grâces, ô mon aimable Rédempteur, de ce que vous avez daigné vous soumettre à un châtement si cruel, si honteux et si injuste. A votre exemple, me voici prêt à souffrir les fouets pour votre amour. J'accepte d'avance la sentence que vous porterez à mon égard. Elle ne sera point injuste, puisque je l'ai méritée par mes péchés ; elle ne sera ni honteuse pour moi ni cruelle, puisque cette sentence sera celle d'un père, qui châtie l'enfant qu'il aime pour l'aider à se corriger (4).

II. — JÉSUS dépouillé de ses vêtements.

Dès que Pilate eut prononcé la sentence, les soldats se saisirent avec insolence de JÉSUS, et l'ayant mené dans une salle, ils lui ôtèrent ses vêtements, jusqu'à sa tunique sans couture.

Premièrement. Je considérerai quelle étrange confusion souffrit notre divin Sauveur, si beau et si chaste, quand il se vit nu au milieu d'une foule de soldats, à qui sa pudeur ne pouvait être qu'un sujet de raillerie. O affront incompréhensible ! JÉSUS le supporte avec

1. Non accedet ad te malum : et flagellum non appropinquabit tabernaculo tuo. (*Ps.*, XC, 20.)

2. Corpus autem aptasti mihi : tunc dixi : Ecce venio. (*Hebr.*, X, 5-7.)

3. Quæ non rapui, tunc exsolvelam. (*Ps.*, LXVIII, 5.)

4. Quem enim diligit Dominus, castigat : flagellat autem omnem filium quem recipit... et quasi pater in filio complacet sibi. (*Hebr.*, XII, 6. — *Prov.*, III, 12.)

patience, en expiation de tant de péchés que j'ai commis, sans rougir de dépouiller mon âme de la grâce dont il l'avait revêtue et parée ; il le supporte afin de me procurer, au prix d'une humiliation si profonde, ce vêtement sacré que j'ai perdu, et sans lequel *je suis misérable, et pauvre, et nu* (1). — O Sauveur plein d'amour, qui *me conseillez d'acheter de vous l'or très pur et très ardent de la charité pour m'enrichir, et les vêtements blancs de l'innocence* (2), pour me préserver de la confusion que j'ai méritée, en me dépouillant moi-même de ces ornements précieux ; vendez-moi, je vous en conjure, et cet or et ces vêtements. Je vous offre en retour le mérite de la nudité volontaire que vous souffrez aujourd'hui ; je vous offre mon cœur disposé à se dépouiller de tous les biens de la terre : enfin, je vous supplie, par l'état auquel je vous vois réduit, de me revêtir de votre divine grâce, afin que je n'aie point le malheur de tomber dans la confusion qui doit durer éternellement.

Secondement. Je considérerai comment les soldats attachèrent le Sauveur à une colonne (3), les bras en haut selon quelques autres, afin de pouvoir le frapper par tout le corps (4). Sans doute, ce ne fut pas là un léger tourment ; car ils le lièrent par les pieds et par les poignets avec une extrême violence. Mais quand ils ne l'eussent point lié à la colonne avec des cordes, il y était plus fortement attaché par les liens de son

1. Nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus. (*Apoc.*, III, 17.)

2. Suadeo tibi emere a me aurum ignitum, probatum, ut locuples fias, et vestimentis abis induaris, ut non appareat confusio nuditatis tuæ. (*Apoc.*, III, 18.)

3. S. HIERON. *Epist.* CVIII, quæ est Epitaphium Paulæ, ad Eustochium n. 9. et *Gloss. en Luc.*, XXIII, 22.)

4. P. COSTER. *Méditat.* XXIV, de *Christi Passione*.

amour, et par le désir qui le pressait de se sentir déchirer à coups redoublés pour notre salut. — O Agneau sans tache, qui, avec une douceur admirable et *sans pousser le moindre cri* (1), souffrez que de cruels bourreaux vous lient, non seulement pour vous dépouiller de votre laine, je veux dire de vos vêtements, mais encore pour mettre en lambeaux à coups de fouets votre corps délicat ; daignez, je vous en prie, m'attacher si étroitement à vous par les liens de la charité, que ni les fouets, ni les peines de cette vie ne puissent me détacher de vous. Ainsi soit-il.

III. — JÉSUS flagellé.

Premièrement. JÉSUS-CHRIST étant attaché à la colonne, les bourreaux commencèrent à le flageller avec une cruauté inouïe. Ils se succédaient les uns aux autres, employant tour à tour, d'après plusieurs commentateurs (2), trois sortes d'instruments : les verges pliantes couvertes d'épines, les nerfs de bœuf armés de rosettes de fer à l'extrémité, les chaînes de fer garnies de pointes très aiguës qui entraient dans la chair et pénétraient jusqu'aux os. Avec ces divers instruments, ils déchargent un prodigieux nombre de coups sur les épaules du Sauveur, qui en sont d'abord toutes meurtries, puis écorchées, et enfin ouvertes par des blessures si profondes, qu'il en coule des flots de sang jusqu'à terre. Ils lui déchirent ainsi à force de coups tout le corps, sans épargner ni les bras, ni les côtés, ni la poitrine. Le prophète Isaïe nous représente le peuple juif,

1. Quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum. (Is., LIII, 7.)

2. SALMERON, *Comment. in Evangelic. histor. et Acta apostol.* tom. X, tract. 29.

qui est le corps mystique de JÉSUS-CHRIST, couvert de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête ; il n'y a rien de sain en lui, parce que tous ceux qui le composent, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, sont infectés de la lèpre du péché. De même aujourd'hui, le vrai corps de notre Rédempteur, *depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête*, est traité avec tant de cruauté, qu'il n'y a en lui que contusions et que blessures, et qu'il ressemble à un lépreux (1). C'est dans cet état lamentable que l'avait vu le même prophète, lorsqu'il s'écria : *Il est sans beauté et sans éclat. Nous l'avons vu, il était tout défiguré et méconnaissable. Il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleurs, familiarisé avec la souffrance. Son visage était obscurci par les opprobres et par l'ignominie, et nous l'avons tenu pour un homme de néant. Il a vraiment porté lui-même nos infirmités, il s'est chargé de nos douleurs. Nous l'avons considéré comme un lépreux, comme frappé de la main de Dieu et humilié. Il a été blessé à cause de nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes : le châtement qui doit nous rendre la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures* (2). — O mon Rédempteur, que n'ai-je une lumière assez vive pour vous contempler, ainsi défiguré, attaché à la colonne ! Que n'ai-je une charité assez brûlante pour *me transformer par la force de la compassion en votre image* ! O JÉSUS, le

1. A planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas : vulnus et livor... (Is., 1, 6.)

2. Non est species ei, neque decor : et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum : despectum, et novissimum virorum, virum dolorum, et scientem infirmitatem : et quasi absconditus vultus ejus, et despectus, unde nec reputavimus eum. Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit : et nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum a Deo et humiliatum. Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra : disciplina pacis nostræ super eum, et livore ejus sanati sumus. (Is., LIII, 2-5.)

plus beau des enfants des hommes, comment a disparu la grâce qui était répandue dans tous vos traits ? O splendeur de la gloire du Père, qui donc a obscurci l'éclat de votre visage ? O le plus parfait des hommes, *le Désiré des nations*, qui vous a changé en un homme de douleurs ; qui vous a fait l'opprobre de la terre ? Vous qui avez rendu la santé à tant de lépreux, d'où vient que vous êtes semblable à un lépreux ? O Père éternel, comment permettez-vous que votre Fils bien-aimé soit traité comme un voleur, et qu'il soit regardé comme un homme que votre main a frappé ? Si mes péchés en sont la cause, n'est-il pas plus conforme à la justice que j'en porte la peine ? *C'est moi, oui, c'est moi qui ai péché* ; cet innocent Agneau n'a fait aucun mal ; *tournez votre main contre le coupable* ; déchargez sur mes épaules les coups de fouets ; que la punition retombe sur l'auteur de la faute (1). O charité infinie du Père qui, pour réconcilier l'esclave avec lui, châtie si sévèrement son propre Fils ! O charité immense du Fils qui, pour réconcilier l'esclave avec son Père, se soumet à un si terrible châtiment ! Père éternel, je vous rends grâces de votre charité incompréhensible. Fils unique de Dieu, Verbe incarné, je vous rends grâces de l'ineestimable amour que vous me témoignez dans votre cruelle flagellation.

Secondement. Pour mieux comprendre la grandeur de ce tourment, je réfléchirai sur quatre points particuliers qui en sont les principales circonstances.

La première est tirée des qualités du corps de Notre-Seigneur. Il était délicat, tendre, très sensible à la dou-

1. Ego sum qui peccavi, ego inique egi : isti qui oves sunt, quid egerunt? vertatur, obsecro, manus tua contra me. (*II Reg.*, XXIV, 17.)

leur ; il était de plus extrêmement affaibli par la sueur de sang, par les fatigues de la nuit précédente et par celles de la matinée. Comme donc les blessures que lui faisaient les fouets étaient profondes ; comme les pointes de fer lui déchiraient même les entrailles, il en ressentit d'excessives douleurs. Aussi dans le psaume où nous lisons ces paroles, *les pécheurs ont frappé sur mon dos*, le texte hébreu porte, *ils ont labouré*, parce que, comme le soc fend la terre et forme un sillon profond ; de même les instruments de la flagellation ouvrirent la chair de JÉSUS-CHRIST, et y firent des blessures semblables à des sillons (1). — Corps adorable de mon Sauveur, terre virginale, vous n'aviez pas besoin d'être sillonnée de la sorte pour produire des fruits de salut ; mais la dureté de mon cœur, vous le saviez, avait besoin d'être amollie par vos souffrances. Excitez en moi, ô mon Dieu, de vifs sentiments de compassion, et faites que je ressente dans ma chair les douleurs que vous éprouvez dans la vôtre.

La seconde circonstance se prend du côté des bourreaux. Hommes naturellement cruels et féroces, ils avaient encore reçu ordre du gouverneur de ne garder en cette exécution aucune mesure, pour les raisons que nous avons dites ; ils étaient de plus excités par Satan, afin que le Sauveur laissât au moins échapper quelque mouvement d'impatience ; enfin, ils se sentaient animés par les princes des prêtres et par tout le peuple. Et comme ils se relevaient souvent, les derniers le frappaient toujours avec une nouvelle force et lui causaient de plus intolérables douleurs. Irrités par

1. Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores. (*Ps.*, CXXVIII, 3. — In hebr. *araverunt arantes*.)

sa douceur et par son silence, peut-être rivalisaient-ils de cruauté dans le dessein de tirer de sa bouche une plainte ou un soupir.

La troisième circonstance se trouve dans le nombre des bourreaux et la multitude incroyable de coups dont ils accablèrent le corps délicat et affaibli de JÉSUS. Plusieurs auteurs pensent que ces coups s'élevèrent au moins à cinq mille (1) ; et l'inhumanité des ennemis du Sauveur rend cette opinion probable. Loin d'observer à son égard la loi qui fixait le nombre de coups à quarante moins un, comme nous le voyons par l'exemple de saint Paul (2), ils multiplièrent bien des fois ce nombre, notre divin Rédempteur le permettant ainsi, afin d'accomplir lui-même la pénitence que méritaient les péchés de tous les hommes.

Or, et c'est ici la quatrième circonstance, nos péchés étant énormes et sans nombre, les coups de fouets que reçut le Fils de Dieu pour les expier ne pouvaient être que très cruels et comme innombrables.

Troisièmement. A l'aide de ces considérations, je tâcherai de me former une idée de la patience invincible de JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur. Tout le temps que dure la flagellation, il reste muet, il ne fait entendre aucune plainte, il ne donne aucune marque d'impatience, de trouble ou d'ennui ; il reçoit, comme une enclume, tous les coups, les offrant à son Père éternel

1. Sainte Gertrude, dans le livre 4^e de ses *Révélations*, ch. 35^e, semble faire entendre que Notre Seigneur reçut 5466 coups ; le P. Coster, dans la 24^e de ses *Méditations sur la Passion*, donne le nombre de 5400, d'après le témoignage de plusieurs saints qui l'ont appris par révélation. (*Note de l'auteur.*)

2. A Judæis quinquies quadragenas, una minus, accipi. — Pro mensura peccati erit et plagarum modus : ita duntaxat, ut quadragenarium numerum non excedant: ne foede laceratus ante oculos abeat frater tuus. (*II Cor.*, XI, 24. — *Deuter.*, XXV, 2-3.)

en satisfaction de nos péchés, avec un amour sans mesure. Il est tout couvert de plaies, et cependant il désire en recevoir de nouvelles, plus douloureuses encore, s'il faut de nouvelles et de plus atroces souffrances pour opérer notre salut. Aussi se garde-t-il de dire c'est assez ; il attend que la rage de ses persécuteurs soit assouvie, et la justice divine pleinement satisfaite. — Je concevrai de là une juste horreur de mes péchés qui ont été la cause d'un si redoutable châtement, et j'exciterai en moi le désir de les expier par des pénitences et des flagellations volontaires. Enfin, je me prosternerai aux pieds de mon Sauveur, près de la colonne ; je le considérerai abandonné de tous, privé de toute consolation, perdant ses forces avec son sang. Tantôt, je baiserais en esprit la terre baignée du sang de mon Sauveur et de mon Créateur ; tantôt, je prendrais dans mes mains les fouets teints de ce sang précieux, je les appliquerais sur mon cœur, priant JÉSUS de guérir mes affections déréglées et de me blesser de son divin amour ; puis j'embrasserais cette colonne sacrée, je la saluerais avec respect, et je dirai : O colonne sainte, à laquelle a été lié et fouetté celui qui est la colonne du monde et le soutien de l'univers ! O précieuse colonne, couverte et embellie du sang de mon Rédempteur, sang répandu *pour faire de tous les hommes autant de colonnes dans le temple du Dieu vivant* (1) ! Que n'ai-je eu le bonheur d'être attaché à vous, d'être arrosé de ce sang adorable, dont la vertu m'eût affermi dans le service du Seigneur qui a tant souffert pour me sauver ! Esprits célestes, colonnes du ciel, que faites-vous ?

1. Qui vicerit, faciam illum columnam in templo Dei mei. (*Apoc.*, III, 12.)

Comment ne tremblez-vous pas en voyant votre Créateur lié et frappé par les mains sacrilèges de ses bourreaux? O mon JÉSUS, ayez compassion de vous-même; *étendez, étendez vos bras et armez-les de force* (1). Mais, hélas! ils sont épuisés de sang, et la faiblesse est devenue leur partage! O mon Dieu, puisque c'est pour mes péchés que vous souffrez tant de maux, fortifiez-moi de votre grâce, donnez-moi le courage de m'en punir moi-même et de m'en corriger. Ainsi soit-il.

Quatrièmement. Je considérerai en dernier lieu, comment, après cette exécution injuste et barbare, les soldats détachèrent Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST de la colonne. Brisé par les coups, affaibli par la quantité de sang qu'il a perdu, il est probable qu'il tomba par terre. Comme il était nu, et que ses vêtements avaient été jetés assez loin de lui, il alla les chercher lui-même, se traînant avec beaucoup de peine, et nageant dans son propre sang qui inondait le sol autour de la colonne; puis il s'habilla seul comme il lui fut possible, sans que personne daignât l'aider: tant on montrait à son égard de cruauté ou de mépris. Je pourrai passer quelque temps dans cette pieuse contemplation, compatissant à l'abandon et à la faiblesse de mon Seigneur. — O Roi du ciel, qui aidez toutes les créatures, et sans lequel aucune ne peut ni agir ni se mouvoir; comment ne trouvez-vous personne qui vous assiste dans cette extrême nécessité! Vêtements sacrés qui guérites d'une perte de sang l'Hémorroïsse, dès qu'elle vous eut touchés (2), et qui tant de fois avez rendu la santé aux malades (3); fermez les plaies de mon Sauveur, arrêtez

1. Consurge, consurge, induere fortitudinem, brachium Domini. (Is., LI, 9.)

2. LUC., VIII, 44.

3. MARC., VI, 56.

les ruisseaux de son sang, afin qu'il lui reste assez de forces pour souffrir encore et achever l'œuvre de notre Rédemption. Oh ! que n'ai-je été présent pour le servir et le soulager, quand il eût dû m'en coûter jusqu'à la dernière goutte de mon sang ! Agréez, ô mon Dieu, ce témoignage de ma bonne volonté ; et, puisque c'est de vous que je la tiens, fortifiez-la, afin que je vous serve désormais en tout ce que je pourrai, avec le désir de faire beaucoup plus que je ne puis pour votre service.



MÉDITATION XXXVI.

DU COURONNEMENT D'ÉPINES ET DES AFFRONTS QUI
L'ACCOMPAGNÈRENT.

I. — JÉSUS *désire de nouvelles souffrances ; ses ennemis
les lui préparent.*

Les soldats qui avaient flagellé Notre-Seigneur, trouvèrent encore, par la suggestion de Satan, de nouveaux moyens, aussi humiliants que douloureux, pour le tourmenter. Afin que l'affront fût plus éclatant, ils rassemblèrent toute la cohorte préposée à la garde du prétoire, et l'engagèrent à assister à ce spectacle (1). Tous s'y rendirent volontiers comme à un divertissement. Alors commença une scène cruelle, aux dépens de l'honneur et du repos de JÉSUS. — Il se présente ici deux considérations.

Premièrement. Je considérerai le désir insatiable que le Fils de Dieu a de souffrir pour notre salut. Il souhaite que l'on invente contre lui de nouveaux genres d'outrages et de tortures. S'il se contentait des injures et des douleurs ordinaires, il craindrait de ne pas nous faire comprendre suffisamment et la grandeur de son amour, et la grièveté de nos offenses. Comme donc les hommes, emportés par l'amour d'eux-mêmes, imaginent de nouvelles sortes de crimes pour satisfaire leur sensualité et leur ambition, de même JÉSUS-CHRIST, pressé par son amour envers les hommes, veut, pour expier de semblables forfaits, que l'on invente des sup-

1. Congregaverunt ad eum universam cohortem. (MATTH , XXVII, 27. — MARC., XV, 16.)

plices inouïs, de nouvelles manières de répandre son sang, comme il l'a fait lui-même au jardin des Olives. — Je vous rends grâces, ô doux JÉSUS, de l'exquise charité que vous avez pour de misérables pécheurs. Oui, c'est à bon droit que l'on vous donne le nom de *Juste*, puisque vous employez des moyens si étonnants pour nous mériter la grâce de la justification. Je me réjouis avec vous de ces inventions admirables de votre amour ; je me plais à vous dire avec votre prophète, que vous êtes le *Juste* par excellence, que vous serez heureux dans toutes vos entreprises, *et que vous recueillerez le fruit de vos œuvres*, le salut d'une multitude innombrable d'âmes, que vous ne pouviez gagner qu'à ce prix (1).

Secondement. Je considérerai la malice des bourreaux de JÉSUS. Poussés par le démon, ils rassemblent tous les gardes du gouverneur. Ils ne veulent pas être les seuls à se moquer du vrai Roi des hommes et des anges ; il leur faut des témoins et des complices de leur audace. Je compatirai à l'humiliation de mon Sauveur, devenu le jouet de ses ennemis ; j'aurai en horreur ceux qui sollicitent les autres à l'offenser et à le railler dans ses mystères. — O mon divin Maître, je veux assister en esprit à ce spectacle, non pour vous insulter, comme les soldats, mais pour méditer vos œuvres, admirer les inventions de votre amour, prendre part à vos peines, et m'encourager à supporter les miennes.

C'est avec ces dispositions que je dois réfléchir sur les tourments et les opprobres que JÉSUS endura dans

1. Dicite justo quoniam bene, quoniam fructum adinventionum suarum comedet. (Is., II, 10.)

le prétoire après la flagellation. On peut les réduire à six, qui se suivirent les uns les autres.

II. — *Les deux premiers affronts que l'on fit à JÉSUS-CHRIST.*

Premièrement. Les soldats *le dépouillèrent* une seconde fois (1); et comme leur intention était de l'exposer ensuite à la vue de tout le peuple dans l'état pitoyable auquel ils l'avaient réduit, on croit qu'ils lui ôtèrent jusqu'à sa tunique sans couture, et qu'ils le laissèrent dans une entière nudité. Ce traitement indigne causa à Notre-Seigneur de très vives douleurs et une honte extrême. Il lui causa de la douleur, parce que ses vêtements, étant déjà collés à son corps déchiré et ensanglanté, les soldats les lui arrachèrent avec brutalité, sans craindre de rouvrir ses plaies. Il lui causa de la honte, parce qu'il se trouva nu devant cette troupe d'hommes insolents, comme nous l'avons vu dans la Méditation précédente.

Secondement. Ils le couvrirent d'un manteau de pourpre (2), vêtement que portaient les rois. C'était une dérision de la part des ennemis de JÉSUS; ils voulaient le traiter comme un roi imaginaire. De sorte que ce qui est aux souverains une marque de leur dignité, ne servit qu'à rendre notre divin Sauveur plus méprisable et à le faire passer pour un roi de théâtre. — O céleste Époux de nos âmes, *blanc et vermeil, choisi entre mille* (3); si vous aimez ces deux couleurs, ce

1. Et exuentes eum. (MATTH., XXVII, 28.)

2. Chlamydem coccineam circumdederunt ei. (MATTH., XXVII, 28. — MARC., XV, 17.)

3. Dilectus meus candidus et rubicundus, electus ex millibus. (*Cant.*, v, 10.)

n'est que par le désir d'être méprisé. Car, dans le palais d'Hérode, on vous revêtit d'une robe blanche, comme un insensé ; et dans le prétoire, on vous couvre d'un manteau de pourpre, comme un usurpateur de la royauté. Vous acceptez, Seigneur, ces opprobres, afin de nous mériter la blancheur de l'innocence et la pourpre de la charité. Accordez-moi la grâce de me glorifier de vos livrées ; faites que je regarde comme un affront ce que le monde estime comme honorable, et que j'estime comme honorable ce que le monde regarde comme un affront.

Je puis aussi considérer cet ample et lourd vêtement comme la figure de nos péchés, *rouges comme l'écarlate*, dit Isaïe (1), fardeau pesant et ignominieux que le Sauveur a daigné prendre sur sa personne. Le rouge représente particulièrement certaines œuvres qui paraissent bonnes et glorieuses aux yeux des hommes, mais qui, dans le fond, sont mauvaises et abominables devant Dieu, parce qu'elles sont faites avec des motifs criminels. De semblables œuvres ne glorifient point JÉSUS-CHRIST ; elles l'offensent et le déshonorent. — O Dieu de mon âme, ne permettez pas que je vous revête jamais d'un vêtement si honteux, ni que je m'en revête moi-même. S'il est une pourpre que je doive ambitionner, c'est celle de la charité : *elle couvrira la laideur et la multitude de mes péchés* (2), et elle me rendra agréable à vos divins regards. Ainsi soit-il.

III. — *Le troisième affront fait à JÉSUS-CHRIST.*

Et entrelaçant une couronne d'épines, ils la lui mirent

1. Si fuerint peccata vestra ut coccinum. (IS., I, 18.)

2. Charitas operit multitudinem peccatorum. (I PÉTR., IV, 8.)

sur la tête (1). Ce n'est point une couronne d'or ou d'argent, de roses ou d'autres fleurs, c'est une couronne d'épines très fortes et très aiguës, qui lui couvrait toute la tête ; et comme les soldats la posèrent d'abord sur le haut de la tête de JÉSUS, puis l'enfoncèrent avec beaucoup de violence, ces épines percèrent en mille endroits le chef sacré du Sauveur, et firent couler par tant de blessures une grande abondance de sang.

Premièrement. Je considérerai que cette couronne fut pour Notre-Seigneur, comme le prétendaient ses ennemis, un instrument d'ignominie et de douleur. Elle fut un instrument d'ignominie ; car ils la lui mirent par dérision, au lieu des couronnes dont on ornait le front des rois, des conquérants au jour de leur triomphe, des mortels que l'on révérait à l'égal des dieux. Ils voulaient donc signifier par là que JÉSUS méritait d'être moqué sous ce triple rapport : il s'était faussement attribué le titre de roi des Juifs ; il avait voulu se faire passer pour le fils de Dieu ; tout récemment, il avait séduit le peuple, qui s'était empressé de le recevoir en triomphe dans Jérusalem. Elle fut aussi un instrument de douleur ; car les épines, étant en grand nombre et très aiguës, pénétraient fort avant dans la tête, et tiraient tout le sang que les fouets avaient laissé dans la plus noble partie de ce corps divin. Ce sang, coulant sur son front, sur ses yeux et le long de ses joues, lui défigurait étrangement le visage et obscurcissait sa vue, tandis qu'il ressentait extérieurement et intérieurement d'intolérables tourments. — Lève-toi donc, ô mon âme, et sors en esprit avec les filles de Sion,

1. Et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus. (MATTH., XVII, 29.)

pour contempler le vrai Salomon portant la couronne que sa mère, ou plutôt sa marâtre la Synagogue, lui a mise sur la tête au jour de ses noces (1), au jour du mariage mystérieux qu'il consommera bientôt par sa mort sur le lit nuptial de la croix. O Roi éternel, *qui avez couronné l'homme d'une couronne de gloire et d'honneur, et qui l'avez élevé à la dignité de roi et de seigneur en l'établissant sur les œuvres de vos mains, et en mettant toutes choses sous ses pieds* (2); comment avez-vous consenti que la main des hommes vous couronnât d'une couronne de douleur et d'ignominie? O ingratitude, ô cruauté inconcevable des hommes envers leur Seigneur! O bonté, ô mansuétude ineffable du Seigneur envers les hommes! Il les couronne de gloire; eux le couronnent d'opprobres: *il les couronne de sa miséricorde et de ses grâces* (3); eux le couronnent d'épines très cruelles. Comment donc ces épines ne percent-elles point mon cœur? Comment ne font-elles pas couler de ma tête et de mes yeux des ruisseaux de larmes, quand je vois le Roi du ciel ainsi couronné pour m'acquérir dans son royaume une couronne éternelle? O céleste Époux des âmes, qui, pour contracter avec elles une union indissoluble, vous couronnez d'épines; mettez sur ma tête une couronne semblable à la vôtre, afin que je mérite de vous être inséparablement uni. O couronne sacrée de JÉSUS, si effrayante que vous paraissiez aux yeux du monde, je vous révère, je vous adore, comme la couronne de mon Dieu! O

1. Egredimini et videte, filiae Sion, regem Salomonem in diademate, quo coronavit eum mater sua in die desponsationis illius. (*Cant.*, III, 11.)

2. Gloria et honore coronasti eum: et constituisti eum super opera manuum tuarum. Omnia subiecisti sub pedibus ejus. (*Ps.*, VIII, 6-8.)

3. Qui coronat te in misericordia et miserationibus. (*Ps.*, CII, 4.)

précieuses épines, percez mon cœur de vos pointes, et guérissez par vos blessures salutaires les plaies mortelles que le péché a faites à mon âme.

Secondement. Je considérerai la grièveté de mes péchés, surtout de mes péchés d'orgueil et de sensualité ; car ils sont la véritable cause d'un si terrible tourment. Ce sont eux qui ont percé le chef adorable de mon Sauveur, d'une manière bien plus douloureuse que les épines de sa couronne. Parce que je me suis *couronné de roses* (1), ne cherchant qu'à satisfaire mes sens, JÉSUS a été couronné d'épines ; parce que j'ai placé sur mon front *la couronne d'orgueil* (2), JÉSUS a choisi pour lui une couronne d'humiliation et d'opprobre. — Je me rappellerai donc, ô mon âme, tous mes péchés, qui sont les épines dont la tête de mon Rédempteur a été blessée ; je me repentirai de les avoir commis, et les saintes rigueurs de la pénitence seront les épines qui perceront ma chair et pénétreront jusqu'à mon cœur. Voici que JÉSUS-CHRIST, mon chef, est couronné d'épines ; je rougirai, moi qui suis un des membres de son corps mystique, de vivre couronné de roses, dans les délices et les vanités d'un monde que JÉSUS-CHRIST a réprouvé.

Troisièmement. Je me demanderai ce que signifie cette couronne si fortement enfoncée dans la tête de mon Sauveur. A ne regarder que le dessein de ses ennemis, elle est l'instrument d'un supplice cruel et dérisoire ; mais à envisager les choses selon les idées de Dieu, elle est une marque que JÉSUS est Roi éternel, que son royaume est durable, que son diadème est

1. Coronemur nos rosis. (*Sap.*, II. 8.)

2. Væ coronæ superbiæ. (*Is.*, XXVIII, I.)

comme inhérent à son front divin : telle n'est pas la couronne des rois de la terre, ornement que l'on peut prendre et déposer à volonté. Elle est encore un signe de la victoire et du triomphe qu'il a remporté pour toujours sur le démon, sur la chair et sur le monde. Cette victoire, il est vrai, lui a coûté cher ; elle lui a coûté tout son sang, particulièrement celui que les épines ont tiré de sa tête adorable, mais aussi a-t-il mérité par ce sang à tous ses élus d'innombrables victoires dans le temps présent, et dans l'éternité des couronnes de gloire. JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur a donc voulu nous enseigner, par son exemple, que nous ne pouvons gagner la couronne du ciel, sans avoir porté sur la terre sa couronne d'épines ; et que, par conséquent, il vaut mieux embrasser ici-bas une vie laborieuse et pénible, qu'une vie molle et sensuelle. Car si je me couronne maintenant de roses, en recherchant, comme les mondains, les honneurs et les plaisirs, un jour viendra où je me sentirai le cœur déchiré par les remords de ma conscience, comparables à des épines aiguës, qu'il me sera impossible d'arracher (1). — Je vous rends grâces, Roi souverain, glorieux vainqueur, triomphateur éternel, de ce que vous avez choisi une voie si rude pour parvenir à votre gloire ; je m'offre dès à présent à marcher sur vos traces ; je veux être couronné d'épines en ce monde, afin que, comme je l'espère, vous me couronniez de gloire en l'autre. Ainsi soit-il.

1. *Conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina. (Ps., XXXI, 4.)*

IV. — *Le quatrième et le cinquième affront que reçut*
JÉSUS-CHRIST.

Premièrement. Les soldats du gouverneur, après avoir couronné d'épines le Roi du ciel et de la terre, *lui mirent par moquerie un roseau dans la main droite*, en guise de sceptre (1). Ils veulent lui faire entendre que ce roseau creux et fragile est l'image de sa royauté. Elle n'a rien de réel et de solide, elle n'existe que dans son imagination : il est lui-même faible comme un roseau, et il a fait preuve évidente de folie en prenant sans raison, même apparente, le titre de roi ; enfin, ce roseau lui rappellera les rameaux et les palmes que le peuple portait en ses mains il y a peu de jours, pour célébrer son entrée triomphante dans Jérusalem.

Je remarquerai ici le cruel affront que reçoit le Fils de Dieu, et l'estime que le monde fait de sa royauté, de sa doctrine et de la perfection de sa loi : tout cela n'est aux yeux des ennemis de JÉSUS qu'une fiction. Mais j'admurerai surtout l'humilité avec laquelle il supporte cette injure. Il ne refuse point ce roseau, il ne le rejette pas loin de lui ; au contraire, il le prend de sa main bénie, il le serre comme une marque d'ignominie parce qu'il aime sincèrement les mépris, et qu'il veut m'enseigner à les accepter, à les embrasser avec amour. — O roseau digne de vénération ! ô sceptre divin de mon Sauveur ! On peut dire de vous, avec plus de vérité que du sceptre d'or d'Assuérus, que vous recevez de la main toute-puissante qui vous porte une vertu secrète pour rendre la vie à ceux que vous touchez. Touchez-moi de votre sceptre, ô mon Roi ; et en me

1. Et arundinem in dextera ejus. (MATTH., XXVII, 29.)

touchant, imprimez dans mon cœur une haute estime de vos opprobres : ce sera pour moi une marque de votre clémence et un gage de la vie éternelle (1).

Je puis encore remarquer combien les hommes sont sujets à se tromper dans leurs jugements. Ils portent eux-mêmes des sceptres d'or massif, pour signifier la majesté et la stabilité de leur empire; et ils ne songent pas que leur pouvoir est de peu de durée, qu'il est faible comme *le roseau, sur lequel, dit Isaïe, vous ne pouvez vous appuyer sans craindre qu'il ne se brise et ne vous transperce la main* (2). Ils disent au contraire, comme le témoigne un autre prophète, *qu'il ne sert de rien à l'homme de servir le Seigneur et d'observer ses préceptes* (3). J'apprendrai de là à mépriser des jugements si trompeurs, et je me garderai de les prendre pour règle de ma conduite.

Secondement. Et fléchissant le genou devant lui, ils se moquaient de lui et de sa royauté, disant : Je vous salue, roi des Juifs (4). Cette salutation, respectueuse dans les termes, n'était en réalité qu'une dérision amère; aussi dut-elle causer un tourment bien sensible au Sauveur, dont les oreilles ne cessent d'entendre les louanges des esprits célestes, et d'écouter avec satisfaction les prières des justes. C'est la seconde fois que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST est salué perfidement dans sa Passion. La première fois, Judas lui dit avec les semblants de l'amitié ; *Je vous salue, maître* ; ici, les

1. Nisi forte rex auream virgam ad eum tetenderit pro signo clementiæ, atque ita possit vivere. (ESTII., IV, 11.)

2. Ecce confidis super baculum arundineum confractum istum... cui si innixus fuerit homo, intrabit in manum ejus, et perforabit eam. (IS., XXXVI, 6.)

3. Dixistis : Vanus est qui servit Deo : et quod emolumentum quia custodivimus præcepta ejus ? (MALACII., III, 14.)

4. Et genu flexo ante eum, illudebant ei, dicentes : Ave rex Judæorum. (MATTH., XXVII, 29.)

soldats lui adressent avec une morgue révoltante ces paroles : *Salut, roi des Juifs*. La conduite du disciple apostat et celle des ennemis déclarés de JÉSUS nous représente deux classes de pécheurs : les hypocrites, qui feignent d'aimer et d'honorer Dieu, et n'ont pour lui ni respect ni amour ; les impies scandaleux, qui se rient ouvertement des choses sacrées et divines. Or Notre-Seigneur souffrit pour les uns et pour les autres, afin de les sauver tous. Enfin, l'Évangéliste nous fait remarquer, non sans cause, que les soldats adoraient JÉSUS-CHRIST en fléchissant le genou, et non les genoux. C'est une figure des hommes du monde, qui ne se donnent pas entièrement à Dieu ; qui se partagent entre Dieu et le monde ; qui fléchissent un genou devant Dieu, et l'autre devant les idoles de l'honneur, de l'argent et du plaisir. Mais cette adoration leur sert peu, car Dieu ne veut pas être servi à demi, il demande tout notre cœur. — O Roi suprême, combien les adorations que vous recevez dans le ciel sont différentes de celles qui vous sont rendues sur la terre ! Dans le ciel, les anges vous adorent comme leur Dieu et leur vrai Roi ; sur la terre, des hommes impies ne fléchissent le genou en votre présence que par moquerie, comme devant un Dieu imaginaire et un fantôme de roi. Pour moi, Seigneur, je vous adore dans la sincérité de mon âme, et c'est du plus profond de mon cœur que je vous dis : Je vous salue, roi des Juifs et des Gentils ; je vous salue, roi des anges et des hommes ; je vous salue, roi du ciel et de la terre. Daignez agréer cet hommage et me recevoir dans votre royaume, afin que je jouisse éternellement de votre divine présence. Ainsi soit-il.

V. — *Autres affronts endurés par JÉSUS-CHRIST.*

Premièrement. Les ennemis de JÉSUS ne lui disaient pas une parole injurieuse sans l'accompagner de quelque traitement indigne et douloureux. *Les uns prenaient le roseau* qu'il portait dans ses mains, *et lui frappaient la tête*, enfonçant de plus en plus les épines dont il était couronné ; *les autres lui donnaient des soufflets ; d'autres souillaient de crachats son divin visage* (1). Ces trois sortes d'outrages sont rapportées par les évangélistes ; mais il est à croire que plusieurs de ces furieux lui donnaient des coups de pied et des coups de poing par tout le corps, tandis que d'autres tiraient et arrachaient ses cheveux et sa barbe : en sorte que notre divin Sauveur souffrit de nouveau de la part des Gentils, dans le palais de Pilate, tout ce qu'il avait déjà souffert de la part des Juifs dans la maison de Caïphe. La seule différence, c'est que les Gentils ne lui bandèrent point les yeux, ou parce qu'ils le traitaient comme roi, ironiquement toutefois, ou parce que JÉSUS, étant défiguré, n'avait plus sur son visage cet air de majesté qui commandait le respect et empêchait qu'on ne le frappât à découvert. — O Sauveur du monde, combien de fois vous endurez les mêmes affronts et les mêmes tourments ! C'était assez pour l'expiation de nos crimes que vous ayez été une fois souffleté, frappé, couvert de crachats ; mais votre charité n'est point satisfaite ; vous voulez que les Gentils renouvellent tout ce que vous ont fait souffrir les Juifs, afin que, tourmenté par les uns et par les autres,

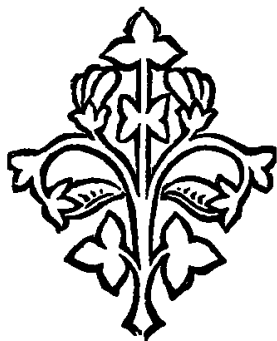
1. Et expuentes in eum, acceperunt arundinem, et percutiebant caput ejus... et dabant ei alapas. (MATTH., XXVII, 30. — MARC., XV, 19. — JOAN., XIX, 3.)

vous payiez pour tous et obteniez le salut de tous. Que tous les hommes, Seigneur, vous bénissent et vous glorifient ; qu'ils exaltent votre bonté sans mesure ; et puisque vous souffrez pour tous, faites que tous recueillent les fruits de votre Passion. Ainsi soit-il.

Secondement. En méditant sur chacun de ces affronts et de ces tourments, je pourrai faire les réflexions présentées dans la Méditation trentième, qui est sur le même sujet. Je m'attacherai principalement à considérer la patience héroïque et l'humilité étonnante qui éclatent dans la personne de JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur au milieu de ses humiliations et de ses souffrances. On peut dire qu'elles furent innombrables ; car le nombre des bourreaux était grand, et ils se plaisaient à multiplier les mêmes injures par manière de divertissement. Mais si les ennemis de JÉSUS se faisaient un jeu de l'injurier, JÉSUS se réjouissait d'être accablé d'injures, les souffrant pour le salut de ceux-là mêmes qui le traitaient si indignement.

Troisièmement. Je considérerai enfin à quel état d'épuisement et d'affliction est réduit Notre-Seigneur par tant d'outrages et de souffrances. Sa tête ne peut plus se soutenir, si grande est la quantité de sang qui coule des ouvertures faites par les épines ; son visage est couvert de sang et de crachats ; ses joues sont meurtries et livides. Personne ne prend part à ses maux, ne dit une parole en sa faveur, n'arrête la main barbare de ses bourreaux, qui, las enfin de le tourmenter sont contraints de lui accorder quelque repos. Cependant, mon JÉSUS n'est point las de souffrir ; au contraire, il se prépare à supporter avec un courage invincible les nouveaux tourments qui l'attendent. —

Je ne dois donc pas, moi non plus, me lasser de me jeter à ses pieds, de compatir à ses souffrances, de pleurer mes péchés qui en sont la cause, de l'adorer avec un respect profond comme mon Dieu, de lui demander des grâces comme à mon Roi, surtout celle de participer à ses opprobres et à ses douleurs, et d'imiter son humilité, sa patience, sa charité.



MÉDITATION XXXVII.

DE L'ECCE HOMO, ET DU DERNIER INTERROGATOIRE
QUE PILATE FIT SUBIR A JÉSUS.

————— I. — JÉSUS *présenté au peuple.* —————

Premièrement. Or, il arriva que Pilate entra dans l'endroit où se trouvait Notre-Seigneur. Lorsqu'il le vit tout couvert de sang et entièrement défiguré, il pensa qu'il n'avait qu'à le faire paraître dans cet état devant le peuple pour apaiser sa fureur. Il ordonna donc aux soldats de le conduire dans un lieu élevé, d'où il pût être vu de tous ; et précédant lui-même le Sauveur de quelques pas, il dit aux Juifs : *Voici que je vous l'amène afin que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun crime. Alors JÉSUS parut devant toute la multitude, portant sa couronne d'épines et un manteau de pourpre* (1).

Je considérerai quelle confusion dut éprouver notre divin Sauveur, lorsqu'il se vit en présence d'une immense multitude dans cet ignoble travestissement, et avec quelle humilité il supporta ce nouvel affront. — O mon Rédempteur, quel contraste entre l'humiliation dans laquelle je vous vois en ce moment, et l'éclat dont vous étiez environné au jour de votre transfiguration ! Sur le Thabor, vous ne manifestâtes votre gloire qu'à trois de vos disciples ; aujourd'hui, vous voulez que Jérusalem entière vous contemple, afin que votre humiliation soit d'autant plus profonde, que votre ignominie

1. Exivit ergo iterum Pilatus foras, et dixit eis : Ecce adduco vobis eum foras, ut cognoscatis quia nullam invenio in eo causam. Exivit ergo JESUS portans coronam spineam, et purpureum vestimentum. (JOAN., XIX, 4-5.)

a de plus nombreux témoins. Faites, Seigneur, que j'envisage vos opprobres avec les yeux d'une foi divine : si vous m'accordez cette grâce, vous ne me paraîtrez pas moins aimable sous les dehors de l'abjection, que dans la splendeur de votre majesté et de votre gloire.

Secondement. Et Pilate dit au peuple : *Voici l'homme* (1). Je considérerai ces paroles comme dites par Pilate en son propre nom ; puis comme venant du Saint-Esprit et du Père éternel qui les mettent dans la bouche de Pilate ; enfin, j'examinerai comment je dois les entendre et les prononcer moi-même.

En premier lieu, dans la pensée de Pilate, elles veulent dire : Voici cet homme qui s'attribue le titre de roi, la qualité de Messie et de Fils de Dieu. Voyez comme je l'ai fait châtier. A peine a-t-il la forme d'un homme : et cependant il est homme. Puis donc qu'il est homme comme vous, ayez pitié de votre nature, contentez-vous des châtiments que cet homme misérable a reçus. — O mon âme, regarde cet homme ; considère attentivement tout son extérieur, et qu'un si lamentable spectacle te touche de compassion pour lui. Oui, regarde cet homme déchiré par les fouets, souillé de crachats, meurtri de soufflets, revêtu par dérision d'un manteau de pourpre, couronné d'épines, rassasié d'opprobres, accablé de douleurs. Arrête les yeux sur lui, et tu reconnaîtras avec quelle vérité il a dit de lui-même par la bouche d'un de ses prophètes : *Je suis un ver de terre, et non pas un homme, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple* (2). *En effet, le plus beau des enfants des hommes a perdu son éclat, il*

1. Et dicit eis Pilatus : Ecce homo. (JOAN., XIX, 5.)

2. Ego autem sum vermis, et non homo : opprobrium hominum, et abjectio plebis. (Ps., XXI, 7.)

est devenu méconnaissable (1). O Fils de l'homme, vrai Dieu et vrai homme, n'était-ce pas pour vous une assez grande humiliation d'avoir pris la nature humaine ? Fallait-il vous abaisser jusqu'à vous rendre plus semblable à un ver qu'à un homme, jusqu'à être regardé comme le rebut du genre humain ? Mon orgueil, Seigneur, qui m'a inspiré la prétention de m'élever au-dessus de l'homme et de m'égaliser à Dieu, vous a obligé de descendre au-dessous de l'homme, parce qu'un orgueil sans bornes ne pouvait être guéri que par une humilité sans mesure. Oh ! que ne suis-je, aux yeux des hommes, réduit à l'état d'humiliation dans lequel je vous contemple ! et que n'ai-je assez d'humilité pour prendre plaisir à être foulé aux pieds comme un ver de terre, à paraître moins qu'un homme, à passer pour plus méprisable que le dernier de tous les hommes.

En second lieu, ces mêmes paroles signifient, dans l'intention du Saint-Esprit : Voici cet homme qui paraît, il est vrai, semblable aux autres hommes, mais qui est en réalité plus qu'un homme ; car il est le Fils du Dieu vivant, le Messie promis dans la loi, le chef des hommes et des anges, le Rédempteur du genre humain, l'unique remède à tous les maux. Son amour envers les hommes l'a porté à devenir l'opprobre des hommes pour acquitter leurs dettes, et les délivrer de la mort éternelle qu'ils ont méritée par leurs péchés. Aussi est-il digne que toute la terre lui rende d'infinies actions de grâces ; que tous les peuples le reconnais-

1. Speciosus forma præ filiis hominum. — Non est species ei, neque decor : et vidimus eum, et non erat aspectus. (Jc., XLIV, 3. — Is., LIII, 2.)

sent pour vrai Dieu et vrai homme, qu'ils le louent, l'adorent et le servent dans tous les siècles.

Telles sont les qualités glorieuses, les titres de grandeur que je dois approfondir par la méditation en contemplant cet homme. Je m'imaginerai que le Saint-Esprit me le présente à moi-même, dans l'état où Pilate le présenta aux Juifs, et qu'il me dit: *Voilà l'homme.* Ces paroles me feront éclater en transports d'admiration, de confiance et d'amour; elles me forceront à m'écrier: Est-il possible qu'un homme si saint, la sainteté même, soit réduit à cette extrémité! Que ne dois-je pas espérer de celui qui m'a témoigné une charité si excessive? Comment n'aimé-je point de tout l'amour de mon cœur celui qui a tant fait et souffert pour moi? — O homme plus qu'homme, la gloire du genre humain, je vous adore et vous glorifie comme homme et comme Dieu éternel; je vous supplie de me recevoir au nombre de vos esclaves, et d'imprimer sur mon front le sceau de l'humiliation et de la souffrance, que vous portez sur le vôtre.

En troisième lieu, je considérerai ces paroles comme prononcées par le Père éternel. Voici, nous dit-il, cet homme que j'ai envoyé au monde pour être le maître des hommes, le modèle de toute perfection et de toute sainteté. C'est pour accomplir cet emploi qu'il a consenti à être défiguré par les tourments, au point de ne plus paraître un homme. Considérez donc attentivement ses vertus intérieures cachées sous des dehors si étranges et si méprisables. Voyez son humilité au milieu de tant d'opprobres; son esprit de pauvreté dans un dénûment si absolu; sa douceur parmi tant d'outrages; sa patience dans les plus cruelles douleurs;

sa modestie, son obéissance, sa charité au milieu de tant d'ennemis qui blasphèment contre lui, qui le persécutent à outrance, qui ne lui témoignent que de l'horreur. Et puisque c'est pour vous servir d'exemple, qu'il a voulu perdre sa beauté et son éclat, jusqu'à devenir entièrement méconnaissable, regardez-le bien, et gravez fidèlement au fond de votre âme sa douloureuse image. — O Père éternel, est-ce bien ici cet homme dont vous disiez lors de son baptême et de sa transfiguration : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le* (1)? Si c'est lui-même, où est la colombe qui figurait son innocence? Où est cette nuée lumineuse qui attestait sa divinité? Où sont Moïse et Élie qui autorisaient sa doctrine par leur présence? Tous ces glorieux témoins ont disparu ; il reste seul ; et pour démontrer son innocence, prouver sa divinité, accréditer sa doctrine, il n'a que le témoignage de ses vertus, compagnes inséparables de sa personne. Vous me commandez, ô mon Dieu, de contempler et d'imiter ce divin modèle, daignez donc, je vous en conjure, venir en aide à ma faiblesse ; ne me refusez pas le secours qui m'est nécessaire *pour effacer de mon âme l'image de l'homme terrestre, et y former l'image de l'homme céleste* (2), que vous appelez l'homme par excellence : *Voilà l'homme.*

C'est ainsi que je dois considérer Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, à l'intérieur et à l'extérieur. A l'extérieur, il paraît moins qu'un homme ; à l'intérieur, il est plus qu'un homme ; au dehors, il est défiguré par d'affreuses

1. Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui ! ipsum audite. (MATTH. III, 17 ; XVII, 5.)

2. Sicut portavimus imaginem terreni, portemus et imaginem cœlestis. (1 Cor., XV, 46.)

plaies ; au-dedans, il est orné de grâces et de vertus incomparables. Cette considération fera naître en moi de vifs désirs d'imiter ses divins exemples.

En dernier lieu, je m'exercerai à prononcer moi-même ces paroles que je viens d'entendre : *Voilà l'homme*. Me tournant donc vers le Père éternel, je lui dirai, pour le disposer à m'accorder toutes mes demandes : Père saint, voilà l'homme. Regardez cet homme couvert de blessures et horriblement défiguré à cause de mes péchés. Vous me commandez de le regarder, afin que j'aie compassion de lui ; et je vous supplie de le regarder, afin que vous ayez pitié de moi. Vous voulez que je le regarde, afin de le prendre pour modèle ; regardez-le, Seigneur, afin de m'accorder en sa considération les grâces sans lesquelles je ne puis l'imiter. Père juste, nous avons tous indignement outragé votre Majesté souveraine par nos péchés ; arrêtez vos regards sur cet homme qui a souffert des tourments inouïs pour satisfaire à votre justice ; que sa vue apaise votre colère et nous obtienne le pardon de nos offenses. O Père des miséricordes, voilà l'homme ! Regardez cet homme qui porte tous les autres hommes dans son cœur, et qui offre sa vie pour eux ; ne me regardez pas moi seul, mais regardez en même temps cet homme ; et ce que je ne mérite pas par moi-même, accordez-le-moi par ses mérites, puisqu'il souffre pour moi. *O Dieu, notre protecteur, jetes les yeux sur nous, et regardez la face de votre Christ* (1) : il vous sera impossible de rejeter ceux qu'il tient cachés dans le secret

1. Protector noster, aspice, Deus : et respice in faciem Christi tui. (Ps., LXXXIII, 10.)

de sa face adorable (1), si tristement défigurée pour leur salut. Contemplez celui qui est *le miroir sans tache de votre Majesté* (2) ; vous reconnaîtrez en lui vos traits, puisqu'il est *la figure de votre substance* (3) ; vous y verrez aussi les nôtres, car nous sommes ses images. Par l'amour que vous portez à ce Fils unique, qui vous est en tout semblable, pardonnez-nous, purifiez-nous, sanctifiez-nous, sauvez toutes les âmes créées à son image, et rachetées au prix de son sang divin.

II. — *Les Juifs demandent la mort de JÉSUS.*

Premièrement. A la vue de JÉSUS, *les princes des prêtres et leurs serviteurs se mirent à crier : Crucifiez-le, crucifiez-le* (4).

Ici, je considérerai la cruauté satanique des pontifes, des prêtres, du peuple même qu'ils ont entraîné dans leur parti. La vue du Sauveur couvert de plaies et de sang, loin d'exciter leur compassion, allume en eux le désir de le voir soumis à de nouvelles tortures. Ils répètent dans leur fureur : *Crucifiez-le, crucifiez-le* : ce qui signifie dans leur bouche : Vous avez bien commencé, Pilate, achevez de même ; vous l'avez fait flageller, condamnez-le à mourir sur la croix : les fouets doivent être suivis du crucifiement. — Oh ! qui pourrait dire quels furent les sentiments du cœur de JÉSUS lorsqu'il entendit ces cris effroyables, et qu'il vit avec quelle opiniâtreté son peuple persévérait à demander sa mort ? Les Juifs se montraient en ce point plus

1. Abscondes eos in abscondito faciei. (*Ps.*, XXX, 21.)

2. Speculum sine macula Dei majestatis. (*Sap.*, VII, 26.)

3. Figura substantiæ ejus. (*Hebr.*, I, 3.)

4. Cum ergo vidissent eum pontifices et ministri, clamabant, dicentes : Crucifige, crucifige eum. (*JOAN.*, XIX, 6. — *LUC.*, XXIII, 21.)

cruels que les Gentils ; car la férocité de ceux-ci paraissait assouvie, et la haine de ceux-là ne cessait de dire : Encore plus, encore plus. JÉSUS-CHRIST cependant se rappelait les faveurs dont il avait comblé ceux de sa nation, et voyant de quelle ingratitude ils payaient ses bienfaits, il déplorait l'aveuglement d'un peuple coupable que Dieu ne pouvait manquer de punir et d'abandonner. Comment mon cœur n'est-il point navré de douleur, quand je considère celui qui mérite d'être souverainement aimé devenu pour les siens l'objet d'une implacable haine ? Comment mon visage ne se baigne-t-il pas de larmes, quand je contemple la face de mon Seigneur baignée dans son sang, sang généreux que ses ennemis sont impatients de répandre jusqu'à la dernière goutte ? Aime donc, ô mon âme, aime tendrement celui qui a tant d'amour pour toi ; aime-le de toutes tes forces, en satisfaction de la haine injuste qui le poursuit, et efforce-toi de montrer plus d'ardeur à le servir, que les Juifs ne déploient de malice à le persécuter.

Secondement. Pilate, indigné de l'obstination des pontifes et de leurs partisans, leur dit : *Prenez-le vous-mêmes, et crucifiez-le : car pour moi je ne trouve en lui aucun crime. Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi, et selon notre loi il doit mourir, parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu (1).*

Par ces paroles, ils accusent implicitement le Sauveur d'avoir blasphémé : car ils prétendent qu'il n'a pu sans blasphème se dire le Fils de Dieu, non par adoption, mais par nature, et que, par conséquent, selon la

1. Dicit eis Pilatus : Accipite eum vos, et crucifigite : ego enim non invenio in eo causam. Responderunt ei Judæi : Nos legem habemus, et secundum hanc legem debet mori, quia Filium Dei se fecit. (JOAN., XIX, 6-7.)

loi, il doit être puni de mort. O prodigieux aveuglement d'un peuple passionné ! Il rejette comme un blasphème une vérité certaine, autorisée par les Écritures, qui donnent au Messie la qualité de Fils de Dieu ; une vérité confirmée par tous les miracles que JÉSUS-CHRIST a opérés pour prouver sa divinité. C'est donc un blasphème formel de dire qu'il a blasphémé ; et ceux qui lui font ce reproche méritent la mort, selon la loi. Mais le vrai blasphème demeure impuni, et le blasphème faussement imputé ne trouve point de pardon. D'où vient cela ? De ce que JÉSUS veut s'humilier jusqu'à subir le châtiment dû aux blasphémateurs, afin de satisfaire pour eux à la justice de son Père et de leur obtenir miséricorde.

La conduite des Juifs nous fournit encore cette réflexion. Il est ordinaire aux méchants et aux imparfaits de se prévaloir de la loi sans se mettre en peine de la garder, à moins qu'ils n'y soient portés par quelque intérêt. Alors ils se servent de la loi comme d'un masque pour cacher leur intention perverse. Une semblable manière d'agir ne m'inspirera que de l'horreur. Sans doute il me sera permis de me glorifier de la loi ; mais avant tout je dois être jaloux de l'observer exactement. Autrement, la loi deviendrait ma condamnation ; car elle me convaincrat de désobéissance.

O Roi immortel des siècles, il est bien vrai que selon la loi vous devez mourir. Toutefois, ce n'est pas pour avoir confessé nettement que vous étiez le Fils de Dieu, mais parce que, étant Fils de Dieu, vous vous êtes fait homme, et que votre mort est le moyen par lequel vous devez engendrer un nombre comme infini d'enfants adoptifs de Dieu. Je vous supplie, par votre sainte

mort, de m'admettre au nombre de vos enfants ; de m'accorder la grâce de mourir au péché, au monde, à la chair, afin que, cessant de vivre à moi-même, je ne vive plus que pour vous. Ainsi soit-il.

III. — *Crainte de Pilate.*

Quand Pilate eut entendu ces paroles, il craignit davantage. Il rentra dans le prétoire et dit à JÉSUS : D'où êtes-vous ? Mais JÉSUS ne lui fit aucune réponse. Pilate lui dit donc : Vous ne me parlez point ? Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous faire crucifier, et que j'ai le pouvoir de vous délivrer ? JÉSUS lui répondit : Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut (1).

Premièrement. Je considérerai pour quelle raison Pilate fut saisi de crainte quand il apprit que JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur se disait le Fils de Dieu. L'éclat de tant de vertus, pensa-t-il en lui-même, rend croyable que cet accusé est ce qu'il dit ; et, par conséquent, le condamner serait s'exposer à encourir l'indignation de la divinité. Il fallait que la douceur et la patience de JÉSUS eussent quelque chose de bien surprenant, puisqu'elles suffirent, sans autres miracles, pour persuader à un juge païen et peu zélé pour la justice, qu'un homme si profondément humilié et traité avec tant d'inhumanité pouvait être le Fils du Dieu vivant. — Faites-moi la grâce, ô mon divin Maître, d'imiter

1. Cum ergo audisset Pilatus hunc sermonem, magis timuit. Et ingressus est prætorium iterum, et dixit ad JESUM : Unde es tu ? JESUS autem responsum non dedit ei. Dicit ergo ei Pilatus : Mihi non loqueris ? nescis quia potestatem habeo crucifigere te, et potestatem habeo dimittere te ? Respondit JESUS : Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper. (JOAN., XIX, 8-11.)

vos vertus, afin que vous soyez glorifié dans votre disciple.

Secondement. Je considérerai comment ce mauvais juge, cédant à un mouvement d'orgueil, s'emporta soudainement contre JÉSUS, parce qu'il s'imagina que son autorité était blessée par le silence du Sauveur. Je remarquerai également sa présomption, sa gravité affectée, son arrogance dans les paroles dont il se sert pour relever sa dignité. Tous ces défauts sont communs chez les hommes du monde : je dois en être fort éloigné, si je veux me ranger du parti de JÉSUS-CHRIST.

Troisièmement. Je considérerai tout particulièrement la prudence admirable que fait paraître notre Rédempteur, soit qu'il parle, soit qu'il se taise. Dans la circonstance présente, il se tait d'abord, parce que sa réponse n'aurait point d'autre effet que sa justification personnelle ; puis il parle, lorsqu'il s'agit de soutenir l'honneur de Dieu, et de réprimer un esprit superbe qui présume de sa puissance. Et alors il parle avec autant de liberté, que s'il n'avait pas à craindre la mort. Il dit donc à son juge: Ne vous glorifiez point du pouvoir dont vous êtes revêtu, car vous ne le tenez pas de vous-même, mais du ciel. C'est mon Père céleste qui vous l'a donné ; et, sans sa permission, vous n'auriez aucune autorité sur moi. C'est ici que resplendit la bonté du Père éternel, qui abandonne son propre Fils à un juge inique, pour nous procurer une vie immortelle. — O mon Sauveur, juge suprême, à qui le Père a donné un plein pouvoir de juger les vivants et les morts; je vous rends grâces de ce que vous vous êtes soumis à un juge assez vain pour faire parade de son

autorité, mais trop lâche pour en user comme il le doit. Délivrez-moi, Seigneur, de ces deux vices opposés, et ne permettez pas que je me laisse élever par l'orgueil, ni abattre par la pusillanimité.

IV. — *Les Juifs ont recours à l'intimidation pour obtenir la condamnation de JÉSUS.*

La réponse que le Sauveur fit à Pilate augmenta le désir que ce juge avait de le délivrer ; mais les pontifes poussaient des cris menaçants, et disaient : *Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes point ami de César. C'est-à-dire : Si vous le renvoyez absous, nous porterons nos plaintes à César ; nous vous accuserons d'avoir rendu à la liberté un homme qui est son ennemi, un homme qui, au préjudice de César, a usurpé le titre de roi.* Pilate, intimidé par ces menaces, conduisit de nouveau JÉSUS hors du prétoire et dit aux Juifs : *Voilà votre roi* (1). Ces paroles peuvent se considérer comme venant de Pilate, qui parle de son propre mouvement, ou comme venant de l'Esprit divin, qui les prononce par l'organe de Pilate.

Premièrement. De son côté, Pilate les profère par dérision. Il semble dire : Voilà ce misérable, assez insensé pour s'imaginer qu'il est votre roi. Considérez-le ; reconnaissez-vous en lui un roi, ou un homme qui puisse aspirer à la royauté ? Il n'est tout au plus qu'un roi de théâtre, comme l'annoncent sa couronne, son sceptre, et sa pourpre. Portez-lui compassion, et ne pensez pas que, même en se disant roi, il soit pour César un adver-

1. Et exinde quærebat Pilatus dimittere eum. Judæi autem clamabant dicentes : Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris: omnis enim qui se regem facit, contradicit Cæsari. Pilatus autem cum audisset hos sermones, adduxit foras JESUM... et dicit Judæis : Ecce rex vester. (JOAN., XIX 12-24.)

saire bien redoutable. — O Roi du ciel, qu'il est humiliant pour vous de paraître devant les hommes sous les dehors d'un roi imaginaire ! et que vous subissez rigoureusement, par cette humiliation, la peine due à l'orgueil et à l'ambition de ceux qui nourrissent dans leur cœur le désir de régner ! Nous lisons dans l'Écriture sainte qu'un roi d'Israël (1), étant sur le point de livrer bataille, quitta ses vêtements royaux, afin d'éviter la mort à la faveur d'un costume étranger ; car il savait que ses ennemis n'en voulaient à aucun des combattants, mais à lui seul. Vous au contraire, ô mon Dieu, vrai roi d'Israël, vous voulez prendre les insignes et le nom de roi pour vous livrer à la mort, afin qu'en mourant, vous sauviez tous vos sujets de la mort éternelle. Béni soit un roi qui a tant d'amour pour les siens, qu'il se soumet à la mort pour leur procurer la vie ! O mon Seigneur, faites que je meure mille fois, afin que vous viviez en moi, et que je vive pour vous.

Secondement. Le Saint-Esprit prononce ces mêmes paroles par la bouche de Pilate, pour déclarer aux Juifs qu'ils ont devant eux leur roi si ardemment désiré. *Voici*, leur dit-il, *votre roi* ; celui que vous attendez depuis tant de siècles ; le Messie qui, selon les oracles des prophètes, doit être votre Sauveur. Il est l'héritier légitime de David ; il est le roi que Dieu a oint et sacré pour vous délivrer de la servitude du démon. *Son sceptre est un sceptre de justice* (2), et son règne durera éternellement. Je vous le présente : voyez si vous le reconnaissez et si vous voulez le recevoir pour votre Seigneur.

1. *III Reg.*, XXII, 30.

2. *Virga directionis, virga regni tui.* (*Ps.*, XLIV, 7.)

J'entrerais dans ces sentiments et je m'imaginerai que ces paroles s'adressent à moi-même et à tous les fidèles. *Voici votre Roi*, monarque saint et sage, doux et humble, libéral jusqu'à la munificence, que son seul amour pour vous a réduit à l'état si lamentable dans lequel vous le voyez. Voici le Roi que Dieu le Père a établi chef de l'Église militante et de l'Église triomphante ; le Roi du ciel et de la terre, le Roi de gloire, le Roi éternel, dont le règne n'aura point de fin. Regarde, ô mon âme, si tu veux l'accepter pour ton Roi, si tu es prête à lui rendre hommage. Es-tu disposée à te soumettre à un roi qui paraît si méprisable ? Consens-tu à porter ses livrées, et à suivre jusqu'à la mort ce roi qui est venu du ciel en ce monde par amour pour toi ? — O souverain Monarque de l'univers, je vous reconnais et je vous adore comme mon Roi. Plus je vous vois humilié, plus je vous estime et vous honore. Revêtez-moi de vos livrées : quoi de plus glorieux pour un vassal que de porter les couleurs de son Seigneur !

V. — *Les princes des prêtres et le peuple rejettent JÉSUS-CHRIST leur véritable roi.*

Les Juifs s'écrièrent : Mort, mort, crucifiez-le, Pilate leur dit : Que je crucifie votre roi ? Les pontifes répondirent : Nous n'avons point d'autre roi que César (1).

Premièrement. Je considérerai la fureur incroyable des Juifs qui ne peuvent pas même supporter la vue de JÉSUS-CHRIST. *Otez-le, ôtez-le*, répètent-ils unanimement ; que nos yeux ne le voient pas plus long-

1. Illi autem clamabant : Tolle, tolle, crucifige eum. Dicit eis Pilatus : Regem vestrum crucifigam ? Responderunt Pontifices : Non habemus regem nisi Cesarem. (JOAN., XIX, 15.)

temps ; crucifiez-le, et finissez-en une fois avec cet homme. C'est ainsi qu'ils vérifient à la lettre ce qui est écrit d'eux-mêmes au livre de la Sagesse : *Dressons des embûches au juste, parce qu'il nous est inutile, qu'il est contraire à nos œuvres, qu'il nous reproche nos manquements à la loi, et qu'il nous déshonore en décrivant notre conduite. Il se vante d'avoir la science de Dieu, et il s'appelle le fils de Dieu. Il censure jusqu'à nos pensées ; il nous est odieux même à voir, car sa vie n'est point semblable à celles des autres, et ses voies ne sont point les nôtres* (1). — O juste entre les justes, notre divin Rédempteur, loin de nous être inutile, vous nous procurez les plus grands avantages ; car sans vous, nous serions incapables de tout bien, et nous ne pourrions manquer de nous perdre pour toujours. Votre vue est insupportable aux méchants, mais elle est douce et agréable aux bons ; les pécheurs détournent les yeux de vous, mais les justes mettent leur bonheur à vous contempler. Ne permettez pas, ô mon Dieu, que je vous perde jamais de vue, ni que je me lasse de considérer votre visage adorable, tout défiguré qu'il est à cause de mes péchés. En vous voyant dans cet état, je me sentirai animé à partager vos souffrances ; je mériterai de vous voir et de vous posséder dans le séjour de l'éternel repos. Ainsi soit-il.

Secondement. Je considérerai la malice et l'aveuglement des Juifs. Ils rejettent le roi légitime que Dieu leur a donné pour être leur libérateur et leur souve-

1. Circumveniamus ergo justum, quoniam inutilis est nobis, et contrarius est operibus nostris, et improperat nobis peccata legis, et diffamat in nos peccata disciplinæ nostræ. Promittit se scientiam Dei habere, et filium Dei se nominat. Factus est nobis in traductionem cogitationum nostrarum. Gravis est nobis etiam ad videndum, quoniam dissimilis est aliis vita illius, et immutatæ sunt viæ ejus. (*Sap.*, II, 12-15.)

rain bienfaiteur, et ils acceptent pour maître un tyran qui, après les avoir dépouillés de leurs biens, les a encore privés de la liberté dont ils se sont toujours montrés si jaloux. Ils se soumettent sans réserve à un prince qu'ils ont détesté jusqu'alors, et cela en haine de la personne et de la royauté de JÉSUS-CHRIST. Mais Dieu permettra, en punition de cette félonie sacrilège, que ces partisans de César perdent leur véritable roi et leur Messie ; il permettra qu'un autre César, à la tête d'une armée formidable, se tourne contre eux, détruise leur ville, renverse leur temple et désole leur pays.

Je m'appliquerai ensuite ces réflexions à moi-même. Je me rappellerai combien de fois j'ai quitté le Roi du ciel pour servir un roi de la terre, pour acquérir une gloire vaine et périssable, vivant en réalité comme si je n'eusse pas eu d'autre maître que César. Je ne pouvais assurément faire une injure plus grave à JÉSUS-CHRIST, qu'en me montrant l'imitateur des Juifs endurcis et infidèles. — Roi suprême, j'ai un regret extrême de vous avoir tant de fois offensé et abandonné. Quand j'appartenais au monde, je disais avec les mondains : Je n'ai point d'autre roi que César. Mais dorénavant je dirai avec toute la fermeté dont je suis capable : Je n'ai point d'autre roi que JÉSUS-CHRIST. C'est vous, Seigneur, qui êtes mon maître et mon roi ; c'est à vous que je veux obéir, c'est vous que je veux servir ; et si j'obéis aux rois de la terre, ce sera parce que vous le commandez, et dans les choses qui seront conformes à votre loi. Hors de là, je ne reconnais point d'autre roi que vous, à qui soit honneur et gloire, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

MÉDITATION XXXVIII.

COMMENT JÉSUS-CHRIST FUT CONDAMNÉ AU SUPPLICE DE LA CROIX.

———— I. — *Songe de la femme de Pilate.* —————

Pendant que Pilate était assis sur son tribunal pour juger définitivement la cause du Sauveur, sa femme lui envoya dire : Ne vous engagez point dans l'affaire de ce juste, car j'ai été grandement tourmentée aujourd'hui dans un songe à cause de lui (1). — Le songe de la femme de Pilate peut être un effet, ou du démon, ou du bon ange : les saints docteurs sont partagés sur ce point. Quelle qu'en ait été la cause, je puis en tirer des réflexions utiles à mon âme.

Premièrement. En supposant que ce songe vienne du démon, je considérerai comment cet esprit de ténèbres, témoin de la douceur inaltérable et de la patience invincible de JÉSUS au milieu de tant d'opprobres et de douleurs, commença à craindre qu'il ne fût le Messie, le vrai Fils de Dieu, envoyé pour détruire son royaume. Dans cette pensée, il effraya cette femme par des songes terribles, espérant que, par son intervention, il persuaderait à Pilate ce qu'il voudrait. Je remarquerai ici l'ascendant d'une vertu héroïque sur les démons eux-mêmes. Ils ne peuvent s'empêcher de l'admirer, et, comme parle l'apôtre saint Jacques, *ils croient, et ils tremblent* (2). Ils croient à la sainteté sur

1. Sedente autem illo pro tribunali, misit ad eum uxor ejus, dicens : Nihil tibi et justo illi ; multa enim passa sum hodie per visum propter eum. (MATTH., XXVII, 19.)

2. Et dæmones credunt, et contremiscunt. (JAC., II, 19.)

les indices manifestes qu'ils en ont ; ils tremblent devant cette sainteté dont la majesté les épouvante. — Puissent tous les hommes contempler les vertus du Sauveur, afin de croire en lui et de l'honorer ! Puissent-ils surtout, non contents de croire en lui, comme font les démons, mettre tous leurs soins à l'imiter et à le servir !

Secondement. Supposé que ce songe vienne du bon ange, il est à croire que cet esprit céleste avertit la femme de Pilate que, s'il condamnait JÉSUS-CHRIST, il en serait lui-même puni d'une manière exemplaire, et que le peuple juif serait exterminé. En même temps il la troubla par des visions étranges, afin qu'elle procurât la délivrance du Sauveur. Convaincue par là de l'innocence de l'accusé, elle en rendit un témoignage public en faisant dire à Pilate : *Ne vous embarrassez point dans l'affaire de ce juste.* — O homme vraiment juste, par qui tous les justes sont sanctifiés ; homme dont la justice est démontrée jusqu'à l'évidence, bien qu'elle soit niée et repoussée par les impies ; sanctifiez-moi en me rendant participant de votre justice ; unissez-moi étroitement à vous, car je ne puis vivre sans vous, ni consentir à m'éloigner de votre compagnie.

II. — *Pilate se lave les mains et met le comble à l'irritation des Juifs.*

Pilate, voyant qu'il n'obtenait rien et que le tumulte croissait de plus en plus, fit apporter de l'eau et se lava les mains devant le peuple, disant : *Je suis innocent du sang de ce juste ; pour vous, songez à ce que vous faites. Et*

tout le peuple répondit : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants (1).

Premièrement. Je remarquerai comment les évangélistes, dans le récit de la Passion, nous rappellent souvent l'innocence de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST et les fréquents témoignages qui en ont été rendus par son juge. Ainsi nous enseignent-ils que JÉSUS souffre chacun de ses tourments pour nos péchés ; ainsi nous excitent-ils à compatir à ses douleurs et à pleurer nos offenses, qui en sont la cause.

Secondement. Je remarquerai à quel excès de malice et de fureur se laissent emporter les Juifs. Pourvu que JÉSUS meure, ils s'inquiètent peu de leur propre vie et de celle de leurs enfants ; ils acceptent volontiers la peine que doit attirer sur leur tête la mort de ce juste. Ce châtiment épouvantable, ils le subiront en effet, et le sang de JÉSUS-CHRIST, qui a la vertu de donner la vie à ceux mêmes qui le répandent, ne sera pour ce peuple aveugle et endurci qu'un sujet de condamnation et de mort. — Pour moi, animé d'un autre sentiment, je dirai au Père éternel : O mon Dieu, que le sang de votre Fils unique tombe sur moi et sur tous les fidèles, afin de nous purifier et de nous sanctifier. Je vous offre le mien, Seigneur, et je suis prêt à le verser pour celui qui a répandu tout le sien pour moi. Puis, me tournant vers mon Sauveur : O sang précieux de JÉSUS, ne tombez pas sur moi, comme sur les Juifs coupables, pour me confondre ; mais coulez sur moi, dans votre miséricorde, pour me justifier. O mon Ré-

1. Videns autem Pilatus quia nihil proficeret, sed magis tumultus fieret, accepta aqua, lavit manus coram populo, dicens : Innocens ego sum a sanguine justii hujus : vos videritis. Et respondens universus populus, dixit : Sanguis ejus super nos, et super filios nostros. (MATTH., XXVII, 24-25.)

dempteur, ne permettez pas, qu'à l'exemple de Pilate, je prenne de l'eau pour me laver les mains, tandis que mon cœur demeure souillé de crimes ; ne souffrez pas, si j'avais le malheur de trahir ma conscience par une crainte humaine, que je cherche à excuser mon péché en rejetant sur la personne de mon prochain le mal dont je suis l'auteur.

III. — *Pilate, malgré ses convictions, livre JÉSUS-CHRIST à ses ennemis.*

Alors *Pilate ordonna que ce que les Juifs demandaient fût exécuté, et il abandonna JÉSUS à leur volonté* (1). — Sur cet arrêt, qui condamne le Fils de Dieu au supplice de la croix, nous ferons les réflexions suivantes.

Premièrement. Il est injuste. Le juge ne doute pas de l'innocence de l'accusé ; il le prouve bien, et par ses paroles, et par la cérémonie qu'il accomplit en se lavant les mains devant le peuple. Cependant, malgré cette connaissance certaine, il foule aux pieds les droits de la justice en prononçant une sentence de condamnation, dans la seule crainte que les Juifs ne l'accusent devant César.

Secondement. Cet arrêt est cruel. Pilate n'ignore pas qu'une secrète envie inspire aux princes des prêtres la pensée d'accuser JÉSUS-CHRIST à son tribunal ; il sait qu'une haine aveugle leur fait désirer sa mort ; et toutefois il l'abandonne à leur volonté, ne consultant, contre toute raison, toute humanité et toute justice, qu'un peuple furieux qui demande à grands cris la

1. Et Pilatus adjudicavit fieri petitionem eorum... JESUM vero tradidit voluntati eorum. (LUC., XXIII, 24-25.)

condamnation de sa victime. — A Dieu ne plaise, ô mon JÉSUS, que je vous livre jamais à un tyran aussi inhumain que les Juifs, je veux dire à ma volonté propre ; c'est à la vôtre, au contraire, que je veux abandonner et ma personne et tout ce qui m'appartient. Car je sais par expérience combien ma volonté est cruelle : elle ne s'arrêtera que lorsqu'elle vous aura crucifié de nouveau par le péché, tandis que la vôtre est si pleine de compassion et de miséricorde, qu'elle me délivrera de la mort en me communiquant la vie de la grâce.

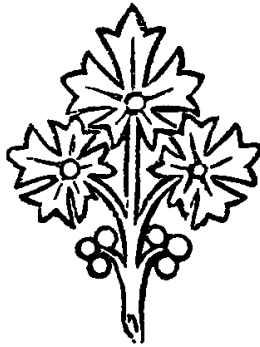
Troisièmement. Je me figurerai la joie effrénée que firent éclater les ennemis de JÉSUS, et les cris d'allégresse qu'ils poussèrent de toutes parts lorsqu'ils entendirent prononcer la sentence qui le condamnait à être crucifié. Ils se félicitaient les uns les autres d'avoir obtenu ce qu'ils avaient poursuivi si vivement et désiré avec tant d'ardeur. Pour JÉSUS, il entendait tout, il voyait tout avec un redoublement de confusion et de douleur.

Quatrièmement. Je m'arrêterai surtout à considérer, avec une dévotion particulière, comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST reçut la notification de cette sentence. Il voyait bien que, du côté de Pilate, elle était injuste, mais il voyait aussi que, selon l'ordre de la justice de son Père, elle était l'unique moyen de sauver le monde. Il l'accepta donc volontiers, sans en appeler ni demander grâce, sans se plaindre de l'injustice qu'on lui faisait, sans proférer une seule parole contre le juge ou contre ses ministres. Il s'offrit, au contraire, et de grand cœur, à subir dans toute sa rigueur, pour le bien de nos âmes, la peine décernée

contre lui. Il s'abandonna avec une volonté amoureuse à la fureur de ses ennemis, afin qu'ils fissent de lui ce que Pilate avait ordonné. — Je vous rends grâces, ô mon très doux Rédempteur, de ce que vous vous soumettez avec une volonté si prompte et si généreuse à une sentence si injuste et si cruelle, afin d'annuler la juste sentence de réprobation éternelle portée contre moi. Que puis-je faire pour reconnaître un tel bienfait? Je n'ai rien de plus cher à vous offrir que ma volonté ; je vous l'offre avec une résolution sincère d'accomplir la vôtre en toutes choses. J'accepte sans restriction tout ce que je puis avoir à souffrir, ou par votre ordre ou par votre permission : accordez-moi seulement le secours de votre grâce afin que jamais la crainte ou la pusillanimité ne m'empêche d'exécuter vos commandements et de remplir les devoirs de mon emploi.

Cinquièmement. Enfin, je puis croire et méditer pieusement qu'un des disciples, mêlé à la foule sans être remarqué, alla trouver la Mère de JÉSUS, et lui apprit dans quel état lamentable il avait laissé son divin Fils, déjà condamné au supplice de la croix. Cette navrante nouvelle lui transperça le cœur et la plongea dans une affliction qu'il serait impossible d'exprimer ou même de comprendre. Elle se soumit néanmoins avec une résignation entière à la volonté divine, et elle accepta la sentence que son Fils avait reçue avec une soumission si parfaite aux ordres de son Père. — O Vierge sacrée, revêtez-vous de force et de courage, car vous devez assister en personne au sacrifice qui va se consommer sur le Calvaire. Il faut que vous offriez vous-même au Père éternel ce Fils unique qu'il vous a donné ; et si la seule pensée de

ses souffrances prochaines vous cause tant de douleur, quel tourment ne sera pas le vôtre quand vous le verrez de vos propres yeux expirer sur le bois de la croix ?



MÉDITATION XXXIX.

COMMENT NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST PORTA SA CROIX SUR SES ÉPAULES ; CE QUI ARRIVA DEPUIS LA MAISON DE PILATE JUSQU'AU CALVAIRE.

I. — *Circonstances qui précédèrent immédiatement le portement de la croix.*

Après que Pilate eut prononcé la sentence et que JÉSUS l'eut acceptée, les soldats, par ordre du juge, firent trois choses remarquables.

Premièrement. Ils dépouillèrent le Sauveur du manteau de pourpre qu'ils lui avaient jeté sur les épaules et le revêtirent de ses habits, afin que chacun pût le reconnaître (1). Les évangélistes ne disent pas qu'ils lui ôtèrent sa couronne d'épines ; il est plus probable qu'ils la lui laissèrent sur la tête, de peur de lui procurer quelque soulagement. — O mon JÉSUS, jusqu'ici vous avez rempli comme il convenait le rôle de roi ; c'est pour cette raison que vous conservez votre couronne, symbole de la perpétuité de votre règne. Maintenant, il vous reste à représenter le personnage de malfaiteur, et il faut que vous en preniez sur vous les honteuses marques. Au lieu du roseau que l'on vous ôte des mains, vous recevrez la croix sur vos épaules, vous la porterez jusqu'au Calvaire, et là, dans la compagnie de deux voleurs, vous mourrez sur ce bois infâme.

1. Exuerunt illum purpura, et induerunt eum vestimentis suis. (MARC., XV, 20. — MATTH., XXVII, 31.)

Ici, j'écouterai les paroles outrageantes que les bourreaux adressent à Notre-Seigneur, ne voyant en lui qu'un homme condamné à mort pour ses crimes. Je me représenterai avec quelle violence ils le ramènent dans la salle de la flagellation, et comment, après lui avoir arraché le manteau de pourpre, ils lui donnent ses habits ensanglantés pour qu'il s'en revête lui-même. Ceci n'est point sans mystère. Car, comme JÉSUS, avant de se charger de sa croix, voulut se dépouiller des vêtements étrangers dont l'avaient couvert les gens d'Hérode et ceux de Pilate, puis reprendre les siens propres ; de même, si je me propose de porter ma croix à l'imitation de mon Sauveur, je dois commencer par quitter les habitudes vicieuses des hommes mondains et charnels, puis me revêtir des vertus de JÉSUS-CHRIST, particulièrement de sa douceur, de sa patience, de sa miséricorde et de sa charité, afin que l'on me reconnaisse pour son disciple.

Secondement. On apporta une grande et pesante croix. J'essaierai de comprendre quels furent les sentiments du cœur de JÉSUS lorsqu'il vit de ses yeux l'instrument de son supplice. Il le salua intérieurement avec joie et amour, puis il dit, avec un tout autre accent que ne le fit plus tard André son apôtre : Je te salue, ô croix précieuse, que je désire depuis longtemps, que j'ai aimée avec ardeur, que j'ai cherchée sans relâche, que je trouve enfin prête à recevoir celui qui t'appelaient de tous ses vœux (1). Viens, et je te serrerai dans mes bras, puisque tu m'ouvres les tiens ; viens, et je te donnerai un baiser de ma bouche, le baiser de

1. O bona crux... diu desiderata, sollicite amata, sine intermissione quaesita, et aliquando cupienti animo præparata ! (*Liturg. in festo S. Andr.*)

paix, puisque je dois reposer sur toi ma tête, et sur toi m'endormir doucement du sommeil de la mort. Oh ! avec quelle tendresse JÉSUS embrassa sa croix ; comme il la sanctifia en la touchant pour la première fois ; avec quelle affection il la prit de ses mains et la plaça sur ses épaules toutes déchirées de coups ! — O doux JÉSUS, faites-moi la grâce d'envisager votre croix du même œil que vous ; de la chercher avec le même empressement, de l'embrasser avec le même amour que vous ; de mettre en elle toute ma gloire et de ne prendre aucun repos jusqu'à ce que j'expire dans ses bras comme vous !

Troisièmement. On tira de la prison deux criminels qui devaient être conduits au Calvaire pour y être crucifiés avec JÉSUS-CHRIST, ainsi que le rapporte saint Luc (1). Quel affront ce fut pour le Sauveur de se voir mis au rang des scélérats (2) ! Oh ! que ces voleurs regardèrent la croix avec d'autres yeux que lui ! La seule vue de ce bois les remplit de frayeur et leur fit baisser les yeux. Ils avaient aimé le péché et ils haïssaient la peine ; tandis que notre bien-aimé JÉSUS aimait la peine et détestait le péché. Ils redoutaient le châtiment qui était dû à leurs crimes ; JÉSUS acceptait avec joie le châtiment que d'autres avaient mérité. — O mon Sauveur, je vous remercie de ce que vous embrassez volontiers la croix pour expier mes offenses, vous qui n'avez jamais connu le péché. Changez mon cœur et rendez-le conforme au vôtre. Puisque j'ai péché, comme les voleurs, il est juste que j'accepte humblement la peine dont je suis personnellement digne ; et,

1. Ducebantur autem et alii duo nequam cum eo, ut interficerentur. (LUC., XXXIII, 32.)

2. Et cum sceleratis reputatus est. (Is., LIII, 12.)

puisque vous m'en donnez l'exemple, il convient que je m'offre à souffrir pour le salut de mes frères quelque chose des tourments incompréhensibles que vous avez soufferts pour eux.

II. — JÉSUS porte sa croix.

Et JÉSUS, portant lui-même sa croix, alla au mont Calvaire, nommé en hébreu *Golgotha* (1).

Premièrement. Je considérerai quelle confusion éprouva Notre-Seigneur lorsqu'il sortit de la maison de Pilate, la croix sur les épaules, entre deux voleurs, précédé des ministres de la justice, qui publiaient le sujet de sa condamnation au milieu des clameurs d'un peuple innombrable accouru de toutes parts pour assister à ce spectacle. — O saints anges, témoins des ignominies de votre Maître, comment ne descendez-vous pas du ciel pour déclarer aux hommes la vraie cause de sa mort et venger ainsi son honneur ? O Père éternel, que faites-vous lorsque vous voyez votre Fils chargé du bois de sa croix, sur lequel il va être immolé ? Abraham, ayant mis sur son fils Isaac le bois de l'holocauste, portait dans ses mains le fer et le feu (2). Mais vous, Seigneur, de quel feu vous êtes embrasé ! quel glaive est dans vos mains ! C'est l'amour qui vous oblige à tirer le glaive de la justice contre votre propre Fils pour rendre, par la mort de l'innocent, la vie aux coupables ! Embrasez-moi, ô mon Dieu, de ce feu céleste, afin que j'aime celui qui m'a tant aimé ; percez mon cœur de cette épée, afin que je meure à tout ce qui peut vous

1. Et bajulans sibi crucem, exivit in eum qui dicitur Calvariae locum, herabrace autem Golgotha. (JOAN., XIX, 17.)

2. Tulit quoque ligna holocausti, et imposuit super Isaac filium suum : ipse vero portabat in manibus ignem et gladium. (Genes., XXII, 6.)

déplaie. Mais je remarque, Seigneur, que vous ne sortez point de nuit, ni accompagné seulement de deux serviteurs, comme fit Abraham ; vous sortez, au contraire, en plein jour, au milieu d'une foule immense qui s'était rassemblée pour être présente au sacrifice de votre Fils. C'est que vous voulez que vos œuvres resplendissent à tous les regards et qu'elles échauffent tous les cœurs : semblables au soleil qui, dans son midi, n'a pas moins d'ardeur que d'éclat. Comprends, ô mon âme, la sublime charité du Père, comprends l'humilité profonde et l'héroïque obéissance du Fils, et alors tu te glorifieras de ses opprobres, et tu les embrasseras avec amour devant tous les hommes.

Secondement. Je considérerai quelle intolérable douleur ressentit le corps affaibli de notre divin Sauveur lorsqu'il fut chargé de sa croix ; combien de fois, épuisé par les tourments déjà soufferts, il chancela et tomba sur ses genoux, succombant sous le faix ; comment la sueur coula de son front dans ces angoisses ; comment le sang, qui ruisselait de ses plaies récentes, arrosa les rues de Jérusalem ; enfin, comment sa chair sacrée, ainsi que le raisin dans le pressoir, fut broyée par le bois pesant de sa croix. — O sang du Dieu vivant, sang d'un prix infini, comment êtes-vous mêlé à la boue des rues et foulé aux pieds des mortels ! Anges du ciel pourquoi ne venez-vous pas recueillir ce sang adorable ? et que n'êtes-vous ici, près de votre Roi, qui perd ses forces avec son sang, pour l'aider à porter ce pénible fardeau ? O mon JÉSUS, que ne puis-je prendre votre croix sur mes épaules et procurer ainsi quelque soulagement aux vôtres ! Souhait téméraire : il faut les épaules d'un Dieu pour porter l'instrument de la Rédemp-

tion du monde. Aujourd'hui s'accomplissent en vous les oracles de votre Prophète: *Il portera sur son épaule le signe de sa domination*, qui commencera par la croix (1); *il portera la clef de la maison de David*, avec laquelle il ouvrira aux hommes les portes du ciel, qui demeureront fermées jusqu'à ce qu'il y entre le premier (2).

Troisièmement. Je considérerai que mes péchés furent pour JÉSUS-CHRIST un poids plus accablant sans comparaison que le bois de sa croix. *Mes iniquités*, disait un roi pénitent, *se sont élevées jusqu'au-dessus de ma tête; elles se sont appesanties sur moi comme un fardeau insupportable* (3). Quel fardeau ne sont donc pas pour notre Rédempteur les péchés de tous les hommes qui ont existé, existent et doivent exister jusqu'à la fin du monde ! Et cependant telle est la charge que porte ce divin Sauveur, suivant cette parole d'Isaïe : *Nous nous étions tous égarés comme des brebis errantes ; chacun de nous s'était détourné de la voie du Seigneur pour suivre sa propre voie; et Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous* (4). — O bon JÉSUS, ce sont mes péchés qui font ployer vos épaules ; je suis la brebis égarée et vous êtes l'Agneau immaculé que l'on conduit à la boucherie, je veux dire au Calvaire, où vous devez être immolé en expiation de mes fautes. Oh ! que je voudrais ne m'en être jamais rendu coupable ! que je souhaiterais vous avoir épargné de si cruels tourments ! Mais, puisque j'ai eu le malheur de vous

1. Factus est principatus super humerum ejus. (Is., IX, 6.)

2. Dabo clavem domus David super humerum ejus. (Is., XXII, 22.)

3. Quoniam iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum : et sicut onus grave gravatæ sunt super me. (Ps., XXXVII, 5.)

4. Omnes nos quasi oves erravimus, unusquisque in viam suam declinavit : et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum. (Is., LIII, 6.)

offenser, il est juste du moins que j'accepte une partie de la peine, et que je ne refuse pas de porter la croix que j'ai méritée. Je suis prêt, Seigneur, à la porter jusqu'à la mort, comme vous avez porté la vôtre.

III. — *Les Juifs forcent un étranger de porter la croix de JÉSUS.*

Or comme ils le conduisaient à la mort, ils arrêterent un homme de Cyrène, appelé Simon, qui venait des champs, et le forcèrent de porter la croix après JÉSUS (1).

Premièrement. Je considérerai à quel excès de fatigue fut réduit Notre-Seigneur allant au Calvaire. Ses ennemis le raillaient de sa faiblesse. Voilà, disaient-ils, cet homme qui s'est fait passer pour le Fils de Dieu, et qui s'est vanté de rebâtir le temple en trois jours. JÉSUS souffrait ces injures avec une admirable patience, jusqu'à ce que les princes des prêtres, craignant qu'il n'expirât dans le chemin, le déchargèrent de sa croix, non à dessein de le soulager, mais pour satisfaire l'envie qu'ils avaient de le crucifier. — Je tirerai de là un puissant motif de consolation dans mes peines. Si pesantes que soient les croix qui peuvent m'atteindre, je dois avoir une ferme confiance que JÉSUS-CHRIST, mon Sauveur, ne me refusera pas le secours nécessaire pour les porter avec patience, me rappelant les paroles de saint Paul aux fidèles de Corinthe : *Les maux que nous avons eu à souffrir ont été excessifs et au-dessus de nos forces ; la vie nous était un fardeau, et nous n'attendions plus que la mort ; mais Dieu nous a délivrés de*

1. Et cum ducerent eum, apprehenderunt Simonem quemdam Cyrenensem, venientem de villa : et imposuerunt illi crucem portare post JESUM. (LUC., XXIII, 26. — MATTH., XXVII, 32. — MARC., XV, 21.)

toutes nos afflictions et il nous en délivrera à l'avenir, comme nous l'espérons de sa bonté⁽¹⁾.

Secondement. Je considérerai que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST pouvait assurément porter seul sa croix jusqu'au Calvaire : il n'avait pour cela qu'à fortifier son corps d'une manière miraculeuse. Toutefois il ne voulut pas user de ce pouvoir divin ; il aima mieux qu'un autre la portât après lui. Son intention était de nous enseigner que la croix doit être le partage de tous les chrétiens, que tous doivent la porter à son exemple et accomplir cette parole de l'Évangéliste : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours et me suive* ⁽²⁾. — O bon JÉSUS, si vous marchez devant moi chargé de cette croix pesante qui vous fait plier les genoux, est-ce beaucoup que je vous suive, chargé, moi aussi, d'une croix dont votre grâce diminue le poids ? La croix que je porte, Seigneur, est à la fois la vôtre et la mienne : elle est vôtre, car vous l'avez portée le premier, elle me vient par votre ordre, et je la porte à cause de vous ; elle est mienne, parce que vous l'avez proportionnée à mes forces, et que vous me l'envoyez pour le bien de mon âme : car si vous me gratifiez de votre croix, c'est afin que je recueille les fruits abondants et glorieux qu'elle produit.

Troisièmement. Je considérerai qu'il ne se trouva personne qui consentit à se charger de la croix de

1. Supra modum gravati sumus supra virtutem, ita ut tæderet nos etiam vivere. Sed ipsi in nobismetipsis responsum mortis habuimus, ut non simus fidentes in nobis, sed in Deo, qui suscitatur mortuos : qui de tantis periculis nos eripuit, et eruit : in quem speramus quoniam et adhuc eripiet. (II Cor., I, 8-10.)

2. Si quis vult post me venire, abneget semetipsum : et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me. (LUC., IX, 23.)

JÉSUS. Les Juifs s'imaginaient qu'on ne pouvait toucher le bois de la croix sans encourir la malédiction du ciel, parce qu'il est écrit dans leur loi : *Maudit de Dieu est celui qui meurt suspendu à un bois infâme* (1). Pour les soldats, qui étaient des Gentils, ils regardaient la croix comme un opprobre. Enfin, nul des disciples et des amis du Sauveur n'osait se montrer, tant ils redoutaient la fureur des Juifs. On fut donc obligé de contraindre un étranger qui passait à la porter. Nous voyons ici figurées plusieurs sortes de personnes qui fuient la croix de JÉSUS-CHRIST. Les uns l'abhorrent, parce qu'ils n'en connaissent pas la vertu : ce sont les infidèles. Les autres la méprisent, comme contraire à leur dignité personnelle : ce sont les orgueilleux et les ambitieux. D'autres en ont peur, comme d'un fardeau trop pesant pour leurs épaules : ce sont les hommes délicats et sensuels. — Oh ! qui changera mes yeux en deux sources de larmes, pour pleurer avec saint Paul l'aveuglement *des ennemis de la croix de JÉSUS-CHRIST, qui auront pour fin la damnation, qui font leur Dieu de leur ventre, qui mettent leur gloire dans leur propre honte, et qui n'ont de pensées et d'affections que pour la terre* (2) ! Ne permettez pas, ô Roi de gloire, que je sois l'ennemi de votre croix, car je serais infailliblement le vôtre. Ne permettez pas que je fasse mon Dieu de mon corps, ni mon idole de la gloire du monde. Vous seul, ô JÉSUS crucifié, êtes mon Dieu, vous seul ma gloire. Votre croix sera mon ambition et mes dé-

1. Maledictus a Deo est qui pendet in ligno. (*Deut.*, XXI, 23. — *Gal.*, III, 13.)

2. Multi enim ambulans, quos sæpe dicebam vobis (nunc autem et flens dico) inimicos crucis Christi : quorum finis interitus ; quorum Deus venter est : et gloria in confusione ipsorum, qui terrena sapiunt. (*Philip.*, III, 18, 19.)

lices: ami de la croix, je serai aussi l'ami de celui qui s'est immolé pour moi sur la croix.

IV. — *Simon le Cyrénéen aide JÉSUS à porter sa croix.*

Je considérerai Simon le Cyrénéen portant la croix du Sauveur. De son nom, de sa qualité, de sa résignation, et de sa récompense, je tirerai quelques réflexions utiles à mon âme: car ces circonstances ne peuvent être attribuées au hasard.

Premièrement. Il se nomme *Simon*, c'est-à-dire, obéissant. Cela signifie que le principal exercice de l'obéissance chrétienne est de combattre les répugnances de notre volonté propre, pour accepter avec soumission les croix que Dieu nous envoie, de quelque côté et en quelque manière qu'elles nous arrivent. Ce sont les obéissants qui allègent le fardeau de JÉSUS-CHRIST et de ses ministres, tandis que les indociles sont à charge à leurs supérieurs et les font *gémir* dans l'accomplissement de leur emploi, selon la remarque de saint Paul (1). — O mon JÉSUS, vous avez porté votre croix par obéissance, et vous vous êtes humilié au point de vous rendre obéissant jusqu'à la mort de la croix; aussi montrez-vous tant d'amour pour *les enfants d'obéissance* (2), que, par une prédilection spéciale, vous cédez votre croix à un homme qui tire son nom de cette vertu: accordez-moi donc la grâce de faire et de souffrir tout ce qu'il vous plaira d'ordonner à mon sujet, lors même que la soumission à votre volonté serait pour moi une pesante croix.

Secondement. Cet homme est *un étranger, et il vient*

1. Ut cum gaudio hoc faciant, et non gementes. (*Hebr.*, XIII, 17.)

2. Quasi filii obedientiæ. (*I PETR.*, I, 14.)

des champs à Jérusalem. Je vois par là que ceux qui désirent rencontrer JÉSUS-CHRIST et mériter de porter sa croix, doivent se résoudre à vivre comme des pèlerins, renonçant au monde et à ses coutumes grossières et terrestres, marchant à grands pas, par la droiture de leurs intentions et la sainteté de leurs œuvres, vers la Jérusalem céleste. Si je consens à vivre de la sorte, je rencontrerai JÉSUS-CHRIST au moment où j'y penserai le moins, et il me fera la grâce inestimable de souffrir avec lui et pour lui. Oh ! qu'elle est heureuse la rencontre de JÉSUS chargé de sa croix ! Que n'ai-je le bonheur de le rencontrer ainsi, et de recevoir de sa main sur mes épaules la croix qu'il a portée sur les siennes ! Il s'appelait également Simon, l'apôtre qui, sortant de Rome pour fuir la persécution, rencontra JÉSUS-CHRIST et entendit ces paroles de sa bouche : *Je vais à Rome pour être crucifié une seconde fois.* — O mon Sauveur, marchons ensemble, et portons ensemble la croix. Mais je ne veux point me contenter de ressembler à Simon le Cyrénéen, qui porta la croix et ne mourut pas sur la croix ; je préfère le sort de Simon Pierre, qui fut crucifié avec vous, parce que vous étiez crucifié en lui.

Troisièmement. Simon se résigne à porter la croix de JÉSUS. Les hommes ont naturellement horreur de la croix, et tous la portent en quelque sorte malgré eux, mais de différentes manières. Les uns, selon la pensée de saint Bernard (1), la portent avec impatience et sans aucun mérite ; les autres avec patience et avec mérite, faisant de nécessité vertu, comme Simon le

1. Alii cum rancore humiliantur, alii patienter, alii et libenter. (S. BERN., *In Cant.*, Serm. XXXIV, n. 3.)

Cyrénéen ; quelques-uns, doucement pressés par la puissance de la grâce, se rendent à l'inspiration divine, surmontent toutes les répugnances de la chair, et embrassent la croix avec tant d'empressement et d'amour, qu'ils se font gloire, à l'exemple de l'Apôtre, de la porter en tout temps et en tout lieu. — O mon doux Sauveur, qui ne voulez forcer personne à porter votre croix, et qui avez dit pour ce sujet : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et me suive* ; vous voyez que j'éprouve dans la partie inférieure de mon âme une répugnance comme invincible à me charger d'un si pesant fardeau : fortifiez-moi donc par votre grâce, afin que, sourd aux réclamations des sens, j'embrasse courageusement la croix et vous suive, vous qui l'avez portée de si grand cœur par amour pour moi.

Quatrièmement. Je remarquerai enfin que la peine du Cyrénéen fut de courte durée, et que néanmoins, aujourd'hui encore, on fait mention de lui et de ses enfants (1) dans l'Église, comme de personnes remarquables par leur vertu. Ainsi, ceux mêmes qui d'abord portent la croix malgré eux, s'ils finissent par la porter avec patience, verront promptement la fin de leurs travaux, tandis que leur mémoire ne périra jamais : car quiconque portera la croix avec JÉSUS-CHRIST régnera éternellement avec JÉSUS-CHRIST dans sa gloire.

V. — *JÉSUS console les filles de Jérusalem.*

Or JÉSUS était suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes qui le pleuraient et se frappaient la poitrine. Il se tourna vers elles et leur dit : *Filles de Jérusalem, ne*

1. Patrem Alexandri et Rufi. (MARC., XV, 21.)

pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car voici que des jours s'approchent, dans lesquels on dira : Heureuses les femmes stériles ; heureuses les entrailles qui n'ont point enfanté, et les mamelles qui n'ont point nourri. Alors ils commenceront à dire aux montagnes : Tombez sur nous ; et aux collines : Couvrez-nous. Car, s'ils traitent de la sorte le bois vert, que feront-ils du bois sec (1) ?

Premièrement. Je considérerai les intentions diverses de ceux qui accompagnent le Fils de Dieu au Calvaire. Les soldats et les bourreaux vont le crucifier ; les prêtres et les scribes le suivent pour l'insulter et contenter leur haine en lui voyant subir le supplice des scélérats ; le plus grand nombre, attiré par la nouveauté du spectacle, obéit à un mouvement de curiosité ; quelques-uns, qui ne sont point sans connaître et aimer JÉSUS, l'accompagnent par un sentiment de compassion naturelle, et gémissent de le voir traité si indignement : mais nul ne le suit pour l'aider à porter sa croix, nul n'a le désir de mourir avec lui, nul ne se souvient de sa parole : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et me suive.* — O bon JÉSUS, faites-moi la grâce de vous suivre, non à l'exemple de cette multitude, mais comme vous désirez que je vous suive, c'est-à-dire portant ma croix, et dans le dessein de mourir avec vous sur la croix.

Secondement. Je considérerai comment Notre-Sei-

1. Sequebatur autem illum multa turba populi et mulierum : quæ plangebant et lamentabantur eum. Conversus autem ad illas JESUS dixit : Filie Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete, et super filios vestros. Quoniam ecce venit dies in quibus dicent : Beatæ steriles, et ventres qui non genuerunt, et ubera quæ non lactaverunt. Tunc incipient dicere montibus : Cadite super nos ; et collibus : Operite nos. Quia si in virido ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ? (LUC., XXIII, 27-31.)

gneur JÉSUS-CHRIST, environné de cette foule confuse, abreuvé de tant d'ignominies, conserve sa divine autorité. Il se tourne vers les femmes qui le suivent en pleurant, et il leur enseigne comment elles doivent pleurer pour rendre leurs larmes utiles et méritoires. *Ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants.* Il ne leur défend pas de pleurer sa Passion ; il est juste que nous la pleurions tous avec des larmes amères : mais il n'agrée pas une compassion tout humaine qui s'arrêterait aux souffrances, sans remonter à leur cause. Or la cause des souffrances du Sauveur, ce sont les péchés. Il veut donc leur dire : Pleurez moins sur moi et sur les tourments que j'endure, que sur vous-mêmes, sur vos péchés et sur les péchés de vos enfants ; car vos prévarications à la loi de Dieu sont la véritable cause de ma Passion. — O mon divin Rédempteur, qui, au plus fort de vos douleurs, n'oubliez pas de remplir auprès de nous l'office de maître ; enseignez-moi à pleurer sur vous, sur moi-même et sur mon prochain : sur vous, à la vue des maux extrêmes que vous souffrez pour mon salut ; sur moi, au souvenir des péchés sans nombre que j'ai commis contre votre souveraine majesté ; sur mon prochain, à la pensée des iniquités qui inondent la terre et ont tiré de vos yeux tant de larmes.

Troisièmement. Je considérerai la charité infinie de Notre-Seigneur, qui, insensible à ses propres maux, nous invite à pleurer les nôtres et ceux de nos frères ; à pleurer surtout les châtiments des pécheurs qui négligent de profiter de sa Passion et de sa mort pour obtenir le pardon de leurs offenses. C'est à eux qu'il adresse cette parole terrible : Si on traite de la sorte le

bois vert, que fera-t-on du bois sec ? C'est-à-dire : Si moi, qui suis un arbre vert et fructueux, j'éprouve toutes les rigueurs de la justice divine en punition des péchés d'autrui ; que doivent attendre pour leurs propres crimes les pécheurs qui sont des arbres secs et infructueux ? Si moi, tout innocent que je suis, j'ai été flagellé, souffleté, couronné d'épines et chargé d'opprobres ; si, dans peu de temps, je vais être abreuvé de fiel et cloué à la croix ; que deviendront les coupables ? Quels fouets, quelles épines, quels soufflets, quels mépris, quel fiel, quels tourments leur sont réservés au jour des vengeances ? — O mon âme, arbre stérile et desséché, comment ne redoutes-tu pas les malheurs effroyables qui s'apprêtent à fondre sur toi ? Si la vue des souffrances d'un Dieu ne suffit pas pour te faire pleurer tes péchés, pleure-les du moins à la pensée de ce que tu souffriras un jour en punition de ta négligence à te rendre profitables les tourments de ton Sauveur. Si tu ne te réveilles pas au cri de miséricorde qui sort du sang de JÉSUS répandu avec tant d'amour ; réveille-toi au cri de justice qu'élève contre les rebelles ce même sang versé avec tant de douleur. O Père éternel, que la Passion de votre Fils innocent apaise votre colère ; que les fruits abondants produits par cet arbre de vie satisfassent à votre justice ; et, encore que je ne sois qu'un arbre sec qui mérite d'être coupé et jeté au feu de l'enfer, entez-moi de nouveau sur ce tronc vivifiant, afin que, ranimé par sa vertu, je porte enfin des fruits dignes de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

VI. — JÉSUS rencontre sa très sainte Mère ; il sort de Jérusalem.

Premièrement. Je considérerai enfin comment la très sainte Vierge, selon une pieuse croyance, ayant appris que son divin Fils venait d'être condamné à mort, et qu'on le menait au supplice, sortit aussitôt accompagnée de saint Jean, de Madeleine et de quelques autres saintes femmes, pour l'atteindre dans le chemin. Plongée dans une douleur inexprimable, elle le suivait aux traces de son sang. Au moment donc où le Sauveur se tourna vers les filles de Jérusalem, ses yeux s'arrêtèrent sur sa Mère, et la Mère aussi jeta les yeux sur son Fils. Ce mutuel regard leur perça le cœur à tous les deux. Oh ! quel glaive à deux tranchants pénétra l'âme de la Vierge, lorsqu'elle aperçut son Fils bien-aimé portant ce diadème d'épines dont la Synagogue, sa marâtre, l'avait couronné ; lorsqu'elle le vit tout défiguré, courbé sous le poids de sa croix, entre deux voleurs, au milieu de satellites et de bourreaux qui ne cessaient de le tourmenter ! Si les filles de Jérusalem pleuraient et s'attendrissaient sur lui, parce qu'elles le regardaient comme un prophète ; quels torrents de larmes dut répandre celle qui reconnaissait en lui et son Fils et son Dieu ! Il est à croire que Marie éleva ses pensées vers le ciel, et que, voyant le Père éternel, *avec le glaive et le feu* (1), prêt à immoler son Fils unique, elle dit en gémissant profondément : O feu de l'amour divin, qui ne dites jamais : *C'est assez* (2) ; dites-le une fois, dites-le maintenant ; car ce que mon Fils a souffert suffit

1. Ipse vero portabat in manibus ignem et gladium. (*Genes.*, XXII, 6.)

2. Ignis vero nunquam dicit : Sufficit. (*Prov.*, XXX, 16.)

pour racheter le monde. O glaive de la justice divine, rentrez dans votre fourreau ; car le sang que vous avez fait couler est plus que suffisant pour effacer les péchés de tous les hommes. O Père éternel, cessez de sévir contre votre Fils qui est aussi le mien ; il a payé par ses humiliations et ses souffrances tout ce que peut réclamer votre justice. Mais non, il faut qu'il meure. Eh bien, tournez en même temps le fer contre moi, afin que je meure avec lui pour les pécheurs ; car vivre sans lui serait pour moi une mort cruelle, et mourir avec lui sera ma vie ; toutefois que votre volonté s'accomplisse et non la mienne.

Secondement. Touché des plaintes de la plus affligée des mères, je dirai au Père céleste : O Père des miséricordes, lorsque Abraham, votre serviteur, alla par votre commandement sur la montagne, dans le dessein d'immoler son fils Isaac, vous ne lui avez point prescrit d'en instruire Sara, mère de l'enfant. Comment donc exigez-vous que Marie non-seulement ait connaissance du sacrifice de son Fils, mais encore qu'elle y assiste en personne ? Pour tous les deux, c'est un nouveau tourment : et pourquoi augmenter le martyre de l'un par la présence de l'autre ? Ah ! Seigneur, je sais que vous avez coutume de beaucoup éprouver ceux que vous aimez beaucoup. Vous en usez de la sorte, afin de les faire croître dans votre amour, ou de leur fournir l'occasion de prouver celui qu'ils ont pour vous, soit en préférant votre volonté à la leur, soit même en vous offrant le sacrifice de leur vie pour le salut de leurs frères. — O Vierge sainte, qui aimez les pécheurs jusqu'à vous offrir à mourir pour eux avec votre Fils, montrez-moi l'amour que vous me portez,

en me faisant ressentir les douleurs dont votre cœur est pénétré à la vue de l'affliction immense de ce Fils bien-aimé ; donnez-moi surtout la force de mourir avec lui à toutes les choses de la terre, crucifiant ma chair avec ses passions par amour pour lui.

Troisièmement. Je considérerai comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, ayant traversé, dans l'état où je viens de le contempler, les rues de Jérusalem, arriva à la porte de la ville et quitta cette cité coupable pour aller au Calvaire (1). Je m'imaginerai quels furent les sentiments de JÉSUS lorsqu'il sortit de Jérusalem avec les insignes d'un criminel. Il songeait sans doute que cette malheureuse cité, qui le chassait de ses murs, serait saccagée et détruite à cause de son ingratitude, et que ceux qui n'auraient point pris part à sa trahison et à ses crimes trouveraient leur salut et leur bonheur dans la croix. — O bon JÉSUS, qui sortez de la ville afin d'offrir en holocauste votre chair très pure, figurée par celle des animaux dont on brûlait les corps hors du camp pour l'expiation des péchés du peuple (2) ; aidez-moi à quitter le monde et à me séparer des partisans du monde, me glorifiant de porter vos opprobres, et embrassant vos souffrances avec amour. Ainsi soit-il.

1. Exivit in eum qui dicitur Calvariae locum. (JOAN., XIX, 17.)

2. Quorum enim animalium infertur sanguis pro peccato in Sancta per pontificem, horum corpora cremantur extra castra. Propter quod JESUS, ut sanctificaret per suum sanguinem populum, extra portam passus est. (Hebr., XIII, II, 12.)



MÉDITATION XL.

DE CE QUI SE PASSA SUR LE CALVAIRE AVANT LE
CRUCIFIEMENT.

— I. — *Le lieu et le temps du crucifiement.* —

Je considérerai d'abord pour quelles raisons le Sauveur des hommes a voulu être crucifié sur la montagne du Calvaire, en plein midi, et dans la fête la plus solennelle de l'année (1). Tout ici renferme quelque mystère; rien n'a été laissé au hasard ; le mode, le temps, le lieu, toutes les circonstances du sacrifice sont un effet de la volonté et du choix de l'auguste victime. Or, la raison principale de la conduite de JÉSUS, est le dessein qu'il avait formé de rendre sa mort en toute manière et plus honteuse pour lui, et plus utile pour nous, comme le feront voir les réflexions suivantes.

Premièrement. Il voulut mourir en un lieu élevé et découvert, afin que ses ignominies et ses tourments, rendus publics, pussent être vus de tous, puisqu'ils étaient pour le salut de tous. De plus, ce lieu est le Calvaire. Il lui parut propre à augmenter l'infamie de son supplice, car c'était là qu'on avait coutume d'exécuter les grands criminels. A ce titre, nous devons expier notre révolte en cet endroit. Si donc JÉSUS-CHRIST prend notre place, s'il meurt sur le Calvaire, nous ne pouvons en douter, c'est moins la justice humaine qui le frappe que la justice divine ; c'est son Père qui l'a chargé de satisfaire pour les péchés des vrais coupables, et de les réconcilier avec leur Créa-

teur en prenant sur lui leurs crimes. Enfin, on avait donné à cette montagne le nom de *Calvaire*, parce qu'elle était couverte des crânes de ceux qui y avaient été justiciés. L'air en était infect, l'aspect hideux. Ainsi JÉSUS voulait-il augmenter l'horreur de son supplice, et nous donner à entendre que, par l'effusion de son sang, il sauverait également les vivants et les morts, rendant la vie à leur âme, et ranimant leurs corps au jour de la résurrection générale.

Secondement. Il voulut être crucifié au milieu du jour, afin de donner plus d'éclat au spectacle des humiliations et des souffrances qu'il endurait pour tous, avec une charité non moins ardente que le soleil à son midi.

Troisièmement. Il choisit le jour de Pâque, parce qu'une multitude immense de peuple venait tous les ans célébrer cette fête à Jérusalem. D'où il suivait, d'un côté, que ses ignominies croîtraient avec le nombre de ceux qui en seraient les spectateurs ; et, de l'autre, que les Juifs venus de toutes les nations qui sont sous le ciel pourraient voir de leurs yeux son humilité, sa patience, sa charité dans les plus cruels tourments, la férocité extraordinaire de ses bourreaux et un ensemble de circonstances qui ne s'était jamais vu et ne se reverrait jamais.

Je vous rends grâces, ô mon doux Rédempteur, de ce que vous avez voulu choisir tout ce qui pouvait rendre votre mort plus humiliante. Pour votre entrée dans le monde, vous avez fait choix d'une étable ; pour votre sortie de ce monde, vous choisissez le Calvaire. Pour votre naissance, vous avez choisi un lieu immonde, la demeure des animaux ; pour votre mort,

vous choisissiez un lieu infâme, couvert d'ossements de voleurs et de meurtriers. Quand vous naquîtes, Bethléhem était pleine d'étrangers, ce qui vous empêcha de trouver place dans une hôtellerie; aujourd'hui que vous mourez, on accourt de toute part à Jérusalem, afin que la multitude des témoins de votre supplice en augmente la honte. Vous vîntes au monde à minuit, dans une bourgade, pour cacher la gloire de votre naissance; et voici que, pour rendre publique l'ignominie de votre mort, vous voulez être crucifié en plein midi, dans la capitale de la Judée. O mon Sauveur, puisque vous ne vous trompez jamais dans votre choix, faites-moi la grâce de choisir toujours, à votre exemple, ce qu'il y a de plus mortifiant pour la nature; fuyant tout ce qui est honneur, embrassant tout ce qui est mépris, et persévérant dans l'humiliation jusqu'à la mort. Ainsi soit-il.

II. — *On présente à JÉSUS une boisson amère.*

JÉSUS étant arrivé au Calvaire, on lui donna à boire du vin mêlé de fiel; et lorsqu'il en eut goûté, il ne voulut point en boire (1).

Premièrement. Je considérerai l'inhumanité des bourreaux. C'était l'usage de donner aux patients un vin généreux, afin de les fortifier dans leurs tourments. JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur était accablé de fatigue et dévoré par la soif; car il avait perdu une grande partie de son sang et avait parcouru successivement plusieurs longs trajets. Or, au moment où ses bourreaux allaient lui présenter le vin, ils y mêlèrent du

1. Et dederunt ei vinum bibere cum felle mistum. Et cum gustasset, noluit bibere. (MATTH., XXVII, 34.)

fiel et de la myrrhe, afin de tourmenter le Sauveur dans ses organes intérieurs, que les fouets n'avaient pu atteindre. JÉSUS n'ignorait pas quel breuvage on lui présentait ; il voulut néanmoins le goûter, afin de ressentir l'amertume de ce vin, et causer à sa langue et à son palais desséchés ce nouveau tourment, en expiation de nos sensualités et de nos intempérances. Il voulut aussi nous donner l'exemple de la patience dans nos maux quand les hommes, au lieu de nous procurer quelque soulagement, ne font qu'augmenter nos souffrances. Il voulut enfin nous apprendre à faire preuve de mortification lorsque, dans la faim et la soif, nous manquons du nécessaire, ou que l'on nous offre des aliments désagréables au goût, comme *le fiel et le vinaigre* présentés à JÉSUS en pareille circonstance (1). — O doux JÉSUS, que notre gourmandise vous coûte cher ! En vérité, ce n'est pas à vous que l'on peut appliquer cet ancien proverbe : *Les pères ont mangé les raisins verts, et les dents des enfants ont été agacées* (2). Au contraire, ce sont vos enfants qui ont mangé le raisin avant qu'il fût mûr, et vous en savourez l'amertume ; ce sont eux qui se sont livrés à de honteux excès, et vous portez la peine qu'ils ont méritée. Pardonnez-moi mes intempérances, ô mon Rédempteur ; désormais, le souvenir du fiel dont vous êtes abreuvé sera l'assaisonnement de mes repas ; et quand je donnerai à mon corps sa nourriture, je consulterai la nécessité, sans me laisser emporter par le plaisir.

Quelques auteurs pensent que l'on donna deux fois

1. Et dederunt in escam meam fel : et in siti mea potaverunt me aceto. (Ps., LXVIII, 22.)

2. Patres comederunt uvam acerbam, et dentes filiorum obstupuerunt. (JEREM., XXXI, 29. — EZECH., XVIII, 2.)

à boire au Sauveur avant de le crucifier (1). La première fois, on lui présenta, selon la coutume, un vin choisi qui, d'après saint Marc, *était mêlé avec de la myrrhe*. C'était une composition propre à assoupir les sens, et par conséquent, à diminuer dans les criminels le sentiment de la souffrance. Mais JÉSUS, dit l'Évangéliste, *ne l'accepta point* (2). Alors les bourreaux, irrités de ce refus, lui donnèrent un autre vin, mêlé de fiel, qu'il refusa comme le premier, mais après l'avoir goûté, selon la remarque de saint Matthieu. Dans l'une et l'autre de ces circonstances, la charité de Notre-Seigneur ne brilla pas d'un moins vif éclat : car s'il ne prend pas le premier breuvage, c'est afin de conserver le plein usage de ses sens, et de souffrir sans adoucissement les tourments inouïs qu'on lui prépare ; s'il goûte le second, sans néanmoins le boire, c'est afin d'en ressentir l'amertume, pour les raisons que nous avons dites.

Secondement. Je considérerai combien grand est le nombre de ceux qui, tous les jours, présentent à JÉSUS-CHRIST un vin mêlé de fiel. Ce sont tous ceux qui lui offrent des œuvres bonnes en elles-mêmes, mais gâtées par des intentions perverses, ou par d'autres circonstances vicieuses qui les rendent abominables devant lui. Le vin avec le fiel, c'est une doctrine mêlée d'erreur ; c'est une oraison interrompue par des distractions volontaires ; c'est la foi démentie par les œuvres ; c'est un zèle inspiré par l'esprit de vengeance ; c'est une aumône faite par vaine gloire ; c'est tout acte qui

1. EUTHYMIUS Zigabenus, in *Matth.*, XXVII, 34.

2. Et dabant ei bibere myrrhatum vinum : et non accepit. (MARC., XV, 23.)

a son principe dans l'hypocrisie. Voilà ce que Moïse appelle *un raisin aussi amer que le fiel, un vin composé du fiel des dragons* (1). Et cependant, les pécheurs n'ont rien de plus agréable à offrir à JÉSUS-CHRIST. Mais, quoiqu'il goûte de ce breuvage empoisonné, il ne peut l'avaler ; il rejette aussitôt, parce qu'il lui fait bondir le cœur. — O doux JÉSUS, quelle différence entre la nourriture et la boisson que vous me donnez, et celles que je vous présente ! Votre corps très saint et votre sang précieux sont le pain et le vin que vous me donnez pour aliment ordinaire, et vous daignez encore y ajouter le miel céleste de vos divines consolations : et moi, ingrat que je suis, je ne vous offre en retour qu'un pain et un vin *mêlé de fiel et d'absinthe* (2). Pardonnez-moi, Seigneur, mon ingratitude, et aidez-moi par votre grâce à vous offrir désormais un vin pur et sans mélange, un vin exquis et odoriférant qui flatte votre goût et vous réjouisse le cœur, je veux dire des œuvres saintes qui m'unissent étroitement à vous par une charité parfaite (3). Ainsi soit-il.

III. — JÉSUS est de nouveau dépouillé de ses vêtements.

Je considérerai qu'avant de crucifier le Sauveur, on le dépouilla de nouveau de ses vêtements. Notre divin Rédempteur subit cet affront quatre fois, en expiation de tant de péchés que j'ai commis, sans rougir de me dépouiller de sa grâce. La première, au moment de la

1. Uva eorum, uva fellis, et botri amarissimi. Fel draconum vinum eorum. (*Deuter.*, xxxii, 32, 33.)

2. Recordare paupertatis et transgressionis meæ, absynthii et fellis. (*Thren.*, iii, 19.)

3. Vinum optimum, dignum dilecto meo ad potandum, labiisque et dentibus illius ad ruminandum. (*Cant.*, vii, 9.)

flagellation ; la seconde, quand on voulut le revêtir d'un manteau de pourpre et le couronner d'épines ; la troisième, lorsqu'on lui ôta ce manteau pour lui remettre ses habits ; la quatrième, lorsqu'il fut sur le point d'être crucifié. Cette quatrième fois fut la plus douloureuse et la plus ignominieuse pour JÉSUS. Il ressentit une extrême douleur ; car il est à croire que sa tunique était collée à sa peau toute sanglante, et que ses bourreaux, lui arrachant ce vêtement avec violence, renouvelèrent toutes ses plaies et enlevèrent des lambeaux de sa chair divine : de même que celui qui tond sans précaution une brebis lui emporte souvent la peau avec la laine. Il fut couvert d'une extrême confusion ; car il se voyait ainsi exposé aux yeux d'une multitude éhontée qui ne lui épargnait ni les moqueries ni les sarcasmes. Mais cet agneau plein de douceur souffrait tout avec une humilité et une patience inexprimables, priant son Père d'accepter cette humiliation pour nous préserver de celle que nous avons méritée par nos péchés ; il nous enseignait aussi à supporter avec résignation le manque de vêtements ou des autres choses nécessaires à l'entretien corporel ; il nous exhortait surtout au détachement des biens de la terre et à la pauvreté évangélique qu'il avait recommandée par ses discours, et dont il n'avait cessé, depuis le premier instant de sa vie mortelle, de donner l'exemple. — O mon Sauveur, que vous accomplissez à la lettre cette parole de Job : *Je suis sorti nu du sein de ma mère, et je retournerai nu au lieu de mon origine* (1) ! Vous vîtes nu au monde, et votre Mère vous enveloppa aussitôt

1. Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc. (JOB, 1, 21.)

de pauvres langes ; maintenant que vous allez sortir de ce monde, on vous ôte les vêtements dont elle vous a couvert, et on ne lui permet pas de vous en procurer de nouveaux. O Adam céleste, quelle honte vous a causée à vous-même la nudité à laquelle s'est réduit par sa désobéissance notre premier père, puisqu'il a fallu que vous fussiez dépouillé avec tant d'ignominie pour le revêtir de la robe de votre grâce. O amour ! comme un vin nouveau, vous avez plongé dans l'ivresse le second Noé, le réparateur du monde ; vous l'avez laissé nu, exposé à la risée et aux railleries d'un peuple qu'il appelait son enfant : enivrez-moi de la même sorte, afin que, me dépouillant de toutes les choses de la terre, et ne possédant plus rien ici-bas, je suive JÉSUS attaché nu à la croix, et que j'aie le bonheur de participer aux mépris dont il est l'objet. O mon divin modèle, comme vous, je veux sortir nu de ce monde. Mon vêtement sera votre dénûment, mes livrées seront vos opprobres ; je n'aurai point d'autres richesses que votre pauvreté, d'autre gloire que votre confusion, d'autre vie que votre mort, afin que, mourant avec vous, je ressuscite un jour avec vous, à qui soit honneur et gloire dans tous les siècles. Ainsi soit-il.



MÉDITATION XLI.

DU CRUCIFIEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST (1).

— I. — JÉSUS étendu sur le bois de la croix. —

Dès que les soldats eurent dépouillé le Sauveur, ils lui commandèrent de se coucher sur l'instrument de son supplice, qui était étendu par terre. Il obéit aussitôt, et offrit ses mains et ses pieds à ceux qui devaient les percer de clous.

Premièrement. J'admirerai l'obéissance parfaite du Fils de Dieu. Il accomplit sans aucun délai l'ordre des bourreaux, malgré la difficulté de l'exécution, car il ne s'agit de rien moins pour lui que d'étendre ses membres tout déchirés sur un bois dur et raboteux et d'y être crucifié ; il m'enseigne par son exemple *comment je dois obéir à mes supérieurs, même lorsqu'ils sont rudes et fâcheux, et me soumettre en vue de Dieu à tous ceux dont je dépends en quelque manière, pourvu qu'ils ne commandent rien de contraire à la loi du Seigneur* (2).

— O Adam venu du ciel, qui avez étendu vos mains, non comme l'ancien Adam formé de la terre, pour cueillir par esprit de désobéissance le fruit de l'arbre défendu, mais pour être attaché, obéissant jusqu'à la mort, à un arbre nouveau, fertile en fruits salutaires ; aidez-moi à lever les mains pour exécuter vos commandements, et à les étendre, s'il est nécessaire, sur la

1. MATTH., XXVII, 35. — MARC., XV, 24. — LUC., XXIII, 33. — JOAN., XIX, 18.

2. Subjecti estote omni humanæ creaturæ propter Deum... Subditi estote in omni timore dominis, non tantum bonis et modestis, sed etiam discolis. (I PETR., II, 13-18.)

croix, lit mystérieux où je veux mourir pour votre amour.

Secondement. Je considérerai ce que fit Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lorsqu'il se vit étendu sur cette couche si dure de la croix. Il leva les yeux au ciel et rendit grâces à son Père de ce que cette heure, si longtemps désirée, était enfin venue ; il s'offrit de grand cœur à être immolé comme une victime d'expiation pour nos péchés ; il se laissa lier, comme Isaac, lorsque son père le mit sur l'autel et sur le bois où ce fils obéissant attendait le coup de la mort. Ainsi JÉSUS attendait les clous et les marteaux, couché sur ce bois auquel il était déjà attaché par les liens invisibles de son amour. — O Père éternel, puisque la soumission et l'obéissance d'Isaac vous furent si agréables que vous envoyâtes du ciel un ange pour arrêter le bras de son Père prêt à le frapper ; contentez-vous, s'il est possible, de la soumission de ce nouvel Isaac, votre Fils bien-aimé, déjà étendu sur l'autel de la croix, et envoyez un ange pour retenir la main des bourreaux. Il vous a donné assez de preuves de son entière obéissance ; acceptez comme une juste satisfaction sa volonté inébranlable de vous obéir jusqu'à la mort ; mais n'allez pas jusqu'à exiger l'effusion de son sang. Ah ! je comprends, Seigneur, l'inutilité de ma prière. Vos œuvres et celles de votre Fils sont toujours parfaites ; et vous voulez tous deux que rien ne manque au sacrifice, afin que notre rédemption soit abondante. Ne me refusez pas du moins, ô mon Dieu, la grâce de vous offrir de moi-même un sacrifice entier, parfait et agréable à votre divine majesté.

II. — JÉSUS *attaché à la croix.*

Le Sauveur étant couché sur la croix, les soldats lui prirent les mains et les attachèrent au bois chacune avec un gros clou enfoncé à grands coups de marteaux. Ils clouèrent également les pieds, soit avec deux clous, soit avec un seul ; et de ces larges plaies coulèrent quatre ruisseaux de sang.

Premièrement Je considérerai l'extrême douleur que causèrent à JÉSUS ces cruelles blessures dans les parties les plus nerveuses de son corps très sensible et très délicat. Si je ressens vivement la piqûre d'une aiguille, quelles souffrances dut éprouver Notre-Seigneur quand on lui perça les pieds et les mains avec des clous aigus qui lui ouvrirent les veines, rompirent ses nerfs et déchirèrent sa chair si tendre ! — O mon Dieu, c'est avec raison que le prophète Isaïe vous appelle *l'homme de douleurs* (1), puisqu'il n'y eut jamais de douleurs en cette vie qui égalassent les vôtres. *O mains puissantes, dans lesquelles est cachée la force de Dieu* (2), qui vous a ainsi attachées aux bras de la croix ? *O pieds sacrés, devant lesquels les démons prennent la fuite* publiant leur défaite (3), qui vous a cloués à ce bois si dur ? O doux JÉSUS, au lieu des pierres précieuses qui devraient les orner, *quelles sont ces plaies au milieu de vos mains et de vos pieds* (4) ? Quels marteaux, quels clous ont tiré le sang des veines de mon Créateur ? C'est à mes péchés qu'il faut imputer un

1. Virum dolorum. (IS., LIII, 3.)

2. Et egredietur diabolus ante pedes ejus. (HABAC., III, 5.)

3. Cornua in manibus ejus : ibi abscondita est fortitudo ejus. (HABAC., III, 4.)

4. Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum ? (ZACH., XIII, 6.)

pareil attentat. Mes mains et mes pieds, c'est-à-dire mes œuvres criminelles et mes affections désordonnées ont fait à mon âme de profondes blessures, et ces blessures vous ont été plus sensibles que celles dont votre divin corps est percé. O Père éternel, jetez les yeux sur les plaies de votre Fils, il vous les offre pour qu'elles soient le remède des miennes, acceptez mon offrande et guérissez-moi ; car, dans vos éternels desseins, les plaies de ce Fils innocent doivent être le salut et la guérison des esclaves malades et coupables (1).

Secondement. Je considérerai que JÉSUS souffrit dans son crucifiement une autre douleur plus terrible encore que la précédente. Quand on eut cloué l'une de ses mains, les nerfs blessés par le clou se contractèrent de telle sorte, que l'autre ne pouvait atteindre l'endroit où on devait l'attacher. Les bourreaux se mirent donc à tirer le bras avec tant d'efforts, qu'ils en disloquèrent presque tous les os. Ainsi se vérifia cette parole que le Sauveur dit de lui-même au livre des Psaumes : *Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os* (2). C'est-à-dire : quand mes ennemis m'ont attaché au bois de ma croix, ils ont tiré et tendu avec tant de violence mes membres affaiblis et décharnés, qu'il leur a été possible de compter tous mes os. Cette douleur fut une des plus intolérables que Notre-Seigneur endura sur la croix ; car bien qu'on ne brisât aucun de ses os, comme le témoigne l'Écriture (3), cette tension violente qui alla jusqu'à la dislocation, fut douloureuse

1. Et livore ejus sanati sumus. (Is., LIII, 5.)

2. Foderunt manus meas et pedes meos : dinumeraverunt omnia ossa mea. (Ps., XXI, 17, 18.)

3. Os non comminuetis ex eo. (JOAN., XIX, 36. — Exod., XII, 46. — Num., X, 12.)

au delà de ce qui peut se dire. JÉSUS offrit cette souffrance à son Père en expiation des péchés que commettent les membres de son Église par l'esprit de désunion, et par les schismes qui rompent le lien de la charité. — O mon Sauveur, c'est maintenant que je me sens porté à emprunter ces paroles de David : *Tous mes os vous rendront gloire et s'écrieront : Seigneur, qui est semblable à vous* (1) ? Oui, que tous mes os se changent en autant de langues pour vous bénir de ce que vous avez souffert dans les vôtres ! Qui jamais fut semblable à vous dans les douleurs, les tourments, les ignominies et les mépris que vous avez endurés sur la croix ? Aucun mortel ne peut se comparer à vous, s'il contemple les infinies grandeurs de votre divinité ; aucun mortel ne peut s'égaliser à vous, s'il considère les abaissements inouïs et volontaires de votre humanité. Que ne m'est-il donné de compter vos os, je veux dire d'étudier une à une les vertus admirables que vous cachez sous les dehors les plus humiliants ? Ce serait pour moi le moyen de les imiter et de me rendre semblable à vous. Je vous en conjure par vos douleurs, ô mon Dieu, faites que les prélats et les hommes parfaits qui soutiennent, comme les os, le corps de votre Église, vivent unis entre eux et avec tous les fidèles, portion la plus faible et pour ainsi parler, la chair de ce corps mystique ; afin que tous ensemble nous vous glorifions et exaltons vos grandeurs par la sainteté de nos œuvres, répétant unanimement : *Seigneur, qui est semblable à vous ?* qui pourra, comme vous, de tant de volontés différentes, ne former qu'une seule et même volonté par un seul et même amour ?

1. Omnia ossa mea dicent: Domine, quis similis tibi? (Ps., XXXIV, 10.)

Troisièmement. Je considérerai quelle douleur dut ressentir la très sainte Vierge lorsqu'elle entendit les bourreaux enfoncer à coups de marteaux les clous dans les mains et dans les pieds de son divin Fils. Chacun de ces coups terribles retentissait dans son cœur maternel ; et à mesure que les clous pénétraient dans les chairs de JÉSUS, ils entraient dans le cœur de Marie. — O Vierge sainte, si l'on nomme à bon droit votre Fils l'homme de douleur, on peut pour la même raison vous nommer la femme de douleur ; car, mieux que personne, vous pouvez dire à la foule réunie sur le Calvaire, et à ceux qui passent par le chemin : *Regardez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne* (1) ! Puissent ces coups de marteaux retentir dans mon âme comme ils retentissent dans la vôtre ! Puissent les pointes de ces clous me percer le cœur comme elles percent le vôtre ! Ah ! si j'étais plus attentif aux coups que la main toute miséricordieuse du Seigneur frappe à la porte de mon âme ; si j'étais plus docile aux saintes inspirations de sa grâce ; je me sentirais bientôt le cœur brisé de douleur, en songeant que j'ai tant de fois offensé celui qui reçoit des coups si cruels pour mon amour !

III. — JÉSUS *élevé en croix.*

Notre-Seigneur étant cloué à la croix, les soldats la dressèrent et, selon toute apparence, la laissèrent tomber d'un seul coup dans la fosse où ils devaient la planter : ce qui ébranla violemment tout le corps de JÉSUS et lui causa d'horribles douleurs. — *Élève-toi,*

1. O vos omnes, qui transitis per viam, attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus. (*Thren.*, I, 12.)

ô mon âme, avec ton Sauveur, élève tes sens et tes affections, et attache-les inséparablement à la croix.

Premièrement. Considère la douleur, l'affliction, la confusion que ressent ton JÉSUS de se voir ainsi exposé aux regards d'une foule immense, nu, honni, chargé de malédictions, et accablé de souffrances dans tous les membres de son corps. Regarde sa tête ; il ne peut la reposer nulle part, car s'il l'appuie sur la croix, il fait entrer plus avant les épines. Regarde ses mains, la pesanteur de son corps suspendu en l'air les tire avec violence et les déchire cruellement. Regarde ses pieds ; leurs plaies s'agrandissent et se dilatent par le poids dont ils sont chargés. Contemple ton adorable Sauveur ; et le voyant couvert de blessures profondes et multipliées en satisfaction de tes péchés, sois du moins pénétré d'un vif regret de les avoir commis.

Secondement. Considère les quatre ruisseaux de sang qui coulent de ses quatre principales plaies, non pour arroser la terre, comme les quatre fleuves du paradis terrestre, mais pour arroser le cœur de l'homme et le rendre fertile en bonnes œuvres. Approche-toi en esprit de ces sources de bénédictions, goûte la douceur de ce sang répandu avec tant d'amour et tant de douleurs, lave-toi et purifie-toi de tes fautes dans ce bain salutaire, à l'exemple de ceux dont il est écrit dans l'Apocalypse : *ils ont lavé et blanchi leurs vêtements dans le sang de l'Agneau* (1). — O sang précieux, lavez-moi, purifiez-moi, échauffez-moi, enivrez-moi. C'est l'amour qui vous a tiré des veines de JÉSUS au

1. Et laverunt stolas suas, et dealbaverunt eas in sanguine Agni. (*Apoc.*, VII, 14.)

prix d'incomparables douleurs ; rendez-moi participant des douleurs et de l'amour de JÉSUS.

Troisièmement. Écoute, ô mon âme, les cris de joie féroce que poussent les ennemis de ton Sauveur, dès qu'ils le voient élevé entre le ciel et la terre, tout défiguré, épuisé de forces, attendant une mort désormais inévitable. Écoute les sanglots des filles de Jérusalem, les plaintes et les soupirs des saintes femmes présentes à ce spectacle. — O mon Seigneur, quel supplice pour vous d'entendre à la fois et les clameurs de vos ennemis et les gémissements de vos amis ! Lorsque les amis de Job, levant les yeux, le virent étendu sur un fumier, couvert d'ulcères, presque méconnaissable, ils ne purent s'empêcher de jeter un grand cri, de verser des larmes amères, de déchirer leurs vêtements et de se couvrir la tête de poussière ; puis ils demeurèrent auprès de lui sept jours entiers, sans oser lui adresser un seul mot, *parce qu'ils voyaient que sa douleur était violente* (1). Et maintenant, Seigneur, vos amis lèvent les yeux, et ils vous voient cloué sur le lit douloureux de la croix, couvert depuis les pieds jusqu'à la tête de plaies plus horribles et plus cruelles que celles de Job. Vous êtes tellement défiguré, qu'ils vous reconnaissent à peine : aussi ne peuvent-ils retenir ni leurs cris ni leurs larmes. La force de la douleur déchire leurs entrailles ; la vue de votre corps adorable dépouillé de ses vêtements les oblige à baisser les yeux ; ils se couvrent la tête de cendre, et, tout hors d'eux-mêmes, ils gardent un morne silence, sans qu'il leur soit possible de vous adresser une parole de consolation, parce

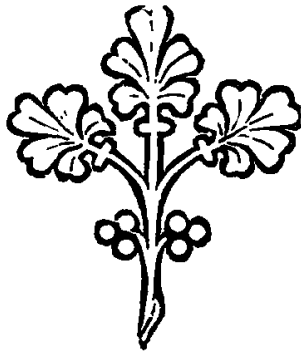
1. Videbant enim dolorem esse vehementem. (JOB., II, 13.)

qu'ils comprennent l'excès de votre douleur. Oh ! que ne suis-je touché d'une semblable compassion ! Assurément, j'ai plus sujet de compatir à vos souffrances, que les amis de Job n'en avaient de ressentir les siennes. Car enfin, votre serviteur Job ne souffrait pas pour les péchés de ses amis ; et vous, ô mon Sauveur, vous souffrez pour les miens. De plus, si la douleur de ce saint homme fut grande, la vôtre l'est sans comparaison davantage ; car lui ne mourut pas de ses maux, tandis que vous perdez cruellement la vie au milieu de vos tourments. Pleure donc, ô mon âme, pleure sans cesse la Passion de ton Rédempteur ; sois profondément attristée de ses peines, couvre-toi la tête de cendres, fais pénitence de tes péchés ; et, bien que ta langue ne sache ou ne puisse articuler un seul mot, médite en toi-même les opprobres et les souffrances de ton JÉSUS, non durant sept jours, mais tous les jours de ta vie, établissant ta demeure au pied de la croix.

Quatrièmement. Enfin, je considérerai l'inexprimable affliction dans laquelle fut plongée la très sainte Vierge, à la première vue de son divin Fils élevé en croix. Le Fils et la Mère, par leurs mutuels regards, se communiquent l'un à l'autre une navrante tristesse. La Mère est crucifiée en esprit à la vue de son Fils ; le Fils ressent un surcroît de tourments à la vue de sa Mère ; et tous deux réduits au silence par l'excès de la souffrance, gémissent sur les maux l'un de l'autre sans songer à leurs propres maux. — Prends place, ô mon âme, entre ces deux crucifiés ; lève les yeux sur le Fils attaché à la croix avec des clous de fer, puis abaisse-les sur la Mère clouée à ce même bois par la

violence de sa compassion et de sa douleur. Conjure-les tous deux de partager avec toi leurs souffrances, en sorte que tu sois crucifiée avec eux par une entière conformité de sentiments.

NOTA. On pourra étendre cette dernière considération en se rappelant ce qui est dit dans la Méditation fondamentale, VIII, sur les douleurs que souffrit la sainte Vierge dans la Passion de son Fils.



MÉDITATION XLII.

DES MYSTÈRES DE JÉSUS EN CROIX.

I. — *Les grandeurs et les abaissements de JÉSUS crucifié.*

Me tenant au pied de la croix, les yeux fixés sur la victime qui y est attachée, je tâcherai de comprendre cet ineffable mystère.

Premièrement. Je considérerai quelle est la dignité de celui que je contemple sur la croix. Lève les yeux, ô mon âme, et du Calvaire où tu vois JÉSUS sur un trône d'ignominie, monte jusque dans le ciel où il a établi pour jamais le trône de sa gloire. Contemple la majesté de ce Seigneur qui, dans sa plus grande humiliation, ne laisse pas d'être le Dieu éternel et immense. *Il a le ciel pour palais, et la terre pour marchepied* (1) ; *il est assis sur les chérubins, et il vole sur les ailes des vents* (2) ; il possède une sagesse et une puissance infinies ; par lui les anges et les hommes, toutes les créatures dans le ciel et sur la terre ont été tirées du néant ; *il soutient de trois doigts la masse de la terre* (3) ; la conservant par sa bonté, par sa sagesse et par sa puissance.

Secondement. Abaisse ensuite tes regards, et considère l'humiliation profonde et l'extrême affliction à laquelle est réduite l'adorable personne du Verbe sur la

1. Cœlum sedes mea, terra autem scabellum pedum meorum. (Is., LXVI, 1.)

2. Et ascendit super cherubim, et volavit : volavit super pennas ventorum. (Ps., XVII, 12.)

3. Quis appendit tribus digitis molem terræ ? (Is., XL, 12.)

croix. Regarde son corps suspendu en l'air et soutenu par trois clous. Il est immobile et ne peut faire nul mouvement en aucun sens. Tout le poids du corps repose sur ses pieds et sur ses mains percés et déchirés : atroces douleurs qui ne finiront qu'avec la vie !

Compare ces deux états si différents de ton Sauveur ; admire comment il a pu allier avec tant de grandeur tant de bassesse ; et si tu en recherches la cause, tu la trouveras en lui et en nous. En lui, il sentait un besoin immense d'exercer sa miséricorde ; en nous, il voyait des misères extrêmes à soulager et à guérir.

Troisièmement. A l'exemple des séraphins qui couvrent de leurs ailes la face et les pieds de Dieu ⁽¹⁾ ; je jetterai un voile sur les grandeurs et sur les abaissements de mon Rédempteur, confessant que je ne saurais les comprendre, et je dirai du fond de mon âme : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées* ⁽²⁾. Vous êtes trois fois saint, ô mon Dieu, vous qui soutenez de trois doigts le ciel et la terre ; vous qui êtes suspendu sur trois clous au bois de votre croix ; plus encore, vous qui vous êtes attaché vous-même à ce bois par trois autres clous plus forts que le fer, je veux dire, par votre obéissance envers votre Père, par votre zèle pour sa gloire, par votre charité envers les hommes. Je vous rends grâces, ô mon divin Rédempteur, de cet amour, de cette obéissance, de ce zèle qui vous ont cloué si fortement à la croix, et je vous supplie de m'y attacher moi-même ; d'obéir à votre volonté plutôt que de suivre la mienne ; de n'avoir d'autre zèle que celui de votre gloire et de mon salut, sans me mettre trop en

1. Duabus (alis) velabant faciem ejus, et duabus velabant pedes ejus. (Is., VI, 2.)

2. Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus exercituum. (Is., VI, 3.)

peine de ce qui passe avec le temps. Et si ces trois clous ne suffisent pas pour me tenir attaché toute ma vie à la croix, *perces mes chairs* d'un autre clou, celui *de votre crainte* (1), afin que l'appréhension des jugements secrets de votre justice me soit un moyen d'éviter la damnation éternelle, avec le secours de votre grâce. Ainsi soit-il.

II. — JÉSUS crucifié est notre pontife.

Je considérerai, en second lieu, que JÉSUS en croix est *le Grand-prêtre selon l'ordre de Melchisédech* (2), le Pontife suprême de la loi nouvelle, choisi de Dieu et appelé à un sacerdoce supérieur à celui d'Aaron, *le Prince des pasteurs et l'Évêque de nos âmes* (3), qui est monté à l'autel de la croix pour y offrir un sacrifice sanglant, le plus noble qu'on ait jamais offert sur la terre.

Les insignes de ce pontife sont humiliants et douloureux, mais pleins de mystères. Il a pour tiare une couronne dont les épines sont enfoncées dans sa tête, pour signifier qu'il est le chef perpétuel de l'Église et que son sacerdoce est éternel. Son bâton pastoral, c'est sa croix ; les anneaux de ses doigts, ce sont les clous dont ses mains sont percées ; ses ornements de diverses couleurs, c'est sa propre chair teinte de sang, meurtrie et déchirée par les fouets. Paré de la sorte, il entre dans le Saint des saints une seule fois pour y offrir un sacrifice, non d'animaux, mais de lui-même ; non pour

1. *Confige timore tuo carnes meas: a judiciis enim tuis timui.* (Ps., CXVIII, 120.)

2. *Secundum ordinem Melchisedech pontifex factus in æternum.* (Hebr., VI, 20.)

3. *Sed conversi estis nunc ad pastorem et episcopum animarum vestrarum.* (I PÉTR., II, 25; V, 4.)

lui, mais pour nous ; non un sacrifice ordinaire, où l'on partage la victime, mais un holocauste, dans lequel la victime, après avoir répandu tout son sang pour l'expiation de nos crimes, sera consumée par le feu de la douleur dans les flammes de l'amour (1). — O Pontife suprême, que notre réconciliation avec votre Père céleste vous coûte cher ! Pour apaiser sa colère, vous ne vous contentez pas d'offrir la chair et le sang des animaux ; mais vous immolez votre propre chair, vous répandez votre sang adorable unis l'un et l'autre à la divinité, et séparés l'un de l'autre au milieu des plus cruelles douleurs. Une oblation de cette nature était nécessaire pour expier une révolte comme la nôtre ; et afin de réparer dignement l'injure faite par le pécheur à la divine Majesté, il fallait qu'un Dieu fût à la fois le prêtre et la victime. O charitable Pasteur de mon âme, que vous rendrai-je en retour du sacrifice que vous offrez pour elle sur la croix ! Je m'associerai au sacrifice sanglant du Calvaire, et je vous offrirai le sacrifice d'un *cœur contrit et humilié* (2) : contrit, au souvenir des péchés que j'ai commis contre vous ; humilié, à la vue des douleurs et des affronts que vous endurez pour moi. Je veux de plus, vivement touché de tout ce que vous faites pour mon salut, vous offrir un sacrifice de louange accompagné d'une ferme résolution de faire tout ce qui me sera possible pour votre service. Acceptez, ô mon JÉSUS, ce double sacrifice ; et afin que je vous l'offre dignement, revêtez-moi des insignes de votre sacerdoce, et rendez-moi semblable à vous en tout ce que vous souffrez pour l'amour de moi.

1. Neque per sanguinem hircorum aut vitulorum, sed per proprium sanguinem, introivit semel in sancta, æterna redemptione inventa. (*Hebr.*, IX, 12.)

2. Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias. (*Ps.*, L, 19.)

III. — JÉSUS *crucifié est notre maître.*

Je considérerai, en troisième lieu, que JÉSUS crucifié est notre docteur et notre maître ; qu'il a été envoyé au monde par son Père éternel, pour nous enseigner le chemin de la vérité et de la vertu et les sentiers de la perfection. Ce maître divin, après avoir instruit les hommes par ses paroles et par ses exemples durant l'espace de trente-trois ans, monte enfin sur la croix, la change en chaire de vérité, et y fait un admirable résumé de tout ce qu'il a jamais enseigné de plus sublime. Lorsqu'il voulut commencer sa prédication, il alla sur une montagne, où s'étant assis au milieu de ses disciples et ouvrant sa bouche divine, il leur expliqua les huit béatitudes qui sont autant de vertus excellentes, sur lesquelles est fondée la perfection de la loi nouvelle (1). De même aujourd'hui, il monte sur le Calvaire et veut être attaché à la croix pour y pratiquer plus héroïquement que jamais toutes ces vertus, ainsi que nous l'avons dit dans le sixième paragraphe de la Méditation fondamentale.

Je réfléchirai donc sur sa pauvreté, sur son humilité et ses autres vertus, puis je m'imaginerai que Dieu le Père m'adresse ces paroles qu'il dit un jour à Moïse : *Regarde et agis d'après le modèle que je t'ai montré sur la montagne* (2). Considère bien les exemples de vertus que mon Fils te donne sur le Calvaire, et efforce-toi de les imiter en disciple fidèle. Approche-toi donc de la croix, ô mon âme, écoute avec attention les instruc-

1. Ascendit in montem, et cum sedisset, accesserunt ad eum discipuli ejus et aperiens os suum, docebat eos. (MATTH., V, 1, 2.)

2. Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est. (Lxxv., XXV, 40.)

tions salutaires de JÉSUS crucifié, et puisqu'elles lui coûtent si cher, reçois-les avec respect, grave-les dans ton cœur, et tâche de les pratiquer si sérieusement, que tu puisses dire avec l'Apôtre : *Je fais profession de ne savoir autre chose au monde que JÉSUS-CHRIST, et JÉSUS-CHRIST crucifié* (1). — O Maître souverain qui avez dit : *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi* (2) ; attirez à vous ma mémoire, mon entendement et ma volonté ; ma mémoire, afin que je me rappelle sans cesse vos leçons ; mon entendement, afin que je les comprenne ; ma volonté, afin que je les aime et les mette en pratique. O Vierge très sainte, ô disciple bien-aimé du Seigneur, qui êtes si proches de la croix, qui en faites admirablement votre profit ; priez le Maître des cœurs d'imprimer sa doctrine dans le mien, comme il l'imprime dans le vôtre. Ainsi soit-il.

IV. — *JÉSUS crucifié est le Dieu des armées.*

Je considérerai, en quatrième lieu, que JÉSUS attaché à la croix est le Dieu des armées, *le Dieu des batailles et des vengeances* (3). Guerrier invincible, il provoque au combat sur le Calvaire les puissances de l'enfer et les princes de ce monde ; il les défait, et il détruit par sa victoire le règne du péché. Les armes dont il se sert sont la croix, les clous, les épines et les autres instruments de ses douleurs et de ses ignominies. Avec ces armes qui ont déchiré et broyé son corps très saint, il écrase la tête de l'ancien serpent qui

1. Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi JESUM CHRISTUM, et hunc crucifixum. (I Cor., II, 2.)

2. Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum. (JOAN., XII, 32.)

3. Deus ultionum Dominus : Deus ultionum libere egit. (Ps., XCIII, 1.)

trompa nos premiers pères et introduisit par eux dans le monde le péché originel, dont le remède est dans la croix. Il abat en même temps *les sept têtes du grand dragon* (1), qui représentent les sept péchés capitaux, tristes effets de la tache que nous contractons en naissant. Il confond et soumet l'orgueil par l'humilité avec laquelle il endure les derniers mépris ; la gourmandise, en goûtant le fiel et le vinaigre qu'on lui présente dans sa soif ; la luxure, par les horribles douleurs qu'il souffre dans tous les membres de son corps ; l'avarice, en permettant qu'on le dépouille de ses vêtements ; la colère, par sa charité héroïque envers tous les hommes ; la paresse, par la ferveur incroyable avec laquelle il opère la rédemption du genre humain.

Ainsi notre divin Rédempteur, figuré par le serpent d'airain élevé dans le désert, dompte tous nos ennemis et nous délivre de tous nos maux (2). Comme la baguette de Moïse, changée en serpent devant Pharaon, dévora les serpents des magiciens, il attaque et extermine tous les péchés dont le monde est infecté (3). Comme Gédéon, brisant le vase d'argile qu'il tenait dans sa main, et faisant paraître tout à coup la lampe qui était dedans, épouvanta et vainquit les Madienites (4) ; notre vaillant capitaine, brisant son corps par les travaux de sa Passion, et laissant échapper par toutes ses plaies l'éclat de ses vertus, détruit les vices et consterne les puissances de l'enfer. Mystère impénétrable ! C'est en vengeant sur son propre corps les

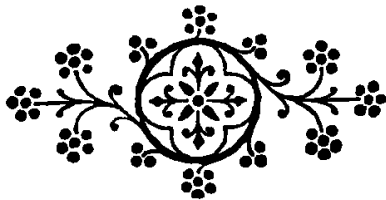
1. Et ecce draco magnus rufus, habens capitas eptem. (*Apoc.*, XII, 3.)

2. *Num.*, XXI, 9.

3. *Exod.*, VII, 12.

4. *Judic.*, VII, 20.

injures faites à son Père, que JÉSUS crucifié se venge lui-même de ses ennemis et les met sous ses pieds ! Il m'enseigne par là comment je dois venger sur moi-même les injures que j'ai faites à Dieu, et comment je dois vaincre le démon, le monde, la chair, avec tous les vices qui font la guerre à l'esprit. — O le plus valeureux des guerriers, qui en répandant votre sang, triomphez des démons, anéantissez le règne du péché, et détruisez tous les vices qui désolent la terre ; apprenez-moi à combattre comme vous avez combattu, afin que je brise comme les soldats de Gédéon, par les rigueurs de la pénitence, ce vase d'argile qui est mon corps, et que par la lueur des vertus chrétiennes, je mette en fuite les esprits de ténèbres et remporte sur eux une glorieuse victoire. O Père éternel, qui êtes aussi le Dieu des vengeances ; accordez-moi la force dont j'ai besoin pour me châtier rigoureusement des péchés que j'ai commis contre vous car : en exerçant sur moi-même une juste vengeance, je vaincrai mes ennemis par la vertu du sang de votre Fils, à qui soient honneur et gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



MEDITATION XLIII.

DU TITRE DE LA CROIX, DANS LEQUEL SONT RENFERMÉES LES CAUSES MYSTÉRIEUSES DE LA PASSION DU SAUVEUR.

— I. — *JÉSUS de Nazareth, roi des Juifs.* —

Or Pilate fit une inscription qui fut placée au haut de la croix. Elle était en hébreu, en grec et en latin, et portait ces mots : JÉSUS de Nazareth, roi des Juifs (1).

Il faut peser ici chacune des paroles de cette inscription, parce qu'elle exprime, comme le dit saint Marc, le sujet de la condamnation de JÉSUS-CHRIST, et non seulement les raisons qui obligèrent Pilate de le livrer à ses ennemis, mais surtout celles que le Père éternel eut de décréter et de permettre la mort de son Fils.

JÉSUS. — La première parole, c'est JÉSUS, qui signifie Sauveur ; parce que JÉSUS est venu pour sauver les hommes en les délivrant de leurs péchés, et des peines qu'ils avaient encourues par leur désobéissance au Créateur. Voilà la première cause de la mort du Fils de Dieu, qui ne répand son sang sur la croix que pour achever l'œuvre de la Rédemption du monde. On lui imposa le nom de JÉSUS au jour de la circoncision, parce qu'il commença dès lors à exercer l'office de Sauveur en versant les prémices de ce sang précieux. Mais aujourd'hui, le nom admirable de JÉSUS est écrit sur sa croix, comme le sujet de sa condamnation, pour marquer qu'il doit en remplir pleinement la significa-

1. Scripsit autem et titulum Pilatus : et posuit super crucem. Erat autem scriptum : JESUS NAZARENUS, REX JUDÆORUM... Et erat scriptum hebraice, græce et latine. (JOAN., XIX, 19, 20.)

tion par l'effusion de tout ce qu'il a de sang dans les veines : car, selon ce que dit saint Paul, *il n'y a point de rémission des péchés sans effusion de sang* (1). — O mon JÉSUS, que la qualité de Sauveur vous coûte cher, puisque vous ne l'achetez qu'au prix de votre sang, de ce sang divin dont vous êtes si prodigue, que vous le versez non en partie, mais en totalité, non goutte à goutte, mais à gros bouillons par les plaies de vos pieds et de vos mains ! Que votre nom, Seigneur, est justement comparé à *l'huile répandue* (2), puisque vous changez votre sang en huile salutaire qui cicatrice les plaies de mon âme ! O JÉSUS infiniment charitable, soyez-moi JÉSUS ; exercez à mon égard l'office de Sauveur ; appliquez-moi les fruits de votre Rédemption ; que votre sang soit une huile qui me purifie, un remède qui me guérisse, un parfum qui me réjouisse et me fortifie.

NAZARÉEN. — La seconde parole est celle-ci : *Nazaréen*, qui veut dire *fleuri* : elle marque la seconde cause de la mort de notre Rédempteur. En effet, JÉSUS a voulu monter sur l'arbre de la croix et y être attaché pour y produire des fleurs. Ces fleurs sont les actes des plus sublimes vertus, surtout de la pauvreté, de l'obéissance, de la douceur, de l'humilité, de la patience, de la charité, dont il désire nous laisser d'illustres exemples. — O mon JÉSUS, vrai Nazaréen, que de fleurs vous ornent à mes yeux sur la croix ! Elles ont paré toute votre vie ; mais elles embellissent surtout votre mort. C'est maintenant que vous pouvez dire avec vérité à l'Église votre épouse : *Notre lit est couvert*

1. Et sine sanguinis effusione non fit remissio. (*Hebr.*, IX, 22.)

2. Oleum effusum nomen tuum. (*Cant.*, I, 2.)

de fleurs (1). Oui, le lit de la croix est couvert et orné de toutes les vertus que vous pratiquez sur ce bois. Recevez-moi, Seigneur, sur le lit de votre croix ; bien qu'il soit *étroit* (2), je pourrai y trouver place auprès de vous, car vous avez dit : *Où je serai, là aussi sera mon serviteur* (3). Heureux celui qui est crucifié avec vous, et qui, attiré par l'odeur de vos vertus, s'efforce en les imitant de produire de semblables fleurs !

Le nom de Nazaréen a encore la signification de *Saint*. Il nous apprend que ce JÉSUS attaché à la croix est le *Saint des saints* (4) ; qu'il meurt non pour ses péchés, mais pour ceux des autres, afin de justifier les coupables et les rendre saints. C'est l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe : *Mon serviteur, qui est le juste par excellence, justifiera un grand nombre d'hommes ; il portera sur lui la peine due à leurs crimes* (5). Voilà les fruits qui naissent des fleurs dont nous parlions tout à l'heure, et c'est JÉSUS qui les produit par sa mort. N'a-t-il pas dit lui-même : *Quand le grain de froment jeté dans la terre est mort, il porte beaucoup de fruits* (6) ? — O croix de mon Rédempteur, arbre toujours couvert de feuilles et chargé de fruits ; que ne puis-je me reposer à l'ombre de votre feuillage et me rassasier de vos fruits ! O doux JÉSUS qui avez dit : *Je monterai sur le palmier et j'en cueillerai les fruits* (7) ;

1. Lectulus noster floridus. (*Cant.*, I, 16.)

2. C'angustatum est enim stratum. (*IS.*, XXVIII, 20.)

3. Ubi sum ego, illic et minister meus crit. (*JOAN.*, XII, 26.)

4. Et ungetur Sanctus sanctorum. (*DAN.*, IX, 24.)

5. Justificabit ipse justus servus meus multos, et iniquitates eorum ipse portabit. (*IS.*, LIII, 11.)

6. Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet ; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. (*JOAN.*, XII, 24, 25.)

7. Ascendam in palmam, et apprehendam fructus ejus. (*Cant.*, VII, 8.)

faites-moi la grâce de monter avec vous sur la croix, et de me nourrir des fruits que vous y produisez, afin que, par l'imitation de vos vertus, je mérite la palme que vous accordez dans le ciel à ceux qui ont vaincu le péché. Ainsi soit-il.

ROI. — La troisième parole de l'inscription est celle de *Roi*. Elle indique la véritable cause pour laquelle Pilate condamna JÉSUS à être crucifié. Les Juifs, en effet, faisaient un crime au Sauveur de prendre le titre de roi, quoiqu'il le fût sans aucun doute, non toutefois de la manière qu'ils se le figuraient. C'était un roi venu du ciel, envoyé par son Père éternel ; il devait commencer à régner sur la croix, selon cette parole que chante l'Église : *Dieu régnera par le bois* (1). Car, comme le règne du péché commença par un arbre et par la désobéissance du premier Adam ; de même le règne de l'Homme-Dieu, nouvel Adam, commença par l'arbre de la croix, sur lequel il mourut par obéissance. D'où je conclurai nécessairement que, si je veux régner avec JÉSUS-CHRIST, mon règne doit commencer comme le sien, par la croix ; c'est-à-dire, que je dois *crucifier le vieil homme, et détruire en moi le corps du péché* (2). Car il faut vivre pour posséder un royaume en ce monde, et il faut mourir pour partager le royaume de JÉSUS-CHRIST. — O Roi des siècles, votre couronne et votre trône subsisteront à jamais. Pour marque de stabilité, votre diadème est composé d'épines qui pénètrent votre chef adorable, et vous êtes vous-même attaché à votre trône avec des clous. Le sang que vous

1. Regnavit a ligno Deus. (*Liturg.* ex Psalmo xcv, 10, juxta LXX Menoch.)

2. Hoc scientes, quia vetus homo noster simul crucifixus est ut destruat corpus peccati. (*Rom.*, vi, 6.)

répandez est le prix de ce royaume invisible que vous promettez à ceux qui vous suivent. O Roi puissant, *du trône où vous êtes assis, vous dissipez tous les maux d'un seul de vos regards* (1) ; détruisez, je vous en conjure, tout ce qui vous déplaît en moi, afin que j'aie le bonheur d'entrer un jour avec vous dans votre royaume céleste. Ainsi soit-il.

DES JUIFS. — Par cette dernière parole, JÉSUS est proclamé roi *des Juifs*. A la vérité, les Juifs refusent de le reconnaître, et ils demandent pour cette raison qu'il soit crucifié. Mais il ne laisse pas d'être leur roi, le roi que Dieu le Père a envoyé pour régner sur eux, aussi bien que sur tous les peuples qui, selon la signification du mot *Juif*, croiront à sa parole et le glorifieront comme Fils de Dieu. Aussi l'inscription est-elle écrite en trois langues : l'hébreu, le grec, le latin ; afin que toutes les nations du monde, désignées par ces trois idiomes, puissent reconnaître et adorer leur véritable roi, et *que toute langue, comme parle saint Paul, confesse que le Seigneur JÉSUS est dans la gloire de son Père* (2). — O Fils du Dieu vivant, cette glorieuse inscription vous convient admirablement ; car il n'y a que vous, et vous seul, qui soyez *JÉSUS de Nazareth, roi des Juifs*. Oh ! si tous les hommes pouvaient lire ce titre, et confesser que vous êtes leur roi et leur Sauveur ! O titre qui contenez toutes les raisons que je puis alléguer pour trouver grâce devant Dieu ; c'est par vous que mes prières seront entendues, que mes désirs seront exaucés, que tous mes maux seront gué-

1. Rex, qui sedet in solio judicii, dissipat omne malum intuitu suo. (*Prov.*, xx, 8.)

2. Et omnis lingua confiteatur quia Dominus JESUS CHRISTUS in gloria est Dei Patris. (*Phil.*, II, II.)

ris. O Père éternel, jetez les yeux sur ce titre attaché à la croix de votre Fils ; et puisqu'il me donne un droit légitime et incontestable à votre royaume, daignez m'en ouvrir les portes à ma dernière heure, afin que j'y règne avec vous dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

II. — *Protestations des pontifes.*

Un grand nombre de Juifs ayant lu cette inscription, les princes des prêtres dirent à Pilate : N'écrivez pas, roi des Juifs, mais qu'il a dit : Je suis le roi des Juifs (1).

Je remarquerai ici trois classes d'hommes qui lurent le titre de la croix.

Les premiers furent les princes des prêtres, les pharisiens et autres personnes mal-intentionnées, tous ennemis déclarés du Sauveur : ils blâmèrent ce titre et ils demandèrent qu'il fût changé. Cette première classe d'hommes représente les hérétiques et les infidèles, qui lisent ou entendent expliquer la sainte Écriture. Ils ont sous les yeux les œuvres miraculeuses et les autres preuves évidentes de la divinité et de l'humanité de JÉSUS-CHRIST ; et cependant, aveuglés par leur fausse opinion et ne suivant que leur caprice, ils en rejettent plusieurs et prétendent corriger les autres.

Les seconds lurent l'inscription par curiosité : ils ne la comprirent point, n'en pénétrèrent pas le sens mystérieux, et par conséquent, ils en firent peu de cas. Ils sont l'image de ceux qui lisent ou entendent lire la vie de Notre-Seigneur sans se mettre en peine d'approfondir les mystères qu'elle renferme : ils ne s'en

1. Hunc ergo titulum multi Judæorum legerunt... Dicebant ergo pontifices Judæorum : Noli scribere, Rex Judæorum ; sed quia ipse dixit : Rex sum Judæorum. (JOAN., XIX, 20, 21.)

forment qu'une idée confuse et n'en retirent que peu de fruit.

Les troisièmes la lurent avec attention, respect et dévotion : aussi la comprirent-ils parfaitement et en pénétrèrent-ils tout le sens. Ce furent la très sainte Vierge et le disciple bien-aimé. Ils sont la figure et le modèle des âmes pieuses qui s'attachent, en lisant les livres saints, à considérer avec un esprit intérieur les vérités de notre foi, à les méditer, à les repasser dans leur cœur pour leur avancement spirituel. Si je désire sincèrement les imiter, je dois prier la Mère de Dieu et le glorieux Évangéliste de m'obtenir la lumière et la dévotion avec lesquelles ils lurent et comprirent le titre de la croix, afin que je lise et comprenne à leur exemple les vérités que la foi m'enseigne touchant le Verbe incarné, puisque *la vie éternelle consiste à le connaître*, à l'aimer et à le servir ⁽¹⁾.

III. — *Réponse de Pilate aux pontifes.*

Pilate leur répondit : *Ce que j'ai écrit est écrit* (2). Ce n'est pas sans une inspiration d'en haut que Pilate fit cette réponse. Dieu voulait nous donner à entendre qu'il n'y avait rien que de vrai dans cette inscription, et que nulle raison, nulle considération humaine ne devait y faire rien changer. En effet, tout ce qui est écrit dans ce titre et dans tous les livres saints, est écrit pour toujours et ne subira jamais aucun changement. Quelques efforts que fassent les ennemis de la foi, ils ne parviendront pas à en effacer un seul iota.

1. Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti JESUM CHRISTUM. (JOAN., XVIII, 3.)

2. Respondit Pilatus : Quod scripsi, scripsi. (JOAN., XIX, 22.)

J'apprendrai de là à demeurer ferme dans les bonnes résolutions que j'ai prises, et dans le dessein que j'ai formé de suivre JÉSUS-CHRIST. Si le démon, le monde et la chair s'efforcent par leurs séductions et leurs artifices de m'inspirer d'autres sentiments, je leur répondrai : *Ce qui est écrit, est écrit* ; ce que j'ai déterminé, est déterminé. Je ne retournerai point d'un seul pas en arrière ; je n'effacerai jamais un mot tracé de ma main ; je ne changerai en aucune sorte ce que j'ai une fois résolu. — O Sauveur du monde, vous êtes si ennemi du changement que vous n'avez pas consenti que l'on ôtât une seule lettre au titre de votre croix ; daignez me rendre tellement ferme dans votre service, que tous les raisonnements et les ruses de mes ennemis ne puissent m'ébranler. Ainsi soit-il.



MÉDITATION XLIV.

PARTAGE DES VÊTEMENTS DE JÉSUS-CHRIST ; INJURES QU'IL SOUFFRIT SUR LA CROIX.

———— I. — *Partage des vêtements.* —————

Les soldats, après avoir crucifié JÉSUS, prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une pour chaque soldat (1). Je rechercherai les causes de ce partage, et j'essaierai d'en comprendre le mystère.

Premièrement. Du côté des soldats qui crucifièrent Notre-Seigneur, la seule cause fut leur avarice. Ces hommes méprisables, voulant tirer profit de tout, s'avisèrent de partager les vêtements de JÉSUS et d'en jeter les pièces au sort. Ils firent ce partage sous les yeux mêmes du Sauveur, semblant lui dire : Désormais tu n'auras plus besoin de vêtements. Peut-être d'autres ajoutèrent : Déchirons les vêtements de ce blasphémateur, puisqu'il ne les a pas déchirés lorsqu'il proférait contre Dieu ses blasphèmes. Ainsi affligeaient-ils en même temps et les yeux et les oreilles de notre aimable JÉSUS. — Vêtements sacrés, d'où il sortait une vertu qui guérissait toutes les infirmités (2), comment êtes-vous tombés en des mains si impures et si méchantes ? L'humilité seule de celui qui vous a portés vous cause ce déshonneur. Il veut guérir par là ma vanité et corriger le luxe que j'étaie dans mes habits. Donnez-moi, Seigneur, une humilité semblable à la vôtre, et faites que je supporte volontiers le mépris que l'on affectera pour les choses qui m'appartiennent.

1. Milites ergo cum crucifixissent eum, susceperunt vestimenta ejus, et fecerunt quatuor partes, unicuique militi partem. (JOAN., XIX, 23.)

2. Quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes. (LUC., VI, 19.)

Secondement. Du côté de Notre-Seigneur, je puis remarquer deux causes du partage de ses vêtements.

En premier lieu, il désire nous laisser en mourant un exemple très parfait de la pauvreté évangélique. Non content d'être nu sur la croix, il veut se défaire de ses vêtements, le seul bien qui lui reste. Il ne veut en avoir ni l'usage ni la propriété ; il y renonce en faveur de misérables soldats qui ont encore les mains teintes de son sang. Cette considération doit m'inspirer un désir sincère de mettre en pratique, autant que je le pourrai, ce conseil de mon Sauveur : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres ; puis venez, et suivez-moi* (1). *Celui d'entre vous qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple* (2).

En second lieu, JÉSUS veut montrer son amour infini et sa libéralité sans bornes envers les hommes, et il le fait en leur donnant tout ce qu'il a : son corps, son sang, ses biens. En particulier, il veut nous faire comprendre que tous ceux qui viendront à lui des quatre parties du monde pourront se partager ses vêtements, qui sont le symbole de sa grâce et des vertus dont ils devront être ornés. Il désire enfin nous signifier que, comme les quatre soldats qui lui servirent de bourreaux eurent une sorte de droit sur ses vêtements encore tout sanglants ; de même, les pécheurs qui le crucifient en eux-mêmes, sont en droit de lui demander ses vêtements, c'est-à-dire les vertus chrétiennes, non par leurs propres mérites, mais par les siens, puis-

1. Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cælo : et veni, sequere me. (MATTH., XIX, 21.)

2. Sic ergo omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest esse meus discipulus. (LUC., XIV, 33.)

qu'elles sont le prix de son sang. — O très doux JÉSUS, je vous rends grâces de ce que vous daignez revêtir de ces précieux ornements celui-là même qui ne craint pas de vous déshonorer en vous crucifiant de nouveau ! Oh ! que je regrette d'avoir coopéré à votre mort ! Mais puisque vous êtes infiniment bon, je vous supplie de m'accorder une part de vos vêtements, je veux dire, de me communiquer vos vertus.

II. — *La robe de JÉSUS jetée au sort.*

Les soldats prirent ensuite la tunique. Or, la tunique était sans couture et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas. Ils se dirent donc les uns aux autres : Ne la coupons pas ; mais tirons au sort à qui l'aura. Or ceci arriva afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : Ils ont partagé mes vêtements, et ils ont tiré ma robe au sort (1). Je m'arrêterai à considérer cette circonstance particulière de la Passion du Sauveur. Puisque Dieu a voulu qu'elle fût prédite d'une manière si formelle, il faut qu'elle renferme quelque mystère.

Premièrement. L'intention des soldats était de conserver entière la tunique, parce que, étant toute d'une seule pièce, elle n'eût pu servir à personne, si on l'eût divisée. On dit que cette tunique était l'ouvrage de la Vierge. Marie fut saisie de douleur lorsqu'elle la vit toute rouge du sang de son Fils, entre les mains de ses infâmes bourreaux. — O Vierge sainte, vous pouviez dire avec plus de raison que Jacob : *Une bête*

1. Et tunicam. Erat autem tunica inconsutilis, desuper contexta per totum. Dixerunt ergo ad invicem : Non scindamus eam, sed sortiamur de illa cujus sit. Ut scriptura impleretur, dicens : Partiti sunt vestimenta mea sibi, et in vestem meam miserunt sortem. (JOAN., XIX, 23, 24. — Ps., XXI, 19.)

cruelle a dévoré mon fils Joseph (1) ; voici teinte de son sang la robe que je lui avais donnée. Cette bête cruelle, c'est l'envie qui l'a attachée à la croix, et qui a teint ses vêtements, non du sang d'un chevreau, mais du sang de ses veines : sang divin, qui délivre de la mort ceux mêmes qui le font couler, poussés par une implacable haine. O monstre féroce, comment oses-tu dévorer celui qui est la charité même ? O charité infinie qui tuez la bête farouche qui vous dévore ; étouffez en nous la passion de l'envie, afin que nous conservions votre robe sans rupture, en gardant la charité sans division.

Secondement. Cette tunique tissée d'une seule pièce depuis le haut jusqu'en bas, représente la sainte humanité de JÉSUS-CHRIST, qui est descendu des hauteurs des cieux dans le sein de la bienheureuse Vierge, par l'opération du Saint-Esprit, sans la participation de l'homme. C'est la robe très riche dont parle saint Paul, lorsqu'il dit que les fidèles *dans le baptême se revêtent de JÉSUS-CHRIST* (2), en conformant leur vie à la sienne dans l'union d'une charité sincère qui ne souffre point de division, parce que le *Christ*, dit le même apôtre, *ne peut être divisé* (3). — Heureux celui à qui est échue en partage cette robe céleste ! Il devient par là le bien et l'héritage de Dieu même.

Troisièmement. La tunique du Sauveur est encore une figure de l'Église son épouse. Il veut qu'il n'y ait en elle aucune division, mais, au contraire, qu'elle se maintienne toujours une, dans une même foi et une

1. *Fera pessima comedit eum ; bestia devoravit Joseph.* (*Genes.*, xxxvii, 33.)

2. *Quicumque enim in Christo baptizati estis, Christum induistis.* — *Induimini Dominum nostrum JESUM CHRISTUM.* (*Gal.*, III, 27. — *Rom.*, VIII, 14.)

3. *Divisus est Christus ?* (*I Cor.*, I, 13.)

même charité. C'est pour cette raison que, parlant d'elle au livre des Cantiques, il dit: *Ma colombe est une et parfaite* (1). Car l'Esprit-Saint, figuré aussi par la colombe est un ; l'esprit de JÉSUS-CHRIST est un ; et l'esprit qui réside dans son Église et est la source de sa perfection, est un. Ceux donc qui veulent diviser l'Église veulent diviser JÉSUS-CHRIST et mettre en pièces sa robe sans couture; en quoi ils sont plus cruels que les bourreaux eux-mêmes, puisqu'ils prétendent déchirer ce que les bourreaux ont respecté, et ce que le Fils de Dieu ne leur permet point de partager. — O Dieu de paix et de charité, ne permettez pas que le schisme s'introduise dans votre Église, ni la discorde dans votre religion sainte, ni la division dans le peuple chrétien. Conservez-nous tous dans l'union de la charité, afin que nous soyons un en vous, que vous puissiez vous revêtir de nous comme d'une tunique précieuse, et nous donner enfin une place dans le royaume de votre gloire. Ainsi soit-il.

Quatrièmement. Enfin, je puis considérer que JÉSUS-CHRIST avait, outre ses vêtements extérieurs qui furent partagés entre les quatre soldats, un vêtement intérieur que le sort attribua à un seul. De même, dans l'Église, les pratiques et les cérémonies extérieures du christianisme sont communes à tous les fidèles, chacun d'eux y a part. Mais pour la vertu intérieure, qui est la dévotion, fruit de la grâce et de la charité, elle ne s'accorde, pour parler ainsi, qu'à un seul, c'est-à-dire, qu'à un petit nombre de personnes, en qui la chair soumise à l'esprit ne fait qu'un avec lui, et donne à la raison tout pouvoir sur les sens pour accomplir ce que Dieu com-

x. Una est columba mea, perfecta mea. (*Cant.*, VI, 8.)

mande. — Je m'efforcerai d'être de ce petit nombre, et l'un de ceux qui sont assez heureux pour recevoir en partage cette divine tunique et s'en revêtir.

III. — JÉSUS *gardé par les soldats.*

Après avoir partagé entre eux les vêtements de JÉSUS-CHRIST, *les soldats s'assirent près de lui, et le gardèrent* (1).

Premièrement. On peut croire qu'ils le gardèrent par ordre de Pilate, à la sollicitation des Juifs. Ces ennemis du Sauveur, troublés par leur mauvaise conscience, craignaient que quelqu'un ne le détachât vivant de la croix, ou ne lui procurât quelque soulagement, comme cela se pratiquait ordinairement à l'égard des autres condamnés. Peut-être même les deux larrons, crucifiés à ses côtés, ne furent-ils point privés de cette dernière consolation, car ce n'était pas eux que les soldats avaient ordre de garder. — O Roi du ciel, dont la milice est composée de légions innombrables qui environnent votre trône et vous chantent éternellement des cantiques de louanges, comment êtes-vous humilié jusqu'à n'avoir pour trône qu'une croix, et pour gardes, qu'une soldatesque vile et cruelle qui ne cesse de vous outrager ? D'un côté, j'éprouve une joie immense de la gloire que vous possédez dans le ciel ; de l'autre, je ressens une affliction extrême des ignominies et des tourments que vous endurez sur la terre. Mais je vous loue également dans ces deux états, et je désire participer à vos opprobres, dans l'espoir de partager un jour votre gloire. Ainsi soit-il.

Secondement. Je considérerai comment les ennemis

1. Et sedentes servabant eum. (MATTH., XXVII, 36.)

de JÉSUS, après l'avoir crucifié, ne témoignèrent aucun sentiment de compassion à la vue de tant d'opprobres et de souffrances ; loin de là, ils s'efforcèrent, avec une cruauté inouïe, d'ajouter à ces tourments, vomissant contre lui, à l'instigation de Satan, mille injures et mille blasphèmes. L'ennemi de notre salut prétendait par là tenter JÉSUS d'impatience, ou de désespoir, ou d'inconstance, et le contraindre enfin d'abandonner ce qu'il avait si heureusement commencé. Mais cet innocent agneau souffre toutes ces injures avec autant de constance que d'humilité et de douceur, sans en témoigner, ni de paroles, ni par aucun signe le moindre ressentiment, sans murmurer contre ses blasphémateurs, sans laisser paraître aucune faiblesse, aucun regret d'être monté sur la croix, montrant une patience toute divine, et nous enseignant par son exemple, à supporter et à vaincre les tentations qui pourront nous attaquer en de semblables circonstances.

IV. — JÉSUS *injuré par quatre sortes de personnes.*

Je remarquerai, d'après le texte évangélique, que notre divin Sauveur fut chargé d'injures par quatre sortes de personnes.

Premièrement. Ceux qui passaient le blasphémaient en secouant la tête, et disant : Toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même. Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix (1). Il est à croire que ces hommes impies accompagnèrent leurs paroles de gestes insultants et de moqueries pleines de

1. Prætereuntes autem blasphemabant eum moventes capita sua, et dicentes : Vah ! qui destruis templum Dei, et in triduo illud reædificas : salva temetipsum : Si filius Dei es, descende de cruce. (MATTH., XXVII, 39-40.)

dérision, comme le fait remarquer le Roi-prophète (1). *Tous ceux qui passaient par le chemin, dit Jérémie, ont frappé des mains en vous voyant; ils ont sifflé et secoué la tête* (2). JÉSUS, notre Rédempteur, souffrait ces marques de mépris et ces sifflements, pour détruire la malice que le serpent infernal ne cesse d'inspirer dans les âmes par ses sifflements, c'est-à-dire par ses suggestions perfides. C'était un sifflement de Satan que ces paroles qu'il adressa au Sauveur, après l'avoir transporté du désert sur le pinacle du temple : *Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas* (3). JÉSUS-CHRIST le méprisa ; et aujourd'hui il méprise cet autre sifflement que ce même serpent pousse par la bouche d'hommes blasphémateurs : *Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix*. Bien loin de vouloir en descendre, il ne souffrira pas qu'on l'en détache avant sa mort, par la raison même qu'il est le Fils de Dieu : car c'est sur ce lit de douleurs qu'il doit engendrer à son Père une multitude innombrable d'enfants adoptifs. Il veut de plus me faire comprendre que c'est le propre des enfants de Dieu de ne point descendre par leur volonté de la croix, mais d'y mourir au monde et au péché, en persévérant dans l'exercice de la mortification jusqu'à la fin. — O Fils unique du Dieu vivant, ne permettez pas que l'astucieux serpent m'enchanter par ses sifflements, ni qu'il me persuade par des raisons spécieuses de descendre de la croix où je suis attaché par votre amour : faites-moi la grâce d'y finir ma vie, comme vrai fils de votre Père céleste, de peur

1. Omnes videntes me, deriserunt me : locuti sunt labiis, et moverunt caput. (Ps., XXI, 8 14; CVIII, 2, 25.)

2. Plauserunt super te manibus omnes transeuntes per viam : sibilaverunt et moverunt caput. (Tren., II, 15.)

3. Si Filius Dei es, mitte te deorsum. (MATTH., IV, 6.)

que, m'en détachant, je ne perde la dignité de fils de Dieu.

Secondement. Les princes des prêtres, les scribes et les anciens du peuple se moquaient de lui, disant : Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende à présent de la croix, et nous croirons en lui. Il met sa confiance en Dieu ; si Dieu l'aime, qu'il le délivre maintenant, car il a dit : Je suis le Fils de Dieu (1).

Par ces paroles, ils reprochent à JÉSUS-CHRIST, avec dérision, quatre choses dont il s'est glorifié. Ils l'attaquent, premièrement, *dans sa puissance* : Il a le pouvoir de sauver les autres, et il ne peut se sauver lui-même ; secondement, *dans sa royauté* : S'il est le Roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui ; comme s'ils disaient : Il est aussi faux qu'il est roi, qu'il lui est impossible de descendre de la croix ; troisièmement, *dans sa confiance en Dieu* : S'il espère en Dieu parce qu'il se croit aimé de Dieu, qu'il le prie de le délivrer ; voulant dire : Dieu ne le délivrera pas, parce qu'il ne l'aime pas ; quatrièmement, *dans sa dignité de Fils de Dieu*, titre, selon eux, qu'il a injustement usurpé.

A ces reproches principaux, ils mêlent quantité de faussetés qui leur sont inspirées par l'esprit de mensonge. Car Satan, par la bouche de ses suppôts, fait en ce moment les derniers efforts pour ébranler la constance de JÉSUS-CHRIST ; il veut savoir enfin si cet homme est vraiment le Fils de Dieu. Pour cela, il l'engage à

1. Similiter et principes sacerdotum illudentes eum scribis et senioribus dicebant : Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere : Si rex Israël est, descendat nunc de cruce, et credimus ei : confidit in Deo : liberet nunc, si vult, eum : dixit enim : Quia Filius Dei sum. (MATTH., XXVII, 41-43. — Ps., XXI, 9. — Sap., II, 17-20.)

descendre de la croix, lui promettant que tout le peuple, à la vue de ce miracle, le reconnaîtra pour le Messie. Mais JÉSUS qui connaît la mauvaise disposition de ses ennemis, méprise leurs discours et souffre leurs injures sans répondre un seul mot. — O très doux Agneau, que vous rendrai-je pour la patience avec laquelle vous supportez de si horribles blasphèmes et des injures si contraires à vos divines perfections ? Ce que je veux faire pour votre gloire, c'est de confesser hautement ce que vos ennemis n'ont point compris, et de me glorifier de ce qu'ils ont méprisé. Je confesse donc que vous avez sauvé un grand nombre d'hommes, et que vous pouvez aussi vous sauver vous-même ; mais que vous voulez mourir sur l'instrument de votre supplice pour opérer mon salut : car c'est de votre mort que dépend ma vie. Je confesse encore que vous êtes le vrai roi d'Israël, et que vous voulez demeurer sur la croix, où votre royauté a pris naissance, afin que tous les hommes croient en vous. Je confesse enfin que vous avez une entière confiance en Dieu, et à juste titre, car il est votre Père, et il vous aime comme son Fils : s'il ne consent pas à vous délivrer, c'est que la marque certaine des enfants de Dieu n'est pas d'être soustraits promptement aux souffrances, mais de les endurer courageusement jusqu'à la mort. Accordez-moi, Seigneur, cette confiance en votre bonté, et cette résignation à votre volonté adorable, afin que la mort seule puisse me détacher de la croix.

Troisièmement. Les soldats mêmes l'insultaient, et, lisant l'inscription de la croix, disaient : Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même (1). C'est-à-dire : Si

1. Illudebant autem ei et milites... dicentes: Si tu es rex Judæorum, salvum te fac. (LUC., XXIII, 36, 37.)

tu es roi, et un roi assez puissant pour délivrer les Juifs de la servitude, que ne descends-tu toi-même de la croix où tu es attaché ?

Quatrièmement. Selon saint Matthieu et saint Marc, les voleurs qui étaient crucifiés avec JÉSUS, le chargeaient de semblables injures (1), comme nous le verrons bientôt.

Cinquièmement. On peut enfin méditer cette parole de saint Luc : *Cependant, le peuple se tenait là, et le regardait* (2), curieux de savoir comment se terminerait cette sanglante exécution. C'était un regard accompagné non de dévotion, mais de mépris. Aussi notre Rédempteur le met-il au nombre des opprobres qu'il a soufferts dans sa Passion, et c'est dans ce sens qu'il dit par son prophète : *Pour eux, ils n'ont regardé, et ils n'ont considéré* (3). Oh ! s'ils le regardaient avec les sentiments dont ils devraient être animés, combien ce regard leur serait avantageux ! Car s'il suffisait de jeter les yeux sur le serpent d'airain pour être guéri de la piqûre des serpents les plus venimeux (4) ; à plus forte raison nous suffira-t-il de regarder le Sauveur figuré par le serpent, et attaché à la croix sous la forme d'un pécheur, pour que nous soyons guéris des blessures mortelles que le péché a faites à nos âmes ! — O mon JÉSUS, faites que je vous regarde et vous contemple avec un esprit de foi, de dévotion et d'amour, afin que, rendu à la vie de la grâce par ce regard, je puisse vous louer et vous servir dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

1. Idipsum autem et latrones, qui crucifixi erant cum eo, improperabant ei. (MATTH., XXVII, 44. — MARC., XV, 32.)

2. Et stabant populus spectans. (LUC., XXIII, 35.)

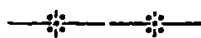
3. Ipsi vero consideraverunt et inspexerunt me. (Ps., XXI, 18.)

4. Num., XXI, 9.

V. — Marie entend les blasphèmes proférés contre JÉSUS.

Je considérerai, en dernier lieu, la profonde douleur que ressentit la Vierge très sainte, lorsqu'elle entendit les blasphèmes que les Juifs vomissaient contre son divin Fils, et qu'elle le vit ainsi exposé aux moqueries, aux sifflements et aux outrages de ses ennemis. Comme elle n'avait pas vu de ses yeux tout ce que JÉSUS avait eu à souffrir chez Caïphe et dans le prétoire, la divine Providence voulut que ses oreilles très pures entendissent ces injures et ces blasphèmes qui, sans contredit, lui étaient bien plus sensibles que s'ils eussent été dirigés contre elle. Il est même à croire que ces hommes inaccessibles à tout sentiment d'humanité, après avoir blasphémé contre le fils, maudissaient la mère qui lui avait donné le jour. Mais elle supportait tout en silence avec une patience admirable, regardant et imitant son divin modèle. — O Vierge sainte, combien de glaives de douleur percent en ce moment votre cœur affligé ! *Les langues des blasphémateurs sont autant d'épées aiguës et à deux tranchants* qui blessent du même coup et le fils et la mère (1). O Mère pleine de tendresse, comment ne dites-vous pas une seule parole en faveur de votre JÉSUS, vous qui connaissez si bien son innocence et sa sainteté ? Ah ! je le comprends, c'est maintenant le temps non de parler, mais de se taire. Toutefois si la véhémence de votre douleur vous rend muette à l'égard des hommes, vous ne cessez pas de parler à Dieu.

1. *Lingua eorum gladius acutus.* (Ps., I.VI, 5.)



MÉDITATION XLV.

LA PREMIÈRE PAROLE DE JÉSUS SUR LA CROIX : IL PRIE POUR SES ENNEMIS.

JÉSUS-CHRIST Notre Seigneur, attaché au bois de son supplice, est en butte à tous les mépris dont nous venons de parler. Après avoir longtemps gardé un silence absolu, il ouvre enfin sa bouche divine et fait entendre la première des sept paroles qu'il doit prononcer sur la croix : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font* (1). Sois attentive, ô mon âme ; écoute ton divin Maître qui, du haut de sa croix devenue une chaire de vérité, ouvre la bouche pour t'instruire. *Parles, Seigneur, voici que votre serviteur vous écoute* (2). Puisque vous êtes la parole du Père, *parole abrégée* dans les mystères de votre Incarnation et de votre Passion (3), donnez à mon âme quelque courte leçon que je puisse retenir facilement dans ma mémoire, repasser dans mon esprit, graver dans mon cœur et embrasser d'une volonté sincère.

La première parole du Sauveur, qui renferme sa première leçon, est toute d'amour. Il prie pour ceux qui l'ont crucifié ; il les excuse autant qu'il lui est possible : preuve non équivoque de son infinie charité. Je ferai sur cette première parole trois réflexions : Dans quelle circonstance parle JÉSUS ; quelle est la nature de sa demande ; quels sont les effets de sa prière.

1. Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt. (LUC., XXIII, 10.)
2. Loquere, Domine, quia audit servus tuus. (I Reg., III, 10.)
3. Deus Pater Verbum fecit abbreviatum. (S. Bern. *In Nativ. Dom.* Serm. 1.)

I. — Dans quelle circonstance parle JÉSUS.

Je considérerai comment JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur est accablé de douleurs et de tourments dans tous les membres de son corps, sans pouvoir trouver un instant de repos sur le lit si dur de sa croix. Ses bourreaux et ceux qui ont demandé sa mort sont là présents ; ils le regardent avec une satisfaction cruelle, se réjouissent de ses souffrances, y mettent le comble par leurs outrages, leurs blasphèmes, leurs railleries, leurs gestes insultants ; et, pour dernière dérision, ils secouent devant lui la tête. Or c'est en ce moment que notre divin Rédempteur lève les yeux vers le ciel et verse pour eux des larmes en abondance ; c'est en ce moment qu'il prend la parole, non comme Élie (1), pour faire descendre sur eux le feu du ciel ; non comme Noé (2) et Élisée (3), pour maudire ceux qui se moquent de sa personne ; mais afin de prier son Père de leur pardonner le crime dont ils se sont rendus coupables en le crucifiant. Par cette conduite, JÉSUS prouve qu'il est moins touché de ses propres maux que des châtimens auxquels s'exposent ses persécuteurs ; de plus, il met héroïquement en pratique le précepte nouveau qu'il a proclamé lui-même : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient* (4) ; enfin, il accomplit ce qu'un prophète a prédit de lui : *Il priera pour les violateurs de la loi* (5),

1. *IV Reg.*, I, 10.

2. *Gen.*, IX, 25.

3. *IV Reg.*, II, 24.

4. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos : et orate pro persequentibus, et calumniantibus vos. (MATTH., V, 44. — LUC., VI, 27, 28.)

5. Et pro transgressoribus rogavit. (Is., LIII, 7.)

c'est-à-dire, pour ceux qui violeront à son égard, avec une cruauté et une ingratitude sans exemple, toutes les lois de la charité, de l'humanité, de la justice et de la reconnaissance. — O très doux JÉSUS, vous montrez bien que vous êtes le Dieu d'amour et la charité par essence, puisque le torrent des tribulations et ce déluge de maux ne peuvent éteindre le feu qui brûle dans votre cœur ; puisque ce feu, alimenté par les persécutions, élève sa flamme jusqu'au ciel, afin d'apaiser la justice de votre Père, prête à châtier ceux qui vous ont réduit à un état si lamentable (1). Accordez-moi, Seigneur, une charité semblable à la vôtre ; faites que j'aime ceux qui me haïssent, que je prie pour ceux qui me persécutent, et qui vous persécutent vous-même ; car vos ennemis sont aussi les miens. Pardonnez-leur à tous, Sauveur plein de tendresse, afin que tous ressentent les effets de vos infinies miséricordes. Ainsi soit-il.

II. — *Ce que JÉSUS demande à son Père.*

Je pèserai chacune des paroles dont se compose la prière de JÉSUS.

Premièrement. Elle commence par ce mot : *Mon Père.* C'est à Dieu le Père qu'il adresse sa demande : car bien qu'il puisse, en tant que Dieu, pardonner lui-même à ses ennemis, il aime mieux agir comme homme, et demander leur grâce à son Père. Par là, il nous montre clairement que, pour lui, il leur pardonne de bon cœur, et qu'il s'acquitte pleinement de sa charge de médiateur et de grand-prêtre en s'offrant lui-même

1. *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illum. (Cant., VIII, 7.)*

en sacrifice pour les péchés et les ignorances de tout le peuple, et en priant avec ferveur pour ce peuple aveugle et ingrat. Or, dans sa prière, il ne dit pas *mon Dieu* ; mais *mon Père*. C'est pour marquer qu'il n'a point perdu cette confiance qu'il a toujours eue en son Père ; c'est parce qu'il veut, en lui donnant un nom si tendre, le forcer en quelque sorte de l'écouter favorablement et de pardonner à ses ennemis. Car, en qualité de Père de tous les hommes, Dieu *fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes* (1). — O Père miséricordieux, qui par votre grande bonté, avez voulu que le vrai soleil de justice, votre Fils unique, se levât sur notre terre pour nous éclairer, nous échauffer, nous vivifier par sa grâce ; et que sa doctrine tombât comme une pluie bienfaisante sur notre sol stérile, c'est-à-dire dans le cœur des pécheurs : voyez ce divin soleil tout proche de son couchant ; voyez-le sur cette croix, où il ne laisse pas, avant de s'ensevelir dans les ombres de la mort, de lancer vers vous des rayons ardents, en priant pour ses ennemis. Écoutez, Père saint, sa fervente prière ; envoyez du ciel sur tous les hommes la pluie salutaire de votre grâce, afin que tous vous connaissent et le connaissent, et qu'ils imitent l'admirable exemple qu'il leur donne d'une charité parfaite.

Secondement. Pardonnez-leur ; c'est la seconde parole de la prière de JÉSUS. Il ne dit pas, pardonnez-leur l'injustice qu'ils commettent en ce moment contre moi ; mais, d'une manière absolue, *pardonnez-leur* ; car il désire que tous leurs crimes leur soient par-

1. Qui solem suum oriri facit super bonos et malos, et pluit super justos et injustos. (MATTH., V, 45.)

donnés, sans exception. Il veut aussi montrer qu'il est moins touché des injures qu'il reçoit, que des outrages faits à la majesté divine, et il supplie instamment son Père de les oublier. Il ne dit pas non plus : pardonnez à ceux qui me maltraitent et me crucifient ; mais pardonnez-leur. Il se garde de faire entrer dans sa prière aucune expression qui charge personne, ou qui puisse irriter son Père. De plus, il demande miséricorde non seulement pour ceux qui l'ont crucifié, mais encore pour tous ceux qui, par leurs péchés, sont cause de sa mort. Il les a tous présents à l'esprit, et il dit généralement pour tous : *mon Père, pardonnez-leur.* — O mon divin JÉSUS, votre charité immense et sans bornes se dilate et s'étend à tous les pécheurs ; vous ne rejetez aucun de ceux qui veulent sincèrement se réconcilier avec vous. Échauffez, nous vous en conjurons, et amollissez nos cœurs, afin qu'ils se disposent à recevoir le pardon que vous leur offrez, et que nous méritions ainsi d'avoir part au fruit de votre prière.

Troisièmement. La dernière parole est celle-ci : *Parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font.* JÉSUS excuse de la meilleure manière qu'il lui est possible ses ennemis. Car, bien que plusieurs d'entre eux aient une ignorance grossière affectée et tout à fait coupable, ce charitable pasteur des âmes ne néglige pas de faire valoir tout ce qui peut dissimuler ou atténuer la multitude et l'énormité de leurs offenses. Il en use encore de même à l'égard de tous les pécheurs : car on peut dire que tous sont dans une sorte d'ignorance ; qu'ils ne connaissent pas comme ils doivent celui qu'ils offensent, quel mal c'est d'offenser la divine Majesté, quels biens ils perdent et quels malheurs ils attirent sur leur tête

par leur désobéissance. Assurément, s'ils avaient une connaissance claire de ces vérités, ils ne consentiraient point à offenser Dieu. De sorte qu'on peut leur appliquer cette parole de saint Paul : *Ils ne crucifieraient jamais en eux-mêmes le Roi de gloire, s'ils le connaissent parfaitement* (1).

Quatrièmement. Je considérerai que le Sauveur excuse ainsi ses ennemis, non seulement pour montrer l'amour qu'il leur porte et combien il désire que son Père leur pardonne, mais encore pour deux autres fins.

D'abord, il veut exciter en nous une grande confiance en son infinie miséricorde. S'il nous excuse, qui osera nous accuser ? *Qui accusera les élus de Dieu ?* dit saint Paul. *Dieu même les justifie. Qui les condamnera ? Sera-ce JÉSUS-CHRIST qui est mort, qui est ressuscité, qui est assis à la droite de son Père, où il intercède pour eux* (2) ?

Ensuite, il veut nous enseigner comment nous devons excuser les fautes de notre prochain, même celles de nos ennemis ; les attribuant à l'ignorance, à l'inadvertance, à un excès de zèle, ou à quelque autre cause moins blâmable. De sorte que, loin d'exagérer le tort qu'ils nous font, dans l'intention que Dieu les punisse, nous nous efforcions de l'atténuer, autant que nous le pourrons, dans le dessein que Dieu leur pardonne. — O mon Sauveur, c'est aujourd'hui que vous êtes monté *sur la montagne de la myrrhe et sur la colline de l'encens* (3) ; c'est aujourd'hui que vous unissez sur le

1. Si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent. (*I Cor.*, II, 8.)

2. Quis accusabit adversus electos Dei? Deus qui justificat. Quis est qui condemnet? Christus JESUS, qui mortuus est, imo qui et resurrexit, qui est ad dexteram Dei, qui etiam interpellat pro nobis. (*Rom.*, VIII, 33, 34.)

3. Vadam ad montem myrrhæ, et ad collem thuris. (*Cant.*, IV, 6.)

Calvaire la myrrhe d'une mortification très amère avec l'encens d'une prière très fervente. Donnez-moi, Seigneur, assez de courage pour faire de cette myrrhe un faisceau que je place sur mon cœur, et assez de ferveur pour recueillir cet encens et vous l'offrir, cherchant uniquement en toutes choses la gloire de votre saint nom. Ainsi soit-il.

III. — *Les effets de la prière de JÉSUS.*

Je considérerai, en dernier lieu, quels furent les effets de la prière de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Premièrement. Il est certain qu'elle fut exaucée du Père éternel. Car, si *la prière de ceux qui sont humbles et doux lui est toujours agréable*, ainsi que nous l'apprennent les Écritures (1), comment n'aurait-il pas agréé celle de son Fils, le plus doux et le plus humble des hommes? De plus, l'apôtre saint Paul n'affirme-t-il pas en termes formels que, quand ce Fils unique de Dieu pria sur la croix *avec effusion de larmes, il fut exaucé à cause de la dignité infinie de sa personne, et à cause du respect qu'il témoigna envers son Père* (2)? C'est donc, nous n'en pouvons pas douter, par la vertu de cette prière qu'un grand nombre des Juifs, qui étaient présents à la mort du Sauveur, crurent à la prédication de saint Pierre le jour de la Pentecôte, et se convertirent. C'est cette prière qui obtint la conversion du bon larron, celle du centurion, et qui opéra d'autres effets merveilleux dont nous aurons à parler dans les Méditations suivantes. C'est par elle enfin que tous les jours

1. Humilium et mansuetorum semper tibi placuit deprecatio. (JUDITH, IX, 16.)

2. Qui in diebus carnis sue, preces supplicationesque ad eum, qui possit illum salvum facere a morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia. (Hebr., V, 17.)

des pécheurs innombrables, sincèrement repentants, reviennent au Seigneur et trouvent grâce devant lui. — O Père éternel, écoutez la prière de votre Fils, et pardonnez-moi, Père des miséricordes, car je ne savais pas ce que je faisais quand je vous ai offensé. Je l'avoue, je ne mérite pas d'être écouté; mais mon Sauveur le mérite en sa qualité de Fils; il le mérite par la soumission si respectueuse et si sincère qu'il eut toujours pour vous.

Secondement. La prière de JÉSUS produisit encore d'autres effets dignes de nos réflexions, dans la très sainte Vierge, dans saint Jean l'évangéliste et dans plusieurs autres personnes qui se tenaient auprès de la croix. Elles furent saisies d'admiration à la vue d'une charité si incompréhensible et d'une si étonnante douceur. Elles versèrent d'abondantes larmes quand elles entendirent ce Dieu-Homme, au plus fort de ses douleurs, prier pour ses ennemis avec tant d'amour. La Vierge surtout, imitant son Fils bien-aimé, exerça sans aucun doute les mêmes actes de charité que lui envers ceux qui le tourmentaient. Elle répétait après lui la prière qui sortait de sa bouche : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.* Oh ! avec quelle satisfaction Dieu le Père entend la prière de sa fille chérie, qui surpasse en humilité et en douceur toutes les pures créatures ! Que les soupirs de cette divine Mère, unis à ceux de son Fils mourant, sont bien reçus dans le ciel ; et qu'ils contribuent puissamment à faire ratifier le pardon qu'ils réclament ! — O Marie, avocate des pécheurs, intercédez pour moi auprès de votre divin Fils, et priez-le de me pardonner mes péchés ; car, en les commettant, je n'ai pas su ce que je faisais.

MÉDITATION XLVI.

DES DEUX VOLEURS QUI FURENT CRUCIFIÉS AVEC
NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, ET DE LA SECON-
DE PAROLE QU'IL DIT SUR LA CROIX, EN PROMET-
TANT A L'UN D'EUX LE PARADIS.

—— I. — *JÉSUS crucifié entre deux voleurs.* ——

En même temps, on crucifia avec lui deux voleurs; l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, et JÉSUS au milieu (1).

Sur ce passage, je considérerai l'humilité étonnante de JÉSUS-CHRIST, qui voulut être crucifié entre deux malfaiteurs, avec la dernière ignominie. Il permit même, on peut le croire, que le choix tombât sur les deux plus grands coupables qu'il y eût alors dans les prisons, sur deux autres Barabbas, afin que cette prophétie d'Isaïe fût littéralement accomplie : *Il sera mis au nombre des scélérats* (2). Pour mieux comprendre jusqu'où est descendue l'humilité de mon Sauveur en cette circonstance, j'élèverai les yeux de mon âme et je considérerai la dignité infinie de sa personne. Il est le Verbe éternel qui tient comme le milieu entre le Père et le Saint-Esprit ; il est celui qui, dans sa Transfiguration, parut sur le Thabor entre Moïse et Élie; il est la pierre angulaire qui réunit les Juifs et les Gentils, et ne fait de ces deux peuples qu'une seule Église ; c'est lui enfin qui, au jour du jugement, sera assis sur son trône entre les bons et les méchants, ayant les premiers à sa droite,

1. Et cum eo crucifigunt duos latrones : unum a dextris, et alium a sinistris ejus... medium autem JESUM. (MARC., XV, 27. — JOAN., XIX, 18. — D. Thom., part. 3, quest. 46, art. 11.)

2. Et cum sceleratis reputatus est. (IS., LIII, 12.)

et les seconds à sa gauche. Voilà donc quel est le Seigneur que je contemple aujourd'hui sur le Calvaire. Son trône, c'est la croix ; sa place est entre deux larrons ; il est humilié et méprisé comme s'il était lui-même le plus insigne des malfaiteurs. Mais la sainteté de mon JÉSUS ne contracte aucune souillure, ni son honneur aucune flétrissure dans la compagnie des scélérats. Au contraire, l'emploi qu'il exerce auprès d'eux est une vivante image du ministère suprême qu'il exercera envers tous les hommes à la fin des siècles, quand il séparera pour jamais les élus d'avec les réprouvés.

Les abaissements volontaires du Fils de Dieu seront pour nous un puissant motif de consolation, lorsque nous nous verrons mis à la dernière place et comptés au nombre des méchants. Nous nous persuaderons alors que, si nous ne participons point à leur malice, nous ne recevrons aucun préjudice en partageant leur infamie. — O JÉSUS, roi de gloire, vous nous montrez avec évidence que vous êtes venu sur la terre pour être aux hommes un modèle parfait d'humilité ! En entrant dans le monde, vous avez été couché dans une crèche entre deux animaux ; en sortant de ce monde, vous êtes attaché à un gibet entre deux voleurs. La fin répond au commencement ; et vos humiliations, toujours croissantes, sont parvenues au plus haut degré qu'elles pouvaient atteindre. Faites, Seigneur, que je règle de telle sorte, à votre exemple, le commencement, le milieu et la fin de ma vie, que l'humilité soit l'âme de toute ma conduite, et que j'embrasse pour votre amour tout ce qui se présentera de plus humiliant.

II. — *Différence entre les bons et les méchants.*

Or, l'un des voleurs qui étaient crucifiés avec JÉSUS blasphémait contre lui en disant : Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même et nous avec toi. Mais l'autre, le reprenant, lui disait : Ne crains-tu pas, toi non plus, le Seigneur, parce que tu endures le même supplice ? Pour nous, c'est avec justice que nous y avons été condamnés ; nous souffrons la peine due à nos crimes ; mais celui-là n'a fait aucun mal (1).

Je remarquerai ici la différence qu'il y a entre les bons et les méchants, et comment ceux-là glorifient le Seigneur JÉSUS par leurs louanges, tandis que ceux-ci le déshonorent par leurs blasphèmes.

Premièrement. L'un des deux voleurs, celui pense-t-on, qui était à gauche et qui représentait les réprouvés, blasphémait contre JÉSUS-CHRIST, à l'exemple des pharisiens, lui reprochant d'avoir été condamné à juste titre comme ayant usurpé la qualité de Messie. Ce fut sans doute un affront bien sensible au Sauveur de voir qu'un homme infâme, livré pour ses brigandages au dernier supplice, osât l'insulter avec cette impudence, croyant peut-être ne pouvoir se disposer mieux à la mort qu'en se moquant de lui publiquement. Cela nous montre que c'est la conduite ordinaire des méchants d'oublier leurs péchés personnels pour exagérer ceux de leur prochain ; de condamner ceux qui leur paraissent coupables, et de s'estimer innocents auprès d'eux ;

1. Unus autem de his, qui pendebant, latronibus, blasphemabat eum, dicens : Si tu es Christus, salvum fac te ipsum et nos. Respondens autem alter, increpabat eum, dicens : Neque tu times Deum, quod in eadem damnatione es. Et nos quidem juste, nam digna factis recipimus : hic vero nihil mali gessit. (LUC., XXIII, 39-41.)

comme il arrive à ce mauvais larron, qui met par là le comble à ses crimes et le sceau à sa réprobation. Mais JÉSUS profite de cette occasion pour nous donner un nouvel exemple de sa patience à toute épreuve, gardant un profond silence et ne répondant pas un seul mot à celui qui ne craint point de l'injurier en face.

Secondement. D'un autre côté, le bon larron qui était à la droite de JÉSUS-CHRIST, touché d'une inspiration du Saint-Esprit, et aidé de la grâce du Sauveur qu'il avait si près de lui, entreprit de le justifier. Dieu le voulut ainsi, afin que celui qui, avec une patience incompréhensible, gardait le silence dans sa propre cause, ne manquât point de défenseur. Or, ce saint pénitent, en faisant l'apologie du Fils de Dieu, pratiqua d'une manière héroïque plusieurs vertus, surtout la charité et l'humilité.

En premier lieu, il reprend publiquement un blasphémateur, usant de paroles graves et concluantes. *Quoi, lui dit-il, tu ne crains pas Dieu, toi qui es sur le point de mourir, aussi bien que celui-ci ?* Comme s'il disait : Qu'un homme en santé et qui se croit éloigné de la mort ne craigne point Dieu, cela peut encore se comprendre ; mais que tu ne redoutes point le Seigneur ton juge au moment de paraître devant lui, cette conduite est inexplicable et indigne de pardon.

En second lieu, il confesse nettement son crime ; il reconnaît qu'il a mérité le supplice de la croix, et il exhorte son compagnon à imiter son repentir.

En troisième lieu, il publie l'innocence de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. *Celui-ci n'a fait aucun mal.*

Ainsi ce criminel, changé par la grâce, a le courage de déclarer que les princes des prêtres et les scribes

ont accusé JÉSUS-CHRIST par envie, que Pilate l'a condamné par lâcheté, et que tous ses blasphémateurs sont des sacrilèges ; car il n'a jamais fait aucun mal, jamais il n'a commis aucun péché. Voilà comment cet homme vraiment admirable ne craint pas de justifier celui que tout le monde condamne. Les apôtres de JÉSUS ont pris la fuite ; ses disciples se sont cachés ; ses amis et connaissances se taisent, parce qu'ils appréhendent la colère des Juifs. Il n'y a que ce voleur qui, du haut de sa croix, répète à grands cris que JÉSUS n'a fait aucun mal. O mon Sauveur, il est juste que vous accomplissiez maintenant envers cet intrépide vengeur de votre innocence la promesse que vous fîtes autrefois : *Quiconque me confessera devant les hommes je le confesserai et l'honorerai, moi aussi, en présence de mon Père et de ses anges dans le ciel* (1).

Troisièmement. Je considérerai qu'il y eut sur le Calvaire trois crucifiés, et que tous les trois étaient dans des conditions et des dispositions bien différentes. L'un était coupable et impatient ; l'autre coupable et patient ; le troisième, à la fois innocent et d'une patience admirable. C'est une image de la vie humaine. Tous les hommes ont leur croix en ce monde. Les uns, quoique criminels, la portent avec impatience ; ils reçoivent en murmurant le juste châtiment que le Seigneur leur envoie. Ceux-là auront le sort du mauvais larron ; ils ne descendront de la croix que pour tomber en enfer. D'autres, coupables aussi, acceptent comme de la main de Dieu la punition qu'ils ont méritée ; ils la souffrent avec patience, disant humblement ces paroles d'un

1. Omnis ergo qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo, qui in caelis est. (MATH., X, 32. — LUC., XII, 8.)

prophète : *Je porterai tout le poids de la colère du Très-Haut, parce que j'ai péché contre lui* (1). Ceux-ci, comme le bon larron, obtiendront le pardon de leurs offenses, et de la croix, s'envoleront au paradis. D'autres enfin, menant une vie pure, sont accablés d'afflictions que Dieu leur ménage pour exercer leur vertu et enrichir leur couronne. Ils supportent cette épreuve avec une patience inébranlable, à l'exemple de JÉSUS-CHRIST. Assurément, ces troisièmes sont les plus heureux : car ce qu'il y a de plus précieux dans la croix et dans les tribulations, c'est de les souffrir sans les avoir méritées. Pour moi, je ne puis, hélas ! prétendre à ce bonheur ; mes nombreuses offenses m'ont rendu digne des plus sévères châtimens, et je dois dire ce qui est écrit au livre de Job : *J'ai péché, j'ai vraiment offensé le Seigneur, et il ne m'a point puni selon mon iniquité* (2). Mon unique ressource est donc de me ranger avec les seconds, afin que Dieu me fasse miséricorde, comme au larron repentant.

III. — *Prière du bon larron à JÉSUS crucifié.*

Et il disait à JÉSUS : *Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez entré dans votre royaume* (3).

Premièrement. Je considérerai dans cette admirable prière, comment ce généreux pénitent, après avoir donné des preuves non équivoques de sa charité et de son humilité, en avouant publiquement son crime et en proclamant l'innocence de JÉSUS-CHRIST, se sent

1. *Iram Domini portabo, quoniam peccavi ei.* (MICH., VII, 9.)

2. *Peccavi, et vere deliqui ; et, ut eram dignus, non recepi.* (JOB, XXXIII, 27.)

3. *Et dicebat ad JESUM : Domine, memento mei, cum veneris in regnum tuum.* (LUC., XXIII, 42.)

tout à coup le courage et la confiance de demander au Sauveur lui-même le pardon de ses péchés et une place dans le paradis. Les paroles dont il se sert sont courtes, mais pleines d'une dévotion ardente, d'une foi vive et d'une confiance sans bornes. D'abord il donne à JÉSUS le nom de Seigneur. Il montre par là quel respect il porte à celui que tous méprisent, que tous regardent comme *un ver de terre, l'opprobre des hommes et le rebus de la populace* (1). Il confesse ensuite qu'il est roi, qu'il a un royaume réel, *non en ce monde*, mais en l'autre, comme il l'a dit lui-même (2); et que c'est par sa mort et par la croix qu'il va prendre possession de ce royaume céleste et éternel. Enfin, il le prie de se souvenir de lui quand il sera entré dans son royaume. Comme s'il disait : Je ne vous demande pas, ainsi que mon compagnon, que vous me conserviez cette vie mortelle en me délivrant de la croix ; je vous supplie seulement que vous daigniez me sauver quand j'aurai rendu le dernier soupir sur la croix, en accordant à mon âme le salut éternel. Je ne vous prie pas non plus que vous m'emmeniez avec vous dans votre royaume, ni que vous me fassiez asseoir sur un trône avec les princes de votre cour : un voleur tel que moi ne doit point porter si haut ses prétentions. La seule chose que je vous demande, c'est que *vous vous souveniez de moi* ; cela me suffit. Car, si vous vous souvenez de moi, vous commencerez par m'accorder une sainte mort, et ensuite vous me donnerez la place que vous jugerez convenable dans votre gloire. — O voleur également

1. Ego autem sum vermis, et non homo : opprobrium hominum, et abjectio plebis. (*Ps.*, XXI, 7.)

2. Respondit JESUS : Regnum meum non est de hoc mundo. (*JOAN.*, XVIII, 36.)

humble et prudent, que vous savez bien demander et adroitement obtenir le royaume des cieux, *qu'on n'emporte que par la violence* (1). Vous n'avez point à craindre le malheur qui arriva au patriarche Joseph. Il se trouvait dans les fers avec l'échanson de Pharaon. *Pensez à moi*, lui dit-il, *quand luiront pour vous les jours heureux*. Mais il éprouva bien par la durée de son emprisonnement, que cet homme *l'avait oublié* (2). Non, ce n'est pas ainsi que se conduira à votre égard le Seigneur avec lequel vous êtes crucifié. Après les douleurs et les humiliations du Calvaire, viendra pour lui le temps de la prospérité ; et il pensera si bien à vous, qu'il vous fera part de tous les avantages de sa gloire.

Secundement. Je rechercherai les causes de la conversion éclatante et de la foi courageuse du bon larron. Je reconnâtrai avant tout que la principale cause de ce changement merveilleux est la *droite du Très-Haut* (3). Mais de quels moyens Dieu voulut-il se servir pour éclairer et toucher ce cœur plongé dans l'abîme du crime ? Ces moyens, ce ne sont point les miracles du Sauveur ; car on peut croire qu'il n'en fit aucun pendant sa vie en présence de ce voleur, et il n'avait pas encore commencé à opérer ceux qui devaient accompagner et suivre sa mort. Ce ne sont point non plus ses discours ; car il n'est pas probable que ce malfaiteur public l'ait jamais entendu prêcher. Il est donc nécessaire d'avouer que la patience et la mansuétude inaltérable de JÉSUS-CHRIST au milieu de tant d'inju-

1. Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. (MATTH., XI, 12.)

2. Tantum memento mei, cum bene tibi fuerit, et facias mecum misericordiam... Et tamen succedentibus prosperis, præpositus pincernarum oblitus est interpretis sui. (*Genes.*, XL, 14, 23.)

3. Hæc mutatio dexteræ Excelsi. (*Ps.*, LXXVI, 11.)

res ; que la charité héroïque de JÉSUS-CHRIST priant affectueusement son Père pour ses ennemis, furent les seuls miracles et les seuls discours dont Dieu se servit pour convertir ce grand coupable. Éclairé de la lumière d'en haut, il comprit que ce JÉSUS, la patience et la charité mêmes, était saint ; et il conclut que, puisqu'il se disait le roi des Juifs, le Messie, le Fils de Dieu, il l'était infailliblement. J'apprendrai de là combien il est important de se montrer constamment doux, patient, charitable, en un mot, de donner le bon exemple, puisqu'il est assez puissant, à défaut de discours et de miracles, pour amollir les cœurs plus durs même que les rochers (1). — O mon JÉSUS, qui, attaché à votre croix, avez converti le bon larron par l'exemple de votre douceur et de votre charité ; aidez-moi à faire de pareils miracles en donnant l'exemple de semblables vertus. Ainsi pourrai-je par ma conduite édifier le prochain, contenir les méchants, porter les bons à une plus haute perfection.

Troisièmement. Enfin, à l'imitation du bon larron, prosterné en esprit aux pieds de JÉSUS crucifié, je lui dirai avec ferveur une et plusieurs fois : *Seigneur, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez dans votre royaume.* Je confesse, ô Roi éternel, que j'ai mérité par mes péchés les plus rudes croix ; qu'il est juste que vous me fassiez passer par les tentations et les souffrances : mais du moins, ne m'oubliez pas, et ne permettez pas que je périsse. Maintenant que vous êtes en possession paisible de votre royaume, souvenez-vous de ce misérable pécheur, et regardez-le avec des yeux de miséricorde.

1. CASSIAN. Collat. 12, c. 13.

IV. — Réponse de JÉSUS au bon larron.

JÉSUS lui répondit : *Je te le dis en vérité : aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis* (1). Dans cette seconde parole, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST nous découvre les richesses inestimables et incompréhensibles de sa grâce, de sa miséricorde et de son amour.

Premièrement. Il nous découvre l'efficacité de la prière qu'il vient d'adresser à son Père pour les pécheurs. En effet, à peine a-t-il achevé cette prière, *mon Père, pardonnez-leur*, qu'il en recueille aussitôt le fruit dans la conversion d'un voleur insigne qui, selon l'opinion de plusieurs, avait d'abord blasphémé contre lui, ainsi que son compagnon ; car les évangélistes saint Matthieu et saint Marc disent au nombre pluriel que *les voleurs, eux aussi, le chargeaient d'injures* (2). En quoi brille d'un plus vif éclat la force de la grâce de JÉSUS-CHRIST. Elle fait en un moment un saint d'un blasphémateur, comme elle fera plus tard dans la personne de Paul, à la prière de saint Étienne, un grand apôtre d'un persécuteur de l'Église.

Secondement. Notre-Seigneur nous manifeste encore la vertu du sang qu'il répand sur la croix. Les prémices de ce sang divin, c'est le changement merveilleux de ce malfaiteur auquel JÉSUS remet tous ses péchés, quant à la culpabilité et quant à la peine ; auquel il donne l'assurance qu'il entrera au sortir de ce monde dans le paradis. — O bon JÉSUS, quel plaisir vous prenez à

1. Et dixit illi JESUS : Amen dico tibi : Hodie mecum eris in paradiso. (LUC., XXIII, 43.)

2. Idipsum autem et latrones, qui crucifixi erant cum eo, improperebant ei ... Et qui cum eo crucifixi erant, conviciabantur ei. (MATTH., XXVII, 44. — MARC., XV, 32.)

exercer l'office de sanctificateur des âmes ! Dès le sein de votre Mère, vous sanctifiez votre Précurseur. De votre crèche, vous attirez les Mages des extrémités de l'Orient par la lumière de votre grâce. Et aujourd'hui, tout mourant que vous êtes sur la croix, vous convertissez un scélérat et lui promettez qu'à l'heure de sa mort, il possédera sans aucun délai la vie éternelle. Je vous rends grâces, Seigneur, d'une si excessive bonté, et je vous supplie humblement d'exercer à mon égard l'office de Sauveur, afin que je ne quitte cette terre que pour aller régner avec vous dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Troisièmement. JÉSUS-CHRIST nous montre enfin sa libéralité envers le larron pénitent. Cet homme ne lui a demandé qu'une seule grâce : *Souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume ;* et JÉSUS lui assure que ce jour-là même il sera avec lui dans son royaume. — O Roi souverain, c'était assez de lui promettre que dans quelques années il régnerait avec vous. Mais votre charité est impatiente ; tout retard lui semble long. Vous voulez que le supplice de ce criminel lui tienne lieu de purgatoire. Vous allez jusqu'à craindre qu'il ne perde courage lorsque les bourreaux viendront lui briser les jambes et lui donner le coup de la mort ; et vous lui dites pour le fortifier : *Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ;* aujourd'hui tout pour toi va changer de face ; tu passeras d'une croix douloureuse aux ineffables délices du séjour céleste, et tu seras là avec moi, parce que j'ai dit : *Celui qui me suit sera là où je serai* (1). Or, puisque tu m'as suivi sur la croix, tu me suivras aussi dans la gloire, et c'est

1. Ubi sum ego, illic et minister meus erit. (JOAN., XII, 26.)

aujourd'hui que tu y entreras avec moi. — O Roi de gloire, si vous récompensez de la sorte un homme qui n'a passé que trois ou quatre heures à votre service ; de quelle libéralité n'userez-vous pas envers ceux qui vous auront consacré toutes les époques, tous les jours, toutes les heures d'une longue carrière ? Si vous témoignez tant de reconnaissance envers un pécheur qui vous a si souvent outragé, et qui, une seule fois, vous a rendu l'honneur qu'il vous devait ; combien ne vous montrerez-vous pas reconnaissant envers celui qui aura employé toute sa vie à vous honorer ? — O voleur vraiment heureux, qui ayant passé tout le jour dans l'oisiveté, n'êtes venu à la vigne du Seigneur qu'une heure avant le coucher du soleil, et qui, étant le dernier, êtes devenu le premier par votre ardeur au travail (1) ; je me réjouis avec vous de ce que vous êtes en effet le premier de tous les hommes à qui il ait été donné d'entrer dans la gloire en sortant de cette vie mortelle. — O mon âme, hâte-toi de travailler ; car tu mériteras plus par la ferveur que par la longueur de ton travail ; mais si tu joins l'une à l'autre, tu obtiendras une récompense pleine et entière.

V. — *Deux classes d'hommes figurées par les deux larrons.*

Premièrement. Je considérerai, dans cette dernière réflexion, que deux classes d'hommes, les bons et les méchants, nous sont représentées par ces deux voleurs, dont l'un est élu, et l'autre réprouvé. Je me rappellerai à ce sujet cette parole du Sauveur : *Au jour du jugement, de deux personnes qui laboureront un même champ*

ou qui moudront au même moulin, ou qui seront dans le même lit, l'une sera prise, et l'autre laissée⁽¹⁾. Ce qui signifie que, dans tous les états et dans toutes les conditions, il y aura des hommes *pris* pour le ciel, à cause des bonnes œuvres qu'ils auront faites, prévenus et aidés de la grâce divine ; et il y en aura de *laissés* pour l'enfer, à cause des péchés qu'ils auront commis en abusant de leur liberté. Ceux donc qui sont occupés à moudre au moulin, je veux dire, qui sont engagés dans les travaux et les embarras du mariage, ne doivent point perdre l'espérance de leur salut. Ceux, au contraire, qui vivent dans l'état de continence, goûtant, comme dans un lit, la douceur du repos, ne doivent point s'imaginer qu'ils n'ont plus à craindre la damnation éternelle. Et en général, soit que l'on s'exerce dans le champ de la vie active, soit que l'on se repose dans le lit de la vie contemplative, il faut s'entretenir dans une espérance qui soit tempérée par la crainte des jugements du Seigneur. — Pour moi, je demanderai humblement à mon Sauveur la grâce d'être du nombre des choisis et non des réprouvés ; je m'efforcerai de plus en plus de mener une vie digne de lui, afin qu'à l'heure de ma mort il me prenne avec lui, et me donne une place dans son paradis.

Secondement. Je considérerai que le sang de JÉSUS-CHRIST avait sans doute assez de vertu pour justifier les deux voleurs ; et toutefois sa puissance ne se fit sentir efficacement qu'à un seul. Le Sauveur voulut par là nous fournir à la fois, et des motifs de crainte contre la présomption, et des motifs de confiance contre la pusillanimité. Lors donc qu'un grand pécheur se

1. MATTH., XXIV, 40, 41. — LUC., XVII, 34.

voit sur le point de mourir, qu'il ne s'abandonne point au désespoir, puisqu'un voleur a fait pénitence à sa dernière heure et a obtenu miséricorde. Mais que nul non plus n'ait la présomption de suivre les désirs de son cœur, remettant sa conversion à son dernier jour, puisqu'un autre voleur est mort dans l'impénitence finale aux côtés mêmes de JÉSUS-CHRIST, frappé par la rigueur de la divine justice. Du reste, voulons-nous être pénétrés d'une crainte salutaire, songeons que, parmi un si grand nombre de pécheurs qui étaient présents à la mort du Fils de Dieu sur le Calvaire, un seul reçut l'assurance de son salut et entendit cette consolante parole : *Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis.*

Troisièmement. Je considérerai les sentiments que produisirent dans le cœur de la très pure Marie la confession du bon larron et la réponse que lui fit le Seigneur JÉSUS. D'abord, ce fut un allègement à sa grande douleur d'entendre une voix courageuse s'élever en faveur du juste opprimé ; puis elle se sentit confirmée dans la foi par la magnifique promesse faite à un pécheur repentant, et par la déclaration authentique que les portes du ciel, fermées depuis tant de siècles, étaient enfin ouvertes aux hommes par la Passion de son divin Fils. — O mon âme, à cette douce nouvelle, respire un peu dans ton affliction, et suspends un moment le cours de tes larmes. Oui, c'est aujourd'hui que sont ouvertes aux mortels les portes du ciel, et, s'il en coûte la vie à ton Seigneur, il est heureux de la donner pour rompre les sceaux qui les tenaient fermées. — O saint patriarche Abraham, je ne m'étonne point que vous ayez désiré avec ardeur de voir ce jour, et que l'ayant

vu en esprit, vous en avez été transporté de joie (1) ; puisqu'en ce jour, le paradis devait être ouvert à vous et à votre postérité, héritière de votre foi et de votre obéissance.—O Sauveur du monde, *qui tenes dans vos mains clouées à la croix la clef de David; qui ouvres, et personne ne ferme; qui fermes, et personne n'ouvre* (2): ouvrez-moi les portes du ciel, que mes péchés m'ont fermées, et fermez-moi les portes de l'enfer, que mes péchés m'ont ouvertes ; afin qu'à mon dernier moment je puisse, comme le bon larron, entrer avec vous dans votre Paradis. Ainsi soit-il.

1. Abraham pater vester exultavit ut videret diem meum : vidit, et gavisus est. (JOAN., VIII, 56.)

2. Hæc dicit Sanctus et Verus, qui habet clavem David : qui aperit, et nemo claudit : qui claudit, et nemo aperit... Et aperiet, et non erit qui claudat : et claudet, et non erit qui aperiat. (*Apoc.*, III, 7. — *Is.*, XXII, 22.)



MÉDITATION XLVII.

DE LA TROISIÈME PAROLE DE JÉSUS CRUCIFIÉ. IL
L'ADRESSE A SA MÈRE ET A SAINT JEAN.

I. — *Marque de l'amour que l'on a pour JÉSUS.*

Cependant la mère de JÉSUS et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine étaient debout près de la croix, avec le disciple que JÉSUS aimait (1).

Je remarquerai, sur ces paroles, que les personnes qui ont donné des marques plus frappantes de leur amour pour JÉSUS-CHRIST, sont aussi celles qui s'approchent le plus près de sa croix. C'est qu'en effet, la preuve la plus certaine de l'amour que l'on a pour ce divin Maître, consiste à le suivre jusqu'au Calvaire, en compatissant à ses ignominies et à ses douleurs, et en s'efforçant de les partager avec lui. N'en doutons pas ; plus nous nous approcherons de la croix, et plus nous y demeurerons avec constance et fidélité ; plus aussi nous témoignerons d'amour à celui qui y est attaché, à l'exemple des personnes dont l'Évangéliste fait mention.

Elles ont à leur tête l'auguste Mère de JÉSUS. Le respect qu'elles ont pour elle les retient dans sa compagnie ; et, sans elle, auraient-elles le courage de paraître devant les soldats et les bourreaux ? Mais Marie, plus ferme dans la foi et plus embrasée d'amour, ne craint point le danger. Elle surmonte toutes les diffi-

1. Stabant autem juxta crucem JESU mater ejus, et soror matris ejus Maria Cleophæ, et Maria Magdalene (JOAN., XIX, 25.)

cultés, elle brave tous les affronts pour être présente à la mort de son Fils bien-aimé. Elle s'approche de lui autant qu'il lui est possible, et elle se tient debout au pied de la croix, avec une constance et une fermeté héroïques. Mais son esprit est encore plus près de JÉSUS que son corps. L'amour et la douleur la clouent si fortement à la croix, qu'elle ne vit plus que dans JÉSUS crucifié, comme nous l'avons fait remarquer dans la Méditation fondamentale. Les trois clous qui l'y tiennent attachée sont la vive représentation des souffrances du Sauveur des hommes; l'amour tendre et cordial qu'elle lui porte non seulement comme à son Fils, mais comme à son Dieu et à son bienfaiteur, dont elle ressent les maux plus que les siens propres ; enfin, la compassion et l'affliction de le voir si inhumainement traité pour les crimes d'autrui : ce qui lui fait endurer un martyre aussi cruel, que si elle était réellement crucifiée. En voyant la tête de JÉSUS déchirée par les épines elle sent les pointes aiguës de cette couronne entrer dans la sienne ; en voyant ses mains percées par les clous, elle reçoit dans les siennes les mêmes blessures ; en voyant disloqués ses os qu'elle peut compter, les siens frémissent de douleur : en un mot, tout ce que le Fils souffre dans son corps, la Mère le ressent dans son âme avec d'indicibles tourments.

O Vierge des vierges, nous pouvons bien vous donner aujourd'hui le titre de martyre des martyrs. Car, comme vous surpassez en pureté toutes les vierges ; ainsi surpassez-vous en courage et en constance tous les martyrs. Vous êtes martyre par un désir fervent d'endurer tous les supplices de votre Fils JÉSUS ; vous êtes martyre par les terribles douleurs que vous

ressentez à la vue de ce Fils mourant, qui ne vous conserve la vie que par un miracle. Oh ! que ne m'est-il donné de souffrir avec vous un semblable martyr ! Faites-moi la grâce, ô Reine des martyrs, de partager vos souffrances, mortifiant mon corps par la pénitence, domptant ma volonté par le renoncement à moi-même, m'approchant courageusement de la croix de votre Fils, et m'y crucifiant comme vous vous y êtes vous-même crucifiée.

II. — *Parole de JÉSUS à sa mère.*

JÉSUS voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : *Femme, voilà votre fils* (1).

Premièrement. Je remarquerai ici la charité vigilante et attentive de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Au milieu de tant d'opprobres et de tourments, il n'oublie pas qu'il est le Sauveur des hommes. Il exerce les œuvres de compassion et de miséricorde, il remplit les obligations de son emploi avec la même présence d'esprit, avec la même liberté intérieure que s'il ne sentait pas la douleur. Il prie pour ses ennemis comme Pontife ; il promet à un pécheur repentant le paradis, comme Rédempteur ; il prend soin de sa Mère, comme Fils, et de son disciple, comme Maître ; afin de nous apprendre par son exemple à ne point négliger ce qui est de notre devoir, fussions-nous accablés de maux et plongés dans l'affliction. — O JÉSUS, Prêtre souverain, vous n'êtes pas comme le grand-prêtre Aaron que la tristesse empêchait de vaquer aux fonctions de son

1. Cum vidisset ergo JESUS matrem, et discipulum stantem, quem diligebat, dicit matri suæ: Mulier, ecce filius tuus. (JOAN., XIX, 26.)

ministère (1). Tout souffrant, tout mourant que vous êtes, vous n'omettez rien de ce qui regarde le vôtre. Vous priez pour ceux qui vous persécutent ; vous réconciliez les pécheurs avec votre Père ; vous pourvoyez au soulagement et à la consolation de votre Mère. Accordez-moi, Seigneur, cette liberté intérieure pleine et entière, afin que les accidents les plus fâcheux ne puissent m'empêcher de satisfaire aux obligations de l'emploi que vous m'avez confié.

Secondement. Je pèserai les paroles que le Sauveur adresse à la très sainte Vierge : *Femme, voilà votre fils.* Il veut lui dire : Je ne vous oublie point ; je sais ce que je vous dois comme fils, et je ne puis vous abandonner. Me voici cependant sur le point de quitter la terre ; je vous laisse donc mon bien-aimé disciple en ma place, afin qu'il vous tienne lieu de fils, vous servant, vous rendant tous les bons offices que pouvait attendre de moi la meilleure des mères. Toutefois JÉSUS ne donne point à Marie le nom de mère ; il l'appelle *femme*, et cela pour deux raisons. Il craint de l'affliger en lui adressant un nom si plein de tendresse ; et il veut surtout nous montrer que, dépouillé de toutes les affections de la chair et du sang, il ne pense qu'à faire les œuvres de son Père. Aussi ne lisons-nous pas qu'il lui ait jamais donné publiquement le nom de mère. Ces paroles touchèrent vivement le cœur de la très pure Vierge. C'était le dernier adieu d'un fils expirant, et rien au monde ne pourrait la dédommager de cette perte. Pour le Fils du Dieu vivant, on lui donne le fils d'un pauvre pécheur ; pour un maître céleste, un disci-

1. Quomodo potui... placere Domino in ceremoniis, mente lugubri? (*Levit.*, X, 19.)

ple de la terre. — O Sauveur du monde, en désignant saint Jean, vous dites à votre Mère : *Voilà votre fils* ; vous pourriez aussi lui dire, en vous désignant vous-même : *Femme, voici votre fils*. Voici celui que vous avez conçu par l'opération du Saint-Esprit, et que vous avez enfanté sans douleur ; voici celui que vous avez couché dans une crèche entre deux animaux, que vous avez nourri de votre lait, et que vous avez porté dans vos bras ; voici celui que vous avez contemplé avec délices et caressé sur vos genoux. Le voici maintenant entre les bras de la croix, au milieu de deux voleurs, tout défiguré et couvert de plaies ; dites-le-moi, reconnaissez-vous votre fils, et avez-vous quelque commandement à lui faire, en qualité de mère ? Vous ne me répondez rien ; la douleur vous ferme la bouche. Recevez donc, ô mère affligée, mon plus cher disciple à ma place : *Voilà votre fils*.

Troisièmement. Je considérerai jusqu'où s'étendit la charité de JÉSUS-CHRIST lorsqu'il prononça ces paroles : *Femme, voilà votre fils*. Il ne les applique pas uniquement à son bien-aimé disciple, mais il les étend à tous les hommes ; et il sait bien le faire comprendre à sa Mère, lui déclarant au fond du cœur qu'elle doit être la Mère non seulement de saint Jean, mais encore de tous les disciples qu'il a et qu'il aura jusqu'à la fin du monde. C'est donc dans ce sens qu'il lui dit : *Femme, voilà votre fils* ; c'est-à-dire : Recevez mon disciple pour votre fils ; mais recevez aussi en la même qualité tous ceux qui, dans la suite des siècles, seront mes disciples. Ma volonté est que vous soyez leur mère et qu'ils soient vos enfants : veillez donc sur eux comme sur vos propres fils ; ayez pour eux tous les soins et

toute la tendresse d'une mère. — O doux JÉSUS, je vous rends grâces de ce que vous avez chargé votre Mère de nous recevoir pour ses enfants, nous faisant ainsi vos propres frères. — O Vierge bénie, désormais je vous dirai avec une confiance filiale : Ma Mère, voici votre fils. Souvenez-vous que votre Fils unique, à l'heure de sa mort, vous a recommandé de m'adopter comme fils ; reconnaissez-moi donc pour votre enfant. et ayez pour moi toute la sollicitude de la plus charitable des mères.

III. — *Parole de JÉSUS à saint Jean.*

Puis il dit au disciple : Voilà votre mère. Et depuis cette heure-là le disciple la reçut chez lui (1).

Premièrement. Je considérerai que les paroles de JÉSUS-CHRIST sont efficaces, et qu'elles opèrent ce qu'elles signifient, de la manière qu'il le veut. D'où il suit que par cette parole : *voilà votre mère*, il communiqua à la Vierge un esprit de mère pour saint Jean et pour les autres disciples ; comme il donna à saint Jean et à ses autres disciples un esprit de fils pour sa très sainte Mère. Puis donc qu'il adresse cette parole non seulement à son disciple bien-aimé, mais encore, en sa personne, à tous ceux qui font profession d'être ses disciples, je dois me figurer qu'il me dit à moi-même : *Voilà ta mère.* Je te recommande de l'aimer et de l'honorer, de lui obéir et d'avoir recours à elle dans tous tes besoins. Comme je t'ai donné mon Père pour père ; je te donne aussi ma Mère pour mère : conduis-toi comme le fils d'une telle Mère. — O très doux

1. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua. Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua. (JOAN., XIX, 27.)

JÉSUS, d'où me vient ce bonheur que vous me donniez pour mère votre propre Mère ! Formez en moi, Seigneur, un cœur de fils pour une Mère si digne de tous mes services et de tout mon amour. — O Vierge trois fois bénie ! vous avez été toujours si obéissante envers votre divin Fils, que vous consentirez, j'en ai l'assurance à remplir à mon égard tous les devoirs d'une mère. Montrez donc que vous êtes Mère ; et que celui qui voulut naître de vous pour notre amour, reçoive par vous nos prières. Ainsi soit-il (1).

Secondement. J'examinerai pourquoi le Sauveur accorda une faveur si particulière à saint Jean. Deux raisons principales contribuèrent ensemble à la lui faire mériter. En premier lieu, cet apôtre était vierge. Or, il était de toute convenance que le Fils vierge recommandât sa Mère vierge à un disciple également vierge. Je puis juger par là de l'estime que fait JÉSUS de ceux qui sont parfaitement purs de corps et d'esprit. En second lieu, Jean s'était signalé par son amour pour JÉSUS-CHRIST. Nous voyons qu'il le suit jusqu'au Calvaire, qu'il se tient près de sa croix, et qu'il surmonte tous les obstacles qui pouvaient l'éloigner de son divin Maître, et qui en éloignèrent effectivement les autres disciples. Puis donc qu'il se distingua entre tous les autres, il était juste qu'il fût plus favorisé que les autres. — Je tâcherai de concevoir un vif désir d'imiter la pureté de Marie et de saint Jean, d'aimer cordialement, à leur exemple, JÉSUS et sa croix, afin de mériter d'être regardé par la Vierge comme son enfant, et de l'avoir toujours pour mère.

1. Monstra te esse matrem ; sumat per te preces, qui pro nobis natus tulit esse tuus. (*Liturg.*)

Troisièmement. Sur cette parole de saint Jean : *Et dès ce moment, le disciple la reçut chez lui*, je remarquerai que l'Évangéliste ne dit pas que Marie reçût Jean pour son fils. Non, cela n'était pas nécessaire. Il suffisait à la plus obéissante des créatures d'avoir le plus léger indice de la volonté divine pour l'accomplir sans délai. Mais saint Jean dit de lui-même que *dès lors il reçut Marie dans sa maison*, c'est-à-dire qu'il la prit à sa charge, et qu'il commença à remplir envers elle, avec une exactitude et un zèle nonpareils, tous les devoirs d'un fils à l'égard d'une mère : ce qu'il fit, et parce que son Maître le lui avait commandé, et parce qu'il s'estimait heureux entre tous les hommes de servir une telle Mère. — O glorieux apôtre, je me réjouis du bonheur qui vous est échu aujourd'hui en partage ! Demandez à votre divin Maître qu'il daigne me donner un esprit d'enfant pour sa Mère, afin que je la serve comme vous l'avez servie. — O mon Sauveur, qui n'admurerait la générosité dont vous faites preuve sur la croix ? Vous donnez votre paradis à un voleur qui vient de se convertir, et votre Mère au disciple qui vous aime. Usez envers moi, je vous en conjure, de la même libéralité : inspirez-moi une tendre dévotion pour votre Mère, et confirmez-moi dans l'espérance où je suis qu'elle m'ouvrira les portes du ciel, afin que j'y règne avec vous et avec elle dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.



MÉDITATION XLVIII.

DES TÉNÈBRES QUI COUVRIRENT TOUTE LA TERRE
ET DE LA QUATRIÈME PAROLE DE JÉSUS SUR LA
CROIX.

I. — *Pourquoi la terre fut couverte de ténèbres.*

Peu de temps après le crucifiement du Sauveur, depuis la sixième heure du jour jusqu'à la neuvième, c'est-à-dire depuis midi jusqu'à trois heures, les ténèbres se répandirent sur la terre (1). — Je rechercherai les raisons de ces ténèbres miraculeuses, et je me demanderai pourquoi Dieu voulut que le soleil s'éclipsât en cette circonstance, pendant un temps si considérable.

Premièrement. Ce fut pour manifester sa juste colère contre les Juifs. Ce peuple ingrat qui ne craint pas de livrer à la mort, par un forfait épouvantable, celui qui est la lumière du monde, n'est-il pas indigne de voir la lumière du jour? De plus, ces ténèbres extérieures signifient l'aveuglement intérieur des persécuteurs de JÉSUS, et les ténèbres éternelles dans lesquelles doit les précipiter leur obstination volontaire.

Secondement. Ce fut aussi pour publier, par un miracle incontestable, l'innocence et la souveraine grandeur de JÉSUS-CHRIST. Le soleil s'obscurcit et couvre de deuil toute la terre à la mort de son Créateur. Il est comme sensible à tant de douleurs et d'ignominies. En cachant sa lumière, il dérobe le Fils de Dieu aux re-

1. A sexta autem hora tenebræ factæ sunt super universam terram usque ad horam nonam. (MATTH., XXVII, 45. — MARC., XV, 33. — LUC., XXIII, 44. — D. THOM., Part. 3, quæst. 44, art. 2.)

gards insultants de ses ennemis ; et il suspend les impiétés de ses blasphémateurs, en les forçant de se retirer du Calvaire.— O vrai Soleil de justice, il est bien juste que le soleil matériel s'obscurcisse lorsqu'il vous voit couvert de tristesse comme d'un nuage, et que vous êtes sur le point de quitter notre terre pour aller éclairer un autre monde : mais il est encore plus juste que je m'afflige de votre mort, puisque c'est moi qui en suis la cause. Ne permettez pas, Seigneur, que je sois assez aveugle pour ne point comprendre l'obligation que j'ai de partager votre tristesse, ou assez dur pour ne point compatir à vos incompréhensibles souffrances.

Troisièmement. Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même voulut que la terre fût enveloppée de ténèbres, afin que cette nuit subite calmant le tumulte du peuple, il pût employer, dans le repos et l'isolement des créatures, les dernières heures de sa vie à se disposer à la mort et à prier pour nous avec des gémissements ineffables et d'abondantes larmes. Dans le temps de sa prédication, il conversait tout le jour avec les hommes, et il se retirait le soir sur quelque montagne pour y passer la nuit en prière. Ce n'est pas, sans doute, qu'il eût besoin du silence et de l'obscurité de la nuit pour prier ; mais il voulait nous instruire et nous donner l'exemple. C'est ainsi que sur la montagne du Calvaire, après avoir rempli tous les devoirs de la charité la plus tendre, les bras étendus en croix, il s'occupe uniquement à prier durant ces trois heures consécutives de ténèbres, appliquant le fruit de son oraison à tous les fidèles : car il les avait tous devant les yeux. Or je dois me persuader qu'il me voyait distinctement moi-même, et qu'il m'appliquait aussi le fruit

de ses supplications et de ses larmes. A l'exemple de JÉSUS, la très pure Marie passe tout ce temps dans une prière fervente et une contemplation sublime, animée de vifs sentiments, non de joie, mais de douleur, conformes à ceux de son divin Fils. Il est à croire que saint Jean et le bon larron imitèrent ces deux modèles, et que le Sauveur leur en inspira la pensée, leur disant intérieurement du haut de sa croix : *Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation* (1). — O doux JÉSUS, enseignez-moi à prier avec le même repos et dans le même esprit que vous pendant ces trois heures d'inexprimables souffrances ; échauffez ma tiédeur, et faites que j'emploie le reste de ma vie à me préparer avec ferveur à la mort.

II. — *Quatrième parole de JÉSUS sur la croix.*

Vers la neuvième heure, c'est-à-dire sur les trois heures après midi, JÉSUS jeta un grand cri, disant : Eli, Eli, lamma sabachthani ? ce qui signifie : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné (2) ? — C'est la quatrième parole que Notre-Seigneur prononça sur la croix. Le grand cri dont elle fut précédée nous marque qu'il était encore vivant, et qu'il ressentait une navrante douleur de se voir ainsi délaissé. Or deux causes principales concoururent au délaissement de JÉSUS.

Premièrement. Son Père l'abandonna, en lui laissant souffrir les plus cruels tourments, bien qu'il lui fût facile de l'en délivrer. C'est, il est vrai, la conduite ordinaire de Dieu d'abandonner ainsi ses serviteurs pour leur

1. *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.* (MATTH., XXVI, 41.)

2. *Et circa horam nonam clamavit JESUS voce magna, dicens : Eli, Eli, lamma sabachthani ? hoc est : Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* (MATTH., XXVII, 46. — MARC., 34.)

plus grand bien : mais, dans la Passion de son Fils, il usa envers lui d'une extrême rigueur, le privant de tout soulagement dans ses peines. Il était impossible à mon Sauveur d'appuyer sa tête sur la croix, sans éprouver de nouvelles douleurs ; ses mains ne pouvaient soutenir son corps, sans élargir leurs blessures ; la charge qui portait sur ses pieds, en augmentait les plaies. De sorte que, au milieu de si nombreuses et si intolérables souffrances, il ne put s'empêcher d'élever la voix vers le ciel et de s'écrier : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?*

Secondement. JÉSUS-CHRIST, en tant que Dieu, abandonna lui-même son humanité, lui soustrayant toutes les consolations sensibles, et la laissant plongée dans une tristesse mortelle, comparable à une agonie, qui s'empara de lui au jardin des Olives, et dura jusqu'à son dernier soupir. Afin donc qu'on ne s'imaginât point que sa patience provenait d'insensibilité, et que, s'il s'occupait avec tant de zèle du bien de ses frères, c'était parce qu'il ne sentait pas la douleur, il voulut manifester l'excès de ses peines en disant comme homme : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* D'un autre côté, il tenait à nous faire comprendre que cette plainte n'était point un cri de désespoir, mais d'amour ; et, pour cette raison, il ne dit pas simplement : *Dieu, Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* mais, *mon Dieu, mon Dieu ;* comme s'il disait : Je sais que vous êtes le Dieu de tout ce qui existe, parce que vous donnez à chaque créature l'être qui lui est propre ; mais je sais aussi que vous êtes mon Dieu d'une manière toute particulière, parce que, par un amour vraiment spécial, vous m'avez communiqué

votre être divin. Puis donc que vous m'aimez et que je vous aime, mon Dieu, mon Dieu, comment m'abandonnez-vous dans mon affliction suprême? — O bon JÉSUS, il n'est point nécessaire qu'un ange vienne une seconde fois du ciel, comme au jardin de Gethsémani, pour vous fortifier en vous exposant les causes de ce délaissement; car la fin de vos maux est proche. Souffrez toutefois que je vous les dise moi-même, et que je reconnaisse ainsi en votre présence l'immense charité dont vous avez usé envers moi. Vous voulez bien que votre Père vous abandonne, parce que je vous ai abandonné le premier, en faisant ma volonté de préférence à la vôtre; et vous m'obtenez, par ce délaissement, la grâce que sa divine miséricorde ne m'abandonne jamais. Vous voulez aussi m'apprendre par votre exemple à supporter avec patience les délaissements intérieurs auxquels il vous plaira de me soumettre: car n'est-il pas juste que le disciple accepte ce que son maître n'a pas refusé? O Maître plein de douceur, *ne m'abandonnez pas pour toujours, ne me délaissez pas quand mes forces auront défailli* (1).

Troisièmement. Je puis enfin considérer une autre cause du délaissement de JÉSUS: cause dont il se plaint, et qu'il ressent plus vivement encore que les deux précédentes. Il se voit abandonné, même par ses apôtres; et son peuple choisi persiste à ne pas le reconnaître pour le Messie et le Fils de Dieu. Dans la suite des âges, une infinité d'hommes l'abandonneront en renonçant à sa doctrine, en méprisant ses sacrements, en négligeant de recueillir, comme ils le pourraient si

1. Non me derelinquas usquequaque... Et usque in senectam et senium, Deus, ne derelinquas me. (Ps., CXVIII, 8. — LXX, 18.)

facilement, les fruits de tant d'humiliations et de souffrances. — O doux JÉSUS, je ne m'étonne plus de vos amoureuses plaintes. Que manque-t-il à l'abondance de votre Rédemption ? Que pouviez-vous ajouter aux douleurs et aux ignominies de votre Passion ? Et cependant, qu'il est petit le nombre de ceux qui consentent à en faire leur profit ! O mon unique refuge, que je vous vois délaissé en ce monde ! Des nations entières refusent le don de la foi ; d'autres, après avoir été éclairées des lumières de l'Évangile, retombent dans les ténèbres de l'infidélité. Des hommes sans nombre, qui font profession de christianisme, oublient les préceptes de votre loi. Au lieu de s'entr'aimer et de se secourir, ils abandonnent les uns les autres, et ils vous abandonnent vous-même, puisque vous avez dit : *Ce que vous avez manqué de faire à l'un de ces plus petits, qui m'appartiennent, vous avez manqué de me le faire à moi-même* (1). O Père éternel, n'abandonnez pas ainsi votre Fils ; et, puisqu'il a parcouru avec tant de courage la douloureuse carrière de sa Passion, faites que tous reconnaissent et adorent celui qui s'est immolé pour eux sur le bois de la croix.

III.— *Autres circonstances du délaissement de JÉSUS-CHRIST.*

Premièrement. Notre-Seigneur se contenta de prononcer à haute voix les paroles que nous avons rapportées et qui sont les premières du psaume vingt et unième, où il est traité fort au long de sa Passion. Mais il est pieux de croire qu'il récita intérieurement

1. *Quandiu non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis.* (MATTH., XXV, 45.)

le reste du psaume, exposant à son Père tous ses tourments, que le prophète royal décrit d'une manière si distincte. Il insista principalement sur les paroles suivantes, expression de son angoisse et de sa tristesse : *Délivrez mon âme, ô mon Dieu, du glaive qui la poursuit ; délivrez de la puissance du chien mon âme qui est seule et abandonnée. Sauvez-moi de la gueule du lion, et détournez de moi la corne des licornes* (1). Le glaive, c'est la mort à laquelle il est condamné par la justice divine ; le chien, c'est Caïphe et ses autres persécuteurs qui ont déchiré sa réputation par leurs calomnies et leurs blasphèmes ; le lion, c'est Pilate avec ses ministres et ses soldats, qui, non contents de le mépriser orgueilleusement, l'ont tourmenté avec une cruauté inouïe ; les licornes, ce sont les puissances infernales qui animaient ses ennemis contre lui. Or JÉSUS accompagna ces demandes des sentiments les plus vifs et les plus touchants, comme le dit saint Paul : *Durant les jours de sa chair, il offrit avec un grand cri et avec larmes ses prières et ses supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort* (2).

Secondement. Je considérerai quelle fut l'affliction profonde de la très pure Marie, lorsqu'elle entendit s'échapper de la bouche de JÉSUS ces lamentables paroles : *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Elles pénétrèrent jusqu'au fond de son âme. Aussitôt elle éleva son esprit vers le Père éternel, et le conjura de ne pas abandonner son Fils unique dans sa détres-

1. Erue a framea, Deus, animam meam: et de manu canis unicam meam. Salva me ex ore leonis: et a cornibus unicornium humilitatem meam. (*Ps.*, XXI, 21, 22.)

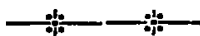
2. Qui in diebus carnis suæ, preces supplicationesque, ad eum qui possit illum salvum facere a morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro sua reverentia. (*Hebr.*, v, 7.)

trousse. Puis, comme elle savait par cœur les psaumes de David, il est probable que, dès que le Sauveur eut prononcé le premier verset du psaume vingt et unième, elle le continua intérieurement en union avec son adorable Fils, méditant en elle-même, avec un indicible déchirement de cœur, chacun des tourments racontés en termes si précis par le Prophète. C'est dans les mêmes sentiments que je dois réciter et méditer ce psaume admirable, m'arrêtant quelque temps à chaque verset, pour ne pas dire à chaque mot.

Troisièmement. Je remarquerai que *quelques-uns de ceux qui étaient présents, ayant entendu les paroles de JÉSUS, se dirent entre eux : Il appelle Élie. Attendez, voyons si Élie viendra le délivrer* (1). De la part des persécuteurs de JÉSUS, cette réflexion est une injure et une moquerie. Ils jouent sur le mot *Élie*, et semblent dire : Il est si faible et si misérable que, ne pouvant se sauver lui-même, il se plaint et implore le secours d'Élie. Voilà comment ces impies dénaturent et tournent en ridicule les paroles de notre divin Rédempteur, sa bonté sans mesure le permettant ainsi, afin que nulle sorte de tourments ne lui soit épargnée sur la croix. — Ne permettez pas, Seigneur, que je détourne le sens de vos paroles, ni que je me propose, en les employant, d'autre fin que de vous glorifier et de vous servir ; et puisque ce sont *les paroles de la vie éternelle* (2), faites qu'elles me conduisent heureusement au port du salut. Ainsi soit-il.

1. Quidam autem illic stantes, et audientes, dicebant : Eliam vocat iste... Cæteri vero dicebant : Sine, videamus an veniat Elias liberans eum. (MATTH., XXVII, 47, 49.)

2. Domine... verba vitæ æternæ habes. (JOAN., VI, 69.)



MÉDITATION XLIX.

DE LA SOIF QUE SOUFFRIT NOTRE-SEIGNEUR ET DE LA CINQUIÈME PAROLE QU'IL PRONONÇA SUR LA CROIX.

I. — *Soif de JÉSUS.*

Ensuite JÉSUS, sachant que tout était consommé, afin qu'une dernière parole de l'Écriture fût aussi accomplie, dit : *J'ai soif* (1).

Je considérerai la soif ardente dont fut tourmenté JÉSUS-CHRIST. Il n'a point bu depuis le soir précédent ; et cependant, quelles fatigues n'a-t-il pas eu à essuyer ! On l'a conduit à pas précipités de tribunal en tribunal ; il a répandu une grande quantité de sang dans sa flagellation, dans son couronnement d'épines, et sur la croix, où, depuis près de trois heures, il est en proie à des douleurs intolérables. C'est de cette soif qu'il parle lui-même au psaume vingt et unième, lorsqu'il dit : *Ma force s'est desséchée comme l'argile au feu : ma langue s'est attachée à mon palais : vous m'avez réduit à la poussière du tombeau* (2). Cette soif brûlante, le Sauveur la supporte sans proférer un seul mot, jusqu'au moment où, se voyant sur le point de rendre le dernier soupir, il se plaint doucement, afin de nous faire connaître un tourment qu'il souffre en expiation de nos excès dans le boire et dans le manger ; afin aussi d'exciter notre reconnaissance envers lui et de nous encourager à supporter avec patience pour

1. Postea sciens JESUS quia omnia consummata sunt, ut consummaretur scriptura, dixit : Sitio. (JOAN., XIX, 28.)

2. Aruit tanquam testa virtus mea, et lingua mea adhæsit faucibus meis : et in pulverem mortis deduxisti me. (Ps., XVI, 16.)

son amour la même privation, supposé qu'elle se présente. — O divin Samson, qui mourez de soif, après avoir, dans un rude combat, terrassé les Philistins, que ne demandez-vous à votre Père qu'il fasse jaillir une source abondante de cette croix, sur laquelle vous remportez une si glorieuse victoire ? O pierre mystérieuse, frappée avec le bois de la croix, que ne vous ouvrez-vous comme le rocher que Moïse frappa avec sa baguette, et que ne laissez-vous échapper par toutes vos blessures des fleuves d'eau vive, pour rafraîchir votre bouche desséchée ? Mais je le vois, Seigneur, votre charité ne consent à verser que des flots de sang pour laver nos péchés, et votre plus doux rafraîchissement est de souffrir beaucoup pour opérer notre réconciliation avec votre Père. Je vous supplie, ô mon JÉSUS, par le mérite de votre soif, de m'accorder la patience et la tempérance, afin que je m'abstienne de tout murmure dans le besoin, et de tout excès dans l'abondance.

II. — *Trois sortes de soif souffertes par JÉSUS.*

Outre la soif corporelle, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST en avait une beaucoup plus ardente de trois choses que l'Évangéliste semble indiquer, lorsqu'il marque la raison pour laquelle JÉSUS dit cette parole : *J'ai soif*. Il voyait qu'il avait souffert tous les tourments que les prophètes avaient prédits en parlant de sa Passion ; il n'en manquait plus qu'un seul : on ne l'avait pas encore abreuvé de vinaigre. Afin donc que cette dernière prophétie eût son accomplissement, il dit : *J'ai soif* ; comme pour avertir les bourreaux de lui présenter le vinaigre qu'ils tenaient préparé. —

Dans cette circonstance, notre divin Sauveur pratiqua trois excellentes vertus, qui nous font distinguer trois sortes de soif qu'il endura sur la croix.

Premièrement. Il eut soif d'obéir. Cette soif provenait de l'immense désir qu'il avait d'accomplir la volonté divine en toutes choses, sans omettre un seul iota, quoi qu'il dût lui en coûter. Sachant donc que telle était la volonté de son Père, il fit connaître par obéissance qu'il avait soif, malgré la certitude qu'on lui présenterait, non de l'eau, mais du vinaigre. — O mon JÉSUS, dont la nourriture est de faire la volonté de celui qui vous a envoyé, et d'accomplir son œuvre ⁽¹⁾ ; donnez-moi une soif si ardente de l'obéissance, que je ne trouve de joie et de repos que dans l'exercice de cette vertu.

Secondement. Il eut soif de souffrir pour notre amour. Les tourments inouïs qu'il avait déjà endurés ne l'empêchaient pas d'en souhaiter de plus grands encore ; et il les eût soufferts effectivement, s'il n'eût consulté que le mouvement de son cœur, et non la volonté de son Père. Voyant donc que, selon l'Écriture, il ne lui restait plus qu'à être abreuvé de vinaigre, il dit : J'ai soif ; bien moins dans l'intention d'éprouver quelque rafraîchissement, que de se procurer un nouveau tourment. — O mon Sauveur, quelle confusion pour moi de voir que ce n'est pas la soif des souffrances qui me presse, mais celle des aises et des délices de la vie. Délivrez-moi, Seigneur de cette soif funeste, et changez-la en celle qui vous consume : faites que je sois altéré du désir de souffrir de plus en plus pour votre amour.

1. Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus. (JOAN., IV, 34.)

Ces deux vertus de Notre-Seigneur, son obéissance envers son Père et son amour pour nous, lui suggérèrent le moyen si admirable et si saint dont il se servit pour manifester sa soif. Il la déclara le plus simplement possible, sans alléguer aucune raison pour engager les soldats à l'écouter favorablement.

Je dis plus : il s'abstint de faire une demande formelle ; il se contenta de proférer cette seule parole : *J'ai soif*. C'était dire : Voilà ce que je souffre ; voyez si vous voulez, quand, et comment vous voulez me soulager. Notre divin Sauveur enseigne par là à tous les chrétiens, et particulièrement aux religieux, comment ils doivent représenter leurs besoins temporels à Dieu dans la prière, et à leurs supérieurs, se bornant à leur exposer la nécessité où ils sont, et leur abandonnant le soin d'y remédier, de la manière et au temps qu'ils jugeront convenable ; disposés du reste à demeurer dans la souffrance jusqu'à la mort, si telle est la volonté divine. Et, de vrai, croirai-je faire un grand sacrifice en me reposant de tout sur Dieu qui est mon Père, et sur mes supérieurs qui sont ses ministres, quand mon Sauveur a tenu cette conduite avec ses bourreaux, dont il n'attendit aucun secours ? *Puis-je penser que si je demande à Dieu du pain, il me donnera une pierre ? ou, si je lui demande un poisson, qu'il me donnera un serpent ? ou, si je lui demande un œuf, qu'il me donnera un scorpion* (1) ? ou enfin, si je lui dis : *J'ai soif*, qu'il me présentera du fiel ou du vinaigre ? Non, Dieu mon Père n'est pas si dur à mon

1. Quis autem ex vobis patrem petit panem, numquid lapidem dabit illi? aut piscem : numquid pro pisce serpentem dabit illi? aut si petierit ovum : numquid porriget illi scorpionem? (LUC., XI, 11, 12. — MATTH., VII, 9, 10.)

égard, que de me refuser ce qui m'est nécessaire ; ou de me donner ce qui peut me nuire. Puisqu'il en est ainsi, il me suffira de lui exposer ma nécessité, lui laissant avec une entière résignation le soin d'y apporter remède.

Troisièmement. JÉSUS-CHRIST eut soif du salut des âmes rachetées au prix de ses souffrances et de sa mort. Il désira avec une ardeur inexprimable que son sang divin fût profitable à tous les hommes ; que tous s'employassent au service de son Père, et lui rendissent l'honneur et le culte qu'ils lui devaient comme à leur souverain Seigneur. Car *le zèle de la maison de son Père le dévorait*, ainsi qu'il s'exprime lui-même dans les Psaumes ⁽¹⁾, et ce zèle lui causa toute sa vie une soif qui ne fut jamais plus ardente que sur la croix. Je considérerai en particulier quelle soif il eut de mon salut et de ma perfection. Je lui en rendrai des actions de grâces, et je m'efforcerai d'étancher sa soif par ma fidélité à son service. — O mon âme, écoute ton Seigneur qui t'adresse ces touchantes plaintes : J'ai soif que tu sois obéissante, patiente, humble et charitable. Donne-lui ce qu'il te demande, pour tempérer l'ardeur qui le consume. O mon JÉSUS, recevez mon cœur comme un vase plein de fervents désirs de vous servir. C'est l'unique breuvage qui vous soit agréable ; buvez-en, Seigneur, incorporez-moi à vous, et introduisez-moi si avant dans votre cœur adorable, que je n'en sorte jamais. Ainsi soit-il.

Je conclurai de ces réflexions que, si je veux imiter parfaitement Notre-Seigneur, je dois exciter en moi la soif de trois choses : d'obéir à Dieu, de souffrir

1. Quoniam zelus domus tue comedit me. (Ps., LXVIII, 10.)

pour Dieu, d'attirer un grand nombre d'âmes au service de Dieu. Ces trois sortes de soif seront suivies d'une quatrième, *la soif de voir le Dieu fort, le Dieu vivant* (1); et enfin s'accomplira en moi cette parole de JÉSUS-CHRIST : *Bienheureux ceux qui ont soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés* (2).

III. — JÉSUS abreuvé de vinaigre.

Or il y avait là un vase plein de vinaigre. Un des soldats courut aussitôt prendre une éponge et la trempa dans le vinaigre ; puis, l'ayant mise au bout d'un roseau, il l'approcha de la bouche de JÉSUS (3). — Admirons ici, d'un côté, l'avarice et la dureté incroyables de l'homme à l'égard de Dieu; et de l'autre, la libéralité et la bonté nonpareilles de Dieu à l'égard de l'homme. Car Dieu pouvait-il se montrer plus libéral et plus clément envers l'homme, qu'en répandant pour lui jusqu'à la dernière goutte de son sang? et l'homme pouvait-il se montrer plus dur et plus avare envers Dieu, qu'en lui refusant quelques gouttes d'eau dans une semblable circonstance? Mais il nous faut méditer plus à fond ce mystère.

Premièrement. Je considérerai d'abord comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, pressé par une soif intolérable, se trouve destitué de tout secours. Il ne rencontre personne qui compatisse à sa douleur, personne qui lui présente un peu d'eau pour tempérer l'ardeur qui le dévore. On ne lui offre que du vinaigre; encore

1. *Sitivit anima mea ad Deum fortem, vivum.* (Ps., XLII, 3.)

2. *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam : quoniam ipsi saturabuntur.* (MATTH., V, 6.)

3. *Vas ergo erat positum aceto plenum. Illi autem spongiam plenam aceto, hyssopo circumponentes, obtulerunt ori ejus.* (JOAN., XIX, 29. — MATTH., XXVII, 48. — MARC., XV, 36.)

l'a-t-on mêlé avec de l'hysope, pour le rendre plus insupportable. JÉSUS endure ce nouveau tourment avec une merveilleuse patience, sans se plaindre et sans préférer une seule parole qui ressente l'indignation. Il veut par là nous enseigner la résignation dans les souffrances passagères de la vie présente, et nous préserver de la soif éternelle que nous avons mérité de souffrir en enfer à cause de nos péchés. C'est là que les réprouvés demandent avec le mauvais riche une goutte d'eau au milieu des flammes, et elle leur est refusée. — O mon JÉSUS, je vous rends grâces de ce que vous avez bien voulu supporter un abandon presque semblable à celui de ces malheureux, ne trouvant aucun adoucissement à votre martyre. Je vous supplie humblement par votre soif, de ne pas permettre que je souffre la soif éternelle, et de me donner la force de supporter au besoin la soif temporelle.

Secondement. Je considérerai ensuite la douleur que causait à Notre-Seigneur sa soif spirituelle. Il voyait, dans l'éponge imbibée de vinaigre et mise au bout d'un roseau, le breuvage que lui préparaient les pécheurs. Il voyait qu'ils n'auraient à lui offrir que des cœurs sans consistance, comme l'éponge, vides de tout bien et remplis de vinaigre, c'est-à-dire de péchés, fruits amers de leur vanité et de leur inconstance, dont le roseau est la figure. — Songe, ô mon âme, au breuvage que tu présentes à ton Seigneur chaque fois que tu commets le péché ; sache que tu lui donnes du vinaigre à boire quand, par des paroles aigres et par des actions insultantes, tu offenses ton prochain, en qui il se considère comme dans son image, regardant l'injure faite au plus petit des siens comme faite à lui-même. O

mon Sauveur, bien différente est la boisson que vous me donnez pour étancher ma soif, de celle que je vous donne pour apaiser la vôtre ! Au lieu de cette éponge pleine de vinaigre, attachée à un roseau d'hysope, vous m'offrez votre chair avec votre sang, vin généreux qui a été exprimé sur le bois de la croix. *Vous m'arrosez de ce sang comme avec de l'hysope pour me purifier* (1) ; vous m'enivrez de ce vin délicieux, et vous me remplissez de votre amour. Je vous remercie, ô mon Dieu, de ce précieux breuvage, et je vous prie de pardonner à celui qui vous a si souvent outragé, en ne vous présentant, au plus fort de votre soif, que du vinaigre et du fiel.

Troisièmement. Je considérerai quelle douleur éprouva la sainte Vierge, lorsqu'elle entendit JÉSUS prononcer ces paroles : *J'ai soif*, et qu'elle vit les soldats lui donner du vinaigre. Elle comprit en même temps la soif spirituelle qui le pressait, et elle en ressentit une semblable, brûlant dans son âme du désir de le voir aimé et servi de tous les hommes. — O Vierge très pure, que vous eussiez alors apaisé volontiers la soif corporelle de votre bien-aimé Fils, si ses ennemis vous l'eussent permis ! Mais maintenant, vous vous employez encore plus volontiers à étancher sa soif spirituelle, en procurant à une infinité d'âmes, par votre sollicitude et vos prières, le bonheur de le connaître, de l'aimer, et de participer aux fruits de sa Passion. Faites, ô ma Mère, que je m'efforce, moi aussi, de soulager la soif de votre Fils : donnez-moi le courage de le servir sérieusement, comme il désire être servi, à la gloire de son saint nom. Ainsi soit-il.

1. Asperges me hyssopo, et mundabor. (Ps., L, 9.)

MEDITATION L.

DE LA SIXIÈME PAROLE QUE NOTRE-SEIGNEUR PRONONÇA SUR LA CROIX.

JÉSUS, *ayant pris le vinaigre, dit: Tout est consommé* (1). — Pourquoi JÉSUS-CHRIST a-t-il manifesté sa soif sur la croix ? Pourquoi a-t-il pris le breuvage qui devait être le dernier de ses tourments ? C'est ce qu'il déclare par la sixième parole : *Tout est consommé*. O parole courte, mais pleine de mystères ! Qui pourra l'expliquer ou la comprendre ? Or, en la proférant, notre divin Sauveur eut en vue trois choses capitales : leur importance mérite que nous en fassions les points principaux de cette Méditation.

I. — JÉSUS a souffert tous les tourments prédits par les prophètes.

Premièrement. JÉSUS-CHRIST, du haut de sa croix, jette un regard sur les opprobres et les tourments qu'il a endurés pour accomplir la volonté de son Père, depuis le moment de son Incarnation jusqu'à cette heure, la dernière de sa Passion et de sa vie. Il repasse dans sa mémoire les humiliations et les souffrances de sa naissance et de sa circoncision, de sa fuite et de son exil en Égypte, de sa prédication dans la Judée et dans la Galilée ; enfin de sa longue et cruelle Passion. Il voit que tout ce qui est dit de lui dans les Écritures est accompli, sans qu'il y manque un seul point ; il voit que

1. Cum ergo accepisset JESUS acetum, dixit : Consummatum est. (JOAN., XIX, 38.)

ses maux touchent à leur terme, et que la justice divine est pleinement satisfaite : alors, dans un transport de joie et de reconnaissance, il s'écrie : *Tout est consommé* ; tout ce que mon Père m'a ordonné de souffrir, je l'ai souffert. Il est à croire qu'il renouvela, en action de grâces, la prière qu'il avait faite la veille dans le cénacle, et qu'il dit encore une fois : Père saint, elle est venue l'heure que j'ai si longtemps appelée de mes vœux, soyez-en béni ! *Je vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que vous m'avez confiée* (1) ; je vous l'offre pour la rédemption du monde, et pour que tous les hommes soient glorifiés par moi. — O mon Rédempteur, vous dites un jour à vos disciples : *Je dois être baptisé d'un baptême ; et combien suis-je pressé qu'il s'accomplisse* (2) ! Réjouissez-vous aujourd'hui, car vous êtes vraiment baptisé dans votre sang. *Si l'espérance différée affligeait votre âme, que l'accomplissement de votre désir soit pour vous comme un arbre de vie* (3). Qu'il le soit aussi pour moi, ô mon Sauveur, et que je cueille à volonté sur l'arbre de la croix les fruits de sainteté que vous y avez produits.

De ces réflexions, je tirerai la conclusion suivante : Oh ! que je serais heureux à l'article de la mort, si j'employais tous les jours de ma vie à l'œuvre que Dieu m'a recommandée avant tout, l'œuvre de mon salut !

1. Ego te clarificavi super terram : opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam. (JOAN., XVII, 4.)

2. Baptismo autem habeo baptizari : et quomodo coarctor usquedum perficiatur ! (LUC., XII, 50.)

3. Spes quæ differtur affligit animam : lignum vitæ desiderium veniens. (Prov., XIII, 12.)

II. — JÉSUS a rempli sa mission sur la terre.

Secondement. JÉSUS-CHRIST se remet devant les yeux toutes les fins particulières de sa venue en ce monde, et tous les emplois dont il a été chargé par son Père. Il s'est fait homme pour expier la désobéissance d'Adam, pour écraser la tête du serpent infernal, pour dompter la mort et l'enfer, pour ouvrir les portes du ciel. Il s'est fait homme, pour nous enseigner, comme maître, la doctrine de la perfection ; pour nous donner, comme modèle, l'exemple des plus sublimes vertus ; pour publier, en qualité de *conseiller* par excellence (1), les conseils évangéliques et en établir la pratique ; pour instituer, à titre de souverain prêtre, un sacrifice et des sacrements propres à la loi nouvelle. Voyant donc qu'il a fait, de son côté, tout ce qui est nécessaire pour obtenir ces fins, et qu'il a rempli parfaitement tous ses emplois, il dit avec un sentiment de joie inexprimable : *Tout est consommé. J'ai accompli tout ce que je m'étais proposé de faire en venant dans le monde. Aujourd'hui, j'ai opéré au milieu de la terre un prodige, l'abrégi et la consommation de tous les mystères de ma vie mortelle ; la justice se répandra désormais comme un fleuve sur les nations, et ma colère sera apaisée* (2). Aujourd'hui se terminent les semaines de Daniel ; et, suivant la prédiction de ce prophète, *la prévarication cessera, le péché prendra fin, l'iniquité sera effacée, la justice éternelle paraîtra,*

1. Vocabitur nomen ejus... Consiliarius. (Is., IX, 6.)

2. Consummationem enim et abbreviationem Dominus Deus exercituum faciet in medio omnis terræ... Consummatio abbreviata inundabit justitiam... et consummabitur indignatio et furor meus. (Is., X, 22-25.)

et toute prophétie sera accomplie (1). Enfin, je n'ai rien omis pour que mes élus *fussent un, comme mon Père et moi nous sommes un, et qu'ils fussent consommés dans l'unité* (2). — O mon divin JÉSUS, pouviez-vous vous acquitter avec plus de zèle de l'office de Sauveur, et achever plus heureusement l'œuvre de notre Rédemption ? Comment vous en témoignerai-je ma reconnaissance ? Mettez, Seigneur, le comble à vos bienfaits ; achevez en moi ce que vous avez commencé, purifiez mon âme de toute souillure, enrichissez-la de vos grâces, afin que vous me trouviez à l'heure de ma mort consommé en toute vertu.

III. — JÉSUS *a réalisé toutes les figures de l'ancienne loi.*

Troisièmement. JÉSUS-CHRIST considère toutes les figures de l'Ancien Testament, qui, depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour, ont été comme les ombres de sa vie et de sa mort ; il considère en particulier les sacrifices et les cérémonies de la loi, les prophéties qui annoncent si distinctement ce qu'il doit faire et souffrir sur la terre ; et, voyant que tout est accompli, il le déclare disant : *Tout est consommé.* Les ombres sont dissipées, les figures ont disparu, les sacrifices anciens et les cérémonies légales sont abolis. Il n'y a plus de circoncision, ni aucune des charges pesantes qu'elle entraînait après elle. La loi et les prophètes

1. Septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt super populum tuum, et super urbem sanctam tuam, ut consummetur prævaricatio et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas, et adducatur justitia sempiterna, et impleatur visio et prophetia, et ungetur sanctus sanctorum. (DAN., IX, 24.)

2. Ut omnes unum sint... ut sint unum sicut et nos unum sumus... ut sint consummati in unum. (JOAN., XVII, 21-23.)

sont également accomplis ; car je ne suis pas venu les détruire, mais les accomplir ; et il est vrai de dire que le ciel et la terre ne passeront pas avant que la loi ait son accomplissement jusqu'à un seul iota et un seul point ⁽¹⁾. — Oui, Seigneur, tout ce que vous avez dit, vous l'avez fait ; votre parole est plus stable que le ciel et plus ferme que la terre. Aussi, désiré-je que, dans le ciel et sur la terre, les hommes et les anges louent et glorifient celui qui, pour sauver le monde, n'a point balancé à subir le supplice de la croix. Ainsi soit-il.

IV. — *JÉSUS crucifié est le juge des vivants et des morts.*

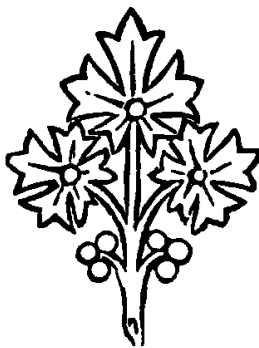
Quatrièmement. Je considérerai, en dernier lieu, que le même Seigneur qui est près d'expirer sur ce bois infâme, comme sur un trône d'ignominie et de douleur, viendra un jour sur une nuée éclatante, comme sur un trône de gloire, pour tous les hommes. C'est alors qu'après avoir séparé les bons d'avec les méchants, et jugé les uns et les autres selon leurs œuvres, il prononcera encore une fois cette parole : *Tout est consommé.* Le monde et sa gloire se sont évanouis, le temps de mériter et de démériter s'est écoulé, les plaisirs et les souffrances des justes sont passés, le règne du démon est fini, et cet ennemi du salut des hommes n'a plus le pouvoir de les tenter ni de les séduire. Le nombre des élus est complet, et il ne reste plus de place à distribuer dans le royaume des cieux. C'est, proportion gardée, ce que me dira JÉSUS-CHRIST à

1. Nolite putare quoniam veni solvere legem aut prophetas : non veni solvere, sed adimplere. Amen quippe dico vobis, donec transeat coelum et terra, iota unum aut unus apex non præteribit a lege, donec omnia fiant. (MATTH., V, 17, 18.)

moi-même au jugement qui suivra mon dernier soupir; car alors *tout sera consommé* pour moi. Cette pensée doit m'encourager à vivre de telle sorte que je puisse dire comme le grand Apôtre: *J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi* (1). — O souverain juge des hommes, votre justice sera aussi parfaite en ce jour, que votre miséricorde est parfaite maintenant; exercez en cette vie votre miséricorde envers moi, en me comblant de grâces et de mérites, afin que vous fassiez alors éclater en moi votre justice, en m'accordant la couronne de gloire que j'aurai méritée par mes travaux. Ainsi soit-il (2).

1. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. (*II Tim.*, IV, 7.)

2. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die judex. (*Tim.*, IV, 8.)



MÉDITATION LI.

DE LA SEPTIÈME PAROLE DE NOTRE-SEIGNEUR SUR
LA CROIX, ET DE SA MORT.

————— I. — JÉSUS *jette un grand cri.* —————

Alors JÉSUS *s'écria d'une voix forte : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains* (1). — Je considérerai d'abord pour quelles raisons le Sauveur poussa un grand cri.

Premièrement. Ce fut pour faire comprendre que sa force et sa vigueur n'étaient point épuisées par les tourments qu'il avait soufferts ; qu'il pouvait encore arrêter la mort et prolonger sa vie ; et que, s'il mourait, c'était parce qu'il consentait à mourir, suivant ce qu'il avait dit autrefois : *Personne ne peut m'ôter la vie ; c'est de moi-même que je la quitte ; car j'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre* (2). — Je vous rends grâces, ô bon JÉSUS, de ce que vous avez voulu répandre pour moi jusqu'à la dernière goutte de votre sang. Je vous fais en retour l'offrande de ma vie, prêt à m'exposer à la mort, aussi souvent que l'exigera l'intérêt de votre gloire.

Secondement. Ce fut encore pour manifester la peine naturelle que son âme éprouvait à se séparer de son corps. Ce corps très pur a été pendant trente-trois ans son compagnon fidèle ; il l'a aidée et servie avec un

1. Et clamans voce magna JESUS, ait : Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. (LUC., XXIII, 46.)

2 Nemo tollit eam a me : sed ego pono eam a me ipso, et potestatem habeo ponendi eam, et potestatem habeo iterum sumendi eam. (JOAN., X, 18.)

dévouement sans égal dans la grande œuvre de la Rédemption du monde ; il est uni comme elle à la personne du Verbe, de là cette répugnance naturelle à se séparer de lui, et de là ce grand cri qui rappelle les troubles et les angoisses au milieu desquels les autres âmes quittent leur corps. — O très sainte âme de mon JÉSUS, par la douleur que vous causa cette séparation, je vous supplie de fortifier mon âme à mes derniers moments, et de la préserver d'une crainte excessive à la pensée de sortir de son corps.

Troisièmement. JÉSUS poussa un grand cri, en signe de la victoire qu'il remportait sur le démon et sur l'enfer. Comme Gédéon défit les Madianites *en brisant le vase de terre qu'il avait à la main, et en jetant un grand cri* (1) ; de même notre glorieux Capitaine, par un cri semblable et par les tourments qui brisèrent son corps attaché à la croix, vainquit le démon et jeta l'épouvante parmi les puissances infernales. Le cri du Sauveur mourant fut miraculeux, car ceux qui expirent sur la croix, étant épuisés de sang, finissent par tomber dans une extrême faiblesse. Mais le Maître de la vie voulut en ce moment faire voir sa puissance ; il voulut montrer qu'il mourait pour vaincre, et que sa force était cachée dans cette croix qu'il avait choisie pour l'instrument de son triomphe. — Quelles actions de grâces vous rendrai-je, ô mon Sauveur ? Vous triomphez moins pour vous que pour nous ; car vous mourez pour nous donner la vie. *Ne m'abandonnez pas, je vous en conjure, quand ma force sera affaiblie* (2), mais daignez me communiquer la vôtre. Avec elle je serai vainqueur

1. *Judic.*, VII, 19.

2. *Cum defecerit virtus mea, ne derelinquas me.* (*Ps.*, LXX, 9.)

de mes ennemis, et je mériterai de partager les fruits de votre victoire. Ainsi soit-il.

II. — *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.*

Je méditerai ces paroles que Notre-Seigneur prononça d'une voix forte, et qu'il emprunta au psaume trentième. On peut croire qu'après avoir dit la sixième parole, *tout est consommé*, il commença aussitôt à réciter à voix basse ce psaume si touchant, et que, venu au sixième verset, il dit tout haut : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains*. Chacune de ces paroles mérite d'être approfondie.

Premièrement. Mon Père. JÉSUS donne à Dieu le nom de *Père*, et par là, il lui témoigne de la confiance et de l'amour. Ces deux vertus nous sont bien nécessaires à l'heure de la mort. Elles engagent Dieu à remplir à notre égard l'office de Père, c'est-à-dire à nous défendre contre nos ennemis, à nous couvrir de sa protection, et à nous faire entrer en possession de l'héritage qu'il a promis à ses vrais enfants. Mais, pour obtenir ce bonheur, il faut que, pendant notre vie, nous remplissions envers lui tous les devoirs de fils entièrement dévoués; que nous l'aimions, que nous l'honorions, que nous le servions, comme le mérite un tel Père. — O Père plein d'amour, faites-moi la grâce d'avoir pour vous, tant que je vivrai, les sentiments d'un vrai fils, afin qu'à l'heure de ma mort, je puisse avec une amoureuse confiance vous appeler *mon Père*.

Secondement. Je remets mon âme... Il ne dit pas ses biens ; il n'en possède aucun. Il ne dit pas son honneur; il en a fait le sacrifice. Il ne dit pas son corps ; ce n'est pas ce qu'il estime le plus. Que recommande-t-il donc

à son Père ? Son âme, qui est la principale partie de l'homme, et du bonheur de laquelle dépend tout le reste. Ainsi nous apprend-il quel soin nous devons avoir au moment de la mort de recommander notre âme à Dieu, abandonnant à sa providence tout ce qui regarde le corps, puisqu'il nous suffit, pour être heureux, que notre âme soit entre les mains de celui qui est l'objet éternel de notre béatitude.

Troisièmement. Je remets mon âme *entre vos mains*. Notre divin Sauveur nous enseigne par ces paroles qu'il ne peut y avoir pour nous d'assurance qu'entre les mains de notre Père céleste. Notre âme est un souffle de sa bouche (1) ; *ses mains divines nous ont formés* (2) ; *il nous porte gravés dans ses mains* pour ne pas nous oublier (3) ; *notre sort, pour le temps et pour l'éternité est entre ses mains* (4). Jette-toi, ô mon âme, entre les mains de ton Père ; puisque ton nom y est écrit, ne crains pas qu'il t'efface du livre de vie ; puisque ton sort est en de si bonnes mains, espère que la gloire éternelle sera ton partage mille fois désirable.— O mon JÉSUS, comme vous remettez votre âme entre les mains de votre Père, je remets la mienne entre les vôtres. Vous les tenez étendues sur cette croix, pour recevoir tous les pécheurs qui voudront se jeter dans vos bras. C'est dans ces mains que sont écrits en caractères de sang vos élus ; et vous les retenez si fortement, que *nul ne peut vous les ravir* (5). Mon âme, Seigneur, n'est pas en sûreté dans mes mains, parce qu'elles sont faibles ;

1. Et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ. (Gen., II, 7.)

2. Manus tuæ fecerunt me, et plasmaverunt me totum in circuitu. (JOB, X, 8. — Ps., CXVIII, 73.)

3. Ecce in manibus meis descripsi te. (Is., XLIX, 16.)

4. In manibus tuis sortes meæ. (Ps., XXX, 16.)

5. Et non rapiet eas quisquam de manu mea. (JOAN., IX, 8.)

je la remets entre les vôtres, parce qu'elles sont toutes-puissantes. Vous avez voulu qu'elles fussent percées de clous et attachées à ce bois pour me racheter ; faites que, soutenu par elles, je travaille à me rendre digne de votre gloire. Ainsi soit-il.

Quatrièmement. Ajoutons une dernière réflexion qui nous fera comprendre l'immense charité de JÉSUS-CHRIST envers tous les siens. Non content de recommander son âme à son Père, et de la remettre entre ses mains comme un dépôt, avec l'intention de la reprendre et de la réunir dans son corps dans trois jours, il lui recommande en même temps l'âme de tous ses élus, qu'il regarde comme la sienne propre, parce que, comme dit saint Paul, *celui qui demeure attaché au Seigneur, est un même esprit avec lui* (1). J'ai donc lieu de croire qu'il lui recommanda aussi la mienne, ainsi que mon avancement spirituel, qui doit être le premier de mes soins, et qu'il le supplia de me prendre tout entier sous sa protection. Dans cette pensée, je pourrai, non seulement à l'heure de ma mort, mais encore pendant ma vie, adresser à Notre-Seigneur ces paroles : O mon Sauveur, ô mon Père, je remets mon âme entre vos mains.

III. — JÉSUS rend le dernier soupir.

En disant ces paroles, il inclina la tête, et rendit l'esprit (2).

Premièrement. Comme cette inclination de tête fut volontaire, aussi fut-elle mystérieuse : il convient donc que nous en recherchions les causes. Or JÉSUS baissa

1. Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est. (I Cor., VI, 17.)

2. Et hæc dicens, inclinato capite, tradidit spiritum. (LUC., XXIII, 46. — JOAN., XIX, 30.)

la tête pour quatre raisons particulières. La première fut pour témoigner, par ce signe extérieur, qu'il s'inclinait intérieurement devant la volonté de son Père, et mourait par obéissance. La seconde, pour montrer qu'il était humble de cœur, et réduit à un état si complet de pauvreté sur la croix, qu'il n'avait pas où reposer la tête. La troisième, pour nous faire comprendre combien nos péchés sont pesants : parce qu'il s'est chargé de nos iniquités, il plie et meurt sous le faix. La quatrième, pour désigner, par ce dernier regard, les Limbes où son âme allait descendre victorieuse, et ravir à ce lieu souterrain tous ses captifs. — Ces considérations exciteront en moi des affections profondes de reconnaissance et de vifs désirs d'imiter JÉSUS-CHRIST. Je courberai volontiers la tête sous le joug de l'obéissance pour son amour ; je regarderai continuellement la terre, qui est le lieu de mon origine, l'enfer que j'ai mérité, et vers lequel m'incline de tout son poids le fardeau de mes nombreux péchés ; je supplierai enfin mon Sauveur de me faire entrer dans des sentiments si salutaires, afin qu'après avoir, comme lui, baissé la tête avec humilité, je puisse la lever un jour avec une confiance qui ne sera pas trompée.

Secondement. Bien que la mort de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST fût volontaire, il est néanmoins certain qu'elle fut l'effet des tourments et des cruautés inouïs qu'il souffrit de la part de ses ennemis dans le cours de sa Passion, et surtout dans son crucifiement. Tout son sang s'écoula par ses plaies, jusqu'à la dernière goutte ; ses veines étant épuisées, son visage commença à pâlir, son corps s'affaiblit, et les forces venant à lui manquer totalement, il rendit le dernier soupir. — O

divin Pasteur de nos âmes, avec quel dévouement vous vous êtes acquitté de votre charge, vous qui n'avez pas refusé de mourir pour vos brebis. O Pontife souverain, que vous avez offert à Dieu un sacrifice agréable, en vous immolant vous-même sur l'autel sanglant de la croix ! O le plus sage des maîtres, du haut de cette chaire, quelle sublime leçon de justice et de sainteté vous enseignez à vos disciples ! O Rédempteur magnifique, que vous avez payé libéralement notre rançon ! O vrai soleil de toutes les vertus, *que vous avez glorieusement parcouru toute votre carrière, éclairant et échauffant toute la terre de vos rayons, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident*, c'est-à-dire depuis votre crèche jusqu'à votre croix (1). Je vous remercie, Seigneur JÉSUS, de tous les travaux que vous avez supportés pour moi. Il est temps que vous vous reposiez de vos fatigues ; vous pouvez maintenant dire avec votre prophète : *je dormirai et me reposerai dans la paix* (2).

Troisièmement. Le corps du Seigneur, il est vrai, n'est plus sujet à la souffrance : mais les plaies et le sang dont il est couvert en font un objet de compassion pour tous ceux qui le contemplent, spécialement pour la très sainte Vierge. Non, la mort de JÉSUS ne met point un terme à la douleur de Marie ; elle la renouvelle et la redouble, parce qu'elle a perdu son Fils bien-aimé. Oh ! quels ruisseaux de larmes coulent de ses yeux ! Quels soupirs, quels sanglots s'échappent de sa poitrine ! Quels cris elle pousse vers le ciel ! Quels souhaits que son âme se détache de son corps, et accom-

1. Exultavit ut gigas ad currendam viam : a summo cœlo egressio ejus, et occursum ejus usque ad summum ejus : nec est qui se abscondat a calore ejus. (Ps., XVIII, 6, 7.)

2. In pace in idipsum dormiam, et requiescam. (Ps., IV, 9.)

pagne celle de son divin Fils ! Quelles plaintes amoureuses au Père éternel qui la laisse seule dans cette vallée de larmes ; mais en même temps, quelle résignation aux ordres de la Providence ! Cependant, comme elle croit fermement que JÉSUS ressuscitera dans trois jours, elle ressent quelque consolation en songeant que celui qui souffrait tant, a cessé de souffrir, et que la mort a été la fin de ses travaux.

Quatrièmement. Je considérerai enfin que Satan, selon la pensée de plusieurs saints, se trouva sur le Calvaire près de la croix du Sauveur, afin d'observer s'il ne lui échapperait rien de répréhensible. Mais il éprouva, à sa grande confusion, la vérité de cette parole de JÉSUS : *Le prince de ce monde vient, et il ne découvrira rien en moi qui lui appartienne* (1). Je puis croire également que, comme les anges assistent à la mort des justes, Dieu le Père en députa un bon nombre de toutes les hiérarchies, pour qu'ils fussent présents à la mort du premier d'entre les justes. Sans doute, le Fils de Dieu n'avait pas besoin de leurs secours ; mais c'était un devoir pour eux d'honorer leur Seigneur et de garder sa personne. — *O grand Prêtre JÉSUS, semblable au pontife qui porta votre nom, vous paraissez avec des vêtements souillés, non à cause de vos péchés personnels, puisque vous êtes la sainteté par essence, mais à cause des péchés d'autrui, dont vous vous êtes chargé. D'un côté, vous avez Satan qui cherche à vous accuser, et vous l'avez non pas à votre droite, comme ce JÉSUS, fils de Josedec* (2), mais à votre gauche, parce

1. Venit princeps hujus mundi, et in me non habet quidquam. (JOAN., XIV, 36.)

2. Et ostendit mihi Dominus Jesum sacerdotem magnum stantem coram angelo Domini : et Satan stabat a dextris ejus ut adversaretur ei. Et Jesus erat indutus vestibus sordidis. (ZACHAR., III, 1, 3.)

qu'il ne remporta jamais sur vous le moindre avantage; de l'autre, sont rangées des légions d'esprits bienheureux qui vous rendent à l'envi leurs hommages. O mon Rédempteur, je vous le demande humblement, souvenez-vous de moi à l'heure de ma mort ; purifiez mon âme de toutes ses souillures, de peur que Satan ne prévale contre elle ; envoyez du ciel votre saint ange pour la défendre, afin qu'au sortir de son corps, elle entre sans aucun obstacle dans votre gloire. Ainsi soit-il.

Résumé des Méditations précédentes.

COMMENT L'HOMME DOIT RÉGLER SA VIE ET SE PRÉPARER A BIEN MOURIR, A L'IMITATION DE JÉSUS CRUCIFIÉ.

Premièrement. Comme Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST fut attaché à la croix dépouillé de ses vêtements, et qu'il les abandonna aux soldats afin qu'ils les partageassent entre eux : ainsi je dois travailler à dépouiller mon cœur de toute affection dérégulée aux choses de la terre, et à détruire en moi tout ce qui s'opposerait à ce dégagement parfait. Pour l'usage des biens que je possède, il faut qu'il soit modéré, que je me contente du nécessaire, que je retranche tout ce qui est superflu, et ne sert qu'à flatter la vanité, ou à satisfaire la sensualité. Quant à la propriété de ces mêmes biens, je dois m'en dépouiller en partie pour vêtir les pauvres ; et il sera plus parfait d'y renoncer totalement, si je le puis, afin de suivre dans un complet dénûment JÉSUS dénué de tout, et de mourir pauvre et nu comme lui, libre de tout soin temporel, et uniquement occupé des biens éternels.

Secondement. Comme Notre-Seigneur, attaché à la croix avec trois clous, n'avait la liberté de se remuer ni d'un côté ni de l'autre, et qu'il perdit tout son sang par les plaies de ses pieds et de ses mains : ainsi ne suffit-il pas que je fasse le sacrifice de mes biens extérieurs. Il est encore nécessaire que *je sacrifie ma chair avec ses vices et ses convoitises*, comme parle l'Apôtre (1) : en sorte qu'elle n'ait ni les pieds ni les mains libres pour suivre les voies et faire les œuvres de ceux que le même saint Paul appelle *les ennemis de la croix de JÉSUS-CHRIST* (2). Il faut, au contraire, qu'elle demeure entièrement soumise à l'esprit, attachée avec trois clous plus forts que le fer : la crainte de Dieu (3), l'amour de Dieu, l'obéissance à sa sainte volonté, comme on l'a expliqué dans la Méditation quarante-quatrième. Il faut enfin qu'elle persévère dans cet état jusqu'à ce qu'elle soit purifiée comme d'un sang impur, de ses péchés et de ses imperfections. Car celui qui est crucifié ne meurt pas tout à coup ; il languit longtemps sur la croix avant de rendre le dernier soupir : de même je ne pourrai mortifier en un moment toutes mes passions et toutes mes affections désordonnées ; je n'en viendrai à bout qu'avec le temps, et il me faudra de la patience et de la constance pour persévérer dans l'exercice de la mortification, jusqu'à ce que je sois entièrement mort à moi-même (4). De plus, celui qui est condamné à mourir sur la croix ne se crucifie pas lui-même ; c'est

1. Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. (*Gal.*, v, 24.)

2. Multi enim ambulant, quos sæpe dicebam vobis (nunc autem et flecto dico) inimicos crucis Christi. (*Phil.*, III, 18.)

3. CASSIANUS, *De coenobiorum Institutis*, libr. IV, cc. 34, 35.

4. Ipse consumet nationes has in conspectu tuo paulatim atque per partes. (*Deut.*, VII, 22.)

un autre qui l'attache au bois de son supplice. Ainsi est-il nécessaire que d'autres crucifient notre chair. L'esprit l'afflige par des pénitences rigoureuses; il combat ses caprices, il s'oppose à ses mauvais désirs. Dieu, de son côté, prend plaisir à mortifier la chair et l'esprit par des peines très amères ; tandis que le démon et le monde conspirent à tourmenter l'un et l'autre par des tentations et des persécutions, que nous devons supporter avec patience jusqu'à ce que nous mourions de cet heureux martyre.

Troisièmement. Comme JÉSUS-CHRIST sur la croix eut un soin spécial de satisfaire à ses obligations envers trois personnes : sa Mère, son disciple, et le bon larron, auxquels il adressa des paroles pleines de consolation: de même, je dois accomplir soigneusement tous les devoirs de justice et de miséricorde, sans rien omettre de ce que réclame mon état, ou mon emploi, à l'égard de trois sortes de personnes. Premièrement, envers mes supérieurs, représentés par la Mère de JÉSUS ; secondement, envers les domestiques, désignés par saint Jean; troisièmement, envers le reste des hommes, figurés par le bon larron. C'est une obligation pour moi de rendre à chacun ce qui lui est dû, et d'aider autant que je le pourrai tous mes frères. Outre cela, Dieu demande encore de moi que je pratique la vertu de charité d'une manière parfaite ; il veut que je prie pour mes ennemis et pour les siens, afin qu'il les convertisse ; il désire que j'excuse leurs fautes devant lui, à l'exemple de mon Sauveur qui, suspendu à la croix, voulut exercer, avant tout autre office, celui d'avocat en faveur de ses persécuteurs.

Quatrièmement. Comme Notre-Seigneur JÉSUS-

CHRIST, après s'être acquitté de toutes les obligations dont nous venons de parler passa tout le temps que durèrent les ténèbres, c'est-à-dire trois heures entières en oraison, comme pour se préparer à la mort : ainsi dois-je, lorsque j'ai rempli tous les devoirs de mon état et de mon emploi, consacrer un temps convenable au repos de l'âme dans l'isolement des créatures, occupé de Dieu seul, traitant avec lui l'affaire de mon salut, et le suppliant de m'accorder une sainte mort. Je dois surtout, à l'exemple de mon divin modèle, exciter en moi la triple soif d'obéir à Dieu et à ses ministres, de souffrir beaucoup pour la gloire de Dieu, d'attirer un grand nombre d'âmes au service de Dieu. Enfin, plus s'approchera mon heure suprême, plus je m'appliquerai à l'exercice de l'oraison et me disposerai avec ferveur à rendre mon dernier soupir ; parce que, dit saint Grégoire pape, plus nous sommes près de la mort, plus nous devons nous préparer avec sollicitude à bien mourir (1).

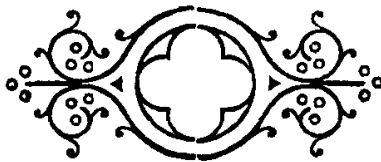
Cinquièmement. Une excellente préparation à la mort, c'est de bien faire tout ce que je fais. Il faut que je puisse dire à la fin de chacune de mes actions cette parole de JÉSUS-CHRIST : *Tout est accompli ; j'ai fait ce que Dieu voulait, je l'ai terminé, je l'ai achevé.* Également, j'emploierai si bien toute ma journée, que j'aie sujet de dire le soir la même parole avec autant de vérité. Enfin, je réglerai de la même manière toute ma vie. Arrivé au terme de ma carrière, je me préparerai plus immédiatement à mon dernier voyage par une confession sincère et par la réception du Saint Viatique ; puis, après avoir disposé de mes biens par

1. Quanto morti vicinior, tanto sollicitior. (*Libr. IX, Epist. 1.*)

testament, et satisfait à toutes mes obligations, il me sera permis de dire : *Tout est consommé* ; tout ce que Dieu a demandé de moi, je l'ai exécuté.

Sixièmement. Durant la vie et à l'heure de la mort, je recommanderai souvent mon âme à Dieu avec confiance et avec amour, la remettant entre ses mains, afin qu'il la garde, la défende, la gouverne et la conduise à la fin bienheureuse de la vie éternelle, comme il est dit dans la Méditation précédente.

Septièmement. Je me rappellerai enfin que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST voulut mourir dans la force de la jeunesse, à trente-trois ans, âge où l'homme accepte si difficilement la mort. D'où je conclurai que je dois offrir ma vie avec résignation à celui qui me l'a donnée, afin qu'il me l'ôte quand il lui plaira, à la fleur même de mes années et au milieu des plus belles espérances ; persuadé qu'il m'appellera à lui dans les circonstances d'âge, de temps et de lieu les plus convenables pour mon salut.



MÉDITATION LII.

DES MIRACLES QUI ARRIVÈRENT A LA MORT DU SAUVEUR.

Outre le miracle des ténèbres, qui précéda la mort de Notre-Seigneur, Dieu en fit plusieurs autres qui la suivirent, et cela pour diverses fins : pour manifester la gloire de celui qui venait d'expirer sur la croix, pour condamner la malice du peuple qui l'avait crucifié, pour signifier les admirables effets que devait produire la mort du Rédempteur.

I. — *Le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas* (1).

Il y eut deux causes principales de cette merveille.

Premièrement. Comme le grand prêtre Caïphe, indigné de ce que JÉSUS se disait le Fils de Dieu, déchira ses vêtements pour témoigner une feinte douleur d'un scandale imaginaire : ainsi Dieu déchira le voile du temple pour marquer combien il avait en horreur l'attentat sacrilège que les Juifs venaient de commettre, en outrageant et en crucifiant son Fils unique. — O mon âme, si tu es le temple du Dieu vivant, sois déchirée de douleur et de regret en considérant ce que ton Seigneur a souffert sur la croix pour expier tes péchés ! O Dieu de mon cœur, brisez

1. Et ecce velum templi scissum est in duas partes a summo usque deorsum. (MATTH., XXVII, 51. — MARC., XV, 38. — LUC., XXIII, 45.)

vous-même ce cœur, en lui inspirant une tendre compassion pour son Sauveur, car je me sens si faible, que je n'ai point la force de le briser comme je le désire.

Secondement. La division du voile signifie que JÉSUS, notre Pontife, nous ouvrait par sa mort l'entrée du sanctuaire et nous rendait accessibles les secrets mystères de Dieu, cachés jusqu'alors sous les ombres de l'ancienne loi (1), et couverts comme d'un voile épais *par nos iniquités qui nous en dérobaient la vue, et formaient une séparation entre Dieu et l'homme* (2). — O mon Sauveur, déchirez ce voile qui m'empêche de vous voir ; répandez votre lumière dans mon âme, afin que je pénètre vos divins mystères ; manifestez-moi les trésors de vos célestes secrets dans le degré qui m'est nécessaire pour que je vous serve parfaitement.

II. — *La terre trembla, les pierres se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent* (3).

Il y eut aussi deux causes de ces miracles.

Premièrement. Il convenait que les créatures insensibles donnassent à leur manière des marques de douleur à la mort de leur Créateur. Ainsi semblaient-elles condamner la dureté et l'obstination de ce peuple ingrat qui l'avait crucifié ; ainsi couvraient-elles de confusion les hommes qui demeurent indifférents aux souffrances et à la mort de leur Rédempteur. — O

1. Nondum propalatum esse sanctorum viam, adhuc priore tabernaculo habente statum. (*Hebr.*, IX, 8.)

2. Sed iniquitates vestrae diviserunt inter vos et Deum vestrum, et peccata vestra absconderunt faciem ejus a vobis. (*Is.*, LIX, 2.)

3. Et terra mota est, et petrae scissae sunt, et monumenta aperta sunt. (*MATTH.*, XXVII, 51, 52.)

mon âme, comment ne trembles-tu pas, tandis que la terre tremble et agite par de violentes secousses ton JÉSUS attaché à la croix ? Comment ne te fends-tu pas de douleur, comme les rochers, quand JÉSUS, la pierre vive, est divisé par la séparation de son âme d'avec son corps ? Comment dans ton affliction n'éclates-tu pas comme les pierres des tombeaux, en voyant le corps de ton Sauveur entr'ouvert par tant de plaies ? O mon JÉSUS, ne permettez pas que je sois plus insensible que la terre, plus dur que les rochers, plus impitoyable que les sépulcres. Puisque c'est moi qui ai fait tout le mal, n'est-il pas juste que je ressente plus vivement que ne semblent le faire les créatures inanimées ce que vous souffrez pour la satisfaction de mes offenses ?

Secondement. Ces miracles étaient des figures. Ils signifiaient que, par la vertu de la Passion du Sauveur, les cœurs terrestres trembleraient de la sainte crainte du Seigneur qui est le principe de la justification ; que, malgré leur endurcissement, ces cœurs se briseraient par la contrition et la douleur ; qu'ils s'ouvriraient pour confesser leurs péchés, œuvres mortes qui tuent les âmes, et que tant d'hommes morts à la grâce ressusciteraient ainsi avec JÉSUS-CHRIST à une nouvelle vie. — Ces réflexions nous montrent combien il est avantageux pour nous de méditer sérieusement les mystères de la Passion, puisque nous obtenons par ce pieux exercice les trois effets que nous venons de dire et dont nous avons parlé dans l'*Introduction* de ces Méditations.

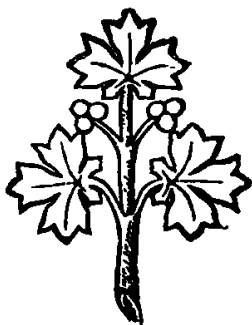
III. — JÉSUS reconnu pour le Fils de Dieu.

Le centurion, qui était là présent vis-à-vis de JÉSUS, voyant qu'il avait expiré en jetant un grand cri, dit : Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. Les soldats qui gardaient le corps du Sauveur, témoins du tremblement de terre et de tout ce qui arrivait, furent saisis d'effroi et dirent : Certainement cet homme était le Fils de Dieu. Et toute la multitude qui assistait à ce spectacle, considérant ces choses, s'en retournait se frappant la poitrine (1).

Je considérerai ici comment les miracles qui suivirent la mort de JÉSUS, commencèrent à opérer, par la vertu de sa Passion, les effets dont ils étaient l'image. Ils excitèrent des mouvements extraordinaires dans l'âme de ceux qui en furent les témoins ; ils les obligèrent à confesser que JÉSUS-CHRIST était non seulement juste et saint, mais encore le vrai Fils du Dieu vivant ; ils touchèrent si vivement la multitude, que tous se frappaient la poitrine, en témoignage du regret qu'ils ressentaient d'avoir commis la plus noire injustice contre leur Roi légitime. De plus, bien que le centurion et les soldats fussent païens, bien que le peuple juif eût demandé avec tant d'opiniâtreté et de fureur que JÉSUS fût condamné au dernier supplice, ils se trouvèrent changés tout à coup, persuadés de la vérité, convaincus de l'innocence et de la sainteté de celui

1. Videns autem centurio, qui ex adverso stabat, quia sic clamans expirasset, ait : Vere hic homo Filius Dei erat. Centurio autem et qui cum eo erant, custodientes JESUM, viso terræmotu et his quæ fiebant, timuerunt valde, dicentes : Vere Filius Dei erat iste. Et omnis turba eorum, qui simul aderant ad spectaculum istud, et videbant quæ fiebant, percutientes pectora sua revertebantur. (MARC., XV, 39. — MATTH., XXVII, 54. — LUC., XXIII, 48.)

qu'ils venaient de crucifier et qui avait donné sa vie pour leur salut. Ce changement complet et ces conversions soudaines doivent encore s'attribuer, d'une manière toute spéciale, à la prière que notre divin Sauveur fit sur la croix à son Père céleste, en faveur de ses persécuteurs. — A l'imitation de cette multitude repentante, je me frapperai, moi aussi, la poitrine, au souvenir des infidélités dont je me suis rendu si souvent coupable envers JÉSUS-CHRIST, et je le supplierai de m'en accorder miséricordieusement le pardon, par les mérites infinis de sa Passion.



MÉDITATION LIII.

DU COUP DE LANCE QUI OUVRIT LE COTÉ DE NOTRE-SEIGNEUR, ET DE SES CINQ PLAIES EN GÉNÉRAL.

— I. — *Démarche des Juifs auprès de Pilate.* —

Les Juifs, craignant que les corps des crucifiés ne demeurassent sur la croix jusqu'au lendemain, qui était le jour du sabbat, et l'une des fêtes les plus solennelles, prièrent Pilate qu'on leur rompît les jambes pour avancer leur mort, et qu'on les enlevât (1).

Premièrement. Je considérerai la malice hypocrite de ces pontifes et de ces prêtres qui essaient de cacher leur cruauté et leur envie sous le voile de la religion. Ils veulent que l'on rompe les jambes à JÉSUS-CHRIST; pourquoi? afin qu'il endure ce nouveau supplice, s'il est encore vivant; ou que du moins il reçoive cette marque d'infamie, s'il est déjà mort. Il leur tarde qu'on le détache de la croix; pourquoi? parce qu'ils entendent tout le peuple, touché de componction, proclamer qu'il est un homme juste et le Fils de Dieu. Afin donc d'obscurcir l'éclat de sa gloire, ils demandent que son corps soit dérobé aux regards de la multitude. J'apprendrai de là à craindre les jugements de Dieu sur les pécheurs obstinés et endurcis. Loin de se rendre à la voix des miracles, comme le peuple simple, ils s'endurcissent de plus en plus, comme Pharaon, et ajoutent crimes sur crimes, poursuivant à outrance l'accomplissement de leurs perfides desseins. — O Dieu

1. Judæi ergo (quoniam parasceve erat), ut non remanerent in cruce corpora sabbato (erat enim magnus dies ille sabbati), rogaverunt Pilatum ut frangerentur eorum crura, et tollerentur. (JOAN., XIX, 21.)

de miséricorde, ne permettez pas que je tombe dans cet endurcissement de cœur, et que je fasse tourner à ma perte ce que vous m'offrez comme un moyen de salut.

Secondement. Je remarquerai que, selon l'ancienne loi, tout homme crucifié devait être détaché de la croix et enseveli le jour même, parce qu'il était maudit, et de peur que l'infection de son cadavre ne souillât la terre (1). Le souverain Législateur ne voulut point se soustraire à cette loi ; il consentit à *se rendre un objet de malédiction*, dit l'Apôtre, *afin de nous racheter*, le jour même de sa mort, *de la malédiction éternelle* que nous avons méritée par le péché (2). — Je vous rends grâces, ô mon très doux Sauveur, de ce que vous vous êtes humilié jusqu'à souffrir que votre corps adorable fût regardé comme maudit et capable d'infecter la terre, vous qui êtes la bénédiction de toutes les nations et la suave odeur qui les sanctifie. Donnez-moi, Seigneur, une humilité semblable à la vôtre, afin que j'édifie l'Église par l'odeur salutaire de cette vertu, et délivrez-moi du vice de l'orgueil dont l'odeur pestilentielle empoisonne l'univers.

Troisièmement. Pilate ayant accordé aux Juifs ce qu'ils demandaient, *les soldats rompirent les jambes aux deux voleurs ; mais, étant venus à JÉSUS, comme ils virent qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes* (3). Je considérerai combien il est vrai que

1. Non permanebit cadaver ejus in ligno, sed in eadem die sepelietur : quia maledictus a Deo est qui pendet in ligno : et nequaquam contaminabis terram tuam. (*Deut.*, XXI, 23.)

2. Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum. (*Gal.*, III, 13.)

3. Venerunt ergo milites : et primi quidem fregerunt crura, et alterius qui crucifixus est cum eo. Ad JESUM autem cum venissent, ut viderent eum jam mortuum, non fregerunt ejus crura. (*JOAN.*, XIX, 32, 33.)

les conseils des hommes ne sauraient prévaloir contre le Seigneur. Dieu le Père avait décrété que l'on ne romprait point les jambes à son Fils. En lui devait s'accomplir ce qui est écrit de l'Agneau pascal, sa figure : *Vous ne briserez aucun de ses os* (1). Ces dernières paroles renferment elles-mêmes un mystère. Appliquées à JÉSUS-CHRIST, elles signifient que tous les tourments de sa Passion, quelque violents qu'ils fussent, n'ébranleraient point sa force, n'altéreraient point sa patience, ne diminueraient ni sa charité ni ses autres vertus, qui, toujours fermes et solides, comme les os, résisteraient, sans recevoir aucune atteinte, à toutes les attaques des Juifs et des démons. Aujourd'hui encore, l'Enfer s'efforce de décourager et d'abattre les serviteurs de JÉSUS-CHRIST. Mais ce divin chef est toujours là pour les défendre, pour les soutenir par son exemple, pour les animer par ces paroles de l'un de ses apôtres : *Regardez comme un sujet de joie extrême les tentations diverses dont vous êtes assaillis ; car ces épreuves de votre foi produisent la patience, et la patience opère l'œuvre de votre perfection, jusqu'à ce que, accomplis et consommés en toute vertu, il ne vous manque rien de ce qui est nécessaire pour que votre récompense soit complète* (2). — O Dieu éternel, *qui délivrez les justes de beaucoup d'afflictions, et qui conservez soigneusement leurs os, qu'il ne s'en brise pas un seul* (3) ; donnez-moi une constance inébranlable au milieu des

1. Os non comminuetis ex eo. (JOAN, XIX, 36. — *Evod.*, XII, 46.)

2. Omne gaudium existimate, fratres mei, cum in tentationes varias incideritis : scientes quod probatio fidei vestræ patientiam operatur. Patientia autem opus perfectum habet : ut sitis perfecti et integri, in nullo deficientes. (JAC., I, 2-4.)

3. Multæ tribulationes justorum : et de omnibus his liberabit eos Dominus. Custodit Dominus omnia ossa eorum : unum ex his non conteretur. (Ps., XXXIII, 20, 21.)

tribulations, et gardez en moi les vertus intérieures qui sont la force et, pour ainsi dire, les os de mon âme; car si vous ne les défendez, ils seront bientôt brisés par mes ennemis.

II. — *L'un des soldats ouvrit d'un coup de lance le côté de JÉSUS (1).*

Je rechercherai les causes de cette blessure mystérieuse.

Premièrement. De la part des soldats, il n'y en eut point d'autre que leur cruauté et la haine implacable qui les portait non seulement à se bien assurer de la mort de leur victime, mais encore à faire subir ce dernier outrage à son corps, pour se dédommager de n'avoir pu lui rompre les jambes avant qu'il cessât de vivre. Or le corps inanimé de JÉSUS n'éprouva, il est vrai, aucune douleur de cette blessure, mais Marie en ressentit une très violente dans son âme qui, par la grandeur de son amour, vivait plus dans le corps de son Fils, que dans le sien propre. — O la plus affligée des mères, que vous pouvez dire avec raison cette parole de l'Apôtre : *J'accomplis en moi-même ce qui manque à la Passion de JÉSUS-CHRIST, en souffrant pour son corps, qui est l'Église (2).* Car, bien que la lance blesse une chair inaccessible à la souffrance; la sensibilité exquise de votre âme, suppléant à l'insensibilité du corps de JÉSUS, vous endurez une inexprimable douleur que vous offrez au Père éternel pour le corps mystique de son Fils, je veux dire pour la sainte Église.

1. Sed unus militum lancea latus ejus aperuit. (JOAN., XIX, 34.)

2. Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne mea, pro corpore ejus, quod est Ecclesia. (Coloss., I, 24.)

Vous l'offrez aussi pour moi, ô Mère charitable, puisque je suis un des membres de ce corps. Faites-moi donc la grâce de partager vos douleurs et de ressentir quelque chose de vos incompréhensibles souffrances. N'est-il pas juste que le fer qui a percé le cœur de mon Sauveur, en expiation de mes péchés, perce aussi le mien qui n'a pas craint de les commettre ?

Secondement. De la part de JÉSUS, l'ouverture de son côté eut trois causes principales.

Première cause. Notre divin Rédempteur a souffert dans sa Passion des tourments aussi multipliés que cruels. Je vois ses épaules sacrées déchirées par les coups de fouets, son chef adorable couronné d'épines, ses mains et ses pieds percés de clous. Pourquoi faut-il encore que son côté soit ouvert par un coup de lance qui pénètre jusqu'à son cœur ? C'est en satisfaction des crimes que les hommes ont commis contre Dieu, employant à l'offenser, non seulement tous les membres et tous les sens de leur corps, toutes les puissances de leur âme, mais surtout les affections de leur cœur, *duquel*, selon la parole du Sauveur lui-même, *sort ce qui souille l'homme* et le rend criminel (1). Afin donc de purifier notre cœur du venin dont il est infecté, il veut que le fer d'une lance ouvre le sien propre qui est *la source de la vie* (2). — O mon Sauveur, je vous conjure, par la plaie de votre côté, de me pardonner mes péchés sans nombre, fruits empoisonnés de la corruption de mon cœur. Fermez-le avec tant de soin qu'il n'en sorte jamais rien qui souille mon âme ; et ne l'ou-

1. Quæ autem... de corde exeunt, ea coinquant hominem. (MATTII., XV, 18.)

2. Quia ex ipso vita procedit. (Prov., IV, 53.)

vez que pour qu'il produise des œuvres saintes, dignes de la vie éternelle.

Seconde cause. JÉSUS voulut nous découvrir par cette plaie l'amour infini qu'il nous porte, et nous montrer que tout ce qu'il avait fait et souffert pour nous, il l'avait fait et souffert uniquement par amour, et dans un transport d'amour si bien exprimé par ces paroles des Cantiques : *Tu as blessé mon cœur, ô ma sœur, mon épouse ; tu as blessé mon cœur* (1). Tu l'as blessé deux fois : l'une, avec le trait de l'amour, lorsque je t'ai aimée par le seul effet de ma bonté et de ma miséricorde, et que je t'ai enrichie des dons de ma grâce pour te rendre plus agréable à mes yeux ; l'autre avec le fer de la lance, quand pour toi j'ai souffert que l'on m'ouvrît le côté, afin que par cette seconde blessure tu connusses la première, et que tu visses avec évidence combien je t'ai aimée. — O mon aimable Sauveur, frère et époux des âmes chastes, que ferai-je, et comment vous remercierai-je des blessures que vous avez reçues pour moi ? Blessez, ô mon Rédempteur, blessez mon âme, et par l'amour et par la douleur ; faites que j'aime celui qui m'a tant aimé, et que je compatisse aux maux de celui qui a tant souffert pour me témoigner son amour. Puissé-je, ô mon Dieu, entrer dans votre cœur, par l'ouverture de votre côté, et, dans cette fournaise ardente, brûler à jamais du feu de votre divine charité ! Ainsi soit-il.

Troisième cause. L'Ami divin de nos âmes voulut que ses mains et ses pieds fussent percés, et que son côté fût ouvert, afin que les trous de cette pierre vi-

1. *Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, vulnerasti cor meum. (Cant., v, 9.)*

vante servissent de retraite spirituelle à tous les fidèles, dans quelque état et en quelque degré de vertu qu'ils fussent. Tous donc, ceux qui sont encore dans le péché, ceux qui commencent à pratiquer le bien, ceux qui y font des progrès, ceux enfin qui ont acquis la perfection, peuvent entrer par la méditation dans les plaies du Sauveur, avec l'assurance qu'ils y trouveront ce qu'ils désirent et ce qui leur est le plus convenable.

Ces plaies sacrées sont en effet *un lieu de refuge pour les hérissons*, c'est-à-dire pour les pécheurs couverts des pointes de leurs péchés : là, ils peuvent se dérober à la colère de Dieu qu'ils ont irrité par leurs offenses (1). Elles sont comme les terriers où *les lièvres timides*, je veux dire la *troupe faible* des commençants, se cachent pour échapper à la poursuite de leurs ennemis visibles et invisibles : là, malgré leur faiblesse, ils sont fermes et inébranlables comme des rochers (2). Elles sont une solitude tranquille où les âmes, fatiguées du tumulte du monde, se retirent et trouvent *comme les colombes* un lieu de repos (3). Elles sont enfin comme des nids, où vivent en paix et en sécurité ceux qui désirent être toujours unis de cœur avec JÉSUS-CHRIST. C'est là qu'il les appelle en leur adressant les paroles qu'il dit à son épouse dans les Cantiques : *Lève-toi, hâte-toi, ma bien-aimée ; viens établir ta demeure dans les trous de la pierre et dans les fentes de la muraille* (4).

1. Petra refugium herinacii. (Ps., CIII, 18.)

2. Lepusculus, plebs invalida, qui collocat in petra cubile suum. (Prov., XXX, 26.)

3. Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam? (Ps., LIV, 7.)

4. Surge, propera, amica mea... et veni : columba mea in foraminibus petræ, in caverna macerice. (Cant., II, 10, 14.)

— O le bien-aimé de mon âme, puisque vous m'ouvrez vos plaies et que vous m'invitez à y demeurer, je veux, avec le secours de votre grâce, dresser trois tentes, non sur le Thabor, mais sur le Calvaire (1). La première sera dans les plaies de vos pieds, où je méditerai les douleurs que vous y avez souffertes ; où j'observerai tous les pas que vous avez faits dans votre vie mortelle, afin d'apprendre de vous le chemin que je dois suivre pour arriver à la vie éternelle. La seconde sera dans les plaies de vos mains, où je ferai de profondes réflexions sur toutes vos œuvres, et sur tout ce que vous avez enduré pour opérer mon salut. La troisième, et la plus spacieuse, sera dans la plaie de votre cœur, où je contemplerai sans cesse la charité sans bornes dont vous m'avez aimé, et avec laquelle vous vous êtes offert si généreusement à tout faire et à tout souffrir pour me racheter. Voilà les tentes délectables où j'ai résolu d'habiter le jour et la nuit ; c'est là que je veux dormir, veiller, manger, lire, travailler, prier : mêlant à mes occupations de chaque jour le souvenir de vos douloureuses et amourcuses plaies. Mais comme il me faut des ailes pour quitter la terre et m'élever jusqu'à vous, donnez-moi, Seigneur, celles de la colombe, des pensées saintes, des affections pures, afin que je médite et que je gémisses sur vos douleurs et sur mes péchés, afin aussi que je soupire après le moment où je vous serai éternellement uni par le lien d'un parfait amour.

O Vierge très pure, qui la première volâtes comme une innocente colombe dans ces plaies sacrées, priez votre Fils béni de m'y admettre avec vous. O divin Noé, votre corps est *l'arche* de la nouvelle alliance, au

côté de laquelle vous avez ouvert une porte pour y introduire ceux qui doivent être préservés du déluge (1) ; daignez me faire entrer par cette porte, de peur que je ne sois englouti par le débordement de tant de péchés qui inondent la terre. O charitable Pasteur, vous vous êtes appelé vous-même *la porte par laquelle doivent entrer vos brebis pour trouver les pâturages éternels* (2) ; ouvrez-moi la porte de votre côté, afin que je trouve dans votre cœur adorable la lumière et l'amour qui sont la nourriture de mon âme. O Fils de David, avec vos cinq plaies, comme avec autant de pierres, vous avez renversé le géant Goliath, je veux dire le démon, bien qu'une seule suffît pour terrasser votre adversaire (3) ; détruisez par ces mêmes plaies l'orgueil de mon cœur, pardonnez-moi les fautes que j'ai commises par le mauvais usage de mes sens, et réglez-les de telle sorte, que je ne les emploie désormais qu'à vous servir.

Telles sont, sans parler de beaucoup d'autres indiquées par saint Bonaventure (+), les affections que l'on peut exciter et les résolutions que l'on peut former en méditant sur les plaies de JÉSUS-CHRIST. On découvrira en elles les perfections infinies de Dieu, les vertus admirables de son Fils, surtout son incompréhensible charité. Car, ainsi que dit saint Bernard : On connaît le fond du cœur de JÉSUS par les plaies de son corps : des blessures peuvent-elles montrer autre chose que de l'amour (5) ?

1. Ostium autem arcæ pones ex latere. (*Genes.*, VI, 16.)

2. Ego sum ostium. Per me si quis introierit, salvabitur: et ingredietur, et egredietur, et pascua inveniet. (*JOAN.*, X, 9.)

3. *I Reg.*, XVII, 40.

4. *In stimulo divini amoris*. Part. 1, c. 1.

5. Patet arcanum cordis per foramina corporis: quidni viscera par vulnera pateant ? (*In Cant.*, Serm. 91. — S. AUGUST. *in Manual.* c. 21, 22, 23.)

III. — *Il en sortit aussitôt du sang et de l'eau. Celui qui l'a vu en rend témoignage, et son témoignage est véritable* (1).

Les mystères renfermés dans le sang et l'eau qui coulèrent du cœur de JÉSUS furent une des principales causes pour lesquelles il voulut que son côté fût ouvert d'un coup de lance. Voici quelques-uns de ces mystères.

Premièrement. Notre divin Sauveur voulut nous manifester la grandeur de son amour en nous donnant jusqu'à la dernière goutte de son sang : car le coup de lance acheva de faire couler le peu qui lui en restait dans le cœur, où les épines et les clous n'avaient pu pénétrer. — O mon Rédempteur, que vous rendrai-je pour une libéralité qui va jusqu'à la prodigalité, si toutefois je puis appeler prodigalité ce que vous avez fait avec tant de connaissance et de sagesse ? Prenez, Seigneur, prenez mon cœur avec tout ce qu'il a de sang et de substance, afin que tout en moi brûle du désir de vous servir et se consume à vous aimer.

Secondement. JÉSUS désirait nous faire comprendre l'efficacité de sa Passion. Par la vertu de son sang, et avec l'eau de sa grâce, elle nous purifie de nos péchés : de plus, l'eau qui sort de son côté éteint en nous l'ardeur de la concupiscence et apaise la soif de nos désirs. — Je reconnais, ô mon Dieu, que vous êtes véritablement la fontaine de David. De votre côté ouvert coulent sans interruption l'eau et le sang qui lavent les taches honteuses de nos péchés (2). Vous êtes la pierre

1. Et continuo exivit sanguis et aqua. Et qui vidit, testimonium perhibuit : et verum est testimonium ejus. (JOAN., XIX, 34. 35.)

2. In die illa erit fons patens domui David, et habitantibus Jerusalem, in ablutionem peccatoris. (ZACHAR., XIII, 1.)

vive qui, frappée du fer de la lance, devient une source intarissable de rafraîchissantes eaux pour les voyageurs qui meurent de soif dans le désert de ce monde (1). O fontaines ouvertes dans les pieds, les mains et le côté de mon Sauveur, je viens avec joie puiser de vos eaux, eaux de salut, qui ont la vertu de me laver, de me purifier, de me guérir, de me sauver (2). O très doux JÉSUS, puisque ces fontaines ne s'arrêtent jamais, faites que l'eau et le sang qui en jaillissent pénètrent jusqu'au plus profond de mon cœur ; remplissez-le, comme un vase, de cette liqueur précieuse, afin qu'elle le conserve dans la pureté, la justice et la sainteté. Ainsi soit-il.

Troisièmement. Une autre signification mystérieuse, déduite des deux précédentes, c'est que, du côté de Notre-Seigneur mort sur la croix avec tant d'amour, devaient sortir les sacrements de la loi nouvelle, qui ont la vertu de sanctifier les âmes ; spécialement le Baptême et la Pénitence, figurés par l'eau, et l'adorable Eucharistie représentée par l'eau et le sang tout ensemble ; d'où vient l'usage de mêler de l'eau avec le vin dans le calice (3). Lors donc que je reçois ces sacrements, et en particulier celui de l'autel, je dois me figurer que j'applique mes lèvres au côté de JÉSUS-CHRIST, pour m'abreuver de l'eau et du sang qui en découlent et participer aux grâces et aux dons que répandent profusément *les fontaines du Sauveur*. — O mon aimable Rédempteur, qui m'avez procuré, au prix de vos douleurs, *les eaux que je puis avec joie à vos sources*, ne m'en fermez pas les canaux, comme le mérite mon in-

1. Cumque elevasset Moyses manum, percussit virga his silicem, egressæ sunt aquæ largissimæ, ita ut populus biberet et jumenta. (*Num*, XX, 11.)

2. Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. (*Is.*, XII, 3.)

3. S. THOM., Part. 3, quæst. 74, art. 6.

gratitude. Je forme la résolution d'y recourir désormais, non avec dégoût, mais avec désir ; non avec tiédeur, mais avec ferveur ; non de loin en loin, mais très fréquemment, m'efforçant d'en tirer, je ne dis pas quelques gouttes d'eau, mais des eaux abondantes qui rempliront mon âme de grâces et l'orneront, à votre plus grande gloire, de toutes les vertus. Ainsi soit-il.

Quatrièmement. Ces trois raisons mystérieuses nous amènent à une quatrième. Le Sauveur voulut que son côté fût ouvert d'un coup de lance pour signifier que, comme Ève avait été formée d'une des côtes d'Adam tandis qu'il dormait (1) ; ainsi du côté sacré du nouvel Adam, tandis qu'il dormait du sommeil de la mort sur la croix naîtrait la nouvelle Ève, son Église, *vraie mère des vivants* (2), *épouse pleine de gloire, sans tache, ni ride, ni rien de semblable* (3), lavée et devenue toute belle dans l'eau et le sang sortis du côté de son divin Époux. — O Adam céleste ! je vous rends grâces de l'amour que vous avez témoigné à votre Église en vous livrant pour elle aux plus horribles tourments. Mais puis-je m'étonner que vous l'ayez aimée jusqu'à ce point, quand je considère que vous l'avez tirée de votre côté et du fond même de votre cœur ? Conservez-la, Seigneur, dans la paix et la sainteté, exempte de toute tache et de toute souillure, afin qu'elle puisse paraître un jour, avec une multitude innombrable d'enfants, tout éclatante de

1. Inmisit ergo Dominus Deus soporem in Adam : cumque obdormisset, tulit unam de costis ejus, et replevit carnem pro ea. Et ædificavit Dominus Deus costam, quam tulerat de Adam, in mulierem ; et adduxit eam ad Adam. (*Gen.*, II, 21, 22.)

2. Et vocavit Adam nomen uxoris sue Heva : eo quod mater esset cunctorum viventium. (*Gen.*, III, 20.)

3. Ut exhiberet sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam, aut rugam, aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta et immaculata. (*Ephes.*, VI, 27.)

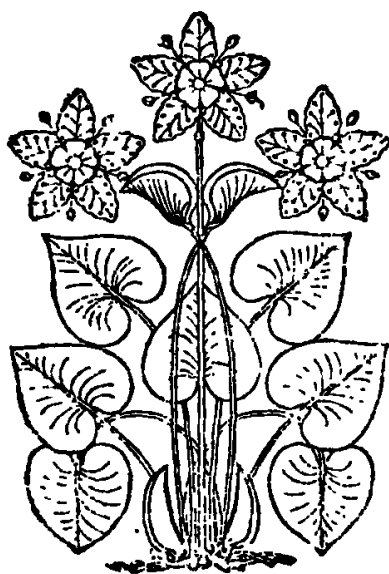
gloire parmi les anges, et contempler avec eux la divine essence du Père, du Fils, et du Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Cinquièmement. Je considérerai enfin que *ces choses arrivèrent*, ainsi que le fait remarquer l'Évangéliste, *afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : ils verront celui qu'ils ont percé* (1). Sur ce passage du prophète Zacharie, je ferai la réflexion suivante: Nous tous pécheurs, qui perçons JÉSUS-CHRIST de coups de lance aussi souvent que nous l'offensons, nous devons, avec une foi vive, le regarder et le contempler attaché à la croix, afin que ses plaies guérissent nos plaies, et que le fer qui a ouvert son cœur, blessant le nôtre, tire à nos yeux deux sources de larmes, et nous fasse pleurer sa mort dont nos péchés sont la cause. Si nous négligeons pendant la vie ce remède et ce devoir, le même Sauveur nous avertit qu'un jour viendra où nous le verrons, non sur la croix, comme un criminel, défiguré par d'horribles blessures ; mais sur un trône de gloire, comme un juge, avec des plaies resplendissantes de lumière, qui darderont des rayons de vengeance et de colère contre ses persécuteurs. Ils pleureront alors, ils se frapperont la poitrine, mais trop tard, au souvenir des injures et des outrages dont ils l'auront accablé quand ils pouvaient l'honorer et le servir (2). — Considère, ô mon âme, la différence qu'il y a de vue à vue, de pleurs à pleurs ; et puisque tu peux maintenant regarder avec dévotion les plaies de ton Rédempteur, et ré-

1. Facta sunt enim hæc, ut Scriptura impleretur ; Videbunt in quem transfixerunt. (JOAN., XIX, 36, 37. — ZACHAR., X, 12.)

2. Ecce venit cum nubibus, et videbit eum omnis oculus, et qui eum pupugerunt. Et plangent se super eum omnes tribus terræ. Etiam. Amen. (Apoc., I, 7.)

pandre en les contemplant des larmes salutaires, n'attends pas le jour redoutable où tu les verrais avec épouvante, et où tu pleureras dans les tourments.



MÉDITATION LIV.

DE LA DESCENTE DE LA CROIX.

—— I. — *Joseph d'Arimatee chez Pilate.* ——

Il y avait à Jérusalem un homme riche, nommé Joseph, de la ville d'Arimatee. C'était un sénateur, homme juste et vertueux, disciple de JÉSUS, mais en secret, parce qu'il craignait les Juifs. Il vint sur le soir, entra hardiment chez Pilate, et lui demanda le corps de JÉSUS. Pilate, s'étant assuré que JÉSUS était mort, commanda que l'on donnât le corps à Joseph (1).

Premièrement. J'admire ici le soin spécial que Dieu prend des siens, aussi bien des morts que des vivants. Le corps du Sauveur est suspendu à un infâme gibet, au grand déshonneur de tous ses amis. Quelques pieuses femmes, venues de Galilée, sont là présentes ; mais elles se contentent de regarder *de loin* ce qui se passe, parce qu'elles appréhendent la fureur des Juifs. La Mère de JÉSUS, Jean, le disciple bien-aimé et Madeleine se tiennent près de la croix ; mais, le visage baigné de larmes, l'âme navrée de douleur, ils ne savent comment ils pourront détacher de la croix avec le respect convenable, le corps adorable du Sauveur, et ils craignent que si les soldats le font eux-mêmes, ils ne le traitent avec irrévérence et avec mépris. Dans ce

1. Cum autem sero factum esset, venit quidam homo dives ab Arimathea, nomine Joseph... nobilis decurio... vir bonus et justus... qui et ipse discipulus erat JESU... occultus autem propter metum Judæorum... Hic accessit... et audacter introivit ad Pilatum, et petiit corpus JESU. Pilatus autem mirabatur si jam obiisset. Et accersito centurione, interrogavit eum si jam mortuus esset. Et cum cognovisset a centurione, donavit corpus Joseph. (MATTH., XXVII, 57, 58. — MARC., XV, 42, 45. — LUC., XXIII, 50, 52. — JOAN., XIX, 38.)

cruel embarras, la divine Providence ne leur manque pas. Elle montre qu'elle n'oublie ni le Fils mort, ni la Mère désolée, en suscitant un homme qui fasse toutes choses de la manière la plus religieuse et la plus honorable. C'est ainsi que notre Père céleste se plaît à consoler les affligés, et à honorer ceux qui sont humiliés. Comme il a voulu que les ignominies de son Fils durassent jusqu'à son dernier soupir sur la croix ; il veut aussi qu'il commence à être honoré sur la croix. Il nous enseigne par là à souffrir les humiliations avec courage, puisqu'il est si prompt à relever ceux qu'il abaisse.

Secondement. Je considérerai comment Notre-Seigneur inspire à un homme recommandable, nommé Joseph, la pensée de détacher son corps de la croix et de prendre soin de sa sépulture. Cet homme était *riche et noble* ; cela convenait pour qu'il pût s'acquitter dignement d'un si haut emploi ; mais il était en même temps *vertueux et juste, et il attendait, lui aussi, le royaume de Dieu* (1). S'il eût manqué de probité ou de charité, jamais le Sauveur n'aurait jeté les yeux sur lui, car il ne fait nul cas des biens temporels ni des richesses sans la vertu. Joseph était donc, comme le disent les évangélistes, disciple de JÉSUS-CHRIST ; mais la crainte qu'il avait des Juifs, l'avait empêché jusqu'alors de se déclarer. Il le fait enfin, et, avec une hardiesse soudaine, il va demander au gouverneur le corps de son Maître pour lui rendre les derniers devoirs. Dans cette démarche paraît admirablement la vertu de la Passion du Fils de Dieu et l'efficacité de l'inspiration divine, qui bannit la crainte d'une âme timide, jusqu'à lui faire affronter les difficultés qu'elle redoutait le plus,

1. Qui expectabat et ipse regnum Dei. (LUC., XXIII, 51.)

et poursuivre avec ardeur ce qu'elle fuyait. — O mon JÉSUS, touchez mon cœur par la force de votre inspiration, afin que, libre de toute appréhension humaine, j'entreprenne avec courage les œuvres qui regardent votre saint service.

Troisièmement. Je considérerai l'humilité et l'obéissance que montre Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, en se soumettant après sa mort aux prescriptions qui concernent les criminels. On ne pouvait enlever le corps d'un supplicié sans la permission du juge ; JÉSUS fait en sorte que cette permission soit demandée pour son propre corps. Il est monté sur la croix pour obéir à son Père ; il ne consentira à être descendu de la croix que pour obéir à la loi, qui le commande, et au gouverneur qui confie à Joseph l'exécution de la loi. — L'exemple de mon Sauveur m'apprend à ne point descendre de la croix, à laquelle Dieu m'a attaché, avant qu'il plaise à sa bonté souveraine de m'en détacher.

II. — *Joseph d'Arimathie et Nicodème vont ensemble au Calvaire.*

Joseph, ayant obtenu de Pilate ce qu'il demandait, *acheta un linceul et vint avec un autre, nommé Nicodème, qui portait environ cent livres d'un parfum composé de myrrhe et d'aloès, pour embaumer le corps de JÉSUS* (1).

Premièrement. Je considérerai ici avec quelle attention la Providence procure à Joseph d'Arimathie un

1. Joseph autem mercatus sindonem... venit, et tulit corpus JESU. Venit autem et Nicodemus, qui venerat ad JESUM nocte primum ferens mixturam myrrhæ et aloes, quasi libras centum. (MARC., XV, 46. — JOAN., XIX, 38, 39.)

compagnon pour l'aider dans sa pieuse entreprise. Nicodème ressemble à Joseph en plusieurs points. Il est noble, juste, craignant Dieu, disciple de JÉSUS, bien qu'en secret. Dieu notre Seigneur sait combien il est important que deux personnes animées d'une même intention s'unissent pour le bien, afin de s'exciter et de s'encourager mutuellement par l'exemple. La crainte de Joseph achève de se dissiper dans la compagnie de Nicodème ; Nicodème oublie la sienne dans la compagnie de Joseph ; et tous deux, remplis de courage, entreprennent cette sainte œuvre : *Le frère, dit le Sage, qui est aidé par son frère, est comme une ville forte* (1). C'est pour cela que le Sauveur, pendant sa vie, envoyait ses disciples deux à deux, et que, après sa mort, il en choisit deux pour détacher son corps de la croix : tant il désire que tout ce que nous faisons pour lui soit fait en esprit de la charité.

Secondement. Je considérerai que Joseph et Nicodème, se proposant d'ensevelir le corps de Notre-Seigneur, ne vont pas au Calvaire les mains vides. Le premier apporte un linceul entièrement neuf qu'il vient d'acheter à dessein, regardant comme chose messéante d'employer à la sépulture de l'Homme-Dieu un linge qui eût servi à d'autres usages ; le second porte jusqu'à cent livres d'un parfum précieux. C'est nous dire que celui qui offre son cœur au service de JÉSUS-CHRIST doit joindre, autant qu'il lui est possible, les bonnes actions aux pieux désirs. Ces actions doivent être faites avec une grande pureté d'intention ; qu'elles soient un mélange de mortification et de dévotion ; qu'elles soient, de plus, d'un grand prix et en grand nombre.

1. *Frater qui adjuvatur a fratre, quasi civitas firma. (Prov., XVIII, 19.)*

La valeur de nos œuvres n'en diminuera pas le nombre, et le nombre n'ôtera rien à leur excellence: nous nous efforcerons d'unir ces deux choses de la manière la plus parfaite. — O mon Sauveur, est-ce beaucoup que je vous offre de semblables œuvres, quand je songe que vous me cédez le mérite des vôtres, qui surpassent infiniment les miennes? Faites-moi, Seigneur, la grâce de ne vous rien refuser de ce que je puis vous présenter; car tout ce qu'il me sera possible de vous donner sera toujours bien peu de chose.

III. — *Le corps de JÉSUS déposé de la croix.*

Premièrement. Ces deux hommes descendent de la croix le corps du Sauveur avec de grands sentiments de respect, de dévotion, de compassion, qu'ils accompagnent de beaucoup de larmes. Ils détachent ses pieds et ses mains, puis les baisent avec une tendre affection; ils ôtent de sa tête la couronne d'épines, puis la saluent avec une profonde vénération. Le saint corps n'étant plus supporté par les clous, ils l'embrassent étroitement, et soutiennent ainsi celui dont la personne divine soutient le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment. — O Fils unique du Dieu vivant, uni à un corps inanimé qui a besoin de l'appui de vos créatures, je vous rends grâces de l'humilité et de la charité que vous faites paraître en cette circonstance! *O charité forte comme la mort, ô sèle dur et inflexible comme l'enfer* (1); comment avez-vous pu vaincre celui qui est invincible? Comment l'avez-vous assujetti au trépas? comment l'avez-vous réduit au tombeau? Soyez aussi, ô Amour, mon vain-

1. Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio. (*Cant.*, VIII, 6.)

queur ; faites-moi mourir avec JÉSUS : mourir avec lui, c'est un gain ; être vaincu par vous, c'est la plus glorieuse victoire.

Secondement. Le corps de JÉSUS étant descendu de la croix, la Vierge le reçoit dans ses bras ; et saisie d'une douleur mortelle, elle le presse sur son cœur. C'est maintenant qu'elle peut dire avec vérité ces paroles des Cantiques : *Mon bien-aimé est pour moi comme un faisceau de myrrhe ; il reposera sur mon sein* (1). La très pure Marie considère le corps de son Fils ; elle s'arrête à toutes ses plaies, et elle en recueille la myrrhe dont elle compose ce faisceau amer. Elle contemple ses os disloqués, elle baise les plaies de ses mains, elle étend ses doigts contractés par le retirement des nerfs ; puis, jetant les yeux sur la plaie de son côté et sur celles de ses pieds, elle sent redoubler son affliction à la vue d'un spectacle si lamentable. — O Mère affligée, que les temps sont changés pour vous ! Dans l'étable de Bethléhem et pendant la fuite en Égypte, votre divin Fils reposait entre vos bras. Il était alors un bouquet de myrrhe qui vous réjouissait par sa suave odeur. Mais aujourd'hui, son corps déchiré et ensanglanté est pour vous un faisceau de myrrhe qui remplit votre âme d'amertume, selon cette plainte de Jérémie : *Le Seigneur m'a abreuvé d'amertume, il m'a enivré d'absinthe* (2).

Troisièmement. Marie Madeleine ne peut s'empêcher de se prosterner aux pieds de son Maître, où elle a reçu le pardon de ses péchés. Elle les embrasse avec transport ; et parce qu'elle les voit percés de part en part

1. Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur. (*Cant.*, I, 12.)

2. Replevit me amaritudinibus, inebriavit me absyntho. (*Thren.*, III, 15.)

et couverts de sang, la douleur qui transperce son âme change ses yeux en deux sources de larmes, dont elle lave ces pieds sacrés, les essuyant, selon sa coutume, avec ses cheveux. Pour le disciple bien-aimé, il se jette sur la poitrine de JÉSUS ; et, voyant le côté ouvert, il baise cette plaie, il l'arrose de ses larmes, il voudrait y entrer pour y dormir de nouveau d'un doux sommeil, dans le repos d'une contemplation plus profonde encore que la première. — Disciple privilégié ! qui n'envierait le bonheur qui vous est accordé de toucher et d'embrasser le corps du Rédempteur ! Souffrez, Seigneur, que je l'embrasse en esprit, et que je me transforme tout entier en vous par amour. Désormais, vous serez pour moi *un bouquet de myrrhe que je placerai sur mon cœur*, que j'aurai sans cesse devant les yeux, que j'aimerai de toute l'affection de mon âme.



MÉDITATION LV.

DE LA SÉPULTURE DE NOTRE-SEIGNEUR (1).

I. — *Le corps de JÉSUS est embaumé et enseveli.*

La Vierge, ayant tenu quelque temps sur ses genoux le corps de son Fils, le remit à Joseph et à Nicodème, afin qu'ils remplissent leur ministère. Elle conserva la couronne d'épines et les clous, objets plus précieux à ses yeux que tous les diamants du monde.

Premièrement. Les deux disciples prennent le saint corps et commencent à l'embaumer. Ils emploient à leur œuvre pieuse les cent livres de myrrhe et d'aloès qu'ils ont apportées, en sorte que le corps de JÉSUS est tout imbibé de ce parfum. Ceci nous montre que, depuis le moment de sa conception jusqu'à celui de sa mort, notre divin Rédempteur a toujours été dans les travaux et les souffrances, et que tous les chrétiens, qui forment son corps mystique, doivent se servir, à son exemple, de cette myrrhe comme d'un préservatif contre la corruption du péché. Le nombre de cent est le symbole de la perfection; les cent livres de myrrhe signifient donc que notre mortification doit être entière et parfaite de toute manière, comme celle de JÉSUS, en sorte que nous puissions dire avec l'Épouse dans les Cantiques: *Mes mains et mes doigts distillent une myrrhe exquisite* (2). — O mon bien-aimé, je veux me souvenir sérieusement de votre myrrhe; je veux en oindre mon

1. S. THOM. part. 3, quæst. 51, art. 1, 2.

2. Manus mee stillaverunt myrrham, et digiti mei pleni myrrha probatissima. (*Cant.*, v, 5.)

corps, c'est-à-dire, *porter dans ma chair votre mortification*, et reproduire dans ma conduite votre vie d'humiliations et de souffrances (1).

Secondement. L'embaumement achevé, les charitables amis de JÉSUS enveloppent son saint corps dans un linceul blanc, et sa tête sacrée dans un linge fin, faisant toute chose *selon la manière d'ensevelir parmi les Juifs* (2), — O Vierge sainte quelle n'est point votre affliction lorsque vous voyez couvrir ce visage adorable que vous désirez, plus que les anges eux-mêmes, contempler perpétuellement ? O visage plus brillant que le soleil, qui a caché vos rayons sous un voile funèbre ! O Adam céleste, qui vous a revêtu de ces suaires, insignes de la mort ? C'est votre amour qui a fait ce prodige pour délivrer de la mort l'Adam terrestre, et effacer nos péchés, qui, comme une nuée épaisse, nous empêchent de contempler votre divine beauté.

Troisièmement. Je puis aussi considérer quel amour pour la pauvreté Notre-Seigneur fait paraître en cette circonstance. Il veut que la myrrhe, le linceul, le voile de sa tête, tout lui soit donné par aumône ; le tombeau même dans lequel on va le déposer, est d'emprunt et appartient à Joseph. — Ainsi nous enseigne-t-il à aimer une vertu qu'il a tant aimée, et à la pratiquer pendant la vie et à la mort, comme il l'a pratiquée.

II. — *Le corps de JÉSUS est porté au tombeau.*

Premièrement. Lorsque le corps de JÉSUS fut enseveli, on le plaça vraisemblablement sur un brancard,

1. Semper mortificationem JESU in corpore nostro circumferentes, ut et vita JESU manifestetur in corporibus nostris. (II Cor., IV, 10.)

2. Et accepto corpore, Joseph involvit illud in sindone munda... Acceperunt ergo corpus JESU, et ligaverunt illud linteis cum aromatibus, sicut mos est Judæis sepelire. (MATTH., XXVII, 59. — JOAN., XIX, 40.)

suivant l'usage, pour le porter au tombeau. Les saintes femmes l'accompagnent avec Notre-Dame qui pleure, comme la veuve de Naïm (1), son fils unique mort dans la fleur de ses années. — O Dieu éternel, comment ne venez-vous pas au-devant de cette mère affligée pour lui adresser cette parole : *Ne pleures point?* Que ne touchez-vous ce lit funèbre sur lequel repose le corps inanimé de son fils bien-aimé, qui est aussi le vôtre? Que ne dites-vous au défunt? *Jeune homme, lève-toi, je vous le commande?* Enfin, que ne le rendez-vous vivant à sa Mère, si seule sans lui? — Je le comprends, Seigneur, le temps n'est pas encore venu. Il faut que Jonas *soit englouti par la baleine*; il faut que le Fils de l'homme *demeure trois jours dans le sein de la terre*, avant d'en sortir vivant et tout éclatant de gloire (2).

Secundement. On peut croire pieusement que les chœurs des anges se partagèrent en deux troupes; que l'une accompagna l'âme du Sauveur dans les Limbes, et que l'autre escorta son corps uni à la divinité pour lui rendre les honneurs qu'il méritait. Alors s'accomplit cette parole d'Isaïe: *Son sépulcre sera glorieux* (3). Il sera glorieux par le grand nombre d'événements merveilleux qui accompagneront et suivront la sépulture de l'Homme-Dieu; il l'est spécialement par la présence de cette multitude d'esprits célestes envoyés par le Père éternel pour assister aux funérailles de son Fils. Le même prophète ajoute que *les anges de paix pleurent amèrement* (4); non qu'ils versent effectivement des

1. LUC., VII, 12-15.

2. Sicut fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus, et tribus noctibus; sic erit Filius hominis in corde terre tribus diebus, et tribus noctibus. (MATTH., XII, 40. — JOAN., II, 1.)

3. Et erit sepulcrum ejus gloriosum. (IS., XI, 10.)

4. Angeli pacis amare flebunt. (IS., XXXIII, 7.)

larmes, ce qui ne convient pas à leur nature; mais parce que leur charité les ferait pleurer s'ils le pouvaient, avec ceux qui dans une conjoncture si lamentable ne peuvent retenir leurs pleurs. — Anges saints, obtenez-moi la grâce de pleurer dans l'amertume de mon âme la mort de mon Seigneur. Il est bien juste que j'unisse ma douleur à celle de ses amis éplorés, puisque c'est moi qui, par mes péchés, l'ai réduit à un état qui excite leur compassion et fait couler leurs larmes.

III. — *Le corps de JÉSUS est déposé dans le tombeau.*

Or il y avait près de l'endroit où JÉSUS fut crucifié, un jardin, et dans ce jardin un sépulcre neuf, taillé dans le roc, et dans lequel personne n'avait encore été mis. On y déposa le corps de JÉSUS, et Joseph ferma l'entrée du sépulcre avec une grande pierre (1).

Premièrement. Je considérerai comment le Seigneur, qui est élevé au-dessus des cieux, s'humilie jusqu'à souffrir que l'on descende son très saint corps dans la terre parmi les morts. *Ils m'ont mis*, dit-il lui-même par la bouche de son prophète, *dans une fosse profonde, dans des lieux de ténèbres et dans l'ombre du tombeau (2).* Il veut subir cette humiliation pour nous empêcher de tomber dans le gouffre de l'enfer, pour nous délivrer des ténèbres de l'ignorance et de la mort du péché, pour ensevelir à jamais avec lui tous les vices, dont il a triomphé en expirant sur la croix. — O sépulcre de

1. Erat autem in loco, ubi crucifixus est, hortus: et in horto monumentum novum... quod erat excisum de petra... in quo nondum quisquam positus erat. Ibi ergo propter parasceven Judæorum, quia juxta erat monumentum, posuerunt JESUM... Et advolvit saxum magnum ad ostium monumenti. (JOAN., XIX, 41, 42. — MATTH., XXVII, 60. — MARC., XV, 46. — LUC., XXIII, 53.)

2. Posuerunt me in lacu inferiori: in tenebrosis, et in umbra mortis. (Ps., LXXXVII, 7.)

mon Sauveur, vous êtes vraiment *glorieux*, puisque vous renfermez celui qui est la splendeur du Père, la gloire des anges, l'honneur du monde, le salut et la vie des hommes. Sauvez-moi, ô tombeau sacré, des ténèbres de l'enfer, et de la mort du péché; recevez-moi dans votre sein, afin que je meure et sois enseveli avec celui qui est mort et a été enseveli pour moi.

Secondement. J'examinerai quelles sont les qualités de ce sépulcre que Joseph avait préparé pour lui, et que JÉSUS choisit pour être le sien.

En premier lieu, il est *dans un jardin*. C'est dans un jardin que le premier Adam désobéit à son Créateur et qu'il fut condamné à mourir. C'est aussi dans un jardin, celui de Gethsémani, que le second Adam pleura cette désobéissance; et c'est encore dans un jardin qu'il veut être enseveli, pour délivrer le genre humain du péché et de la mort.

En second lieu, il est *neuf*. JÉSUS étant le nouvel Adam, et l'homme nouveau, il ne pouvait choisir pour son corps qu'un sépulcre neuf. Lorsqu'il vint dans le monde, il choisit pour ce même corps le sein de Marie, qui était comme un sépulcre, mais un sépulcre neuf, dans lequel personne n'avait jamais été mis. Car elle est la Vierge annoncée par Isaïe, la demeure, *le jardin fermé* du seul Verbe incarné (1), que Joseph, le plus chaste des époux, respecta toujours, comme Joseph d'Arimatee renonça au droit d'être déposé dans le tombeau qui lui appartenait, et qu'il s'était préparé.

En troisième lieu, il est *taillé dans le roc* à grands coups de pics et à force de travail. Ce sépulcre convient à JÉSUS-CHRIST, *pietre vivante* taillée et polie par la

1. Hortus conclusus soror mea sponsa. (*Cant.*, IV, 12.)

souffrance, dont le Père éternel a dit par le prophète Zacharie : *Je prendrai soin de la sculpter moi-même; le ciseau creusera en elle des trous profonds, et j'effacerai en un seul jour l'iniquité de la terre* (1). C'est en effet par la vertu des plaies du Sauveur, et le jour même de sa mort, que le règne du péché a été détruit dans tout l'univers. — O Pierre vivante, rendez-moi solide comme la pierre ; façonnez-moi, ne m'épargnez ni le marteau ni le ciseau, je veux dire les tribulations de tout genre, jusqu'à ce que je devienne *un sépulcre glorieux*, dans lequel vous puissiez reposer à jamais. Ainsi soit-il.

Troisièmement. Je remarquerai que les diverses circonstances de ce mystère nous représentent d'une manière sensible les conditions requises pour une bonne communion : l'application est frappante de justesse. De même que la consécration du corps et du sang de Notre-Seigneur, sous les différentes espèces du pain et du vin, est une figure de sa mort, causée par la séparation du corps et du sang, comme nous l'avons expliqué plus haut (2) ; ainsi peut-on dire que la sainte communion est une image de la sépulture. En effet, lorsque nous communions, nous recevons son corps sacré dont les mains, les pieds et le côté sont ouverts par cinq larges plaies qui distillent la myrrhe, symbole des souffrances et des mérites de sa Passion ; nous le recevons enveloppé des espèces sacramentelles comme d'un linceul ; il entre dans notre poitrine comme dans un tombeau. Mais ce sépulcre doit être *un jardin*, orné des fleurs odoriférantes de toutes les vertus ; il faut de plus

1. Ego cœlabo sculpturam ejus, ait Dominus exercituum : et auferam iniquitatem terræ illius in die una. (ZACH., III, 9. — Ego fodiam foveas in eo. Juxta LXX.)

2. Méditat. XIII, 1.

qu'il soit *neuf*, par un renouvellement d'esprit et une manière d'agir toute nouvelle, qui ne tienne rien de nos anciennes habitudes, et dans lequel il ne reste aucun vestige des œuvres mortes de la vie passée; il faut encore qu'il soit *taillé dans la pierre*, ce qui indique la fermeté et la constance qui nous sont nécessaires au milieu des tribulations et des épreuves; il faut enfin qu'il soit *près du Calvaire*, afin que sans cesse nous pensions aux douleurs de JÉSUS crucifié, et que nous imitions ses éminentes vertus. A ces conditions, notre cœur sera *un sépulcre glorieux*, dans lequel le Fils de Dieu prendra plaisir à descendre, qu'il habitera avec délices, qu'il enrichira de ses dons.

Mais, après avoir communiqué, il est nécessaire de mettre à l'entrée de ce sépulcre une grande pierre, afin de garder et défendre le trésor que l'on a reçu; c'est-à-dire que je dois fermer les avenues de mon cœur et les portes de mes sens à tout ce qui pourrait me ravir un si grand bien. Je dois m'ensevelir moi-même en moi-même, par un recueillement profond, avec le Seigneur que j'ai au-dedans de moi, pour traiter paisiblement avec lui et le remercier des grâces et des faveurs qu'il m'a faites; car, selon saint Grégoire le Grand (1), la contemplation est elle-même une sorte de sépulcre, où l'âme s'enferme et *se cache avec JÉSUS-CHRIST en Dieu* (2). — O mon âme, à l'exemple de Joseph d'Arimathie, embaume le corps de ton Sauveur avec la myrrhe d'une mortification parfaite; prépare-lui par l'innocence de ta vie un linceul blanc pour l'ensevelir; donne-lui pour sépulcre ton propre cœur, en le lui con-

1. S. GREG. *Moral.* libr. V, c. v.

2. Mortui enim estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. (*Coloss.*, III, 3.)

sacrant sans réserve comme sans retour. Ainsi seras-tu semblable à Joseph, dont le nom veut dire, *celui qui croît*, parce que, à chaque communion *tu croîtras en vertu*, jusqu'à ce que tu arrives à la Jérusalem céleste, figurée par Arimathie, qui signifie *élevée, bâtie sur les hauteurs* (1) ; là, *tu verras face à face le Dieu des dieux qui règne dans Sion* durant les siècles des siècles (2). Ainsi soit-il.

1. JANSEN., *Concord. Evangel.* c. CXLIV.

2. *Ibunt de virtute in virtutem : videbitur Deus deorum in Sion.* (Ps., LXXXIII, 7.)



MÉDITATION LVI.

DE LA SOLITUDE DE NOTRE-DAME : CE QU'ELLE FIT
APRÈS LES FUNÉRAILLES DU SAUVEUR.

————— I. — *Elle retourne à Jérusalem.* —————

Premièrement. Lorsque les obsèques de notre divin Rédempteur furent terminées, sa très sainte Mère se voyant seule, privée de la compagnie de son Fils, séparée même de ses restes inanimés, fut pénétrée d'une nouvelle et inexprimable douleur. Elle se détermine à reprendre le chemin de Jérusalem, accompagnée des amis dévoués de JÉSUS, Joseph et Nicodème, de Madeleine et des autres saintes femmes. Arrivée au Calvaire, elle s'arrête devant la croix pour l'adorer, nous enseignant la première à rendre un culte d'adoration au signe auguste de notre salut. Oh ! qui pourrait redire les paroles pleines de dévotion et de tendresse qui s'échappèrent de sa bouche ? Les genoux en terre et les mains élevées vers le ciel : Je vous salue, dit-elle, ô croix précieuse, entre les bras de laquelle est mort celui que j'ai porté tant de fois dans les miens pendant son enfance. Votre sort est plus heureux que le mien ; car mon JÉSUS a commencé entre mes bras l'œuvre de la Rédemption du genre humain, et il l'a consommée dans les vôtres. Vous êtes bénie entre toutes les créatures ; en vous la grâce a triomphé du péché, et la malédiction s'est changée en bénédiction par les mérites de celui qui vous a arrosée de son sang pour donner la vie au monde. Je vous salue, ô arbre de vie, par lequel tous les hommes peuvent obtenir la vie éternelle ; je vous adore comme l'image du Rédemp-

teur qui étant lui-même l'image du Dieu invisible (1), a voulu étendre sur vous ses pieds et ses mains, afin de renouveler en nous cette image que la désobéissance d'Adam avait effacée. — C'est en prononçant ces paroles, ou d'autres semblables, que Marie adora la croix ; son exemple fut suivi de tous ceux qui l'accompagnaient.

Secondement. Dans le chemin elle évitait avec le plus grand soin de marcher sur le sang de son Fils, sachant bien que c'était le sang du Verbe incarné, et un sang toujours uni à la divinité. Elle voyait avec douleur que tant d'autres ne songeaient pas même à respecter ce sang adorable, et elle pleurait d'avance le crime de ceux qui, selon le langage de l'Apôtre, fouleraient un jour aux pieds le Fils de Dieu, et profaneraient le sang de la nouvelle alliance, par lequel le monde a été sanctifié (2).

Troisièmement. Arrivée à sa demeure, elle remercia avec beaucoup d'humilité Joseph et Nicodème du ministère charitable qu'ils venaient de remplir envers son Fils, puis elle prit congé d'eux, leur adressant peut-être les paroles de David à ceux de Jabès-Galaad qui avaient enseveli Saül : *Bénis soyez-vous du Seigneur, vous qui, touchés d'un juste sentiment de compassion, avez donné la sépulture à votre roi. Dieu vous récompensera selon sa miséricorde et sa vérité ; et moi, je conserverai le souvenir de ce bon office tous les jours de ma vie* (3).

1. Qui est imago Dei invisibilis. (*Coloss.*, I, 15.)

2. Qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit, in quo sanctificatus est. (*Hebr.*, X, 29.)

3. Benedicti vos a Domino, qui fecistis misericordiam hanc cum domino vestro Saül, et sepelistis eum. Et nunc retribuet vobis quidem Dominus misericordiam et veritatem : sed et ego reddam gratiam, eo quod fecistis verbum istud. (*II Reg.*, II, 5, 6.)

II. — *Marie dans sa retraite.*

Premièrement. La Vierge, entrée dans sa maison, se retira dans l'appartement le plus reculé, et commença à pleurer sa solitude et son abandon. Son âme, comme divisée, se trouve à la fois dans les deux endroits où repose son trésor. Elle est avec le corps de JÉSUS dans le sépulcre, où elle médite les tourments et les opprobres de sa Passion ; elle est aussi dans les Limbes, où elle considère attentivement ce que fait l'âme de son Fils avec les Pères de l'Ancien Testament. Mais ce qui occupe plus fortement son cœur, c'est le souvenir des douleurs récentes de son Bien-Aimé. Elle les repasse dans sa mémoire, elle en déplore la cause, et elle prie avec instance le Père éternel d'en appliquer le fruit à plusieurs, c'est-à-dire à tous les hommes, pour la gloire de celui qui les a souffertes avec tant de générosité.

Après plusieurs heures d'un religieux silence, elle emploie une autre partie de la nuit à s'entretenir de ce lamentable sujet avec ceux qui sont demeurés auprès d'elle. C'est alors que saint Jean lui fait le récit de tout ce qui s'est passé dans le cénacle le soir précédent. Il raconte comment JÉSUS-CHRIST, selon sa coutume, mangea l'agneau pascal avec ses disciples ; comment il leur lava les pieds ; comment il institua le sacrement adorable de son corps et de son sang. Il ajoute qu'il leur fit après la Cène un discours divin, dans lequel il leur prédit ce qui devait leur arriver ; que, du cénacle, il alla avec eux au jardin de Gethsémani ; qu'il leur déclara que son âme était triste jusqu'à la mort ; qu'il s'éloigna d'eux par trois fois pour prier ; enfin que

Judas vint avec des gens armés pour le prendre; que JÉSUS fit en cette occasion plusieurs miracles, et que tous ses disciples s'enfuirent et l'abandonnèrent. Notre-Dame écoute avec beaucoup d'attention et de dévotion les paroles du disciple bien-aimé, pour imprimer dans sa mémoire le souvenir des actions de son Fils et les méditer dans son cœur. Mais, quand elle vient à se remettre devant les yeux ce qu'elle a vu elle-même, elle fond aussitôt en larmes; et c'est ainsi qu'elle passa le reste de la nuit. — O la plus désolée des mères, que ne puis-je mêler mes pleurs aux vôtres! Du moins vous dirai-je avec le prophète Jérémie : *Comment êtes-vous assise solitaire, vous qui ressembliez à une ville pleine de peuple? Vous voici comme une veuve abandonnée, vous qui êtes la maîtresse des nations. Vous ne cessez de pleurer pendant la nuit, et vos joues sont trempées de larmes. Il n'est personne qui adoucisse vos douleurs : vos amis vous ont méprisée et sont devenus vos ennemis* (1). Consolerez-vous, Princesse du ciel et de la terre; faites cesser vos gémissements, arrêtez le cours de vos larmes. Le grain de froment que vous avez déposé dans le tombeau, comme dans un sol fertile, en sortira dans trois jours avec une si prodigieuse abondance de fruits, que la joie dont votre âme sera inondée vous récompensera au centuple, et vous fera perdre en un moment le souvenir de votre solitude et de votre tristesse.

Secondement. Je considérerai comment les apôtres, remis de leur première frayeur, se réunissent autour de

1. Quomodo sedet sola civitas plena populo : facta est quasi vidua domina gentium... Plorans ploravit in nocte, et lacrymæ ejus in maxillis ejus : non est qui consoletur eam ex omnibus charis ejus : omnes amici ejus spreverunt eam, et facti ei inimici. (*Jhren.*, 1, 1, 2.)

leur Reine affligée. En même temps que le bon Pasteur, qui a donné sa vie pour ses brebis, est dans les Limbes afin de consoler et de délivrer les âmes justes renfermées dans cette sombre prison, il n'oublie pas le petit troupeau qu'il a laissé sans défense sur la terre. Il inspire donc, du fond des Limbes, à ses apôtres, de se retirer auprès de sa Mère, qui doit les fortifier et les consoler en son absence. Saint Pierre arrive le premier, le regret dans l'âme, la confusion sur le visage ; car il a renié son Maître trois fois. Il se prosterne devant la Mère de JÉSUS, et devant saint Jean, versant des ruisseaux de larmes à la pensée de son infidélité, au souvenir des souffrances de son Sauveur, à la vue de l'affliction de la très pure Marie et de tous ceux qui partagent sa douleur. Cette charitable Mère le console doucement, sachant bien que Dieu prend plaisir à essuyer les larmes de ceux qui pleurent. Les autres apôtres viennent ensuite ; et elle les reçoit tous avec une tendresse vraiment maternelle : ainsi la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, lorsque le milan s'apprête à fondre sur eux. Elle leur recommande surtout de bien conserver la foi et d'attendre avec une confiance ferme la résurrection de leur Maître. Tout ce qu'il leur a prédit de sa Passion et de sa mort s'est accompli ; il accomplira donc de même ce qu'il leur a dit en termes clairs de sa Résurrection. — O Vierge sainte, que vous commencez admirablement à remplir l'office de Mère que vous a confié votre Fils sur la croix ! Couvrez-moi de vos ailes, et défendez-moi *des esprits de malice répandus dans l'air* (1), qui, comme des oiseaux de proie, menacent de me dévorer.

1. Contra spiritualia nequitiae, in celestibus. (*Ephes.*, VI, 12.)

Troisièmement. Je pourrai enfin considérer quelle fut la douleur de la Vierge et des onze apôtres, car ils se voyaient réduits à ce nombre, quand ils songèrent à la défection lamentable du traître Judas. Ah ! si ce malheureux, détestant son crime, fût venu comme saint Pierre se jeter aux pieds de la Mère de miséricorde, elle l'eût accueilli sans nul doute et l'eût consolé. Mais le désespoir l'avait déjà précipité dans l'abîme, où il ne reçoit et ne recevra jamais aucune consolation.

III. — *Marie-Madeleine et Marie mère de Joseph.*

Durant ce temps-là, *Marie-Madeleine et l'autre Marie qui avaient été au sépulcre, ayant vu comment le corps de JÉSUS y avait été mis, préparaient des aromates et des parfums pour l'embaumer de nouveau quand le jour solennel du sabbat serait passé* (1).

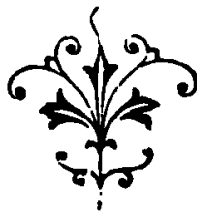
Ici je considérerai la dévotion et la vigilance de ces saintes femmes. Elles observent avec le plus grand soin toutes les circonstances de la sépulture de JÉSUS-CHRIST ; elles remarquent le lieu où son corps est déposé, la manière dont il est placé dans le tombeau, afin de ne rien ignorer quand elles reviendront. Elles préparent sans tarder de nouveaux aromates et de nouveaux parfums pour embaumer ce corps sacré une seconde fois. Elles savent certainement que Joseph et Nicodème ont déjà employé jusqu'à cent livres de myrrhe à cette sainte œuvre ; mais cela leur paraît peu de chose, tant elles désirent honorer et servir un maître qui les a comblées de bienfaits. Ces préparatifs

1. Maria autem Magdalene, et Maria Joseph, aspiciabant ubi poneretur. Et revertentes paraverunt aromata et unguenta : et sabbato quidem siluerunt secundum mandatum. (MARC., XV, 47. — LUC., XXIII, 56.)

marquent peut-être l'imperfection de leur foi ; mais ils nous fournissent deux instructions qui nous seront très utiles, toute notre vie, et particulièrement au temps de l'action de grâces après la communion.

La première que je dois contempler à loisir, non par curiosité, mais par amour, tout ce qui touche à la personne de mon divin Sauveur crucifié, mort et enseveli pour moi. Je considérerai aussi de quelle manière il entre dans les sépulcres vivants, je veux dire dans l'âme des fidèles, par la sainte communion, et quels effets il opère en elles.

La seconde est que je ne dois pas me contenter de la simple méditation de ces mystères ; c'est encore une obligation pour moi de recueillir plusieurs sortes d'aromates, c'est-à-dire d'exercer divers actes des vertus chrétiennes. Comme autant de parfums exquis, elles répandront leur suave odeur pour la gloire de Dieu, l'utilité du prochain et l'édification de l'Église, corps mystique de JÉSUS-CHRIST, que nous embaumons par nos bonnes œuvres.



MÉDITATION LVII.

DES GARDES MIS AU SÉPULCRE, ET DE L'INCORRUP-
TIBILITÉ DU CORPS DE NOTRE-SEIGNEUR.

—— I. — *Demande des Juifs à Pilate.* ——

Le lendemain, qui était le jour du Sabbat, les princes des prêtres et les pharisiens allèrent ensemble trouver Pilate et lui dirent : Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit, lorsqu'il était encore vivant : Après trois jours, je ressusciterai. Ordonnez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent l'enlever et ne disent au peuple : Il est ressuscité d'entre les morts. Car cette dernière erreur serait pire que la première (1).

Ce fait nous offre les preuves les plus frappantes de la haine implacable des ennemis de JÉSUS-CHRIST. Le Psalmiste avait bien raison de dire : *L'orgueil de ceux qui vous haïssent monte sans cesse (2)*. Sans respecter un jour de sabbat, que la fête de Pâque rend plus solennel, ils se lèvent de grand matin pour persécuter l'innocent jusqu'après sa mort.

Premièrement. Ils ne daignent pas même l'appeler par son nom ; ils lui donnent le nom qui convient proprement au malin esprit, celui de *séducteur*. Blasphème d'autant plus atroce, qu'il n'appartient qu'à JÉSUS de faire connaître aux hommes la vérité, et de les désabu-

1. Altera autem die, quæ est post Parasceven, convenerunt principes sacerdotum et pharisæi ad Pilatum, dicentes: Domine, recordati sumus quia seductor ille dixit adhuc vivens: Post tres dies resurgam. Jube ergo custodiri sepulcrum usque in diem tertium, ne forte veniant discipuli ejus, et furerentur eum, et dicant plebi: Surrexit a mortuis: et erit novissimus error pejor priore. (MATTH., XXVII, 62-64.)

2. Superbia eorum, qui te oderunt, ascendit semper. (Ps., LXXIII, 23.)

ser des tromperies du démon. Après cela, comment ne me consolerais-je pas quand le monde chercherait à me flétrir par les plus odieuses qualifications ?

Secondement. Ils se laissent aller à des soupçons téméraires et ridicules ; *ils tremblent*, dit le prophète royal, *là où il n'y a nul sujet de crainte* (1). Les disciples, selon eux, pourraient bien enlever le corps de leur maître, publier ensuite qu'il est ressuscité, et le faire croire à tout le peuple. Quoi de plus invraisemblable ? Mais la haine les aveugle, et l'envie leur trouble le jugement. Ils donnent à JÉSUS le nom de séducteur, et ils ne voient pas qu'ils sont séduits eux-mêmes par celui qui est le prince des superbes et le père du mensonge.

Troisièmement. Les persécuteurs de JÉSUS-CHRIST qui pensaient arriver au terme de leurs désirs en lui ôtant la vie, ne sont nullement satisfaits. Ils mettent tout en œuvre pour obscurcir la gloire de sa résurrection. Ces esprits inquiets et passionnés ressemblent à une mer agitée, que rien ne peut calmer. Mais la divine Providence saura déjouer leurs desseins et faire retomber sur eux-mêmes leurs artifices ; elle se servira de leur malice pour rendre la résurrection du Sauveur plus éclatante et plus certaine. — O mon JÉSUS, objet des persécutions de vos ennemis, pendant votre vie et après votre mort, ne permettez pas que je tombe dans l'aveuglement de ceux qui prennent le mensonge pour la vérité, et regardent comme un égarement la conduite des justes qui se gouvernent par votre lumière. Si je dois être trompé, que ce soit par vous-même, ô mon Dieu ; que ce soit par les saints artifices dont vous

1. Illic trepidaverunt timore ubi non erat timor. (Ps., XIII, 5.)

usez dans votre bonté pour tromper notre chair, afin qu'elle se soumette volontiers à l'esprit (1).

II. — *Réponse de Pilate ; précautions employées par les Juifs.*

Pilate leur répondit : Vous avez des soldats ; allez, et faites-le garder comme vous l'entendez. Et ceux-ci s'en allant placèrent des gardes autour du sépulcre, et scellèrent la pierre qui en fermait l'entrée (2).

Premièrement. Cette dernière précaution montre que les princes des prêtres et les pharisiens ne sont nullement rassurés ; le succès de leur entreprise leur paraît encore douteux. Ils ne se fient pas aux soldats, mercenaires qui peuvent se laisser gagner par les disciples de JÉSUS, et leur permettre d'enlever furtivement son corps. Que font-ils ? Ils apposent le scellé à la pierre du tombeau. Mais le Père éternel la scelle lui-même du sceau de sa toute-puissance ; il confie à des milliers d'anges le soin de garder le corps de son Fils. — O mon Sauveur, qui reposez dans l'obscurité d'un tombeau scellé par l'envie de vos ennemis, comme Daniel passa une nuit entière au milieu des lions affamés, dans une fosse fermée par une pierre revêtue du sceau royal de Darius (3), non, vous n'avez rien à craindre dans cette sombre demeure. Ni les vers, aussi affamés que des lions, n'oseront toucher à votre corps, ni les ennemis du dehors ne pourront lui nuire. Déli-

1. Propter hoc, ecce ego lactabo eam. (Os., II, 14, V. Riberam et Corneliolum in hunc locum.)

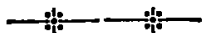
2. Ait illis Pilatus : Habetis custodiam, ite, custodite sicut scitis. Illi autem abeuntes, munierunt sepulcrum, signantes lapidem, cum custodibus. (MATTH., XXVII, 65, 66.)

3. DANIEL, VI, 16, 17.

vrez-moi, Seigneur, des ennemis domestiques, qui sont mes passions, de peur que ces monstres ne me déchirent de leurs dents ; délivrez-moi aussi des ennemis du dehors, je veux dire des démons et de leurs ministres, de crainte qu'ils ne portent préjudice à mon âme par leurs suggestions ou par leurs calomnies.

Secondement. L'exemple de ces enfants du siècle doit m'apprendre à garder soigneusement mon cœur, lorsqu'il est devenu par la sainte communion le sépulcre et la demeure de JÉSUS-CHRIST. Je dois alors le sceller et le garder, songeant que l'ennemi de mon salut cherche à me dérober mon Sauveur et à tarir en moi l'esprit de dévotion. Mais quel sceau plus inviolable, quels gardes plus fidèles y mettrai-je que JÉSUS-CHRIST lui-même? — O divin Époux de mon âme, qui avez dit : *mets-moi comme un sceau sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras ; car l'amour est fort comme la mort, et le sècle de l'amour est inexorable comme l'enfer* (1) ; scellez, je vous en conjure, mon cœur, mes sens et toutes mes puissances ; imprimez bien avant dans mon âme les marques de votre charité et de toutes vos vertus, afin que vous me reconnaissiez pour vôtre à ces marques, et que vous m'admettiez dans votre royaume, où je vous posséderai éternellement. Ainsi soit-il.

I. Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum : quia fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio. (*Cant.*, VIII, 6.)



III. — *Combien de temps le corps du Sauveur resta dans le tombeau* (1).

Le corps de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST demeura dans le sépulcre trois jours et trois nuits, en prenant, comme parlent les commentateurs, la partie pour le tout : dans la réalité, il n'y resta qu'un jour et deux nuits. Cet espace de temps, ainsi partagé, signifie, que JÉSUS nous délivra par sa mort et par sa sépulture de deux sortes de mort : l'une spirituelle, l'autre corporelle ; l'une du péché, l'autre de la peine éternelle due au péché. Ces deux genres de mort sont figurés par les deux nuits qu'un seul jour dissipe, parce que la seule vie de la grâce les détruit l'une et l'autre.

Il est à remarquer que durant tout ce temps, le corps du Fils de Dieu resta entier et incorruptible, sans que nulle partie se réduisit en putréfaction ou en poussière. Ainsi l'avait prédit le Psalmiste : *vous ne permettez pas que votre Saint voie la corruption* (2). Car, bien qu'il se fût assujetti par sa propre volonté aux misères de l'homme et à la peine de mort que l'homme avait encourue par le péché; il ne voulut pas néanmoins que son corps sacré se corrompît après sa mort et se convertît en poussière. Il ne put souffrir que sa divinité se séparât, ne fût-ce que pour peu de temps, de l'une des deux parties qui composaient son humanité ; comme il eût fallu nécessairement qu'elle quittât le corps, s'il se fût décomposé. Mais il avait résolu dans sa bonté infinie de ne jamais abandonner ce qu'il s'était une fois uni.— O mon aimable Rédempteur, je vous rends grâces de

1. S. THOM., l'art. 3, quæst. 51, art. 3, 4.

2. Nec dabis Sanctum tuum videre corruptionem. (*Ps.*, XV, 10. — *Act.*, II, 31.)

ce que vous nous avez délivrés de la première et de la seconde mort, du péché et de la peine éternelle du péché, en nous méritant par votre mort la vie de la grâce, qui est le principe de la vie éternelle. Appliquez-moi, Seigneur, les fruits de votre Passion, en me délivrant de cette double vie, qui est une en vous. Je me réjouis à la pensée que votre corps n'a jamais été sujet à la corruption, et qu'il est toujours demeuré uni à votre Personne divine. Préservez-moi, je vous en conjure, de la corruption du péché, et unissez-moi à vous par une charité si constante, qu'elle me conduise à la vie qui n'aura point de fin. Ainsi soit-il.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

	Page..
<i>PROLOGUE..</i>	I
INTRODUCTION. Comment il faut méditer la Passion de Notre-Seigneur.	
I. — <i>Combien il est utile de méditer les mystères de la Passion</i>	5
II. — <i>Fin que l'on doit se proposer en méditant la Passion...</i>	8
III. — <i>Quelles dispositions il faut apporter à la méditation de la Passion</i>	14
IV. — <i>Différentes manières de méditer la Passion...</i>	20
MÉDITATION PREMIÈRE ET FONDAMENTALE. Elle renferme en abrégé les principales considérations qu'il faut faire sur chaque mystère de la Passion de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.	25
MÉDITATION II. Comment JÉSUS-CHRIST, allant à Jérusalem, déclara à ses apôtres tout ce qu'il devait y souffrir : en combien d'autres circonstances il leur parla de la Passion	65
MÉDITATION III. L'entrée de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST à Jérusalem le jour des Rameaux... ..	75
MÉDITATION IV. Des larmes que JÉSUS versa sur Jérusalem : autres événements de cette journée.	87
MÉDITATION V. De la cène de Béthanie.	96
MÉDITATION VI. Comment Judas vendit son maître trente deniers, et comment les princes des prêtres résolurent la mort de JÉSUS..	104

	Page.
MÉDITATION VII. De la dernière cène, dans laquelle JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur mangea l'Agneau pascal avec ses apôtres, et comment auparavant il prit congé de sa très sainte Mère... ..	120
MÉDITATION VIII. Du lavement des pieds... ..	129
MÉDITATION IX. Ce que fit et dit Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST avant d'instituer le sacrement de l'Euc- haristie, pour nous marquer avec quelles dispositions nous devons le recevoir	146
MÉDITATION X. Du temps, du lieu, de la compagnie que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST choisit pour insti- tuer le très saint Sacrement... ..	153
MÉDITATION XI. Comment Notre-Seigneur JÉSUS- CHRIST changea le pain en son corps ; comment il se communia lui-même et donna ensuite la communion aux apôtres... ..	160
MÉDITATION XII. De la conversion du vin au sang de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et des trésors que ren- ferme ce sang précieux.. ..	171
MÉDITATION XIII. Des espèces sacramentelles du pain et du vin et de leur signification... ..	177
MÉDITATION XIV. De six choses mystérieuses que le Seigneur fit, ou dit, en consacrant le pain et le vin... ..	186
MÉDITATION XV. Du pouvoir que JÉSUS-CHRIST donna à ses apôtres de faire ce qu'il avait fait lui-même, et de celui que les prêtres ont de consacrer et d'offrir son corps et son sang en sacrifice	193
MÉDITATION XVI. Comment, pendant le repas, Notre- Seigneur JÉSUS-CHRIST dit à ses apôtres que l'un d'eux le trahirait, et comment Judas sortit pour exé- cuter son perfide dessein	202

	Page.
MÉDITATION XVII. De la contestation qui s'éleva entre les apôtres sur la prééminence, et de la réprimande que leur adressa le Sauveur : comment ensuite il prédit qu'ils seraient tous scandalisés cette nuit même à son occasion, et que Pierre le renierait trois fois ...	211
MÉDITATION XVIII. Du discours de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST après la cène..	218
MÉDITATION XIX. Prière de JÉSUS-CHRIST après la cène.	238
MÉDITATION XX. Comment le Sauveur alla au Jardin : de la tristesse et de l'affliction qu'il y ressentit...	247
MÉDITATION XXI. De la prière de JÉSUS-CHRIST au jardin des Olives... ..	261
MÉDITATION XXII. De l'apparition de l'ange et de la sueur de sang	275
MÉDITATION XXIII. Application des sens de l'âme au sang que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST répandit au jardin des Olives... ..	285
MÉDITATION XXIV. Comment Judas suivi d'une troupe de gens armés, vint au jardin pour se saisir du Sauveur : ce qui arriva avant la prise de JÉSUS.	291
MÉDITATION XXV. Comment le Sauveur fut pris dans le jardin des Olives	303
REMARQUE PRÉLIMINAIRE SUR LES MÉDITATIONS SUIVANTES DE LA PASSION... ..	313
MÉDITATION XXVI. Des peines que souffrit Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST depuis le Jardin jusque chez Anne, et de ce qui lui arriva dans la maison même de ce pontife..	316
MÉDITATION XXVII. Comment JÉSUS reçut un soufflet et fut envoyé à Caïphe.	324

	Page.
MÉDITATION XXVIII. Comment Pierre renonça trois fois son maître.	329
MÉDITATION XXIX. Des faux témoignages qui furent allégués contre Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dans la maison de Caïphe : réponse du Sauveur au grand-prêtre.	341
MÉDITATION XXX. Des injures et des douleurs que Notre-Seigneur souffrit dans la maison de Caïphe après que sa sentence fut prononcée, et tout le reste de la nuit.	350
MÉDITATION XXXI. Comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST fut conduit de la maison de Caïphe au prétoire : mort de Judas... ..	365
MÉDITATION XXXII. Comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST fut accusé devant Pilate. Interrogations de ce gouverneur... ..	375
MÉDITATION XXXIII. Comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST fut présenté à Hérode, et comment Hérode le méprisa et se moqua de lui	386
MÉDITATION XXXIV. Comment les Juifs demandèrent la délivrance de Barabbas et la condamnation de JÉSUS-CHRIST... ..	395
MÉDITATION XXXV. De la flagellation de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST attaché à la colonne... ..	403
MÉDITATION XXXVI. Du couronnement d'épines et des affronts qui l'accompagnèrent	415
MÉDITATION XXXVII. De l'ECCE HOMO, et du dernier interrogatoire que Pilate fit subir à JÉSUS... ..	429
MÉDITATION XXXVIII. Comment JÉSUS-CHRIST fut condamné au supplice de la croix	445

	Page.
MÉDITATION XXXIX. Comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST porta sa croix sur ses épaules : ce qui arriva depuis la maison de Pilate jusqu'au Calvaire	452
MÉDITATION XL. De ce qui se passa sur le Calvaire avant le crucifiement... ..	470
MÉDITATION XLI. Du crucifiement de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST	478
MÉDITATION XLII. Des mystères de JÉSUS en Croix... ..	488
MÉDITATION XLIII. Du titre de la croix, dans lequel sont renfermées les causes mystérieuses de la Passion du Sauveur... ..	496
MÉDITATION XLIV. Partage des vêtements de JÉSUS-CHRIST : injures qu'il souffrit sur la croix... ..	504
MÉDITATION XLV. La première parole de JÉSUS sur la croix : il prie pour ses ennemis... ..	516
MÉDITATION XLVI. Des deux voleurs qui furent crucifiés avec Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et de la seconde parole qu'il dit sur la croix, en promettant à l'un d'eux le Paradis	524
MÉDITATION XLVII. De la troisième parole de JÉSUS crucifié. Il l'adresse à sa Mère et saint Jean	539
MÉDITATION XLVIII. Des ténèbres qui couvrirent toute la terre, et de la quatrième parole de JÉSUS-CHRIST sur la croix... ..	547
MÉDITATION XLIX. De la soif que souffrit Notre-Seigneur, et de la cinquième parole qu'il prononça sur la croix... ..	555
MÉDITATION L. De la sixième parole que Notre-Seigneur prononça sur la croix... ..	563
MÉDITATION LI. De la septième parole de Notre-Seigneur sur la croix et de sa mort	569

	Page.
RÉSUMÉ DES MÉDITATIONS PRÉCÉDENTES.	
Comment l'homme doit régler sa vie et se préparer à bien mourir, à l'imitation de JÉSUS crucifié.	577
MÉDITATION LII. Des miracles qui arrivèrent à la mort du Sauveur...	582
MÉDITATION LIII. Du coup de lance qui ouvrit le côté de Notre-Seigneur, et de ses cinq plaies en général...	587
MÉDITATION LIV. De la descente de la croix...	601
MÉDITATION LV. De la sépulture de Notre-Seigneur...	608
MÉDITATION LVI. De la solitude de Notre-Dame : ce qu'elle fit après les funérailles du Sauveur...	616
MÉDITATION LVII. Des gardes mis au sépulcre, et de l'incorruptibilité du corps de Notre-Seigneur...	623

